



Szegedi Tudományegyetem
Történelemtudományi Doktori Iskola
Modernkor Doktori Program



UNIVERSITÀ
DI CORSICA

Université de Corse Pascal Paoli
École Doctorale Environnement et
Société
UMR CNRS 6240 (LISA)

Doktori (PhD) értekezés
Thèse de doctorat

L'inconnu trop familier ? L'image de l'Algérie et de la Tunisie dans les récits de voyage hongrois et français méridionaux (1881-1914)

Dorottya MIHÁLYI

Témavezetők :
Thèse codirigée par :

Géza SZÁSZ, Maître de conférences – Université de Szeged

Didier REY, Professeur – Université de Corse

Szeged – Corte

2024

Plágium nyilatkozat

Alulírott *Mihályi Dorottya* jelen nyilatkozat aláírásával kijelentem, hogy a « L'inconnu trop familier ? L'image de l'Algérie et de la Tunisie dans les récits de voyage hongrois et français méridionaux (1881-1914) » című doktori értekezés önálló munkám, a dolgozat készítése során betartottam a szerzői jogról szóló törvény szabályait, valamint az egyetem által előírt, a dolgozat készítésére vonatkozó szabályokat. Munkám során csak olyan forrásokat használtam fel, amelyekre az Irodalomjegyzékben hivatkoztam, illetve, amelyeket a hivatkozott szöveg mellett feltüntettem. Kijelentem továbbá, hogy a dolgozat készítése során az önálló munkavégzés követelményét betartottam, a témavezetőket ezzel kapcsolatban nem tévesztettem meg.

Szeged, 2024.03.05.



Mihályi Dorottya

Remerciements

Il est une entreprise plus que difficile de trouver les meilleurs mots pour exprimer ma gratitude aux personnes qui ont aidé mon parcours jusqu'à l'achèvement de la présente thèse de doctorat.

Je tiens à remercier avant tout mes deux directeurs de thèse pour la confiance, l'expertise et l'attention qu'ils ont accordées à mon travail, pour leurs conseils théoriques et pratiques sans doute précieux et pour leur disponibilité constante. Mes remerciements iront à Géza Szász qui, depuis mon mémoire de licence, m'a accompagné sur mon chemin scientifique et a encouragé toutes mes initiatives. J'exprime ma reconnaissance à Didier Rey qui m'a guidée pendant mes séjours scientifiques à Corte (ou ailleurs en France) et a surveillé l'avancement de ma thèse malgré l'importante distance géographique.

Je souhaiterais exprimer mes remerciements aux historiens de l'Université de Szeged qui ont servi de modèle pour mener mes recherches à bien. J'aimerais en particulier souligner l'aide précieuse, l'expertise et la bienveillance de MM. László J. Nagy et Péter Ákos Ferwagner. Je tiens également à remercier les professeurs Sándor Papp et Sándor Csernus pour leur gentillesse à mon égard et pour avoir personnellement encouragé mes entreprises scientifiques. Cette thèse n'aurait pas pu être menée à bien sans le soutien des professeurs du Département d'études françaises de l'Université de Szeged qui ont contribué à mon cheminement académique depuis ma première année de licence. J'aimerais avant tout remercier Tímea Gyimesi qui m'a sans cesse assurée de son soutien et qui m'a permis de faire activement partie de la vie du département, de donner des cours, de participer à l'organisation des événements et à la rédaction des ouvrages scientifiques : en un mot d'acquérir les compétences particulièrement utiles dans le monde académique.

Je remercie l'Ambassade de France en Hongrie de m'avoir accordé en 2019 la bourse qui m'a permis la rédaction de la présente thèse dans le cadre d'une cotutelle franco-hongroise et qui contribuait au financement de plusieurs séjours de recherche en France, plus particulièrement à Corte. Je tiens également à remercier le Collegium Hungaricum de Vienne pour son accueil lors d'un court séjour de recherche en mars 2023 et pour avoir facilité l'accès aux documents dans la Bibliothèque nationale d'Autriche. J'aimerais également exprimer mes remerciements à toute l'équipe du Centre Universitaire Francophone de Szeged pour m'avoir permis de passer

d'innombrables heures dans ses locaux calmes et familiers et de consulter sa bibliothèque. Je tiens à remercier le personnel des Archives nationales d'outre-mer, des Archives municipales d'Aix-en-Provence et des Archives municipales de Marseille pour tous leurs conseils pratiques qui m'ont permis de compléter la liste de mes sources par des éléments auxquels je n'avais pas pensé au début de mes recherches. Un peu perdue dans l'univers des archives, j'étais réconfortée dans mon travail par leur professionnalisme et disponibilité.

Mes investigations n'auraient pas pu s'accomplir sans le soutien moral de mes proches. J'aimerais exprimer ma plus honnête reconnaissance à mon père, à Juli et à sa famille, ainsi qu'à mes amis, en particulier à Andi et à Nóri, qui étaient à mes côtés tout au long de la rédaction de la thèse, qui m'ont encouragée dans les moments parfois trop difficiles, et qui m'ont finalement persuadée de ne pas abandonner l'entreprise.

À ma grand-mère, qui n'est plus avec nous, pour son amour inconditionnel et sa confiance en moi que j'ai pu ressentir depuis ma naissance.

Table des matières

Remerciements	3
Introduction	7
Introduction générale	8
1. Points de départ, objectifs et méthode	11
1.1. Points de départ	11
1.2. Les enjeux de la recherche au début du XXI ^e siècle.....	15
1.3. Renseignements sur les voyageurs	19
1.4. Objectifs	23
1.5. Comment étudier les récits de voyage ?	27
Première partie : Le contexte des voyages, de la publication et de la lecture des textes.....	42
2. Le contexte historique des voyages	43
2.1. La France des années 1881-1914.....	43
2.2. La Hongrie entre 1881 et 1914.....	60
2.3. Le Maghreb aux années 1881-1914.....	77
3. Pratiques de lecture en France dans la deuxième moitié du XIX ^e siècle	88
3.1. L'élargissement spectaculaire du public lecteur	88
3.2. Lectures préférées.....	95
3.3. Produire et consommer des livres : édition, maisons d'édition, libraires, bibliothèques.....	99
3.4. La presse de la fin du siècle.....	100
3.5. Lire le voyage.....	104
4. Pratiques de lecture en Hongrie dans la deuxième moitié du XIX ^e siècle	113
4.1. Élargissement timide du public lecteur.....	114
4.2. La presse hongroise	121
4.3. Les lectures préférées	128
4.4. La lecture des récits de voyage.....	129
5. L'infrastructure des voyages – Les moyens de transport.....	134
5.1. De la France au Maghreb	135
5.2. De la Hongrie au Maghreb	138
5.3. Se déplacer au Maghreb	141
6. Catégorisation des voyageurs : Tourisme et colonies	146
6.1. Le tourisme en France à la fin du XIX ^e siècle : une pratique sociale complexe.....	146
6.2. Y avait-il des touristes hongrois ?	151
6.3. Le tourisme en Algérie coloniale.....	153
6.4. Le tourisme en Tunisie coloniale.....	161
6.5. Les écrits des touristes.....	163
7. Catégorisation des voyageurs II : Tout le monde n'était pas touriste	165
7.1. Voyages par nécessité	169
7.2. Voyages pour le plaisir	177
7.3. La perméabilité des catégories	179
7.4. Explorateurs-touristes.....	181
8. Idées et idéologies.....	183
8.1. Le voyageur entre ambassadeur des valeurs et espion	184
8.2. Nationalisme et patriotisme.....	186
8.3. L'idée coloniale en Hongrie.....	190
9. Textes issus du voyage et sources complémentaires.....	202
9.1. Sources principales.....	204
9.2. Entre récit de voyage et sources complémentaires : les lettres de voyage.....	206
9.3. Sources complémentaires	208
10. Sources.....	219
10.1. Méthode de recherche et résultats	219
10.2. Récits de voyage.....	226
10.3. Les <i>Voyages</i> dans la presse	227
10.4. Voyageurs sans récits de voyage	229
Deuxième partie : L'image de l'Afrique du Nord dans les récits des voyageurs de la France méridionale.....	233

11.	L'image de l'Afrique du Nord dans la presse méridionale française	234
11.1.	Le Maghreb dans la presse niçoise	237
11.2.	Le Maghreb dans la presse marseillaise	243
12.	L'Image de l'Afrique du Nord dans les récits de voyage français	255
12.1.	Ernest Fallot : un fervent soutien de la cause coloniale	258
12.2.	Francis Drouet : Au Nord de l'Afrique – Une critique du tourisme par un touriste	269
12.3.	Le manuscrit de Paul Sabatier : une preuve du regard touristique par excellence	279
12.4.	Une œuvre monumentale : <i>Autour de la Méditerranée</i> de Marius Bernard	289
Troisième partie : L'image de l'Afrique du Nord dans les récits de voyage hongrois		310
13.	Présentation des voyageurs hongrois	311
13.1.	« Voyageurs expérimentés »	312
13.2.	« Jeunes voyageurs »	318
14.	L'image de l'Afrique du Nord dans la presse hongroise	331
14.1.	L'autoportrait des voyageurs	332
14.2.	Les itinéraires	334
14.3.	Les conditions du voyage	340
14.4.	Les paysages	361
14.5.	Les habitants	384
14.6.	Thèmes divers	399
14.7.	L'écriture des récits de voyage	421
14.8.	Éterniser l'image	432
14.9.	Les conclusions des récits	433
15.	Un voyage atypique : Les souvenirs africains de l'archiduc Joseph-Auguste	441
15.1.	Les conditions du voyage	441
15.2.	Les activités et les programmes	445
15.3.	Les paysages	448
15.4.	Les habitants	450
15.5.	Thèmes divers	456
15.6.	L'archiduc et la politique	459
15.7.	L'écriture du récit de Joseph-Auguste	460
16.	Les récits des voyageurs hongrois publiés sous forme de livre	464
16.1.	Les textes issus d'un voyage	465
16.2.	Les récits de voyage	470
16.3.	L'autoportrait des voyageurs	471
16.4.	Les conditions du voyage	471
16.5.	Les activités	476
16.6.	Définir l'Afrique du Nord	479
16.7.	Les paysages	481
16.8.	Les habitants	486
16.9.	Thèmes divers	492
16.10.	Le Maghreb colonial	498
16.11.	L'écriture des textes	504
16.12.	Les conclusions des voyageurs	510
17.	Les différentes « voix » dans les récits de voyage	515
Conclusion générale		527
Sources et bibliographie		536
Összefoglalás		569

Introduction

Introduction générale

L'étude des récits de voyage dans la période coloniale et sur l'Afrique du Nord n'est pas un nouveau domaine de recherche, mais il reste toujours des questions à étudier plus en profondeur. Dans le présent travail, nous visons à la fois d'élargir et de rétrécir la piste désormais exploitée par des chercheurs du point de vue historique et aussi littéraire. Nous l'élargissons car nous y insérons un corpus jusqu'à ce moment négligé par les chercheurs : les récits de voyage écrits par des voyageurs hongrois, en langue hongroise, et en Hongrie. Nous la rétrécissons car parmi les voyageurs français, sans doute nombreux, nous n'étudions que ceux qui vivaient dans la France méridionale, plus précisément à Nice, à Marseille, ou à Toulouse. Nous ne voulons à aucune manière contester les résultats des travaux publiés auparavant sur le sujet, mais étudier la question d'un nouveau point de vue et compléter la liste des récits de voyage traités.

Notre travail s'appuie sur les ouvrages précieux d'historiens et d'autres chercheurs spécialisés aux récits de voyage. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous énumérons les principaux auteurs ayant inspiré ou influencé l'évolution de nos interrogations. Parmi les historiens s'occupant de la question coloniale, l'approche de Pierre Singaravélou, soulignant la nécessité de traiter l'ensemble des empires coloniaux au lieu de les étudier de manière isolée, influençait le plus fortement le choix de l'analyse comparative. Notre travail n'aurait pas pu se réaliser sans les recherches de Colette Zytnicki, Habib Kazdaghli, Michèle Salinas, Franck Laurent, et Hassan Banhakeia, tous travaillant sur les textes viatiques relatifs à l'Afrique du Nord. Pourtant, des ouvrages généraux sur le récit de voyage nous ont donné un important point de repère dans le sens où ils nous ont permis de trouver une place appropriée aux récits de voyage étudiés à l'intérieur du genre. Nous devons ainsi mentionner Catherine Bertho-Lavenir et Sylvain Venayre comme nos principaux inspireurs. Notre méthode d'analyse distingue notre travail de celui de nos prédécesseurs : s'appuyant sur leurs études précieuses sur les récits de voyage français, nous proposons une étude comparative de deux groupes de textes. Pour réaliser notre objectif, nous effectuons une analyse de textes méthodique, focalisant sur les principaux éléments des récits de voyage, dépassant le simple résumé de leur contenu. Pour accomplir nos objectifs, nous avons eu recours à la méthode d'analyse élaborée progressivement par Géza Szász au cours des vingt dernières années. Pour désigner les grandes lignes du cadre historique, nous nous sommes principalement appuyées sur *L'histoire du monde au XIX^e siècle*, de Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre, ainsi que sur *La transformation du Monde*, publié sous la direction de Jürgen Osterhammel. Les œuvres de Tzvetan Todorov et de Raoul Girardet nous

ont permis de préciser le cadre idéologique de l'époque dans laquelle les voyages ont été effectués. Pour mesurer l'importance des textes dans la société de la fin du XIX^e siècle et identifier les principales habitudes de lecture, nous nous sommes tournées vers la *Civilisation du journal* de Dominique Kalifa. Nous signalons d'emblée que l'importance du corpus nécessite déjà en soi une réflexion relative aux principes de sa composition, concernant notamment ses limites dans le temps et dans l'espace. Vu l'étendue de ses éléments, ils seront étudiés en détails dans la première partie.

L'entreprise fut dès le début hardie et les sources à étudier vastes. La pandémie Covid-19 a rendu notre travail plus difficile. Les archives et les bibliothèques étant inaccessibles pendant longtemps, la réalisation de nos recherches prévues en France et en Hongrie fut empêchée. Nos conclusions sont ainsi tirées à l'aide d'un corpus moins nombreux que prévu mais qui est en même temps suffisant pour formuler des affirmations, pour poser des questions et pour désigner la suite des recherches.

La présente thèse se divise en trois parties principales. Une présentation du contexte politique, social et culturel dans lequel les récits de voyage ont été écrits permet aux lecteurs de mesurer l'importance des textes. Nous y résumons les principaux facteurs qui devaient forcément influencer la perception du monde des voyageurs ainsi que le contenu des récits de voyage. Nous mettons l'accent sur l'étude des habitudes de lecture, notamment sur la composition du public lecteur, les genres populaires et le rôle de la presse dans les sociétés étudiées, mais aussi sur l'évolution des voyages et l'histoire du tourisme. La deuxième partie vise l'étude des récits de voyage publiés par des auteurs originaux du Midi de la France. La troisième partie se concentre sur les résultats d'une analyse méthodique des récits de voyage hongrois. Toutes les deux parties s'organisent selon la même logique. Elles mettent d'abord l'accent sur les articles parus dans la presse, puis sur les textes publiés sous forme de livres. Si la deuxième partie s'avère disproportionnellement maigre, cela s'explique par le simple fait que les sources dépouillées et analysées étaient moins nombreuses que prévu : notre travail se base sur quatre récits de voyage français face à treize textes hongrois.

Les conclusions de notre thèse de doctorat seront largement différentes de nos présuppositions et les résultats ne répondront pas forcément à nos questions posées au début de nos recherches. Nos hypothèses se sont avérées fausses dès le moment où nous avons réunis les œuvres à analyser. Notre corpus très limité recueillant les textes français et les nombreux textes hongrois nous ont clairement montré qu'il n'y a pas d'équivalence numérique entre les deux

groupes. Pourtant, la méthode comparative fait ses preuves et les résultats prouvent la nécessité de la continuation des interrogations.

1. Points de départ, objectifs et méthode

1.1. Points de départ

Qu'est-ce que le récit de voyage ? Voici une question sans cesse reprise par des chercheurs, mais qui reste aussi sans réponse exhaustive ou définition complète. L'extrême diversité du genre, les textes viatiques qui s'adaptent constamment aux exigences des époques et du public-lecteur rendent impossible de marquer des limites précises. La modification de la forme, du style, du thème et du contenu en corrélation avec des attentes et du goût des lecteurs ne permettent pas de fournir une définition claire et sans équivoque.

L'impossibilité de la définition réside dans le fait que les facteurs qui caractérisent le genre changent très rapidement. Les voyageurs, les destinations, ainsi que les contextes des voyages sont innombrables et peuvent se combiner sans limite. Les attentes du public-lecteur auquel le voyageur dédie son récit doivent aussi être prises en considération¹. Non seulement le genre change respectant les exigences de l'époque, mais aussi le point de vue à partir duquel le chercheur étudie les récits de voyage évolue en fonction de l'époque dans laquelle il prépare sa théorie², des savoirs déjà accumulés sur le genre, du corpus que le chercheur analyse pour résumer ses idées et des objectifs de la recherche. La description des souvenirs du voyage peut être publiée sous formes diverses (mémoire, lettre, notes, poème, carnet de voyage, bande dessinée, article de presse...). Le genre du récit de voyage déclenche des débats dès le début de son histoire moderne. C'est la raison pour laquelle les premières tentatives de définir l'utilité du voyage et proposer un art de voyager apparaissent à l'époque de la Renaissance³. Les premières anthropologies du voyage voient le jour vers la fin du XVIII^e siècle⁴. Plus tard, les théories publiées seront de plus en plus nombreuses pour arriver enfin aux tentatives de définition littéraires, historiques, philosophiques, phénoménologiques, anthropologiques et

¹ Odile GANNIER, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001, p. 6. ; pp. 8-9. ; Carl THOMPSON, *Travel Writing*, London, Routledge, 2011, p. 72.

² Adrien PASQUALI, *Le tour des horizons : critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 101.

³ Friedrich WOLFZETTEL, *Le discours du voyageur*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 44.

⁴ À partir de l'*Histoire générale des voyages* d'Abbé Prévost paru en 1746, au XIX^e siècle plusieurs anthropologies ont été publiées. Plus en détails voir : Adrien PASQUALI, *Le tour..., op.cit.*, p. 4.

ethnologiques, et finalement à une approche interdisciplinaire au XXI^e siècle. Les chercheurs des dernières décennies ont remis en question l'existence de la définition du genre, ainsi que la réalité des plus importants voyages traditionnels, et ont proposé une approche interdisciplinaire qui élargit encore le domaine de recherche⁵. Les voyages célèbres, comme celui de Marco Polo, qui constituaient pendant longtemps un point crucial pour les études viatiques, se trouvent démontrés comme non-réalisés, fictifs⁶. L'intérêt croissant pour le genre et l'intensification des recherches mènent à une certaine perte de crédibilité du genre et à l'intensification des recherches avec, pour objectif, de vouloir comprendre comment les voyages réels et même imaginés contribuent à l'élargissement des horizons, à l'accumulation des connaissances, ainsi qu'à la modification permanente de notre vision sur le monde. À partir des années 2000, plusieurs théories justifient le besoin de renouveler les recherches et proposent des questions à étudier.

Si à l'époque des Lumières le récit de voyage passait pour la seule source des informations nouvelles, au XIX^e siècle cela n'était plus vrai. Le XVIII^e et le XIX^e siècles marquaient également une frontière dans l'histoire du genre. Dans le XVIII^e siècle, les premières descriptions apparaissent où le voyage n'est plus une circonstance mais dont l'histoire s'organise autour du déplacement. Avec un goût grandissant pour la nature et pour le passé, de plus en plus de personnes voyagent uniquement pour voyager, pour voir l'étranger. Nous remarquons donc le début d'un tournant dans l'histoire de la littérature de voyage, où le voyage lui-même devient l'objectif des déplacements. Par conséquent, le voyage devient thème littéraire, l'expérience du voyage suffit pour composer une œuvre littéraire⁷. Contrairement à des descriptions purement scientifiques et statistiques qui mettaient l'accent sur l'inconnu et qui négligent le voyageur en tant qu'individu, au XIX^e siècle nous pouvons remarquer une certaine individualisation, ainsi que l'extension de la place des émotions et des impressions liées au voyage. La deuxième moitié du XIX^e siècle marquait une frontière concernant la nature des connaissances et la proportion des informations connues et inconnues véhiculés par les récits de voyage. À compter de cette date, la plus grande partie du monde était décrite comme plus ou moins connue. Par conséquent, il se posait de plus en plus souvent la question pourquoi écrire des récits de voyage si le lecteur pouvait acquérir toute sorte d'information à partir d'autres sources et, souvent, le voyageur ne pouvait que répéter les propos de ces prédécesseurs.

⁵ Carl THOMPSON, *Travel writing...*, op.cit., pp. 1-8.

⁶ Cf. Pierre BAYARD, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, Paris, France, Les Éditions de Minuit, 2012.

⁷ Cf. l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre.

Malgré la propagation des savoirs, le récit de voyage n'a pas baissé dans l'estime du public-lecteur. Au contraire, sa popularité n'a cessé d'augmenter. Le caractère personnel ainsi que son style simple et facilement compréhensible⁸ (contrairement aux genres littéraires classiques abondant en éléments stylistiques difficiles à interpréter) ont attiré un lectorat plus large. Avec le progrès de l'alphabétisation, non seulement les lecteurs mais aussi ceux qui rédigeaient volontiers leurs souvenirs du voyage devenaient plus nombreux.

Au sujet du motif du voyage, Gilles Bertrand distingue deux types, le personnel et l'officiel. Il précise que tous les voyages ont une signification et une utilité⁹ et qu'à l'origine tous les textes viatiques proposent un itinéraire et des informations que le lecteur ne connaissait pas auparavant. Il distingue les « égo-documents », pour usage personnel uniquement, et les textes dus à une obligation qui sont mis en forme pour être conformes aux attentes des éditeurs¹⁰. À partir de ces idées, nous pouvons conclure que le texte peut être le fruit d'une volonté personnelle ou d'une commande effectuée par une personne autre que le voyageur. Cela influence le contenu et le style du récit, le niveau de l'objectivité, la quantité des émotions et des impressions, les sujets abordés différencient les deux groupes de textes. Les récits de voyage personnels tendent à concentrer plus sur le voyageur lui-même, son état d'âme, son passé, sa place dans la société. Les récits de voyage commandés excluent la personnalité et focalisent uniquement sur le savoir que le voyageur doit transmettre.

Les voyages scientifiques sont essentiellement liés à la phase préparatoire de la colonisation mais ils continuent même après l'occupation des territoires car ils accompagnent toute sorte d'expansion. Les hommes de sciences restent à la disposition de l'État colonisateur tout au long de la période coloniale car, même si le territoire est exploité, les sciences servent les intérêts économiques et politiques. Pour le perfectionnement de l'organisation et la gestion des nouveaux territoires, l'État colonisateur s'appuie largement sur les scientifiques¹¹. D'ailleurs, comme la « pacification » des trois pays du Maghreb se déroule avec un certain décalage temporaire¹², la continuité des voyages scientifiques est garantie tout au long de la période 1881-1914. Le début des voyages d'agrément est plus tardif ; il est strictement lié au développement de l'infrastructure. À partir des années 1880, ces voyages deviennent cependant

⁸ Odile GANNIER, *La littérature...*, op.cit., p. 8.

⁹ Gilles BERTRAND (éd.), *La culture du voyage : pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, Introduction, p. 13.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ De cela témoigne l'ouvrage rédigé par Pierre SINGARAVÉLOU : *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Belin, Mappemonde, 2008.

¹² L'Algérie est conquise, du moins dans sa partie nord, entre 1830 et 1870, la Tunisie est occupée en 1881, le Maroc en 1912.

répandus. Le nombre des touristes ne cesse d'augmenter tout au long de la période étudiée (et surtout après). Ces transformations donnent place à la naissance des « récits de voyage colonial », qui se distinguent, comme l'écrit Tzvetan Todorov, par l'attitude de l'auteur. Il prend « la position spécifique du colonisateur : curieux de l'autre, et sûr de sa propre supériorité¹³ ».

Dans le contexte nord-africain de la fin du XIX^e siècle, les récits des voyages d'agrément constituent un genre « intermédiaire ». Les touristes, souvent critiqués non sans raison à cause de leur comportement et leur manière de voir le monde, contribuent également à la vulgarisation des savoirs sur les colonies¹⁴. Si leurs textes sont schématiques et s'ils ne visitent qu'un territoire préparé à leur faveur, au cours de la période examinée, leur façon de voyager montre des similitudes avec des caractéristiques des voyages classiques. Ceux qui rédigent leur récit après le voyage témoignent d'une certaine curiosité envers le monde inconnu. Même s'ils sont fascinés par l'aménagement occidental dans les colonies, il se montrent quelquefois soucieux des questions sociales et politiques de la colonisation, ce qui ne sera pas le cas des voyages touristiques de la deuxième moitié du XX^e et surtout du XXI^e siècle. Ainsi, ils incarnent une transition entre voyageurs classiques et touristes à la recherche du seul plaisir. Leurs descriptions s'ajoutent aux textes des non-professionnels. Des touristes, qui voyagent parce qu'ils peuvent se le permettre et parce que l'infrastructure est désormais moderne, sûre et confortable, rédigent un grand nombre de récits de voyage. Leurs textes attestent l'extrême diversité du genre, des intérêts et des approches. Leurs récits de voyage s'étalent sur une large palette allant d'une description schématique, superficielle jusqu'à une analyse intelligente, détaillée¹⁵. L'organisation des séjours touristiques est cependant différente car l'accent est mis sur le plaisir et la prédilection pour le confort et le luxe.

¹³ Dans le contexte des voyages aux colonies, Tzvetan Todorov distingue quatre types de voyageurs en soulignant les inconvénients de chacune des manières de voir. Il oppose le savant, le poète et l'aventurier au colonisateur. D'après lui, le premier décrit la nature et les hommes mais exclut la personnalité. Le deuxième écrit ses souvenirs du voyage sous forme de poésie, mais parfois avec un décalage temporaire important entre le parcours et la parution de l'œuvre. Le troisième ne s'occupe pas d'autochtones qu'ils rencontrent. Il reste ainsi le colonisateur qui est capable de produire un vrai récit de voyage colonial car il insère dans son texte tous les éléments négligés des trois autres types de voyageurs. Tzvetan TODOROV, « Les récits de voyages et le colonialisme » [en ligne], in *Le Débat*, vol. 18, n°1, 1982, pp. 94-101. DOI 10.3917/deba.018.0094 (Consulté le 02 octobre 2023).

¹⁴ Voir : Colette ZYTNIKI, *L'Algérie, terre de tourisme: histoire d'un loisir colonial*, Paris, Vendémiaire, 2016. ; Colette ZYTNIKI, « Faire son « métier » de touriste dans l'Algérie coloniale de la Belle Époque » [en ligne], in Fabienne LE HOUEROU, *Périples au Maghreb. Voyages pluriels de l'Empire à la postcolonie XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 25-44, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00958555> (Consulté le 09 novembre 2023). ; Colette ZYTNIKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français: politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009.

¹⁵ Carl THOMPSON, *Travel writing...*, op.cit., p. 54.

Notre recherche ne peut pas exclure les récits de voyage des touristes, car leurs textes, quoique schématiques, pleins d'éléments répétitifs qui écartent, dans la plupart des cas, les détails et l'étude approfondie de la civilisation visitée constituent l'un des piliers de la propagande coloniale. Nous visons une étude comparative des deux corpus et mettant l'accent sur le caractère propagandiste des textes.

Les chercheurs travaillant sur le récit de voyage ont produit une grande quantité d'ouvrages qui présentent le genre selon des aspects souvent très divers, focalisant sur différents thématiques, éléments et détails. Si une reprise de ces informations paraît inutile, aucun travail traitant le sujet ne peut être complet si l'on ne précise pas les éléments les plus importants qui donnent un cadre au champ de recherche et qui caractérisent la nature de l'interrogation. Il est d'ailleurs important de mettre en évidence les axes de la recherche car la diversité des regards portés par le voyageur, le lecteur contemporain et postérieur ainsi que l'approche du chercheur créent une variété infinie des interprétations et des objectifs de recherche.

1.2. Les enjeux de la recherche au début du XXI^e siècle

Dans une publication en anglais, en parlant des méthodes de l'étude des récits de voyage, Peter Burke énumère quatorze points que les historiens travaillant sur les récits de voyage ont négligés ou moins accentués jusqu'au début du XXI^e siècle, et qui devraient désormais orienter les recherches pour accéder à un résultat plus exact sur le contenu et sur le genre :

1. *Étudier des bibliographies collectives et établir une prosopographie*
2. *Établir une typographie des voyageurs*
3. *Étudier les causes et les motivations sociologique et psychologique des voyages*
4. *Étudier les destinations des voyages*
5. *Observer comment les voyageurs atteignent leur destination et que font-ils une fois arrivés*
6. *Examiner les effets du voyage sur le voyageur et sur l'ensemble de la culture dans laquelle le voyageur se place*
7. *Étudier également les images, ne pas limiter l'analyse sur le texte*
8. *Vérifier l'authenticité des textes*
9. *Vérifier l'indépendance des textes (le rôle de l'intertextualité et de l'oubli)*

10. Vérifier la fiabilité des textes (les raisons de la publication et les éléments qui manquent)
11. Étudier la rhétorique des textes
12. Examiner le public-lecteur réel
13. Étudier les réactions des lecteurs
14. Comparer les récits de voyage¹⁶

L'ensemble de ces points devrait permettre aux chercheurs de ne pas tomber dans le piège des textes et de voir le contenu latent qui ne figure pas clairement dans le texte mais que le chercheur doit retrouver « entre les lignes ». Certains de ces éléments sont facilement repérables, d'autres demandent une étude plus minutieuse. Nous trouvons important dans les propositions de Burke le fait qu'il souligne aussi les facteurs politiques et sociologiques dont l'analyse permet d'avoir une image complète non seulement du contenu du texte mais aussi des fonctions directes et indirectes qu'il remplit dans une époque donnée.

Dans un article publié en 2012, Grégoire Holtz et Vincent Masse démontrent combien le contexte historique modifie l'interprétation d'un texte. Ils soulignent le rôle de la colonisation, à qui le genre doit sa principale raison d'être et son véritable succès, et de la décolonisation qui nous mène à réinterpréter l'ensemble des textes écrits pendant la période coloniale et même après les indépendances. Les réflexions sur les relations coloniales et la volonté de comprendre rétrospectivement l'histoire du XIX^e et du XX^e siècles nous dirigent vers une étude des textes d'une période partagée entre colonisateurs et colonisés, libres et soumis, puissantes et faibles. Holtz et Masse raisonnent pour une étude historique des récits de voyage qui doit mettre l'accent sur le contexte dans lequel les textes étudiés sont nés¹⁷ et sur le public auquel les voyageurs s'adressent. Dans ce sens, la fonction du texte et l'étude de la réception doivent être accentuées. L'historien doit également étudier la fonction de l'exotisme dont l'interprétation dépend de l'époque dans laquelle le texte a été publié¹⁸.

¹⁶ Peter BURKE, « Directions of the History of Travel », in Lars M. ANDERSSON, Anna JANSBOTTER, Bodil PERSSON, Charlotte TORNBGER (éd.), *Rätten. En Festschrift till Bengt Ankarloo*, Lund, Nordic Academic Press, 2000, pp. 176–198.

¹⁷ Judith Adler constate similairement à Holtz et Masse que les possibilités des voyageurs dépendent toujours de l'époque dans laquelle le voyage a été effectué. Il est ainsi nécessaire d'étudier le contexte avant d'étudier le voyage. Voir : Judith ADLER, « Travel as Performed Art », in *American Journal of Sociology*, vol. 94, n°6, 1989, pp. 1366-1391.

¹⁸ Grégoire HOLTZ et Vincent MASSE, « Étudier les récits de voyage : bilan, questionnements, enjeux » [en ligne], *Arborescences : revue d'études françaises*, n° 2, 2012. Disponible sur : <https://doi.org/10.7202/1009267ar> (Consulté le 01 novembre 2023).

Dans son œuvre intitulé *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*¹⁹, Mary Louise Pratt fait mention d'une certaine « imagination impériale » (*imperial imagination*²⁰) qu'elle relie étroitement à la puissance légitimatrice des récits de voyage. Elle souligne que l'époque coloniale avait besoin des récits de voyage pour décrire les territoires inconnus et vulgariser ainsi les connaissances. De plus, un intérêt économique et politique encourageait voire exigeait la publication des textes viatiques²¹. Sous « transculturation » elle entend le fait que les voyageurs européens font recours à leurs propres connaissances, expériences et présuppositions pour interpréter le monde et pour décrire finalement non pas ce qu'ils voient mais ce qu'ils prétendent voir²². Elle souligne également l'importance du fait que dans le cadre des voyages coloniaux, le voyageur s'identifie à son rôle de colonisateur, même s'il ne vise pas à s'installer sur le territoire, ce qui influence nécessairement les nuances et la portée du voyage²³.

Pratt nomme deux procédures qui apparaissent simultanément et qui sont étroitement liées à l'idée coloniale : l'émergence de l'histoire naturelle comme structure des connaissances et l'attention portée vers l'intérieur des territoires. Les résultats de ces deux éléments sont les explorations, puis les conquêtes. Dans un premier temps, les voyageurs partaient pour découvrir et mesurer des territoires jusqu'alors inconnus et pour redéfinir l'Europe dans un contexte global, en la comparant à d'autres territoires du monde²⁴. La finalité du voyage devait être l'inventaire des matières premières, des possibilités du commerce et des mesures d'une croissance territoriale éventuelle²⁵, qui mène à une « conscience mondiale » (« planetary consciousness »)²⁶ et promeut l'expansion.

Tout comme les autres chercheurs, Pratt souligne que la description des souvenirs dépend du goût des lecteurs. Indépendamment du but du voyage, certains épisodes ne peuvent pas être omis ; ainsi l'aventure et l'exotisme. Tout cela sous l'angle de la supériorité européenne et la mission civilisatrice, peintes avec un sentimentalisme et une attirance pour la nature²⁷.

En ce qui concerne les récits des voyages d'Afrique du Nord, dans l'introduction de son livre intitulé *La littérature de voyage en Afrique du Nord*, Hassan Banhakeia propose une

¹⁹ Mary Louise PRATT, *Imperial Eyes. Travel writing and transculturation*, New York, Routledge, 2008 [1992].

²⁰ Mary Louise PRATT, *Imperial Eyes...*, *op.cit.*, p. 3.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 7.

²³ *Ibid.*, p. 9.

²⁴ *Ibid.*, p. 23.

²⁵ *Ibid.*, p. 11.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 73.

définition du genre²⁸. Il attire l'attention sur la singularité des textes viatiques dans le sens où ils se situent dans le contexte colonial. Il souligne que ces textes doivent accomplir des exigences au niveau du contenu. Ils doivent instruire, convaincre et accentuer l'exotisme²⁹. En ce qui concerne la forme, il distingue *l'épopée* qui est basée sur le fictif, *les notes* dont le caractère bref prédomine, *la relation* qui doit être réaliste, *le carnet* qui comprend « un ensemble de notes prises lors du périple³⁰ », *la chronique* qui est une narration datée, *le journal* qui est personnel et tenu au jour le jour, *le rapport* qui est rédigé pour une raison officielle, *la correspondance* qui se fait entre deux personnes, *le récit viatique* qui décrit le périple du voyageur en se concentrant non seulement aux activités lors du voyage mais aussi sur le voyageur lui-même, *les mémoires* qui sont rédigés *a posteriori* et finalement, *les voyages imaginaires*³¹. Les *récits d'impression* focalisent sur les sentiments de l'auteur vis-à-vis des pays et paysages parcourus. Ainsi, l'individu dont les impressions doivent être réelles et exhaustives se trouve au premier-plan. Banhakeia souligne que le lecteur a une fonction importante dans le système car ses attentes exercent une influence sur le contenu du récit. Celui-ci doit ainsi être vraisemblable et décrire tout ce qui est différent de la réalité connue par le public-lecteur. Le voyageur doit expliquer et décrire pour aider le lecteur à se créer une image fidèle. Il est à noter également que dans le contexte de l'Afrique du Nord, les lecteurs francophones et francophone lisent différemment³². Suivant cette logique, nous pouvons ajouter qu'il est également important de distinguer le lecteur originaire d'un pays colonisateur de celui des non-colonisateurs. Le contenu des récits et leurs conclusions sont autrement appréhendés par le lecteur susceptible d'être adepte de la cause coloniale et par celui qui en est indépendant. Banhakeia rappelle que dans le cas des récits de voyage français, le public cible se constitue des futurs colons : l'ensemble des gens et des familles prêts à quitter la France métropolitaine et s'installer dans une des colonies nord-africaines. C'est pour cette raison que les récits de voyage doivent se concentrer sur les données convaincantes, qui font envie aux colonies, et doivent transmettre une connaissance ponctuelle, détaillée³³. Le chercheur doit étudier les textes dans cette optique. Les stéréotypes et les préjugés sont des éléments aussi cruciaux que les détails géographiques. Dans le cas des textes, la forme est moins importante que le contenu qui est d'ailleurs souvent « enrichi », modifié *a posteriori*.³⁴ Banhakeia attire l'attention sur le fait

²⁸ Hassan BANHAKEIA, *La littérature de voyage en Afrique du Nord*, Paris, L'Harmattan, 2018, pp. 7-21.

²⁹ *Ibid.*, p. 8.

³⁰ *Ibid.*, p. 9.

³¹ *Ibid.*, p. 8-9.

³² *Ibid.*, p. 12.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*, p. 16.

que le récit de voyage sur l'Afrique du Nord est à la fois une fiction géographique et une représentation politique³⁵ ; par conséquent, nous devons traiter ces textes de ce point de vue. Les clichés, la distance entre le voyageur et le monde vu, ainsi que le désintérêt apparent envers l'autochtone (et le système politique que l'auteur ne souligne pas) ne sont pas le fait du hasard³⁶. Le voyageur qui appartient à une époque précise, observe et décrit selon les exigences de son temps, c'est pour cette raison que les récits de voyage ont une valeur fortement documentaire³⁷. Les auteurs mentionnés ci-haut précisent des faits sur la littérature de voyage aux colonies que chercheur travaillant sur le sujet doit considérer comme principe de base.

1.3. Renseignements sur les voyageurs

Les chercheurs sont d'accord sur le fait que le récit de voyage est dans la plupart des cas un genre autobiographique : le voyageur, le narrateur et l'auteur sont la même personne³⁸ qui raconte les aventures d'un parcours. Nous trouvons cependant des exemples qui s'écartent de ce critère dans le sens où une autre personne intervient pour raconter l'histoire d'un voyageur autre³⁹. Le récit de voyage relate des événements relatifs à un déplacement, un parcours, limité dans le temps qui se concentre sur une période bien déterminée de la vie du voyageur : celle qui commence par un départ et se termine par une arrivée⁴⁰. Pour faciliter la compréhension du contexte et pour donner une suite logique des événements, le texte, peut renvoyer aux préparatifs du voyage ou raconter certains événements préalables qui sont en relation avec le voyage. Il peut aussi nous servir des indications sur le devenir du voyageur après le voyage. Le début du voyage est le moment où le voyageur quitte son lieu d'habitat poussé par un objectif précis ou par la volonté de vivre une aventure. Il est cependant rare qu'il commence sa description dès qu'il quitte son domicile. En général, elle ne commence qu'au bord d'un moyen de transport qui amène le voyageur vers son pays de destination ou seulement après avoir franchi la frontière de celui-ci. Le retour est indispensable, car cela marque que le voyage est

³⁵ *Ibid.*, p. 18.

³⁶ *Ibid.*, p. 19.

³⁷ *Ibid.*, p. 21.

³⁸ Jean ROUDAUT, « Récit de voyage », in *Dictionnaire des Genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopædia Universalis, Albin Michel, 1997, p. 588.

³⁹ Odile GANNIER, *La littérature...*, *op.cit.*, p. 5.

⁴⁰ Jean ROUDAUT, *Récit de voyage...*, *op.cit.*, p. 588.

terminé et que le voyageur est désormais plus expérimenté⁴¹. Il doit d'abord « se réintégrer » dans sa propre société⁴² et prendre de nouveau le rythme habituel de la vie. Il peut ensuite se mettre à la description de ses souvenirs⁴³. Nous pouvons remarquer qu'identiquement au départ, le récit de voyage se termine au moment où le voyageur quitte le pays de destination ou dans le moyen de transport qui le ramène vers son domicile.

Notes prises pendant le voyage, le voyageur présente dans son récit l'ensemble du parcours, d'un point de vue rétrospectif et sélectif. En fonction de l'objectif du voyage et de la période dans laquelle le voyage est effectué, tous les voyageurs représentent un point de vue à part. Tous les pays attirent pour différentes raisons, certains sont plus visités que d'autres, toutes les époques ont leurs préférences. Au Moyen Âge, les pèlerins allaient vers la Terre Sainte, les aristocrates du Grand Tour du XVII^e et du XVIII^e siècles privilégiaient l'Italie, la Suisse, la France, l'Allemagne, plus tard la Grèce et l'Égypte⁴⁴. À partir du XIX^e siècle, grâce au développement technique, les destinations se sont multipliées : le voyage lointain (Amérique, Asie, Afrique) n'était plus le privilège de quelques explorateurs et missionnaires. Nous devons cependant traiter la « masse des voyageurs » avec modération puisque, même si le voyage se démocratise, la grande majorité de la population des pays européens ne peuvent pas se permettre de voyager. Même si nous trouvons des voyageurs illustres dans le monde entier, se déplacer pour le plaisir, comme le faisaient les touristes du XIX^e siècle, était en usage avant tout en Europe (de l'Ouest) et en Amérique du Nord. Les ouvrages critiques qui traitent les récits de voyage sont rédigés dans la plupart des cas par des chercheurs appartenant à des pays qui disposent d'une longue et solide tradition des voyages, comme les Anglais, les Français et les Américains. Cela exerce évidemment une influence considérable sur les questions qu'il se posent et laisse son empreinte sur le caractère des études et des résultats.

L'itinéraire du Grand Tour restait populaire même après la démocratisation des voyages⁴⁵, mais plusieurs autres destinations s'inscrivaient sur la liste des pays à visiter. Ceux n'étaient pas seulement plus nombreux mais aussi de plus en plus lointains. Pour les voyageurs français, contrairement aux autres colonies, plus lointaines, l'Algérie devient rapidement, grâce à sa proximité géographique, une destination à la mode. Dans la deuxième moitié du XIX^e

⁴¹ Gilles BERTRAND, *La culture du voyage...*, op.cit., Introduction, p. 25. ; Sylvain VENAYRE, *Panorama du voyage, 1780-1920 : mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 145.

⁴² Carl THOMPSON, *Travel writing...*, op.cit., p. 17.

⁴³ Odile GANNIRE, *La littérature...*, op.cit., p. 6.

⁴⁴ Plus en détails voir : Friedrich WOLFZETTEL, *Le discours...*, op.cit.

⁴⁵ Alain CORBIN, « Du loisir cultivé à la classe de loisir », in Alain CORBIN (dir.), *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier / Laterza, Rome, 1995, p. 60.

siècle, la Tunisie, puis au début du XX^e siècle, le Maroc s'ajoutent sur la liste. Si la Tunisie n'est devenue destination importante qu'après sa « pacification », nous pouvons voir un certain intérêt pour les deux autres pays dès la colonisation de l'Algérie. Ainsi, nous trouvons des récits de voyage, même si peu nombreux, sur la Tunisie et le Maroc avant la mise en place des protectorats.

Décrire et publier les souvenirs de voyage était autant à la mode au XIX^e siècle⁴⁶ que lire les récits des autres voyageurs. Tout le monde n'écrivait cependant pas à la même façon. Nous distinguons ainsi les « écrivains-voyageurs », soucieux du style, et les « voyageurs-écrivains » qui se préoccupaient avant tout de la description vraisemblable et crédible des choses vues. Les écrivains-voyageurs sont avant tout écrivains et rédigent leurs textes dans le seul intérêt d'être lus, de plaire au public car cela garantit de gagner leur vie. Comme l'affirme Philippe Antoine : « Un voyage peut devenir littéraire par le [style], par la série des vignettes qui dresse un portrait du voyageur en écrivain, par le privilège accordé à des considérants esthétiques, par l'usage occasionnel d'une tonalité lyrique, par la singularité d'une vision ou encore par les références livresques qu'il accueille... »⁴⁷. Ils n'hésitent pas à chercher une manière de voyage confortable, à utiliser des moyens de transport commodes et à se permettre des « pauses luxueuses »⁴⁸. Si au niveau des modalités du voyage, ils s'écartent des voyageurs-écrivains, ils contribuent toutefois à l'acceptation du statut de voyageur d'agrément, comme Stendhal, car étant des personnages connus, ils donnent un exemple à suivre. Leur objectif n'est pas de dire vrai mais de décrire la portée (émotionnelle) du voyage. Ainsi contiennent leurs récits de voyage des éléments fictifs ou transformés. Ils cherchent la sensation, tout ce qui mérite d'être raconté et qui peut se vendre. Ils manient les mots, jouent sur les styles et prétendent de transférer « l'esprit des lieux »⁴⁹.

Le voyageur-écrivain ne possède, en général, aucune expérience d'écriture avant le voyage. Son objectif n'est pas de plaire mais de documenter, authentifier, témoigner, instruire. Il met l'accent sur le contenu, ce qui ne veut pas dire que son récit est exempt des éléments fictifs ou transformés. Souvent, pour répondre aux exigences de son époque, il témoigne des

⁴⁶ Tibor GLANT, *Amerika a csodák és csalódások földje. Az Amerikai egyesült államok képe a hosszú XIX. század magyar utazási irodalmában* (L'Amérique, terre des miracles et des déceptions. L'image des États-Unis dans la littérature de voyage hongroise du long XIX^e siècle), Debrecen, Debreceni Egyetemi Kiadó, 2013, p. 34. Afin de faciliter la lecture, la traduction des titres de sources autres qu'en langues française, anglaise ou allemande est fournie dans la bibliographie.

⁴⁷ Philippe ANTOINE, « Une littérature légèrement fictive » [en ligne], in *Viatica*, « Voyag et littérature », n°7, 2020. Disponible sur : <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=1287> (Consulté le 09 novembre 2023).

⁴⁸ Adrien PASQUALI, *Le tour...*, *op.cit.*, p. 31.

⁴⁹ Carl THOMPSON, *Travel writing...*, *op.cit.*, p. 55.

visites qu'il n'a pas effectuées, des événements auxquels il n'a pas assisté et des rencontres qui n'ont eu lieu que dans son imagination. Les voyageurs-écrivains veulent également que leur récit soit lu, mais leur objectif n'est pas d'enchanter le public par les éléments stylistiques mais de décrire, présenter, attirer l'attention sur les différences, les faits étonnants et les problèmes. Leurs récits sont importants grâce au grand nombre des textes similaires. Contrairement à des textes bien élaborés des écrivains-voyageurs, leur style n'est ni singulier, ni littéraire. Dans ce cas-là, seules comptent la quantité et la qualité de l'information.

Parmi les voyageurs-écrivains, nous distinguons ceux qui entreprennent le voyage dans le cadre d'une mission confiée par l'État (explorateurs, soldats, missionnaires) et ceux qui partent pour leur propre divertissement (intellectuels curieux, chasseurs, touristes). Dans le contexte colonial, tous les deux groupes servent l'intérêt de l'État : le premier consciemment, le deuxième involontairement. Avec leurs statistiques et leurs descriptions minutieuses, les rapports et les récits de voyage des scientifiques témoignent de l'avancement de la colonisation, et contribuent à la planification de la conquête. Les descriptions des voyageurs d'agrément attestent également la progression de la pacification, mais par des éléments moins nets et précis, plus subjectifs. Ils visent à gagner l'opinion publique, mais, au lieu d'énumérer des informations factuelles, ils exposent ce qu'ils voient de loin et opèrent sur les impressions, les sensations et les sentiments qu'évoquent certains endroits et paysages. Dans les récits de ce deuxième groupe, nous retrouvons des éléments qui sont davantage les résultats des impressions vite faites qu'une étude approfondie.

Le récit de voyage, genre autobiographique, reflète l'attitude du voyageur, mais pas uniquement. Carl Thompson souligne que le voyageur observe d'un point de vue subjectif, mais cela est toujours influencé par les valeurs de la culture à laquelle il appartient. Le récit de voyage comporte ainsi toujours un aspect idéologique, car les présuppositions et les aspirations du voyageur sont issues de la culture dans laquelle il vit. Ainsi, les descriptions des voyageurs attestent une perspective particulière⁵⁰ qui reflète les valeurs d'une époque, d'un pays, d'une société ou d'un groupe particulier. C'est pour cette raison qu'il est important d'étudier en détail le groupe auquel le voyageur appartient.

⁵⁰ Carl THOMPSON, *Travel writing...*, op.cit., p. 71.

1.4. Objectifs

Notre objectif est d'étudier un corpus bien précis en nous appuyant sur les résultats des recherches mentionnées ci-dessus. Selon notre critère principal, les textes doivent décrire un voyage effectué dans l'un ou plusieurs des trois pays du Maghreb colonial à partir de l'établissement du protectorat en Tunisie jusqu'à l'éclatement de la Grande Guerre. Les voyageurs choisis sont originaires du Sud de la France. L'élite parisienne est exclue des recherches puisque, même si leurs récits de voyage reflètent l'opinion de la classe dirigeante de la société française, ils ont été déjà largement étudiés⁵¹. Nous nous concentrons sur l'étude des périphéries : les voyageurs du Midi, qui constituent, du fait de leur appartenance géographique, un groupe périphérique de la littérature des voyages (et, dans un sens plus général, de la société française), et les voyageurs hongrois, qui sont originaires d'un pays étranger au phénomène de colonisation.

Le chercheur qui étudie les textes viatiques doit tout d'abord définir ce qu'il entend sous le terme *récit de voyage*. Cela correspond à la désignation du corpus, en imposant des limites aux textes (et à nous-mêmes), qui, sans restriction, seraient trop nombreux pour une analyse se voulant approfondie. Dans notre cas, un ensemble de textes peuvent être pris en considération : ceux qui, indépendamment de la forme, décrivent un parcours effectué dans au moins un des pays du Maghreb colonial. Nous n'appliquons pas de restrictions à la forme car nous concentrons sur l'effet que les textes viatiques produisent sur la population. Cependant, nous introduisons une triple limite de nature géographique et temporaire qui fixe d'abord le lieu d'origine des voyageurs (le Sud de la France ou la Hongrie), leur destination (l'Algérie et la Tunisie) et la période (1881-1914) dans laquelle les voyages sont effectués. Le lieu de publication n'est pas de critère d'exclusion de la sélection car il se peut que le voyageur fait imprimer son œuvre dans une région autre que la sienne, car il y dispose des connaissances qui lui aident à rédiger et mettre sur papier l'ensemble de ses souvenirs. Nous manifestons cependant un clair intérêt pour les textes imprimés, parus sous forme d'ouvrage individuel ou dans un journal local.

⁵¹ Les œuvres traitant le sujet des voyages aux colonies françaises ne distinguent pas de voyageurs parisiens et de provinciaux. Comme la plupart des récits de voyage ont été publiés à Paris, par les voyageurs parisiens, il va de soi que les chercheurs y font recours. En analysant la bibliographie des ouvrages critiques, nous pouvons justifier ce constat. Voir entre autres : Michèle SALINAS, *Voyages et voyageurs en Algérie 1830-1930*, Toulouse, Éditions Privat, 1989. ; Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...*, *op.cit.* ; Colette ZYTNICKI, *L'Algérie, terre de tourisme...*, *op.cit.*

Notre objectif final est de recueillir, à la base d'un corpus respectant les critères établis, des traits qui caractérisent le récit de voyage sur l'Afrique du Nord de la fin du XIX^e siècle. Cette analyse s'inscrit à la fois dans le contexte colonial français et dans les recherches sur la propagande coloniale effectuée pour convaincre l'opinion publique française, indifférente par rapport à la colonisation des pays de Maghreb, et hongroise, totalement neutre du point de vue de la question coloniale. Notre recherche vise également à promouvoir les études sur le genre et proposer une méthode d'analyse des récits de voyage au service de la propagande.

1.4.1. Quel intérêt pour une étude comparative des récits de voyage sur le Maghreb colonial ?

Dans son œuvre intitulée *Voyages et Voyageurs en Algérie 1830-1930*⁵², parue en 1989, Michèle Salinas écrit que le récit de voyage était une source négligée par les historiens. Cela n'est plus vrai aujourd'hui. Les chercheurs, surtout les littéraires essaient de répondre aux interrogations plus pertinentes autour du genre. Ils remettent en question la raison d'être des voyages et essaient de redéfinir leur sens. La période qui suit la décolonisation, les études postcoloniales demandent une réinterprétation, voire une étude approfondie de l'ensemble des textes écrits pendant la période coloniale. Ainsi, le récit de voyage se trouve au centre des intérêts, d'autant plus qu'il est inséparable de l'avancement de la colonisation et des activités qui servaient à gagner l'opinion publique à l'idée coloniale⁵³. Une étude pareille sert également à mieux comprendre la société européenne et celle des colonies, ainsi que le tourisme en tant qu'outil de la transmission des connaissances et de la formation d'image sur un territoire⁵⁴. Les recherches montrent comment les récits de voyage ont contribué à la vulgarisation du savoir et à la propagande coloniale. Elles n'attirent cependant pas l'attention sur le processus inverse, notamment sur les modifications que la colonisation a effectuées dans le genre du récit de voyage. Si l'on connaît aujourd'hui en grandes lignes l'image véhiculée par les textes viatiques sur les colonies françaises de l'Afrique du Nord, le contexte demande une transformation de la méthode d'analyse des récits de voyage.

⁵² Michèle SALINAS, *Voyages et voyageurs...*, op.cit.

⁵³ Grégoire HOLTZ et Vincent MASSE, *Étudier les récits de voyage...*, op.cit.

⁵⁴ Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, « Le tourisme au Maghreb à la période coloniale : un objet d'histoire futile ? » [en ligne], in *Mondes Sociaux. Magazine de Sciences Humaines et Sociales*, Disponible sur : <https://sms.hypotheses.org/5023> (Consulté le 30 septembre 2023).

Au XIX^e siècle, les voyageurs dépassent la simple curiosité et la recherche des possibilités commerciales, motivations principales des voyages de l'époque des Lumières, et se mettent au service de la propagande d'État. L'idée que le voyageur et son récit peuvent servir des intérêts étatiques n'est pas née au XIX^e siècle : elle a le même âge que le genre. La manière de charger le récit d'informations favorables à l'État du voyageur se perfectionne sans cesse pour transformer finalement le genre, de principal outil de la vulgarisation du savoir en important outil de propagande.

Dans ce sens, pour comprendre la véritable portée des textes, l'étude des récits de voyage sur les colonies du Maghreb doit dépasser le simple résumé de leur contenu : elle doit prendre en compte les facteurs sociaux, historiques et infrastructurels. L'histoire des idées, les pratiques de la société à laquelle le voyageur appartient, les conceptions du monde qui règnent à l'époque du voyage, l'état des moyens de transport, le développement des réseaux routiers influencent tous le dénouement du voyage. Les changements survenus au sein du genre doivent être soulignés, car toute époque utilise à ses fins les textes viatiques. Vulgarisateur des connaissances, légitimateur des idées politiques et sociales, instrument au service de la conquête coloniale, outil de lutte pour ou contre certaines formes d'État, le récit de voyage peut aussi servir des buts plus personnels et décrire une quête de soi.

L'ensemble des questions que le chercheur doit prendre en considération lors de l'analyse des textes doit intégrer une méthode générale de l'étude des textes viatiques. Les récits de voyage sur le Maghreb colonial peuvent être étudiés du point de vue de l'histoire de la propagande coloniale tout comme de celui de l'évolution des textes viatiques, notamment en se concentrant sur leur place parmi les récits de voyage au service de la propagande. Il n'est plus question de l'étude du contenu, mais de l'utilité des textes dans une époque donnée. Dans ce sens, le chercheur doit faire l'inventaire des éléments qui modifient la perception du voyageur et de son lecteur. Il doit distinguer les informations sans importance qui servent à détourner l'attention du lecteur, et les éléments qui révèlent le véritable caractère de l'époque.

L'image créée par des voyageurs qui ne sont pas concernés par la colonisation peut être perçue comme une sorte de contrepoids par rapport aux textes des voyageurs français. Ainsi, dans le cadre d'une analyse comparative, nous pouvons relever les principales différences qui caractérisent les récits des voyageurs largement influencés par la propagande coloniale et neutres du point de vue de la colonisation. Les charges que l'État colonisateur impose au voyageur dans le seul objectif de transformer le récit en instrument de l'idéologie coloniale modifient la perception. Les voyageurs issus d'un État qui ne s'intéresse pas à la colonisation

observent d'autres points de vue et se concentrent sur des éléments différents que leurs contemporains « colonisateurs ». Ils attirent l'attention sur certains faits que les voyageurs d'un État colonisateur négligent ou considèrent comme allant de soi. Ce que les voyageurs neutres constatent attire notre attention à des sujets qui manquent des récits des voyageurs français. Une analyse comparative permet donc de poser des nouvelles questions par rapport aux descriptions de l'Afrique du Nord française que les recherches avaient jusqu'ici négligé. On traitait ces textes comme autant d'éléments inséparables de la colonisation et non pas comme un groupe particulier des récits de voyage.

À propos de notre positionnement à l'égard des textes, nous nous appuyons sur l'approche d'Edward Saïd, qui déclare qu'aucun texte n'est indépendant de l'environnement dans lequel il avait été écrit et que le contexte politique nuance toujours le contenu aussi bien que le point de vue du chercheur. Lors de l'analyse, tous les composants sont relatifs, mais cette relativité peut apporter des nouveautés dans la recherche. Néanmoins, il est impossible d'effectuer une analyse objective des récits de voyage, et les résultats des recherches scientifiques dépendent non seulement du contenu de texte mais aussi des conditions dans lesquelles le chercheur travaille⁵⁵. Dans ce sens, nous devons accepter les récits de voyage sur le Maghreb colonial comme un ensemble des textes qui ne visent pas de décrire « l'Orient » pur, réel, inconnu, mais celui influencé par le point de vue français, sur un territoire soumis. Nous partons de ce constat et proposons une analyse de récits de voyage d'un point de vue extérieur, plus éloigné de la colonisation française.

Notre objectif n'est aucunement de résumer le contenu des récits de voyage mais de chercher des éléments qui manquent, qui sont passés sous silence ou déformés à la faveur de la propagande coloniale, et de décrire ainsi le fonctionnement des récits de voyage au service de la propagande coloniale. Pour cette analyse, nous sollicitons les textes hongrois écrits dans la même période sur le même espace géographique afin de nous servir d'un autre exemple de perception du Maghreb colonial. Si les Hongrois effectuent à peu près le même parcours à l'intérieur des trois pays, ils interprètent les choses vues d'un point de vue différent. Il est aussi à noter qu'en Hongrie, le genre viatique ne disposait pas de véritable tradition, par conséquent, le public n'avait pas d'exigences aussi précises que dans le cas français⁵⁶. La comparaison des

⁵⁵ Voir : Edward W. SAID, *Orientalism*, London, Penguin Books, 2003 [1978], Introduction, pp. 1-28. En version française : Edward W. SAID, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2005 [1980], Introduction, pp. 29-70.

⁵⁶ Ágnes BALAJTHY, *Az utazás művészete a közelmúlt magyar irodalmában* (L'art de voyager dans la littérature hongroise récente) [en ligne], Thèse de doctorat, Debreceni Egyetem : Irodalom- és Kultúratudományok Doktori

textes français et hongrois peut permettre de préciser les caractéristiques de textes viatiques, comprendre certains usages de la fin du XIX^e siècle et de relever certaines différences des conceptions du monde.

1.5. Comment étudier les récits de voyage ?

Plusieurs œuvres nous renseignent sur les récits de voyage sur le Maghreb colonial. Celle de Michèle Salinas constitue un point de repère important car, sur plus de 400 pages, l'auteure résume et systématise le contenu d'un grand nombre de récits de voyage et attire l'attention sur les tendances les plus importantes. Salinas présente les voyageurs, les conditions du voyage, les itinéraires proposés par des guides et parcourus par les voyageurs, l'importance des guides, les curiosités à voir, la fonction fascinante du paysage exotique, la nature européenne et arabe des villes et villages, l'image stéréotypée des indigènes et l'Algérie orientale et exotique⁵⁷.

Colette Zytnicki et Habib Kazdaghli consacrent plusieurs livres⁵⁸ et études au sujet des voyages touristiques dans les pays du Maghreb, tous les deux se basant sur les récits de voyage des touristes afin d'étudier l'histoire et les spécificités de l'Algérie aménagée à la faveur des touristes.

L'œuvre de Hassan Banhakeia sur la littérature de voyage en Afrique du Nord nous donne un point de vue sur le genre et le changement des conceptions sur l'Afrique du Nord au cours de l'histoire. Partant des premières descriptions du territoire, il souligne l'importance des présuppositions, les images préétablis et le soi qui apparaissent dans les récits de voyage à travers l'image établie sur l'Autre et le Divers. Il constate que le texte qui devrait faire référence uniquement sur l'inconnu dénonce souvent plus sur le voyageur et sa culture que sur le pays de destination⁵⁹. Ce double rôle des voyageurs, les références qu'ils font sur leur propre culture en rapportant sur le territoire visité doit jouer un rôle important au cours des recherches.

Iskola, 2018, p. 12. Disponible sur : <https://dea.lib.unideb.hu/server/api/core/bitstreams/1b6cf89b-ee5d-4372-b244-18e8228cc42b/content> (Consulté le 01 novembre 2023).

⁵⁷ Michèle SALINAS, *Voyages et voyageurs...*, op.cit.

⁵⁸ Nous faisons référence principalement aux œuvres suivantes : Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le Tourisme dans l'empire Français...*, op.cit. ; Colette ZYTNICKI, *L'Algérie, terre de tourisme...*, op.cit. ; Colette ZYTNICKI, *Faire son « métier »...*, op.cit. Colette ZYTNICKI, « "Faire l'Algérie agréable". Tourisme et colonisation en Algérie des années 1870-1962 », *Le mouvement social*, 2013/1, no. 242, 2013, pp. 97-114.

⁵⁹ Hassan BANHAKEIA, *La Littérature de voyage...*, op.cit., p. 11. Voir le même chez Tibor GLANT : *Amerika...* op.cit., p. 19.

1.5.1. Une méthode d'analyse comme point de départ et son extension

Les ouvrages critiques traitant le sujet des récits de voyage portent peu d'attention sur la méthode d'analyse des textes. Ils se contentent de l'exposé des résultats ou de l'évocation des particularités du genre. Or, la méthode d'analyse est particulièrement importante au sujet des récits de voyage au service de la propagande.

Comme point de départ, nous faisons recours à la méthode d'analyse proposée par Géza Szász qui s'appuie sur un corpus daté de la première moitié du XIX^e siècle et qui concerne en même temps le voyageur et le pays de destination⁶⁰.

Selon cette méthode, dans un premier temps, nous devons nous interroger sur le voyageur, lui-même, son statut social, sa profession, sa vie et les causes qui l'ont motivé à entreprendre le voyage. Ses préconceptions sont aussi importantes que le public-lecteur auquel il dédie son ouvrage et les instruments qu'il utilise pour atteindre son objectif au cours et après le voyage. Deuxièmement, nous devons étudier le pays de destination, l'itinéraire parcouru, les moyens de transport utilisés, les paysages que le voyageur parcourt. Géza Szász mentionne le paysage désertique, le paysage culturel et le paysage urbain qui ont tous des fonctions différentes et lors du voyage et dans le récit. Le paysage doit être considéré de plusieurs points de vue, le chercheur doit étudier la proportion de la description du paysage dans le récit de voyage et les idées que le voyageur se fait en contemplant et en décrivant le paysage qu'il traverse. La description du paysage a une importance qui peut aller au-delà de la simple représentation esthétique. Il évoque inévitablement les souvenirs du voyageur, ce qui donne au récit un caractère fort personnel. Il détourne également l'attention du voyageur des choses importantes aux éléments qui n'ont pas de véritable signification du point de vue de la culture locale⁶¹. Au lieu de connaître véritablement le pays, ses habitants et sa culture, le voyageur qui donne une grande place aux paysages dans son récit, ne transmet qu'une impression partielle sur le territoire visité. Finalement, nous devons nous concentrer sur les personnages qui

⁶⁰ Géza SZÁSZ, « *Ki fog itt segíteni?* » : *A reformkori Magyarország képe a francia útleírásokban* (« *Qui va nous aider?* » *L'image de la Hongrie à l'ère des réformes dans les récits de voyage français*), Szeged, JATEPress, 2016.

⁶¹ Voir : Géza SZÁSZ, « Comment lire le récit de voyage ? Réflexions sur la possibilité d'une méthode », in Tímea GYIMESI (dir.), *Paradigmes en littérature. La littérature comme paradigme*, Acta romanica, t. XIII, 2022, pp. 183-192 ; Dorottya MIHÁLYI, « La contrainte de vitesse comme instrument de non-perception », in Tímea GYIMESI (dir.), « *Vitesse-Attention-Perception* », Acta romanica, t. XXX., 2018, pp. 181-189.

apparaissent dans le récit, sur les rencontres que le voyageur fait et sur les circonstances de celles-ci. Nous devons également étudier les rencontres manquées. Le chercheur doit étudier si le voyageur parlait la langue du pays qu'il visitait car la non-connaissance de la langue mène à des malentendus. Pour une étude précise des textes, nous devons connaître non seulement le voyageur, mais aussi son pays d'origine, ainsi que la relation entre son propre pays et son pays de destination et la réaction que le récit de voyage déclenche (ou non).

Cette méthode fonctionne bien sur l'ensemble des récits de voyage, mais dans certains cas, elle demande d'être complétée. Les récits de voyage au service de la propagande contiennent des traits que l'auteur de la méthode ne pouvait pas prendre en considération car ils ne sont pas présents au début du XIX^e siècle mais qui sont bien repérables dans les récits de voyage sur les colonies et qui deviennent ensuite plus remarquables dans le contexte des voyages organisés par les régimes totalitaires comme l'Union soviétique, la République Populaire de Chine et la Corée du Nord⁶².

1.5.2. Les personnages du récit : le voyageur et ses lecteurs

Le succès des récits de voyage dépend essentiellement de deux composants : du voyageur et de son public. Genre autobiographique, le contenu des textes dépend du point de vue duquel le voyageur observe le monde. Celui-ci est marqué par des caractéristiques strictement liées à l'individu : sa personnalité, ses intérêts et sa profession. D'autre part, les caractéristiques du milieu d'où il vient ont également un effet sur sa manière de voir. Son lieu d'origine, son statut social, ses opinions politiques marquent les sujets auxquels il accorde son attention au cours du voyage. Certains voyageurs mettent leur personnalité au premier plan dans le récit et soulignent le côté individuel du voyage. Ils sont plus ouverts et donnent des informations sur eux-mêmes et sur leur vie. D'autres relèguent le voyageur au second plan et se concentrent uniquement sur les choses vues. Dans ce cas, l'individualité du voyageur devient futile, il apparaît dans le récit comme une sorte de caméra qui enregistre le monde autour de lui, mais ne le commente pas de manière personnelle.

⁶² Par rapport aux voyages en URSS et en Chine populaire, nous avons déjà proposé une légère modification de la méthode. Plus en détail voir : Dorottya MIHÁLYI, « Utazás vagy utaztatás ? Francia utazók a Szovjetunióban és a Kínai Népköztársaságban », (Voyager ou faire voyager ? Voyageurs français dans l'Union soviétique et dans la République populaire de Chine), in *Valóság*, n°6, 2008, pp. 24-31.

La raison pour laquelle le voyageur entreprend son parcours n'est pas dénuée d'importance. Si le motif est personnel, l'individu, le voyageur occupe dans le récit la place centrale. L'accent tombe sur les événements expérimentés et sur le développement spirituel et intellectuel. Les voyages effectués sur commande sont plus impersonnels. Le voyageur cache sa personnalité et cède la place aux faits tangibles.

Il est important d'examiner quelles couches de la société voyageaient régulièrement et quelles en étaient exclues. Chaque couche de la société se préoccupe d'autres questions et réfléchit différemment sur le même problème. Si les voyages sont effectués uniquement par un groupe restreint de la société, l'image véhiculée est bornée voire partielle. L'étude de la composition sociale de l'ensemble des auteurs des récits de voyage montre combien l'image véhiculée est-elle représentative du point de vue de l'ensemble de la société.

Au XIX^e siècle, où le voyage était encore le privilège des plus riches, l'image diffusée par les récits était exclusivement celle de l'élite qui observait d'un point de vue spécifique et dont on attendait de mettre l'accent avant tout sur la description des faits dont l'État ou les organisations scientifiques pouvaient tirer profit. Les représentations sont présumées comme loyales au pouvoir politique. Cependant, tous les textes ne sont pas toujours au service d'une organisation politique ou étatique. Nous trouvons d'autres raisons qui mènent le voyageur à publier ses souvenirs. Une demande familiale ou amicale modifie le contenu du récit et l'amène vers une description plus personnelle. Certains récits du siècle témoignent également d'un net intérêt romantique pour les paysages qui entraînait l'apparition d'un type de texte, les *impressions*, dont le contenu se limite à la description des paysages et des sentiments qu'ils évoquent. Ces textes étaient aussi populaires à l'époque que les rapports politiques, économiques et scientifiques, ce dont fait preuve le grand nombre des *impressions* imprimées.

Certains récits sont destinés à un public précis et restreint : les hommes politiques, les économistes et les hommes de science. D'autres veulent s'adresser à un large public ou transmettre un message à l'ensemble de la société. Le récit de voyage peut être l'outil de lutte pour une cause mais peut aussi simplement viser à diffuser des connaissances que l'auteur considère utiles ou assez neuves pour susciter l'intérêt du public-lecteur. Nous devons vérifier si le voyageur lui-même a dédié son livre à un public-lecteur précis ou à l'ensemble de la société car cela peut nous renseigner sur le groupe de la société sur lequel il a laissé une empreinte.

Au sujet des voyageurs, nous devons étudier des questions⁶³ comme :

- *Où et quand est-il né ? (L'âge du voyageur peut influencer sa vision du monde.)*
- *Dans quelle étape de sa vie a-t-il entrepris le voyage ? S'agit-il d'un voyage de formation, de travail ou de plaisir ?*
- *Où vit-il ?*
 - *Dans quel pays ?*
 - *Dans le centre politique et culturel ou sur la périphérie ?*
- *À quelle catégorie de la société appartient-il ? À l'élite, aux classes intermédiaires ou aux pauvres ?*
- *Existe-t-il des femmes parmi les voyageurs ? Si oui, combien et de quelle catégorie sociale ? Quel style de récit font-elles ?*
- *Accorde-t-il une importance à son lieu d'origine et à son statut social ?*
- *Quelle est sa profession ?*
- *Quelle sont ses opinions politiques ?*
- *Est-il concerné par la politique, par l'économie ou par un autre secteur important des relations internationales ?*
- *Est-il partisan d'une idéologie quelconque ?*
- *Quelle est son opinion sur la relation qui existe entre les deux pays ?*
- *Quelle est la cause de son voyage ? L'intérêt personnel ou une mission reçue du gouvernement, d'une organisation d'État ?*
- *A-t-il des amis et des connaissances sur place ?*
- *Est-il connu par ses contemporains ?*
- *Peut-il s'adresser à des cercles élargis ?*
- *Veut-il s'adresser à l'ensemble de la population ou uniquement à ses proches ou à un cercle bien déterminé ?*
- *Est-il fiable ?⁶⁴ Est-ce qu'il cherche à instruire ou à plaire ?*

Sans lecteurs, le récit de voyage ne peut pas accomplir son rôle fondamental de transmettre des savoirs. L'auteur doit veiller sur la continuité du dialogue avec son lecteur⁶⁵. Le voyageur, soit-

⁶³ Le principal axe de notre thèse réside dans le traitement des réponses éventuelles données à des interrogations concrètes. Du point de vue méthodique, nous trouvons nécessaire de bien isoler nos questionnements afin de faciliter leur identification. Par conséquent, les questions principales seront mises en italique tout au long du texte. Nous notons également que les questions posées en italiques sont inspirées par différents auteurs (en premier lieu Géza Szász, Peter Burke, Mary Louise Pratt, Colette Zytynicki, Michèle Salinas, et Hassan Banhakeia), mais elles ont été formulées par nous, après l'étude des sources et des ouvrages critiques à notre disposition.

⁶⁴ Peter BURKE, *Directions...*, *op.cit.*

⁶⁵ Odile GANNIER, *La littérature...*, *op.cit.*, p. 48.

il écrivain ou non, rédige son texte avant tout pour être lu. Or, les exigences du public sont nombreuses : le texte doit décrire la vérité, documenter et distraire. Pour plaire au public, le voyageur doit comprendre ces exigences et dans certains cas, réinterpréter la réalité du voyage. La vérité du voyage devient ainsi subjective⁶⁶. Cependant, non seulement le lecteur a des attentes : l'éditeur et l'État veulent aussi faire valoir leurs intérêts. Les systèmes politiques contestés attendent du voyageur qu'il persuade le lecteur⁶⁷ sur la légitimité de l'État ou sur l'intérêt de la cause pour laquelle celui-ci lutte. Tout cela influence le contenu des textes. Ainsi, nous pouvons dire que la liberté du voyageur de décrire ce qu'il veut, n'est qu'apparente⁶⁸. Dans le cas des textes au service de la propagande, nous pouvons même constater une perte quasi-totale de la liberté du voyageur.

Le contenu des textes reflète l'intérêt du voyageur. Or, celui-ci est formé par le milieu auquel il appartient. L'entourage du voyageur développe des attentes envers le voyageur, et ce dernier cherche à les satisfaire. Dans cet objectif, il se concentre sur des sujets exigés par son environnement. Lorsqu'on étudie le rôle propagandiste des textes, l'étude du public paraît nécessaire car sans lecteurs, le récit de voyage ne peut pas accomplir son devoir dans le système de vulgarisation des savoirs. Le lecteur, même si involontairement, s'engage dans la diffusion de la propagande car il transmet des informations qu'il avait lues dans les récits de voyage. Pour comprendre l'échelle de cet engagement, nous devons connaître certaines données propres au public-lecteur, ainsi le nombre approximatif de cette collectivité, sa composition sociale et le réseau auquel les membres appartiennent et dans lequel l'information acquise peut circuler. La composition du réseau est importante car elle montre qui donne quelle information à qui. Pensons ici à des cercles de lecture qui ont véhiculé des connaissances à des illettrés ou à ceux qui n'avaient pas acquis suffisamment la capacité de lecture pour comprendre et interpréter le texte de façon autonome. Dans le cas des récits de voyage au service de la propagande, l'examen du public doit recevoir une attention particulière lors de l'analyse, car uniquement la taille de celui-ci montre l'efficacité de l'activité propagandiste.

Les facteurs comme la profession, l'opinion politique et le lieu d'habitat du voyageur influencent combien son récit de voyage est connu et lu. Tous les voyageurs n'avaient pas la même chance de publier leur récit car, même si la France de la fin du XIX^e siècle disposait d'un

⁶⁶ *Ibid.*, p. 58.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 56.

⁶⁸ *Ibid.*

réseau étendu d'imprimeries⁶⁹, la publication d'un livre impliquait des frais importants. La composition du public variait en fonction du niveau régional de l'alphabétisation. Si à la fin du siècle, l'illettrisme a quasiment disparu⁷⁰, le choix des lectures était différent selon le statut social. Si en théorie, la plupart de la population a acquis la compétence de lire, tout le monde ne lisait pas de la même façon. Contrairement aux milieux aisés ou d'intellectuels, à la campagne, le travail manuel rendait la lecture comme activité de loisir quasiment impossible.

Le public-lecteur dans les zones rurales était nécessairement plus restreint que celui de Paris. Premièrement, malgré l'école obligatoire, l'activité quotidienne affectait le temps consacré à la pratique de la lecture. Dans la ville, les quotidiens nécessitaient plus la lecture active qu'à la campagne, où l'agriculture ne l'exigeaient pas⁷¹. Par conséquent, dans certains cas, le rythme du travail ne permettait pas de consacrer du temps précieux à la lecture. Troisièmement, le nombre des livres disponibles était plus restreint que dans les grandes villes⁷². Comme tout produit intellectuel, le livre faisait son chemin de Paris vers la province et non pas inversement. Nous pouvons supposer que les récits de voyage sortis des imprimeries de province ne circulaient que dans la région où ils étaient publiés. Ainsi, ils ne suscitaient l'intérêt que dans les cercles locaux. Au contraire, seuls les récits des voyageurs parisiens étaient diffusés et lus dans l'ensemble du pays.

À partir de la fin du XVIII^e siècle, nous constatons une spécialisation du public des récits de voyage. Le récit devient incontestablement un outil pour la politique et l'administration⁷³. Par conséquent, ceux qui appartenaient à ces cercles devenaient à l'évidence « public-client »⁷⁴ qui commande des textes au contenu « professionnel ». Avec l'expansion de l'alphabétisation, le nombre de ceux qui lisent pour le plaisir augmentait, ce qui a fait naître un groupe très

⁶⁹ Nous pouvons constater ce fait à partir des récits de voyage consultés, imprimés par une maison d'édition différente, localisée dans des communes de taille diverse. Comparant les résultats du Dictionnaire des imprimeurs-lithographes qui fait mention d'au moins 5000 éditeurs en France, et celui de James Smith Allen qui parle d'à peu près 2000 éditeurs à Paris, nous pouvons conclure que les imprimeurs provinciaux étaient assez nombreux à l'époque, leur nombre approchant le 3000. Voir : James Smith ALLEN, *In the public eye : a history of reading in modern France, 1800-1940*, Princeton, Princeton University Press, 1991. p. 32.; *Dictionnaire des imprimeurs-lithographes* [en ligne], Édition en ligne de l'École des chartes. Disponible sur : <http://elec.enc.sorbonne.fr/imprimeurs/> (Consulté le 01 juillet 2021).

⁷⁰ James Smith ALLEN, *In the public eye...*, op.cit., Table A.5, n.p. ; François FURET et Jacques OZOUF, (dir.), *Lire et écrire : l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, 2 vol, Paris, Minuit, 1977. ; François FURET, Wladimir SACHS, « La croissance de l'alphabétisation en France. XVIII^e-XIX^e siècle », in *Annales*, n°29, 1974., pp. 714-734.

⁷¹ James Smith ALLEN, *In the public eye...* op.cit., p. 64.

⁷² Eugen WEBER, *La fin des terroirs : la modernisation de la France rurale*, Paris, Fayard/Pluriel, 2011 [1983], p. 537.

⁷³ Géza SZÁSZ, *Le récit de voyage en France et les voyages en Hongrie : XVIII^e-XIX^e siècles*, Szeged, JATEPress, 2005, pp. 33-38.

⁷⁴ Géza SZÁSZ, *Le récit de voyage...*, op.cit., p. 37.

important de lecteurs potentiels. Ceux qui lisaient pour le plaisir attendaient d'autres types d'information que les professionnels, pour qui la lecture est une obligation.

Au sujet du public des récits de voyages, les habitudes de lecture et la popularité du genre, nous pouvons poser des questions comme :

- *Quel était le niveau de l'alphabétisation sur le territoire en question ?*
- *Qui pouvaient avoir accès à des livres ?*
- *Qui lisaient des récits de voyage et qui ne lisaient pas ?*

- *Quelle était la place du récit de voyage parmi les genres littéraires ? Était-il populaire ?*
- *Combien de récits de voyage ont été publiés sur le même territoire dans une même période ? Est-ce que le public avait la possibilité de s'informer à la base d'un grand nombre de récits ou non ?*
- *Dans quel cadre étaient publiés les récits ? Dans des livres à part, dans une série d'ouvrages suivant la même thématique ou dans la presse ?*

1.5.3. Les lieux du voyage : les relations internationales

Pour révéler les caractéristiques des textes, le chercheur doit mettre l'accent sur un grand nombre des faits extra textuels. Ainsi, une étude approfondie du contexte politique et social s'impose. Dans une première étape, nous devons nous concentrer sur le pays d'origine du voyageur et sur le pays de destination. La forme d'État, l'idéologie dominante, la situation politique intérieure, les relations internationales, le niveau du développement des infrastructures et les rapports sociaux doivent être identifiés.

Le régime politique du pays du voyageur est important car cela influence beaucoup le point de vue du voyageur. Les voyageurs issus d'un régime démocratique s'expriment plus librement et cherchent des valeurs (liberté, prospérité, développement technique) ou des défauts (oppression, pauvreté, restriction des droits) différents que ceux qui vivent dans un pays de système autoritaire. (Ceux-ci voyagent plus rarement d'ailleurs.) L'idéologie dominante prescrit la façon de voir (et faire voir/donner à voir) le monde et les éléments à souligner au cours du voyage. Toute époque et tout système politique a des canons qu'ils préfèrent retrouver dans les textes publiés. En ce qui concerne les tendances et les thèmes favoris, l'histoire des

idées (politiques) et l'histoire littéraire nous donnent suffisamment d'informations. Il nous reste de comparer si les récits de voyage choisis suivent des tendances existantes ou élaborent de nouvelles thématiques.

Le niveau de la liberté de la parole, la censure et le niveau d'alphabétisation influencent également le contenu des récits de voyage. Dans les pays où la liberté de la parole est réduite et la censure est sévère, les récits de voyage sont schématiques, plats voire vides, car l'essentiel du voyage doit passer sous silence. Dans les pays où la censure est en retrait ou absente, les idées et les jugements dans les textes viatiques sont plus variés. Nous pouvons cependant repérer dans chaque époque des canons bien précis qui s'accordent avec la volonté des milieux dirigeants et le goût du public-lecteur. Partisan ou opposant du régime, le voyageur conçoit le monde en grande partie en fonction du niveau de la liberté.

Le pays d'origine prépare idéologiquement le voyageur et le munit de préconceptions et stéréotypes qu'il utiliserait au cours du voyage. Le pays de destination peut aussi être manipulateur. Par la limitation du territoire parcourable, les visites et les réceptions obligatoires, les spectacles organisés à l'honneur du voyageur, les moyens de transport utilisés et l'ensemble du personnel que l'État met à la disposition du voyageur, le pays de destination pose des obstacles infranchissables qui empêchent le voyageur d'observer les réalités du pays.

Le voyage a, par nature, une influence réciproque et sur le pays d'origine et sur le pays de destination. Tout circuit entre deux territoires peut être compris comme un échange qui a un impact, positif ou négatif, sur les deux sociétés. Non seulement les voyageurs profitaient de la portée « professionnelle » du parcours, mais l'État s'est aussi enrichi⁷⁵ car les connaissances acquises pendant le voyage offraient souvent des avantages dans la vie politique et économique. C'est le cas des jeunes aristocrates du Grand Tour qui visitaient les pays européens pour compléter leurs études. Ils observaient le système politique et les inventions techniques dans l'espoir de compléter et approfondir leurs connaissances ; ils en ont tiré du profit après le retour. Il est avantageux d'étudier les récits de voyage dans cette optique d'impacts réciproques et d'observer comment le pays d'origine influence la finalité du voyage.

Par rapport au pays de départ, nous devons nous poser des questions comme :

- *S'agit-il d'un pays démocratique ou autoritaire ?*

⁷⁵ Peter BURKE, *Directions...*, op.cit.

- *Quel est le niveau de la censure et des libertés de l'homme ?*
- *Quelle est l'attitude du voyageur vis-à-vis du régime ?*

L'étude des relations internationales permet de désigner les partenaires et les pays qui sont moins favorisés sur le plan diplomatique. Quand le voyageur se prépare à son parcours, il évalue les relations internationales et choisit le comportement qui se conforme le mieux à ce qu'on attend de lui. Les rapports entre les deux pays influencent le choix de l'itinéraire, les endroits visités et les rencontres. Certains pays imposent des rencontres officielles et obligatoires, d'autres essaient de minimaliser le nombre des occasions d'entrer en contact direct avec les habitants locaux. Dans les pays amis, le voyageur cherche à faire éloges, dans les pays ennemis, il critique et juge. Le ton du récit de voyage dépend donc, entre autres, des facteurs qui ne sont pas en relation avec la personne.

Dans certains cas, les voyageurs, insatisfaits de la politique nationale ou internationale de leur pays, cherchent consolation ailleurs. Ils partent pour critiquer le régime dans lequel ils vivent⁷⁶, et ils espèrent trouver une formation d'État qui convient mieux à leurs visions politiques. (Cela sera de plus en plus fréquent après la Première guerre mondiale.)

Les questions qui se posent au sujet des relations internationales peuvent être comme :

- *Quelles sont les relations entre les deux pays ? S'agit-il d'une coopération, d'une relation neutre ou de l'hostilité ?*
- *Y-a-t-il une subordination entre les deux pays ou sont-ils égaux sur le plan international ?*
- *Est-ce que les systèmes politiques des deux régimes sont de la même nature ou y a-t-il une différence ?*
 - *Si les régimes ne sont pas de la même nature, est-ce que le voyageur part d'une démocratie vers un régime autoritaire ou inversement ?*
- *Est-ce que le parcours est une sorte d'obligation diplomatique ou le choix est indépendant de la politique internationale ?*

⁷⁶ Cf. Le voyage d'André Gide en URSS après avoir effectué un parcours au Congo et au Tchad français dont le régime colonial désillusionne autant l'auteur que son attention se tourne vers l'idéologie communiste. Par conséquent, la motivation principale de son voyage en Union soviétique était de retrouver l'égalité et la justice qu'il croit inexistantes en France et de critiquer ainsi son pays prêt à soumettre et exploiter d'autres peuples. Voir : André GIDE, *Le retour de l'URSS*, Paris, Gallimard, 1936 et 1937.

1.5.4. Les déplacements et les moyens de transport

Le nombre des voyages effectués et les conditions du voyage dépendaient depuis toujours du niveau de développement de l'infrastructure. À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle où le chemin de fer s'étendait sur l'ensemble du territoire national et la durée du voyage diminuait significativement, l'envie de voyager augmentait, les distances parcourables et parcourues devenaient plus grandes. Les transports maritimes connurent également une modernisation significative qui réduisait les distances.

Pour donner une image complète des récits de voyage, l'étude de l'infrastructure s'impose à un double titre. D'une part, nous devons étudier l'infrastructure et les réseaux routiers pour juger la faisabilité du voyage. Cela est important car les voyageurs ont tendance à insérer dans leur récit des parcours qu'ils n'ont pas effectués en réalité. Si nous pouvons mesurer la durée de certains déplacements et la comparer à la longueur du voyage, nous pouvons établir la liste des endroits qui n'étaient pas en réalité touchés par le voyageur. D'autre part les moyens de transport utilisés influencent la relation du voyageur à son environnement car la lenteur et la rapidité produisent un effet sur la perception. Les déplacements à pied, sur le dos d'un animal ou en un véhicule non motorisé permet mieux de contempler et d'observer en profondeur que les moyens de transport modernes. S'il utilise les techniques traditionnelles, le voyageur peut s'arrêter où il veut. La lenteur évoque les souvenirs et peut facilement mener à une mélancolie qui détourne l'attention du voyageur de la réalité vers des événements du passé⁷⁷. Au contraire, le déplacement rapide ne permet pas au voyageur de regarder attentivement et d'entrer en contact avec son environnement. Les moyens de transport modernes empêchent souvent le voyageur de s'arrêter et de modifier l'itinéraire prévu. Les horaires fixes qui s'étaient généralisés avec l'apparition du chemin de fer exigeaient de la part du voyageur une ponctualité jusqu'alors inconnue. Les dates de départ, qui obligeaient le voyageur à passer beaucoup de temps à l'arrête, à la gare ou à quai (plus tard à l'aéroport) avant le départ, interrompent la continuité du voyage et créent une sorte de temps vide où le voyageur n'observe plus mais attend. Le temps vide, celui des attentes, remplit une grande partie de la durée des voyages, surtout dans le cas des croisières touristiques organisées par les agences de voyage.

⁷⁷ Odile GANNIER, *La littérature..., op.cit.*, pp. 109-110.

En ce qui concernant les moyens de transport et les modalités de voyages, nous pouvons poser des questions comme :

- *Quels moyens de transport sont à la disposition du voyageur ?*
- *Quels types de moyen de transport sont utilisés par le voyageur ?*
- *Le voyageur a-t-il des préférences parmi les moyens de transport qui sont à sa disposition ?*
- *Quel est le niveau de développement des moyens de transport ?*
- *Est-ce que les moyens de transport facilitent ou limitent les déplacements ?*
- *Le voyageur peut-il choisir librement les moyens de transport ? Est-il obligé de suivre les recommandations du guide, d'une agence de voyages ou d'un organisateur de voyage quelconque ?*
- *Est-ce qu'il voyage de la même manière que les habitants du pays de destination ? Est-il séparé des autres voyageurs ?*
- *Lors du choix des moyens de transport, le voyageur opte-t-il pour le confort et la rapidité, ou il privilégie la lenteur qui permet une observation plus profonde ?*
- *Combien de temps passe-t-il dans les moyens de transport ?*

Parallèlement aux possibilités des moyens de transports, nous devons prendre en considération le coût du voyage, car celle-ci exclut aussitôt certains groupes de la société. Étudier les prix des moyens de transport, des établissements hôteliers et de la restauration nous aide à faire des hypothèses sur l'appartenance sociale des voyageurs et des non-voyageurs et sur les circonstances des voyages. La situation financière du voyageur pesait encore plus dans une époque où le voyage d'agrément était réservé à une élite riche car une proportion significative de la population se voyait exclue de la possibilité de la découverte des pays lointains. L'argent déterminait largement la durée du voyage, l'itinéraire et le programme. La différence des modalités du voyage était grande entre les classes aisées et les défavorisées. À la fin du XIX^e siècle, pour les plus riches, le voyage était une sorte d'obligation sociale. Même si plus modestement, la petite bourgeoisie pouvait satisfaire sa curiosité et imiter d'une certaine façon les habitudes de la grande bourgeoisie. Ceci est vrai surtout au sujet des voyages touristiques à l'intérieur de leur pays d'origine, grâce aux tickets bon marché et aux auberges moins luxueuses construites de plus en plus grand nombre.

Pour les pauvres, le voyage était sans exception une nécessité, motivé par des causes familiales ou entrepris dans l'espoir d'une meilleure vie. Dans aucun de ces cas, il ne peut pas être considéré comme un vrai voyage, car l'objectif n'est jamais le parcours lui-même. À partir

du XIX^e siècle, on écrit d'ailleurs rarement un récit de voyage après un déplacement de nécessité. Ceux qui quittent leur pays définitivement, décrivent parfois leurs souvenirs ; leurs récits ne peuvent pas cependant être considérés comme récits de voyage dans le sens traditionnel car ces voyages ne finissent pas par un retour.

Il est clair que les conditions financières facilitent ou gênent la réalisation du parcours. Plus le voyageur dispose d'argent, plus il lui est facile de suivre les tendances établies par la haute société du XIX^e siècle, notamment de profiter de tout ce qui est confortable et organisé afin d'éviter les complications inutiles. Par conséquent, plus il se livre aux usages de l'élite, plus la découverte perd son sens original et plus le voyage devient vide de découvertes.

Il est donc important d'observer en cherchant réponse à de nouvelles questions :

- *S'agit-il d'un voyage entrepris pour correspondre aux exigences de la société, par intérêt personnel ou par nécessité ?*
- *Combien le voyageur se livre à l'infrastructure moderne et aux établissements qui lui garantissent le niveau de confort attendu ?*
- *Est-ce qu'il fait mention de ces dépenses ?*
- *Qu'est-ce que le voyageur peut se permettre de financer, et quelles dépenses ne peut-il pas supporter ?*
- *Y-a-t-il des indices sur le budget du voyage ?*
- *Est-ce que le voyageur peut se permettre les mêmes conditions que la plupart de ses contemporains ou doit-il faire recours à des solutions alternatives pour atteindre son objectif ?*
- *Est-ce que le voyageur mentionne qu'il a dû renoncer à quelque chose ?*

1.5.5. Les mensonges du voyage

Il va de soi que tous les récits de voyage contiennent des mensonges, ou, au moins, des transformations de la vérité. Si les mensonges servent à satisfaire les exigences des lecteurs, ils accordent également une faveur à l'État en quête de légitimation. Le chercheur doit connaître la nature des mensonges qui peuvent apparaître dans les textes pour pouvoir les repérer efficacement.

Odile Gannier précise les causes possibles et les formalités du mensonge. Elle place la volonté de plaire au cœur du système. Le mensonge sert donc avant tout à dire autre que les

prédécesseurs, à éviter l'ennui du lecteur⁷⁸. Le mensonge peut également masquer le manque d'information, l'impossibilité d'y accéder⁷⁹ et la volonté de taire sur un sujet soit pour des raisons personnelles soit pour éviter le mécontentement du public-lecteur et des autorités⁸⁰.

Le mensonge peut paraître dans le texte sous forme de citation sans référence, quand le voyageur cite le texte d'un autre voyageur ou le guide sans marquer que le passage n'est pas le fruit de son propre voyage. Dans d'autres cas, il peut inventer des épisodes complets, des événements qui ne se sont pas produits mais qui s'insèrent bien dans le contexte du voyage. Dans ce cas, l'auteur fait recours à ses souvenirs littéraires, aux récits des autres ou simplement à sa propre imagination. Le voyageur peut aussi réécrire l'histoire ou décrire le passé comme si cela était le présent du voyage⁸¹.

Souvent, le voyageur utilise son imagination lorsqu'il reproduit un dialogue. Même si une discussion s'est déroulée réellement entre le voyageur et son interlocuteur, celle-ci, comme le récit de voyage entier, est rédigé rétrospectivement. Ainsi, rien n'empêche le voyageur de nuancer, compléter voire modifier le contenu du dialogue.

L'oubli joue d'ailleurs un rôle important dans la rédaction des textes, car en y faisant référence, le voyageur croit légitimer le mensonge dans son texte. Il ne peut pas se souvenir de tout mais pour plaire au lecteur avide de détails, il complète souvent le contenu de son texte par des événements qu'il n'a pas vécus ou des rencontres qui n'ont pas eu lieu, ou, au contraire, il omet des informations. C'est pour cette raison que Carl Thompson nous avertit de ne pas lire les textes d'une manière naïve et de ne pas croire tout ce que dit le voyageur⁸².

Avec le temps, le mensonge était tellement associé aux récits de voyage que plusieurs dictionnaires en faisaient un élément obligatoire des textes. Mais est-ce que la valeur du récit de voyage diminue véritablement si le voyageur ment ? Les mensonges peuvent être bénéfiques pour le chercheur car autant que les informations passées sous silence, ils révèlent beaucoup sur l'époque, et livrent des informations importantes aux chercheurs. Ainsi, les mensonges

⁷⁸ Odile GANNIER, *La littérature...*, *op.cit.*, p. 49.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 55.

⁸⁰ Ágnes Balajthy relate brièvement l'évolution du contenu mensonger des récits de voyage. Elle souligne qu'au XVIII^e siècle, seulement les voyageurs menteurs pouvaient avoir du succès car sans mensonge, le récit était considéré comme trop plat. Cette tendance persistait au XIX^e siècle malgré l'essor des éléments factuels, des entretiens faits au cours du voyage et la soif d'objectivité. Pourtant, le récit devait être amusant, ce qui n'était pas possible sans fictions. Voir : Ágnes BALAJTHY, *Az utazás művészete...*, *op.cit.*, pp. 8-10.

⁸¹ Odile GANNIER, *La littérature...*, *op.cit.*, p. 56.

⁸² Carl THOMPSON, *Travel writing...*, *op.cit.*, p. 30.

utilisés par les voyageurs sont presque aussi importants que les vérités. Il faut donc prendre en considération les enseignements que nous pouvons tirer de leur nature et de leur contenu.

Certains mensonges sont répétitifs, c'est-à-dire qu'ils apparaissent dans plusieurs récits de voyage d'une période donnée. Des mensonges schématiques se réfèrent aux attentes des lecteurs et des autorités, autant que des lacunes, des informations dont les voyageurs ne font pas mention. À propos de la valeur des mensonges, Odile Gannier excuse le voyageur, en justifiant qu'il n'est pas obligé de tout savoir par la simple observation, il a également besoin de s'informer sur certains détails invisibles ou incompréhensibles sans lectures préalables⁸³. De ce fait, les mensonges ne sont pas forcément nuisibles car ils donnent à comprendre, ils véhiculent également des connaissances et, pas en dernier lieu, ils satisfont les exigences des lecteurs⁸⁴. Ainsi, le mensonge n'empêche pas le voyageur d'atteindre son but et de transmettre des connaissances.

Si nous prenons en considération l'ensemble de ces facteurs, nous pouvons voir que le voyageur est loin d'être indépendant. Même s'il a une certaine liberté de choisir son itinéraire, il dépend largement de la ligne politique qu'il soutient et du régime politique qui règne dans son pays d'origine. L'ensemble des visions suggérées par l'État et les présuppositions du voyageur peuvent créer une image déformée, loin de la réalité. Même si le voyageur est libre de choisir son pays de destination, celui-ci peut aussi manipuler le voyageur, en limitant l'espace parcourable ou en imposant des programmes. N'oublions pas que la liberté du voyageur ne garantit pas toujours que le récit soit honnête. Les facteurs qui existent hors de la volonté du voyageur jouent également un rôle considérable. Même si le voyageur est confiant et fiable, l'ensemble du voyage peut devenir un mensonge.

⁸³ Odile GANNIER, *La littérature...*, *op.cit.*, p. 55.

⁸⁴ Hassan BANHAKEIA, *La littérature de voyage...*, *op.cit.*, p. 25.

Première partie :

**Le contexte des voyages, de la publication et de
la lecture des textes**

2. Le contexte historique des voyages

L'étude des récits de voyage nécessite certainement la prise en considération des événements qui se sont déroulés dans les pays concernés lors de la période étudiée, dans le contexte de la colonisation française. Les décisions politiques, l'histoire des relations diplomatiques, l'évolution des relations économiques, ainsi que les éléments touchant plus directement les citoyens comme le progrès technique, l'amélioration des conditions de vie et les nouvelles habitudes de l'époque sont des composants qui façonnent le point de vue des voyageurs et influencent la finalité des voyages. Ils exercent aussi un effet sur la manière dont le public-lecteur traite les récits de voyage, et contribuent à la popularité du genre. Malgré le fait que la colonisation et l'évolution de l'idée coloniale constituent une question d'importance cruciale du point de vue de notre interrogation, nous faisons abstraction de la présentation détaillée de l'évolution de la conquête coloniale. S'agissant d'un sujet exploité en France aussi bien qu'en Hongrie, nous ne mentionnons que certains faits considérés comme décisifs en relation avec la politique et la société française. Dans cette partie, nous tentons de rassembler les principaux éléments permanents et les changements qui ont influencé le déroulement des événements de la fin du siècle. Nous considérons les phénomènes traités dans cette partie comme susceptibles d'exercer une influence sur les possibilités de voyageurs et sur leur perception du monde ; c'est pour cette raison que nous leur consacrons une place importante.

2.1. La France des années 1881-1914

2.1.1. La France, un pays des contradictions

La France de la deuxième moitié du XIX^e siècle est un pays de contradictions. La période peut être, d'une part, caractérisée par un développement sans précédent qui entraînait l'accumulation des richesses matérielles qui contribuaient à l'amélioration générale du niveau de la vie – y compris dans les classes laborieuses –, à une vie culturelle brillante, et pas seulement à travers les « avant-gardes ». Mais en même temps, le progrès spectaculaire a eu des conséquences moins brillantes : le maintien d'une certaine pauvreté dans les milieux populaires et l'existence

d'une criminalité parfois liée à des enjeux politiques et idéologiques (attentats anarchistes par exemple)⁸⁵. Misère, violence régnaient assez souvent dans le voisinage des quartiers riches et prospères. L'inquiétude, l'incertitude, l'insécurité, la peur, les maladies nerveuses, le stress, l'alcool, les drogues, la folie, la violence marquaient également la période⁸⁶. Les grandes villes dont le revenu venait de l'industrie moderne et du commerce ont été modernisées aussi bien que les infrastructures de relation. Cependant, la France provinciale, et encore plus celle des zones rurales gardaient leur caractère « arriéré », les petites villes et villages restaient « plus proche des modèles ruraux que des modèles urbains⁸⁷ ». Les descriptions de l'époque témoignent de la présence du bétail dans les villes, des ordures ménagères dans la rue, de la nourriture de mauvaise qualité et d'eau polluée dans les régions rurales⁸⁸.

L'éclairage grâce à la « fée électricité », les progrès de l'alphabétisation avec l'école primaire obligatoire, le nouveau flux des informations, « le règne de l'imprimé⁸⁹ », la fascination pour les sciences, les loisirs, le sport figurent parmi les mots-clés qui caractérisent les dernières décennies du siècle⁹⁰. L'ensemble des changements, pour ne mentionner que les plus marquants, redéfinissent non seulement le rythme du travail dans certains secteurs, mais aussi le rythme de la vie et mènent à l'apparition du temps libre pour certaines professions, surtout dans les secteurs industrialisés. Ainsi, une partie de la population qui pouvait réellement profiter de la « révolution industrielle » a vu sa vie partagée entre le travail et les loisirs. Cette nouvelle conception du temps a été bientôt assortie d'une revalorisation de l'espace. L'agrandissement territorial résultant des conquêtes coloniales commençant par l'occupation d'Alger en 1830 a redéfini la place du pays dans le système mondial des puissances et du commerce⁹¹.

Les grands changements du siècle ont eu un effet sur l'ensemble de la société. Vers la fin du siècle, suite à l'urbanisation survenue en conséquence de la « révolution industrielle », certaines habitudes de la grande ville se répandaient à la campagne. Non seulement des objets et des tendances ont fait leur apparition en province mais aussi, grâce au tourisme naissant, de plus en plus de Parisiens visitaient certaines régions considérées comme « lieux touristiques » du pays. Cela entraînait des rencontres plus fréquentes entre provinciaux et membres de l'élite.

⁸⁵ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du Monde au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2017, p. 940.

⁸⁶ Eugen WEBER, *Fin de siècle : la France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1986. pp. 17-43.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 75.

⁸⁸ Eugen WEBER, *La fin des terroirs...*, *op.cit.*, p. 283.

⁸⁹ Alain VAILLANT, « Le règne de l'imprimé » in Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du Monde au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2019, p. 274.

⁹⁰ Voir : Eugen WEBER, *Fin de siècle...*, *op.cit.*

⁹¹ Francis DÉMIER, *La France du XIX^e siècle : 1814-1914*, Paris, Éditions Points, 2000, p. 470.

Ainsi, les deux pouvaient se familiariser avec les comportements et avec la mode de vie de l'autre. Les différents éléments de la culture parisienne n'ont pas pénétré la vie provinciale simultanément. Les vêtements apparaissaient rapidement à la campagne grâce aux domestiques qui quittaient la capitale du temps en temps pour visiter leur famille. Les Parisiens qui se déplaçaient pour se détendre à la campagne contribuaient légalement à l'apparition de leur mode de vie. Les sports moins coûteux, les promenades de dimanche et le vélo se répandaient assez vite. Cependant, le sentiment d'appartenir à la même nation, la possibilité de participer aux activités politiques affectaient les milieux ruraux plus lentement⁹² certes, mais réellement comme en témoigne, entre autres, l'exemple du sabotier illettré Louis Pinagot – étudié par Alain Corbin⁹³ –, intégré progressivement à la construction nationale par l'intermédiaire du suffrage universel masculin.

2.1.2. Paris et la province – diffusion des valeurs, élargissement des connaissances

L'écart entre riches et pauvres, ainsi qu'entre Parisiens et provinciaux demeurait remarquable tout au long du siècle. D'après les témoignages, la supériorité de Paris et des Parisiens était clairement sensible partout en province⁹⁴. La diffusion des valeurs urbaines rend les campagnards envieux et les incite à imiter certaines habitudes⁹⁵. Or, les zones rurales ne suivaient les tendances parisiennes que lentement, avec un retard perceptible, et les savoirs circulaient d'une manière inégale entre deux extrémités, les grandes villes commerciales étant en contact permanent avec Paris, et les petits villages isolés dans les hautes montagnes. La mode, la culture, les loisirs, le sport, dont le développement était dicté par la capitale, étaient indissociables de l'aristocratie⁹⁶ et de la grande bourgeoisie. Or, les paysans seuls constituaient 45% de la population en 1900, pour ne pas mentionner les artisans, les ouvriers de l'industrie et les classes moyennes. Les classes dominantes représentaient seulement une minorité, mais une minorité importante de la société : 8% des Français pour la petite et la grande bourgeoisie⁹⁷.

⁹² Eugen WEBER, *La fin des terroirs...* *op.cit.*, p. 127.

⁹³ Alain CORBIN, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion, 1998.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 22.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 38.

⁹⁶ Jean-Pierre DAVIET, *La société industrielle en France : 1814-1914*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 225.

⁹⁷ Francis DÉMIER, *La France...* *op.cit.*, p. 420.

Les plus riches disposaient de revenus vraiment considérables⁹⁸. Cependant, cette minorité des cercles dirigeants négligeait presque entièrement l'existence de la majorité contribuant activement à la production agricole et industrielle et qui vivait surtout en province⁹⁹.

En relation avec le degré de l'industrialisation, nous constatons des différences entre les régions. Jean-Pierre Daviet divise la France en trois parties en fonction du développement industriel et des structures sociales. Il considère que les « dynamismes modernisateurs » fonctionnent le mieux dans le Nord et dans le Nord-Est qui sont les régions les plus densément peuplée et bien industrialisées et urbanisées. Le Nord-Ouest, l'Ouest, le Sud-Ouest et le Centre sont des régions plus prudentes mais en même temps lieux d'origine de toute invention (technique et politique). Finalement, le Sud-Est constitue une catégorie intermédiaire : unité discutable, petites agricultures, marché local, industries vieilles mais qui dispose d'un grand nombre de villes¹⁰⁰. Les inégalités existaient d'ailleurs à l'intérieur d'une même région. Les Alpes-Maritimes illustrent parfaitement cet exemple. Considérés comme un département pauvre, il avait comme chef-lieu l'une des villes les plus prospères grâce notamment au tourisme, Nice, annexée à la France en 1860, et dont la population tripla au XIX^e siècle¹⁰¹.

Les nouveautés atteignaient la population rurale grâce à la presse désormais illustrée avec des photos. Les zones rurales étaient également informées des nouvelles habitudes et des nouvelles inventions techniques durables comme le vélo, les vêtements de sport et l'appareil photographique, pour ne citer que quelques-unes parmi les plus importantes¹⁰². De plus, certaines activités et habitudes réservées pendant longtemps à l'élite parisienne pénétrèrent dans les milieux populaires : ainsi le café du matin, un peu plus de viande pour les repas, et dessert pour les occasions¹⁰³.

Si les campagnards étaient informés des nouveautés, pendant longtemps, le passe-temps n'était pour eux qu'un phénomène souvent entièrement inaccessible. Les éléments plus complexes comme le sport et les déplacements entraient en usage beaucoup plus lentement car ils nécessitent de l'argent et du temps libre.

Un grand changement est survenu dans la vie des populations rurales dans les années 1880 : la suppression de la censure en 1881 redéfinissait l'échelle de la vulgarisation des

⁹⁸ D'après Jean-Pierre Daviet, 5% de la population (les plus riches) disposait de 30% des revenus même en 1914, situation qui n'avait pas beaucoup changé entre 1815 et 1914. Jean-Pierre DAVIET, *La société.... op.cit.*, p. 1

⁹⁹ Eugen WEBER, *La fin des terroirs... op.cit.*, p. 22.

¹⁰⁰ Jean-Pierre DAVIET, *La société.... op.cit.*, pp. 55-57.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 61.

¹⁰² Eugen WEBER, *Fin de siècle.... op.cit.*, p. 124. ; Francis DÉMIER, *La France.... op.cit.*, p. 438.

¹⁰³ Francis DÉMIER, *La France.... op.cit.*, pp. 438-439.

savoirs. Comme les prix des produits imprimés baissaient, de plus en plus de personnes lisaient régulièrement. Grâce à la presse tirée en grand nombre, les nouvelles atteignaient la quasi-totalité de la population¹⁰⁴. L'information que véhiculait la presse libre désormais à la portée de tous a transmis des connaissances jusqu'à ce moment inaccessibles. De plus, comme les organes de presse contenaient des nouvelles du monde entier, les horizons du savoir s'élargissaient et ainsi, la soif pour les nouvelles connaissances s'accroissait. L'augmentation de la quantité des informations qui inondaient véritablement la campagne transformait radicalement l'attitude des provinciaux vis-à-vis de leur pays (qui se transformait lentement en nation) et de la vie politique. La population devenait bien informée et par conséquent, plus consciente. En possession des nouvelles liées à des événements majeurs, une partie non négligeable de la population commençait à s'intéresser à la politique et ainsi à avoir une opinion sur les affaires nationales et internationales. L'accessibilité des nouvelles pour tous a entraîné la naissance d'une culture de masse où les particularités régionales perdaient de plus en plus de leur valeur¹⁰⁵.

La fin du siècle était ainsi marquée par la démocratisation de la vie politique, qui a été le résultat d'un ensemble de valeurs nouvellement introduites comme la liberté de l'édition, de la presse, de la réunion et de l'association. L'intérêt que la population portait aux pays étrangers, avant tout lointains et exotiques révélait une tendance sans cesse grandissante. La popularité des descriptions des pays exotiques était due non seulement à l'intérêt croissant pour les territoires inconnus mais aussi à la tradition de la lecture des histoires mythiques, fabuleuses, proche de l'image de l'exotisme mystifié.

Non seulement la localisation géographique comptait, mais aussi l'intérêt porté pour les événements du monde était disparate selon les professions. Même dans la grande ville existaient des couches travailleuses désintéressées, et dans les petits villages des groupes d'intellectuels qui suivaient les actualités. L'illettrisme disparaissait officiellement avec les réformes de Jules Ferry, le nombre des lecteurs augmentait significativement, cependant la province restait derrière Paris concernant le nombre des lecteurs et le temps consacré à la lecture¹⁰⁶. Avec l'école obligatoire et publique, l'éducation religieuse perdait progressivement de son importance et cédait la place à un État et une société de plus en plus laïque¹⁰⁷. Cette laïcité,

¹⁰⁴ Sur cette question on se reportera à l'ouvrage incontournable de Dominique KALIFA (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 444.

¹⁰⁶ Eugen Weber rassemble les principales caractéristiques de la lecture dans le monde rural. Voir : Eugen WEBER, *La fin des terroirs...*, *op.cit.*, pp. 537-557.

¹⁰⁷ Francis DÉMIER, *La France...* *op.cit.*, pp. 332-334.

reliée à l'intensification des recherches scientifiques, a ouvert la voie à des textes vulgarisateurs¹⁰⁸.

La langue, la culture et les traditions provinciales différaient autant de celles de Paris qu'il était impossible de parler d'un pays uni de ce point de vue. L'hostilité entre citadins et campagnards persistait tout au long du siècle¹⁰⁹. La culture que les Parisiens consommaient était largement différente de celle de province, caractérisée par des altérités régionales. Mais en même temps, il apparaissait la volonté d'uniformiser les connaissances et de neutraliser les écarts régionaux. Après la défaite de 1871, l'idée de la nation unie a pénétré la vie quotidienne. Les manuels scolaires et les écrivains qui s'adressaient à un public-lecteur de plus en plus large se sont chargés de transmettre un message patriotique¹¹⁰. De ceci témoignent les campagnes d'apprentissage de la langue française¹¹¹. Le Nord était en général plus éduqué, au Sud et dans les régions montagneuses quasiment fermées à la circulation des connaissances, le niveau de l'éducation restait plus bas¹¹². Les villes et les communautés de petite taille ne disposaient pas des mêmes conditions pour le transfert des savoirs. Nous ne pouvons cependant pas décrire précisément le nombre des lecteurs et nous ne pouvons que supposer la quantité et la qualité des connaissances dont ils disposaient. Ceci est dû à l'insuffisance des statistiques qui décrivent avant tout les régions développées et les grandes villes¹¹³.

2.1.3. La politisation de la province, les Français et l'idée de la « plus grande France »

Contrairement aux attentes de l'élite parisienne, le patriotisme et le nationalisme, n'ont pas affecté l'ensemble de la communauté de province. Si les guerres et la conquête coloniale avaient un certain effet sur le développement du sentiment national, celui n'a atteint que les groupes dont l'intérêt était de soutenir l'entreprise. Si nous trouvons une cohésion à l'intérieur des différents groupes, elle se borne au niveau régional et unit des gens autour d'un même intérêt.

¹⁰⁸ Les recherches qui servaient avant tout l'avancée de progrès technique se sont mis au service de la propagande étatique, notamment pour prouver, par des résultats scientifiques la supériorité de la culture européenne et de soutenir la légitimité de la conquête coloniale. Pascal BLANCHARD et Sandrine LEMAIRE, *Culture coloniale : la France conquise par son empire, 1871-1931*, Paris, Autrement, 2003, pp. 57-58.

¹⁰⁹ Eugen WEBER, *La fin des terroirs...*, op.cit., p. 27.

¹¹⁰ Francis DÉMIER, *La France...*, op.cit., p. 343.

¹¹¹ Voir entre autres : Eugen WEBER, *La fin des terroirs...*, op.cit., p. 144. ; Francis DÉMIER, *La France...*, op.cit., p. 441.

¹¹² Martyn LYONS, *Le triomphe du livre : une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Promodis, Éditions du Cercle de la librairie, 1987, p. 203. ; James SMITH ALLEN, *In the public eye...*, op.cit., p. 60.

¹¹³ James SMITH ALLEN, *In the public eye...*, op.cit., p. 13.

Eugen Weber remarque « [qu'à] la fin du siècle, tout le monde en France ne connaissait pas Napoléon¹¹⁴ ». Cette constatation nous révèle beaucoup sur la circulation des informations à l'intérieur du pays. Weber montre également « [qu'un] grand nombre de Français n'étaient pas conscients de former une nation avant que les longues campagnes d'éducation de la fin du XIX^e siècle le leur aient appris¹¹⁵ ». Cette ignorance nous mène à l'origine de l'idée que la province a dû être « colonisée » de la même façon que les territoires lointains¹¹⁶. Au moins, l'opinion publique devait être conquise pour la cause nationale et la culture, et la civilisation dictée par Paris devait être étendue à l'ensemble de territoire. L'apprentissage de la langue et l'histoire françaises se déroulait de la même façon à la campagne qu'aux colonies. L'apprentissage du français standard (la langue de l'Île-de-France), demandait autant d'effort dans le Midi qu'en Algérie et se déroulait à peu près de la même façon¹¹⁷. À cause des grandes différences culturelles, la province, et surtout le Midi de la France, ont été estimés, eux aussi, comme des colonies de Paris. D'où viennent les particularités de point de vue par lequel les voyageurs de province observaient les territoires attachés à la France.

La politisation des paysans était lente et liée à des intérêts locaux ou personnels et à des conflits régionaux. Si la vie politique se démocratisait lentement mais sûrement, jusqu'à l'extrême fin du siècle, la vraie influence restait dans les mains de la haute bourgeoisie, des journalistes, des avocats et des officiers de rang¹¹⁸. Après 1900, la structure de l'élite a changé : elle devenait plus accessible et l'entrée à cette catégorie sociale se reposait de plus en plus sur l'éducation. En raison des changements conceptuels et du rôle grandissant de l'éducation il est né une vraie élite intellectuelle¹¹⁹. Pour accepter l'idée de la politique nationale, il fallait attendre une évolution intellectuelle qui a eu lieu à la fin du siècle. Cela ne veut pas pourtant dire que tout le monde s'intéressait ou participait à la politique. L'accès à la politique était jusqu'à la fin du siècle limité à un groupe sans doute élargi composé de riches intellectuels¹²⁰.

Si les paysans étaient, sauf à l'exception d'une petite couche d'intellectuels riches, indifférents aux questions politiques, pour la bourgeoisie rurale, la politique et l'administration

¹¹⁴ Eugen WEBER, *La fin des terroirs...*, op.cit., p. 141.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 144.

¹¹⁶ Sur ce point on pourra consulter Quentin DELUERMOZ, *Histoire de la France contemporaine. Le crépuscule des révolutions 1848-1871*, Paris, Seuil, Univers historique, 2012, notamment les pages 201-230, ainsi qu'Eugène GHERARDI (dir.), *Des images qui collent à la peau. Ethnotypes de Corse, de Bretagne et d'ailleurs*, Ajaccio, Alain Piazzola/Université de Corse, 2020.

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ Francis DÉMIER, *La France...*, op.cit., p. 392.

¹¹⁹ Francis DÉMIER, *La France...*, op.cit., p. 425. ; Christophe CHARLES, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, pp. 267-274.

¹²⁰ Eugen WEBER, *La fin des terroirs...*, op.cit., pp. 293-295.

signifiait la seule opportunité pour l'ascension. L'éducation a ouvert des portes, les fonctionnaires et les professions libérales pouvaient occuper une meilleure position dans la hiérarchie sociale¹²¹. Ces intellectuels, en possession des informations, pouvaient exercer une influence sur les populations rurales, mais les liens et les intérêts ne dépassaient pas les cercles locaux¹²².

Si pour le tournant du siècle, la politique moderne remplaçait celle basée sur les intérêts purement locaux¹²³, et si la campagne montrait un certain intérêt pour des questions nationales, comme nous avons déjà signalé, l'opinion publique était loin d'être unanime. La grande bourgeoisie économique-financière de Paris et de Marseille (le plus grand port où arrivent les paquebots commerciaux de l'Afrique du Nord et dont les marchands pouvaient tirer profit du commerce en transit) ont soutenu l'entreprise dans l'espoir d'un profit appréciable. Cependant, la colonisation laissait la plupart des personnes pendant longtemps indifférentes, ce qui explique en grande partie les particularités de la réception des images et textes coloniaux.

L'indifférence de la population à l'égard des questions politiques a été brisée par la perte de l'Alsace-Lorraine, qui donnait un nouvel élan à l'expansion. Une partie de l'opinion publique, longtemps insensible aux questions coloniales, s'inquiétait pour les territoires perdus et rêvait de les récupérer, sinon de compenser leur perte. Les événements de 1870-71 redéfinissaient la relation d'une partie des Français aux colonies, car celles-ci étaient devenues, selon la propagande officielle, garantes de la grandeur nationale. Après 1871, le rythme de la colonisation s'est accéléré, les colonies sont devenues omniprésentes dans la vie quotidienne. Cela ne veut pas dire qu'à partir de cette date tout le monde s'enthousiasmait pour la cause coloniale mais, il était désormais plus facile de trouver de nouveaux adeptes. Si la propagande coloniale garantissait que la population soit au courant des événements, la grande majorité des couches populaires restait toujours indifférente, ou, au moins, n'intervenait pas activement à la question. Jusqu'à la première guerre mondiale, la plupart de la population n'avait aucune interaction avec les habitants des colonies. Ils pouvaient imaginer la vie dans les colonies à l'aide des publicités, la presse, les comptes rendus et les narrations personnelles, mais cet ensemble de média, largement imprégné par les stéréotypes, les images artificielles et fausses, ne donnait que l'illusion d'un endroit parfait, souvent très différent que la réalité. Autrement

¹²¹ *Ibid.*, p. 318.

¹²² *Ibid.*, p. 323.

¹²³ *Ibid.*, p. 329.

dit, les habitants et les cultures des colonies n'étaient qu'imaginés dans la tête de la plupart des Français.

2.1.4. Les anticolonialistes

La France, affaiblie après la défaite de 1871, aspirait à garder sa place dans la hiérarchie mondiale, et rivalisait constamment avec l'Allemagne forte, modernisée et puissante après l'unification¹²⁴. À partir de la prise d'Alger en 1830, l'empire français augmentait sans cesse, même malgré une incertitude initiale, pour occuper finalement la deuxième place parmi les puissances mondiales après l'Angleterre. Si l'empire colonial était grand, sa portée pour la France était discutée à cause des coûts financier et humain¹²⁵.

Suite à l'occupation de la Tunisie en 1881, les attaques contre la politique colonisatrice de Jules Ferry s'intensifient¹²⁶. L'empire n'est devenu qu'aux années 1920 le premier partenaire commercial de la France¹²⁷, un défaut passé sous silence par la propagande coloniale et par les statistiques. Dès le début de l'expansion, les territoires ont certes assuré un approvisionnement en matières premières et en produits exotiques ; en revanche, comme les recherches le montrent, le bilan économique n'était pas unanimement positif, car même si les colonies faisaient entrer des nouveaux produits dans le commerce, le coût du maintien des colonies fut plus élevé que le profit qu'il apportait¹²⁸. Il se pose donc la question de la rentabilité. En effet, si une minorité tirait profit du commerce avec les colonies, la grande majorité portait les charges de l'entreprise. Contrairement à la promesse d'enrichissement, le peuple n'a vu que l'aggravation des charges fiscales¹²⁹. De plus, les échanges commerciaux entre la métropole et les colonies ont limité les possibilités de commerce et ont rendu la France moins compétitive sur le marché mondial¹³⁰. Même durant la crise mondiale de la fin du XIX^e siècle, les colonies ne proposaient pas de solution, alors que la propagande officielle l'accentuait¹³¹. D'après d'autres sources, les

¹²⁴ Francis DÉMIER, *La France...*, op.cit., pp. 343-344.

¹²⁵ Jacques THOBIE et Gilbert MEYNIER, *Histoire de la France coloniale. II - L'Apogée*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 17.

¹²⁶ Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La table ronde, 1972, p. 99.

¹²⁷ Bouda ETEMAD, « Un bilan économique de la colonisation. Approches débats, résultats », in Pierre SINGARAVÉLOU (dir.), *Les empires coloniaux, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions Points, 2013, pp. 301-333. ; Isabelle SURUN (dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires, 1850-1960*, Neuilly, Atlande, 2012, p. 88.

¹²⁸ Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale...*, op.cit., pp. 92-93.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 93.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*, p. 88.

colonies étaient loin d'être le premier terrain d'investissement de la France, qui, surtout au début de la période coloniale, a cherché d'autres partenaires commerciaux plus profitables¹³². Si les premières entreprises ont été un échec au niveau économique, les partisans de la colonisation ont répété que la conquête des nouveaux territoires et leur rattachement au commerce allaient aider à atteindre le profit tant désiré et dédommager les gens pour les espoirs non accomplis. Cela était suffisant pour justifier la continuation de la conquête¹³³.

Certains se sont enrichis grâce à la colonisation certes, d'autres, comme les soldats et les fonctionnaires, ont vu leur carrière assurée. Cependant, le groupe qui profitait véritablement de l'apport des territoires lointains demeurait restreint mais très influent tout au long de la période coloniale¹³⁴.

Les anticolonialistes ont critiqué l'entreprise à cause du nombre des Français tués lors des combats et les dépenses qui ne paraissaient pas être récompensées¹³⁵. Ils arguaient que la population française était en décroissance, ainsi le pays ne devait pas se permettre une perte d'hommes significative à cause des combats sans véritable profit¹³⁶. Plus tard, les plus humanistes accusaient les colons du traitement inhumain des autochtones. Certains, comme Georges Clemenceau, ont souligné la nécessité de développer la France d'abord, et préféraient s'occuper de la colonisation ensuite. Ils accusaient les milieux d'affaires parisiens de placer l'intérêt financier devant celui de la nation car, comme ils soulignaient, le pays demandait des réformes¹³⁷. Les anticolonialistes ont accusé de vénalité et de corruption les hommes d'affaires qui participent activement à l'entreprise coloniale¹³⁸.

Si un grand nombre des membres de l'élite croyait à l'apport économique supposé de la colonisation, d'autres attiraient l'attention sur les défauts qu'elle pouvait causer pour la France. Ceux-ci étaient contre l'économie capitaliste et condamnaient la politique économique des sociétés industrielles¹³⁹, car ils soutenaient l'idée du marché libre, dont le déploiement fut empêché par les intérêts commerciaux de quelques hommes d'affaires.

¹³² Voir entre autres : Marc FERRO, *Histoire des colonisations : des conquêtes aux indépendances*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 105. ; Francis DÉMIER, *La France...*, op.cit., p. 469.

¹³³ Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale...*, op.cit., p. 73.

¹³⁴ Jacques THOBIE, *Histoire...*, op.cit., p. 192.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 94. ; Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, op.cit., p. 94.

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*, p. 95.

¹³⁸ Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale...*, op.cit., p. 101.

¹³⁹ Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale...*, op.cit., p. 27.

D'autres ont ajouté que l'oppression forgeait les opprimés, ce qui pouvait facilement mener à une guerre non désirée¹⁴⁰. Cependant, le nombre de ceux qui s'opposait entièrement à l'idée coloniale restait faible, les opposants n'ont critiqué que les manières qui servaient la pacification et le contrôle¹⁴¹. Ceux qui attaquaient la colonisation, le faisaient à cause de la cruauté et l'oppression que les colons effectuaient sur place. Même les opposants de la colonisation ont partagé l'idée de la grandeur, ils luttèrent uniquement pour la réforme des manières par lesquelles l'État essayait de garantir sa puissance et surtout contre les coûts dont l'État s'est chargé pour garder les territoires¹⁴².

Dès les premières occupations, des Français se sont installés sur les territoires lointains : soit par obligation (service militaire ou administratif), soit par nécessité : leurs conditions de vie ne permettant pas de vivre agréablement, ils ont quitté la métropole dans l'espoir d'une meilleure vie. D'autres partaient pour s'assurer une carrière ou trouver un emploi plus rémunéré¹⁴³. Grand nombre des anciens habitants de l'Alsace-Lorraine se déplaçaient en Algérie car c'était le seul moyen qui leur permettait de rester sur un territoire français. Or, ces nombreuses personnes installées en Algérie souffraient des conditions inhabituelles et de la pauvreté¹⁴⁴. D'ailleurs, la colonie était également lieu de ralliement des « ennemis » de la société¹⁴⁵ comme les délinquants et les escrocs qui y étaient pourchassés.

¹⁴⁰ Jacques THOBIE, *Histoire...*, op.cit., p. 192.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 348.

¹⁴² L'exemple de Thomas Ismaïl Urbain illustre comment l'arabophilie peut servir les intérêts de l'État colonisateur. Ismaïl Urbain, amateur de la culture arabe et fidèle aux dogmes saint-simoniens, a voulu réconcilier la culture arabo-musulmane et européenne. Il a passé sa vie entre la France et l'Algérie où il a servi comme interprète dans les cercles de l'élite politique jusqu'en 1871. Après l'installation du régime civil en Algérie, il a dû quitter le pays. Néanmoins, il n'a jamais cessé de combattre pour la réconciliation de deux peuples. Plus en détail voir : László J. NAGY, « Thomas Ismayl Urbain: un prophète arabophile du XIX^e siècle », in *Chronica*, n°14, 2017, pp. 32–37. ; Sur les partisans d'une réforme du système colonial voir : Marcel DORIGNY, Jean-François KLEIN, Jean-Pierre PEYROULOU, [et al.], *Grand atlas des empires coloniaux : premières colonisations, empires coloniaux, décolonisations, XV^e-XXI^e siècles*, Paris, Éditions Autrement, 2019, p. 128.

¹⁴³ Jacques THOBIE, *Histoire...*, op.cit., p. 316.

¹⁴⁴ Pierre DARMON, *Un siècle de passions algériennes : une histoire de l'Algérie coloniale, 1830-1940*, Paris, Fayard, 2009, pp. 319-323.

¹⁴⁵ *Ibid.*

2.1.5. Le Midi de la France

La région méridionale, espace périphérique, loin de Paris, s'est marginalisée déjà avant le XIX^e siècle¹⁴⁶, et a suivi sa propre voie de développement¹⁴⁷. Au moment où les Parisiens commencent à découvrir leur propre pays grâce à la villégiature et les voyages touristiques, les différences culturelles paraissent de plus en plus radicales¹⁴⁸. Les dialectes, la culture qui porte en soi les traits italiens et espagnols soulignent l'étrangeté de ce territoire¹⁴⁹. Inconnu et ainsi exotique, le Midi était considéré comme à part par les Parisiens, contrairement aux tentatives de la politique centrale. Peu nationaliste car loin de l'épicentre des idées politiques, le Midi paraît suspect dans les yeux de l'élite, surtout au sujet des questions politiques¹⁵⁰. L'élite française, que nous pouvons considérer comme une sorte de miroir de l'ensemble de la société, se divisait en bourgeoisie parisienne et bourgeoisie de province¹⁵¹. Cette dernière s'attachait plus à la terre agricole qui signifiait sa seule source de revenue. La bourgeoisie parisienne s'occupait plus d'affaires, de commerce et de politique¹⁵².

Même si considérées comme des périphéries depuis Paris, certains départements de Sud étaient véritablement urbanisés. C'est le cas des Bouches-du-Rhône, des Alpes-Maritimes, du Var, de l'Hérault, avec comme chef-lieu Marseille, Nice, Toulon et Montpellier¹⁵³. Être urbanisé ne signifie pas toujours être industrialisé. Quoique la population des capitales régionales accroissait sans cesse au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, et la composition sociale et professionnelle est devenue plus diversifiée, seule l'industrie marseillaise était véritablement développée¹⁵⁴. Dans l'ensemble, le Sud paraissait replié sur lui-même et s'est développé des structures de commerce et d'approvisionnement qui lui

¹⁴⁶ Manuel BORUTTA, « De la Méridionalité à la Méditerranée : Le Midi de la France au temps de l'Algérie coloniale » [en ligne], *Cahiers de la Méditerranée*, 87, 2013, pp. 385-401, Disponible sur : <https://doi.org/10.4000/cdlm.7320> (Consulté le 12 novembre 2022)

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ L'envie de se déplacer allait en paire avec la volonté de connaître et de comprendre les questions territoriales et locales. Faire voyager est en même temps devenu une manière pratique de faire connaître des différentes régions et espaces. Dans les cercles savants, les voyages à l'intérieur du pays servaient à étudier la diversité des paysages et des régions. Voir : Jean-Pierre DAVIET, *La société...*, op.cit., p. 51.

¹⁴⁹ Céline PIOT, « La fabrique de l'Autre : le Midi au XIX^e siècle ou l'invention d'une haine française » [en ligne], in *Didactica Historica*, 6/2020, pp. 33-39. Disponible sur : https://www.codhis-sdgd.ch/wp-content/uploads/2020/11/Didactica-6_2020_Piot.pdf (Consulté le 29 novembre 2021).

¹⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵¹ Francis DÉMIER, *La France...*, op.cit., p. 421.

¹⁵² Eugen WEBER, *La fin des terroirs...*, op.cit., p. 289.

¹⁵³ Georges DUBY (dir.), *Histoire de la France urbaine*, Tome 4 : La ville de l'âge industriel. Le cycle haussmannien, Paris, Seuil, 1983, p. 61.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 62.

permettaient de subsister indépendamment de Paris. Les caractéristiques les plus marquantes comme le commerce basé sur la production locale (du vin avant tout), les réseaux restreints des contacts, le mode de vie immobile, sinon les déplacements entre le lieu d'habitat et le chef-lieu régional garantissaient tout au long du siècle de conserver l'identité de la région. Cela restait la tendance même après la deuxième révolution industrielle, qui n'a pas véritablement modifié les méthodes de production¹⁵⁵. Chacune des villes possédait un certain cercle intellectuel mais la plupart des habitants, appartenant à des classes moyennes et surtout populaires, vivant d'une activité agricole ou artisanale, ne se mêlaient pas de la politique.

Si les différences linguistiques et culturelles sont étudiées et soulignées par la recherche, très peu d'information précise existe sur la nature et la quantité des informations que possédaient les habitants. Les études sur l'histoire de la presse sont les seuls outils d'information qui indiquent les réseaux locaux du transfert du savoir. D'après celles-ci, les lecteurs pouvaient choisir entre la presse parisienne et les organes de presse régionaux peu nombreux avec un bureau de correspondance localisé dans la plupart des cas à Paris¹⁵⁶. Il est sûr que la plupart des informations venait de Paris et était ainsi le miroir de l'opinion parisienne. Les livres et les autres produits imprimés venaient également de Paris. À cet égard, le Midi n'était pas différent du Nord, de l'Est et de l'Ouest du pays. La structure des localités, la proportion des villes et des villages, le relief qui définit les activités dominantes (agraire ou industrielle) et les possibilités de communication (montagnes et vallées plus isolées et plaines plus accessibles) déterminaient le flux de l'information. De ce point de vue, le Sud de la France est bien situé car, depuis la construction de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon-Marseille, les actualités se répandaient plus rapidement. À cela s'ajoute que Nice, deuxième plus grande ville de la région, lieu touristique par excellence, était visitée régulièrement par l'aristocratie qui contribue elle-même à la diffusion des informations et de la mode de vie parisienne. Cependant, les régions montagneuses, les petits villages loin de la capitale régionale conservaient l'archaïsme des techniques agricoles, restaient sous-industrialisées et ainsi plus pauvres¹⁵⁷. Nous ne pouvons pas dire que Paris a complètement négligé la province ; il est cependant vrai que la relation entre la capitale et les villes de province était partielle et inégale dans le sens où Paris avait de l'influence sur les petites villes, mais jamais ces dernières sur Paris¹⁵⁸.

¹⁵⁵ Francis DÉMIER, *La France...*, op.cit., p. 418.

¹⁵⁶ Claude BELLANGER, Jacques GODECHOT et Pierre RENOUVIN (dir.), *Histoire générale de la presse française*, Tome 3 : De 1871 à 1940, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, p. 397.

¹⁵⁷ Christophe CHARLES, *Histoire sociale...*, op.cit., p. 175.

¹⁵⁸ Georges DUBY, *Histoire de la France urbaine...*, op.cit., p. 380.

Le système colonial, comme l'ensemble de la politique, fut dicté depuis Paris. Le Midi marginalisé possédait tout de même l'atout d'être plus proche de Paris et de s'industrialiser plus rapidement que les territoires d'outre-mer. Pourtant, à cause de la proximité géographique du Maghreb et grâce à la propagande coloniale qui mettait l'accent sur l'unité de la France et de l'Algérie, le littoral de l'Afrique du Nord et surtout l'Algérie étaient souvent considérés plus français que les villes dans le Midi. Avec l'avancée de la colonisation en Afrique du Nord et l'idée d'appeler la Méditerranée une « mer intérieure », un « lac français »¹⁵⁹, les villes portuaires françaises sont devenues d'importantes lieux de transit. Cependant, l'opinion publique parisienne négligeait le rôle des villes méridionales françaises dans le processus colonial¹⁶⁰. Dans la considération de la population parisienne, elles n'étaient que des simples arrêts pour les hommes et pour les produits, un « lieu de passage méditerranéen »¹⁶¹. En même temps, la plupart des villes littorales n'ont pas établi de relation avec les colonies et ne profitaient pas du commerce colonial. Faute d'intérêt et de contact, le Midi, comme la province en général, restait indifférent à la colonisation, la capitale ne pouvait pas compter sur leur soutien dans l'entreprise coloniale.

Si le Midi des villages et des petites villes était quasiment inconnu pour les Parisiens et considéré comme un grand ensemble étrange et exotique, deux endroits ne passaient cependant pas inaperçus : Marseille – centre financier et port maritime moderne et développé – et Nice – station balnéaire considérée comme modèle par l'aristocratie du monde entier.

Parmi les plus grandes villes de la Méditerranée, Marseille, la « porte de l'Orient », seule ville a été reconnue comme participante aux échanges mondiaux (et pas exclusivement coloniaux)¹⁶². Ville industrialisée, centre financier et important port maritime qui offrait une liaison directe avec l'Afrique du Nord, elle est rapidement devenue « Marseille coloniale »¹⁶³. Avec les flux migratoires du XIX^e siècle, la ville était cosmopolite et accueillait une population colorée, constituée d'Italiens et des habitants des colonies. Grâce à des activités maritimes et de commerce, ainsi qu'à la migration constante, les Marseillais pouvaient plus facilement se faire une image des colonies que les autres villes littorales. Le port, la Joliette, lieu de commerce privilégié, était également point de départ des voyageurs. Pour accentuer son caractère de

¹⁵⁹ Manuel BORUTTA, *De la Méridionalité...*, op.cit.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² Thibault BECHINI, « Marseille, carrefour du XIX^e siècle » [en ligne], *Urbanités*, mise en ligne le 13 novembre 2014. Disponible sur : <https://www.revue-urbanites.fr/4-marseille-carrefour-du-xixe-siecle/> (Consulté le 09 novembre 2023).

¹⁶³ Manuel BORUTTA, *De la Méridionalité...*, op.cit.

passage, vers le début du XX^e siècle, Marseille a été aménagée comme une ville préparatoire des voyages d'outre-mer et comme une grande exposition de la « ville coloniale en métropole » : musée colonial, Institut colonial, exposition coloniale, jardin zoologique (d'acclimatation) illustraient aux curieux l'ambiance des territoires d'outre-mer¹⁶⁴. Marseille était ainsi un centre commercial et culturel, un pôle régional qui s'appuyait sur son entourage mais en même temps soutenait celui-ci. La ville était donc à la fois métropole régionale, commerciale et financière, et considérée comme périphérie provinciale¹⁶⁵.

Nice, ville de loisirs, était connue, à partir du XVIII^e siècle, de ses plages et ses établissements hôteliers qui lui ont valu le statut de station balnéaire préférée des élites française et étrangère¹⁶⁶. Modeste chef-lieu avec un commerce médiocre, Nice fut considérée comme le modèle des stations balnéaires partout en Europe. Même les quelques plages aménagées sur le littoral croate, les bains de mer hongrois, ont rêvé de se ressembler à celles de Nice¹⁶⁷. Le littoral niçois a attiré une multitude de nationalités et proposait des activités mondaines (promenades, sports, courses de cheval, cercles, théâtre, bals et restaurants). L'image de la ville était avant tout marquée par les touristes venus des pays voisins et lointains qui y passaient un séjour de plus en plus court mais de plus en plus régulièrement¹⁶⁸. Pendant les saisons touristiques, les riches aristocrates venus du quatre coins du monde inondaient Nice et son entourage immédiat. Ainsi, la ville remplissait le rôle d'une ville d'accueil des touristes au lieu de motiver ses propres habitants d'entreprendre un long voyage d'outre-mer.

Contrairement aux deux grandes villes citées ci-haut, même les chefs-lieux des départements montrent un retard considérable par rapport à Paris. Les villes moins importantes comme Toulon et Montpellier étaient urbanisées mais gardaient leur caractère provincial. Elles connaissaient toutes une forte croissance de la population. Cette croissance était due dans la plupart des cas à une migration à l'intérieur du département, à un exode vers la ville plus ou moins industrialisée qui offrait du travail¹⁶⁹.

Toulon, ville portuaire à proximité de Marseille, désignée dans les premières années de l'expansion d'outre-mer comme « capitale coloniale », faisait activement partie de

¹⁶⁴ *Ibid.*

¹⁶⁵ Jean-Pierre DAVIET, *La société...*, op.cit., pp. 65-66.

¹⁶⁶ Georges DUBY, *Histoire...*, op.cit., p. 407.

¹⁶⁷ László KÓSA, « Az Észak-Adria, mint üdülőhely az Osztrák-Magyar Monarchiában » (Le Nord de l'Adriatique comme station balnéaire de la Monarchie Austro-Hongroise), in Csaba Gy. Kiss, *Fiume és a magyar kultúra. Művelődéstörténeti tanulmányok* (Fiume et la culture hongroise. Études de l'histoire culturelle), Budapest, Kortárs Kiadó, 2004, pp. 43-50.

¹⁶⁸ Georges DUBY, *Histoire de la France urbaine...* op.cit., p. 459.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 293.

l'occupation. Elle s'est chargée de l'envoi et de l'accueil des militaires et des colons dans une première période de la colonisation, avant que Marseille ne l'ait remplacée¹⁷⁰. Ainsi, le port de Toulon accueillait les lignes étatiques, c'est-à-dire les navires publics¹⁷¹. Même si dans une mesure plus modeste, elle gardait son rôle de port colonial jusqu'à la décolonisation, et assurait des lignes directes entre la France et les colonies à l'usage des touristes et des voyageurs. Il faut cependant noter que déjà au milieu du siècle, Marseille a dépassé la ville en ce qui concerne le nombre des paquebots quittant le port. La première classe des paquebots partant de Toulon était réservée aux militaires, les touristes devaient choisir entre la deuxième et la troisième classe, dont le prix n'était pas moins cher que celui de ces rivaux partant de Marseille¹⁷².

Même si elle ne se situe pas sur le littoral proprement dit, nous ajoutons Toulouse à la liste des villes importantes de la Méditerranée car, grâce à son université, elle possédait une élite intellectuelle, ouverte au monde. Toulouse était une ville isolée, plus difficilement accessible que les villes véritablement littorales¹⁷³. L'état des routes ne poussait point le voyageur à quitter la région. Même si le chemin de fer reliait la ville au littoral dès les années 1850¹⁷⁴, le voyage vers les autres régions de la France était long et pénible. Ville urbanisée et haussmannisée, Toulouse a suivi quelques-unes des tendances du XIX^e siècle, elle n'était cependant que faiblement industrialisée.

La France moderne profitait donc tous les atouts de l'industrialisation, mais souffrait également de ses conséquences. La période étudiée fut marquée par la transformation de la société, l'approchement de Paris et de la province et l'immersion de la grande majorité de la population dans le flux des informations et dans la vie politique. Grâce à l'expansion de la lecture, la province était de plus en plus au courant des événements du monde entier, commençait à affirmer sa propre volonté et désirait de prendre les décisions sur son destin. La formation de

¹⁷⁰ François NADIRAS, « Toulon, épiscentre et bastion de l'idée coloniale » [en ligne], Disponible sur : <https://histoirecoloniale.net/Toulon-episcentre-et-bastion-de-l-idee-coloniale-par-Francois-Nadiras.html#nb1> (Consulté le 23 novembre 2021).

¹⁷¹ Colette ZYTNIKI, *L'Algérie, terre de tourisme...*, op.cit., p. 13.

¹⁷² Ibid.

¹⁷³ Eugen WEBER, *La fin des terroirs...*, op.cit., p. 243.

¹⁷⁴ Jean SURET-CANALE, « Les chemins de fer de la région toulousaine » [en ligne], in *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen*, 13/4, 1942, pp. 313–357, Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/rgpso_0035-3221_1942_num_13_4_1179 (Consulté le 30 décembre 2021).

l'idée nationale et coloniale se développait l'une influençant l'autre. Le Midi de la France constituait un territoire marginal vue de Paris et, malgré sa proximité de l'Afrique du Nord, fut exclu de la colonisation.

2.2. La Hongrie entre 1881 et 1914

2.2.1. Le compromis austro-hongrois (1867) et le compromis avec les nationalités

L'histoire de la Hongrie de la deuxième moitié du XIX^e siècle fut marquée par un développement spectaculaire qui s'étendait sur tous les segments de la vie et par un débat constant autour du système dualiste, dans lequel le pays vivait depuis 1867. Ce clivage se manifestait à travers la prise de position des partis politiques, des littéraires, des artistes et des journaux¹⁷⁵. La tentative de l'indépendance avait échoué en 1848, la période qui l'a suivie fut celle de la recherche de solution pour se réconcilier et pour vivre ensemble tout en conservant une large autonomie¹⁷⁶. Après plusieurs années de répression, à partir des années 1860, l'élite politique réclamait un compromis avantageux pour les deux parties de l'empire Habsbourg. L'élaboration du Compromis était le fruit d'un long processus influencé par des événements extérieurs (la guerre de Crimée, l'unification de l'Italie, la guerre austro-prussienne) et des tactiques intérieures. La Hongrie s'opposait au principe d'un empire centralisateur, mais les chefs politiques avaient compris que le pays ne pourrait pas survivre dans l'Europe des grandes puissances sans le soutien de l'Autriche. À la suite des négociations, la Hongrie et l'Autriche ont conclu le Compromis en 1867. En vertu de celui-ci, un système dualiste a été créé. Le fonctionnement de la Monarchie reposait sur une autonomie relative des deux pays et en même temps sur un partage des affaires communes qui concernait les affaires étrangères, les affaires militaires et les finances. La signature du Compromis a fait naître une ambiance idéale pour le développement général accompagné d'une transition de la féodalité vers le capitalisme. La Hongrie a acquis une autonomie complète dans ses affaires intérieures. Le système dualiste était cependant compliqué et causait des problèmes et des polémiques incessants¹⁷⁷.

Pour garantir le progrès, il fallait assurer la paix et négocier des conditions avantageuses pour l'économie et pour les investissements¹⁷⁸. Le compromis assurait la liberté de décision dans toutes les questions qui concernaient la vie intérieure de la Hongrie¹⁷⁹. Le pays disposait désormais d'un parlement bicaméral indépendant qui pouvait définir ses propres lois. Le

¹⁷⁵ András GERGELY (dir.), *Magyarország története a 19. században* (Histoire de la Hongrie au XIX^e siècle), Osiris Tankönyvek, Budapest, Osiris, 2019, pp. 308-310.

¹⁷⁶ Miklós MOLNAR, *Histoire de la Hongrie*, Paris, Perrin, 2004, p. 273.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 279.

¹⁷⁸ András GERGELY, *Magyarország...*, *op.cit.*, p. 325.

¹⁷⁹ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, *op.cit.*, p. 277.

souverain et les ministères communs ont assuré l'unité, tandis que le gouvernement responsable à l'Assemblée hongroise décidait dans les questions intérieures. Pour régler les affaires communes, trois ministères ont été créés et des délégations de 60-60 membres contrôlaient leur travail¹⁸⁰.

Le compromis a inclus un pacte économique qui concernait non seulement la gestion des affaires communes mais aussi certaines affaires « d'intérêt commun » comme le règlement de la dette publique, certains impôts, une alliance douanière et économique et le système monétaire¹⁸¹. Le vote du budget relevait de la responsabilité des délégations et des ministères communs. Le compromis avait comme objectif de soutenir le développement de l'industrie autrichienne et de protéger l'agriculture hongroise. La Monarchie constituait une zone douanière unifiée, où rien n'a empêché la libre circulation des produits. Cela a stimulé la croissance de l'agriculture mais, en même temps, a empêché l'épanouissement de certaines branches de l'industrie hongroise¹⁸².

La croissance de l'économie était spectaculaire à la fin du siècle. L'agriculture assurait toujours la plus grande proportion du revenu national, mais l'industrie se développait plus rapidement. Grâce aux échanges internationaux, l'industrie agro-alimentaire pouvait surtout générer de recettes importantes¹⁸³.

Le droit de vote a été attribué selon les principes de 1848. Il s'agissait d'un suffrage censitaire, lié à la fortune et au niveau de l'éducation. Ainsi, seulement les couches aisées (moins d'un million de personnes) pouvaient élire les députés¹⁸⁴. Ce système électoral a influencé la formation de la pensée politique. Le nombre des électeurs était largement inférieur aux autres pays européens, ce qui a causé des mécontentements et a retardé la modernisation des structures intérieures¹⁸⁵.

Le compromis hungaro-croate signé en 1868 faisait également partie des tentatives de mise au point des relations entre les trois grandes nationalités de l'empire austro-hongrois. Il a

¹⁸⁰ Plus en détail voir : Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie des Habsbourg*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, pp. 224-228. ; Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció és polgárosodás : Magyarország története 1849-1914-ig* (Modernisation et montée en puissance de la bourgeoisie : Histoire de la Hongrie de 1849 à 1914), Debrecen, Csokonai Kiadó, 2001, p. 67. ; László KATUS, « *Magyarország a Habsburg Monarchiában (1711-1918)* » (La Hongrie dans la monarchie des Habsbourg [1711-1918]), in Ignác ROMSICS (dir.), *Magyarország története* (L'histoire de la Hongrie), Budapest, Akadémiai Kiadó, 2010 [2007], pp. 667-677.

¹⁸¹ Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, op.cit., p. 329.

¹⁸² *Ibid.*, p. 119.

¹⁸³ László KATUS, *Magyarország a Habsburg...*, op.cit., p. 692.

¹⁸⁴ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, op.cit., p. 284.

¹⁸⁵ Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, op.cit., pp. 73-74.

souligné l'union indissoluble des deux parties de la Monarchie¹⁸⁶. Il a garanti à la Croatie un parlement (*sabor*) avec le *ban* à sa tête, ainsi qu'une liberté de décision concernant les questions intérieures, la justice, la religion et l'éducation¹⁸⁷. Au sens du compromis, un ministre sans portefeuille était chargé de représenter la Croatie au parlement hongrois¹⁸⁸. Les échanges entre la Hongrie et la Croatie pouvaient se dérouler en langue croate. Si le compromis donnait l'impression de garantir l'autonomie croate, il n'a pas donné de satisfaction véritable et a contribué à des conflits latents qui n'ont jamais disparu¹⁸⁹.

Les nationalités n'ont pas reçu ce qu'elles avaient attendu : ni l'autonomie sur les territoires où elles étaient majoritaires, ni de droits collectifs. La loi sur les nationalités de 1868 n'a garanti que le libre usage de leur langue maternelle dans certains domaines comme l'enseignement, les collectivités territoriales, la justice et les églises, ainsi que le droit de fonder des associations (mais pas de partis politiques)¹⁹⁰. Le Compromis n'a pas résolu le problème des nationalités. La question n'a jamais disparu au cours de l'existence de la Monarchie austro-hongroise. Selon l'idéologie dominante, l'État hongrois étant un et indivisible, une seule nation politique devait exister : la hongroise, ce qui était inacceptable pour les nationalités.

Le compromis fut considéré comme « un mélange de satisfactions, de réserves et de protestations »¹⁹¹. En 1867, à l'époque de sa signature, il passait pour un accord favorable, assurant une plus grande liberté que celle des années précédentes. Cependant, le système de la double monarchie n'a pas suivi le changement des exigences de l'époque et limitait toute réforme. Avant la Grande Guerre, les structures politiques à l'intérieur de la Monarchie étaient largement dépassées partout en Europe¹⁹². Une chose est cependant sûre : les changements sociaux, économiques et industriels lesquels se sont déroulés dans le pays ont radicalement transformé la société. Le reste de la société féodale fut supprimé et remplacé par une société moderne. La stabilité politique persistait tout au long de la période, même malgré l'intensification des débats sur le contenu du Compromis pendant les dernières années d'avant-guerre.

¹⁸⁶ Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, op.cit., p. 236.

¹⁸⁷ András GERGELY, *Magyarország...*, op.cit., p. 363. ; Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, op.cit., p. 236.

¹⁸⁸ Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, op.cit., p. 71.

¹⁸⁹ Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, op.cit., p. 236.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 236.

¹⁹¹ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, op.cit., p. 277.

¹⁹² Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, op.cit., pp. 96-97.

2.2.2. Les idées politiques de la fin du siècle

En Hongrie, la relation avec l'Autriche et son statut à l'intérieur de la monarchie marquaient le plus fortement la pensée politique. L'héritage féodal a influencé la position des couches sociales. L'ancienne noblesse terrienne a gardé sa position proche du pouvoir et ses intérêts s'accordaient avec ceux de l'élite autrichienne¹⁹³. Face à l'élite formée des grandes propriétaires, une paysannerie vivait sous le seuil de pauvreté, sans droit de participer à la vie politique.

Au lieu de l'opposition habituelle entre conservateurs et libéraux, les partis politiques s'organisaient selon leur position vis-à-vis au Compromis et ainsi à l'Autriche. Deux grandes tendances s'opposaient : les tenants inconditionnels du compromis et ceux qui le refusaient¹⁹⁴. Le *parti de Deák* (Deák-párt) qui s'est nommé après 1875 *Parti libéral* (Szabadelvű Párt) acceptait le compromis. Les indépendantistes, le *Parti de la Résolution* (Határozati Párt), devenu plus tard *Parti de la Constitution de '48* (Országos 48-as Párt) s'appuyait sur la petite bourgeoisie et la paysannerie. Le *Parti libéral* était au pouvoir entre 1875 et 1906. L'époque marqué par le personnage de Kálmán Tisza (1875-1890) apportait la paix relative pour la Hongrie à l'intérieur de la monarchie¹⁹⁵. Après Tisza, la stabilité politique a cessé en partie en raison de l'incapacité des hommes politiques et d'un ensemble de changements intérieurs et extérieurs. L'élite dirigeante était de moins en moins satisfaite de la politique commune de la Monarchie, et s'est divisée autour des questions intérieures. Les nationalités réclamaient l'élargissement de leurs droits et l'utilisation plus étendue de leur langue maternelle¹⁹⁶. Après le tournant du siècle, les oppositions entre les deux parties de la monarchie s'endurcissaient. Le plus grand débat s'articulait autour de la question militaire, notamment le financement de l'armée et la langue du commandement¹⁹⁷.

Le nationalisme hongrois, idée déterminante de la pensée politique de la période, reposait sur les valeurs du passé et sur le souvenir de l'ancienne Hongrie indépendante. C'est pour cette raison que le pouvoir central a toujours veillé au respect des traditions et qu'il a mis

¹⁹³ *Ibid.*, p. 80.

¹⁹⁴ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, *op.cit.*, p. 278.

¹⁹⁵ Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, *op.cit.*, p. 88.

¹⁹⁶ András GERGELY, *Magyarország...*, *op.cit.*, p. 491.

¹⁹⁷ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, *op.cit.*, pp. 307-308. ; Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, *op.cit.*, p. 328.

l'histoire au centre de toutes les argumentations en relation avec la forme d'État et les principales questions politiques¹⁹⁸. Les acquis de 1848 déterminaient les revendications politiques pendant longtemps. Le libéralisme national hongrois n'était pas la seule idée politique qui apparaissait. Les partisans du néo-absolutisme, du néo-conservatisme, du catholicisme, du radicalisme politique, du marxisme ont formulé leurs propres positions à l'égard du système politique, mais le libéralisme national restait tout au long du siècle l'idée dominante¹⁹⁹. À la fin du siècle, on est témoin de la naissance du prolétariat industriel : les travailleurs ont commencé à combattre pour leurs droits et pour l'amélioration de leur niveau de vie²⁰⁰. L'antisémitisme montait également pendant cette période²⁰¹.

2.2.3. Politique extérieure

Aux termes du compromis, l'armée et la politique extérieure faisaient partie des affaires communes. Ainsi la Hongrie avait peu de poids dans ces deux domaines. La situation géopolitique de l'Autriche-Hongrie n'était pas favorable. L'Autriche exclue de l'unification allemande, elle a perdu son statut de grande puissance. (La Hongrie ne pouvait même pas y songer depuis la fin du Moyen Âge.) À la périphérie de l'Europe entre les grandes puissances de l'ouest (l'Allemagne et la France) et l'empire russe, la Monarchie devait chercher des alliés. En raison de ce statut, elle ne pouvait pas entreprendre des conquêtes outre-mer, quoique le vide politique résultant de l'affaiblissement de l'empire ottoman avait fait naître l'espoir d'une expansion²⁰². La multitude des nationalités n'a pas permis de forger un empire uni et puissant²⁰³. À cela s'ajoutait le retard sur le plan social, politique et technique. Somme toute, la politique extérieure était soumise à des préoccupations intérieures²⁰⁴.

¹⁹⁸ Péter HANÁK et Ferenc MUCSI (dir.), *Magyarország története (1890-1918)* (L'histoire de la Hongrie [1890-1918]), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1978, p. 920.

¹⁹⁹ *Ibid.*, pp. 928-952.

²⁰⁰ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, *op.cit.*, p. 286. ; Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, *op.cit.*, pp. 110-111.

²⁰¹ La montée de l'antisémitisme en Hongrie n'était pas un événement singulier. L'hostilité vis-à-vis des Juifs s'est répandue dans le Maghreb comme partout en Europe. Ainsi, les déclarations antisémites des voyageurs correspondaient à l'esprit de l'époque et, ce qui est de notre point de vue plus important, aux exigences de la propagande coloniale. Sur l'antisémitisme en Algérie voir entre autres : Pierre Darmon, *Un siècle...*, *op.cit.*, pp. 537-588.

²⁰² *Ibid.*, pp. 11-15.

²⁰³ András GERGELY, *Magyarország...*, *op.cit.*, p. 386.

²⁰⁴ Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, *op.cit.*, p. 232.

Conscient de ces faiblesses, François-Joseph menait une politique extérieure prudente²⁰⁵. Le statut de grand puissance perdu, la double monarchie ne pouvait pas mener une politique extérieure indépendante, elle devait trouver des alliés. La naissance de l'Empire allemand uni a finalement déterminé la direction de la politique extérieure. Ses intérêts, ses traditions et la situation géopolitique de la fin du siècle la firent tourner vers les Balkans et elle concourait pour les territoires européens encore « tenus » par l'Empire ottoman affaibli²⁰⁶.

En ce qui concerne les alliances, la Monarchie, coincée entre deux puissances fortes, la Russie et l'Allemagne, n'avait d'autre choix que de balancer entre elles pour garantir son existence. La Russie qui aspirait au contrôle des territoires jadis appartenant à l'Empire ottoman, constituait un vrai danger pour l'Autriche-Hongrie. De l'autre part, l'Allemagne seule pouvait garantir la protection de la Monarchie contre la menace russe. Les accords, renouvelés à plusieurs reprises, garantissaient le maintien du *status quo* de la région et ont réglé les conditions et la direction de l'expansion éventuelle²⁰⁷.

La Monarchie a signé l'Entente des trois empereurs (1873) laquelle, née après la victoire allemande dans la guerre franco-prussienne, s'est réalisée entre la Russie, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Elle a imposé la consultation des participants avant toute manœuvre militaire en Europe et exigeait à la Monarchie de prendre en considération les intérêts de la Russie et de l'Allemagne. Cette alliance garantissait la sécurité de l'Autriche-Hongrie mais limitait en même temps sa marge de manœuvre. Le Traité des trois empereurs, conclu en 1881, peut être perçu comme le renforcement de l'alliance de 1873, mais préparait déjà les trois alliés à une guerre éventuelle : il assurait la neutralité des participants en cas de conflit armé. Le même traité a inclus la possibilité d'une éventuelle annexion de la Bosnie-Herzégovine, ce qui a encouragé la Monarchie à préparer la conquête²⁰⁸. Le manque de confiance envers la Russie était manifeste : en 1879, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie se sont alliées pour se protéger contre une attaque russe. En 1882, l'Italie, craignant la menace française, a joint l'alliance devenue ainsi la Triplice.

Si l'empereur Guillaume II (1888-1918) a décidé de rompre les liens avec la Russie, l'Autriche-Hongrie trouvait important d'empêcher la confrontation avec l'empire des tsars, plus

²⁰⁵ István DIÓSZEGI, *Az Osztrák-Magyar Monarchia Külpolitikája : 1867-1918* (La politique extérieure de la Monarchie Austro-hongroise : 1867-1918), Budapest, Vince Kiadó, 2001. p. 11.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 58.

²⁰⁷ *Ibid.*, pp. 77-78.

²⁰⁸ *Ibid.*

archaïque mais invincible. Ainsi, dans les dernières années du siècle, la Monarchie a cherché à conserver de bonnes relations avec la Russie, tout en respectant la Triplice²⁰⁹.

Pendant les années d'avant-guerre, la Monarchie se concentrait sur les Balkans où le déclin de l'Empire ottoman s'est accéléré. L'Autriche-Hongrie voulait faire valoir ses « droits héréditaires » pour intervenir dans la réorganisation du territoire que la Russie voulait également contrôler. En même temps, les nationalités vivant dans la région ont exprimé leurs revendications²¹⁰. Les deux guerres balkaniques montraient l'échec de la politique balkanique de la Monarchie : elle ne voulait pas renoncer à son statut de grande puissance et, pour se faire illusion de son importance, est intervenue dans une question qui la dépassait²¹¹.

L'annexion de la Bosnie-Herzégovine était la seule expansion, douteuse et largement critiquée, que la Monarchie a effectuée. Consciente des coûts de la guerre et de l'occupation, l'opinion publique n'en était pas satisfaite²¹². L'annexion était clairement une « affaire de prestige » exigée par l'esprit du temps. En réalité, au lieu de renforcer la Monarchie, elle a aggravé le conflit avec les nationalités.

Les relations entre la France et la Hongrie étaient en principe neutres à l'époque. Les confrontations entre l'Allemagne, principale alliée de la Monarchie et la France ont prédéterminé la position de la Hongrie²¹³. La France a, quant à elle, condamné la politique des nationalités et supporté les nationalismes pour affaiblir la Monarchie²¹⁴. L'influence de la culture et des idées politiques françaises était remarquable en Hongrie. Des œuvres littéraires françaises ont été traduites et publiées. Pour ne citer qu'un exemple, les romans de Jules Verne paraissaient régulièrement sous forme de feuilleton dans le plus grand magazine didactique de l'époque, le « Journal de dimanche » (*Vasárnapi Újság*). La *Société hongroise de géographie* a publié son bulletin avec une annexe en français. À l'occasion des festivités du « Millénaire », des savants français sont arrivés pour participer aux congrès scientifiques organisés à Budapest. Des réseaux franco-hongrois touchant plusieurs domaines (agriculture, littérature, sciences) ont

²⁰⁹ *Ibid.*, pp. 104.

²¹⁰ *Ibid.*, pp. 133-138.

²¹¹ *Ibid.*, p. 139.

²¹² Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, *op.cit.*, p. 233.

²¹³ István DIÓSZEGI, *Az Osztrák-Magyar...*, *op.cit.*, p. 79.

²¹⁴ Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, *op.cit.*, p. 318.

été créés²¹⁵. La pensée politique française influençait également le nationalisme libéral hongrois²¹⁶.

Les problèmes intérieurs, la faiblesse de l'armée et son statut marginale ont empêché la Monarchie de participer à la colonisation. Sa flotte était faible, le développement économique n'a pas atteint le niveau des grandes puissances et l'incapacité de « transposer la mission nationale à l'échelle mondiale » ont refoulé l'idée de participer à la course aux territoires²¹⁷. Par conséquent, elle exprimait une indifférence absolue pour la question coloniale²¹⁸. Si le sujet de la colonisation apparaissait dans les débats politiques, cela se faisait d'un tout autre point de vue : le pays longtemps occupé par les Ottomans, ensuite rajouté à l'Empire Habsbourg ressemblait aux colonies car privée de l'autonomie totale, il devait combattre pour son indépendance. D'autre part, la colonisation européenne a influencé la politique extérieure de l'Autriche-Hongrie. Elle a participé à la conférence de Berlin et au commerce colonial, et profitait de la présence européenne sur les territoires occupés pour créer de nouveaux partenariats²¹⁹. Pour donner une preuve de l'intérêt timide : la presse s'occupait de l'avancée des conquêtes et de leurs éventuelles conséquences sur la politique européenne²²⁰.

La Monarchie ne s'est pas opposée à la colonisation, même si en tant qu'État, elle n'y a pas participé²²¹. Le débat autour des colonies apparaissait dans quelques cercles d'intérêt privé, mais sans influence sur la politique nationale ou internationale²²². En 1894, une société

²¹⁵ Nicolas BAUQUET, « Les réseaux franco-hongrois et la France, de 1896 à 1914 : auxiliaires d'une découverte ou marchands d'illusions » [en ligne], in *Studia Politica : Romanian Political Science Review*, Vol. V., n°3, 2005, pp. 605-644., Disponible sur : <https://www.ssoar.info/ssoar/handle/document/56296> (Consulté le 01 novembre 2023).

²¹⁶ Réka CSEPELI, « A XIX. századi magyar liberalizmus karaktere és francia forrásai » (Le caractère et les sources françaises du libéralisme hongrois du XIX^e siècle) [en ligne], in *Palimpszeszt* n°1, 1996, pp. 25-40. Disponible sur : http://magyar-irodalom.elte.hu/palimpszeszt/01_szam/04.htm (Consulté le 09 novembre 2023).

²¹⁷ András GERGELY, *Magyarország...*, op.cit., pp. 386-387.

²¹⁸ István DIÓSZEGI, *Az Osztrák-Magyar...* op.cit., p. 58. Pourtant, quelques tentatives timides d'établir des relations commerciales avec les territoires non-colonisés apparaissent à la fin du XIX^e siècle. La recherche d'un nouveau marché pour les produits hongrois aboutissait à l'envoi des scientifiques dont le devoir était d'étudier le commerce local. Les voyages visaient avant tout Tripoli et Benghazi et ont terminé leur mission sans succès notable. János Jankó, « Afrika és a magyarok » (L'Afrique et les Hongrois), in *Budapesti Szemle*, vol. 53, n°135, 1888, pp. 423-438. ; János Jankó, « Érdekeink Észak-Afrikában » (Nos intérêts en Afrique du Nord), in *Nemzetgazdasági Szemle*, vol. XII, 1888, pp. 107-126. ; János Jankó, « Kereskedelmünk Észak-Afrikában » (Notre commerce en Afrique du Nord), in *Nemzetgazdasági Szemle*, vol. XII, 1888, pp. 520-541. ; Sámuel Hólek, « Magyarország és Északafrika » (La Hongrie et l'Afrique du Nord), in *Közgazdasági Szemle*, vol. XXV, n°26, 1901, pp. 833-842. ; Zoltán Kohányi, « Nemzeti tengerhajózási politikánk feladatai », in *Közgazdasági Szemle*, n°44, 1910, pp. 741-774.

²¹⁹ Simon LOIDT, *Kolonialpropaganda und -aktivitäten in Österreich-Ungarn 1885-1914*, thèse de doctorat : histoire, sous la direction de Josef EHMER, Université de Vienne, 2012. p. 7.

²²⁰ L'étude des organes de presse effectuée dans le cadre de notre recherche doctorale prouve nettement cette affirmation.

²²¹ Simon LOIDT, *Kolonialpropaganda...*, op.cit., p. 30.

²²² *Ibid.*, p. 46.

coloniale de l'Autriche-Hongrie, l'*Österreichisch-Ungarische Kolonialgesellschaft* a été créé qui protestait pour les éventuels avantages de la participation coloniale. Les membres ont souligné le besoin de la participation au commerce mondial. Ils justifiaient cela par la diminution des chiffres de l'export et la faiblesse de l'économie par rapport aux grands colonisateurs. La *Kolonialgesellschaft* développait une activité de propagande et élaboré un plan selon lequel la Monarchie devrait organiser des établissements commerciaux aux colonies déjà existantes. Il ne s'agissait donc pas de conquérir les territoires mais de s'associer aux grands colonisateurs²²³. Pour familiariser et convaincre l'opinion publique, la *Kolonialgesellschaft* publiait des articles, des livres, et elle a organisé des voyages d'étude²²⁴. Le programme s'est adapté sans cesse aux tendances politiques de l'époque. Il ne pouvait cependant pas susciter l'intérêt des classes dirigeantes, et ses tentatives paraissaient si irréalistes qu'il était voué à l'échec dès le début²²⁵. Nous devons aussi noter qu'à notre regret, nous ne disposons pas d'information sur la participation des Hongrois aux activités de cette société.

L'occupation de la Bosnie-Herzégovine proposait une autre interprétation de la question coloniale, notamment celle de la colonisation interne. D'après cette théorie, la colonisation n'est pas forcément l'occupation d'un territoire d'outre-mer qui se trouve d'une distance considérable de la métropole. Les différences culturelles et le retard du développement comparé au colonisateur suffisent pour désigner une occupation comme colonisation. Dans ce sens, toute expansion dans le cadre de laquelle un État occupe un autre estimé comme moins développé peut être considérée comme acte de colonisation²²⁶. L'occupation de la Bosnie-Herzégovine avait été présentée comme l'intervention d'un État « d'un rang supérieur » à l'aide d'un territoire arriéré. La théorie avait quelques souteneurs certes, cependant, malgré toute tentative, l'Autriche-Hongrie n'est jamais devenue puissance colonisatrice.

²²³ *Ibid.*, pp. 52-56.

²²⁴ Au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, plusieurs destinations se sont posées. L'Afrique de l'Est, l'Afrique du Nord et l'Amérique du Sud, surtout le Brésil, comme éventuelle direction d'établissements. Des expéditions et des voyages d'étude ont été organisés, en Tunisie, en Lybie, en Égypte, au Soudan dans années 1880, à l'Ouganda, au Maroc (Rio-de-Oro) dans les années 1910. Nous allons revenir sur le voyage en Afrique du Nord (Tunisie-Lybie-Égypte) plus tard, car celui-ci, effectué par János Jankó, fait partie de notre corpus.

²²⁵ Simon LOIDT, *Kolonialpropaganda...*, *op.cit.*, p. 230.

²²⁶ *Ibid.*, pp. 80-81 et 124.

2.2.4. La société d'un pays multiethnique

Avec l'industrialisation et le développement du niveau de vie, la population montre une importante augmentation entre 1850 et 1914, en passant de 13,2 millions à 20,7 millions de personnes. La croissance était freinée par le retour constant des catastrophes démographiques comme les épidémies et les famines même à l'extrême fin du siècle. La mortalité diminuait, mais en même temps le nombre de naissances aussi : les familles devenaient moins nombreuses. L'émigration a également affecté les statistiques. Entre 1850 et 1910, plus de 1,3 million de personnes ont quitté le pays. Les Hongrois choisissaient d'abord la Cisleithanie, donc les parties occidentales de la Monarchie, ensuite les continents lointains. L'émigration vers l'Amérique prenait de l'importance à partir des années 1880, pour devenir au début du XX^e siècle la destination la plus importante²²⁷.

Le nombre des Hongrois ne dépassait qu'à l'extrême fin du siècle celui des nationalités. En 1880, ils représentaient seulement 46%, en 1910, leur nombre a augmenté à 54,5% ce qui montre encore le poids des minorités²²⁸. Même si les Hongrois représentaient l'ethnie la plus nombreuse, une politique négligente envers les autres nationalités résultait des conséquences catastrophiques. Avec la politique d'assimilation, le gouvernement hongrois voulait supprimer l'opposition des nationalités, or cela était inacceptable du point de vue des ethnies, et avait un résultat opposé aux espérances²²⁹ : la perte de leur confiance et une résistance aux initiatives hongroises. Le conflit entre les Hongrois considérés comme la seule nation politique et les minorités demandait de grands efforts de la part de la direction, influençait certaines décisions politiques, et changeait dans certaines situation le déroulement des événements.

La loi de 1868 sur l'éducation permettait aux nationalités d'utiliser leur propre langue maternelle dans l'éducation jusqu'au niveau supérieur, dans l'administration locale et dans les territoires où elles étaient majoritaires²³⁰. Mais en même temps, dans la politique nationale, leur voix n'était pas décisive car seul les intérêts hongrois comptaient. Les nationalités ne disposaient pas d'autonomie culturelle et administrative, ce qui les a exclues des décisions politiques. La loi sur les nationalités voulait inciter leur assimilation en donnant l'impression

²²⁷ László KATUS, *Magyarország a Habsburg...*, op.cit., pp. 696-700.

²²⁸ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, op.cit., p. 287.

²²⁹ *Ibid.*, p. 296.

²³⁰ V. Le loi sur l'école publique de 1868 [en ligne]. Disponible sur : <https://net.jogtar.hu/getpdf?docid=86800038.TV&targetdate=&printTitle=1868.+%C3%A9vi+XXXVIII.+t%C3%B6rv%C3%A9nycikk&referer=1000ev> (Consulté le 1 novembre 2023).

d'une décision politique égalitaire et en proposant certaines libertés²³¹. Néanmoins, les défauts de cette politique assimilationniste se manifestaient avec le renforcement du nationalisme chez les minorités. En réalité, les nationalités étaient les grandes perdantes des négociations autour du Compromis car malgré leur grand nombre, leur autonomie n'était pas assurée et leurs revendications étaient ignorées.

Quant à la répartition professionnelle, la plupart de la population (environ 60%) vivait de l'agriculture. Des nouvelles activités se répandaient de plus en plus : l'industrie avec 18% des employés et les services avec 22%²³². L'écart entre les différentes régions était cependant remarquable : tandis que la capitale devenait une vraie grande ville européenne avec une infrastructure moderne, un ensemble des établissements culturels et une élite intellectuelle ouverte aux tendances européennes, les régions rurales restaient largement sous-développées. L'utilisation des machines a augmenté mais, dans la partie orientale du pays, plus pauvre, les techniques utilisées demeuraient archaïques. Cela résultait une production inférieure à celle de la Hongrie de l'Ouest²³³.

Dans la société, les restes de la hiérarchie féodale se confondaient avec le nouveau modèle de société. L'ancienne noblesse a entièrement gardé ses positions, son prestige et son système de valeurs²³⁴. Le pays, à dominante agricole, disposait par sa nature d'une couche d'aristocratie restreinte face à une paysannerie nombreuse et une classe ouvrière de nombre croissant, mais encore peu nombreux. Les plus riches, les grands propriétaires terriens représentaient 0,3% de la population, mais ils possédaient un quart des terres²³⁵. Ils constituaient la grande majorité de la classe politique et de l'électorat et ils dominaient la vie politique²³⁶. Face à l'élite politique, nous trouvons une petite paysannerie nombreuse, pauvre, sans droit de vote et sans possibilité d'intervenir au débat politique. Parmi eux, un grand nombre de journaliers et de paysans sans terre combattaient pour des meilleures conditions de vie²³⁷ ou quittaient leur village pour gagner leur vie en ville ou ailleurs dans le monde²³⁸. Les couches

²³¹ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, op.cit., p. 295.

²³² *Ibid.*, p. 289.

²³³ *Ibid.*

²³⁴ Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, op.cit., p. 170. ; Piotr S. WANDYCZ, *A szabadság ára: Kelet-Közép-Európa története a középkortól máig* (Le prix de la liberté : L'histoire de l'Europe centrale et orientale du Moyen-Âge jusqu'à nos jours), Osiris tankönyvek, Budapest, Osiris, 2004. p. 153 et 159.

²³⁵ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, op.cit., p. 289.

²³⁶ *Ibid.*, p. 285.

²³⁷ Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, op.cit., p. 111. et 183.

²³⁸ Piotr S. WANDYCZ, *A szabadság ára...*, op.cit., p. 162. ; Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, op.cit., p. 169.

moyennes (paysans aisés [5,2%], classe moyenne urbaine [17%])²³⁹ de plus en plus cultivées, majoritairement citadines commençaient à avoir une influence sur la vie politique.

Dans la société et dans l'ensemble du pays, nous avons pu remarquer au XIX^e siècle des caractéristiques fondamentales qui s'opposaient : modernité du centre économique et culturel (Budapest) et retard des régions rurales par rapport au niveau du développement européen. Au tournant du siècle, Budapest et ses environs, où se concentrait l'élite du pays, se développaient dynamiquement et ont réussi à atteindre le niveau des grandes métropoles. La capitale, une vraie région industrialisée et urbanisée, représentait le progrès, tandis que les petites villes et les villages restaient immobiles²⁴⁰. Certaines infrastructures modernes apparaissaient dans les petites villes provinciales (cafés, bibliothèques, musées, banques, hôtels), mais le nombre de ceux qui en profitaient restait réduit. En province, les couches intellectuelles qui auraient pu participer à la modernisation, restaient absents. Les quelques poignées de personnes qu'on y recensait ne pouvaient pas lancer de changements remarquables.

2.2.5. Le « Millenium » et le développement spectaculaire du siècle

Dans les dernières années du XIX^e siècle, la Hongrie s'est occupée de la préparation et de la réalisation d'une série d'événements organisés à l'occasion du millénaire de la conquête du territoire. La grande fête qui excitait l'ensemble du pays, opérait comme moteur du développement. Un grand nombre de projets a été réalisé dans l'esprit de se souvenir d'une façon adéquate aux événements du passé. Les constructions qui ont commencé plusieurs années plus tôt ont reconfiguré la capitale. Le grand boulevard qui traverse Pest, le pont François-Joseph, la première ligne de métro souterrain sur le continent européen, le « Bois de ville » (Városliget), la place des Héros (Hősök tere), le Parlement, les quais du Danube ont été tous construits pour les fêtes. Une grande exposition a été organisée, et a attiré presque six millions de visiteurs²⁴¹. Dans les pavillons, les visiteurs pouvaient observer les principaux événements de l'histoire hongroise, les inventions récentes et le développement de l'industrie. Une

²³⁹ Miklós MOLNAR, *Histoire...*, op.cit., p. 289.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 300.

²⁴¹ István GAZDA, *Tudás és tudomány a millenniumi Magyarországon* (Savoirs et sciences de la Hongrie du Millénaire), Budapest, Mundus Magyar Egyetemi Kiadó, 2002, p. 37.

exposition ethnographique présentant le lieu d'habitat et la vie quotidienne des différentes nationalités du pays les attendait également²⁴².

Les constructions n'étaient pas les seuls éléments qui préparaient le pays pour le « Millenium ». Des associations ont été fondées avec le but de mieux connaître le passé, et les recherches se sont intensifiées. À cette période, nous pouvons observer une véritable ferveur pour la quête de l'origine hongroise, qui se manifestait avant tout sous la forme des voyages financés par l'État vers le lieu d'origine supposé.

Les monuments et l'exposition devaient illustrer la grandeur du pays, tout en soulignant les moments glorieux du passé mais en même temps la prospérité et la foi dans l'avenir. Le message politique de l'événement grandiose était incontestable. De ce point de vue, la Hongrie pouvait expérimenter la portée d'une grande fête nationale autant que la France le pouvait à l'occasion des Expositions universelles. Tous les deux événements permettaient au peuple d'être fier, de se divertir et de mieux connaître son propre pays. En même temps, les événements intéressaient les pays européens et donnaient ainsi l'occasion aux organisateurs d'attirer l'attention sur la cause hongroise et de prouver la justice de la politique intérieure.

Dans l'ensemble, l'événement fut un facteur de stimulation très important à la fin du siècle. Il a réuni les forces politiques pour atteindre un objectif commun et pouvait ainsi assurer la paix à l'intérieur du pays. La révolution industrielle atteignait la Hongrie justement au cours des deux dernières décennies du siècle. La sidérurgie, l'industrie mécanique (fabrication des locomotives, des bateaux, des voitures et des machines agricoles), l'industrie minière se développaient à rythme jamais vu. Le chemin de fer, secteur porteur de l'industrie, contribuait également à la modernisation de l'agriculture et à l'essor du commerce. La modernisation du port de Fiume (Rijeka) a permis l'élargissement des relations commerciales²⁴³.

Le développement était rapide et spectaculaire, les conditions de vie sont devenues plus sûres. Cependant le retard de la Hongrie persistait vis-à-vis de l'Europe de l'Ouest, où la croissance était encore plus importante. Même si l'espérance de vie augmentait, elle restait inférieure à celle de l'Europe. La mortalité infantile demeurait élevée et le nombre des suicides était le plus grand en Europe²⁴⁴. Les habitudes alimentaires se sont développées dans les villes

²⁴² Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, op.cit., p. 99. ; Miklós MOLNAR, *Histoire...*, op.cit., p. 286. ; L'objectif de l'exposition ethnographique était, comme celle des « zoos humaines » aux Expositions universelles de Paris, de familiariser les visiteurs avec les habitants et la culture de leur propre pays qui étaient peu connus pour la plupart des habitants de la capitale.

²⁴³ Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, op.cit., p. 134-138.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 148.

où la qualité et la quantité de la nourriture ont atteint celles de l'Europe, mais dans les zones rurales elles restaient rudimentaires et dépendaient largement de la récolte²⁴⁵. En même temps, le système de santé s'est développé : le nombre des lits d'hôpital a quadruplé dans les villes, et la formation des médecins s'est aussi améliorée²⁴⁶.

Avec la fin de la fête, les problèmes jusque-là mis à part sont revenus et ont suscité des graves débats politiques.

2.2.6. L'école et la culture

La modernisation touchait également l'éducation. Les principales transformations du siècle comme la modernisation de la société et l'industrialisation exigeaient la réforme du système scolaire. Avec la loi du baron Eötvös, l'ensemble de la population devait recevoir un enseignement de base qui signifiait apprendre à lire et à écrire. Dans la deuxième moitié du siècle, il fut créé un système scolaire moderne, offrant une formation à plusieurs niveaux, de l'école primaire à l'université. Des écoles ont été ouvertes partout dans le pays, et ont été, en théorie, accessible pour tous²⁴⁷. Les enseignants devaient désormais participer à une formation pédagogique et disposer d'un certificat pour occuper un poste. Cependant, le système avait plusieurs défauts. D'une part, comme en général dans les pays agricoles, les élèves ne pouvaient pas fréquenter l'école pendant la période des travaux agricoles. D'autre part, dans un pays à plusieurs ethnies, centraliser l'éducation n'était pas simple. Selon la loi de 1868, tout le monde pouvait utiliser sa propre langue pour participer à l'éducation, mais la connaissance du hongrois était exigée. Par conséquent, les nationalités devaient assurer des cours de hongrois dans l'école, ce qui a provoqué des mécontentements. Seulement une minorité des professeurs (10% environ) parlait la langue hongroise ; cela empêchait les écoles des minorités d'accomplir cette tâche²⁴⁸.

Les six premières années de l'école primaire n'ont pas transmis de culture générale car le seul objectif était d'alphabétiser et d'apprendre à compter²⁴⁹. À cela s'ajoute le nombre élevé des élèves dans les classes et le fait que les classes n'étaient pas séparées. C'est-à-dire que tous les élèves de l'école apprenaient dans la même classe indépendamment de leur âge et de leur

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 153.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 152.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 207.

²⁴⁸ László KATUS, *Magyarország...*, *op.cit.*, p. 1402.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 875.

niveau de connaissances. Ainsi, l'école primaire n'a répondu que partiellement aux attentes. En 1910, environ 68% de la population était alphabétisé, avec des fortes inégalités régionales²⁵⁰. Dans la Transdanubie, le taux d'alphabétisation a atteint 80%, tandis que dans les régions montagneuses de l'Est seulement 27-30% savait lire et écrire²⁵¹. Pour approfondir les connaissances, il fallait continuer l'éducation. Or, les études secondaires et supérieures étaient réservées à une couche restreinte, riche, et en général citadine²⁵².

L'éducation et la culture étaient organisées de façon centralisée. Plusieurs établissements de recherche ont été fondés et dirigés selon le modèle européen mais la vie scientifique était contrôlée par des hommes politiques proche des cercles dirigeants²⁵³. Les arts, la littérature et la musique devaient présenter des thèmes du passé et la grandeur de la nation hongroise²⁵⁴. À l'école, la culture hongroise avait un rôle fondamental. Les sciences devaient servir à donner une image idéalisée du passé national, par conséquent, les recherches de l'origine du peuple hongrois et de la langue étaient au cœur de l'intérêt.

Dans la deuxième moitié du siècle, l'attitude à l'égard de la culture a beaucoup changé, mais le niveau général de l'acculturation n'a pas atteint celui de l'Europe occidentale. Le décalage a diminué pour le XIX^e siècle, mais il restait toujours perceptible. L'appartenance de la Hongrie à la périphérie se faisait aussi sentir dans la vie culturelle. L'élite trop mince et la vie associative moins active expliquent cette tendance. Cependant, les principales idées et les styles artistiques apparaissaient dans le pays tôt ou tard²⁵⁵. Le cadre pour une culture accessible pour tous a été créé²⁵⁶. Les institutions culturelles ont été mises en place, et nous pouvons constater une tournure vers la culture de masse²⁵⁷. Des centres de recherche, des associations scientifiques, littéraires et artistiques se répandaient et construisaient un réseau national avec des filiales partout dans le pays²⁵⁸.

La vie scientifique était concentrée à Budapest, les établissements provinciaux existaient mais leurs fonds étaient obsolètes. À Budapest, l'élite cultivée pouvait aller au théâtre, à l'opéra,

²⁵⁰ László KATUS, « A polgári kultúra intézményrendszerének kiépülése Magyarországon a 19. században » (Le développement des institutions de la culture bourgeoise en Hongrie au XIX^e siècle), in József VONYÓ (dir.), *Társadalom és kultúra Magyarországon a 19-20. Században* (La société et la culture en Hongrie au XIX^e et au XX^e siècles), Budapest/Pécs, Magyar Történeti Társulat/Pro Pannónia, 2003, pp. 11-34.

²⁵¹ *Ibid.*

²⁵² Zoltán FÓNAGY, *Modernizáció...*, *op.cit.*, p. 210.

²⁵³ László KATUS, *Magyarország...*, *op.cit.*, p. 1405.

²⁵⁴ Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, *op.cit.*, p. 271.

²⁵⁵ Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, *op.cit.*, p. 333.

²⁵⁶ László KATUS, *Magyarország...*, *op.cit.*, p. 1425.

²⁵⁷ László KATUS, *A polgári...*, *op.cit.*, p. 17.

²⁵⁸ *Ibid.*

au musée et à la bibliothèque. Le niveau de ces établissements a approché ceux de l'Occident. Des instituts scientifiques ont été fondés, souvent liés à des homologues étrangers. Ainsi, les recherches et les inventions hongroises apparaissaient plus facilement ailleurs dans le monde²⁵⁹. Avec la fondation des nouvelles universités et l'utilisation des méthodes modernes dans les recherches, la volonté de mieux connaître son propre pays s'est aussi confirmée. Comme en France, les groupes de chercheurs se sont occupés de découvrir et de décrire les montagnes, les eaux, les forêts et l'étendue des terres cultivables²⁶⁰.

À la fin du siècle, la volonté de connaître le monde et les actualités a atteint les grandes villes. Les quotidiens, les feuilles littéraires locales attiraient un nombre croissant des lecteurs. Le café est devenu le lieu de la vie sociale et des loges de francs-maçons apparaissaient.²⁶¹ Pourtant, la plupart de la population qui habitait dans les petits villages isolés et dans les hameaux, ne pouvait ressentir presque aucune modernisation. Le pays, à l'exception de Budapest, disposait de très peu de bibliothèques, car emprunter des livres n'était pas à la mode avant le XX^e siècle.

Pour conclure, nous pouvons affirmer que la Hongrie de la fin du XIX^e siècle s'est engagée sur la route de la modernisation. Elle a suivi une voie particulière du développement avec un système politique portant des traits archaïques hérités de l'époque féodale (suffrage censitaire et distribution des fonctions publiques selon la hiérarchie ancienne) et de la modernité (réformes, alphabétisation, industrialisation, urbanisation, idéologies européennes). La période était imprégnée par les questions comme l'avenir de la nation, la forme d'État, l'indépendance, la réforme de la langue, et l'intensification et l'organisation de la vie intellectuelle. Les résultats des changements paraissaient cependant moins brillants qu'en France. La culture et la politique ont désormais atteint un groupe de personnes plus large, mais le niveau de la modernisation n'était pas comparable à celui de la France, de l'Allemagne, ni même de l'Autriche. La pensée politique gardait des structures et des idées anciennes, ce qui a contribué au retard du développement démocratique. Le pays balançait donc entre traditions et modernité avec des changements sociaux et culturels très importants. L'hésitation entre passé et avenir, le statut

²⁵⁹ Charles KECSKEMÉTI, *La Hongrie...*, op.cit., p. 271.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 214.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 299.

d'un pays non-autonome et le retrait à la périphérie de l'Europe influençaient la prise de position des voyageurs.

2.3. Le Maghreb aux années 1881-1914

2.3.1. Avertissement

L'essentiel de notre travail n'est ni de faire connaître les principales étapes de la colonisation, ni d'étudier la nature du système colonial. Certains faits doivent cependant être soulignés pour mieux comprendre les avis des voyageurs et les finalités des voyages. Par conséquent, dans ce qui suit, nous n'allons pas demeurer sur la présentation chronologique des principaux événements de l'histoire de la colonisation et les structures politiques. Nous nous concentrons uniquement sur les éléments que nous considérons comme décisifs du point de vue de la réalisation des voyages et qui sont susceptibles d'attirer l'attention des voyageurs. Nous faisons également mention de certaines caractéristiques du régime que nous présumons d'avoir été passés volontairement sous silence par les voyageurs. Nous trouvons important de souligner, comme nous l'avons fait à propos de la France et de la Hongrie, les facteurs qui marquaient la société maghrébine, ainsi que le niveau du développement du territoire.

Nous signalons aussi que notre recherche se limite à l'étude des récits de voyages écrits sur l'Algérie et la Tunisie. Pour faciliter la lecture, nous continuons à utiliser l'expression « Maghreb », « Afrique du Nord » et « colonie(s) » en rapport uniquement aux deux pays mentionnés. Nous allons marquer tous les cas où les trois expressions sont utilisées dans un sens plus large.

L'omission du Maroc de notre recherche se justifie par le fait que le contrat protectorat conclu en 1912 précédait à peine l'éclatement de la Grande Guerre qui clôt la période étudiée. D'autre part, la comparaison de l'Algérie doté d'un statut particulier et la Tunisie, protectorat, suffit d'étudier les éventuelles différences qui résidaient dans la conception des deux régimes coloniaux. Les récits de voyage sur le Maroc pourront nous servir plus tard, à l'occasion de l'élargissement des recherches, comme « groupe de contrôle ».

2.3.2. Le Maghreb colonial

La formation du système colonial en Algérie était un long processus avec des hésitations et des changements de conception. Officiellement rattachée à la France en 1848, divisée en trois

départements et soumise à un régime civil en 1871, l'Algérie devenait « la colonie la plus précieuse » du point de vue du « lobby colonial » qui espérait en tirer un grand profit économique. Le régime civil a réalisé le « rattachement » total de l'Algérie à la France. Celle-ci voulait que la colonie soit dirigée depuis Paris par des ministres jugés compétents. En 1881, la place de l'Algérie fut fixée à l'intérieur de l'empire colonial français. Les points stratégiques à l'intérieur du pays ont été occupés, les grands débats politiques se sont calmés.

Tous les domaines stratégiques importants, ainsi l'administration, la justice et le maintien de l'ordre ont été ajustés aux besoins des Européens sur le territoire soumis. D'après l'idéologie du vainqueur, les peuples autochtones, soumis, n'étaient pas traités de la même façon que les colons. Leur poids dans la prise de décisions, même malgré leur majorité numérique, était significativement inférieur à celui des Européens. Le pouvoir fut officiellement réparti entre Européens et Musulmans, mais avec une forte inégalité. En 1881, avec le *code de l'indigénat*, les autochtones devenaient sujets français, mais ils ne devenaient pas citoyens. Le régime paraissait démocratique ; cependant, seuls les citoyens français avaient le droit de vote. La langue française a remplacé l'arabe dans les affaires officielles. L'arabe a été dégradé au statut de langue étrangère²⁶².

Sous l'égide de la politique assimilationniste, le gouvernement a francisé le nom des espaces publics et propageait l'éducation laïque au détriment des écoles coraniques. L'administration, la justice, le droit aux terres agricoles ont été ajustés en faveur des colons. En raison des mesures différenciées, à l'extrême fin du XIX^e siècle, l'Algérie disposait d'une identité de plus en plus forte. À partir de ce moment, les colons commençaient à lutter pour l'affaiblissement des liaisons avec la métropole. Comme résultat, l'Algérie a acquis l'autonomie financière et une assemblée élue lui fut attribuée. Cela signifiait sa décentralisation politique, et a renforcé le sentiment des « Français d'Algérie » de constituer une communauté distincte de celle des « Français de France »²⁶³.

La signature du contrat protectoral avec la Tunisie en 1881 suscitait bien moins de débats au sein de l'élite politique et de la population. S'agissant d'une forme moins étroite de dépendance, le prix du maintien du protectorat ne posait pas autant de questions que dans le cas de l'Algérie. La formation du régime du protectorat en Tunisie était une démarche moins tourmentée. Le *bey* restait officiellement à la tête de l'État, sa fonction devenait cependant

²⁶² Marc FERRO, *Histoire des colonisations...*, op.cit., p. 163.

²⁶³ Yvette KATAN BENSAMOUN et Rama CHALAK, *Le Maghreb : de l'Empire ottoman à la fin de la colonisation française*, Paris, Belin, 2007, pp. 87-99.

symbolique. Le Résident général, représentant de la France, contrôlant l'armée et les services civils, disposait du pouvoir réel. La France assurait la défense et la représentation extérieure du pays. Être Français en Tunisie ne garantissait autant de privilèges qu'en Algérie. Le pays ne relevait pas du ministre de l'Intérieur mais de l'Extérieur, ce qui signifiait un lien moins tendu avec la France. Les notables tunisiens conservaient leur place dans l'administration, mais ils n'étaient pas autorisés à prendre des décisions sans l'accord du résident général. Pourtant, les autochtones devaient porter les charges financières du maintien du système colonial²⁶⁴.

Certains éléments de la politique assimilationniste d'Algérie étaient perceptibles en Tunisie aussi. À partir de 1899, les Musulmans pouvaient demander la nationalité française. Les Juifs étaient naturalisés en 1910. Les Italiens, l'ethnie la plus nombreuse à l'intérieur du protectorat, avaient un statut particulier. Pourtant, la tentative de « créer de nouveaux Français » n'a pas été couronnée de succès. Pour attirer un plus grand nombre de Français, l'État colonisateur faisait recours à la même méthode qu'en Algérie, notamment à la transmission des terres aux Français au détriment des autochtones²⁶⁵.

Depuis l'intervention de 1830, les Français devaient faire face à des insurrections et des mouvements autochtones plus ou moins importants²⁶⁶. Même si l'organisation des véritables mouvements politiques a commencé seulement dans les années 1930, nous pouvons déjà observer quelques tentatives pour le remaniement du système colonial à la fin du XIX^e siècle. Ces mouvements sont dirigés par des autochtones jeunes et diplômés qui avaient fréquenté l'enseignement supérieur français et qui étaient ainsi profondément initiées à la culture générale et politique européenne. Dans les grandes villes de l'Algérie et de la Tunisie avec une population européenne importante, les cercles intellectuels ont popularisé le système politique moderne de l'Ouest et privilégiaient l'éducation laïque à la rigueur de l'éducation islamique. En Algérie, les jeunes qui ont étudié les principes de la politique continentale française combattaient pour l'égalité à l'intérieur de la colonie. Ils revendiquaient plus de représentants dans l'Assemblée nationale, la suppression du *code de l'indigénat* et l'élargissement du droit à la naturalisation. Les « jeunes tunisiens » combattaient entre autres pour la démocratisation du système scolaire et la réforme administrative mais ces tentatives ont été refusées dans tous les deux pays²⁶⁷.

²⁶⁴ Yvette KATAN BENSAMOUN, *Le Maghreb...*, op.cit., pp. 118-120.

²⁶⁵ *Ibid.*, pp. 161-168.

²⁶⁶ Nous mentionnons seulement quelques cas principaux de la résistance, sans prétendre à l'exhaustivité.

²⁶⁷ László J. NAGY, *A Magreb-Országok Története a 20. Században* (Histoire des pays du Maghreb au XX^e siècle), Szeged, JATEPress, 2014, pp. 27-30.

2.3.3. La société maghrébine entre 1881 et 1914

La société maghrébine²⁶⁸ se composait en principe de deux grandes catégories : colons et autochtones. Cette dernière, déclarée « sujet français » ne disposait pas des mêmes droits que la population européenne. Racisme, discrimination, violence vis-à-vis des autochtones marquaient fortement le système justifié par l'idéologie de la « mission civilisatrice » qui soulignait l'infériorité des peuples nés sur le territoire. Cette vision a marqué les relations à l'intérieur de la société où les colons occupant le sommet de la hiérarchie ont soumis les autochtones juridiquement discriminés. L'arrivée des Européens transformait radicalement les structures locales sur le plan tant social que politique, économique, environnemental et scientifique. Après la prise du pouvoir, des fonctions jusqu'alors inconnues apparaissaient. Les administrateurs, les militaires, les missionnaires, les enseignants, les scientifiques, les médecins, les ingénieurs chargés par la France n'appartenaient pas aux cadres traditionnels de la société maghrébine. L'administration qui remplaçait les anciennes structures autochtones avait besoin de connaître profondément le territoire gouverné.

Les Français migrés vers l'Algérie ne constituaient que la moitié des Européens. L'autre partie fut composée d'Espagnols, de Maltais et de Italiens²⁶⁹. Cela montre que la tentative de peupler l'Algérie de Français (paysans avant tout) n'avait pas réussi. Le nombre des Français arrivés en Algérie diminuait constamment, sauf pendant la période de la crise économique entre 1891 et 1900²⁷⁰. La naturalisation des étrangers a amélioré les statistiques, mais le nombre des Européens restait toujours inférieur à celui des autochtones²⁷¹. La migration touchait également la société autochtone car, privés de leurs terres plus fertiles et abandonnés par l'État²⁷², les agriculteurs locaux ont été obligés de trouver un moyen de survie ailleurs : en ville. Les jeunes quittaient souvent leur famille et ainsi leur tribu, ce qui a détruit les anciennes communautés.

²⁶⁸ Pour la description de la société du Maghreb colonial, nous nous appuyons sur les œuvres suivantes : Pierre SINGARAVÉLOU, *Les empires coloniaux...*, *op.cit.*, ; Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, *op.cit.*

²⁶⁹ Odile Goerg et Xavier Huetz de Lemps proposent des statistiques encore plus détaillées sur les diverses nationalités européennes constituant la population des colonies du Maghreb. Voir : Odile GOERG et Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville coloniale : XV^e-XIX^e siècle*, faisant partie de : Jean-Luc PINOL (dir.), *Histoire de l'Europe urbaine*, tome 5, Paris, Éditions du Seuil, 2012., pp. 213-214.

²⁷⁰ Pierre SINGARAVÉLOU « Des empires en mouvement ? Impacts et limites des migrations coloniales », in : Pierre SINGARAVÉLOU (dir.), *Les empires...*, *op.cit.*, pp. 125-167.

²⁷¹ Daniel RIVET, *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Paris, Hachette littératures, 2003. pp. 176-177.

²⁷² La loi Warnier (1873) a autorisé la liberté de transaction des terres, même de celles qui avaient été précédemment propriété indissociable des autochtones. Sous prétexte d'assimilation, la loi a privé des autochtones des terres plus fertiles.

De plus, la vie citadine a nécessairement transformé, voire affaibli les mœurs : certains jeunes se sentaient libres de choisir leurs épouses et abandonnaient le vêtement traditionnel.

Aux yeux des Européens, les autochtones passaient pour une masse difficilement identifiable. La confusion était constante entre « Arabes », « Berbères », « Kabyles » et « Touaregs ». Dans l'incapacité de les distinguer et pour souligner leur mépris, les colons appelaient ces populations « Arabes » ou « Indigènes ». Pierre Darmon et Michèle Salinas font recours aux textes des voyageurs pour montrer comment les contemporains essaient de distinguer les différents peuples. D'après les caractéristiques recueillies, les Arabes sont nomades, paresseux, lents, malhonnêtes, imprévoyants, voleurs, rusés, menteurs, arrogants, enfantins, primitifs, irréductibles à la civilisation européenne et, finalement, ils font peur²⁷³. Quelques voyageurs admettent qu'ils sont capables de générosité. Les Kabyles sont cependant présentés comme des sédentaires qui vivaient d'une activité d'arboriculture, d'élevage ou d'agriculture intense. Ils sont honnêtes et respectent les vieilles traditions démocratiques. En même temps, ils sont filous, haineux et sournois. Les Berbères sont considérés comme des laborieux qui ont l'esprit d'entreprise. Ils habitent dans des montagnes au climat rude. Ils sont sobres, tenaces, intelligents, fiers et fanatiques, mais en même temps avares, malpropres et cruels. La liberté, l'indépendance et la révolte les caractérisent également. L'image sur les autochtones peut aussi être plus nuancée : certains colons et voyageurs tentent également de différencier Touaregs, Maures, Mozabites, « Nègres » et Juifs²⁷⁴. Ces derniers se regroupaient dans les quartiers distincts de ceux des autres religions. En même temps, ils s'assimilaient dans la population européenne grâce au décret Crémieux (1870) qui leur accordait la citoyenneté française. Leur costume et leurs activités les distinguaient aussi des autres habitants.

Dans la société européenne plus attachée aux valeurs matérielles, l'argent et la formation pouvaient permettre d'avancer dans la hiérarchie. La société des colons reproduisait les schémas apportés d'Europe. Malgré l'image que la propagande coloniale a diffusée, tous les

²⁷³ D'après l'image créée par la propagande coloniale, l'*Autre* est par nécessité enfant qui doit évoluer mais sans qu'il devienne égal aux Français. Il était ainsi nécessaire que les autochtones soient introduits à la culture européenne mais aussi qu'ils restent inférieurs sinon la théorie originale sur la „mission civilisatrice” aurait perdu sa valeur. L'image de l'autochtone est ainsi complexe car il apparaît comme quelqu'un qui désire le progrès mais le contredit en même temps, qui veut grandir mais reste, malgré toute tentative, enfant. Nous allons voir que cette description de l'autochtone apparaît aussi dans des récits de voyage étudiés. Cf : Pascal BLANCHARD : *La France conquise...*, *op.cit.*, p. 19., Voir aussi sur la « théorie des « peuples-enfants » : Alain RUSCIO, *Le credo de l'homme blanc...*, *op.cit.*, pp. 56-62.

²⁷⁴ Voir plus en détail : Pierre DARMON, *Un siècle...*, *op.cit.*, pp. 389-396. ; Michèle SALINAS, *Voyages...*, *op.cit.*, pp. 231-249.

colons n'étaient pas riches. Un écart important pouvait être perçu entre l'élite politico-militaire et les petits colons terriens pauvres.

La migration coloniale reconfigurait également la société. Les Français appauvris, à la recherche d'un avenir plus favorable, « envahissaient » les colonies du Maghreb. Ils espéraient de s'enrichir d'une activité agricole. En réalité, sans expérience de cultivateur et disposant de terres minuscules de mauvaise qualité, ils ne pouvaient qu'augmenter le nombre des misérables. Les « petits colons » vivaient souvent isolés et dans l'insalubrité²⁷⁵. Ces Français habitaient dans les régions peu fréquentées par les touristes et les voyageurs. Les itinéraires touristiques contournaient les endroits habités par les pauvres car leur sort aurait effrayé les visiteurs (et, par conséquent, le lectorat de métropole) qui devaient croire que la colonie permettait l'ascension sociale²⁷⁶.

Les paysans constituaient le plus grand groupe de la société, qui était en même temps le plus pauvre. Les autochtones chassés de leurs terres devaient chercher à survivre autrement. Les Européens arrivés aux colonies devaient d'abord créer les conditions pour une culture agricole efficace. Cela exigeait un travail dur sur des terres mal cultivées. Ils devaient d'abord s'habituer au climat et à la culture radicalement différents. Ils rencontraient des maladies inconnues et l'hostilité des autochtones. Par conséquent, la paysannerie souffrait souvent de la famine et des maladies²⁷⁷. Recourant aux descriptions des voyageurs, Pierre Darmon rapporte les conditions dans lesquelles vivaient les autochtones et les petits colons en utilisant les techniques rudimentaires. Il décrit un environnement désolant : mortalité infantine, famine, prostitution infantine, habitats minuscules, sales et sombres, froid, sécheresse, maladies et épidémies (choléra, paludisme, fièvre typhoïde, typhus, variole et tuberculose)²⁷⁸. À la fin du siècle, les conditions de vie se sont améliorées ; les colons ont cependant gardé le souvenir des difficultés des premières années. Les ouvriers constituaient un groupe restreint en raison de l'industrie peu développée²⁷⁹.

L'élite se distinguait par ses activités typiques. Ses membres occupaient les postes d'influence et bien rémunérés. Les grands propriétaires terriens disposaient des terres les plus fertiles, ce qui leur a garanti un revenu élevé. Les plus riches privilégiaient les valeurs

²⁷⁵ Pierre SINGARAVÉLOU, *Des empires en mouvement...*, op.cit., p. 129. ; Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, op.cit., pp. 402-403. ; Pierre DARMON, *Un siècle...*, op.cit., pp. 308-316.

²⁷⁶ Pierre DARMON, *Un siècle...*, op.cit., p. 368.

²⁷⁷ Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, op.cit., p. 239. ; Yvette KATAN BENSAMOUN, *Le Maghreb...*, op.cit., pp. 97-98.

²⁷⁸ Pierre DARMON, *Un siècle...*, op.cit., pp. 367-388.

²⁷⁹ Voir plus en détails : Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, op.cit., pp. 249-260.

européennes. Ils fréquentaient des clubs et participaient aux événements culturels et sportifs (golf, tennis, foot...). Pourtant, ils ont emprunté des nouvelles coutumes (habitudes vestimentaires, loisirs) grâce à l'interaction permanente des deux cultures distinctes.

La proportion des deux sexes était également particulière dans les colonies et surtout dans les villes coloniales. Le nombre des hommes dépassait celle des femmes car les fonctionnaires et les soldats n'ont pas toujours emmené leurs conjointes aux colonies. Dans la ville, cette disproportion était encore plus sensible. En raison de la dépossession des terres, de nombreux hommes autochtones cherchaient du travail en ville, laissant leurs femmes dans le village. Il faut cependant noter qu'en Algérie les Européennes étaient plus nombreuses à suivre leurs maris qu'ailleurs dans l'empire colonial²⁸⁰. La femme autochtone, traditionnellement peu présente dans la rue, était l'objet d'une prédilection à laquelle nous allons revenir plus tard.

Le racisme caractérisait fortement les sociétés coloniales. Elle imprégnait tous les secteurs de la vie : droits limités, ségrégation urbaine, répartition du travail désavantageuse, chances à l'éducation (surtout supérieure) réduites. L'insécurité et la violence posaient également de grands problèmes²⁸¹. Les insurrections ont manifesté de temps en temps le mécontentement des autochtones. Or, comme l'idéologie dominante de l'époque a soutenu la supériorité des Européens, nous pouvons supposer que les voyageurs considéraient la hiérarchisation de la population et le racisme tout naturels.

2.3.4. L'influence des colonisateurs

La présence européenne a transformé beaucoup d'éléments de la vie aux colonies. Des quartiers européens ont été construits dans toutes les communautés où les Français étaient présents en grand nombre. Ces quartiers ressemblaient aux villes européennes de style haussmannien avec des bâtiments à plusieurs étages, des arcades, des boulevards et des avenues étendus. Des bâtiments de fonction inconnus avant la conquête poussaient partout dans les nouveaux quartiers : des banques, des hôtels de ville, des cafés, des théâtres, des opéras, des grands magasins, des grands hôtels...²⁸² La (re)construction des ports dans les villes côtières a déplacé

²⁸⁰ Hélène BLAIS, « Reconfigurations territoriales et histoires urbaines. L'empire spatiale des sociétés coloniales », in Pierre SINGARAVÉLOU (dir.), *Les empires... op.cit.*, pp. 169-214.

²⁸¹ Odile GOERG et Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville...*, *op.cit.*, p. 226. ; Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, *op.cit.*, pp. 196-205.

²⁸² Hélène BLAIS, *Reconfigurations...*, *op.cit.*, p. 198.

le centre de la vie commerciale. Le port devenait le lieu principal des échanges. Le chemin de fer a assuré une connexion plus sûre et plus rapide entre les différentes régions stratégiques. Toutes ces constructions ont bouleversé les anciennes structures urbaines et économiques²⁸³. D'importants travaux de réaménagement et de développement infrastructurel ont été effectués selon les besoins militaires et pour faciliter l'exploitation des ressources naturelles. La volonté d'implanter l'ambiance européenne se manifestait dans la création des grandes parcs (comme les jardins d'essai²⁸⁴) et des stations d'altitude. À ces endroits, l'homme européen pouvait se sentir comme chez lui²⁸⁵. Les vignobles évoquaient le paysage français, les arcades et les grands immeubles de plusieurs étages avec des balcons renvoyaient à Paris.

Ces constructions qui ont reconfiguré le cadre urbain reconfortaient les colons et montraient la supériorité des Européens. Les villes et les places publiques ont été rebaptisées et portaient des noms français. Ainsi, la France était véritablement présente partout²⁸⁶. La ville se transformait en une « vitrine du pouvoir colonial »²⁸⁷. L'architecture et l'infrastructure devaient refléter la grandeur, le triomphe et la domination. Les lieux emblématiques et sacrés des populations autochtones ont été transformées aux faveurs des Européens pour rayonner la puissance et humilier en même temps la culture locale traditionnelle²⁸⁸. La mise en avant du caractère moderne de la « ville européenne » au détriment de la « ville indigène » soulignait d'une manière très visible « les effets bénéfiques » de la colonisation. La ville coloniale est ainsi devenue le symbole de la puissance. Parmi toutes les grandes villes nord-africaines, Alger avait un statut exceptionnel. Capitale de l'Algérie, la « colonie la plus précieuse », elle était transformée en ville coloniale par excellence, dotée d'un fort caractère français. Elle incarnait l'exemple à suivre partout dans l'empire colonial.

²⁸³ *Ibid.*, pp. 180-186. ; Odile GOERG et Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville...*, *op.cit.*, p. 206.

²⁸⁴ Les jardins d'essai, importants lieux d'expérimentation botanique, portaient un message idéologique notamment la capacité de transformer la nature. Les grands parcs botaniques sont devenus ainsi vitrines de la puissance coloniale et attiraient grand nombre de visiteurs. Voir : Hélène BLAIS, *Reconfigurations...*, *op.cit.*, pp. 182-183.

²⁸⁵ Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, *op.cit.*, pp. 514-516.

²⁸⁶ Jacques THOBIE, *Histoire...*, *op.cit.*, p. 320 ; Odile GOERG et Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville...*, *op.cit.*, pp. 317-318. ; Alain RUSCIO, *Le credo de l'homme blanc...*, *op.cit.*, p. 157-159.

²⁸⁷ Hélène BLAIS, *Reconfigurations...*, *op.cit.*, p. 196. ; Odile GOERG et Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville...*, *op.cit.*, pp. 233-236. Ce constat est surtout vrai pour Alger, qui grâce à la population européenne élevée et les grands travaux d'aménagements devient une vraie « ville française ». Plus en détail voir : Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, *op.cit.*, pp. 537-549.

²⁸⁸ De ceci témoigne entre autres la transformation des mosquées en église catholique car cela témoigne non seulement la fermeture d'un lieu où l'on pratiquait sa religion mais exprime aussi l'opinion des oppresseurs chrétiens sur la religion musulmane.

Le réaménagement territorial a été effectué dans la seule perspective du plus grand profit européen. Cela entraînait des conséquences néfastes comme la déforestation²⁸⁹. Les Européens n'ont pas respecté les méthodes traditionnelles de l'agriculture adaptés au sol et au climat nord-africains. Ils remplaçaient les anciennes cultures par des plantes importées de France, ce qui ne pouvait pas toujours résulter la récolte attendue. Les terres, même si elles étaient cultivées par des moyens modernes, ne garantissaient pas le revenu espéré. Les crises économiques et les maladies ont encore aggravé la situation.

La modernisation des villes ne voulait pas toujours dire la destruction totale de l'architecture locale. En fait, les autorités ont compris, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, que la sauvegarde de certains monuments, bâtiments et lieux pourrait renforcer l'ambiance exotique et attirer plus de visiteurs. Dans ce but, la préservation du patrimoine est devenue un enjeu important²⁹⁰.

La colonisation améliorait le niveau de vie dans les grandes villes, le confort européen apparaissait lentement²⁹¹. Les produits importés de France pour varier l'alimentation des colons étaient vendus dans les grands magasins, les transports en commun (omnibus puis tramway) rendaient les déplacements plus faciles et commodes. Bals et pièces de théâtre amusaient les colons.

La « mission civilisatrice », sur laquelle toute l'idéologie coloniale se fondait, incorporait l'adoption de l'éducation selon le modèle français. En Algérie, la primauté fut accordée au système scolaire et à la culture français, ce qui résultait la répression des écoles coraniques. Ces dernières n'étaient cependant pas interdites. Les élèves pouvaient les fréquenter après les cours obligatoires de l'école française. L'école gratuite et obligatoire fut introduite en Algérie en 1883, ce qui entraînait d'une part la construction de nouvelles écoles, d'autre part une nouvelle tentative de francisation des autochtones. Néanmoins, l'admission de l'enseignement obligatoire n'a pas atteint son objectif : en 1907, seulement 4,5% des élèves

²⁸⁹ Les forêts qui avaient été originalement dans les mains des tribus et qui leur avaient garanti un important revenu, étaient d'abord confisquées des autochtones et ensuite détruites. La privation des territoires forestiers causant des dégâts importants poussant les autochtones dans des conditions de vie encore plus misérable et les a obligés de quitter leur territoire originaire et trouver refuge ailleurs, en général dans les zones désertiques, rudes. Nous devons également mentionner les effets de la chasse excessive. Même si elle n'est pas forcément liée au réaménagements territoriaux, l'activité pratiqué par une élite locale ou composée de touristes mettait en danger certains espaces sauvages. Voir : Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, *op.cit.*, pp. 569-573. ; Pierre DARMON, *Un siècle...*, *op.cit.*, pp. 344 et 360.

²⁹⁰ Odile GOERG et Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville...*, *op.cit.*, p. 347-348.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 217.

musulmans ont été scolarisés, avec une forte inégalité entre les régions littorales et l'intérieur du pays.

En Tunisie, la réforme scolaire était moins assimilatrice. L'école primaire offrait une formation réconciliant les intérêts français et musulmans. Néanmoins, le secondaire et l'enseignement supérieur n'étaient accessibles qu'en français, ce qui a réduit le nombre des élèves. Malgré toutes les tentatives, le système scolaire tunisien montrait également des inégalités en raison notamment de la réclusion des filles et de la faible scolarisation dans les zones rurales²⁹².

Dans tous les deux pays, le système scolaire était adapté au besoin des colons : il acceptait les « Arabes » jusqu'au niveau primaire où les élèves devaient apprendre la langue française et les compétences les plus importantes comme lire, écrire et compter²⁹³. Le manque d'une bonne connaissance du français les empêchait cependant de continuer leurs études. L'enseignement secondaire et supérieur était donc avant tout réservé aux enfants des colons. L'attitude des autorités vis-à-vis du système scolaire était contradictoire. Elles voulaient d'une part faire accepter aux autochtones la supériorité culturelle de la France à travers l'enseignement. Mais en même temps, elles ne voulaient pas que les autochtones soient assez éduqués pour lever leur voix contre le système oppresseur.

Les Européens ont apporté non seulement le confort et l'éducation moderne, mais aussi le souci de l'hygiène : lutte contre les maladies tropicales et les épidémies, projets d'aménagement pour éviter l'infection, drainage des zones marécageuses, multiplication des espaces verts²⁹⁴. L'action sanitaire diffusait cependant un fort message politique en soulignant encore une fois la supériorité des colonisateurs²⁹⁵.

Le développement des réseaux de transport reliant les endroits stratégiques était indispensable pour transporter les soldats et les produits. Le chemin de fer apparaissait rapidement en Algérie car les anciens modes de déplacement (cheval, mulet, âne, chameau, véhicules hippomobiles) n'étaient pas assez efficaces. Ils dépendaient des conditions

²⁹² Voir plus en détail : Yvette KATAN BENSAMOUN, *Le Maghreb...*, op.cit., pp. 243-259. ; Claire FREDJ et Marie-Albane de SUREMAIN, « Un prométhée colonial ? Encadrement et transformation des sociétés », in Pierre SINGARAVÉLOU, *Les empires...* op.cit., pp. 257-299. ; Marc FERRO, *Histoire des colonisations...* op.cit., pp. 164-165 et 182-184.

²⁹³ Contrairement à l'idéologie officielle, les statistiques montrent un recul de l'instruction pendant la domination française. Voir : Marc FERRO, *Histoire des colonisations...*, op.cit., p. 182.

²⁹⁴ Odile GOERG et Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville...*, op.cit., pp. 227-233.

²⁹⁵ Yvette KATAN BENSAMOUN, *Le Maghreb...*, op.cit., p. 271. ; Marc FERRO, *Histoire des colonisations...*, op.cit., p. 175.

météorologiques et la bête qui assurait le service devait souvent se reposer. Par conséquent, ils étaient très lents. Les voyageurs étaient en danger, menacés par des tribus hostiles et des voleurs. Le transport des marchandises en grande quantité était impossible. C'est pour cette raison que les autorités encourageaient vivement l'installation des lignes ferroviaires. En même temps, les grandes machines résistantes symbolisaient la puissance des colonisateurs et ainsi la domination des Européens²⁹⁶. Grâce au chemin de fer, des nouveaux réseaux d'échanges ont été ouverts, ce qui a élargi les liens de commerce extérieur en augmentant le taux d'exportation. Les lignes ferroviaires ont également influencé la vie des autochtones : d'une part leur mobilité a accru, d'autre part le bois qui avait garanti auparavant un important revenu aux autochtones devenait plus précieux pour les autorités coloniales. Les populations locales devaient souvent céder la forêt aux autorités et quitter leur habitat pour trouver des moyens de survie ailleurs²⁹⁷.

Dans l'ensemble, nous pouvons voir un double caractère des territoires maghrébins sous influence coloniale : une modernité qui atteint presque le niveau européen dans les grandes villes et l'archaïsme, la pauvreté et l'abandon dans les zones négligées par les colons. Quoique le territoire fut administrativement intégré à la métropole, dans la conscience publique, il était présent comme une espace éloignée et culturellement différente. L'unification légale des deux territoires déterminait le rapport des Français vis-à-vis de leur colonie²⁹⁸. Les villes qui symbolisaient la réussite coloniale avec une forte présence européenne recevaient une place prépondérante dans l'idéologie et la représentation coloniales, tandis que les régions misérables passaient sous silence. Les itinéraires touristiques devaient suivre cette logique. Cela encourageait la visite des villes développées et voulait que des régions entières considérées comme porteuses d'images négatives soient négligées par l'afflux des visiteurs.

²⁹⁶ Les grands projets, comme le Transsaharien visaient clairement de symboliser la grandeur et d'unifier l'empire colonial. La construction coûtait beaucoup et les conditions de travail inhumaines ont pris innombrable vies.

²⁹⁷ Voir sur l'impact du chemin de fer : Isabelle SURUN, *Les sociétés...*, *op.cit.*, pp. 550-556.

²⁹⁸ Bernard LUGAN, *Histoire de l'Afrique du Nord : Égypte, Libye, Tunisie, Algérie, Maroc*, Monaco, Éditions du Rocher, 2016. pp. 324-336.

3. Pratiques de lecture en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle

Les habitudes de lecture nous informent sur le cadre dans lequel les récits de voyage ont été publiés et sur les caractéristiques du milieu dans lequel les textes développent leurs effets. Les données sur les habitudes de lecture, le nombre des alphabètes, l'accessibilité des textes, le temps consacré à la lecture, les lectures préférées, et la composition sociale et sexuelle des lecteurs nous permettent de mieux comprendre l'influence des récits de voyage sur la société du XIX^e siècle. Sans ces éléments, l'étude des textes ne peut aboutir qu'à un résumé des contenus, au lieu de démontrer combien le genre a modifié la perception du monde et dans notre cas, la considération des colonies nord-africaines.

L'étude des habitudes de la lecture est difficile. Premièrement en raison de l'insuffisance des sources fiables. Les statistiques officielles sur la parution, la vente et l'emprunt des imprimés sont souvent incomplètes et contradictoires. En général, le lecteur ne documente pas son activité. Les lettres et les journaux intimes nous communiquent des informations précieuses, mais ce sont des sources subjectives qui ne prétendent pas à fournir une documentation exhaustive. Les statistiques des imprimeurs qui contiennent le nombre des feuilles tirées permettent de suivre l'expansion de la presse certes, mais elles ne sont que rarement conservées. En ce qui concerne les livres, ces statistiques ne sont pas suffisantes puisque, en raison de leur prix, au lieu d'être acheté, ils étaient souvent empruntés, lus dans un cabinet de lecture ou échangés entre amis. Les registres des bibliothèques indiquent les genres les plus populaires à la base du nombre des emprunts. Or, d'une façon similaire aux statistiques des ventes des imprimeurs, ces registres n'ont pas toujours été conservés. Une analyse des catalogues et des registres des bibliothèques pourrait donner des précisions. Cependant, vu l'étendue de cette tâche, pour ce travail, nous allons uniquement nous appuyer sur les travaux effectués précédemment et détaillés dans des ouvrages critiques et des ouvrages généraux sur l'histoire de la littérature au XIX^e siècle.

3.1. L'élargissement spectaculaire du public lecteur

L'étude des pratiques de lecture en France doit être effectuée pour comprendre une époque où malgré les disparités de la scolarisation, le nombre des lecteurs s'est multiplié par six entre 1800

et 1940, et où l’alphabétisation, la baisse des prix du journal grâce à la modernisation technique et l’extension des réseaux ferrés facilitant la livraison ont créé une véritable société de lecteurs. Même le nombre des lecteurs provinciaux s’est accru considérablement. À cela s’ajoute que des nouveaux groupes sociaux prenaient l’habitude de lire régulièrement²⁹⁹.

Nous avons déjà mentionné qu’avec l’école publique gratuite et obligatoire instaurée à l’initiative de Jules Ferry, l’alphabétisation a atteint la quasi-totalité de la population³⁰⁰. Être alphabétisé ne voulait cependant pas dire d’être capable de lire toutes sortes de textes et de pouvoir se permettre d’acheter des produits de la presse et des livres. L’école primaire jouait un rôle décisif dans le processus de la démocratisation de la lecture car sans elle, l’alphabétisation de la population n’aurait pas pu se réaliser. Les tâches de l’école dépassaient le simple déchiffrement des lettres. Les lectures n’étaient pas choisies par hasard. Elles aidaient les élèves à apprendre à lire et, ce qui est encore plus important, à interpréter. Toutefois, les textes scolaires servaient aussi des causes morales et idéologiques. Ils transmettaient les principales valeurs et mœurs de l’époque, permettant ainsi de former les esprits. L’enjeu de l’apprentissage de la lecture est passé rapidement de l’acquisition de la simple faculté de reproduire les lettres de l’alphabet à l’acte de former de bons citoyens et de bons électeurs³⁰¹. Les livres scolaires et les livres de jeunesse étaient donc rédigés de cet angle. Le récit de voyage, l’un des plus précieux supports de l’enseignement de la géographie, accomplissait un rôle important dans le système de l’éducation des citoyens.

Malgré l’école obligatoire, dans les régions rurales et isolées le taux de scolarisation n’a pas atteint les 100%. Les travaux agricoles obligeaient les élèves de privilégier le labeur à l’apprentissage. D’autre part, l’école se trouvait souvent loin du lieu d’habitat des élèves. Les routes étant de temps à autre impraticables en raison des conditions météorologiques empêchaient de fréquenter l’école tous les jours. Les professeurs étaient aussi souvent mal formés et les barrières linguistiques posaient des problèmes³⁰². Dans les zones arriérées, la lecture active demeurait une pratique rare et effectuée seulement par un petit nombre de personnes. Les chercheurs supposent cependant que le nombre des lecteurs était supérieur à celui des pratiquants de l’écriture.

²⁹⁹ James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, p 81.

³⁰⁰ L’analyse des signatures des actes de mariage nous montre qu’en 1900, le nombre des illettrés a été réduite à 5% de la population. Voir : Martyn LYONS, *Le Triomphe...*, *op.cit.*, p. 27.; James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, pp. 58-59.

³⁰¹ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, p. 278.

³⁰² James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, p 62-63. ; François FURET et Jacques OUZOUF, *Lire et écrire...*, *op.cit.*, pp. 271-290.

Une véritable révolution des habitudes de lecture résultait de l'élargissement du public féminin. Les femmes sont devenues de grandes consommatrices de livres, surtout des romans. La simple apparition des femmes comme lectrices régulières a considérablement transformé la composition du public lecteur, et a entraîné son augmentation. Les recherches montrent également que la lecture comme passe-temps était une activité plutôt féminine tandis que les femmes écrivaient plus rarement que les hommes³⁰³. La lecture des romans, des feuilletons et la lecture à haute-voix pour la famille était également associées à la femme, tandis que les hommes lisaient les actualités, ils écrivaient et signaient³⁰⁴. Cependant nous ne devons pas généraliser car les lettres et les journaux intimes témoignent que les femmes parcourussent les actualités politiques et les hommes n'ont pas refusé de connaître les œuvres les plus récentes des auteurs connus de l'époque.

Les imprimés (presse et littérature) étaient plus facilement accessibles en province à partir de la deuxième moitié du siècle. Les réseaux de colportage servaient d'abord les lecteurs³⁰⁵, ensuite les librairies et les vendeurs localisés dans les communes de taille variée assuraient ce rôle. Les kiosques de gare et les abonnements aidaient également les lecteurs à obtenir leurs lectures préférées. Les vendeurs ont rapidement compris que les textes plus courts attiraient un plus grand nombre de lecteurs. Même ceux qui ne disposaient pas de beaucoup de temps à lire s'en servaient volontairement. Ainsi la presse et les romans feuilletons jouissaient d'une popularité croissante, la lecture est devenue une activité de masse à la fin du siècle.

Il est difficile de constituer des statistiques exactes sur les véritables résultats de l'alphabétisation et surtout d'établir le bilan de l'application pratique de l'écriture et de la lecture. Dans la deuxième moitié du siècle, la lecture s'est transformée de plus en plus en une activité individuelle, rarement documentée, ce qui empêche de mesurer la taille réelle du public lecteur. Quelques traces nous permettent tout de même de présenter des hypothèses : des lettres, des journaux intimes, des catalogues de bibliothèque, et des catalogues de vente après décès³⁰⁶

³⁰³ Voir plus en détails : François FURET et Jacques OUZOUEF, *Lire et écrire...*, *op.cit.*, pp. 200-228. ; James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, pp. 215-224.

³⁰⁴ Martyn LYONS, *Le Triomphe...*, *op.cit.*, pp. 27-30. ; James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, pp. 58-59, 81 et 235.

³⁰⁵ Le colportage a perdu de son importance dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, car il fut remplacé par le réseau étendu des différents types de vendeurs et des bibliothèques. V. Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, p. 287.

³⁰⁶ Nous avons consulté quelques catalogues de vente après décès dans l'objectif d'étudier les préférences du public lecteur de Marseille et d'Aix-en-Provence. Pourtant, leur nombre n'est pas suffisant pour tirer des conclusions. Les catalogues de vente après décès consultés : *Catalogue de livres anciens et modernes, tableaux, aquarelles, bronzes, objets d'art, etc., composant la Bibliothèque et la Collection de feu M. Martorel*, Marseille, Laveirarié/Moyse, 1874. ; *Collection de feu M. CAMOIN Jeune*, Marseille, Typographie et Lithographie Cayer et

rendent possible de suivre l'évolution des modes et des habitudes de lecture. Cependant, l'information qu'ils transmettent sont insuffisantes pour tirer des conséquences valables pour l'ensemble de la population. Les catalogues de bibliothèques nous transmettent des informations importantes sur les œuvres consultées et ainsi sur le goût des lecteurs, mais, comme nous l'avons déjà dit, ils n'ont pas toujours été conservés³⁰⁷. Par conséquent, même si l'élargissement du lectorat est sûr et certain, l'incapacité d'estimer le nombre approximatif des lecteurs du récit de voyage nous pose un premier grand obstacle de l'étude.

3.1.1. La société des lecteurs

S'il est certain que la lecture s'est généralisée, le choix, la fréquence et les habitudes de lecture variaient en fonction du statut social, du lieu d'habitat et du sexe. Les critères comme l'âge et le groupe social influençaient également les tendances. Dans la deuxième moitié du siècle, une transformation majeure du public lecteur peut être observée. Elle est liée à un ensemble de facteurs : l'élite cultivée de la capitale a cessé d'être le lectorat exclusif, un « public populaire du roman-feuilleton »³⁰⁸ est né avec la généralisation de l'instruction et la baisse des prix. Ceci est essentiel du point de vue de la considération de la place du livre et de la lecture dans la société de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

La lecture était plus répandue en ville que dans les zones rurales. Dans les centres urbains avec des activités économiques, portuaires et industrielles, le nombre des lecteurs était en général plus élevé car certains métiers, comme l'administration et le commerce, exigeaient la bonne compréhension des textes et l'acquisition de l'écriture. L'éducation des habitants y était également plus élevée et la tradition de lire et de suivre les événements régulièrement y était plus profondément ancrée. La taille de la ville, ainsi que le niveau de l'urbanisation et la présence d'une université ont influencé les statistiques. La migration vers la ville a généralement augmenté le nombre des lecteurs parce que dans la ville moderne, lire et écrire étaient une quasi-obligation³⁰⁹. Dans les zones rurales, la structure sociale et la subsistance des

C^{ie}, 1883. ; *Catalogue de livres composant la Bibliothèque d'un Amateur*, M.V, Marseille, Laveirarié, 1890. ; *Catalogue des livres composant la Bibliothèque de M. Poilevé, médecin à Aix*, Aix, Achille Makaïre, 1894. ; *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Alcide Furby*, Marseille, François Domenc, 1896.

³⁰⁷ James Smith ALLEN, *In the public eye*..., *op.cit.*, p. 12.

³⁰⁸ Alain VAILLANT, Jean-Pierre BERTRAND et Philippe RÉGNIER, *Histoire*..., *op.cit.*, p. 402.

³⁰⁹ James Smith ALLEN, *In the public eye*..., *op.cit.*, p. 66. ; François FURET et Jacques OUZOUF, *Lire et écrire*..., *op.cit.*, p. 241.

dialectes locales retardait le développement de la lecture régulière³¹⁰. Le Nord était en général plus éduqué que le Sud. Il y avait cependant des régions méridionales développées où le nombre des lecteurs actifs était élevé, comme les grandes villes portuaires et les chefs-lieux des départements.

D'après l'étude des signatures des actes de mariage, nous trouvons un important décalage à l'intérieur de la société paysanne. Les grands propriétaires étaient en général alphabétisés, et 75% des marchands et des artisans signaient leurs actes de mariage. Les petits paysans pauvres ne pouvaient pas se permettre d'instruire leurs enfants car avec l'école, ils auraient perdu d'importants mains d'œuvre³¹¹. Par conséquent, même malgré les tentatives de l'État, ils demeuraient souvent illettrés. Cependant, comme la lecture à haute voix était répandue dans les sociétés rurales, même les illettrés pouvaient accéder aux contenus imprimés³¹².

Les lieux de la lecture ont également changé. La lecture se faisait principalement à la maison, mais les endroits où l'on pouvait lire, puis commenter ensemble les ouvrages étaient également à la mode. Ceux qui pouvaient se permettre fréquentaient les bibliothèques, les « sociétés littéraires » et les « cabinets de lecture ». La discussion sur les lectures est devenue une activité commune et non plus réservée aux salons de l'élite et aux intellectuels. Elle s'est transformée en une activité plus mobile qui aidait à tuer le temps, souvent pratiquée lors des courts déplacements ou d'un voyage plus long. En même temps, la figure du lecteur qui lisait en attendant dans la rue et dans les gares s'est généralisée.

Au cours du XIX^e siècle, la lecture est devenue une activité principalement individuelle, donc intime. Mais en même temps, elle était pour la première fois pratiquée par une véritable masse. Un grand nombre de personnes lisaient les mêmes ouvrages et recevaient ainsi les mêmes informations. Cependant les interprétations étaient libres et dépendaient de la conception du monde individuelle. C'est ainsi que les livres et le contenu de la presse sont devenus d'importants sujets de discussion, voire de débat³¹³. Les textes pouvaient d'autre part évoquer les mêmes idées et les mêmes sentiments. La portée des événements a été ressentie

³¹⁰ Malgré les tentatives unificatrices de l'élite politique, la survivance des langues régionales posait de problèmes dans les écoles rurales où la langue de l'enseignement ne correspondaient pas toujours à la langue de la communauté. Dans ces régions le taux de l'alphabétisation était de principe plus bas. Voir : François FURET and Jacques OZOUF, *Lire et écrire...*, *op.cit.*, pp. 344-347.

³¹¹ *Ibid.* p. 179.

³¹² Martyn LYONS, *Le Triomphe...*, *op.cit.*, p. 231. ; Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, pp. 280-281.

³¹³ Voir plus en détails : James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, pp. 103-110.

collectivement³¹⁴. La lecture, surtout celle des journaux a apporté de nouveaux cadres à la pensée. Le réseau qui a relié l'ensemble du pays a relié également les citoyens.

Le nombre accru des organes de presse, des livres et le temps libre plus étendu ont entraîné ensemble une « révolution de la lecture » avant tout sociale et politique³¹⁵. Finalement, la lecture a résulté l'apparition de l'opinion publique propre à toutes les couches de la société, des paysans illettrés à l'élite cultivée. La presse a « bouleversé le fonctionnement culturel global » par la périodicité et par la création de nouvelles communautés qui possédaient les mêmes connaissances et partageaient les mêmes idées. Les organes de presse apparaissaient désormais régulièrement et reliaient les lecteurs qui ne se connaissaient pas par le simple fait de lire les mêmes lignes plus ou moins en même temps. À partir de ce moment, les lecteurs construisaient une communauté qui formait son opinion et qui participait ainsi à l'histoire³¹⁶. Ils étaient désormais plus au courant des choses et, en même temps, ils comprenaient mieux comment les événements du monde prenaient forme et s'accomplissaient. L'accessibilité de la presse faisait de l'actualité « l'objet central de l'intérêt collectif »³¹⁷. Le journal imprimé en grand nombre et lu par les masses a exercé une influence extraordinaire sur le cours de l'histoire et incitait le public à agir. Comme le note Alain Vaillant, « le journal a changé irrémédiablement la perception, collective mais aussi individuelle et intime, de la temporalité et, en conséquence, la représentation du réel »³¹⁸. Sa puissance a été bien reconnue à la fin du XIX^e siècle qu'il l'est aujourd'hui : la presse modifie l'opinion et convainc. Elle peut même contribuer à l'éclatement d'une révolution et l'acceptation des idées et des systèmes comme le colonialisme. Ce qui est plus important de notre point de vue est que le journal peut créer le désir de voir le monde, connaître l'inconnu et les cultures lointaines.

Les imprimés sont devenus d'importants supports des idées politiques. La suppression de la censure en 1881 donnait libre cours à l'évolution des journaux et des livres³¹⁹. La Troisième République a utilisé le goût croissant pour la lecture pour diffuser d'importants messages politiques. Des sujets aptes à souligner la grandeur de la nation gagnaient du terrain,

³¹⁴ Les remarques de Marc Martin sur la presse départementale. Nous trouvons cependant justifié de les élargir sur l'ensemble du processus de la lecture. Cf. Marc MARTIN, « La presse départementale », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 497-513.

³¹⁵ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, p. 275.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 288.

³¹⁷ Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.*, p. 50.

³¹⁸ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, p. 289.

³¹⁹ Si la censure a été supprimée, l'État préservait le droit de contrôler le contenu des œuvres et d'interdire l'édition au cas où ils étaient considérés comme offensifs ou incitaient contre le gouvernement. Voir : James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, pp. 87-88.

ainsi l'histoire, les genres biographiques et la littérature de voyage. Le système profitait de la force des livres qui pouvaient facilement modifier l'opinion publique naissante justement dans la période étudiée. Ainsi, au lieu de limiter les contenus désavantageux, les autorités ont encouragé la publication d'un nombre abondant de textes favorables au système. La littérature et la presse se sont mises au service de l'administration pour transmettre des messages politiques importants, des mœurs et des valeurs. La presse a ainsi redéfini la relation à la nation, mais elle a également revalorisé la province. L'altérité culturelle et les différences des peuples étaient devenues des sujets de discours. L'image peinte sur les provinciaux était cependant autant exotique, banalisée et stéréotypée que celle sur les habitants des colonies³²⁰.

Le journal a modifié le rythme de la vie. Parallèlement au rythme naturel défini par le jour et la nuit et les saisons, le journal a introduit une nouvelle périodisation quotidienne, hebdomadaire, bihebdomadaire, mensuelle et annuelle. La lecture du quotidien s'est insérée parmi les routines. Elle est devenue une activité répétée sans cesse, dans des intervalles réguliers et associée à de nouvelles espaces³²¹. D'ailleurs, le quotidien rendait les événements perçus comme lointains vivables voire réels. L'actualité parue au jour le jour a modifié la perception du monde. Elle rapprochait les événements arrivés dans le monde entier des lecteurs. À partir de ce moment, d'après les propos d'Alain Vaillant, l'événement a été intégré au rythme de la vie quotidienne. La régularité d'apparition des informations a introduit en même temps une vitesse et une soif d'information jusqu'alors inconnues³²².

Les imprimés sont devenus quelque chose que l'on devait partager, échanger et commenter. Des spécialistes, des critiques, des éditeurs, des écrivains formaient et publiaient leurs avis sur les nouveautés que les lecteurs pouvaient comparer à leurs avis. Le livre est également devenu un objet précieux qui pouvait plaire ou ne pas plaire. Offrir un livre à quelqu'un est devenu à la mode. La lecture reconfortait le lecteur, elle signifiait désormais un remède contre la tristesse, la solitude et la peine. L'accès à l'imprimé représentait la liberté et l'égalité de façon que tout le monde pouvait choisir les œuvres désirées et acquérir les mêmes connaissances³²³.

³²⁰ Sylvain VENAYRE, « Identité nationales, altérités culturelles », in Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.*, pp. 1381-1407.

³²¹ Marie-Ève THÉRENTY, « Vivre au rythme du journal », in Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.*, pp. 1309-1317.

³²² Alain VAILLANT, « Métamorphoses littéraires 2. La modernité littéraire », in : Dominique KALIFA, *La civilisation...* *op.cit.*, p. 1523-1531.

³²³ James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, p. 120.

Le livre et la presse se sont transformés à des éléments incontournables de la vie quotidienne, surtout à partir de la Troisième République. Cette généralisation de la lecture et l'omniprésence de l'actualité ont créé un cadre de vie tout à fait différent que celui des époques précédentes. C'est dans ce nouveau cadre que nous devons considérer la portée des récits de voyage.

3.2. Lectures préférées

La révolution industrielle et surtout l'extension du chemin de fer ont contribué à la démocratisation de la lecture. Il était désormais plus facile d'avoir accès à un grand nombre d'ouvrages imprimés. La presse et les genres littéraires se sont diversifiés avec des thématiques nouvelles qui s'adressaient à tous les groupes d'âge, des enfants aux personnes âgées, qui composaient le nouveau public lecteur né dans la deuxième moitié du siècle.

Au début du siècle, la religion déterminait les habitudes de lecture. Les textes religieux étaient les premiers à pénétrer dans le milieu moins aisé et qui sont parvenus à conquérir un grand nombre de lecteurs. Dans un monde largement imprégné par la religion, les textes sacrés devaient être accessibles pour tous les croyants³²⁴. Les catholiques privilégiaient pendant longtemps la lecture des ouvrages à sujet religieux. Ils lisaient la Bible, mais aussi les almanachs, les livres sur la vie de saints et les histoires de caractère religieux. Les protestants trouvaient plus important de lire, d'écrire et d'avoir une connaissance générale du monde. Ainsi, dans les régions où le nombre des protestants était plus élevé, les statistiques de lecture étaient aussi plus favorables.

Une *Histoire de la littérature française* publié en 1921 sous le nom de Ferdinand Brunetière (1849-1906)³²⁵, illustre également combien le christianisme a marqué l'évolution de la littérature. Cet ouvrage nous expose les principales caractéristiques et changements du siècle également perçus par les contemporains. L'œuvre met l'accent sur le rôle de la religion, comme

³²⁴ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, p. 277.

³²⁵ Les quatre tomes de l'*Histoire de la littérature française* ont été publiés après la mort de Brunetière. D'après l'avant-propos de l'œuvre, le XIX^e siècle a été rédigé par Albert Chareil à l'aide des notes de cours à l'École normale supérieure et des notes de conférences diffusés par Brunetière. Cependant, seul Brunetière est marqué comme auteur.

continuation de la tradition du XVIII^e siècle et comme déterminant de la pensée du XIX^e siècle³²⁶.

Dans la deuxième moitié du siècle, la laïcisation des habitudes de lecture était incontestable, et a entraîné le recul des œuvres religieuses. La « déchristianisation » de la littérature ne s'accomplissait pas partout de la même façon et à la même échelle. Nous retrouvons les écarts habituels entre les villes et la campagne, Paris et la province, la bourgeoisie et les autres couches de la société. Même si la littérature a perdu de sa valeur religieuse au cours du siècle, il est impossible de nier la présence de l'Église dans la société³²⁷. Même malgré toutes tentatives de l'État de laïciser la société, la religion était présente dans la vie quotidienne, et elle influençait la pensée des gens dans les endroits isolés. L'importance des revues publiées par des différentes associations religieuses soutient ce constat.

Le roman traditionnel s'est lié à la politique dès sa création et aux principales idées de son époque. Il devait véhiculer des valeurs caractéristiques de la Troisième République comme la laïcité, la démocratie et la liberté d'expression. En même temps, il devait représenter la nation comme une grande puissance moderne mais attachée à ses traditions³²⁸.

La naissance du roman populaire était dû à la reconnaissance que les livres bon marché pouvaient influencer la pensée des grandes masses. Le public cherchait les œuvres classiques, la littérature populaire, les feuilletons et les nouvelles. Les romans d'amour et d'aventure devenaient des genres à succès vers la fin du XIX^e siècle³²⁹. En ce qui concerne les thématiques, nous pouvons observer une diversité particulière. Les écritures visaient en même temps d'être digestibles pour des couches moins cultivées. Les images de la vie quotidienne avec les sentiments connus par tout le monde, et les caractères romantiques (comme les paysans idéalisés) remplissaient les romans. Ceci est lié à la recherche de l'identité qui caractérise la fin du siècle depuis la naissance de la Troisième République. Paradoxalement, le statut de grande

³²⁶ Dans l'œuvre, l'auteur souligne l'importance et la survivance de la tradition classique du XVIII^e siècle qui est très forte au début du siècle. Puis, il analyse le romantisme qu'il interprète comme le triomphe de l'objectivité et l'individualisme. Il constate l'importance de la poésie dans l'évolution des courants littéraires. Il mentionne comme plus grands écrivains du siècle ceux qui sont même aujourd'hui classés dans le canon littéraire comme Alphonse de Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Théophile Gautier, George Sand, Honoré de Balzac, Stendhal, Marimée, Émile Zola et Alexandre Dumas. Voir plus en détails : Ferdinand BRUNETIÈRE, *Histoire de La Littérature Française. Tome Quatrième. Le Dix-Neuvième Siècle*, troisième édition, Paris, Librairie Delagrave, 1921.

³²⁷ Alain VAILLANT, Jean-Pierre BERTRAND et Philippe RÉGNIER, *Histoire...*, *op.cit.*, p. 387.

³²⁸ *Ibid.*, p. 382.

³²⁹ James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, p. 46.

puissance qui s'accomplit à travers de la colonisation est accompagné par une « revendication de l'enracinement » qui met l'accent sur l'origine (sur « le souche ») et sur le terroir³³⁰.

La société avait soif de nouveautés, les textes instructifs étaient très répandus, ainsi que la presse qui diffusait les actualités. Les résultats scientifiques étaient de plus en plus rédigés dans l'objectif de parvenir à un public plus élargi et moins professionnel. À ce propos, Jürgen Osterhammel fait mention d'une société moderne de la connaissance caractérisée par « l'élargissement, l'institutionnalisation, la banalisation et même la globalisation »³³¹. C'est également dans cette période que les formes modernes de recherche scientifique sont nées et les résultats étaient régulièrement publiés. Des œuvres étrangères ont été traduites, et souvent simplifiées pour être plus facilement digestibles. Ainsi la connaissance devenait véritablement universelle.

Les œuvres de la vulgarisation des savoirs avaient une place particulière parmi les lectures. Cette catégorie se composait d'une grande variété de genres, allant de la presse aux organes scientifiques, encyclopédies, dictionnaires et guides. La Troisième République, qui a mis l'accent sur l'instruction, a également encouragé la publication des œuvres qui véhiculaient du savoir. Leur complexité allait d'écrits élémentaires destinés à un public non spécialiste aux publications savantes qui s'adressaient à un public restreint et initié. La généralisation du magazine signifiait un vrai point de rupture dans l'histoire de la médiation du savoir car l'insertion de l'image a transformé l'acquisition des connaissances, tandis que le format et le prix de moins en moins cher ont permis à un public large d'avoir accès à des savoirs jusqu'alors réservés à l'élite riche et cultivée. Le but des magazines et des œuvres vulgarisatrices à bon marché était d'instruire en amusant. Les récits de voyage, les anecdotes et les biographies servaient le même intérêt. La presse et les éditeurs (comme Hachette) se sont spécialisés à ce nouveau genre et ont augmenté le nombre des ouvrages publiés.

La lecture, même si elle était principalement associée à la maison, s'est transformée en une activité plus mobile, réalisable partout. Par conséquent, beaucoup de personnes lisaient en route : les salles d'attente, les gares, les moyens de transports sont devenus d'importants lieux de lecture. La durée de l'attente et du voyage ont permis aux voyageurs de pratiquer la lecture. Des kiosques vendaient des journaux et des librairies de la gare attendaient également les voyageurs et proposaient des œuvres consultables lors du voyage qu'on peut appeler la

³³⁰ Alain VAILLANT, Jean-Pierre BERTRAND, et Philippe RÉGNIER, *Histoire de la Littérature Française du XIX^e Siècle*, deuxième édition actualisée, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 382.

³³¹ Jürgen OSTERHAMMEL, *La transformation...*, *op.cit.*, p. 1054.

*littérature de la route*³³². On pouvait consulter des brochures et des guides avant de prendre le train. Certaines compagnies proposaient des journaux à bord. Les voyageurs y trouvaient des informations importantes concernant leur voyage (horaires, distances, itinéraire, villes à visiter, tarifs). D'autres œuvres communiquaient des informations sur le paysage que le train traversait. Cependant, les œuvres vendues à la gare ne se limitaient uniquement aux guides et aux brochures. Les voyageurs pouvaient lire la presse et consulter des imprimés liés au thème du voyage et des succès de librairie.

Les librairies et les bibliothèques ont lentement pris en considération les changements et insistaient à servir aux lecteurs des œuvres anciennes : théologie, droit, sciences, belles-lettres, histoire. Les pratiques de lecture montraient cependant des changements de goût. Le public préférait le débat d'idées, les œuvres vulgarisatrices qui contenaient un grand nombre d'informations nouvelles (livres pratiques, manuels, récits historiques, guides, dictionnaires, encyclopédies), les histoires divertissantes et les fictions³³³. La liste de lecture présentait donc le respect des anciens et des œuvres traditionnelles, les grands classiques de la haute littérature mais en même temps les textes plats qui se concentraient à la transmission des informations au lieu de charmer par le style.

Les manuels scolaires constituaient un groupe important des lectures des jeunes ; ils n'étaient cependant pas les seuls. La presse servait également la jeunesse en offrant une expérience de lecture appliquée et en prolongeant le processus de l'apprentissage scolaire³³⁴. Les thématiques de ces organes de presse correspondaient aux matières de l'école ainsi complétant le curriculum. L'enseignement tenait pendant longtemps à garder la priorité de la culture classique difficilement compréhensible pour les élèves. À l'extrême fin du siècle, nous témoignons d'un changement de conception dans l'éducation qui se manifestait par la préférence des textes plus modernes et écrits en français. Après 1900, des textes contemporains ont été insérés dans le programme scolaire. De plus, ils étaient complétés par des commentaires pour aider les élèves à former leur opinion.

Suite aux changements survenus au cours du siècle dans les habitudes de lecture, le livre et la presse sont devenus le miroir du goût public et de ses attentes. Ceci soutient la nécessité d'étudier le récit de voyage dans le prisme du goût littéraire et les habitudes de lecture.

³³² Elisabeth PARINET, « Les bibliothèques de gare, un nouveau réseau pour le livre », in *Romantisme : Revue du XIX^e siècle*, n°80, 1993, pp. 95-106. ; Sylvain VENAYRE, *Panorama...op.cit.*, pp. 188-192.

³³³ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, pp. 279-280 et 288.

³³⁴ Judith LYON-CAEN, « Lecteurs et lectures : les usages de la presse au XIX^e siècle », in Dominique KALIFA, *La civilisation... op.cit.*, pp. 23-60.

3.3. Produire et consommer des livres : édition, maisons d'édition, libraires, bibliothèques

Des grandes maisons d'édition sont nées à partir des années 1830. Même si elles étaient localisées avant tout à Paris, le réseau des imprimeries s'élargissait à partir du milieu du siècle avec de plus en plus d'ouvertures provinciales. Les fondateurs des maisons d'édition Calmann-Lévy et Hachette ont contribué à la popularisation de la lecture par des livres bon marché. Elles se sont spécialisées à l'édition des livres dont la qualité était plus basse mais les gens moyens pouvaient se permettre d'en acheter régulièrement³³⁵. Au début du XX^e siècle, les éditeurs proposaient des « livres populaires » à 65 centimes, qui passait pour un prix raisonnable³³⁶. L'objectif était de vendre le produit en grand nombre, et pour cela les éditeurs cherchaient les faveurs du public de plus en plus étendu.

L'édition des livres est devenue plus réfléchie et mieux réglée. L'introduction des politiques éditoriales obligeait les auteurs à respecter des règles. Ils devaient se soumettre aux exigences des éditeurs qui visaient à vendre autant de livre que possible. Non seulement les éditeurs-libraires parisiens se sont multipliés, mais le réseau s'est aussi étendu en province. Le nom de l'auteur était un facteur important du choix de livre à lire, mais non exclusif. Le thème, le sujet, le genre influençaient également. Nous constatons l'apparition des premières collections facilement repérables d'après leur couverture et leur style. C'est dans la même époque qu'apparaît la catégorisation des « best-sellers »³³⁷.

Les bibliothèques se répandaient rapidement après 1871. En théorie, elles permettaient l'accès à la lecture pour un public plus large, indépendamment du statut social et de la situation financière. Le grand atout des bibliothèques était, du point de vue de l'État, la possibilité de contrôler les contenus. Ainsi, elles pouvaient inciter la population à lire ce que l'État trouvait utile à lire. Les lectures recommandées auraient dû compléter les connaissances acquises à l'école. Or, la plupart de la population, rurale ou ouvrière, ne pouvaient pas se permettre de consacrer du temps à la lecture après les heures du travail³³⁸. Les usagers des bibliothèques

³³⁵ James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, p. 33.

³³⁶ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, pp. 286-287.

³³⁷ *Ibid.*, p. 287.

³³⁸ Martyn LYONS, *Le Triomphe...*, *op.cit.*, p. 178.

étaient avant tout les propriétaires et les rentiers qui disposaient du temps libre, ainsi que les employés des bureaux et les élèves³³⁹.

3.4. La presse de la fin du siècle

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la presse est devenue le principal organe de la publication des nouveautés littéraires et scientifiques. Plus facilement accessible que les livres, elle s'est adressée à un public sans doute plus large et plus varié. Quotidienne ou périodique, parisienne ou provinciale, la presse s'occupait de thématiques diverses. Ainsi elle donnait lieu à la publication des récits de voyage, souvent sous forme de feuilleton. L'étude de la presse est de la plus haute importance pour pouvoir estimer la contribution des textes viatiques aux changements de la conception du monde.

La période entre 1881 et 1914 était l'âge d'or de la presse française dans le sens politique, économique et culturel. La vente et la diffusion de la presse étaient libres, ainsi que la publication et la fondation des journaux³⁴⁰. La technique de l'imprimerie s'est développée considérablement : les machines modernes permettaient d'augmenter le nombre des tirages et la qualité tout en réduisant les frais et le temps de la production. D'abord le télégraphe, ensuite le téléphone permettaient d'acquérir rapidement les nouvelles. La distance géographique ne causait plus de retard dans la communication des événements. Grâce au chemin de fer, la diffusion des feuilles est devenue plus rapide, plus sûre, et une plus grande quantité pouvait être transportée. La technique d'insertion des illustrations s'est développée également. À la fin des années 1880, la photographie a partiellement remplacé les croquis.

La période est également celle de l'ouverture au monde. Les nouvelles sont devenues plus diversifiées, plus régulières et touchaient des territoires toujours plus lointains. Le style journalistique, le langage utilisé sont aussi devenus plus compréhensibles. Le journal n'était plus un simple support de l'opinion : il jouait un rôle essentiel dans sa formation, il faisait circuler et débattre les idées³⁴¹.

³³⁹ *Ibid.*, p. 187.

³⁴⁰ La police administrative contrôlait cependant la vente et la distribution. Tous les organes qui menaçaient la « tranquillité publique » étaient pénalisés.

³⁴¹ Pierre KARILA-COHEN, « L'opinion (la généalogie de la notion d'opinion, de l'individu libéral à ses avatars fin de siècle) », in Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.*, pp. 1356-1366.

D'importantes changements sont survenus lors de la période étudiée et dans les techniques et dans la fonction du journal. Le journal est devenu une lecture populaire, des nouvelles formes de traitement de l'actualité apparaissaient en parallèle avec un journalisme d'information qui a remplacé le journalisme d'opinion de la monarchie de Juillet³⁴². L'information est devenue accessible pour tous. Elle est arrivée plus rapidement et souvent sans commentaire. L'objectivité, la brièveté, la volonté de communiquer seulement l'essentiel ont transformé la structure des journaux et aussi les habitudes de lecture. Les reportages, les interviews, les dépêches envoyées des lieux de l'événement ont augmenté la neutralité et l'exactitude. Le journalisme est devenu un vrai métier, l'information s'est transformée en marchandise. Les quotidiens ont été de plus en plus remplis d'actualités non-politiques. De nouvelles rubriques ont fait apparition, comme le fait divers, le sport, le divertissement, les spectacles³⁴³. Le roman-feuilleton, nouvelle forme de publication, a marqué son siècle en augmentant considérablement le goût à la lecture. Parallèlement à la persistance de la presse politique, plusieurs nouveautés ont apparu : la presse féminine, la presse enfantine, la presse de jeunesse, la presse littéraire, la presse illustrée, les journaux de sport, de l'économie, de la chasse ont élargi le choix.

Les statistiques sur la presse de la III^e République nous donnent des résultats souvent contradictoires sur les tirages et le nombre des lecteurs. À côté des statistiques abondantes sur les grands organes de presse imprimés à Paris, les feuilles provinciales n'étaient souvent ni enregistrées, ni archivées, ce qui rend impossible de dessiner une image complète. Certaines tendances se dessinent cependant clairement. La presse qui a vécu une évolution remarquable au cours du siècle est entrée dans la vie quotidienne pendant les années 1880 même dans les zones rurales³⁴⁴. Elle a atteint les masses, la lecture est devenue une activité habituelle.

Les quotidiens et les magazines parisiens étaient les plus importants organes de presse, diffusés dans l'ensemble du pays. La vente au numéro qui a de plus en plus remplacé l'ancien système d'abonnement a également augmenté la popularité des journaux et a modifié leur présence dans l'espace et dans le temps³⁴⁵. Grâce à l'accessibilité et au prix modique, les milieux populaires commençaient à lire des journaux qui sont devenus ainsi des produits de grande consommation. Grâce à l'activité commerciale des éditeurs et la publicité omniprésente,

³⁴² Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT, « Les scansions internes à l'histoire de la presse », in Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.* pp. 249-268.

³⁴³ Dominique KALIFA, Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT, « Le quotidien », in Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.*, pp. 267-294.

³⁴⁴ Judith LYON-CAEN, *Lecteurs...*, *op.cit.*

³⁴⁵ *Ibid.*

même les non-lecteurs pouvaient entrer en contact avec le journal et ainsi avec la nouvelle elle-même. Les journaux soigneusement exposés dans les vitrines des magasins ont permis à tout le monde d'être conscient des événements du monde entier³⁴⁶.

3.4.1. La presse provinciale et la presse du Midi

L'évolution de la presse provinciale est moins documentée que celle de Paris. D'après les statistiques, le nombre des feuilles se multipliait au cours du siècle, mais leur existence était éphémère et leur nombre largement inférieur à celui de la capitale. Il est difficile de désigner leur âge d'or car ceci variait selon les régions. Au XIX^e siècle, les journaux locaux sont des créations relativement nouvelles. La presse parisienne continuait à être lue en province avec la grande presse départementale³⁴⁷. La presse provinciale montrait des différences selon les traditions politiques et religieuses, les spécificités sociales et culturelles et le niveau de l'industrialisation et la structure des communautés (chef-lieu, villes, village) des différentes régions. Une forte disparité entre la quantité et la qualité de la lecture peut être perçue entre les deux extrémités, notamment l'élite des grandes villes provinciales et les paysans isolés des zones rurales. Les grandes villes ont atteint le niveau de Paris en ce qui concerne l'accessibilité de la presse et le nombre proportionnel des lecteurs. Dans les zones rurales, plus conservatrices et plus attachées à la religion, la presse n'a pénétré que lentement tandis que des grandes villes, surtout commerciales, disposaient de propres organes de presse³⁴⁸. D'après l'étude d'Anne-Marie Thiesse, l'achat du journal à la campagne était une activité de dimanche. Chez les paysans, l'habitude de lire les quotidiens s'est développée seulement après la Grande Guerre. Les raisons de ce retard se trouvent dans l'alphabétisation lente et dans l'indifférence des populations souvent isolées³⁴⁹. Au contraire, les ouvriers des villes de province achetaient régulièrement, tous les matins avant le travail, le journal à un sou³⁵⁰.

À la fin du siècle, le journal était omniprésent : les chefs-lieux de canton disposaient au moins d'un hebdomadaire, les préfectures au moins d'un quotidien. La qualité de ces organes de presse était cependant inégale. Comme le note Vincent Robert, le tirage des organes de

³⁴⁶ *Ibid.*

³⁴⁷ Claude BELLANGER, *Histoire..., op.cit.*, p. 395.

³⁴⁸ Marie-Ève Thérénty, *La culture de la presse..., op.cit.*, pp. 1325-1326.

³⁴⁹ Claude BELLANGER, *Histoire..., op.cit.*, p. 142.

³⁵⁰ Judith LYON-CAEN, *Lecteurs..., op.cit.* ; Judith Lyon-Caen fait référence à l'œuvre suivante : Anne-Marie THIESSE, *Le roman du quotidien: lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Seuil, 2000.

presse provinciale était souvent médiocre et les rédactions squelettiques. Les débats politiques figuraient parmi les sujets préférés aussi bien que les sujets nationaux ; cependant, la presse locale ne montrait pas d'intérêt pour les affaires étrangères³⁵¹. Nous devons attacher une grande importance à ce dernier constat car ce désintérêt peut influencer le nombre des textes traitant les colonies. Nous supposons cependant que les colonies, au moins celles du Maghreb, n'étaient pas conçues comme des territoires étrangers à cause de leur statut attaché à la France. Dans ce cas-là, la proximité géographique peut également renforcer l'apparition des nouvelles dans les quotidiens.

Les feuilles locales étaient d'importants instruments des campagnes électorales et leur publication était souvent arrêtée après la fin de la période électorale. Les articles étaient souvent violents et provocateurs, sinon ils transmettaient des messages propagandistes. En ce qui concerne les actualités, ils empruntaient des articles de la presse parisienne ce qui causait un retard de la publication des nouvelles. Au cours du siècle, nous constatons de plus en plus souvent que les journaux de province traitaient des problèmes locaux en reléguant au second plan les actualités parisiennes, nationales et mondiales.

Le nombre des grands quotidiens s'est accru quelque peu en province. Le public lisait régulièrement les grands titres de Paris comme le *Petit Journal*, le *Petit Parisien*, *Le Journal* et *Le Matin*. En même temps, nous trouvons deux grands journaux dans le Midi : *Le Petit Marseillais* et *La Dépêche de Toulouse*. Parmi les feuilles provinciales, les journaux du Midi, notamment le *Petit Méridional* et la *Dépêche de Toulouse*, sont les premiers à disposer d'un système d'éditions locales et à avoir des correspondants même dans les petites villes. Malgré la modernisation technique et les éditions locales, les journaux de province arrivaient plus lentement à acquérir les nouvelles. Par conséquent, les grands quotidiens de Paris étaient plus lus en province car ils publiaient les actualités plus rapidement et ils servaient des informations plus précises³⁵².

Parallèlement aux grands quotidiens, les revues manifestaient « la vitalité des élites intellectuelles locales » et marquaient leur identité³⁵³. La création du *Congrès. Association intellectuelle des Provinces* témoigne d'un cercle intellectuel qui marquait la vie culturelle du Midi. Thomas Loué recueille plusieurs revues qui ont été publiées dans la région méditerranéenne à l'époque, comme *La Vigie*, *la Revue du Midi*, *la Revue de Montpellier*, *la*

³⁵¹ Vincent ROBERT, « Paysage politiques, cohérences médiatiques », in Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.*, p. 240.

³⁵² *Ibid.*, pp. 245-246.

³⁵³ Thomas LOUÉ, « La revue », in Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.*, p. 344.

Revue de la Corse et les *Annales du Midi*. Il souligne également que ces revues contribuent à la construction d'une culture nationale, tout en respectant les valeurs locales. Il ajoute que les revues montraient l'opposition entre centre et province et une production intellectuelle différenciée. Le grand atout de ces périodiques était cependant qu'elles ont brisé l'image créée sur la province érudite et retardée, et elles ont montré que les régions lointaines de Paris sont également capables de la production intellectuelle et de l'acceptation des valeurs nationales³⁵⁴.

Il n'est pas possible de donner avec exactitude le nombre des lecteurs de la presse en province. Les statistiques aident cependant à dresser les tendances. James Smith Allen évoque qu'entre 1860 et 1906 le nombre des quotidiens publiés s'est multiplié par soixante, ce qui est une augmentation énorme³⁵⁵. En même temps, il souligne la supériorité numérique des feuilles parues à Paris³⁵⁶ ce qui renforce encore une fois l'idée que les organes provinciaux influençaient moins l'opinion publique et la vision du monde.

3.5. Lire le voyage

Le récit de voyage était considéré dès le début du XIX^e siècle comme le principal instrument de la vulgarisation du savoir qui rendait accessible une culture générale au grand public. La popularité des textes viatiques au XIX^e siècle était due à la volonté de s'instruire et de connaître le monde. La science et la technique qui représentaient la modernité sont devenues les « emblèmes du siècle ». L'œuvre d'Édouard Charton intitulé *Voyageurs anciens et modernes ou Choix des relations de voyage les plus intéressantes et les plus instructives* publié entre 1854 et 1857 témoigne l'intérêt du public aux textes relatifs au sujet de voyage, indépendamment de la forme et du genre. L'importance de la « popularisation » des connaissances a accru dans la deuxième moitié du siècle, et surtout après 1860³⁵⁷. La politique éditoriale de plus en plus libéral mettait l'accent sur la propagation du développement scientifique. Le processus est devenu encore plus évident après 1881, où les résultats scientifiques étaient mis à la disposition du grand public, soulignant ainsi le progrès spectaculaire de la nation française. Nous

³⁵⁴ Marc MARTIN, *La presse départementale...*, *op.cit.*

³⁵⁵ James Smith ALLEN, *In the public eye...*, *op.cit.*, p. 42.

³⁵⁶ *Ibid.*

³⁵⁷ Lise ANDRIES, « Vulgarisation scientifique et naissance de la culture générale », in Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.*, pp. 1467-1475.

constatons qu'avec plusieurs genres didactiques, le récit de voyage a ouvertement servi ces ambitions en montrant au public les découvertes et les conquêtes effectuées ailleurs.

Le récit de voyage est devenu le porte-parole du progrès. Sa responsabilité s'étendait sur l'éducation des citoyens, la formation du sentiment national et la légitimation des causes politiques. Cette tâche importante et complexe ne peut pas être dissociée du statut de grande puissance que la France avait à cette époque-là. La description des territoires lointains servait non seulement à satisfaire la curiosité de lecteurs mais aussi à illustrer la capacité de l'homme moderne de conquérir le monde. Le grand nombre des textes, leur parution régulière dans différents organes de presse et dans des éditions indépendantes ne permettaient pas aux lecteurs de négliger leur présence. Le genre apparaissait comme genre instructif par excellence. Néanmoins, tous les textes viatiques n'avaient pas la même importance. Lors de l'évaluation de leur potentiel de conviction, nous devons étudier l'influence de l'organe dans lequel ils ont été publiés et la fréquence du choix de l'itinéraire afin de mieux juger des connaissances au préalable des lecteurs.

Au XIX^e siècle, nous pouvons distinguer trois grands types de récit de voyage. Le premier était publié à la demande de l'État pour remplir les statistiques, le deuxième était rédigé pour instruire et distraire. Ces deux types de textes donnent la priorité à l'exactitude des détails et à la présentation de la réalité. Finalement, les descriptions des écrivains voyageurs étaient prédominées par le style et voulaient avant tout plaire au public. L'écrivain cherchait des valeurs esthétiques afin de gagner les faveurs du public lecteur qui devait être de préférence nombreux. Les textes préparés dans l'objectif statistique étaient en principe dédiés à un public intellectuel, scientifique, et restreint. Les comptes rendus rédigés dans un registre spécifique étaient édités en un nombre d'exemplaires limité et à un prix élevé. Ils étaient réservés aux bibliothèques savantes et aux intellectuels. Les ouvrages professionnels n'étaient donc aptes ni à vulgariser le savoir ni à distraire le lecteur³⁵⁸. Néanmoins, les récits écrits dans un style simple et contenant des aventures personnelles intéressaient les lecteurs. La presse de plus en plus commercialisée s'est adaptée à ce besoin et publiait régulièrement des extraits de récit de voyage et des descriptions des pays lointains qui amusaient en même temps le lecteur. Le sujet intéressait tellement le public lecteur que des revues et des magazines se sont spécialisés à la publication des textes viatiques. Non seulement la presse spécialisée aux voyages, mais aussi

³⁵⁸ Sylvain VENAYRE, *Le voyage..., op.cit.*

plusieurs types de revues ont publié des récits de voyage. Des feuilles étaient rédigées à Paris et achetées avant tout par un public lecteur parisien.

La presse de la deuxième moitié du XIX^e siècle était particulièrement sensible aux nouvelles des territoires lointains. La publication des textes viatiques suivait les tendances du XVIII^e siècle, notamment de présenter et de critiquer les voyages³⁵⁹. Le nombre des études scientifiques des territoires et des civilisations et, avec ceci des publications, augmentait tout au long du siècle. Les textes viatiques ont été publiés sous formes diverses, allant du court article de presse aux ouvrages en plusieurs volumes. Ils paraissaient dans plusieurs types d'imprimés. Les récits des voyages correspondaient aux exigences du lecteur-public et de l'État ; par conséquent, ils comblaient la presse.

À la fin du siècle, les textes viatiques étaient facilement accessibles pour le public lecteur grâce à leur grande fréquence et la pluralité des formes. Le lecteur pouvait trouver des récits de voyage sous forme de livre ou publiés dans la presse. Cette dernière consacrait une large place aux textes viatiques déjà au XVIII^e siècle. Dès le début du XIX^e siècle, les revues géographiques publiaient régulièrement des récits de voyage qui servaient à illustrer les découvertes. L'une des pionnières, les *Annales des voyages* (1807-1814), puis les *Nouvelles Annales des voyages* fondées en 1819 utilisaient les récits de voyage comme « documents les plus fiables »³⁶⁰. Les *Annales de géographie* lancées en 1891, porte-parole de la nouvelle école de géographie, redéfinissaient la science et écartaient la géographie des récits de voyage. Parallèlement aux revues géographiques publiées à Paris, des revues locales ont été rédigées. Leur nombre n'est pas connu car elles étaient mal administrées et leur existence était souvent éphémère. Nous devons cependant mentionner la Société de Géographie de Lyon dont l'œuvre vulgarisateur se distinguait parmi les sociétés scientifiques provinciales.

À Paris et dans les villes portuaires, les revues de la marine ont également participé à la description des voyages vers les pays lointains, privilégiant les récits de naufrages³⁶¹. Des produits périodiques envoyés gratuitement aux membres des différentes sociétés jouaient également un rôle dans la diffusion des récits de voyage.

Les revues littéraires contenaient également des textes viatiques. La plus connue parmi elles était la fameuse *Revue des Deux Mondes* dont le titre original a même contenu l'expression

³⁵⁹ Sylvain VENAYRE, « Le voyage, le journal et les journalistes au XIX^e siècle », in *Le Temps des Médias : Le Tour du monde. Médias et voyage*, n°8, 2007/1, pp. 46-56.

³⁶⁰ Sylvain VENAYRE, « La presse de voyage », in Dominique KALIFA, *La civilisation..., op.cit.*, pp. 465-480.

³⁶¹ Ainsi les *Annales maritimes et coloniales*, *Le Navigateur*, *La France maritime*, *Le Journal de la Société générale des naufrages*, le *Journal de la Marine*, le *Journal de la Flotte*, le *Journal du Havre*.

« journal des voyages ». Les récits de voyage ont été également publiés dans certains quotidiens, sous forme de feuilleton. Néanmoins, le quotidien n'était pas l'organe le plus approprié à la publication des textes viatiques. Souvent, les quotidiens mentionnaient le fait qu'un voyage important était en cours ou avait été effectué. Nous pouvons également trouver des références à des récits de voyage parus ailleurs.

Dans un article intitulé *Le voyage, le journal et les journalistes au XIX^e siècle*, Sylvain Venayre énumère des titres de presse publiant des récits de voyage au cours du siècle. Il mentionne comme pionniers les *Annales maritimes et coloniales* (1816-1847), les *Annales de la Propagation de la Foi* (1822-1974), le *Journal des Missions évangéliques* (1826-1936), le *Mercure de France* (1672-1965), la *Revue de Paris* (1829-1970), et la *Revue des Deux Mondes* (1829-). Il s'agit de journaux qui n'étaient pas spécialisés aux voyages. Pourtant, les pays lointains et la relation de la France à l'étranger étaient dans leur centre d'intérêt. Au début du XIX^e siècle, les premiers feuilles spécialisées aux voyages apparaissaient, ainsi les *Nouvelles Annales de voyage* (1819-1865) et le *Bulletin* de la Société de Géographie de Paris (1822-). Dans la deuxième moitié du siècle, nous pouvons constater l'élargissement du public et par conséquent, la diversification des feuilles. Les revues de vulgarisation moins chers et moins luxueux ont vu le jour comme le *Tour du Monde* (1860-1914) et le *Journal des voyages* (1877-1949). Ensuite, les magazines illustrés ont réinterprété la manière de faire connaître le monde. Comme nous pouvons constater d'après l'exemple du *Magasin pittoresque* (1833-1938), du *Musée des familles* (1833-1900), et de l'*Illustration* (1843-1944), le voyage est devenu un sujet par excellence de la presse illustrée. Non seulement les périodiques, mais aussi les quotidiens s'intéressaient aux voyages : certes surtout dans leur supplément hebdomadaire, mais le *Petit parisien* (1876-1944) et le *Petit journal* (1863-1944) publiaient régulièrement des récits de voyage, souvent illustrés.

Dans son étude parue dans *La civilisation du journal*, Sylvain Venayre divise les principaux organes contenant des récits de voyage en quatre catégories principales³⁶². Les imprimés scientifiques constituent un premier groupe qui se compose essentiellement des bulletins des différentes sociétés savantes (comme les sociétés de géographie et d'anthropologie). D'après ces publications, le voyage est un « support de l'enquête savante »³⁶³. Ensuite, dans un deuxième groupe il classe les imprimés religieux qui contiennent des textes issus d'une mission ou d'un pèlerinage. Les *Annales de la propagation de la foi*, le *Journal des*

³⁶² Sylvain VENAYRE, « La presse du voyage », in Dominique KALIFA, *La civilisation..., op.cit.*, pp. 465-480.

³⁶³ *Ibid.*

missions évangéliques et les *Missions catholiques* partagent également des récits de voyage qui racontent souvent les expériences vécues à l'intérieur des peuples autochtones. Ces récits ont une valeur inestimable car les missionnaires ont vu les autochtones de près, ils vivaient avec eux qui est un atout que peu d'autre voyageur pouvait imiter.

Dans le troisième groupe figurent les imprimés « colonialistes » qui seront de notre point de vue particulièrement importants. Il s'agit d'un ensemble de textes sans traits caractéristiques communs, sauf le lien colonial. Les auteurs approchent la question coloniale de plusieurs points de vue, dont scientifique, économique et culturel. La *Revue coloniale* lancée en 1843 manifestait un clair intérêt pour la question coloniale. Les publications se sont multipliées avec l'intensification de la conquête. L'*Économiste français* lancé en 1862 tentait de soutenir les avantages économiques de la colonisation. Le *Bulletin* de la Société de Géographie encourageait également la conquête. La Société de géographie commerciale a lancé son bulletin « colonialiste » et en 1875 un journal intitulé *Exploration. Journal des conquêtes de la civilisation sur tous les points du globe*. Dans les années 1890, la presse « coloniale » s'est élargi sous l'influence du « parti colonial ». La *Dépêche coloniale* et la *Quinzaine coloniale* illustrent cette tendance.

Dans le dernier groupe, Venayre place les imprimés « touristique » qui contenaient des informations relatives aux voyages et qui diffusaient également les comptes rendus des voyages. Leur popularité était redevable à la démocratisation des voyages. L'*Indicateur des chemins de fer* (1849) et l'une des publications plus importantes qui servaient les touristes avec des informations indispensables. Il a été suivi par un véritable flux des guides de voyage, revues, augmentés et réimprimés sans cesse. Avec l'essor du tourisme et le développement de l'infrastructure touristique, les journaux destinés aux touristes se sont multipliés. Leur liste commence par le *Journal des voyageurs et des étrangers* (1827) et le *Touriste* (1842). Les agences de voyages ainsi que les sociétés de sport ont également publié leurs propres textes pour orienter les touristes. Les exemples les plus connus sont le *Bulletin du Club alpin français*, le *Touring Club de France*, *Le Vélo* et *L'Auto*. L'ensemble de ces organes transmettaient plutôt des informations aux voyageurs au lieu de publier des récits de voyage.

Dans les années 1880, un nouveau type de journal spécialisé aux récits de voyage est né. Contrairement aux autres organes mentionnés ci-haut, sa particularité consistait à publier uniquement des textes relatifs aux voyages. Les articles et les comptes rendus étaient de préférence illustrés attirant ainsi un public lecteur plus nombreux. Cette nouvelle catégorie mettait au centre l'illustration et l'expérience du voyage. Le titre pionnier était *Le Monde*

inconnu. Journal des nouveaux voyages. Le *Tour du monde*, le premier périodique illustré, est devenu le plus connu de toutes les revues, entièrement consacré aux voyages et destiné à un public d'adultes. Le *Magasin d'éducation et de récréation* (1864) où la plupart des œuvres de Jules Verne ont été publiées, s'adressait aux enfants. Les récits de voyage y apparaissaient comme un « support du discours éducatif »³⁶⁴. Les parutions plus tardives comme le *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer* (originellement paru sous le nom de *Sur terre et sur mer* en 1875), le *Globe-Trotter* (1902) et les *Grandes Aventures* (1912) s'ajoutent à cette nouvelle génération des journaux de voyage.

Sandrine Lemaire établit un classement similaire à celui de Sylvain Venayre à propos de la « presse coloniale métropolitaine ». Elle distingue des « revues militaires et marines », des « revues consacrés aux commerces », des « revues des voyageurs et des géographes » et des « revues des missionnaires ». Parmi les revues des voyageurs et des géographes, elle mentionne le *Bulletin de la Société de Géographie*, *L'Exploration* (1875), la *Revue de géographie* (1877), le *Bulletin de la Société de géographie commerciale* (1878), Le *Tour du Monde* et l'*Annuaire de la presse coloniale* (1891)³⁶⁵.

Les tentatives de catégorisation confirment l'idée selon laquelle le récit de voyage joue un rôle différent selon les exigences de l'époque. Avant la deuxième moitié du XIX^e siècle, il a été considéré comme support des sciences, tandis qu'à partir des années 1860, une presse de voyage pure s'est définie pour devenir l'instrument de la formation des « bons citoyens »³⁶⁶. Cette description nous indique également que le récit de voyage est non seulement un genre difficilement définissable mais aussi interdisciplinaire. Vulgarisateur, souvent destiné aux enfants et lié aux questions politiques et coloniales, il constitue un genre presque inclassable. La pluralité des organes qui peuvent contenir des textes viatiques oblige le chercheur de s'imposer des limites. Nous pouvons également constater que la grande presse spécialisée aux voyages a été centrée à Paris. Aucun organe provincial n'a réussi à bénéficier de l'appréciation des lecteurs parisiens.

La lecture des récits de voyage a produit un effet important sur les lecteurs. Les textes viatiques ont élargi les horizons et ont transformé l'image que les gens moyens avaient créée sur le monde. Le grand nombre de textes produits au XIX^e siècle a prouvé d'une façon plus convaincante non seulement l'existence des territoires lointains souvent décrits comme

³⁶⁴ *Ibid.*

³⁶⁵ Sandrine LEMAIRE, « La presse coloniale métropolitaine », in : Dominique KALIFA, *La civilisation..., op.cit.*, pp. 515-521.

³⁶⁶ *Ibid.*

mystérieux mais aussi qu'ils étaient parcourables, de plus appréhensibles et transformables. Les lecteurs pouvaient comprendre que hors de leur communauté fermée et souvent isolée, un monde plus large et très divers existait et que d'autres peuples avaient d'autres valeurs, traditions, croyances et habitudes. Tout cela a incité à reconsidérer la place de l'homme dans le monde.

La réflexion du XIX^e siècle a finalement démontré la supériorité de l'homme européen sur toutes les civilisations. La volonté de prouver la supériorité européenne dominait le discours tout au long du siècle. La course aux territoires lointains et pour la suprématie ne concernait guère les hommes moyens travaillant sur les champs ou dans les usines, vivant dans une petite communauté fermée. Ceux qui lisaient régulièrement ont cependant compris que le monde était beaucoup plus vaste et plus varié que l'environnement dans lequel ils vivaient. La relation de l'homme à son lieu d'habitat et à son entourage a changé. Sur une plus grande échelle, l'attitude de l'homme envers sa nation a été transformée car l'inventaire du monde s'est déroulé en même temps que l'expansion du nationalisme.

3.5.1. Textes illustrés, photographie et récit de voyage

L'illustration modifie incontestablement le processus de la représentation du monde et la création de l'image sur les endroits lointains. Pour cette raison, il est nécessaire d'étudier l'histoire des illustrations qui accompagnent les textes.

Le premier journal en couleur a été imprimé en 1890. Les magazines et les suppléments hebdomadaires des quotidiens privilégiaient l'image car elle attirait l'attention du public. Les quotidiens utilisaient rarement des images car leur fonction était moins de divertir. L'image à la une apparaissait au début des années 1900³⁶⁷. L'insertion de la photographie et surtout, sa reproduction se faisait attendre jusqu'au début des années 1900 à Paris et jusqu'à la veille de la Grande Guerre en province³⁶⁸. En revanche, les magazines illustrés jouissaient d'une grande popularité.

La conception du monde a changé radicalement avec la généralisation de la photographie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le lecteur n'était plus obligé de recourir

³⁶⁷ Claude BELLANGER, *Histoire...*, *op.cit.*, p. 280.

³⁶⁸ Gilles FEYEL, « Les transformations technologiques de la presse au XIX^e siècle », in Dominique KALIFA, *La Civilisation...*, *op.cit.*, pp. 97-139.

à son imagination et la possibilité de se faire une image différente de la réalité diminuait. Avec la photographie il est devenu possible de montrer l'inexplicable. Le voyageur ne devait ni inventer des mots pour expliquer l'inconnu ni décrire longuement l'objet que le lecteur n'a jamais vu. La photographie facilitait ainsi le travail du voyageur et du lecteur. Elle a également augmenté la crédibilité du récit de voyage³⁶⁹. Le développement technique a permis que des images de bonne qualité illustrent les articles. L'illustration commençait à devenir une attente généralisée des lecteurs du récit de voyage. Si les images du monde entier étaient accessibles, l'illustration photographique des livres coûtait encore cher. La photographie apparaissait régulièrement d'abord dans la presse périodique dans les années 1880 et seulement vingt ans plus tard dans les quotidiens³⁷⁰. Dans le cas des quotidiens, il fallait attendre que la technique de l'insertion et de la multiplication des images soit assez rapide et fiable, mais aussi que l'image prise de loin puisse être transmise rapidement. Avec la photographie, les publications spécialisées à l'aventure et du voyage se répandaient, en même temps que les cartes postales et les albums photographiques. L'exotisme, l'orientalisme, l'Autre se redéfinissaient grâce aux clichés paru désormais en grand nombre³⁷¹.

³⁶⁹ L'appareil photo est également devenue l'important compagnon de l'explorateur. Les explorateurs devaient désormais illustrer leurs recherches avec des images qui ont largement augmenté l'objectivité. V. Pierre SINGARAVÉLOU, *L'Empire..., op.cit.*, p. 14.

³⁷⁰ Laurent MARTIN, « Point de vue sur les images du monde. Voyage, photographie, médias de 1839 à nos jours » [en ligne], in *Le Temps des médias*, vol.8., n°1, 2007, pp. 142–158. Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/tdm.008.0142> (Consulté le 01 octobre 2023)

³⁷¹ L'illustration photographique a, sans aucun doute, révolutionné la compréhension des récits de voyage et la formation de l'image sur les pays lointains. La photographie permet de documenter et facilite les descriptions. André Rouillé souligne que l'apparition de la photographie est indissociable de la modernisation du XIX^e siècle et du changement de la perception dû à la révolution industrielle. Il note qu'elle « assure la médiation entre ici et ailleurs ». Elle permet également de découvrir ultérieurement des détails que le voyageur n'avait pas perçus au moment de la prise des clichés. La photographie permet ainsi de réinterpréter les souvenirs du voyage, non seulement pour le public lecteur, mais aussi pour le voyageur. L'appareil photo se met au service de la vulgarisation de la culture et de l'idéologie. Pourtant, il attire l'attention sur le fait que les clichés enregistrés par l'appareil transforment la réalité. Dans un certain sens, la photographie crée même une autre réalité. Cela est un caractère fort similaire avec le récit de voyage qui tente également représenter la réalité tout en le changeant grâce à la subjectivité de l'auteur et la singularité de sa perception. Contrairement à la rédaction du récit de voyage, qui est dans la quasi-totalité des cas postérieure au retour, la photographie est instantanée, prise simultanément à la perception de l'objet, et ne peut être, en aucun cas, postérieur. La photographie a un rôle important d'archiver les choses vues et de moderniser les savoirs recueillis sur le monde. En même temps, elle unifie les images créées sur telle ou telle partie du monde, car les clichés se répandent plus vite et dans un cercle plus large que les textes. Alain Fleig démontre combien la photographie a contribué à la formation de l'image de l'Orient reliant les clichés qui représentent les principaux éléments de l'orientalisme comme les paysages, les autochtones, les ruines, le romantisme, le paradis perdu, les scènes nostalgiques. Il souligne en même temps que les clichés sur le Maghreb colonial sont moins fantasmés, car ils sont originaires d'un voyage bref, touristique. D'après les clichés pris au XIX^e siècle, Fleig distingue un « Orient nord-africain » qui est un Orient banal, naïf, rempli des enfants et des mendiants. Il représente un territoire des « cartes-postales » dont les personnages les plus célèbres sont les Bédouins et les jeunes femmes. Pourtant, ces images étaient si répandues qu'elles ont perdu leur charme. Voir : André ROUILLÉ, *La photographie : entre document et art contemporain*, Paris, Gallimard, 2005, pp. 29, 44, 64, 93-94, 113, 120-138. ; Claire BUSTARRET, « Vulgariser la Civilisation : science et fiction » d'après

La généralisation de la photographie eut plusieurs étapes. Dans un premier temps, les scientifiques et les militaires utilisaient l'appareil photo pour documenter minutieusement le terrain à conquérir ou à explorer. Après la naissance des appareils facilement portables et moins chers, les voyageurs et les touristes commençaient à éterniser les images les plus séduisantes. Suite à leurs activités, les scènes les plus souvent photographiées sont devenues des clichés.

photographie« », in Stéphane MICHAUD, Jean-Yves MOLLIER, et Nicole SAVY, *Usages de l'image au XIX^e siècle*, Paris, Creaphis Editions, 1992 pp. 129-142. ; Alain FLEIG, *Rêves de papier: la photographie orientaliste, 1860-1914*, Neuchâtel, Ides et Calendes, 1997, pp. 11, 15-16, 40-42. ; Guy BARTHÉLÉMY, « Photographie et représentation des sociétés exotiques au XIX^e siècle » [en ligne], in *Romantisme*, vol. 29.n°105, 1999, pp. 119–131. Disponible sur : <https://doi.org/10.3406/roman.1999.4355> (Consulté le 01 novembre 2023). ; Danièle MÉAUX, « Représentations de l'Orient: projets photographiques et médiations culturelles » [en ligne], in *Romantisme*, vol. 29, n°105, 1999. Disponible sur : pp. 107–118. Disponible sur : <https://doi.org/10.3406/roman.1999.4354> (Consulté le 01 octobre 2023). ; Laurent MARTIN, *Point de vue...op.cit.*

4. Pratiques de lecture en Hongrie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle

L'accès à la lecture en Hongrie a nettement augmenté au cours du XIX^e siècle. L'évolution des habitudes de lecture a été influencée par d'autres facteurs qu'en France : la composition de la société, le progrès de l'alphabétisation, les traditions littéraires, la nature des questions qui intéressaient le public ont créé un cadre différent. Tout d'abord, le caractère multiethnique du pays empêchait un développement homogène, malgré la magyarisation promue en partie par le gouvernement hongrois, en partie par la volonté de certains groupes non-magyars (Allemands, Juifs...) d'obtenir la plénitude des droits politiques. La persistance de l'allemand comme langue vernaculaire a ralenti l'extension de la culture proprement hongroise. La vie politique et le statut de la Hongrie à l'intérieur de la Monarchie ont influencé les thématiques littéraires et l'évolution de la presse.

L'insuffisance des statistiques et les lacunes de recherche sur la période rend impossible de dessiner une image complète des habitudes de lecture en Hongrie. Nous tentons cependant de présenter en grandes lignes les principales caractéristiques de la période³⁷².

³⁷² Gábor Gyáni attire l'attention sur le fait que les recherches menées jusqu'à nos jours concernent uniquement l'histoire politique et littéraire de la presse (et de la lecture). Il souligne cependant qu'une étude de point de vue de l'histoire sociale serait nécessaire et pourrait réinterpréter les connaissances jusqu'ici accumulées. Il propose d'étudier l'histoire de la presse en tenant compte des principaux changements qui sont survenus dans une époque donnée, ainsi que des influences que la société avait sur l'évolution de la presse et vice-versa. Même si Gyáni se concentre sur la presse et ne mentionne pas la littérature, ses propositions pourront être élargies à l'ensemble de l'histoire de la lecture. Olga Granasztói énumère quelques questions de haute importance qui pourront également réinterpréter notre conception sur les habitudes de lecture. Elle évoque la possibilité d'une étude des espaces communes et individuelles de la lecture, ainsi que la participation des illettrés dans le processus d'acquisition des connaissances. Elle s'interroge sur la valeur du livre comme article de commerce et le rôle de l'auteur dans le processus de la commercialisation du livre. L'insuffisance des statistiques sur les bibliothèques et sur leurs lecteurs pose également un grand problème aux recherches. Elle attire l'attention sur le fait que les statistiques de vente ne sont pas suffisantes pour mesurer le nombre réel des lecteurs, car publier et acheter un livre ne veut pas forcément dire de le lire. De plus, les mouvements intraquables des livres – comme le prêt entre amis ou la lecture dans une bibliothèque ou dans un cabinet de lecture – rendent encore plus difficile toute estimation. Voir plus en détails: Gábor GYÁNI, « Sajtótörténet a társadalomtörténész szempontjából » (L'histoire de la presse du point de vue du sociologue) [en ligne], *Médiakutató*, vol. 7, n° 1, 2006, pp. 57-64. Disponible sur : https://mediakutato.hu/cikk/2006_01_tavasz/04_sajtotortenet/ (Consulté le 05 avril 2022). ; Olga GRANASZTÓI, « Olvasótól - olvasóig. Észrevételek a magyar olvasástörténeti kutatások aktuális kérdéseiről » (Du lecteur au lecteur. Remarques sur les questions actuelles des recherches de l'histoire de la lecture hongroise), *KORALL*, n°43, 2011, pp. 5-24.

4.1. Élargissement timide du public lecteur

Si l'élargissement du public lecteur est sans équivoque, il est loin d'atteindre le même niveau qu'en France. Il suffit d'évoquer le simple fait que le nombre des illettrés a dépassé 33% en 1910³⁷³. En même temps, si nous examinons uniquement la Hongrie à l'intérieur de la Monarchie austro-hongroise, nous pouvons constater une nette augmentation du public lecteur et de la publication des périodiques et des livres. Nous devons cependant souligner que le taux d'augmentation des chiffres reste largement inférieur à ceux des pays d'Europe occidentale.

La lecture régulière restait une activité réservée à l'élite riche et cultivée même au tournant du siècle. Les motifs en sont les mêmes qu'ailleurs en Europe, avec une différence importante. Dans les pays plus développés de l'Europe occidentale où la population entière était alphabétisée, il n'y avait, en principe, aucun obstacle non matériel devant l'accès à lettre écrite. Ainsi devint la lecture une véritable activité de masse à la fin du XIX^e siècle. En Hongrie, un tiers de la population étant illettré encore à la veille de la Grande Guerre, il était donc par définition exclue de la lecture directe³⁷⁴.

³⁷³ Csaba CSAPODI, András TÓTH et Miklós VÉRTESY, *Magyar könyvtártörténet* (Histoire des bibliothèques hongroises), Budapest, Gondolat, 1987. p. 220.

³⁷⁴ Il n'est pas facile de fournir des statistiques exactes sur la composition du public-lecteur en Hongrie dans la période étudiée. L'insuffisance des enquêtes menées à l'époque ne le permet pas. D'autre part, la complexité de la société multiethnique, parlant plusieurs langues mais étant en retard au niveau de la scolarisation et ainsi de l'alphabétisation soulève des questions qui rendent les chiffres de la statistique incertaines. En principe, les ethnies ne lisaient qu'une littérature religieuse et nationaliste écrite dans leurs langues. Or, l'écrasante majorité des textes étaient publiés en allemand et en hongrois, ce qui a exclu les nationalités unilingues de la lecture. Les ouvrages parus dans la langue des nationalités n'ont constitué que 4-5% de l'ensemble des imprimés. Le système scolaire nuance encore plus les chiffres. L'éducation en langue des nationalités n'était assurée qu'à l'école primaire. Ceux qui voulaient continuer leurs études, devaient parler le hongrois. Par conséquent, les nationalités n'ont terminé que quatre ou six classes, insuffisantes pour s'habituer à la lecture régulière. Les élèves apprenaient à lire et à écrire certes, mais n'étaient pas capables de lire des textes plus complexes, comme des livres. Aussi leur mode de vie ne leur a pas permis de consacrer du temps à la lecture. Máté Kovács, s'appuyant sur les résultats du recensement de la population en 1910, mentionne que 66,7% de la population lisait en 1910, ce qui correspond à 11 775 204 personnes. (Ce chiffre concerne la population âgée de plus de 6 ans.) Selon le recensement, 20 886 487 personnes vivaient alors à l'intérieur de la Hongrie (Croatie comprise), dont 3 230 170 avaient moins de 6 ans et 4 195 694 entre 6 et 14 ans (donc à l'âge de scolarité). Sur l'ensemble de la population, 10 050 575 personnes considéraient le hongrois en tant que langue maternelle et 2 037 435 personnes parlaient allemand. Le reste parlait une langue des nationalités. Les résultats du recensement nous montrent également que parmi les membres des nationalités, 1 939 987 personnes parlaient hongrois. Pourtant, le nombre de ceux qui ont appris à lire et à écrire n'est pas équivalent à celui des lecteurs. Pour estimer le nombre des lecteurs, les statistiques des bibliothèques, des libraires, des éditeurs et de la poste pourraient nous aider. Or, celles-ci ne sont pas suffisamment détaillées. Máté KOVÁCS, *A könyv és könyvtár a magyar társadalom életében (1849-1945)* (Le livre et la bibliothèque dans la société hongroise [1849-1945]), Budapest, Gondolat, 1970. pp. 77-80. ; Publications Statistiques Hongrois, *Recensement général de la population des pays de la Sainte Couronne hongroise en 1910. Sixième Partie : Résumé des résultats*, Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Atheneum, 1924, pp. 195-198. ; Magyar statisztikai közlemények : A magyar Szent Korona országainak 1910. évi népszámlálása. Első rész : a népesség főbb adatai községek és népesebb puszták, telepek szerint (*Recensement général de la population des pays de la Sainte Couronne*

D'ailleurs, nous retrouvons les mêmes causes de la lecture et de la non-lecture qu'en France : la nécessité d'un certain revenu et du temps libre, privilèges de l'élite, ainsi que l'éducation et des connaissances culturelles pour la compréhension des textes. Les membres de l'élite habitaient en général dans les centres politiques, économiques et culturels, ce qui facilitait leur accès à l'imprimé. Finalement, leurs ambitions d'être toujours bien informés exigeait la lecture systématique des journaux, ainsi que des œuvres littéraires classiques et plus récentes. Ils s'abonnaient à plusieurs organes de presse et achetaient volontiers des livres. Les plus riches ont même collectionné des livres et ont constitué une bibliothèque privée³⁷⁵.

Si la lecture passait pour une occupation obligatoire de l'élite, ceci n'était pas vrai pour d'autres groupes de la société. Au cours des deux dernières décennies du XIX^e siècle, le groupe des lecteurs s'est élargi, mais cet élargissement était loin du phénomène perceptible dans les pays de l'Europe occidentale. Les chiffres sont surtout défavorables concernant la lecture régulière des livres. Les statistiques gérés par la poste, responsable de la livraison de la presse, montrent l'élargissement du lectorat des journaux : au début du XX^e siècle, les classes moyennes en étaient déjà des consommatrices régulières. Au même moment, les statistiques sur les possessions de livres ne représentent ni l'augmentation significative de nombre des livres achetés, ni l'élargissement spectaculaire des couches qui avaient accès aux livres. Quelques familles de la classe moyenne possédaient une bibliothèque privée de plusieurs centaines de livres, mais cela n'était pas de règle. Les couches inférieures de la société ne s'intéressaient guère à la lecture. Elles n'ont pas fréquenté l'école, et ne disposaient pas des connaissances nécessaires. De plus, leurs conditions de travail n'ont pas permis d'y consacrer du temps³⁷⁶.

Les statistiques montrent de fortes différences selon les régions et les ethnies. Dans la capitale où l'élite cultivée se concentrait, le nombre des lecteurs était particulièrement élevé, contrairement à des régions rurales et isolées habitées par des minorités. Le nombre des lecteurs dépendait de façon évidente de l'existence ou de l'absence des conditions qui permettaient l'apprentissage de la lecture. Il ne s'agit pas uniquement de l'école, principal lieu d'apprentissage, mais aussi des libraires, des bibliothèques, des établissements qui encourageaient la lecture. Les habitudes culturelles, les coutumes, la nécessité de la lecture et de l'écriture dans la vie quotidienne influencent aussi le nombre des lecteurs. Les ouvrages

hongroise en 1910. Première Partie : Principales données de la population selon les communes, les *pusztas* et les agglomérations plus peuplées), Budapest, Atheneum Irodalmi és Nyomdai R-Társulat, 1912., pp. 1-9.

³⁷⁵ Gábor GYÁNI, « Az olvasás kultúrája » (La culture de la lecture), in Mihály SZEGEDY-MASZÁK et András VERES, *A magyar irodalom története : 1800-tól 1919-ig* (Histoire de la littérature hongroise : de 1800 à 1919), 2. vol., Budapest, Gondolat, 2007. pp. 560-571.

³⁷⁶ Máté KOVÁCS, *A könyv és könyvtár...op.cit.*, p. 49.

imprimés en langue des nationalités n'ont constitué qu'environ 4-5% de l'ensemble des imprimés³⁷⁷. Le nombre des ouvrages traduits en langues des nationalités était également négligeable, comparé aux traductions en hongrois ou en allemand³⁷⁸. La sous-représentation des lecteurs originaires des différentes ethnies est également due aux efforts étatiques de magyarisation. Les fonds des bibliothèques des régions habitées par des minorités se sont constitués en principe de livres hongrois dans l'objectif d'encourager l'utilisation de la langue hongroise et d'empêcher les ethnies de pratiquer leur propre langue³⁷⁹.

Les recherches hongroises soulignent la participation des femmes dans le processus de la généralisation de la lecture. Les femmes ont constitué une part importante du lectorat. Si l'accroissement du nombre des organes n'était pas autant spectaculaire qu'en Europe occidentale, le nombre des feuilles qui ciblaient les femmes augmentait remarquablement. Les lectures proposées aux femmes étaient soigneusement choisies, essayant ainsi de contrôler leurs habitudes de lecture et de former de « bonnes femmes au foyer »³⁸⁰.

Comme l'école a encouragé la consommation régulière des livres, la jeunesse constituait une partie importante du public lecteur. L'État s'est préoccupé de sélectionner l'ensemble des œuvres conseillées à la jeunesse car les livres influençaient leur conception du monde. Contrairement au cas français, la recherche hongroise ne souligne pas le rôle éducatif des récits de voyage. Elle met l'accent sur les œuvres moralisatrices, didactiques qui privilégient l'éducation patriotique. Il est cependant souligné que la catégorie des ouvrages de jeunesse n'était pas suffisamment riche et que la qualité des œuvres était souvent médiocre. Györgyi Szabóki a constaté que la demande ne manquait pas pour encourager la lecture, les moyens et le choix des livres n'étaient cependant pas appropriés à généraliser la lecture parmi les jeunes. Elle précise que les filles lisaient plus que les garçons et que le langage facile était le facteur le plus important du choix. Les auteurs hongrois préférés des jeunes étaient des grands classiques comme les écrivains Mór Jókai (1825-1904), Kálmán Mikszáth (1847-1910) et Géza Gárdonyi (1863-1922) ainsi que les poètes Sándor Petőfi (1823-1849) et János Arany (1817-1882). En ce qui concerne la littérature étrangère, les jeunes lisaient (en traduction hongroise) Jules Verne, James Fenimore Cooper, Charles Dickens et les contes des frères Grimm³⁸¹.

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 51.

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 61.

³⁷⁹ Csaba CSAPODI, András TÓTH et Miklós VÉRTESY, *Magyar könyvtártörténet...*, *op.cit.*, p. 372.

³⁸⁰ Géza BUZINKAI, *A magyar sajtó...*, *op.cit.*, p. 257-259.

³⁸¹ Györgyi SZABÓKI, « Mit olvastak a népiskolai tanulók a dualizmus korában ? Adalékok a könyv és nevelés kapcsolatának történeti vizsgálatához » (Que lisaient les professeurs de l'école primaire à l'époque du dualisme ?

Dans l'ensemble, nous pouvons remarquer que l'augmentation du nombre des lecteurs et les changements des habitudes de lecture n'étaient pas aussi spectaculaires en Hongrie qu'en France. Pourtant, si nous faisons abstraction des tendances européennes et nous étudions uniquement la Hongrie, les chiffres paraissent plus prometteurs. L'accroissement du nombre des lecteurs est réel, mais timide. Ceci peut être expliqué par la relative tranquillité de la vie politique, la stabilisation du système dualiste et le manque de grands scandales politiques. De l'autre côté, la lenteur du développement de l'éducation et de la généralisation de l'alphabétisation empêche également le déploiement d'un public lecteur vaste. Cette stagnation des valeurs a caractérisé toute la période qui suivait la première révolution de la lecture au XVIII^e siècle et qui précédait celle de la lecture par les masses après la Grande Guerre³⁸².

L'histoire de la lecture et de la presse nous permet de conclure que les principales transformations techniques et structurelles survenues en France étaient également présentes en Hongrie. Cependant, ces changements n'ont été perceptibles que pour un public lecteur restreint. Ainsi, la modernisation de l'imprimerie et de la presse n'a pas autant influencé la mentalité et l'esprit du temps qu'en France. Bien que l'évolution fût importante, elle n'a pas encore transformé la pensée de l'ensemble de la société comme le faisait la généralisation de la lecture en France.

4.1.1. Les espaces de la lecture

La Hongrie ne possédait pas de réseaux des libraires si développé et étendu que la France. Après le Compromis, la fondation des libraires n'a rencontré aucun obstacle théorique. Par conséquent, le nombre de ces établissements était de plus en plus élevé. En 1875, il a atteint 240, réparti en 104 villes. Des grandes maisons d'édition vendaient leurs propres livres dans leurs locaux. Cependant, l'affaire était souvent déficitaire car la faible demande ne pouvait pas financer le fonctionnement des imprimeries³⁸³. Les lecteurs de province profitaient du réseau de colporteurs qui distribuaient des exemplaires moins chers mais de qualité médiocre. Le

Contribution à l'étude historique de la relation du livre et de l'éducation), *Magyar pedagógia: a Magyar Tudományos Akadémia Pedagógiai Bizottságának folyóirata*, vol. 68, n° 2-3, 1968, pp. 254-269.

³⁸² De ce point de vue, le début du siècle paraît une période plus mouvementée de l'histoire de la lecture et la transformation des habitudes de la lecture. Une autre « révolution » aurait lieu avec la Première Guerre mondiale.

³⁸³ György KÓKAY, *A Könyvkereskedelem Magyarországon* (Le commerce des livres en Hongrie) [en ligne], Budapest, Balassi Kiadó, 1997, p. 112. Disponible sur : <https://www.szaktars.hu/balassi/view/kokay-gyorgy-a-konyvkereskedelem-magyarorszag-1997/?pg=5&layout=s> (Consulté le 25 mars 2022).

commerce des livres commençait à s'institutionnaliser grâce à la fondation de l'*Association des libraires hongrois* (Magyar Könyvkereskedők Egyesülete) dans les années 1870. Ce groupe rassemblait des libraires de l'ensemble du pays et visait à uniformiser les conditions de vente, développer la production des livres et encourager la formation des libraires³⁸⁴. Cependant, les livres bon marché qui existaient en France depuis le deuxième tiers du XIX^e siècle, n'ont pas conquis le marché avant la Grande Guerre³⁸⁵.

La structure des bibliothèques s'est développée d'une manière presque spontanée, sans l'intervention de l'État. Il existait plusieurs types de bibliothèques, chacune avec un nombre restreint de lecteurs et souvent avec une valeur médiocre du contenu. Les bibliothèques hébergées par un établissement spécifique en constituent un premier groupe. À partir de la loi Eötvös sur l'éducation primaire (1868), il était fortement recommandé aux écoles de s'équiper d'une bibliothèque. Certaines écoles ont aménagé une bibliothèque accessible aux élèves, mais souvent les livres étaient réservés aux enseignants. Les fonds se composaient principalement de livres d'école, de manuels et d'une petite partie d'ouvrages vulgarisateurs, tandis que les bibliothèques des élèves contenaient des manuels et des ouvrages de jeunesse.

Les associations et les cercles savants, nés dans la période, ont également aménagé des bibliothèques, accessibles avant tout pour leurs membres. Comme ils visaient à élargir les connaissances d'un domaine spécifique, ils ont aménagé des bibliothèques remplies d'ouvrages professionnels. C'est-à-dire que ces bibliothèques se sont spécialisées dans un domaine exact et leurs collections servaient le public enthousiaste pour les sujets correspondants à ce domaine. Par conséquent, les ressources disponibles dans ces établissements étaient peu variées du point de vue du genre et de la thématique. Ils représentaient cependant une valeur pour des recherches scientifiques de l'époque. Même si l'accès à leurs fonds n'était pas ouvert pour tout le monde, les statistiques montrent que les bibliothèques des associations et des cercles savants ont largement contribué à la généralisation de la lecture, en effectuant un cinquième des emprunts³⁸⁶.

Les bibliothèques des casinos offraient la possibilité de la lecture pour un public plus large. Les statistiques montrent qu'à la différence des autres types de bibliothèques, le lectorat y était avant tout féminin et que ces femmes privilégiaient des romans. La présence des femmes

³⁸⁴ György POGÁNY, *A magyar könyvkereskedelelem rövid története a XV. század végétől 1990-ig* (Précis de l'histoire du commerce hongrois des livres de la fin du XV^e siècle à 1990), Budapest, Hatágú Síp Alapítvány, 2004, pp. 69-79.

³⁸⁵ György KÓKAY, *A Könyvkereskedelelem...*, op.cit., p. 115.

³⁸⁶ Csaba CSAPODI, András TÓTH et Miklós VÉRTESY, *Magyar könyvtártörténet...*, op.cit., p. 282.

parmi les lecteurs et remarquable car même si les femmes lisaient de plus en plus, elles le faisaient à la maison, dans un environnement plutôt intime. En même temps, les lecteurs masculins des casinos préféraient lire les journaux, en discuter, et jouer aux cartes. Les casinos ont souvent reçu des livres en don, ce qui baissait la valeur et empêchait d'enrichir les collections d'une façon préméditée.

Certains cafés disposaient également d'une bibliothèque pour amuser les clients qui y passaient régulièrement des heures. La valeur de ces bibliothèques était médiocre car elles conservaient des ouvrages « facilement digérables », donc peu d'ouvrages classiques. La lecture de la presse était indissociable des cafés qui ont abonné aux principaux organes et permettaient aux clients de les lire sur place.

Les villes d'eau ont également instauré des bibliothèques. L'élite qui s'est déplacée dans la période estivale pour quitter son cadre habituel et s'amuser, cherchait également à satisfaire ses besoins intellectuels. Les petites bibliothèques équipées de lectures faciles jouissaient d'une grande popularité parmi les visiteurs des stations balnéaires ou thermales.

Les établissements religieux, les monastères, les couvents, les écoles gérées par des congrégations enseignantes disposaient également d'une bibliothèque. Leurs fonds se constituaient essentiellement d'ouvrages théologiques, moralisateurs et de livres de prières. L'histoire, la littérature et les sciences y étaient sous-représentées. Ces fonds comprenaient des livres anciens, des pièces uniques introuvables ailleurs qui représentaient ainsi une valeur précieuse.

Les premières bibliothèques publiques, appelées « bibliothèques du peuple » (*népkönyvtár*), ont été ouvertes dans la période étudiée. Les statistiques de 1884, établies par Aladár György montrent qu'il existait 42 bibliothèques publiques avec à peu près 6600 lecteurs³⁸⁷. Les chiffres sont frappants, surtout si nous ajoutons que presque la moitié des

³⁸⁷ Aladár György, écrivain, journaliste, animateur de la politique culturelle, a travaillé sur plusieurs œuvres vulgarisateurs. Il était membre de l'Office central de statistiques qui l'a confié d'évaluer le nombre et le statut des bibliothèques en fonction en Hongrie. Il a publié les résultats de l'enquête menée par sondage en 1885. Les résultats montrent une image jusqu'alors inconnue et très importante du point de vue des recherches car c'est la première tentative d'établir les statistiques sur les bibliothèques et sur les fonds privés. Les données recueillies par György nous renseignent également sur les genres les plus lus et les préférences linguistiques. Les résultats publiés, quoique incomplets et parfois inexacts sont les seuls auquel le chercheur peut faire recours travaillant sur les habitudes de lecture de la fin du XIX^e siècle. Les ouvrages critiques sur le sujet utilisent également ces statistiques pour tirer des conclusions sur l'état des bibliothèques et l'évolution de la lecture à la fin du siècle. Cf. Aladár GYÖRGY (dir.), *Magyarország köz-és magánkönyvtárai 1885-ben* (Les bibliothèques publiques et privées de la Hongrie en 1885) [en ligne], Budapest, Athenaeum, 1885, pp. 328-388. Disponible sur : https://mek.oszk.hu/13200/13294/pdf/13294_1.pdf (Consulté le 13 avril 2022).

lecteurs ont été inscrits dans une seule ville, à Szeged³⁸⁸. L'État n'a pas empêché l'installation des bibliothèques publiques, mais il ne l'a pas soutenue financièrement. La création des premières bibliothèques publiques en Hongrie n'était pas la conséquence d'une demande toute naturelle provoquée par l'industrialisation et l'urbanisation (comme ailleurs en Europe). Le nombre des lecteurs n'a pas justifié leur existence. Les établissements ont été fondés à l'aide de mécènes soucieux de l'acculturation de la population. Ils ont offert leur collection à une institution publique dans le but de contribuer ainsi à l'instruction des classes moyennes et pauvres³⁸⁹. Une fois fondés, ces établissements n'ont pas pu se moderniser à cause du manque d'argent. Il était souvent difficile de trouver des moyens de financement pour acheter des nouvelles éditions de livres et de maintenir le bâtiment qui hébergeait la bibliothèque. Sans l'encouragement de l'État et sans la généralisation de l'alphabétisation, les bibliothèques publiques ne pouvaient pas attirer les lecteurs. Le public lecteur aisé préférait acheter puis collectionner des livres, alors que les moins fortunés lisaient rarement.

Le gouvernement a d'ailleurs contrôlé les fonds des bibliothèques publiques dans le but de lutter contre « les idées nuisibles » transmises par la littérature européenne moderne et de propager la culture hongroise. Le choix des livres visait ouvertement la magyarisation des minorités. Les catalogues conservés prouvent que les bibliothèques publiques n'ont pas acheté de livres en langue des minorités. L'État a donc non seulement encouragé la lecture en hongrois, mais il a aussi empêché la pratique de langues des minorités.

Les bibliothèques privées, les bibliothèques des associations, des casinos ou des villes balnéaires possédaient la plus grande partie des livres. Les collections ont été donc réservées à l'élite qui fréquentait régulièrement ces endroits et qui pouvait d'ailleurs se permettre d'acheter des livres. Il fallait attendre la période d'après-guerre pour voir le nombre des inscriptions dans des bibliothèques publiques augmenter et le public lecteur s'élargir.

³⁸⁸ Gábor GYÁNI, « Közkönyvtárak, mint a polgárosodás emelentyűi » (Les bibliothèques publiques comme estrades de la civilisation), in Balázs ABLONCZY, Iván BERTÉNYI (ifj.) Pál HATOS et Réka KISS, *Hagyomány, közösség, művelődés. Tanulmányok a hatvanéves Kósa László születésnapjára* (Tradition, communauté, civilisation. Études pour le soixantième anniversaire de László Kósa), BIP, Budapest, 2002, pp. 358-366. ; Œuvre citée pour les statistiques : Aladár GYÖRGY (dir.), *Magyarország köz-és magánkönyvtárai...*, op.cit.

³⁸⁹ L'exemple de la bibliothèque Károly Somogyi de Szeged illustre cette tentative. Somogyi, chanoine d'Esztergom, a offert sa collection de livres à la ville en 1880, un an après l'inondation historique de 1879. Son geste voulait servir le développement de la vie intellectuelle de la région et rendre la lecture possible pour une large partie de la société. La bibliothèque fut inaugurée en 1883 et fonctionnait comme bibliothèque publique depuis son ouverture. Pour plus de détails voir le site de la bibliothèque : « Könyvtártörténet » (Histoire de la bibliothèque) [en ligne]. Disponible sur : <https://www.sk-szeged.hu/konyvtartortenet/> (Consulté le 08 décembre 2023).

La recherche sur les bibliothèques privées permet d'identifier les groupes sociaux pour lesquels collectionner des livres représentait une certaine utilité. Dans plusieurs de ses études, Gábor Gyáni donne des détails, à la base des statistiques recueillies par Aladár György, sur la composition du public lecteur propriétaire d'une bibliothèque privée. Ces descriptions nous livrent des informations sur les années antérieures à 1885³⁹⁰. D'après les statistiques, la proportion selon la profession des propriétaires était la suivante : des enseignants possédaient 19% des bibliothèques privées, des fonctionnaires 15%, des membres du clergé 12,8%, des juges et des procureurs 9,8%, des propriétaires terriens 8,9%, finalement l'aristocratie 8,8% et les « intellectuels » (médecins et ingénieurs) 8,2%. Ceci nous permet de conclure que le public lecteur était professionnellement peu diversifié et que les représentants de certains métiers (comme les commerçants) n'ont témoigné aucun intérêt à la collection des livres.

Il faut également mentionner les différentes espaces de la lecture en commun. Cela ne concerne pas seulement les bibliothèques et les cafés, mais aussi des clubs et des soirées de lecture où des œuvres ont été présentées à haute-voix. Grâce à ces moyens, un grand nombre de personnes illettrées pouvait également avoir accès au contenu des livres. En absence de toute documentation relative à ces événements, il est impossible de mesurer le nombre des participants. Il est cependant sûr que l'oralité permettait à une vaste couche de connaître les œuvres les plus populaires de l'époque³⁹¹.

4.2. La presse hongroise

La lecture de la presse, d'une manière similaire à l'Europe occidentale, était plus fréquente en Hongrie que celle des ouvrages littéraires et scientifiques car elle ne demandait aucune connaissance préliminaire et son prix relativement bas rendait possible à un public plus vaste de l'acheter régulièrement. Les statistiques soutiennent ce constat : tandis que le nombre des livres imprimés entre 1869 et 1910 a seulement doublé, les organes de presse imprimés se sont multipliés par vingt³⁹². L'industrialisation, l'urbanisation, la dissolution des communautés traditionnelles, la modernisation, le renforcement de l'idée nationale ont autant influencé la

³⁹⁰ La période suivante reçoit peu d'attention de la part des chercheurs.

³⁹¹ Olga GRANASZTÓI, *Olvasótól...*, *op.cit.*

³⁹² Andrea GRÓZ, « A dualizmus kora társadalmának olvasási szokásai » (Les habitudes de la lecture de la société de l'époque du dualisme) [en ligne], in *Neveléstörténet*, n° 1-2, 2005, pp. 170-176. Disponible sur : http://www.kodolanyi.hu/nevelestortenet/index.php?act=menu_tart&rovat_mod=archiv&eid=31&rid=2&id=133 (Consulté le 17 mars 2022).

transformation des journaux qu'en France. Pourtant, le nombre des lecteurs et la croissance des besoins d'être bien informé ne pouvaient pas autant stimuler la fondation des organes qu'ailleurs en Europe.

En Hongrie, la presse moderne avait pris forme pendant la période étudiée, avec une forte influence de la presse allemande et française sur son évolution. Nous témoignons d'un premier essor dans les années 1830 et 1840. Les événements politiques majeurs de la période suscitaient l'intérêt de la population et contribuaient ainsi à la création des premiers quotidiens et journaux imprimés et lus en grand nombre³⁹³. L'échec de la guerre d'indépendance de 1848-1849 et les années de l'oppression ont diminué le nombre des feuilles publiées. La censure qui est entrée en vigueur après la défaite d'août 1849 rendait impossible la publication de la plupart des organes de presse parus avant la guerre d'indépendance³⁹⁴. Les négociations sur le Compromis ont intensifié la publication des nouvelles. Après le Compromis, la presse hongroise était organisée à l'exemple des pays européens modernes³⁹⁵. La suppression de la censure a facilité la vente des feuilles³⁹⁶. Les crieurs de journaux ont reçu la permission de s'installer dans la rue à partir des années 1880, ce qui a augmenté le nombre des quotidiens vendus. Le colportage était également autorisé dans les années 1890³⁹⁷. À partir de cette date, la presse et les livres devenaient accessibles même pour ceux qui n'habitaient pas à proximité d'une librairie. Dans les années 1880, plus de 300 imprimeries fonctionnaient à Budapest. L'année suivante, le Bureau télégraphique hongrois (*Magyar Távirati Iroda*) fut créé pour obtenir les nouvelles du monde entier. Dans les années 1880, la presse s'est commercialisée et les publicités ont permis des tirages de plus en plus importants. La poste contribuait également à l'entreprise en se chargeant du transport et de la distribution des feuilles.

L'évolution de la presse hongroise était largement influencée par l'exemple autrichien, ainsi que par les traditions allemande et française. Pendant longtemps, même dans la période étudiée, la grande presse hongroise était similaire à la presse rédigée en allemand en ce qui concerne leur structure (colonnes, longueur) et leur contenu. L'utilisation de l'allemand était d'ailleurs une pratique répandue même malgré la forte magyarisation des publications. Non

³⁹³ Géza BUZINKAY, *Kis magyar sajtótörténet* (Petite histoire de la presse hongroise), Budapest, Haza és Haladás Alapítvány, 1993, pp. 26-31.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 43.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 66.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 34.

³⁹⁷ Dorottya LIPTÁK, *Újságok és újságolvasók Ferenc József korában* (Journaux et lecteurs de la presse à l'époque de François-Joseph), L'Harmattan Kiadó, 2002. p. 121.

seulement des quotidiens de qualité, mais aussi plusieurs revues étaient rédigées en allemand³⁹⁸. Ces organes jouissaient d'une popularité chez les habitants des grandes villes qui avaient souvent reçu une éducation germanophone. Dans les années 1880, nous constatons une volonté de la part de la presse hongroise de concurrencer les feuilles allemandes. La presse en langue des nationalités était largement sous-développée car malgré la loi sur la liberté de presse, les feuilles des nationalités étaient plus strictement contrôlées. La réglementation de la presse des nationalités n'a pas pu s'écarter de celle de la période d'avant 1867³⁹⁹.

Les quotidiens hongrois ont vécu leur âge d'or dans les années 1880. Avant cette date, le simple fait que les feuilles étaient rédigées en allemand a limité le lectorat à l'élite politique et économique germanophone. Dans les années 1880, la langue hongroise s'est répandue, les feuilles se sont de plus en plus détachées de la politique et ont visé à divertir en informant. Si la presse se libérait, elle n'est jamais devenue entièrement indépendante des partis politiques, car le débat autour de la forme du gouvernement et la relation entre les deux parties de la Monarchie ont influencé les contenus.

Trois quotidiens ont réussi à s'emparer d'un public lecteur nombreux : le *Pesti Hírlap* (« Gazette de Pest »), le *Budapesti Hírlap* (« Gazette de Budapest ») et le *Budapest*. Comme leur nom indique, tous les trois étaient rédigés et imprimés dans la capitale. Le *Pesti Hírlap*, libéral et démocratique, figurait parmi les feuilles « classiques » européennes et s'adressait aux intellectuels. Le *Budapesti Hírlap* était un organe nationaliste, conservateur qui luttait pour l'hégémonie magyare indépendamment des partis politiques. *Budapest* passait pour l'organe du Parti de l'indépendance et était lu non seulement par l'élite mais aussi par la petite bourgeoisie.

Parallèlement aux quotidiens rédigés à Budapest, des feuilles locales ont été fondées dans les grandes villes de province. Dans les années 1870, un tiers des chefs-lieux de comitats disposait d'un journal local avec un tirage de 5000-6000 exemplaires⁴⁰⁰. Au début du XX^e siècle, 233 villes imprimaient leurs propres organes avec un tirage varié selon la taille de la

³⁹⁸ L'évolution des feuilles familiales illustre à merveille cet exemple. Le prototype de ces organes, la *Gartenlaube*, lu par un public nombreux influençait le style et le contenu des feuilles hongroises. La *Gartenlaube*, rédigée à Leipzig, également diffusée en Hongrie, restait populaire parmi les lecteurs tout au long de la période étudiée grâce aux illustrations et au prix raisonnable. Elle s'est déclarée apolitique et voulait contribuer au transfert des valeurs patriotiques. Elle diffusait des nouvelles, des romans, des nouveautés littéraires et scientifiques. Elle mettait l'accent sur la présentation des cultures différentes. Les articles contenaient des comptes rendus, des rapports, des textes historiques, des biographies, des brèves descriptions (nouvelles, croquis, légendes accompagnant des images, comptes rendus des livres) et, ce qui est de notre point de vue le plus important, des récits de voyage.

³⁹⁹ Géza BUZINKAY, *Kis magyar...*, op.cit., p. 61.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, pp. 73-74.

communauté et le nombre des habitants⁴⁰¹. En 1910, 28 villes possédaient plus que cinq feuilles et 21 villes disposaient d'au moins un quotidien. L'éditorial de ces feuilles a été emprunté aux journaux rédigés à Budapest. Les articles des feuilles locales se faisaient remarquer par une qualité médiocre, car les journalistes de talent préféraient travailler dans la capitale. Ces feuilles dépendaient étroitement de la vie politique et de l'élite locales. Pendant longtemps, la presse provinciale imitait la presse de Budapest dans son style aussi bien que dans son contenu. Les journaux locaux n'ont pas pu véritablement concurrencer la presse de la capitale car cette dernière représentait une meilleure qualité et était plus riche en informations⁴⁰².

Les associations et les institutions ont aussi publié leurs propres organes. Ceux-ci étaient le plus souvent éphémères et ne s'adressaient qu'à un public lecteur très restreint. Leur tirage variait autour de 450-500 exemplaires par an avec une parution mensuelle ou plus rare. Cette évolution modérée était également le résultat d'une spécificité du progrès en Hongrie. L'industrie, et ainsi la technique de l'imprimerie, se sont développées plus rapidement que le nombre des lecteurs ne pouvait les suivre. Si théoriquement l'industrie avait pu satisfaire l'intérêt d'un lectorat étendu, ce lectorat n'était pas encore présent dans le pays.

À la fin du siècle, la presse cessait d'être purement politique et littéraire. Comme partout en Europe, les faits divers, les catastrophes naturelles, les événements surprenants gagnaient de plus en plus de place⁴⁰³. Les magazines didactiques qui voulaient instruire et divertir en même temps jouissaient d'une grande popularité mais toujours dans un public limité. Les articles ont été écrits dans un langage de plus en plus accessible. Les images (et les photos à partir du tournant du siècle) qui accompagnaient les textes donnaient envie de lire et transformaient en même temps la réception des nouveautés du monde entier⁴⁰⁴. Ces techniques permettaient d'atteindre non seulement l'élite cultivée mais aussi les classes moyennes. L'objectif principal des rédacteurs était de susciter l'intérêt et de plaire au public, mais en même temps, assurer

⁴⁰¹ En Autriche, seulement 158 communautés disposaient d'un journal local à cause de la législation plus sévère sur la presse.

⁴⁰² Géza BUZINKAY, *A magyar sajtó és újságírás története a kezdetektől a rendszerváltásig* (Histoire de la presse et du journalisme depuis le début jusqu'au changement du régime en 1989), Budapest, Wolters Kluwer, 2016, pp. 240-245.

⁴⁰³ Géza BUZINKAY, *Kis magyar... op.cit.*, p. 77. ; Sur la commercialisation de la presse et la mise en premier-plan des faits-divers afin d'attirer un public lecteur plus nombreux voir : Éva LAKATOS, *Sikersajtó a századfordulón : sajtótörténeti megközelítések* (Une presse de succès au tournant du XIX^e siècle : une approche vers l'histoire de la presse), Budapest, Balassi Kiadó, Országos Széchényi Könyvtár, 2004.

⁴⁰⁴ Axel Hohnsbein relate le rôle des voyageurs photographes amateurs dans la propagation des savoirs scientifiques. Ces voyageurs n'étant pas des professionnels, ont contribué au développement des sciences par leurs clichés souvent sans en être conscients. Plus en détails voir : Axel HOHNSBEIN, *La science en mouvement. La presse de vulgarisation scientifique au prisme des dispositifs optiques (1851-1903)* [en ligne], *Épistémocritique*, 2001. Disponible sur : https://epistemocritique.org/wp-content/uploads/2021/10/Hohnsbein_La-Science-en-mouvement_Epistemocritique_2021.pdf (Consulté le 01 octobre 2023)

l'éducation patriotique⁴⁰⁵. Ainsi, la presse a contribué au développement de la société civile et de l'État-nation⁴⁰⁶.

4.2.1. Les magazines didactiques ou les « feuilles de famille » (*családi lapok*)

Les magazines didactiques s'adressaient directement à la famille entière et visaient de renseigner, d'instruire, et d'amuser les lecteurs. Contrairement aux quotidiens qui ne pouvaient pas se libérer de l'influence des mouvements politiques, ces périodiques se sont déclarés indépendants. Leur but principal était d'enrichir les connaissances générales des lecteurs sur le monde entier ; les thématiques se sont inspirées des actualités. Les feuilles proposaient une thématique diversifiée et des illustrations en grand nombre, généralement empruntées à des organes parus à l'étranger. Leur langage était clair et facilement compréhensible. Les magazines didactiques cherchaient à s'éloigner de la politique et des débats idéologiques. Même si les journalistes ne pouvaient pas éviter d'exprimer leur opinion, ils cherchaient à être objectifs et s'adressaient à un ensemble homogène de la société : à la famille⁴⁰⁷.

Les années 1880 ont apporté des changements importants dans la structure des magazines didactiques. Le nombre des lecteurs augmentait, mais paradoxalement, la croissance du nombre des feuilles imprimées était plus perceptible que celle du public lecteur. Les statistiques ne sont pas suffisantes pour donner des détails exacts sur l'évolution de ce segment de la presse. Il est sûr que le nombre des feuilles politiques a dépassé celle des magazines didactiques. Les magazines didactiques n'ont constitué que de 7,5% à 8% du tirage annuel global. Les nouvelles fondations étaient souvent éphémères : un grand nombre entre elles n'a pas vécu son premier anniversaire. Seulement six magazines didactiques paraissaient régulièrement : *Vasárnapi Újság* (Journal du dimanche), *Magyar Salon* (Salon hongrois), *Ország-Világ* (Pays-Monde), *Képes Családi Lapok* (Magazine familial illustré), *A Hét* (La semaine) et *Új Idők* (Temps nouveau).

En Hongrie, la première loi sur les droits d'auteur fut adoptée en 1884. À partir de cette date, la structure des magazines didactiques a considérablement changé. La pratique de copier sans référence un nombre illimité des articles parus dans les feuilles étrangères a cessé d'être la

⁴⁰⁵ Géza BUZINKAY, *Kis magyar...*, op.cit., p. 54.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁰⁷ Dorottya LIPTÁK, *Újságok...*, op.cit., p. 54.

norme puisque la convention internationale des droits d'auteurs (Convention de Berne, 1886) l'a interdite. Les journaux ont dû acheter les articles qu'ils voulaient publier, ce qui a provoqué des changements dans le budget et dans le contenu. Comme le droit aux articles et leur traduction demandaient des ressources financières non négligeables, il restait moins de crédit pour financer les auteurs de renom. Dans beaucoup de cas, la qualité des articles a baissé et certains sujets⁴⁰⁸ ont été complètement abandonnés faute de moyen de financer des journalistes. En raison de la perte de qualité, le nombre des lecteurs a diminué, et de nombreuses feuilles ont rapidement disparu⁴⁰⁹. Il faut d'ailleurs noter qu'en raison des emprunts, la structure des magazines didactiques hongrois ne montrait pas d'originalité⁴¹⁰.

Les articles des magazines didactiques naissaient sous la plume des écrivains et des journalistes qui travaillaient pour les quotidiens politiques mais qui publiaient leurs textes de temps en temps dans d'autres titres. Si les textes scientifiques écrits par des professionnels avaient une certaine valeur, leur tirage était faible tout au long du siècle. Les paralittéraires ou de statut littéraire discuté, comme les récits de voyage (et tout textes issus de voyage dans un sens plus large), les critiques littéraires et artistiques, ainsi que les récits historiques passaient pour des véritables genres de succès.

La lecture des magazines didactiques était une activité avant tout féminine, tandis que les hommes préféraient les journaux politiques. Le contenu des rubriques s'adaptait à cette tendance on proposait de plus en plus de sujets susceptibles d'intéresser les femmes comme la mode et les pratiques ménagères. Dans le dernier quart du siècle, des changements sont survenus dans le goût des lecteurs : ces derniers appréciaient de plus en plus les romans-feuilletons parus dans la presse, ensuite les reportages, les comptes-rendus, les récits de voyage, les biographies et les portraits. Les magazines didactiques contenaient des articles courts et des précis sur certains aspects d'une culture étrangère. Ils décrivaient des éléments de la vie quotidienne des cultures inconnues pour les lecteurs. Ainsi, des traditions, des habitudes, des spécificités d'une langue, mais aussi des choses plus concrètes comme des pièces de vêtement et des plats typiques d'une région⁴¹¹.

⁴⁰⁸ Ainsi par exemple les descriptions des inventions techniques généralement empruntées des feuilles étrangères. Le prix de leur publication était élevé et non-rentable à cause du désintérêt du public lecteur.

⁴⁰⁹ Domonkos KOSÁRY et Béla NÉMETH G., *A magyar sajtó története II/2 (1867-1892)* (Histoire de la presse hongroise II/2 [1867-1892]), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1985, p. 435.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 437.

⁴¹¹ Dorottya LIPTÁK, *Újságok...*, *op.cit.*, p. 62.

Les traductions des « best-sellers » de l'époque ont paru régulièrement dans les magazines didactiques. Elles étaient publiées sous forme de feuilleton et suscitaient autant d'intérêt qu'en France. Le public lecteurs hongrois pouvait lire les œuvres de Jules Verne et d'Émile Zola peu après leur parution en France, ce qui montre un intérêt particulier pour la littérature française. Le public appréciait aussi les écrivains russes et germaniques. Le roman-feuilleton était aussi indissociable du magazine didactique qu'en France, qu'il s'agisse d'œuvres d'écrivains hongrois ou étrangers.

Même si les magazines didactiques voulaient s'affirmer comme principaux organes de la diffusion des connaissances, nous ne pouvons pas parler d'une popularité similaire au cas français. Si, théoriquement, ils ciblaient la population entière, dans plusieurs cas les auteurs s'adressaient directement aux intellectuels et à l'élite. En même temps, les feuilles ont exclu « les masses populaires » du public cible en les accusant de ne pas être assez cultivées pour comprendre les contenus. Certaines feuilles ont ouvertement déclaré que leur public lecteur ciblé était la *gentry* (*dzsenti*) hongroise. Cette couche de la société s'est composée de l'ancienne noblesse appauvrie qui tenait à ses privilèges et pensait occuper une place importante dans la société de la deuxième moitié du XIX^e siècle⁴¹². Ses membres se montraient modernes, assimilés à la nouvelle structure sociale, mais voulaient à la fois conserver leurs traditions et leur rôle d'antan. Ils s'attachaient à des mythes historiques qui garantissaient leur survivance. Ce point de vue nostalgique caractérisait également la presse didactique de l'époque, et a empêché les feuilles familiales de devenir les véritables porte-paroles du progrès et de contribuer à l'intégration des masses à une société homogène et cultivée.

Les feuilles se sont certes éloignées de la vie politique, mais en même temps, elles sont devenues d'importants porte-paroles du patriotisme en soulignant sans cesse les valeurs et les intérêts de la nation hongroise. L'introduction du droit d'auteur en 1884 a incité les rédacteurs à choisir de plus en plus souvent des sujets nationaux, ce qui a renforcé le caractère hongrois des feuilles. Les biographies des personnages étrangers ont été progressivement remplacées par celles des « grands Hongrois » qui avaient joué un rôle important au cours de l'histoire et des personnages illustres contemporains. Les événements de l'histoire hongroise, les traditions, ainsi que les endroits à découvrir à l'intérieur du pays ont été systématiquement présentés. La modernisation, les principaux acquis de la société moderne ainsi que les résultats de l'industrialisation se trouvaient également dans les articles. Tout cela servait à prouver

⁴¹² Domonkos KOSÁRY et Béla NÉMETH G., *A magyar sajtó...*, op.cit., pp. 440-441.

l'importance de la Hongrie dans le bassin des Carpates. La présence de l'élément étranger a diminué dans la presse.

4.3. Les lectures préférées

Comme la lecture n'était pas une activité de masse dans la période étudiée, les maisons d'édition cherchaient à satisfaire le goût d'un public essentiellement aristocratique, bien cultivé mais peu nombreux. Le recensement des bibliothèques privées nous aide à reconstituer les lectures préférées de l'élite. Les résultats sont cependant souvent contradictoires⁴¹³.

Les statistiques soulignent que les aristocrates, qu'ils soient citadins ou campagnards, ont collectionné des livres. Par conséquent, la lecture passe pour une activité liée au statut social pas à la vie en ville⁴¹⁴. Les publications modernes en langue hongroise constituent la majeure partie des collections. Les inventaires montrent une nette préférence pour les œuvres scientifiques, pour les belles-lettres et pour l'histoire. Le public aimait tout ce qui appartenait à la culture hongroise. L'histoire signifiait presque toujours histoire hongroise. Une nouvelle mode a envahi les lecteurs, notamment la prédilection pour les ouvrages linguistiques. L'utilisation correcte du hongrois suscitait l'intérêt des lecteurs car s'occuper de la langue paraissait une manifestation sans équivoque du patriotisme. Les inventaires des bibliothèques privées, les catalogues des bibliothèques publiques et les statistiques de vente des libraires soulignent également la prépondérance des sujets qui expriment les principales valeurs de la nation hongroise. Le patriotisme, l'appartenance à la nation ont fortement marqué le choix des genres et des thèmes littéraires préférés du public. Les auteurs contemporains (hongrois et étrangers) faisaient également partie des collections. En même temps, les œuvres classiques, symboles d'une culture générale et du statut, ne manquaient pas des bibliothèques privées.

Les ouvrages scientifiques constituaient une proportion importante des fonds privés. Dans la plupart des cas, ces ouvrages ont été rédigés en allemand, langue des sciences dans la Monarchie austro-hongroise. Le hongrois n'était pas encore suffisamment développé pour servir les sciences⁴¹⁵. Si les premières tentatives de rédiger des œuvres scientifiques en hongrois

⁴¹³ Gábor GYÁNI, *Az olvasás kultúrája...*, op.cit. ; Gábor GYÁNI, « Az olvasó táblabíró. Középosztályi műveltség a 19. század végén » (Le magistrat qui lit : la culture de la classe moyenne à la fin du XIX^e siècle), in *Történelmi szemle*, vol. XLI, n°3-4, 1999, pp. 387-402.

⁴¹⁴ *Ibid.*

⁴¹⁵ Gábor GYÁNI, *Az olvasó...*, op.cit.

ont apparu dans les années 1850, il fallait encore attendre pour la généralisation de cette pratique.

Les périodiques ont constitué une importante partie des collections. Les lecteurs ont lu des feuilles d'une grande diversité thématique, en allemand et en hongrois. Les « magazines de famille » illustrés ont représenté la grande majorité des organes mais les périodiques scientifiques et vulgarisateurs des connaissances constituaient également une catégorie riche en éléments.

Les données recueillies par Gábor Gyáni communiquent des informations sur la langue de la lecture. Elles montrent la baisse évidente de la part des livres en latin, tandis que la lecture en allemand restait en usage. Les livres en allemand ont constitué un tiers des collections, les lectures en français et en latin donnaient ensemble 11-13% des fonds des bibliothèques privées. Les statistiques indiquent que la commercialisation des livres allemands augmentait considérablement les revenus des maisons d'édition tout au long du siècle⁴¹⁶. Pourtant, les recensements des bibliothèques privées illustrent que les lecteurs préféraient les livres en hongrois aux textes en allemand. La langue de la lecture dépendait également du lieu d'origine des lecteurs. Dans la capitale où une aristocratie intellectuelle s'est concentrée, la lecture en allemand signifiait l'appartenance à une « haute culture ». Les plus grandes maisons d'édition entretenaient des relations internationales, par conséquent, les plus importants ouvrages des littératures allemande et française ont été publiés en traduction hongroise peu après leur parution⁴¹⁷. En ce qui concerne la presse, la lecture en allemand restait en usage, même si le hongrois a nettement pris le dessus sur les autres langues⁴¹⁸. L'essor de la consommation de la presse hongroise est incontestable dans la période.

4.4. La lecture des récits de voyage

En Hongrie, il n'y avait pas de feuilles spécialisées dans le domaine des voyages avant la fin des années 1880. Des articles parus dans différentes feuilles soutiennent l'idée que le public a apprécié le genre. Les magazines didactiques ont régulièrement publié des récits de voyage. En

⁴¹⁶ Les œuvres des écrivains autrichiens ont souvent été imprimées en Hongrie car la réglementation sur l'impression y était moins sévère qu'en Autriche. Ainsi, les auteurs pouvaient publier des œuvres qui aurait été interdit dans la partie autrichienne de la monarchie. György KÓKAY, *A könyvkereskedelem...*, *op.cit.*, pp. 126-127.

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 125.

⁴¹⁸ Gábor GYÁNI, *Az olvasó...*, *op.cit.*

même temps, faute de véritable culture du voyage et de généralisation du tourisme, les imprimés abordant le thème du voyage (guides, brochures, horaires, itinéraires) n'ont pas inondé le marché comme en France. Les statistiques sont insuffisantes pour évaluer la popularité des textes viatiques imprimés sous forme de livre. Les recensements ne montrent que la prépondérance des sujets géographiques et historiques, catégories qui peuvent inclure le récit de voyage.

Le fait que les magazines didactiques, organes par excellence des textes viatiques, ne pouvaient et ne voulaient pas étendre leur lectorat aux masses nous permet à tirer d'importantes conclusions sur la composition du lectorat des récits de voyage, notamment que la majorité de la population était exclue de la lecture des textes viatiques (contrairement au cas français, où la presse didactique a atteint les masses). En Hongrie, compléter les connaissances acquises à l'école et se cultiver restaient le privilège d'une élite. Ce groupe s'est étendu certes avec l'évolution de l'alphabétisation, mais nous ne pouvons pas parler d'une société de lecteurs comme nous l'avons fait dans le contexte français. Ce simple constat nous indique que le rôle des textes viatiques dans le système du transfert des connaissances et dans la formation des esprits était moins important qu'en France car ils ne pouvaient produire un effet sur l'ensemble de la population.

En 1889, l'*Association hongroise de tourisme* (Magyar Turista Egyesület) a publié le premier numéro de la revue intitulée *Turisták Lapja* (« Journal des touristes »). Cette revue visait à propager le tourisme et à faire connaître « les plus belles régions de la Hongrie ». Elle était d'abord bimensuelle, puis mensuelle et paraissait avec quelques petites interruptions jusqu'en 1944. Le premier numéro fut publié en 1200 exemplaires. Elle a atteint 3500 exemplaires en 1896, chiffre qui n'a pas considérablement changé jusqu'en 1914. Ce tirage est supérieur aux feuilles publiées par des associations qui se vendaient en moyenne entre 400 et 500 exemplaires, mais inférieur aux plus grands magazines didactiques vendus en 10.000 exemplaires déjà dans les années 1880⁴¹⁹. Elle incitait l'apparition d'une « littérature du tourisme » grâce aux écrits des voyageurs qui effectuaient régulièrement des voyages à l'intérieur de la Hongrie. Le fait que les guides touristiques et certains organes de presse ont souvent emprunté les textes de cette revue montre sa popularité et surtout son professionnalisme. Elle avait cependant un grand désavantage : son contenu était limité à la description de la Hongrie avec une préférence pour les Hautes Tatras comme le plus important site touristique du pays. Elle ne témoignait pas d'intérêt particulier pour les pays étrangers.

⁴¹⁹ Domonkos KOSÁRY et Béla NÉMETH G., *A magyar sajtó..., op.cit.*, p. 436.

Jusqu'en 1913, 497 articles ont été publiés sur la Hongrie et seulement 32 sur l'étranger, parmi lesquels un seul sur l'Afrique⁴²⁰.

Le compte rendu rédigé pour le 25^e anniversaire de l'*Association hongroise du tourisme* par deux membres fondateurs, József Déry et Gusztáv Thirring, relève d'importants détails sur son activité. L'ouvrage nous apprend que les récits de voyage ont été présentés pour le grand public à l'occasion de soirées de lecture régulièrement organisées. Des exposés et des projections d'images étaient si populaires qu'au bout d'un moment les organisateurs ont dû limiter le nombre des participants. Au début, les événements étaient gratuits pour tout public. Plus tard, en raison du grand intérêt, ceux qui n'étaient pas membres de l'association devaient acheter un billet d'entrée⁴²¹. L'association a également organisé des concours et des expositions de photographies, qui visaient le même but, c'est-à-dire montrer aux gens le pays dans lequel ils habitaient⁴²². Ces exemples nous illustrent une sérieuse tentative de propager les connaissances liées aux voyages, ainsi que l'agrandissement de l'intérêt pour le tourisme et pour les pays en général.

Déry et Thirring mentionnent d'autres revues touristiques qui ont contribué à la formation de l'image sur le tourisme. L'*Erdély* (Transylvanie) (1892-1917 et 1930-1946) était l'une des premières manifestations des revues régionales non budapestoises. Son sous-titre indique la volonté de servir « la cause touristique, balnéaire et ethnographique ». *Turista Közlöny* (« Bulletin touristique ») publié par l'*Association touristique des enseignants hongrois* (Magyar Tanítók Turista Egyesülete), *Délvidéki Turista* (« Touriste du Sud »), publiés par l'*Association carpatique du Sud* (Délvidéki Kárpát-Egyesület) et *Természetbarát* (« Ami de la nature »), la feuille de l'*Association touristique des amis de la nature* (Természetbarátok Turista Egyesülete) étaient des représentants des feuilles touristiques locales. Si leur existence est attestée, nous n'en disposons pas assez d'information pour donner une description détaillée. La revue intitulée *Turistaság és Alpinizmus* (« Tourisme et Alpinisme »), parue entre 1910 et 1934, est un exemple par excellence de l'organe touristique. Rédigée par l'*Association touristique de l'Université de Budapest* (Budapesti Egyetemi Turista Egyesület), elle avait comme objectif d'encourager les excursions et l'alpinisme sportif pour un cercle plus large.

⁴²⁰ József DÉRY et Gusztáv Dr. THIRRING, *A Magyar Turista-Egyesület 25 éves múltja 1888-1913* (Les 25 années de l'Association hongroise des touristes 1888-1913), Budapest, Hornyánszky Viktor császári és királyi udvari könyvnyomdája, 1914, p. 59-70.

⁴²¹ József DÉRY et Gusztáv Dr. THIRRING, *A Magyar Turista...*, op.cit., pp. 80-86.

⁴²² Sur l'*Association hongroise du tourisme* voir plus en détails son site officiel en ligne. Disponible sur : <https://magyarturistaegyesulet.hu/az-mte-tortenete/> (Consulté le 25 mai 2022).

Plusieurs associations touristiques ont choisi cette revue comme organe officiel. Ce fait montre qu'elle a été considérée comme le journal de la plus haute qualité parmi les organes touristiques.

L'existence de ces revues témoigne d'un intérêt croissant pour le tourisme et pour les activités dans la nature. Les deux auteurs du compte rendu de l'Association hongroise du tourisme font également ce constat, ce qui montre que les contemporains étaient conscients de la nécessité et du succès (modéré) du tourisme et des organes touristiques. En même temps, cela prouve que l'association a atteint son objectif de susciter de l'intérêt pour les voyages touristiques et pour la Hongrie elle-même. D'autre part, elle a contribué au développement de la littérature des voyages hongrois et a promu la lecture des textes viatiques.

L'autre responsable de la vulgarisation des connaissances sur le pays était *la Société hongroise de la géographie* (Magyar Földrajzi Társaság) qui publiait régulièrement des résultats géographiques dans son bulletin. La Société a également offert des bourses de voyage aux jeunes. Elle a lancé la « Bibliothèque des voyages » (*Utazások könyvtára*), une série de livres publiés sur divers pays du monde. Cette collection fut rebaptisée la « Bibliothèque de la Société hongroise de la Géographie » (*A Magyar Földrajzi Társaság Könyvtára*) en 1902. Malgré le changement de nom, elle est restée fidèle à ses principales initiatives, notamment de vulgariser le savoir scientifique parmi les gens à l'aide des récits de voyage. Les livres de cette collection décrivaient des pays lointains de tous les continents. Seize volumes ont vu le jour jusqu'en 1914, dont aucun ne relate un voyage en Afrique. La société visait avant tout de présenter la Hongrie aux lecteurs. Les 21 volumes de la série *L'Autriche-Hongrie par écrit et en images* (*Az Osztrák-Magyar Monarchia írásban és képekben*), publiés entre 1886-1901, illustrent bien cette volonté. Cette collection richement illustrée décrit la géographie, la faune et la flore, l'histoire et l'ethnographie de la double monarchie dans un style facilement digérable.

Ces exemples montrent une tentative timide de suivre les tendances européennes, notamment d'institutionnaliser et de propager les voyages et le tourisme. Cette tentative avait cependant des limites : le retard concernant l'évolution du tourisme et le nombre restreint des lecteurs ont influencé les principales caractéristiques de la littérature du voyage hongrois et sa réception. D'autre part, la plupart des textes viatiques parus dans l'époque s'est concentrée presque exclusivement sur la Hongrie. Ainsi, comparé au cas français, le public lecteur hongrois avait moins d'occasion de lire sur les pays étrangers. À l'exception de *Vasárnapi Újság*, ni les magazines didactiques, ni les feuilles professionnelles, ni les collections d'ouvrages traitant les

voyages n'ont donné suffisamment de place à l'étranger. Cela ne veut pas dire que le public ne disposait pas d'informations sur le monde extérieur, mais l'accent était mis sur la Hongrie.

La négligence que les recherches hongroises témoignent vis-à-vis du genre et des habitudes de lecture des récits de voyage est frappante. À quelques exceptions de près, les ouvrages critiques ne considèrent pas le récit de voyage comme un genre littéraire autonome. Il est classé parmi les œuvres géographiques, étant une sorte de complément de cette discipline⁴²³. Dans d'autres cas, il est associé aux matériels pédagogiques, voire des livres scolaires. Or, la présence des textes viatiques parmi les lectures du XIX^e siècle en Hongrie ne peut pas être ignoré. Les grands écrivains de l'époque et la presse témoignent de ce constat⁴²⁴. Les voyageurs-écrivains sont également conscients du succès du genre, ils remarquent souvent cela dans l'introduction de leurs descriptions. L'absence de prise en compte des textes viatiques est encore plus remarquable si nous la comparons au cas français où les textes occupent une place importante dans l'histoire littéraire. Il est apparent que les recherches françaises attribuent un rôle prépondérant aux récits de voyage dans le système du transfert des connaissances, tandis que les recherches hongroises traitant la fin du XIX^e siècle hésitent de confirmer ce rôle. Vu le nombre des lecteurs, nous pouvons supposer que la proportion des lecteurs des récits de voyage à l'intérieur de la société était moins importante que dans les pays plus alphabétisés de l'Europe. Pourtant, la possibilité était ouverte, les récits de voyage étaient à la disposition de lecteurs.

⁴²³ Nous pouvons voir la suite de cette tradition même aujourd'hui, car dans les bibliothèques hongroises, les récits de voyage sont classés sous la catégorie de la géographie, dans un endroit généralement peu fréquenté de l'établissement.

⁴²⁴ Déjà en 1890, Zsigmond Justh fait une tentative de catégoriser les voyageurs étrangers en décrivant leurs principales caractéristiques. Il présente notamment les Anglais, les Italiens, les nordiques, les Allemands, les Français et les Russes selon leur manière d'observer le monde. Il décrit pourquoi et comment voyageaient les membres de ces nations. En même temps, il relate les habitudes des Hongrois qui voyageaient, selon lui, de trois raisons. D'abord, ils cherchaient à s'installer à l'étranger. Pour cette raison, ils étaient constamment accompagnés d'un mal du pays irrémédiable. Le deuxième groupe partait pour accomplir une mission scientifique. Troisièmement, ils partaient car ils sentent sans cesse la nécessité de se déplacer, de vagabonder et de découvrir l'inconnu. (Ce dernier est cependant en contradiction avec les conclusions des ouvrages critiques qui soulignent que les Hongrois voyageaient rarement et seulement par nécessité.) En 1927, Géza Gárdonyi a publié une critique sur les manières de voyager et de décrire le monde au début du XX^e siècle en prononçant une critique vis-à-vis du regard touristique. Ces deux exemples prouvent que les lecteurs de la période étudiée ont déjà remarqué la superficialité des touristes et que la rivalité entre écrivains, voyageurs et touristes commençait à se développer tôt, aussi bien en Hongrie qu'ailleurs en Europe. Cf. Géza GÁRDONYI, *Amiket az útleíró elhallgat : elbeszélések* (Ce que le voyageur ne prononce pas : récits), Budapest, Dante, 1927. ; Zsigmond JUSTH : « Modern utazók » (Voyageurs modernes), in *A Hét*, n°11, 1890, pp. 169-170. ; Zoltán FÓNAGY, « Házától ritkán, s csak kiváló esetben ment ki – Utazás a régi Magyarországon » (Il n'est sorti que rarement et que dans des cas exceptionnels – Voyage dans la Hongrie de jadis) [en ligne], *Litera*, 2020, Disponible sur : <https://litera.hu/irodalom/publicisztika/fonagy-zoltan-hazatol-ritkan-s-csak-kivalo-esetben-ment-ki-utazas-a-regi-magyarorszagon.html> (Consulté le 20 juillet 2022).

5. L'infrastructure des voyages – Les moyens de transport

L'étude des moyens de transport et de l'infrastructure permet d'évaluer combien les voyageurs ont profité des possibilités offertes par le pays. La reconstruction des itinéraires parcourables et réellement parcourus indiquent quelles parties du territoire ont été souvent visitées ou complètement négligées par les voyageurs. Les endroits « ignorés » (non visités ou passés sous silence) occupent aussi une place importante dans le système du transfert des connaissances. Leur occultation peut trahir des manques de connaissance ou bien une volonté de dévaloriser, voire « cacher » certaines parties de l'espace colonial. Pour cette raison, nous devons dresser l'inventaire des lieux que les voyageurs ont soit fréquentés soit rarement visités soit jamais vus parce qu'ils ne le voulaient ou ne le pouvaient pas. Le développement technique a radicalement transformé la sensation du voyage et a ouvert des nouveaux horizons. Se déplacer est devenu de plus en plus rapide et simple au cours du siècle⁴²⁵. Les horaires fixes ont rendu l'organisation du voyage plus facile et calculable. La « canalisation du monde » a entraîné l'intensification du transport fluvial. L'utilisation des bateaux à vapeur plus sûrs et plus rapides a transformé la relation entre les différentes parties du monde. La fin du XIX^e siècle est devenue « la grande époque des compagnies de navigations privées » qui ont transporté des marchandises et des personnes dans le monde entier⁴²⁶. Les villes portuaires se sont agrandies et la littoralisation a radicalement transformé le paysage citadin en munissant les villes de fonctions nouvelles⁴²⁷. Le chemin de fer, indifférent à l'environnement et au climat⁴²⁸, est devenu l'emblème du siècle. L'expansion des réseaux a dépassé les frontières nationales⁴²⁹. Le développement technique des moyens de transport fut toujours accompagné d'un contenu idéologique. Au sens figuré, il a accentué la supériorité de l'homme européen et aussi l'avancement de la conquête coloniale. De cela témoigne l'idée répandue dans la période selon laquelle l'Afrique serait finalement colonisée si elle était entièrement couverte du chemin de fer⁴³⁰. Le chemin de fer est également associé au développement du tourisme, qui servait aussi un intérêt plus profond que le simple divertissement de l'élite.

⁴²⁵ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, p. 70.

⁴²⁶ Jürgen OSTERHAMMEL, *La transformation...*, *op.cit.*, p. p. 967.

⁴²⁷ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...*, *op.cit.*, p. 73.

⁴²⁸ Jürgen OSTERHAMMEL, *La transformation du monde...op.cit.*, p. 968.

⁴²⁹ *Ibid.*

⁴³⁰ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...op.cit.*, p. 77.

L'aisance des déplacements est relative et valable uniquement en comparaison des époques précédentes. Le voyage était une activité longue, épuisante et inconfortable. Le bruit constant et l'odeur de la machine ont caractérisé l'ambiance du voyage. À cela s'ajoute que le véhicule circulait selon un rythme dicté par les horaires et non par la volonté du voyageur. La machine a séparé le voyageur du paysage et de son environnement. L'élargissement des réseaux de transport a redéfini le sens de l'espace parcourable et aussi de l'espace vide. Ce dernier a changé de sens : au lieu d'être l'espace inconnu, non découvert, il est devenu l'ensemble des territoires non reliés par des réseaux de transports modernes⁴³¹.

Jamais tant de personnes ne s'étaient déplacées avant l'avènement du tourisme. Les moyens de transport motorisés n'ont pas pu satisfaire leurs besoins. D'une façon paradoxale, l'utilisation des animaux pour le transport (et aussi de la force musculaire des hommes) a vécu son âge d'or dans la période à cause d'une valeur nostalgique des moyens de transport traditionnels qui correspondaient mieux au paysage « exotique » que les véhicules modernes. De plus, l'utilisation de la force animale dans les colonies renforçait l'idée d'un pays arriéré, ce qui correspondait à l'image que les colonisateurs voulaient transmettre au public lecteur⁴³².

5.1. De la France au Maghreb

La France disposait d'un réseau de transport ferroviaire bien développé. En 1890, le pays fut entièrement couvert par le réseau. Le chemin de fer a relié l'ensemble du pays et permettait des déplacements relativement rapides. Traverser la France n'a plus posé aucun obstacle devant les voyageurs. Les lignes principales ont relié Paris et les villes portuaires et industrielles. Des lignes secondaires reliant des villes provinciales ont été également construites. Dans le dernier quart du siècle, le chemin de fer passait pour une évidence, les voyageurs ne se sont plus aventurés à emprunter les moyens de transport plus traditionnels comme la diligence ou la malle-poste, véhicules typiques des décennies précédentes.

Le point de départ de l'itinéraire traditionnel entre la France et le Maghreb fut Paris. La ligne ferroviaire Paris-Lyon-Méditerranée (souvent mentionnée par l'abréviation P.L.M.) a permis aux voyageurs d'arriver au port (Marseille ou Toulon dans la plupart des cas) en un

⁴³¹ Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE, *Histoire du monde...op.cit.*, p. 82.

⁴³² *Ibid.*

jour⁴³³. Comparée aux diligences et aux malles-postes, la durée du trajet s'est raccourcie considérablement. D'après la conclusion des récits de voyage, les voyageurs ont aussi perçu ce changement. La grande majorité des voyageurs appartenait à l'élite parisienne, ainsi, il était rare de choisir un autre point de départ. Les voyageurs de province ont également choisi le chemin de fer pour s'approcher du port maritime. Grâce à l'étendue du réseau, les grandes villes de la province ont été reliées entre elles. Cependant, les lignes qui ont desservi la province étaient moins confortables que les wagons du P.L.M., et obligeaient les voyageurs de faire des changements de ligne, souvent même plusieurs fois pendant le voyage.

La partie la plus longue et pénible du voyage fut la traversée de la Méditerranée. Dès le début de la conquête, des paquebots de taille et de confort variés ont desservi l'Algérie, puis la Tunisie aussi. Dans un premier temps, le service était strictement réservé aux militaires et aux fonctionnaires. L'intérêt des voyageurs pour la colonie algérienne et l'envie de se déplacer pour le plaisir a fait naître un nouveau type de service, celui des lignes « touristiques », opérationnel pour transporter des gens riches envieux de repos. Dès 1835, les navires d'État se chargeaient de transporter les simples voyageurs. Même si les places furent avant tout réservées aux fonctionnaires d'État, un nombre restreint de voyageurs pouvait désormais effectuer la traversée. D'abord les bateaux partaient de Toulon et arrivaient à Alger. Avec l'accroissement de la nécessité de relier les deux rives de la Méditerranée, le nombre des lignes a augmenté, et de nouvelles destinations ont apparu. En même temps, le nombre des voyageurs pour le plaisir a augmenté. Dans les années 1880, plusieurs compagnies privées ont rivalisé pour gagner les faveurs des voyageurs et des touristes. La compagnie la plus iconique, grand transporteur des touristes, la *Compagnie général transatlantique* (CGT ou « Transat ») est entrée en service en 1879. Elle a offert un certain luxe aux touristes riches, mais aussi puissance et vitesse, qui ont transformé la sensation de la traversée. Avec la mise en service des lignes de « Transat », une nouvelle période a commencé dans les voyages d'outre-mer. En 1882, la compagnie a introduit les premiers billets « circulaires ». Cette mesure a révolutionné la pratique des déplacements touristiques. Cette option de billets aller-retour était valable pour tous les moyens de transport nécessaires pour se déplacer pendant le voyage. L'agence de voyage qui vendait les billets proposait également l'itinéraire et l'hébergement, ce qui a déchargé les voyageurs du souci d'organiser tous les détails du voyage⁴³⁴.

⁴³³ Georges DUPUY, « Il était une fois le PLM » [en ligne], *L'Express online*, publié le 31 mai 2001. Disponible sur : https://www.lexpress.fr/informations/il-etait-une-fois-le-plm_642601.html (Consulté le 3 février 2021).

⁴³⁴ Colette ZYTNICKI, *L'Algérie... op.cit.*, p. 15. ; Colette ZYTNICKI, *Faire son « métier »...*, *op.cit.*,

Au début du XX^e siècle, quatre grandes compagnies ont assuré la traversée : La *Compagnie générale transatlantique*, la *Compagnie de navigation mixte*, la *Société des transports maritimes* et la *Navigazione générale italiana*. En dehors de ces quatre compagnies, plusieurs petites entreprises ont offert leurs services aux voyageurs, parmi lesquelles des compagnies anglaises et allemandes. La « Transat » circulait quatre fois par semaine entre Marseille et Alger. Les autres compagnies ont proposé onze traversées par semaine en 1874, vingt-cinq en 1898, ce qui est un indicateur important de la popularité des voyages touristiques⁴³⁵.

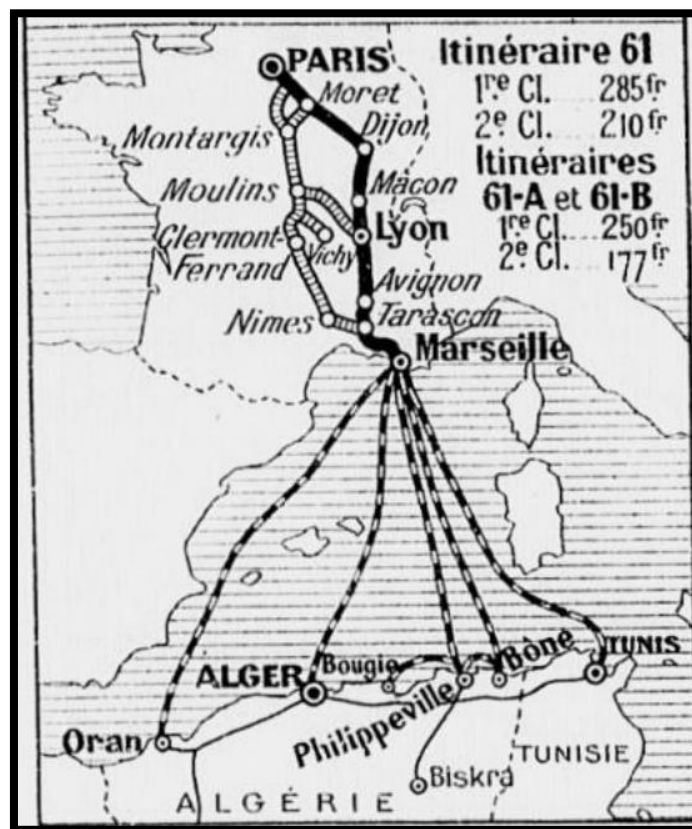


Figure 1 Les principales lignes de communication entre Paris et les plus grandes villes de l'Algérie et de la Tunisie.
Source : Gilbert JACQUETON et Stéphan GSELL (dir.), *Algérie et Tunisie*, Coll. des Guides-Joanne, Paris, Hachette, 1911, p. XIII.

Après le tournant du siècle, le nombre des passagers et des services proposés a diminué graduellement, car, même si l'intérêt des touristes ne cessait d'augmenter, le nombre des

⁴³⁵ Colette ZYTNIKI, *L'Algérie...*, op.cit., pp. 11-18.; Michèle Salinas, *Voyages...*, op.cit., p. 44.

nouveaux colons perdait de son importance. Les prix ont baissé au cours de la période, car la concurrence a incité des compagnies à offrir un prix avantageux. Cependant, en 1907, entre Marseille et Alger, la traversée coûtait toujours 90 francs en première classe et 65 francs en deuxième classe⁴³⁶. La durée du voyage a également diminué. Tandis que dans les années 1840, il fallait consacrer à peu près quarante-huit heures à la traversée, à la fin du siècle, avec la Compagnie générale transatlantique, elle a diminué à vingt-cinq heures⁴³⁷. Cela reste l'intervalle le plus court que le progrès technique a permis. Les voyageurs devaient donc compter avec au moins une journée passée en mer, dans des conditions souvent peu rassurantes.

5.2. De la Hongrie au Maghreb

En Hongrie, la première ligne de chemin de fer fut inaugurée relativement tard, en 1846, entre Pest et Vác, sur une distance de 33 km. Néanmoins, cette ferveur n'a pas été suivie par le développement spectaculaire des réseaux de communication. Comparée aux pays de l'Europe occidentale, l'évolution des moyens de transport en commun était en retard comparé aux. Jusqu'aux années 1890, les lignes ferroviaires desservaient avant tout les villes d'intérêts économiques. En Hongrie, comme en France, la coexistence des compagnies privées et publiques a caractérisé le réseau. La période marquée par le ministre responsable des travaux publics et du transport Gábor Baross était la plus prospère de l'histoire du chemin de fer au XIX^e siècle. Le nombre des lignes nationalisées a accru, le réseau s'est étendu considérablement et les tarifs baissaient. L'accroissement du nombre des passagers, surtout de ceux qui voyageaient pour le plaisir était lent⁴³⁸. Le réseau restait centré à Budapest, mais des régions éloignées furent désormais atteintes. Cependant, les villes de province n'étaient pas suffisamment reliées entre elles⁴³⁹. Les voyageurs devaient d'abord se rendre à Budapest et changer de ligne ou choisir une autre option de déplacement. La population bougeait peu. D'une part parce que la plupart, vivant de l'agriculture, était liée à la terre qu'elle cultivait. D'autre part car les billets étaient chers et le réseau sous-développé. L'introduction des zones tarifaires

⁴³⁶ Voir l'annonce de la Compagnie générale transatlantique : Guide Michelin pour l'Algérie et la Tunisie. Paris, Michelin-Guide, 1907. n.p.

⁴³⁷ Michèle SALINAS, *Voyages...*, op.cit., p. 42.

⁴³⁸ Zsuzsa FRISNYÁK, « Utazás vonattal. A személyforgalom jellemzői a 19. század végén » (Voyager en train : les caractéristiques de la circulation des personnes à la fin du XIX^e siècle), in *Történeti Földrajzi Közlemények*, n°1, 2016, pp. 170-178.

⁴³⁹ Béla CZÉRE, *Magyarország közlekedése a 19. században. (1780-1914)* (La circulation en Hongrie au XIX^e siècle [1780-1914]), Budapest, MÁV Vezérigazgatósága, 1997, p. 138.

a rendu le prix des voyages plus raisonnable, mais la majeure partie de la société ne s'est toujours pas déplacée⁴⁴⁰. Les chiffres des billets vendus indiquent que les voyages organisés vers les stations balnéaires n'étaient pas si populaires qu'en France dans les années 1880. Les masses ont commencé à utiliser le chemin de fer seulement dans les années 1890. Les passagers ont parcouru des courtes distances (moins de 20 km). Les voyages longs (plusieurs centaines de kilomètres) ont été réalisés entre les villes de province et Budapest⁴⁴¹. En 1894, le nombre des passagers a atteint 50 millions. Néanmoins, la grande majorité n'a voyagé que quelques kilomètres entre son lieu d'habitation et les villes proches⁴⁴². Le chemin de fer en Hongrie à la fin du siècle n'avait pas changé l'usage de l'espace comme ailleurs en Europe de l'Est. La plupart de la population a continué à fréquenter les mêmes endroits qu'auparavant, avec la seule différence que la durée des parcours a baissé significativement et les déplacements sont devenus plus commodes. Il fallait attendre l'entre-deux-guerres pour la généralisation des voyages d'agrément. Le chemin de fer a transporté l'écrasante majorité du trafic passager⁴⁴³. Dans le cadre du développement du port de Fiume, la ligne Budapest-Balaton-Fiume a été construite et mise au service des voyageurs. Cette ligne a servi des intérêts commerciaux mais aussi touristiques car elle a transporté des voyageurs vers les villes d'eau du lac Balaton et au bord de la mer Adriatique. Les villes du littoral jouissaient certes d'une popularité. Les trains partant vers les stations de mer étaient bien exploités, les voyageurs n'ont pas cependant traversé la mer pour aller vers des destinations lointaines.

La navigation fluviale paraissait un point crucial du transport des marchandises. Le Danube a assuré la liaison entre Vienne, Budapest et la partie méridionale du pays. Après la régulation de la Tisza, celle-ci est également devenue une importante ligne du transport des marchandises. L'usage de la vapeur a intensifié la navigation. Des bateaux à vapeur ont circulé sur le lac Balaton pour servir les voyageurs et les pêcheurs.

Faute de véritable port maritime, l'Autriche-Hongrie n'a pas pu devenir une grande puissance navigatrice. Certes, elle a entretenu une flotte commerciale, mais son poids était négligeable sur l'échelle internationale. Le « Lloyd autrichien » (*Osztrák-Lloyd*), puis « Lloyd austro-hongrois » (*Osztrák-Magyar Lloyd*), avec Trieste comme siège, fut l'entreprise maritime la plus importante de la Double Monarchie à partir de 1871. Le gouvernement hongrois, ne voulant plus supporter les frais d'une société commerciale maritime qui n'a apporté assez de

⁴⁴⁰ Zoltán FÓNAGY, *Házától ritkán...*, *op.cit.*,

⁴⁴¹ Zsuzsa FRISNYÁK, *Utazás vonattal...*, *op.cit.*

⁴⁴² *Ibid.*

⁴⁴³ Béla Czére estime ce chiffre à 99%. Voir : Béla CZÉRE, *Magyarország...*, *op.cit.*, p. 153.

profit pour la partie hongroise de la monarchie, s'est décidé à rompre le contrat avec le « Lloyd ». Une société du transport maritime purement hongroise a été fondée avec Budapest comme siège social. Elle portait le nom d'*Adria Magyar Tengerhajózási Rt.* (« Société hongroise de la navigation maritime Adria ») et ses bateaux ont largué dans le port de Fiume⁴⁴⁴. L'objectif de l'« Adria » était d'encourager le commerce hongrois avec les pays lointains et d'empêcher le partenaire autrichien de s'approprier le profit. Grâce à cette mesure, l'effectif du trafic maritime hongrois s'est multiplié par trois⁴⁴⁵. Les premiers paquebots entre Fiume et l'Afrique du Nord se sont mis en service en 1885. Il s'agissait d'une liaison commerciale basée essentiellement sur le bois nécessaire pour la construction du chemin de fer dans deux pays du Maghreb, l'Algérie et la Tunisie. En 1890, suite à une réforme de la structure, l'*Adria Magyar Tengerhajózási Rt.* a reçu de l'État une subvention plus importante. En échange, elle s'est chargée d'assurer un service régulier vers plusieurs destinations (parmi lesquelles la Grande-Bretagne, le Brésil et les pays de l'Extrême-Orient). Selon cet accord, elle a dû assurer la liaison entre la Hongrie et la Tunisie 12 fois par an. L'Afrique du Nord ne passait pas pour une destination privilégiée. L'Autriche-Hongrie n'a disposé d'aucun service réservé exclusivement aux voyageurs. Si les paquebots ont transporté des hommes, cela n'était pas leur objectif principal. Les compagnies austro-hongroises n'ont jamais servi les intérêts des touristes.

Les peu de personnes qui ont choisi le Maghreb comme destination pouvaient emprunter l'un des bateaux commerciaux de l'« Adria » pour arriver à Tunis ou traverser le continent européen et choisir un autre port en Italie ou en France. Du point de vue hongrois, les voyages en mer ne jouissaient pas d'autant de popularité qu'en France. L'évocation du sujet n'était pas aussi fréquente que dans les textes viatiques français. Par conséquent, nous ne disposons pas suffisamment de connaissances sur les conditions de la traversée, ni sur l'équipement des paquebots. Nous ne pouvons pas faire recours aux guides, comme nous l'avons fait dans le cas

⁴⁴⁴ Une liste énumérant les bateaux de « l'Adria » a paru en 1897, dans un ouvrage présentant les comitats et les villes de la Hongrie. L'ouvrage fait mention de l'établissement de la ligne entre Fiume, Tunis et Alger en 1885. D'après cette description, la ligne permettait de transporter du bois, avant tout nécessaire pour la construction du chemin de fer tunisien. Árpád DOROSZLAI DENK, Ödön KEMÉNY, Endre SOLYMÁSY, Tivadar BATTHIÁNY et Lajos OSSOINACK, « A magyar tengerészet » (La marine hongroise)[en ligne], in Samu BOROVSZKY, *Magyarország vármegyéi és városai, Fiume és a magyar-horvát tengerpart* (Les comitats et les villes de la Hongrie : Fiume et le littoral hongrois-croate), Budapest, Országos Monográfiai Társaság 1897. Disponible sur : <https://www.arcanum.com/hu/online-kiadvanyok/Borovszky-borovszky-samu-magyarorszag-varmegyei-es-varosai-1/fiume-es-a-magyar-horvat-tengerpart-7515/a-magyar-tengereszeti-irta-doroszlai-denk-arpad-adatokat-szolgaltatott-kemeny-odon-felulvizsgalta-es-kiegészitette-solymasy-endre-gr-batthyany-tiv-7D4E/adria-es-hajoi-7DBD/> (Consulté le 14 novembre 2023).

⁴⁴⁵ Béla CZÉRE, *Magyarország...*, op.cit., pp. 165-166.

français car faute de véritable tourisme, le genre n'existait pas encore en Hongrie. Le coût des voyages, faute de registres de prix, reste également inconnu.

5.3. Se déplacer au Maghreb

L'expansion du réseau des moyens de transport moderne au Maghreb a suivi l'avancée de la conquête coloniale et servait les intérêts de l'occupant. La construction des voies ferrées était de première importance car celles-ci, permettant de transporter les troupes et les fonctionnaires, puis les marchandises garantissaient le contrôle et le maintien du territoire, ainsi que l'exploitation économique des pays. Lors de la planification des lignes, le seul objectif était d'atteindre les territoires stratégiques du point de vue militaire et économique⁴⁴⁶. Le tourisme naissant a profité de ces lignes et les principales stations touristiques se sont développées près du chemin de fer. Le réseau des routes était très inégal. Les constructions ont servi les intérêts de la conquête. Par conséquent, des régions entières, habitées par des autochtones, non-relées au réseau restaient complètement isolées. Le littoral était plus densément relié par le réseau que l'intérieur des pays.

En Algérie, la première ligne ferroviaire a relié Alger et Blida et a atteint Oran en 1871. À la fin des années 1870, les villes les plus importantes furent reliées par plus de 1400 km de voie ferrée⁴⁴⁷. À la fin des années 1870, les premiers plans pour le chemin de fer saharien furent créés. Dans les années 1880, plusieurs missions furent organisées pour étudier leur faisabilité. Le projet n'a pas cependant avancé dans la période étudiée. Le guide rédigé par Louis Piesse, paru en 1898, fait mention d'un réseau qui atteint presque 3000 km (2948 km exactement). Il ajoute que plusieurs compagnies ont desservi les principales villes et ont commencé à s'étendre dans la direction du désert. Le chemin de fer a permis aux voyageurs d'avoir une impression apparente sur le désert, même s'ils ne pouvaient pas y pénétrer profondément. Piesse énumère six compagnies qui ont assuré la circulation ferroviaire : la *Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée*, la *Compagnie de l'Est-Algérien*, la *Compagnie de Bône-Guelma et Prolongements*, la *Compagnie Franco-Algérienne* et la *Compagnie de l'Ouest Algérien*. Il

⁴⁴⁶ Odile GOERG et Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville coloniale...*, op.cit., p. 206. ; Yvett KATAN BENSAMOUN, *Le Maghreb...*, op.cit., p. 168.

⁴⁴⁷ Colette ZYTNIKI, *L'Algérie...*, op.cit., pp. 16-17.

décrit également des projets de construction qui allait servir les voyageurs dans les années à venir⁴⁴⁸. Néanmoins, la plus grande partie du pays n'est pas atteinte par le réseau :

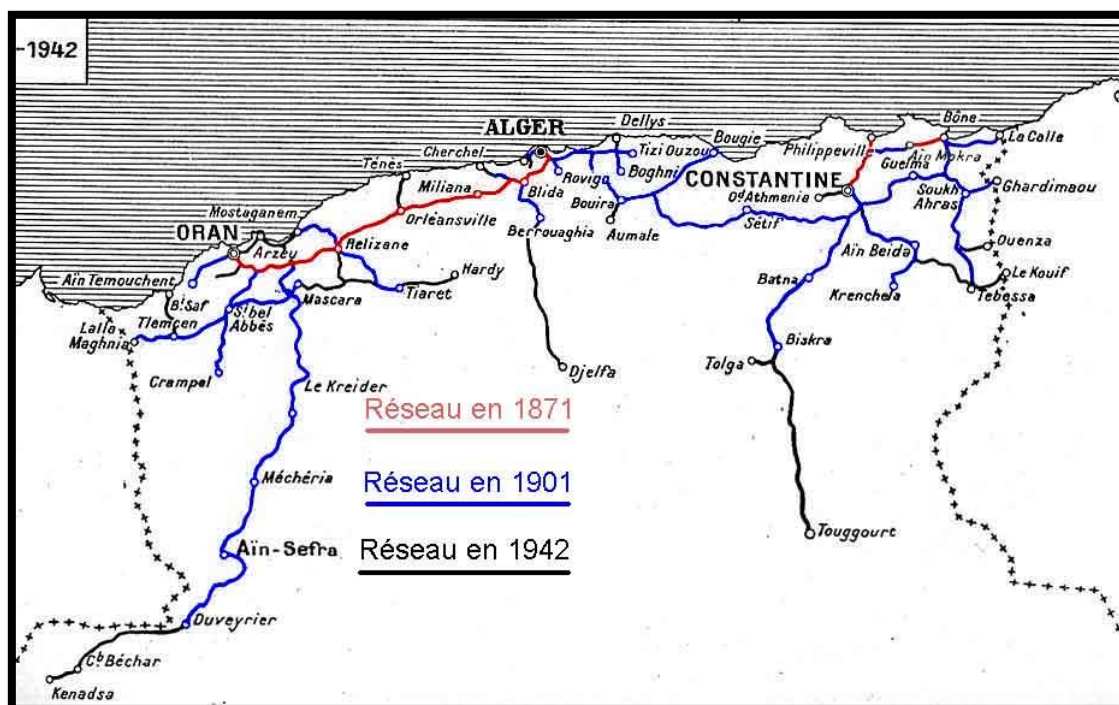


Figure 2. Lignes de chemin de fer en Algérie. Source: https://stock.encycopedie-afn.org/h/acfa/Cfa_1942.jpg

En Tunisie, les premières lignes du chemin de fer ont été construites après la conclusion du contrat protectoral. En 1898, deux compagnies assuraient le service : la *Compagnie de Bône-Guelma et Prolongements* et la *Compagnie Italienne*. Les Italiens jouaient un rôle important dans l'organisation du transport : ils possédaient la concession pour le chemin de fer Tunis-La Goulette (première ligne de la Tunisie construite à partir des années 1870) jusqu'à la fin du siècle, et un grand nombre des employés de chemin de fer étaient également italiens⁴⁴⁹. Le réseau fut également stratégique et montre les mêmes lacunes que celui de l'Algérie :

⁴⁴⁸ Louis PIESSE, *Algérie et Tunisie*, coll. des Guides-Joanne, Paris, Hachette, 1898, pp. XXI-XXII.

⁴⁴⁹ H. De MONTETY, « Les Italiens en Tunisie », in *Politique étrangère*, n° 2-5, 1937, pp. 409-425. ; Laurent DEBERNARDI, « Le premier chemin de fer tunisien, le T. G. M. (1870-1898) » [en ligne], *Outre-Mers. Revue d'histoire*, vol. 50 / 179, 1963, pp. 197-226. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1963_num_50_179_1374 (Consulté le 26 juillet 2022).

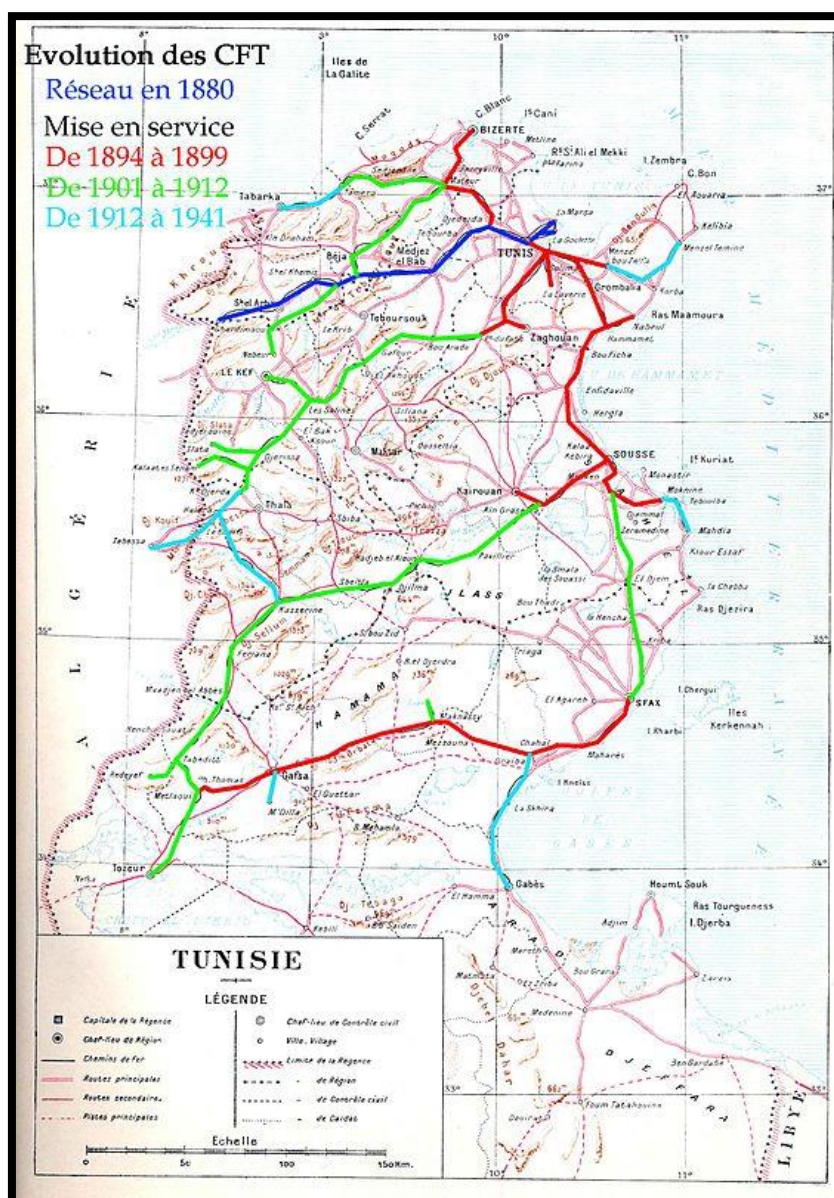


Figure 3. Lignes de chemin de fer en Tunisie. Source :

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/b/b8/Reseau_cft.jpg/558px-Reseau_cft.jpg

Dans la période étudiée, la plupart des voyageurs n'ont emprunté que la ligne entre la Goulette, Tunis et la Marsa.

Les compagnies maritimes ont assuré un service régulier entre l'Algérie et la Tunisie, ainsi qu'entre les villes du littoral. À l'intérieur des pays, les voyageurs devaient faire recours à des moyens « traditionnels » pour atteindre leur destination. Se déplacer à pied ou à dos d'animal est resté en usage jusqu'au début de la Grande Guerre. Le guide Joanne de 1898

mentionne les diligences et les « chevaux et mulets » comme services à la disposition des voyageurs, équivalents aux trains et aux bateaux. Concernant les animaux pour le transport, le guide remarque :

« Pour les routes dites stratégiques, sur lesquelles les diligences manquent complètement, on louera quelques voitures légères à 4 places ou plus, avec des chevaux et des mulets, bêtes de peu d'apparence, mais assez solides cependant pour transporter les voyageurs et les bagages. La location d'un cheval ou d'un mulet, guide compris, peut varier de 4 à 6 fr. par jour⁴⁵⁰. »

Bien que les animaux soient lents, ils assurent la liberté aux voyageurs de choisir l'itinéraire à leur guise. Néanmoins, certains territoires sont considérés comme dangereux, ce qui mène les voyageurs à choisir des pistes conseillées par le guide. Les routes principales relient les villes les plus importantes, les plus européennes et ainsi les plus sûres. Ce sont elles que les touristes empruntaient les plus souvent et où les diligences circulaient. Au début des années 1900, le vélo et l'automobile ont apparu comme options pour parcourir le pays. En raison de la qualité médiocre des routes et du manque de sécurité, le cyclisme n'est pas encouragé par les guides⁴⁵¹ :

« Dans l'ensemble, les routes d'Algérie-Tunisie sont très loin de valoir celles de France ; de plus, beaucoup d'entre elles sont encore en cours de construction ou tout au moins d'achèvement définitif (ouvrages d'art provisoires ou non exécutés encore ; empièrrements légèrement établis ou présentant des lacunes.) Ce n'est donc pas dans l'Afrique du Nord qu'on pourra établir des records de vitesse. Le réseau des routes empierrées [...] que complètent par temps favorable un certain nombre de *pistes*, c'est-à-dire de routes non empierrées, mais éventuellement carrossables et cyclables, est néanmoins [...] assez complet pour qu'on puisse effectuer des tournées intéressantes en automobile ou à cycle [...] Automobilistes et cyclistes ne devront pas oublier que les pistes indiquées comme carrossables et cyclables ne sont telles que par temps sec bien établi [...]. »⁴⁵²

⁴⁵⁰ Louis PIESSE, *Algérie...*, *op.cit.*, p. XXIII.

⁴⁵¹ Colette ZYTNICKI, *L'Algérie...*, *op.cit.*, p. 18.

⁴⁵² Gilbert JACQUETON et Stéphane GSELL (réd.), *Algérie et Tunisie*, Coll. des Guides-Joanne, Paris, Hachette, 1911, p. XVII.

Certaines grandes villes disposaient de moyens de transport en commun ; des omnibus ont été mis en service et les lignes de tramway électrique ont été construites. La première ligne de tramway en Algérie fut inaugurée en 1898⁴⁵³. Nous disposons peu d'information sur l'évolution des transports urbains au Maghreb. Il est sûr que les investissements étaient nombreux et ont suivi l'exemple métropolitain. L'introduction des omnibus et des tramways a suivi le modèle européen avec un décalage peu significatif⁴⁵⁴. Quoique l'existence des transports communs à l'intérieur de ville rend les déplacements plus confortables, elle n'influence pas la réalisation des voyages car les distances qu'ils diminuent restent négligeable. Il est plus important de considérer le réseau des transports qui reliait les différentes parties du pays et qui rendait possible ou empêchait le parcours de certains territoires.

⁴⁵³ Bulletin des lois de la République française [en ligne], n°1871. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2148909/f1650.image.r=Bulletin%20des%20lois.langFR> (consulté le 28 juillet 2022).

⁴⁵⁴ Odile GOERG et Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville...*, *op.cit.*, p. 227.

6. Catégorisation des voyageurs : Tourisme et colonies

Les descriptions faites par les touristes constituent le corpus le plus important de notre recherche. Pour cette raison, nous n'hésitons pas à consacrer une place importante aux principales caractéristiques du tourisme au XIX^e siècle. D'après Catherine Bertho Lavenir, l'histoire du tourisme est « le récit croisé de transformations arrivées dans les techniques du transport et les techniques d'écriture, dans l'économie du chemin de fer et celle de l'imprimerie, dans l'expérience de voyage et les formes du récit »⁴⁵⁵. Il s'agit donc d'un phénomène complexe qui exerce une influence sur plusieurs domaines de la vie. De notre point de vue, le plus important élément est que la naissance, puis l'extension du tourisme ont radicalement renouvelé les pratiques du voyage et réinterprété le rôle des textes viatiques désormais parus en grand nombre.

Nous remarquons une différence dans la pratique en fonction des régions géographiques. Tandis que les touristes des pays de l'Occident ont inondé les stations balnéaires et alpins, dans les pays orientaux cette pratique n'existait pas encore. L'Angleterre fut le pays pionnier de l'histoire du tourisme. En France, le phénomène a suivi le même chemin, sans décalage temporaire majeur. Le modèle « occidental » du tourisme est né ainsi dans ces deux pays. En Hongrie, à la fin du XIX^e siècle, les premières traces du tourisme venaient justement d'apparaître, mais il n'est pas encore possible de parler d'un mouvement aussi organisé qu'en Europe occidentale.

6.1. Le tourisme en France à la fin du XIX^e siècle : une pratique sociale complexe

Apparue dans la première moitié du XIX^e siècle⁴⁵⁶, la pratique du tourisme est d'abord considérée d'une manière péjorative. Au cours des années, la notion témoigne d'un changement de concept, et se popularise de plus en plus à la fin du siècle. L'accroissement du nombre des touristes et des distances parcourues ne signifiaient cependant pas la généralisation de mouvement. Si le voyage touristique est devenu une quasi-obligation de l'aristocratie, la possibilité de quitter son lieu d'habitat et surtout d'aller à l'étranger uniquement pour le plaisir

⁴⁵⁵ Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue...*, *op.cit.*, p. 43.

⁴⁵⁶ Le mot apparaît dans la langue française en 1816 et il est utilisé volontairement pour la première fois par Stendhal 1838 avec la signification du « voyage par curiosité et désœuvrement ».

n'a véritablement concerné les classes moyennes qu'après la Grande Guerre⁴⁵⁷. Les touristes composaient une masse homogène des visiteurs, appartenant tous à l'élite politique et économique. Ils quittaient leur lieu d'habitat pour continuer leur vie habituelle ailleurs⁴⁵⁸. L'étranger attirait très tôt les plus aisés qui y passaient la période hivernale ou estivale toujours dans l'objectif de se reposer, de s'enrichir culturellement, et de rendre les autres jaloux.

Les premiers voyages touristiques étaient considérés comme des « affaires de santé »⁴⁵⁹. Selon la conception de l'époque, les cures thermales permettaient de soigner les maladies nerveuses et les maux des organes internes. Le temps passé dans un endroit où l'air était pur, exempt de la pollution que les usines de la grande ville émettaient, a permis de décrasser les poumons et de se calmer. Se reposer⁴⁶⁰, faire un régime, se promener, faire des activités sportives, se cultiver en lisant et en allant au théâtre ont dispensé les touristes de s'occuper des soucis quotidiens. Quittant le cadre de la villégiature, un séjour effectué dans les alentours de Paris, dès les années 1850, l'élite parisienne fréquentait les plages de mer, dont la plus favorisée fut celle de Biarritz⁴⁶¹. À partir des années 1860, cette élite s'est rendue régulièrement à Nice pour la période estivale. La ville est devenue un lieu cosmopolite, celui des rencontres culturelles. D'autres villes d'eaux, littorales ou non, sont devenues des lieux des plaisirs, du luxe et de l'oisiveté⁴⁶². Avec le temps, la pratique s'est détachée de plus en plus souvent de son caractère sanitaire : la simple raison de vouloir partir suffisait pour entreprendre un voyage.

Les touristes de la fin du siècle incarnaient une transition entre le voyageur-philosophe du siècle précédent et son homonyme qu'on connaît aujourd'hui, désintéressé et égoïste. Ils s'étaient préparés au voyage en lisant un grand nombre de textes de genres différents : presse, guides, récits de voyage et ouvrages professionnels. Ces textes orientaient les touristes, leur proposaient un plan, qu'ils n'ont jamais délaissé⁴⁶³. Le guide facilitait le choix des itinéraires et a permis aux voyageurs de voir autant que possible et le plus vite possible⁴⁶⁴. Arrivés sur

⁴⁵⁷ Les voyages touristiques n'ont atteint des masses qu'avec l'introduction du congé payé. Plus en détail voir : Roy PORTER, « Les Anglais et les loisirs », in Alain CORBIN, *L'Avènement des loisirs...*, op.cit., pp. 25-69.

⁴⁵⁸ Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue...*, op.cit., p. 15.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 24. ; Philippe ARIÈS et George DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée, tome 4 : De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2000, p. 232. ; Alain CORBIN, *L'Avènement...*, op.cit., p. 43 et 53-58.

⁴⁶⁰ Cf. la peur de fatigue qui règne à la fin du XIX^e siècle : Alain CORBIN, « La fatigue, le repos, la conquête du temps », in Alain CORBIN, *L'Avènement...*, op.cit., pp. 364-392.

⁴⁶¹ Dieppe, puis Biarritz furent des stations balnéaires de haute importance fréquenté par la cour et l'aristocratie loyal au souverain en fonction. Il s'agissait des deux premières destinations de vacances véritablement organisées, proposant tout confort aux visiteurs.

⁴⁶² Roy PORTER, *Les Anglais et les loisirs...*, op.cit., pp. 43-45.

⁴⁶³ La contrainte des itinéraires et l'attachement aux plans établis avant le voyage sont deux des caractères principaux qui distinguent le touriste au voyageur. Voir : Adrien PASQUALI, *Le tour des horizons...*, op.cit., p. 32.

⁴⁶⁴ Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, op.cit., p. 432.

place, ils cherchaient à comparer leurs connaissances déjà acquises aux choses vues et à formuler leurs impressions. La « chasse à l'instant sans pareil », le pittoresque, et la description des émotions liés au voyage ont reçu un rôle prépondérant pendant et après le voyage⁴⁶⁵. Au lieu des vacances « immobiles », passées dans le même endroit au bord de l'eau ou dans les montagnes, ils préféraient parcourir autant de lieux que possible⁴⁶⁶. Ils se sont préoccupés des choses qui avaient un effet sur leur état d'âme, qui influençaient leur goût et leurs pensées. Par conséquent, le paysage qui souligne la petitesse de l'homme face à la nature et qui fait rêver et réfléchir⁴⁶⁷, l'architecture, les ruines jouent un rôle important dans les textes. Le touriste est devenu, comme le note Catherine Bertho Lavenir, « homme de papier et de paysage »⁴⁶⁸. En même temps, comme le souligne Jean-Didier Urbain, le tourisme n'est pas simplement la « massification dégradante du voyage », mais la généralisation d'un nouveau mouvement d'observation et de reconnaissance, ainsi que d'un mode de connaissance⁴⁶⁹.

Depuis l'apparition du phénomène, l'essentiel du tourisme réside dans l'exigence du confort. Le touriste ne veut pas s'exposer à l'imprévu et au désagréable. Par conséquent, l'industrie touristique se préoccupe de satisfaire toutes les attentes et de garantir le bien-être. À titre d'exemple, dans la période étudiée, les touristes riches ont bénéficié du confort de la première classe des moyens de transport, contrairement à ceux qui voyageaient par nécessité et devaient se contenter des conditions moins appropriées. L'intérieur des véhicules, que ce soit le train, le paquebot ou la diligence, fut équipé de sièges commodes. Le wagon-restaurant et le restaurant du paquebot, mis uniquement à la disposition des riches, furent aménagés comme le salon dans une maison aristocratique. Tout était fait pour imiter les conditions domestiques somptueuses. Même si le voyage fut toujours un péril, les compagnies de transport faisaient tout pour fasciner le voyageur. Certaines compagnies proposaient également des trains de luxe, comme la *Compagnie internationale des wagons-lits*, avec des compartiments bien équipés, des salons et des restaurants où les voyageurs pouvaient tuer le temps généralement assez long du voyage. La situation était différente si le voyageur ne pouvait pas se permettre d'acheter un ticket pour la première classe. La deuxième était encore supportable, mais la troisième (au pire des cas la quatrième) classe(s) ne garantissaient que des conditions intenable. Les « billets

⁴⁶⁵ André RAUCH, « Les vacances et la nature revisitée (1830-1939) », in Alain CORBIN, *L'Avènement...*, op.cit., pp. 126-127.

⁴⁶⁶ Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue...*, op.cit., p. 41 ; Philippe ARIÈS, George DUBY, *Histoire de la vie privée...op.cit.*, p. 229.

⁴⁶⁷ Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, op.cit., p. 409.

⁴⁶⁸ Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue...*, op.cit., p. 43.

⁴⁶⁹ Adrien Pasquali évoque les propos de Jean-Didier Urbain : Adrien PASQUALI, *Le tour des horizons...*, op.cit., p. 22 ; Jean-Didier URBAIN : *L'idiot du voyage...*, op.cit., pp. 88-89.

circulaires » facilitaient la planification des voyages car le touriste ne devait pas s'occuper du titre de transport chaque fois qu'il a pris le train ou le paquebot. L'hébergement jouait un rôle décisif : un hôtel mal choisi pouvait rater l'expérience du voyage.

Les agences de voyage, les bureaux de renseignement servaient également le bien-être du voyageur. Les bureaux des plus grands agences (*Thomas Cook* créée en 1845 en Angleterre, *Bennet* créée en 1850 en Norvège, *Stangen* créée en 1863 en Allemagne et *Luben* créée en 1874 en France) attendaient les touristes dans les grandes villes. Ils ont débarrassé le voyageur du souci d'organiser le voyage. Une série de guides rédigés en plusieurs langues (dont les plus connus sont le guide *Murry*, le *Baedeker* et le *guide Joanne*)⁴⁷⁰ orientaient leur parcours, en proposant non seulement des itinéraires, mais aussi des hôtels, des restaurants, des monuments et des sites à visiter. Ces textes prescrivaient également au voyageur le « point de vue » à appliquer⁴⁷¹ lors du parcours et ensuite dans la description. Les associations (comme le *Touring Club*⁴⁷²) soutenaient la cause touristique et facilitaient également l'organisation et la réalisation des voyages. À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, les principaux itinéraires touristiques étaient contrôlés, les touristes pouvaient voyager en sécurité en suivant les conseils proposés par les guides. Ils ne devaient pas se préoccuper sans cesse des dangers éventuels (attaques, vols, maladies) qu'un voyage à l'improviste pouvait comporter.

Les voyages entièrement organisés par une agence de voyage, à l'initiative de Thomas Cook, représentaient le plus haut degré du confort car le voyageur ne devait se soucier ni de l'itinéraire, ni de l'hébergement, ni des titres de transport, ni des horaires. Les chèques de voyage ont dispensé le touriste de s'occuper de la provision des différentes devises selon le pays visité, ce qui était particulièrement pratique à l'occasion d'un voyage dont l'itinéraire concernait plusieurs pays. Cependant, avec le choix de la forme organisée, le touriste a perdu sa liberté et s'est livré à la volonté d'un acteur (une association ou l'État) visant à manipuler l'image que le voyageur se faisait lors de son parcours.

L'industrie touristique est devenue l'un des enjeux majeurs de l'État soucieux de sa propre image. Propager le tourisme signifiait aussi encourager les habitants de faire connaissance avec le pays dans lequel ils habitaient et de montrer aux étrangers l'image la plus

⁴⁷⁰ Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue...*, op.cit., p. 45.

⁴⁷¹ Nous allons développer ce sujet dans un chapitre suivant.

⁴⁷² Le *Touring Club de France*, créé en 1890, fut l'un des plus grands promoteurs du tourisme à vélo mais il a également contribué au développement de l'infrastructure touristique et à la propagation des voyages pour le plaisir en encourageant la publication des textes viatiques. Au début du XX^e siècle, il est devenu l'un des acteurs majeurs de l'organisation de la vie touristique.

favorable. Le résultat des voyages organisés et de l'itinéraire touristique limité fut que les descriptions des touristes ont abouti à la « réduction du pays à un catalogue raisonné » qui se borne à des sites naturels et à des monuments⁴⁷³.

Le touriste avait en général un statut contradictoire. Il était mal vu à cause de la manière par laquelle il traitait le monde autour de lui, mais aussi apprécié du point de vue économique. Il est évident combien le tourisme a contribué à la formation de l'image des pays lointains. Le voyage (touristique ou non) fut une étape de la formation de la jeunesse, une éducation à la vie collective et une découverte de soi⁴⁷⁴. Toutefois, pratiqué sans prudence, il a initié les jeunes aux mauvaises habitudes⁴⁷⁵. La notion oscillait donc entre pratique instructive et dévastatrice des normes, des mœurs et des traditions. Les touristes étaient critiqués par leurs contemporains à cause de leurs vues superficielles, leur négligence, et leur oisiveté⁴⁷⁶. De ce point de vue, ils ont transmis une image négative de leur société.

La pratique de quitter son pays et visiter l'étranger a réinterprété le sens des voyages touristiques. Adrien Pasquali note qu'au XIX^e siècle, l'intérêt des voyageurs a changé : au lieu des « centres » du monde (Rome, Jérusalem, Athènes), les « marges », donc l'Orient, attiraient les voyageurs⁴⁷⁷. Avec la colonisation, certaines parties de l'Orient sont devenues accessibles non seulement pour les voyageurs mais aussi pour les touristes. D'abord, le tourisme international offrait l'occasion de rencontres entre les membres de l'élite mondiale. Visiter des pays autres que le sien permettait également de se réaffirmer et se positionner par rapport aux autres. Un voyage touristique dans les pays lointains signifiait toujours avoir des moyens financiers et assez de courage pour visiter l'inconnu. Ceux qui partaient régulièrement à l'étranger pouvaient ainsi gagner le respect des autres. Dans les pays lointains (comme c'est fut le cas de l'Afrique du Nord), le voyageur-touriste rencontrait l'exotisme, ce qui valorisait encore son parcours.

L'histoire du tourisme en France nous montre que les habitants aisés du pays jouissaient de la possibilité de se déplacer pour les vacances. Des villes d'eaux et des stations de montagne attendaient les citoyens qui profitaient de leur temps libre pour passer un séjour plus ou moins long éloigné de leur lieu d'habitat. Le tourisme à l'intérieur du pays fut très populaire. Inscrite dans la tradition du Grand Tour, la France était en même temps une destination privilégiée pour

⁴⁷³ Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue...*, op.cit., p. 48.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 40.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 20. ; Philippe ARIÈS, George DUBY, *Histoire...*, p. 234.

⁴⁷⁶ Adrien PASQUALI, *Le tour des horizons...*, op.cit., pp. 31-35.

⁴⁷⁷ *Ibid.* pp. 5-6.

l'aristocratie étrangère. En même temps, l'envie d'aller plus loin a conduit les touristes français à partir en grand nombre à la découverte des pays lointains. Ainsi pouvons-nous considérer la France comme pays de tourisme et les Français comme touristes par excellence présents partout dans le monde.

6.2. Y avait-il des touristes hongrois ?

Le tourisme existe-il en Hongrie à la fin du XIX^e siècle ? Compte tenu des sources et des ouvrages critiques, il est évident que le développement du tourisme était en retard par rapport aux pays occidentaux. À la fin du siècle, les Hongrois voyageaient peu et surtout par nécessité. La plupart de la population n'avait ni de temps libre, ni de moyens pour se déplacer. Le souci de la santé est cependant apparu dans la conscience de l'élite qui s'est déplacée de plus en plus souvent pour passer du temps au bord de l'eau ou dans les montagnes. Néanmoins, l'infrastructure n'était pas encore prête à assurer les mêmes conditions de voyage qu'en France. Servir les touristes n'était pas une ambition de grande importance. Si la ligne de chemin de fer Budapest-Fiume fut à la disposition des voyageurs jusqu'à la mer Adriatique, elle servait avant tout des intérêts économiques. Dans l'ensemble, le réseau des transports et des routes n'était pas suffisamment développé pour encourager le mouvement des touristes. L'équipement des stations balnéaires étaient plus modeste qu'ailleurs en Europe. Le niveau du confort était aussi plus faible. Même les touristes de l'époque ont souligné que leur seule motivation de choisir une station balnéaire hongroise fut l'amour de la patrie, sinon aucune raison n'aurait pu les convaincre de renoncer au luxe dont bénéficiaient les touristes occidentaux. Outre les nécessités infrastructurelles, il fallait également apprendre comment devenir touriste⁴⁷⁸.

Comme ailleurs en Europe, le tourisme balnéaire a attiré le plus grand nombre. Par conséquent, il fut le plus développé. Les endroits comme Pöstyén, Trencsénteplic, Bártfa, Buziás, Szliács, Herkulesfürdő, Tusnád, Borszék, Parád et Harkány jouissaient d'une grande popularité. Les villages autour du lac Balaton se sont rapidement adaptés à servir les touristes. Le grand avantage du lac était la proximité relative de Budapest (100-150 kilomètres), lieu de

⁴⁷⁸ László KÓSA, *Fürdőélet a Monarchiában* (Vie balnéaire dans la monarchie Austro-Hongrois), Budapest, Holnap Kiadó, 1999, p. 21.

résidence de l'élite et le fait que le chemin de fer l'a touché⁴⁷⁹. Il manque cependant des statistiques qui pourraient nous permettre de communiquer des chiffres exacts. László Kósa mentionne une moyenne de 3000 personnes par an aux stations balnéaires les plus fréquentées et 100-500 visiteurs aux endroits moins populaires⁴⁸⁰. Les stations balnéaires dans la partie autrichienne de la monarchie et proches de ses frontières (comme Karlsbad et Marienbad dans la Tchéquie actuelle, les bains de la Belgique et de l'Allemagne) rivalisaient avec les bains hongrois.

Le tourisme maritime, moins populaire qu'ailleurs en Europe, fut réservé aux plus riches⁴⁸¹. Malgré la qualité médiocre des endroits touristiques, l'élite fréquentait les plages hongroises (de Dalmatie) au lieu d'aller à l'étranger. *Fiume*, *Abbázia* et *Crikvenica* furent les seules villes développées du point de vue touristique. Fiume était d'abord un centre commercial grâce à son port maritime⁴⁸². L'infrastructure du tourisme s'y développait sans doute, mais la ville était surtout appréciée à cause des sorties culturelles et des monuments. Un grand nombre de touristes est passé par la ville pour continuer leur chemin vers Abbázia⁴⁸³, aménagée à l'exemple des modèles européens (Nice avant tout) mais d'une façon plus modeste. Même la famille royale a fréquenté la ville. Par conséquent, elle a réussi à acquérir un renom dans les milieux aristocratiques européens⁴⁸⁴. Crikvenica fut développée artificiellement, sur l'initiative de l'État, mais ne pouvait pas devenir une station balnéaire moderne, commode et populaire.

Les montagnes, plus particulièrement les Hautes-Tatras, attiraient également l'élite. L'air propre fut qualifié comme bénéfique pour la santé et le système nerveux. L'alpinisme naissant a entraîné l'apparition des premières associations qui ont embrassé la cause touristique. Comme ailleurs les clubs alpins, les associations hongroises ont encouragé les randonnées et lutté pour le développement de l'infrastructure (sentiers, hôtellerie, restaurants). L'Association hongroise des Carpates (*Magyarországi Kárpát Egyesület*) a visé de faire connaître les Hautes-Tatras et de populariser l'alpinisme. En 1891, en raison des désaccords, la branche budapestoise

⁴⁷⁹ Klára GLÓZIK : *A turizmus és szabadidő eltöltésének lehetőségei Magyarországon a dualizmus korában különös tekintettel Békés megyére (1867-1914)* (Les possibilités du passe-temps en Hongrie à l'époque du dualisme, avec une attention particulière au comitat Békés [1867-1914]) [en ligne], thèse de doctorat, Université de Szeged, 2011, pp. 69-70. Disponible sur : <https://doktori.bibl.u-szeged.hu/id/eprint/1096/1/glozik.dolg.pdf> (Consulté le 02 novembre 2023).

⁴⁸⁰ László KÓSA, *Füüdőélet...*, op.cit., pp. 81-81.

⁴⁸¹ László KÓSA, *Füüdőélet...*, op.cit., p. 52.

⁴⁸² Márton PELLE, « Fiume turizmusának fejlődése (1868-1914) » (Le développement du tourisme de Fiume [1868-1914]), in János CSAPÓ, László CSÓKA (dir.), *Kreativitás, változás, reziliencia. III. Nemzetközi Turizmus-marketing Konferencia Tanulmánykötet* (Créativité, changement et résilience. Études du III. Colloque de tourisme et de marketing international), Pécs, Pécsi Tudományegyetem Közgazdaságtudományi Kar, 2020, pp. 134-142.

⁴⁸³ *Ibid.*

⁴⁸⁴ László KÓSA, *Az Észak-Adria...*, op. cit.

de l'association s'est démarquée et a formulé l'Association hongroise du Tourisme (*Magyar Turista Egyesület*). Outre la propagation du tourisme, elle s'est occupée de la rédaction des ouvrages scientifiques et vulgarisateurs des connaissances comme des guides, des récits de voyage et des plans de villes touristiques. Elle a également organisé des randonnées dans les environs de Budapest⁴⁸⁵.

Les croisières n'étaient pas encore en usage ; aucune organisation ne s'est chargée d'organiser des voyages touristiques comme ailleurs en Europe. Il était très rare de visiter un pays étranger dans le cadre d'un voyage organisé. Or, l'exemple des récits de voyage hongrois montre que la pratique n'était pas complètement inconnue. Comme nous allons voir à l'exemple de l'Afrique du Nord, certains voyageurs tentaient d'imiter l'exemple anglais et français, et ont visité le Maghreb colonial dans le cadre d'un voyage organisé par une agence française et à l'aide des guides publiés à l'étranger.

Dans l'ensemble, nous pouvons constater que la culture balnéaire, pratiquée par l'élite, s'est répandue en Hongrie à la fin du siècle. Nous remarquons également une certaine ouverture vers les classes moyennes, notamment grâce aux « bains populaires »⁴⁸⁶. Participer au tourisme était une pratique fortement patriotique ce qui a résulté que l'élite n'a quitté que très rarement le territoire du pays. Voyager à l'étranger dans le cadre d'un voyage touristique n'était pas à la mode, le modèle du tourisme international qu'on trouve ailleurs en Europe n'a pas encore affecté les Hongrois. Malgré cela, les premiers signes du tourisme ont apparu et le mouvement a commencé à s'institutionnaliser avec la création des associations qui ont encouragé le développement de l'infrastructure nécessaire pour convaincre les habitants des avantages des déplacements pour le plaisir.

6.3. Le tourisme en Algérie coloniale

Avec l'expansion coloniale, les pays du Maghreb sont rapidement devenus des destinations touristiques privilégiées. L'expansion des territoires touristiques a suivi l'avancement de la conquête. Grâce aux efforts de l'État colonisateur et à l'intérêt que l'élite voyageuse portait pour les pays lointains, l'infrastructure touristique s'est développée d'une façon spectaculaire

⁴⁸⁵ Klára GLÓZIK : *A turizmus...*, op.cit., p. 91.

⁴⁸⁶ Il s'agit des stations balnéaires moins luxueuses mais où les prix relativement bas permettaient aux classes moyennes et même plus pauvres de s'amuser à leur guise. Les mœurs y étaient en général plus souples : par exemple les hommes et les femmes partageaient les mêmes bains. Voir : László KÓSA, *Az Észak-Adria...*, op.cit.

en Algérie. L'idée principale de l'aménagement du territoire était de mélanger le confortable, le bien-connu et « les marques concrètes de la domination coloniale »⁴⁸⁷, avec l'Autre et l'exotique. Par conséquent, colonisation, tourisme, nationalisme, idéologie et propagande se sont alliés dans le cas du tourisme maghrébin⁴⁸⁸. Colette Zytnicki et Habib Kazdaghli notent l'essentiel du phénomène : le tourisme, « loin d'être un élément superficiel, est inscrit au cœur de la situation coloniale. Il permet de justifier la présence impériale, il contribue à remodeler paysages urbains et ruraux, il peut accroître même les tensions⁴⁸⁹. » Il n'est pas possible d'étudier la question du tourisme en Afrique du Nord sans prendre en considération ces valeurs ajoutées.

Dans l'introduction de l'ouvrage collectif intitulé « Le tourisme dans l'empire français », Colette Zytnicki et Habib Kazdaghli soulignent que « le tourisme est souvent l'apparition symbolique d'un pays », face à la colonisation qui est toujours injuste et violente⁴⁹⁰. Ceci explique les principales ambitions des organisateurs du tourisme : dessiner une image favorable du territoire, cacher les inconvénients et donner envie de visiter les colonies. Les voyages promus avaient, depuis le début de la colonisation, un objectif très clair et précis, notamment de convaincre les Français de s'installer durablement sur le territoire. L'idée de gagner de l'argent et de faire prospérer l'économie coloniale ne venait que plus tard, à la fin du siècle. Ainsi en Algérie coloniale, toutes les tentatives visaient de convaincre et de fasciner. Ce de cette perspective que nous devons étudier la portée des textes viatiques écrits sur le territoire.

Un système y était mis en place qui servait avant tout la propagande colonisatrice parallèlement à la volonté de garantir le bien-être des voyageurs-touristes. L'infrastructure touristique a rapidement suivi les principaux changements survenus dans la métropole. Ainsi les visiteurs ne devaient manquer de rien. Comme présenté dans le chapitre visant

⁴⁸⁷ Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, « Introduction », in Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...*, op.cit. pp. 5-14. ; Colette ZYTNICKI, *Faire son « métier »...*, op.cit.

⁴⁸⁸ L'étude de Driss Abbassi intitulé *De la colonie à l'État indépendant : le tourisme en Tunisie entre propagande et pédagogie* montre que le tourisme et les textes viatiques parus dans des divers revues ont été utilisés à des fins éducatifs. Ils contribuaient non seulement à la formation de l'esprit des Français métropolitains mais aussi celui des Tunisiens participants à l'instruction publique. Ces textes sont devenus des supports pédagogiques au début des années 1900 et leur importance n'a pas baissé même après la décolonisation. Voir : Driss ABBASSI, « De la colonie à l'État indépendant : le tourisme en Tunisie entre propagande et pédagogie », in : Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...*, op.cit., pp. 387-398.

⁴⁸⁹ À cela s'ajoute que les voyageurs, décrivant leur voyage effectué avant tout sur le littoral maghrébin, contribuent à la formation de l'idée de la « Méditerranée ». La notion changeait certes au cours des années, mais les voyageurs (explorateurs et touristes également) ont pris part à la réinterprétation, voire la précision de la notion. Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme au Maghreb...*, op.cit. ; Thierry FABRE et Jean-Claude IZZO, *Les représentations de la Méditerranée. La méditerranée française*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2000, pp. 47-51.

⁴⁹⁰ Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, *Introduction...*, op.cit. p. 8.

l'infrastructure des voyages en Algérie, le réseau des moyens de transport a permis de traverser la Méditerranée en relativement peu de temps et de réaliser des trajets à l'intérieur du pays. L'envie d'aller en Algérie au lieu de Nice ou d'autres stations balnéaires européennes s'est généralisée rapidement. Le nombre des touristes visitant le pays s'est accru sans cesse. Nous témoignons également d'une participation timide des classes moyennes locales (les colons) qui ont profité des opportunités touristiques et pris l'habitude de faire des excursions le week-end⁴⁹¹.

Dans un premier temps, l'Algérie fut la destination privilégiée des hiverneurs, qui, pour échapper à la mauvaise saison en Europe, cherchaient un endroit au climat doux. Grâce à son climat sec et chaud, Biskra a attiré les hiverneurs depuis les années 1870⁴⁹². D'autres ont visité le pays pour des raisons de santé, notamment pour profiter des effets bénéfiques de l'air frais du littoral et de la tranquillité du désert. Plusieurs voyageurs racontent que le dépaysement les a aidés à se débarrasser des mauvais souvenirs du passé et de se rétablir après une période émotionnellement difficile. Le sport⁴⁹³ et la chasse sont également devenus des activités importantes que l'on pratiquait en Algérie coloniale.

Plusieurs initiatives montrent la volonté d'organiser le tourisme, mais elles n'étaient pas coordonnées. Déjà en 1853, l'*Inspection générale des monuments historiques et des musées archéologiques en Algérie*, puis en 1878, la *Commission d'inventaire des richesses d'art* furent créées. Les deux organisations illustrent la volonté de recenser et de valoriser les principaux monuments du pays. La connaissance du patrimoine était l'objectif des sociétés savantes fondées à partir des années 1850⁴⁹⁴. Il fallait cependant attendre jusqu'à la Grande Guerre pour qu'une politique de tourisme institutionnalisée et unifiée soit mise en œuvre⁴⁹⁵.

Les associations touristiques ont apparu en Algérie comme en France. Elles organisaient des événements, éditaient des journaux, encourageaient des travaux de développement (construction des sentiers, routes, hôtels etc.), et popularisaient le tourisme et pour les colons et

⁴⁹¹ Colette ZYTNIICKI, *L'Algérie...*, op.cit., p. 9.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 95.

⁴⁹³ Niek Pas attire notre attention sur les effets du cyclisme sur les individus et l'ensemble de la société coloniale. Le sport a également influencé le sentiment national et il est devenu instrument de domination coloniale. Les associations naissantes (et ceci est vrai pour toute sorte d'association) ont regroupé les amateurs et ont ainsi créé des nouveaux groupements à l'intérieure de la société. Le vélo a mobilisé les gens d'une façon jusqu'alors inconnue. Les nouvelles et les récits liés au cyclisme faisait régulièrement apparition dans la presse ainsi popularisant et le sport et les lieux où il fut pratiqué, dans notre cas les colonies. Voir plus en détail sur la pratique du cyclisme en Algérie : Niek PAS, « Vélocemen, hiverneurs et Algériens. Cyclisme et socialibilité sportive en Algérie (1885-1914) », *Vingtème siècle. Revue d'histoire*, n°136, 2017, pp. 3-19.

⁴⁹⁴ Colette Zytnicki fait mention de la Société historique algérienne (Alger, 1856), l'Académie Hippone (Bône, 1863) et le Comité du Vieil Alger (1904). Voir : Colette ZYTNIICKI, *L'Algérie...*, op.cit., pp. 82-83.

⁴⁹⁵ Colette ZYTNIICKI, *L'Algérie...*, op.cit., p. 70.

pour les visiteurs venus d'autres pays du monde. En 1880, la section algérienne du Club alpin français fut fondée. Un autre groupement, la *Société des amis réunis d'Algérie* organisait des randonnées le week-end. À la fin du siècle, le premier club cycliste a été créé. En 1882, la Compagnie Générale Transatlantique a proposé des « billets circulaires » valables pour les bateaux et pour les trains qui facilitaient et encourageaient en même temps la visite de certains lieux touristiques. Les organisations, comme le *Comité d'hivernage à Alger*⁴⁹⁶, la section locale du *Touring Club* et la *Société de l'excursion parisienne* proposent des voyages organisés de durées variables⁴⁹⁷. Les associations ont également rédigé des revues, ainsi *Le touriste algérien* (mars 1911-mai 1912), *l'Algérie* (juin 1912-mai 1913), le *Tourisme nord-africain*⁴⁹⁸. En 1910, le *Comité du Tourisme pour l'Algérie et pour la Tunisie* fut créé pour encourager les voyages touristiques vers les colonies.

L'itinéraire parcouru par les touristes n'a concerné que des grandes villes européanisées, comme Alger, Blida, Bougie, Sétif, Constantine, Biskra et Bône. Certaines visites furent vivement recommandées pour les participants des voyages organisés. Ainsi celle des ruines qui, renvoyant à l'ancien empire romain, représentaient l'Orient mythique et soulignaient la grandeur de la France⁴⁹⁹.

⁴⁹⁶ Créée en 1897, elle visait à promouvoir le tourisme et de servir en tant que bureau de renseignement. Elle a offert des interprètes et a organisé des caravanes à l'intérieur du pays pour faire connaître les endroits moins connus. Voir : Colette ZYTNICKI, *Faire l'Algérie agréable...*, op.cit.

⁴⁹⁷ Colette ZYTNICKI, *Faire son « métier »...*, op.cit.

⁴⁹⁸ Colette ZYTNICKI, *L'Algérie...*, op.cit., pp. 63-64.

⁴⁹⁹ Colette ZYTNICKI, *L'Algérie...*, op.cit., p. 30.

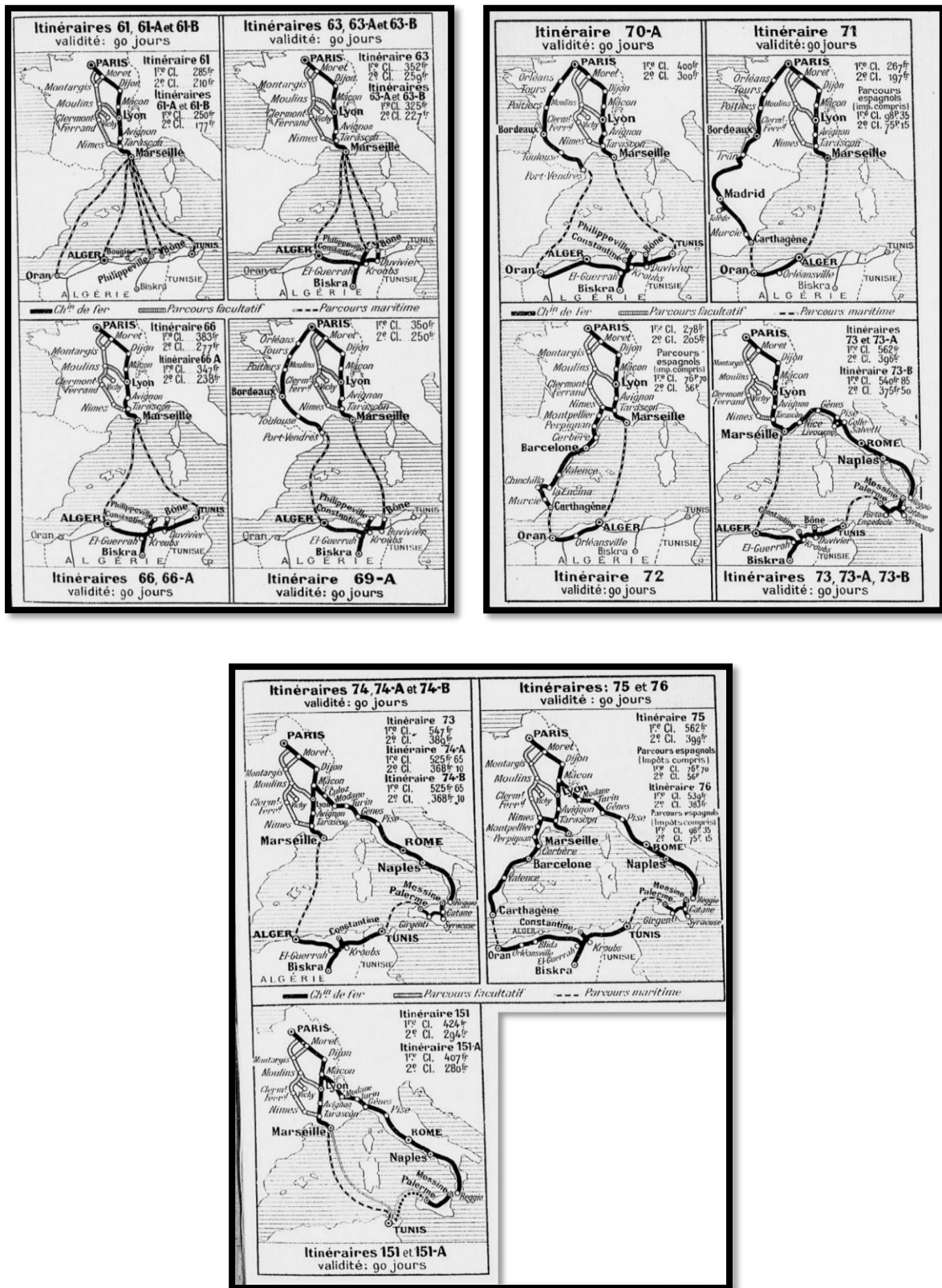


Figure 4 Les principaux itinéraires conseillés pour les touristes en 1911.

Source : Gilbert JACQUETON et Stéphan GSELL (dir.), *Algérie et Tunisie*, Coll. des Guides-Joanne, Paris, Hachette, 1911.pp. XIII-XV.

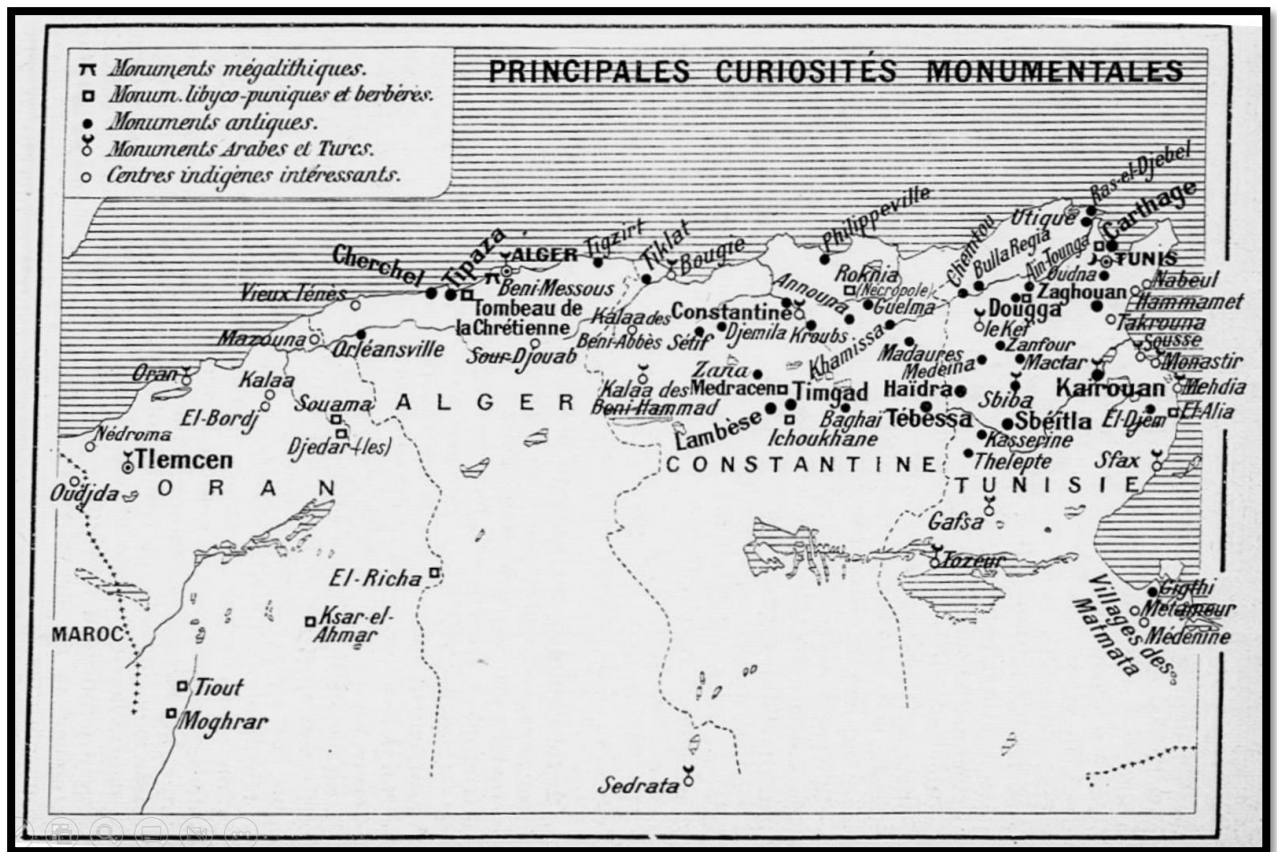


Figure 5 Les « principales curiosités monumentales » conseillées pour les touristes en 1911.
Source : Gilbert JACQUETON et Stéphan GSELL (dir.), *Algérie et Tunisie*, Coll. des Guides-Joanne, Paris, Hachette, 1911.p. III

Les touristes parcourant l'itinéraire prescrit par le guide ont trouvé un monde d'une part fabuleux, idyllique, d'autre part imprégné par la misère qui avait perdu son charme⁵⁰⁰. À cela s'ajoute que les sites visités étaient souvent mal entretenus, ce qui a rendu la rencontre avec le monde exotique inquiétante et décevante⁵⁰¹. Les paysages (urbain et naturel) visités illustrent les efforts français de moderniser et de « civiliser » ; or, le sentiment d'être menacé par les autochtones rebelles n'a jamais délaissé le voyageur⁵⁰². Les touristes se sont confrontés également à la brutalité de l'État colonisateur ainsi qu'aux inégalités (juridiques et matérielles) que le système colonial comportait⁵⁰³.

⁵⁰⁰ La misère des autochtones et des colons était en réalité visible dès que les voyageurs quittaient les centres modernes de la capitale algérienne. Ils trouvaient des images décevantes partout où des colons pauvres et des autochtones déchirés de leurs biens vivaient. Voir : Pierre DARMON, *Un siècle...*, op.cit., pp. 308-311.

⁵⁰¹ Colette ZYTNIKI, *Faire son « métier »...*, op.cit.

⁵⁰² Colette ZYTNIKI, *L'Algérie...*, op.cit., pp. 46-51.

⁵⁰³ Colette ZYTNIKI, *Faire son « métier »...*, op.cit.

Parmi les destinations, la primauté absolue fut donnée à Alger, ville coloniale par excellence. Plus grande ville de la région, premièrement conquise, elle fut dès les années 1840 parcourue par des voyageurs curieux. Pour un grand nombre des voyageurs qui se contentaient de visiter uniquement la ville, Alger représentait l'ensemble de la colonie. Dans l'écrasante majorité des cas, les touristes venus d'Europe arrivaient à Alger. La ville a ainsi largement contribué à la formation de l'image qu'ils se faisaient sur l'Algérie, sur l'Afrique du Nord et sur l'ensemble des colonies maghrébines. Garantissant tout confort et toute originalité, elle attirait un grand nombre de touristes : d'abord les hiverneurs, ensuite toute sorte de visiteurs qui arrivaient dans les quatre saisons de l'année. Grâce à son style colonial, elle occupait une place de l'entre-deux, une transition entre l'Europe/l'Occident et l'Orient, ainsi qu'entre passé et présent. La baie de mer et la montagne sont devenues les symboles de la ville ; même les guides y accordaient une grande importance. Alger donnait également l'occasion de rencontrer des autochtones et différents groupes qui peuplaient la colonie. L'ensemble des éléments que la ville a offert faisait allusion à une « vitrine coloniale » ou à une scène théâtrale. La « ville indigène » est à la fois fabuleuse et dangereuse (surtout le soir).⁵⁰⁴ D'autres villes fréquentées par les touristes comme Bône (Annaba), Philippeville, Constantine, Batna, Sétif, Bougie, Blida, Oran, Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès, témoignent également d'un double aspect moderne et oriental, doté d'une infrastructure touristique, reflétant ainsi l'œuvre colonisatrice. L'aménagement des territoires a résulté en même temps la banalisation, voire la destruction des valeurs orientales⁵⁰⁵.

Jusqu'aux années 1880, le tourisme restait essentiellement littoral. L'exploration des massifs montagneux de l'Atlas a permis d'organiser des randonnées ; cependant, la montagne manquait de sécurité tout au long de la période. Ainsi, les randonneurs n'ont fréquenté que les endroits proches des grandes villes où se trouvaient des sentiers sécurisés, avec l'infrastructure nécessaire (postes de secours, refuges)⁵⁰⁶. Quoique les régions du Sud furent atteintes dans les années 1850, le vrai désert est resté jusqu'à la fin du siècle une destination peu sûre⁵⁰⁷ (sauf les environs de Biskra, la « porte du désert »). Ce n'est que dans les années 1880 que l'activité touristique s'est lancée sur le territoire grâce à l'intensification du projet des Transsahariens et des voyages d'exploration liés aux constructions prévues. Voyager dans le désert voulait cependant dire, tout au long de la période étudiée, un séjour sur les limites du nord, proche des villes sécurisées et aménagées aux faveurs des touristes⁵⁰⁸. Il s'agissait de « découvertes »

⁵⁰⁴ Michèle SALINAS, *Voyages...*, op.cit., pp. 188-201.

⁵⁰⁵ Colette ZYTNICKI, *Faire son « métier »...*, op.cit.

⁵⁰⁶ Colette ZYTNICKI, *L'Algérie...*, op.cit., pp. 54-61.

⁵⁰⁷ Colette ZYTNICKI, *L'Algérie...*, op.cit., p. 94.

⁵⁰⁸ Michèle SALINAS, *Voyages...*, op.cit., pp. 67-69.

prudentes, qui servaient avant tout à avoir une impression générale. Avec l'achèvement de la conquête du pays, notamment avec la pacification du Sud saharien, et avec l'apparition de l'automobile, le désert est devenu « pôle d'intérêt touristique de première importance »⁵⁰⁹ dans la période de l'entre-deux-guerres. L'automobile, moyen de transport plus sûr, a permis aux voyageurs de pénétrer à l'intérieur du Sahara. Toutefois, la plupart des voyages étaient limitées dans les quelques villes touristiques, dont Biskra était un exemple parfait.

Biskra fut d'abord aménagée pour des fins militaires (la ville a marqué pendant longtemps la limite de la conquête)⁵¹⁰. Carrefour commercial, centre agricole qui ne manquait pas d'eau courante, important lieu stratégique, les travaux du développement d'urbanisation y étaient effectués après sa prise. Comme résultat, une ville moderne, garantissant tout confort aux Européens y a apparue. Très tôt, les hôtels (dont le plus connu fut l'*Hôtel du Sahara*) ont accueilli des fonctionnaires et des commerçants. Biskra fut également une ville coloniale par excellence, mêlant le style parisien aux arcades et des bâtiments modernes et orientaux à la simplicité admirable et séduisante des maisons mauresques. Déjà dans les années 1850, les premiers guides ont attiré l'attention sur la singularité de la ville. Les thermes, officiellement établis pour les militaires, le casino (ouvert en 1893) et le théâtre servaient également les touristes venus de toute l'Europe, avant tout de l'Angleterre⁵¹¹. La présence des filles des Ouled-Naïls a renforcé le caractère exotique de la ville. Cependant, à la grande déception des touristes, la modernisation et les constructions européennes ont rapidement banalisé son aspect général. Elle est restée tout de même un endroit très visité, élément obligatoire de l'itinéraire touristique⁵¹².

Nous pouvons observer deux types de mouvement à l'intérieur du pays. Le premier était effectué par les habitants de l'Algérie, dans l'objectif de connaître leur propre pays et de se divertir. Il s'est étendu de plus en plus souvent aux classes moyennes qui pouvaient se permettre à la fin du siècle de faire des randonnées le week-end, ainsi que de s'éloigner de leur lieu d'habitat et d'organiser des excursions dans les différentes parties du pays. L'autre fut réalisé par des touristes aisés venus de la métropole et des pays du monde occidentale entier, l'Amérique comprise. Locaux, ou venus d'ailleurs, ils se sont confrontés tous à la même réalité :

⁵⁰⁹ Michèle SALINAS, *Voyages...*, *op.cit.*, p. 70.

⁵¹⁰ Arnaud BERTHONNET, « Le rôle des militaires français dans la mise en valeur d'un tourisme au Sahara de la fin du XIX^e siècle aux années 1930 », in Colette ZYTNIICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...*, *op.cit.*, pp. 79-96.

⁵¹¹ Voir : Lucette VALENSI, « Premiers touristes en Tunisie : l'extension du Grand Tour au XIX^e siècle », in Colette ZYTNIICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...*, *op.cit.*, pp. 17-28.

⁵¹² Colette ZYTNIICKI, *Algérie...*, *op.cit.*, pp. 87-101.

un terrain aménagé d'une façon plus ou moins réfléchie dans l'objectif de servir la propagande de l'État colonisateur.

6.4. Le tourisme en Tunisie coloniale

Les premiers voyageurs pour le plaisir, tous aristocratiques et cultivés, ont apparu en Tunisie dans le premier tiers du XIX^e siècle⁵¹³. La visite du pays restait pendant longtemps le privilège des élites cultivées qui, à l'exemple d'un Grand Tour prolongé, voulaient compléter leurs études d'une expérience faite sur le terrain. Le littoral s'est présenté comme la continuation (ou le début pour ceux qui arrivaient vers le port de Tunis) de l'itinéraire algérien immédiatement après la signature du contrat de protectorat. Les voyages combinaient un point de vue éclairé avec une soif de l'exotisme et de l'Autre⁵¹⁴.

Malgré l'intérêt porté pour le pays, le territoire parcourable dans la Tunisie touristique fut très limité, notamment à l'entourage de la ville de Tunis et à Carthage. La cause réside dans le sous-développement du réseau routier⁵¹⁵ et dans le manque d'initiative dans les territoires isolés du pays qui se trouvaient éloignés de la capitale. Si l'hivernage fut populaire, d'autres formes du tourisme comme l'alpinisme et le voyage dans le désert n'apparaissaient que dans l'entre-deux-guerres⁵¹⁶. Les touristes cherchaient avant tout à découvrir la ville exotique et à jouir des sites antiques comme en Algérie. Dans la ville de Tunis, le spectacle des autochtones, haut en couleurs, attirait les voyageurs. Le quartier arabe, le souk, les scènes de vie « indigène », l'architecture étaient aussi populaires qu'ailleurs dans les colonies nord-africaines. L'administration coloniale a très tôt compris l'importance de ces sites et a investi une somme d'argent considérable dans la sauvegarde du patrimoine. Carthage et les ruines restaient tout au long de la période les principales attractions touristiques de la région. Le palais du Bardo et le musée, le palais de la Marsa, résidence habituelle du bey et le palais de Dar el-Bey à Tunis où

⁵¹³ Lucette VALENSI, *Premiers touristes...*, *op.cit.*

⁵¹⁴ Lucette VALENSI, *Premiers touristes...*, *op.cit.*

⁵¹⁵ Serge LA BARBERA, « La route dans la Tunisie coloniale : outil de colonisation et vecteur de tourisme », in : Colette ZYTNIICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...*, *op.cit.*, pp. 195-203.

⁵¹⁶ Lassaad DENDANI, « L'apparition de la vocation touristique de Tunis et de ses alentours fin du XIX^e siècle-début du XX^e siècle », in Colette ZYTNIICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...*, *op.cit.*, pp. 51-60. ; Geneviève FALGAS, « Les pratiques touristiques des Français et des Européens de Tunisie à l'époque du protectorat. Touristes, sites et infrastructures », in Colette ZYTNIICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...*, *op.cit.*, pp. 293-309.

le bey rendait régulièrement justice s'inscrivaient également à la liste des monuments touristiques importants.

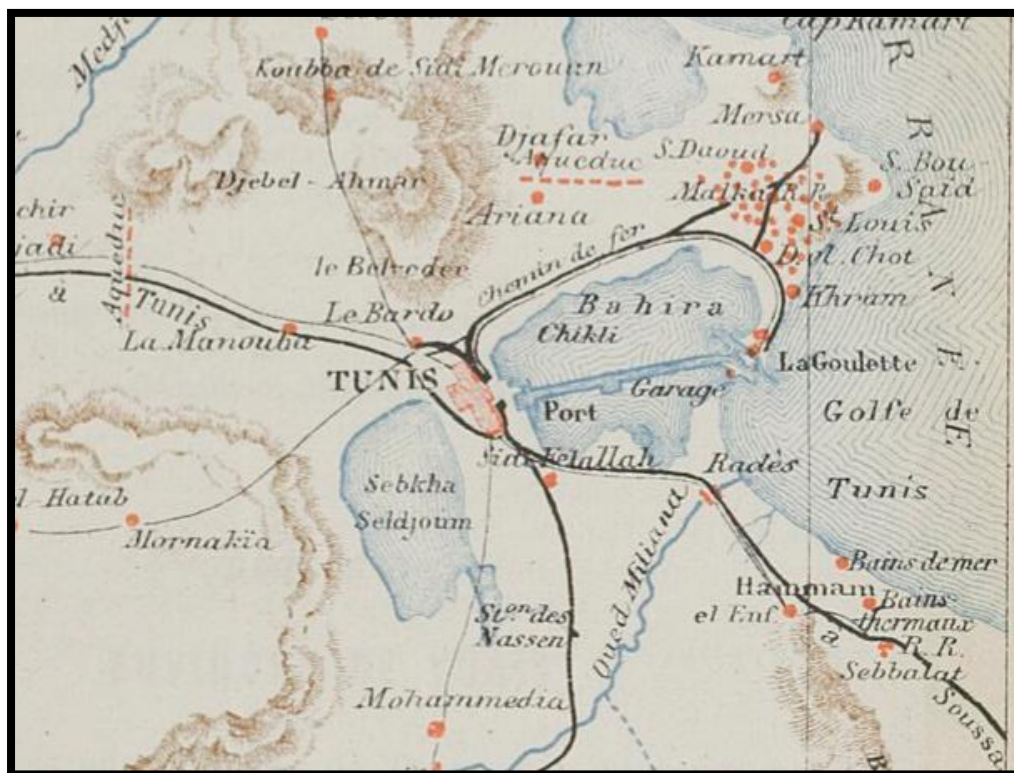


Figure 6 Les principaux sites visités à Tunis en 1898.

Source de la carte originale : Louis Piesse, *Algérie et Tunisie*, coll. des Guides-Joanne, Paris, Hachette, 1898. p. 334.

Grâce aux visites organisées dans les palais, le bey est devenu lui-même une sorte « d'objet exposé ». Même si aucune rencontre ne s'est réalisée, le simple fait de voir l'endroit où le bey passait son temps a convaincu le touriste de la nature du régime protectoral où l'ancien chef d'État gardait en théorie un certain rôle dans les décisions. Cela servait à tromper le voyageur et de masquer le caractère oppressif du régime colonial.

En 1896, le Congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences (AFAS) fut organisé en Tunisie. L'arrivée de plusieurs centaines de participants correspondait à la volonté de l'État de promouvoir l'image de la colonie au sein de la population métropolitaine. Les organisateurs du congrès proposaient des programmes culturels aux participants. Il s'agissait de la visite des sites archéologiques, des monuments les plus valeureux du patrimoine tunisien, ainsi que de celle de la ville de Tunis. Au programme s'est inscrite la visite des édifices et des installations urbaines modernes construites par les colonisateurs. Les visites organisées

soulignaient ainsi les traditions, l'importance du patrimoine et l'œuvre « bénéfique » de la France colonisatrice. Les visites guidées furent particulièrement importantes du point de vue de la formation de l'image du pays car les scientifiques participant au congrès publiaient régulièrement dans des différents organes de presse et partageaient leurs expériences à l'occasion des événements scientifiques ou des cours universitaires avec un public large⁵¹⁷.

L'apparition du Touring Club de France a contribué à l'amélioration de l'infrastructure touristique. En 1904, à l'initiative de Touring Club, le *Comité des sites et des monuments pittoresques* fut créé. Il a d'une part protégé les monuments, et a d'autre part popularisé les visites touristiques dans l'objectif de souligner la particularité des colonies. Le *Comité du Tourisme pour l'Algérie et pour la Tunisie* a agi également en Tunisie pour propager le tourisme. Il a incité les organismes disposant du capital d'investir dans le développement des réseaux de transport et de l'hôtellerie. La revue éditée par le Touring Club de France, la *Revue du Touring-Club de France*, s'est chargée de publier des images et des textes sur le pays (et sur l'Algérie bien évidemment), attirant l'attention des lecteurs sur la richesse culturelle du patrimoine⁵¹⁸.

6.5. Les écrits des touristes

Comme le note Sylvain Venayre, à la fin du XIX^e siècle, les écrivains des récits de voyage étaient le plus souvent les touristes⁵¹⁹. De même manière que l'appréciation du touriste lui-même hésite entre mépris et légitimation, leurs textes ne reçoivent non plus une considération moins ambiguë. Très utiles du point de vue de l'histoire de la représentation et des mentalités, ils négligent toute originalité, tout professionnalisme et le style littéraire. Les maints débats autour de l'opposition entre voyageur et touriste dévalorisent sans cesse le rôle de ce dernier. Dans les yeux de voyageurs, il devient ridicule. Les contemporains lui reprochent qu'il est incapable d'observer en profondeur, que la volonté de comprendre et d'étudier lui manque. Ils ajoutent également qu'il reproduit des émotions et des images prescrites par les guides⁵²⁰. Dans la conception stendhalienne, le touriste cherche avant tout la sensation, ce qu'il considère

⁵¹⁷ Myriam Bacha, « Patrimoine et tourisme en Tunisie au début du protectorat : interaction et dépendances », in : Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'Empire français...*, op.cit., pp. 155-163.

⁵¹⁸ Myriam Bacha, *Patrimoine...*, op.cit.

⁵¹⁹ Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, p. 476.

⁵²⁰ *Ibid.*, pp. 411-413.

d'ailleurs comme un constat positif. Il est cependant devenu négatif car la quête des émotions empêche le touriste de voir le dessous des choses. Ainsi, ses descriptions ne peuvent être qu'autant superficielles que l'est sa manière de voir. La volonté de décrire ce que les autres n'avaient pas écrit résulte la répétition des mêmes schèmes, la focalisation sur les mêmes phénomènes, personnages et éléments du paysage. L'omission des informations précieuses caractérise également ces textes.

Il y a cependant une caractéristique qui augmente la valeur des récits de voyage des touristes : leur quantité. Tandis que le voyageur veille à ne pas parcourir les endroits trop exploités par d'autres, le touriste fait le contraire. Tandis que les récits des voyageurs sont souvent des sources uniques sur un territoire, la répétition justifie d'une certaine façon l'image décrite. En même temps, les textes schématiques écrits par des gens qui ne disposent en général d'aucune expérience d'écriture avant le voyage, deviennent ennuyeux et n'offrent aucune nouveauté au public lecteur.

7. Catégorisation des voyageurs II : Tout le monde n'était pas touriste

La catégorisation des voyageurs soulève une question qui paraît insoluble à cause des limites incertaines du genre de récit de voyage et de ses mutations au cours des siècles. À partir de l'Antiquité, chaque époque a ses figures typiques de voyageurs. La définition du voyageur change également selon les époques, ce qui rend impossible de proposer des solutions universelles concernant les caractéristiques du genre de récit de voyage, la méthode d'analyse ou la catégorisation des voyageurs. Avec le progrès technique, l'apparition du temps libre et du désir de partir, la notion de voyage s'est élargie d'une façon exceptionnelle au XIX^e siècle. Un grand nombre de journalistes, écrivains et voyageurs « non-écrivains » circulaient dans le monde et publiaient leurs expériences dans les organes de presse lus par des milliers de lecteurs désormais de plus en plus intéressés par les événements et les coutumes du monde entier. La colonisation a créé un nouveau contexte, qui a également augmenté le nombre des déplacements, soit par nécessité soit pour le plaisir. Les raisons du voyage furent ainsi nombreuses et très diverses.

La tentative d'établir des catégories impérissables, valables à toutes les époques et à toutes les régions géographiques est vouée à l'échec. Les changements survenus aux concepts du voyage et du voyageur ne permettent pas d'imposer des principes absolus. Les catégories apparaissent et disparaissent ou se redéfinissent au cours du temps. Après l'étude des ouvrages critiques, nous constatons que des tentatives de catégoriser les voyageurs existent mais ne se correspondent pas⁵²¹. Chaque chercheur définit autrement la notion du voyage, selon des critères plus strictes ou plus souples. Cela entraîne des divergences. Chaque catégorisation est d'ailleurs arbitraire, et ceci ne pourrait pas être autrement : en général, les ouvrages critiques liés aux récits de voyage étudient les voyageurs d'une seule période ou d'une seule aire géographique. À ceci s'ajoute le fait que chaque chercheur utilise sa propre catégorisation à ses propres fins, pour justifier sa propre théorie. Ainsi, faute de catégorisation applicable sur notre corpus, il est indispensable de désigner ce que nous entendons sous le terme « voyageur » dans le présent travail, et de proposer une nouvelle typologie des voyageurs destinée à faciliter l'analyse du contenu des textes.

⁵²¹ Cf. Géza SZÁSZ, *Le récit de voyage en France et les voyages en Hongrie : XVIII^e-XIX^e siècles*, Szeged, JATEPress, 2005. ; Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, op.cit. ; Gilles BERTRAND et Alain GUYOT, « Des arts de voyager au XIX^e siècle ? Prolégomènes à une recherche future » [en ligne], *Viatica*. Disponible sur : <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=2327> (Consulté le 4 octobre 2022).

Lors de la catégorisation des voyageurs que nous proposons dans la suite, nous partons des tentatives repérées dans les ouvrages critiques et de notre propre expérience basée sur l'étude des textes issus de voyage. Nous soulignons que les lacunes des références ne reflètent pas une négligence des résultats des recherches relatives au sujet et des ouvrages critiques mais l'impossibilité de trouver un travail synthétisant. Nous remarquons d'ores et déjà que notre typologie n'est ni complète, ni inchangeable car l'avancée des recherches et la découverte des nouvelles sources nécessitent toujours des précisions et revendiquent la création de nouvelles catégories⁵²².

La catégorisation des voyageurs n'a pas figuré parmi nos objectifs initiaux. Nous nous sommes trouvées cependant très tôt confrontées au problème au vu des sources très différentes qui peuvent tous être considérées comme textes issus de l'expérience du voyage. Ces textes furent rédigés par des personnes séjournant sur le territoire pour divers motifs. Leurs récits, qu'il s'agisse de mémoires, de récits de séjour, de rapports scientifiques ou même de guides de voyage, contiennent tous des éléments typiques des textes viatiques. Ces différentes sortes de textes peuvent être considérées comme récits de voyage si nous comprenons ceci au sens large et permissive. Or, l'analyse de l'ensemble des textes issus du voyage n'est pas possible, parce que leur nombre dépasse les limites que supporte notre thèse de doctorat. La catégorisation des voyageurs nous permet de trier les textes et d'établir un critère de choix selon lequel certains textes seront analysés et d'autres exclus. Nous soulignons également que cette catégorisation est aussi arbitraire que celles proposées par d'autres chercheurs, et sert uniquement à rendre notre travail plus facile. Nous acceptons le fait que d'autres catégorisations existent et sont applicables, alors qu'elles regroupent les textes selon d'autres critères et mettent l'accent ailleurs. Il se peut aussi que plusieurs modèles de catégorisation s'appliquent en même temps au même corpus. Le lieu d'habitat, le pays de destination, le personnage du voyageur et la motivation des voyages peuvent mener à des catégorisations différentes. Nous précisons aussi

⁵²² Nous soulignons également que les chercheurs s'occupant des voyages en Afrique du Nord tentaient tous d'établir des catégories afin de faciliter la compréhension des textes. Le plus souvent, les objectifs du voyage et l'écriture du texte déterminent les catégories. Hassan el Annabi consacre un article à la catégorisation des voyageurs, tout en pointant combien la tâche est difficile prenant en compte les profils et les motivations très variables des voyageurs. Il décrit d'abord la catégorie des « *gentilhommes anglais* » et des *touristes français* orientés par les guides imprimés. Il mentionne ensuite les *voyageurs romantiques* qui interrompaient temporairement les lieux de leur vie mondaine en Europe pour retrouver un autre rythme de vie. Il établit une catégorie pour les *explorateurs scientifiques*, pour les *pèlerins*, finalement pour les *missionnaires*. Pourtant, d'après lui, une autre typologie est possible. Il distingue les littéraires et les artistes, les universitaires, les voyageurs officiels (chargés d'une mission politique ou scientifique), et les spécialistes du voyage (que nous pourrions également nommer « *écrivains-voyageurs* »). Il observe également que la grande majorité des voyageurs sont des hommes entre trente et quarante ans. Voir : Hassan EL ANNABI : « La Méditerranée des voyageurs », in *Recherches Régionales. Alpes-Maritimes et Contrées limitrophes*, vol.41, n°155, octobre-décembre, 2000, pp. 34-48.

que certains éléments de notre typologie existent indépendamment de l'époque dans laquelle nous étudions l'histoire des voyages (commerçants, soldats...), et d'autres sont étroitement liés au contexte colonial (comme les fonctionnaires ou les colons).

Le temps et l'espace de l'écriture marquent d'abord les textes. Dans le cas des voyages aux colonies, le temps du voyage correspond en général à celui de l'écriture, avec un décalage mineur qui ne provoque pas de changement dans la perception⁵²³. Dans notre cas, le temps des voyages est fixé dans la période allant de 1881 à 1914. Par conséquent, tous les textes ont été écrits au moment où la France fut déjà une puissance coloniale, et ce statut fut accepté par les contemporains. Aucun texte ne relate de la période « précoloniale », ni de celle qui suit les décolonisations et ainsi l'effondrement des empires coloniaux. De ce point de vue, ils décrivent un monde dominé par deux grands États colonisateurs et par une relation inégale basée sur la supériorité prétendue des pays européens, qui a abouti à la soumission des peuples jugés inférieurs. Les textes se datent d'une période où la Grande Guerre n'a pas encore ébranlé l'ordre du monde établi au cours des siècles précédents, dominé par l'Angleterre et la France. Ce lien réunit les textes et détermine leur plus important caractère commun.

Sous le terme « espace », nous entendons des lieux précis, caractérisés d'un ensemble des valeurs culturelles et idéologiques. Au point de vue du récit, deux espaces jouent un rôle déterminant : le lieu du départ, et le lieu de destination. Tous les deux influencent fortement le contenu du récit de voyage. Le premier détermine la manière dont le voyageur observe le monde et l'objet de sa quête. Le voyageur développe son système des valeurs en accord avec les valeurs culturelles et idéologiques dominantes de son pays. C'est la raison pour laquelle le voyageur français ne peut pas négliger la question coloniale à la fin du XIX^e siècle, ni l'idée d'appartenir à une grande puissance colonisatrice, tandis que les voyageurs hongrois se considèrent comme ressortissants d'un pays dépendant d'une autre entité politique (en l'occurrence l'Autriche). Ainsi, le lieu d'origine du voyageur est une première caractéristique importante qui réunit les textes. Le lieu de destination est l'essentiel du voyage. Il se propose plusieurs critères selon lesquels nous pouvons désigner les destinations : location géographique (pays du même continent, pays lointain, îles), système politique (royaume, république, démocratie, dictature), statut (libre, appartenant à une autre puissance), pour ne mentionner que quelques-uns. La visite

⁵²³ Ceci est important à noter car, contrairement aux textes des siècles précédents, l'immédiateté fut une caractéristique requise de la part du lecteur public. Dès que le voyageur attendait avec la publication de son récit, il a perdu sa crédibilité. D'ailleurs, la propagande coloniale s'est appuyée justement sur la proximité temporaire de l'événement et du rapport qui en résultait. Dans le cas des récits de voyage coloniaux, l'année de la publication correspond souvent avec celle du voyage, sinon, le texte est publié en moyenne dans les deux premières années qui suivent le retour de l'auteur.

des pays appartenant à différentes catégories conditionne l'attention du voyageur de manières différentes. Par conséquent, les récits de voyage qui naissent après l'expérience du parcours effectué dans des pays à régimes différents contiendront d'autres éléments et seront classés et analysés autrement.

Les conditions matérielles et le statut social du voyageur comptent aussi. Le voyageur aisé peut se permettre de voir plus, d'aller plus loin. L'appartenance à la classe riche de la société détermine son point de vue. L'origine socio-culturelle est un facteur qui influence le résultat du voyage. Ceci correspond souvent à la profession du voyageur et ses centres d'intérêt. Il est aussi important d'évaluer combien le voyageur est bien placé à l'intérieur de la société. L'opinion politique joue aussi un rôle déterminant, ainsi que les origines familiales, l'éducation et le « bagage intellectuel ». Il peut aussi être révélateur de regrouper les textes selon ces critères.

Lors de la catégorisation des voyageurs, nous tenons en compte ces éléments, notamment pour limiter le nombre des textes qui forment notre corpus. Nous faisons recours au critère géographique au moment où nous choisissons des récits des voyageurs originaires du Midi de la France et de la partie hongroise de l'Autriche-Hongrie. En ce qui concerne le statut social des voyageurs, nous pouvons constater qu'ils exercent des professions diverses mais sont dans la plupart des cas riches et viennent d'une famille cultivée.

Dans ce qui suit, nous nous concentrons sur les motifs des voyages. Tout autre caractère développé ci-haut sera repris lors de l'analyse des textes pour comprendre la manière d'observation du voyageur. En ce qui concerne la raison des voyages, suivant la proposition de Géza Szász, nous pouvons établir trois catégories principales : nous distinguons des voyages par nécessité, par contrainte et pour le plaisir⁵²⁴. À la catégorie « par nécessité » appartiennent des voyageurs poussés par une obligation professionnelle ou partis à la demande de l'État. Dans ce cas, le voyage n'est pas motivé par une curiosité naturelle, mais par la volonté d'obéir à un ordre ou de tirer profit (matériel) du voyage. D'autres partent en espérant de pouvoir recommencer leur vie ailleurs, et acceptent des emplois dans des pays lointains. Les voyages par nécessité peuvent être courts (comme dans le cas des commerçants) mais peuvent aussi avoir des conséquences durables voire définitives (comme pour les colons).

Les voyages par contrainte se réalisent dans un contexte où la volonté du voyageur n'entre pas en jeu. Il s'agit des déplacements où la personne concernée doit quitter son lieu

⁵²⁴ Géza SZÁSZ *Le récit de voyage en France...*, op.cit., pp. 10-14.

d'habitat en raison d'un facteur externe et, dans la plupart des cas, il ne peut pas y retourner. Une menace extérieure (guerre) ou une catastrophe naturelle peut également être le motif d'un voyage. Les émigrés et les prisonniers de guerre illustrent bien cette catégorie. Le voyage est se fait alors dans un sens unique. Évidemment il se pose la question si nous pouvions considérer un mouvement sans retour comme voyage. Selon nous, les récits des voyageurs par contrainte sont des documents précieux car les textes décrivant le pays de destination appartiennent aux documents vulgarisateurs des connaissances, et peuvent ainsi contribuer à la formation de l'image sur un pays. Mais ils ne peuvent pas être considérés comme récits de voyage s'ils relatent une période longue (plusieurs années) et un déplacement sans retour. Nous nous tenons au principe départ-parcours-retour pour considérer un texte comme récit de voyage. La destination étant imposée, nous pouvons supposer un ton différent de celui des autres voyageurs. La description peut être rédigée avec une certaine distance, démarcation, neutralité, mais peut aussi être marquée par l'hostilité envers un pays qui emprisonne l'individu. Comme il s'agit d'un déplacement forcé, la personne déplacée n'a ni le temps, ni la possibilité de se préparer au voyage. En revanche, grâce à la longueur du séjour, elle a l'occasion de connaître et de décrire sa destination en profondeur. Comme aucune œuvre de ce genre ne figure dans notre corpus, nous n'allons pas développer ce sujet plus en détails.

Les voyages pour le plaisir, motivés par la volonté de passer du temps ailleurs et de compléter les connaissances sur le monde forment une catégorie à part. La pratique de voyager pour le plaisir se répand à partir du début du XIX^e siècle (quand nous ne parlons pas encore de tourisme), et devient massive dans la deuxième moitié de la période, avec l'avènement du tourisme. Les descriptions des touristes forment un corpus nombreux et important. Nous allons ainsi consacrer un chapitre entier au développement du tourisme et aux récits des touristes.

7.1. Voyages par nécessité

a) Voyageurs de commerce

Métier ancien, le voyageur de commerce parcourt le monde depuis l'Antiquité. Il s'agit d'une activité solitaire où le marchand est obligé de parcourir de longues distances et de négocier. Il traverse des pays et rencontre les habitants. Même si l'essentiel de la communication réside dans le négoce sur des produits ou l'inventaire des nouvelles possibilités commerciales, toute discussion permet de poser des questions et de mieux connaître une culture. Le voyage de

commerce était toujours une activité bien documentée (itinéraire, accidents, aventures), complétée avec les frais du voyage (transport, hébergement, nourriture, services). L'ensemble de ces informations nous donnent une image détaillée sur les conditions de voyager dans telle ou telle période. Au cours du XIX^e siècle, le métier du voyageur de commerce fut d'une certaine façon institutionnalisée par la création des associations et des sociétés d'entre-aide qui encourageaient les voyages de commerce, donnaient des conseils et protégeaient les commerçants. Suite à l'activité de ces organisations, des ouvrages pratiques furent publiés pour guider les marchands pendant leur parcours. Ces documents peuvent être utilisés comme sources complémentaires lors de l'analyse des récits de voyage.

Le voyageur de commerce est devenu au cours du siècle une figure littéraire, jugé d'une façon contradictoire entre bienfaiteur de la civilisation et tricheur, présenté en général comme bavard et aventureux⁵²⁵. Les commerçants jouent également un rôle important dans la découverte d'un territoire car en espérant du profit, ils inventorient le pays et entrent en relation avec les autochtones. Dans certains cas, ils interviennent comme représentants d'un État et préparent une expansion future. L'importance des commerçants est donc incontestable dans le processus de la colonisation⁵²⁶.

b) Soldats

Sylvain Venayre souligne combien la figure du soldat et la guerre elle-même sont indissociables du voyage dans le contexte colonial : « La politique coloniale fut certainement, au XIX^e siècle, l'expression la plus intense du lien unissant la guerre et le voyages »⁵²⁷. L'idée de profiter de la guerre pour voyager s'est répandue au début du XIX^e siècle, avec les guerres napoléoniennes et avec l'élargissement du monde grâce au développement technique. Comme les conflits furent de plus en plus déplacés à l'extérieur du continent, les soldats avaient l'occasion de parcourir des distances jusqu'alors inimaginables et de voir des parties lointaines et inconnues du monde. Être soldat signifiait désormais de pouvoir passer du temps à des endroits exotiques et

⁵²⁵ La représentation du voyageur de commerce dépasse les cadres du présent travail. Pour plus de détails voir : Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, op.cit., p. 71-92.

⁵²⁶ *Ibid.*

⁵²⁷ Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, op.cit., p. 95.

rencontrer des peuples autochtones⁵²⁸. En même temps, le voyage des militaires était par principe dangereux, ce qui donnait une certaine valeur à leurs récits pleins d'aventures.

Beaucoup de soldats participaient à la conquête coloniale par obligation, mais aussi de sa propre volonté car celle-ci leur permettait de faire une carrière inimaginable pour ceux qui restaient dans la métropole. La participation aux conquêtes présentait ainsi le double attrait de la carrière et de l'aventure. Les descriptions montrent que les soldats se sont préparés au voyage et non seulement physiquement : ils consultaient des œuvres géographiques et lisaient parfois des récits de voyage avant de partir⁵²⁹. Si le nombre des soldats participants à la colonisation fut élevé, peu d'entre eux écrivaient leurs expériences. Certains manquaient de volonté de conserver des souvenirs. D'autres ne savaient pas écrire car ils n'ont pas reçu une éducation adéquate ou n'ont pas fréquenté l'école. Dans certains cas, leur poste ne permettait pas de rédiger leur mémoire car ils étaient trop occupés ou les conditions n'étaient pas appropriées à l'écriture. Beaucoup d'entre eux ont considéré le voyage comme simple déplacement lié à une obligation professionnelle. Si les soldats relataient leurs souvenirs, ils le faisaient sous forme de mémoires qui abordaient les questions psychologiques, émotionnelles, ainsi que les amitiés, les conditions (nourriture, climat, logement) et la vie quotidienne des militaires mais ne s'intéressaient que rarement à leur environnement. Dans les écrits des soldats, le voyage n'était pas en général un thème majeur, seulement une nécessité, un contexte. À cela s'ajoute que les soldats ne se sont pas considérés comme voyageurs⁵³⁰. L'exemple de Béla Mihályi montre que des exceptions existent : un homme peut aussi rejoindre l'armée dans l'objectif de participer à des aventures et de voir du monde.

c) Fonctionnaires

Dès le début de la colonisation, les fonctionnaires d'État se rendaient en Algérie pour travailler dans l'administration coloniale. Les motifs du départ furent nombreux. Certains étaient choisis et envoyés par l'État pour remplir une fonction prédéterminée, d'autres partaient de leur libre volonté et cherchaient à reconstruire leur vie, encore d'autres voulaient se faire une carrière ou s'enfuyaient de la métropole pour des raisons politiques ou privées. Si ces personnes rédigeaient des mémoires, elles ne peuvent pas être considérées comme des voyageurs car elles

⁵²⁸ Hervé MAZUREL, « Héroïsme et exotisme. Le militaire à l'épreuve des lointains (1820-1914) » [en ligne], in *Romantisme*, n°161, 2013, pp. 35-44. Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/rom.161.0035> (Consulté le 09 novembre 2023)

⁵²⁹ *Ibid.*

⁵³⁰ Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, *op.cit.*, pp. 95-102.

s'installaient durablement sur le territoire. Ainsi, la colonie n'était pas une destination du voyage, mais le nouveau lieu de résidence, ce qui est contradictoire avec la notion du « voyage ». Leurs souvenirs rédigés et publiés sont ainsi des mémoires ou des récits de séjour. Les textes de fonctionnaires peuvent être utiles pour établir les conditions de la vie aux colonies et le quotidien des colons.

Il se forme cependant un sous-groupe à l'intérieur des colons. Il est composé de ceux qui, pour connaître la colonie ou pour s'amuser pendant les jours de repos, ont entrepris des voyages à l'intérieur du pays dans lequel ils résidaient. Les mémoires et d'autres types de rapports témoignent de ce que les fonctionnaires étaient nombreux à profiter du tourisme colonial. Ils étaient curieux du pays dans lequel ils vivaient ou voulaient passer leur temps de repos activement. Les ouvrages critiques relatant l'histoire du tourisme algérien soulignent combien les Européens d'Algérie ont contribué au développement de l'industrie touristique par le fait qu'ils ont organisé des randonnées de dimanche, participaient à des événements sportifs et aux voyages organisés qui visaient leur faire connaître la colonie pour laquelle ils travaillaient⁵³¹. La description de ces voyages apparaît dans leurs mémoires, parfois leur récit est publié sous forme d'article dans la presse locale. Comme dans le cas des mémoires des soldats, il se pose la question, si nous devons considérer ces parties de mémoires consacrées aux voyages comme des récits de voyage. À notre avis, ces textes peuvent être compris comme textes viatiques et analysés comme des récits de voyage. Dans notre cas, un autre critère, notamment celui du lieu de départ, est exclu puisque ces personnes, résidant en Algérie, ne sont pas considérées comme ressortissantes du Midi de la France, ni de la Hongrie.

d) Diplomates, personnages illustres

L'objectif des voyages diplomatiques était d'une part d'inventorier l'avancée de la conquête coloniale et la situation dans les territoires nouvellement conquis, d'autre part d'établir des nouvelles relations par des négociations. Les séjours diplomatiques furent en général courts et minutieusement organisés. Les conditions du voyage des représentants de l'État ne ressemblaient pas à celles des voyages d'initiative individuelle, ni à celles des voyages touristiques. Les hommes politiques furent accompagnés, protégés et dans certains cas isolés des autres voyageurs. Ils se sont déplacés dans des véhicules particuliers, comme les wagons spéciaux des chemins de fer ou les diligences plus luxueuses que celles mises à la disposition

⁵³¹ Colette ZYTNIKI, *L'Algérie..., op.cit.*, p. 53.

des touristes. Les rencontres officielles et des réceptions faisaient partie de leur programme d'ailleurs chargé des visites des sites (exploitations agricoles, écoles) et des monuments (ruines, constructions européennes) considérés comme constructions valorisant la colonie.

Les voyageurs illustres jouissaient d'un renom à l'intérieur du pays de départ et leur voyage suscitait l'intérêt de la grande presse. Le public lecteur qui s'est informé régulièrement de la presse pouvait suivre leur voyage quasiment en direct. Parmi les voyageurs illustres, nous devons d'abord mentionner l'empereur Napoléon III qui, pour souligner l'importance accordée à sa politique coloniale, a effectué deux voyages sur le territoire algérien (en septembre 1860 et en mai 1865). En 1903, Émile Loubet, alors président de la République, a parcouru également l'Algérie. En 1892, une délégation parlementaire a visité l'Algérie sur initiative de Jules Ferry. Les voyages ministériels et diplomatiques se sont intensifiés après la Grande Guerre⁵³². Du côté hongrois, le voyage de l'archiduc Joseph-Auguste, membre de la famille impériale et royale, s'inscrit dans cette catégorie.

e) Voyageurs savants : explorateurs et scientifiques

L'explorateur fut pendant longtemps le prototype du voyageur, un héros qui osait pénétrer dans les endroits inconnus et dangereux. Cette conception a changé au cours du XIX^e siècle où les taches blanches disparaissaient lentement de la carte, et il restait de moins en moins à découvrir, à voir pour la première fois. Cette figure d'explorateur aventurier venait d'être remplacée par celle du scientifique intellectuel qui n'a plus parcouru des territoires intouchés, mais des endroits peu connus, ou pas suffisamment découverts dans l'objectif de servir les intérêts de l'État ou d'une association scientifique qui lui a confié une mission. Les sciences se sont mises au service des États colonisateurs pour connaître en profondeur les territoires exploitables. L'intérieur du continent africain incitait une véritable fièvre exploratrice. Les scientifiques étudiant l'Afrique comptaient pour des véritables héros. Dans l'imaginaire collectif, ils ont remplacé les explorateurs de l'Amérique et de l'Asie, longtemps considérés comme modèles du voyageur. L'Afrique est devenue terre des mystères où le travail des scientifiques valait plus qu'ailleurs⁵³³. Il va de soi que les récits relatant le travail de ces missions suscitaient l'intérêt du public et paraissaient en grand nombre dans différents organes de presse.

⁵³² Michèle SALINAS, *Voyages...*, op.cit., p. 33.

⁵³³ Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, op.cit., pp. 224-225.

Les expéditions scientifiques et les rapports rédigés nous relèvent de précieuses informations sur les premières impressions relatives aux colonies. Les scientifiques voyageaient en général depuis la France métropolitaine pour examiner un endroit précis où se trouvait l'objet de leur investigation. Ils étaient orientés par la recherche scientifique et ils voulaient connaître en profondeur. Leur angle de vue est ainsi limité car ils voyageaient à une seule destination, choisie selon les critères scientifiques. Cette destination signifie dans la plupart des cas un endroit non-habité, vide de culture humaine où la primauté est donnée à l'observation d'un phénomène naturel (ou de la nature en général). L'objectif de leur voyage est clairement déterminé à l'avance et le résultat rédigé sous forme de rapport.

Le grand atout des descriptions des scientifiques réside dans le fait qu'ils documentaient leurs déplacements ainsi que les choses vues avec une précision prononcée. Ils observaient méthodiquement et ils se sont posé des questions pour connaître encore plus de détails. Jamais autant d'œuvres publiées par des scientifiques n'ont vu le jour qu'à la fin du XIX^e siècle. Les textes illustrés parus dans la presse vulgarisatrice ont pu atteindre un public large. Grâce à cette activité, les explorateurs sont devenus « les personnages centraux d'histoires sensationnelles diffusées par la presse quotidienne illustrée, mettant en scène non pas les résultats de la science, mais les modalités de l'exploration désormais considérée pour elle-même. »⁵³⁴

Les géographes occupent une place particulière parmi les scientifiques. La science qu'ils représentent fut directement liée à l'entreprise coloniale. Le début de la géographie moderne est lié aux grandes découvertes, dans une époque où politique, administration et géographie étaient indissociables. Néanmoins, la discipline s'est démocratisée de plus en plus. Les conquêtes ont redéfini les objectifs de la géographie. Tandis que le naturaliste des XVI^e et XVII^e siècles s'est préoccupé de la topographie, des plantes, des animaux et des peuples qu'il a rencontrés et s'appuyait sur les autochtones, le géographe du XIX^e siècle s'écarte des autres scientifiques (zoologistes, biologistes, ethnologues) et peut négliger l'aide des locaux car il dispose désormais des connaissances plus approfondies et des appareils modernes qui rendent la coopération avec les autochtones inutile. D'une science des premiers explorateurs, la géographie devient une science accessible à tous⁵³⁵.

Le rôle des récits de voyage scientifiques est incontestable. Pour ne mentionner qu'un phénomène, le nouveau type de scientifique a, d'une certaine façon, renouvelé l'ensemble d'une branche de la science. Comme réponse à ce sensationnalisme, une nouvelle définition de la

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 227.

⁵³⁵ Voir plus en détails : Pierre SINGARAVÉLOU, *L'empire des géographes...*, *op.cit.*

géographie proposée par Vidal de la Blanche encourageait l'étude exhaustive d'un fait particulier et visait à exclure tout sensationnalisme des écrits des scientifiques. Cette tendance fut suivie lors de la rédaction des *Annales de la Géographie*, l'une des plus grandes revues vulgarisatrices du savoir, qui disposaient d'un public lecteur relativement nombreux. Les récits de voyage des scientifiques se sont adaptés à cette nouvelle démarche dans la description. En même temps, suite à ce tournant géographique, nous pouvons observer la coexistence de deux types d'explorateur : l'un superficiel qui cherchait la sensation, l'autre minutieux, muni d'une volonté de découvrir et servir véritablement les sciences⁵³⁶.

Les missions scientifiques furent organisées dès la conquête d'Alger. Elles furent menées et sur les territoires conquis dans l'espérance d'une meilleure connaissance et sur les territoires non-occupés dans l'objectif d'une future conquête. Dans chacun des cas, les participants devaient faire face au comportement hostile des autochtones : les conflits menaient souvent à des tueries. De ceci témoigne le sort de plusieurs missions envoyées dans le Sahara⁵³⁷. Les missions scientifiques étaient ainsi considérées, à l'exemple des missions militaires, comme très dangereuses. Les pertes humaines parmi les explorateurs étaient considérables : non seulement le comportement des tribus croisées signifiait un risque, mais ils sont aussi tombés victimes des maladies inconnues ou inguérissables.

L'influence des textes des scientifiques sur la création de l'image sur les colonies est incontestable. Il va également de soi que les institutions savantes créées au cours du siècle ont joué un rôle important dans l'organisation des voyages, le soutien financier des voyageurs et la publication des récits de voyage⁵³⁸. Partis dans le cadre d'un voyage commandé par une organisation ou par l'État, les scientifiques ne pouvaient, dans la plupart des cas, échapper à publier leurs résultats. Les récits des scientifiques ont cependant un grand désavantage de notre point de vue : ils se concentrent d'une manière excessive sur l'objet de leur recherche et excluent d'autres phénomènes de leur visuel. Ainsi, le pays qu'ils traversent pour effectuer leurs recherches laisse peu de traces dans leurs récits.

⁵³⁶ Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, op.cit., p. 228.

⁵³⁷ Voir plusieurs dossiers conservés aux Archives nationales d'outre-mer (dans ce qui suit ANOM) : GGA 4H 33, GGA 4H 34.

⁵³⁸ Voir plus en détails : Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, op.cit., pp. 232-250.

f) Médecins, missionnaires, professeurs

Dans cette catégorie appartiennent des intellectuels qui portaient aux colonies pour propager les acquis et les connaissances de la civilisation européenne. Tous les trois furent porteurs de l'idéologie impérialiste et convaincus de la supériorité des Européens. Autrement, ils n'auraient pas pu exercer leur métier. Ils participaient ainsi directement et ouvertement à la propagation de la « mission civilisatrice »⁵³⁹. Leur voyage fut souvent entrepris à l'initiative d'une association, motivé par la curiosité, la volonté de recommencer leur vie ou de faire une œuvre humanitaire, toujours s'attachant à l'idéologie coloniale. Souvent, ils voyageaient dans le cadre d'une mission et se sont installés parmi les autochtones. Leur séjour pouvait être court (quelques semaines) ou bien long (plusieurs années). Leurs témoignages sont précieux car ils relatent une expérience singulière due au contact direct avec les habitants du pays. D'autre part, ils n'ont pas en général parcouru le pays car leur travail les a liés à un seul endroit où ils exerçaient leur profession. Leur vision sur le territoire était donc plus détaillée et fondée sur les relations personnelles, mais en même temps spatialement limitée voire fragmentaire. S'ils ont publié leurs expériences, ils le faisaient dans des organes de presse spécialisée à leur domaine (revues médicales, religieuses, pédagogiques) qui furent lus avant tout par leurs confrères.

En même temps, nous pouvons voir des tentatives de la part de l'État de faire entrer les professeurs exerçant leur métier en France dans la propagation des atouts de l'œuvre colonial. Des bourses ont été accordées aux enseignants du métropole dans le seul objectif de visiter, puis décrire la colonie. René Millet, résident général de la France en Tunisie, a encouragé l'organisation des voyages d'étude et pour les professeurs et pour les étudiants. Les voyages touristiques de deux-trois semaines ont permis aux participants d'avoir une impression générale et de se sentir fascinés par le pays. L'initiative de René Millet fut importante ; pourtant, les voyages « éducatifs » ne se sont intensifiés qu'après la Grande Guerre⁵⁴⁰.

⁵³⁹ Sur le rôle complexe, propagandiste et professionnel, des médecins voir : Olivier LE COUR GRANDMAISON, « L'Empire des hygiénistes. Vivre aux colonies. Entretien avec Olivier Le Cour Grandmaison, Propos recueillis par Roland Pfefferkorn », *Raison présente*, vol.193, n°1, Union rationaliste, 2015, pp. 105-114. ; Sur les médecins et le racisme dans le contexte colonial voir : Delphine PEIRETTI-COURTIS, *Corps noirs et médecins blancs. La fabrique du préjugé racial, XIXe-XXe siècles*, Paris, La Découverte, 2021, p. 352.

⁵⁴⁰ Michèle SALINAS, *Voyages...*, *op.cit.*, p. 34.

7.2. Voyages pour le plaisir

a) Chasseurs, sportifs

Se déplacer pour la chasse fut un loisir aristocratique, coûteux mais qui a montré un certain rang à l'intérieur de la société. Chasser aux animaux exotiques fut encore plus apprécié par les contemporains. La chasse pouvait signifier un mode de vie, une façon de se reposer activement et une cause pour voyager. Dans ce cas, les chasseurs-voyageurs privilégient par principe la nature. Cela n'exclut pas la possibilité de découvrir les communautés humaines des alentours. Si les récits de chasse mettent au centre l'aventure d'abattre le gibier et les descriptions des proies, certains chasseurs consacrent également de la place à la description du monde qui les entoure. La chasse donne occasion également aux rencontres ; d'autant plus que les chasseurs furent accompagnés par les autochtones qui connaissaient mieux le terrain. Les longs déplacements pour retrouver l'endroit idéal et le temps du repos ont permis aux chasseurs de discuter avec leurs guides. Hors du caractère aventurier, les récits de chasse pouvaient également devenir des ouvrages professionnels, contribuant aux connaissances sur les espèces exotiques, sur les manières de les abattre, et sur l'activité de chasse dans des conditions climatiques extrêmes ou peu habituelles. Les récits des chasseurs ont été souvent publiés dans des feuilles spécialisées à la chasse et lus par un public restreint aux seuls amateurs de la chasse.

Les sports, avant tout l'alpinisme et le cyclisme attiraient également les voyageurs appartenant à l'élite. Les montagnes furent d'abord inondées par les randonneurs de dimanche résidants en Algérie, mais elles attiraient également les touristes européens qui y passaient volontiers du temps en profitant de la beauté de la nature. La culture kabyle que le voyageur pouvait observer dans les montagnes est devenue un facteur qui augmentait la valeur des séjours touristiques. Cependant, la montagne fut pendant longtemps considérée comme peu sûre. Ainsi, aller dans les montagnes signifiait de passer quelque temps dans les alentours des grandes villes, sans s'aventurer plus loin. Les randonnées ne passaient pas pour une activité sportive mais, pareillement à l'exemple européen, pour un loisir qui permettait à des larges couches de la société coloniale de se reposer activement et de quitter leur cadre de vie habituel. À partir du début du XX^e siècle, l'alpinisme sportif est devenu de plus en plus populaire parmi les colons riches de l'Algérie. Néanmoins, il faut noter que malgré les succès de l'alpinisme en Europe, le

sport n'était pas si intensément pratiqué en Algérie faute de sécurité et de développement des sites⁵⁴¹.

Le cyclisme sportif est apparu en Algérie dans les années 1880 pour devenir ensuite l'un des sports le plus populaires.⁵⁴² La période qui précède la Grande Guerre est celle du développement du cyclisme en Algérie, pratiqué d'abord sur initiative individuelle, puis dans une forme organisée (par le Comité d'hivernage d'Alger par exemple). Les cyclistes avaient l'occasion de pratiquer le sport et dans la nature et dans les vélodromes où des compétitions furent également organisées. Niek Pas souligne le rôle des hiverneurs anglais dans la propagation du cyclisme. Il constate qu'une communauté nombreuse, composée de l'aristocratie anglaise séjournait régulièrement en Algérie et contribuait au développement des pratiques sportives (football, tennis, cyclisme). Le paysage varié attirait les cyclistes, même si la qualité des routes n'était pas toujours adaptée à leurs exigences. Pour que le cyclisme devienne un sport de masse, il fallait attendre l'apparition de l'infrastructure appropriée : associations, refuges, magasins pour la vente, pour la réparation et pour la location. Niek Pas attire également l'attention sur le fait que le cyclisme fut une pratique non seulement sportive mais aussi touristique, quotidienne et militaire, évidemment importée de l'Europe occidentale. Au début du XX^e siècle, le cyclisme fut un sport de compétition et de plus en plus pratiqué par les classes moyennes algériennes. Si l'histoire et la culture du cyclisme sont de plus en plus dévoilées, les récits de voyage des cyclistes sont peu étudiés, même si les organes de presse spécialisés au sport publiaient régulièrement les souvenirs de leurs voyages. D'ailleurs, Niek Pas note que, contrairement aux parcours des journalistes (et, ajoutons-le, aux récits des touristes) les voyages cyclo-touristiques effectués par des Européens (Allemands, Hongrois, Anglais) ou par des Américains sont peu documentés. Or, « les carnets des voyageurs [...] donnent un aperçu des structures et cultures cyclistes d'Algérie, et renseignent sur le pays et ses populations, à travers un regard orientaliste et des stéréotypes racistes⁵⁴³. »

b) Écrivains, artistes, journalistes

L'écrivain-voyageur est d'abord écrivain. Il part à la recherche d'une inspiration, d'un thème à aborder. S'il effectue le voyage pour en écrire, son objectif n'est pas une documentation détaillée des choses vues mais la transmission des sentiments, des états d'âme et des ambiances.

⁵⁴¹ Colette ZYTNICKI, *Algérie...*, op.cit., pp. 54-66.

⁵⁴² Cf. Édouard DE PERRODIL, *À travers les cactus : Traversée de l'Algérie à bicyclette*, Paris, Flammarion, 1896.

⁵⁴³ Niek PAS, *Vélocemen...*, op.cit.

Le voyage est une sorte d'inspiration certes, le résultat n'est pas toujours un récit de voyage. Leur objectif principal est de plaire au public, pour cette raison ils n'hésitent pas à insérer des événements fictifs dans leurs textes. Ainsi, les récits des écrivains illustrent une ambiance mais ne sont pas forcément des sources historiques. Quoiqu'ils reflètent l'image que la société se faisait sur les colonies, ils saisissaient avant tout les thématiques que le public lecteur appréciait le plus.

Le journaliste part pour vérifier une présupposition ou pour suivre un événement de près. Il vit de sa plume et a ainsi une expérience d'écriture. Son devoir est de rapporter d'une façon objective, contrairement à l'écrivain-voyageur qui cherche à émerveiller le public. Il doit se préparer au voyage, interpréter les choses vues, puis formuler ses pensées pour être compréhensible pour tous les lecteurs. Son métier est l'écriture elle-même et déjà au début de voyage il est conscient du devoir de rédiger ses souvenirs et ses remarques. Bien qu'il témoigne des choses vues, ses textes sont en général des articles de presse qui présentent, interprètent ou expliquent un phénomène.

Des artistes partent également pour trouver une source d'inspiration sur place. Le résultat de leur voyage se manifeste sous forme d'une œuvre d'art, mais il arrive également qu'ils rédigent un journal intime ou d'autres textes pendant leur séjour. Il est aussi vrai que des œuvres d'art convainquent les voyageurs de visiter certains endroits. Ainsi, le rôle des artistes n'est pas négligeable dans la formation de l'image des colonies⁵⁴⁴.

7.3. La perméabilité des catégories

Bien évidemment, cette catégorisation des voyageurs ne peut être ni complète, ni appliquée à titre de règle générale. Autant de voyageurs, autant de récits. Un voyageur peut avoir plusieurs motifs pour partir et il peut joindre l'utile à l'agréable. La vocation professionnelle peut se mêler aux loisirs. Un scientifique peut ne pas partir pour les recherches, mais leurs textes témoignent d'une attention particulière pour l'objet de leur science. Ils ne peuvent pas donc se débarrasser de leur vision érudite. Comme résultat, même s'ils participent à un voyage touristique, ils observent méthodiquement et mettent au centre de leur récit les éléments qui correspondent à

⁵⁴⁴ Sur l'idée que le paysage inspire l'artiste et de sens inverse, l'œuvre d'art influence le voyageur lors du choix de son itinéraire voir : André HÉLARD, « John Ruskin et la Gloire de la montagne », in Patrick CLASTRES, Delphine DEBONS, Jean-François PITTELOU, [et al.], *Gravir les Alpes du XIXe siècle à nos jours: pratiques, émotions, imaginaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021.

leur domaine de recherche, tout en les mélangeant avec la superficialité du récit touristique. Un personnage illustre peut se déplacer incognito, comme s'il était un « simple » voyageur. Une activité sportive ou thérapeutique est facilement réconciliable avec une croisière touristique. Il se pose aussi la question où placer les malades qui partaient pour retrouver leur santé ou soulager leurs symptômes. D'autant plus que les cures, nécessaires pour soigner une maladie réelle ou imaginaire, avant largement contribué au développement du tourisme, les deux sont indissociables.

Le cas de plusieurs voyageurs figurant dans notre corpus témoigne de cette perméabilité des frontières. L'archiduc Joseph-Auguste voyageait comme personnage illustre. En même temps, il a parcouru un itinéraire touristique, et son récit de voyage est aussi rédigé dans le style des touristes. Le chimiste Paul Sabatier et le géographe József Szabó ont voyagé dans le but de participer à une manifestation scientifique à Tunis qu'ils ont relié à un séjour touristique étendu sur l'Algérie. La définition du touriste pose en soi un problème car balançant entre le statut du voyageur attentif et celui à la recherche du plaisir, il n'est pas toujours évident à quelle catégorie il appartient. Dans le cas des professeurs et des géographes, nous pouvons voir qu'ils ont entrepris un voyage organisé pour compléter leurs connaissances et pour contribuer avec leur récit de voyage à la vulgarisation des connaissances. Ainsi, ils unissaient activités professionnelles et loisir. Ils accomplissaient un devoir lié à leur profession (notamment d'enrichir sans cesse leurs connaissances scientifiques et culturelles) tout en se divertissant en quittant leur cadre de vie habituel.

Les invités, les personnages illustres ou les représentants d'un organisme sont également inclassables. Leur voyage est d'une part une obligation, car ils ne choisissent pas librement leur destination. (De plus, refuser l'invitation était susceptible d'entraîner des conséquences négatives sur leur carrière.) Le choix de l'itinéraire, la proposition des programmes dépendent également de l'organisateur du voyage. En même temps, ils jouissent d'une certaine liberté, ils peuvent découvrir le pays dans leur temps libre où ils ne doivent pas participer à des réceptions et programmes officiels. Le parcours qu'ils font, et qui est établi à l'avance, correspond en général à l'itinéraire des voyages touristiques voire à l'ensemble des sites les mieux entretenus et les plus modernisés.

7.4. Explorateurs-touristes

À la fin du siècle, un nouveau type de voyageur est né qui s'est déclaré *explorateur-touriste*. Il a entrepris des recherches scientifiques à l'initiative individuelle, volontaire, donc non demandée par un organe étatique. Il s'agit des équipes d'explorateurs souvent amateurs. L'essentiel de ces voyages était d'inventorier un territoire peu connu ou non étudié d'un certain aspect, et ceci dans le cadre d'une mission scientifique. Ces personnes sont parfois membres des associations, mais pas forcément. Les demandes d'autorisation d'entrée sur un territoire et les demandes de subvention témoignent de l'itinéraire parcouru et les motivations du voyage. Les documents trouvés aux Archives nationales d'outre-mer montrent que les explorateurs-touristes étaient souvent des résidents algériens, mais le nombre des étrangers (Américains, Allemands) poussés par une prédilection scientifique est aussi élevé. La destination principale de ces missions fut constituée de deux territoires moins explorés à la fin du siècle : le Sud algérien et le Maroc. Le projet du Transsaharien a attiré les explorateurs « amateurs » de même manière qu'il motivait les missions scientifiques organisées sur l'initiative de l'État. Ces explorateurs pour le plaisir cherchaient à compléter le savoir acquis sur un territoire en espérant de pouvoir contribuer à la vie scientifique et de recevoir un renom grâce à leur travail. L'intérêt de ces entreprises était donc à la fois « égoïste » et d'utilité public⁵⁴⁵. Les fonds des archives nous renseignent que de nombreux colons algériens participaient à ces « explorations touristiques ». Notons que les informations sur le même type de voyage effectué par des habitants de la Tunisie coloniale sont au contraire complètement déficientes.

Les fonds des archives ne contiennent que rarement des informations sur la réalisation concrète des voyages et sur leurs résultats. Les différents documents (minutes de lettres, dépêches, courts articles de presse, rapports) permettent de suivre les traces des voyageurs, mais ne mentionnent pas si les descriptions des parcours étaient publiées. Ils prouvent cependant que l'intérêt scientifique n'a pas baissé après la pacification de l'Algérie, mais l'attention des chercheurs s'est tournée vers d'autres régions. L'apparition des entrepreneurs individuels souligne également que les sciences perdaient un peu de leur caractère exclusif et sont devenues non seulement accessibles mais aussi praticables pour un groupe plus élargi de la société, tout en restant une activité plutôt élitiste. (N'oublions pas que pour organiser un voyage scientifique à l'initiative individuelle, il fallait disposer d'une fortune considérable. Les demandes de

⁵⁴⁵ Voir par exemple la « Mission Lacroix » : ANOM GGA 4H 34.

subvention prouvent ce constat.) Ces documents montrent également que l'État colonisateur a soutenu les missions individuelles et a suivi l'itinéraire parcouru par les voyageurs. Si les documents mentionnés plus haut ne sont nullement des récits de voyage, ils justifient l'engouement pour les voyages exotiques à la fin du siècle et la diversité des motivations qui mènent un individu de s'aventurer dans l'inconnu et l'hostile.

8. Idées et idéologies

Dans ce qui suit, nous réunissons les principales idées et idéologies qui influençaient la vision des voyageurs à la fin du XIX^e siècle. Ces éléments, largement présents dans la propagande d'État, transmis avant tout par la presse, imprégnaient le quotidien des couches aisées et cultivées d'où venait la plupart de nos voyageurs. Nous soulignons d'ores et déjà que nous n'allons pas faire une synthèse approfondie des idéologies dominantes de la fin du siècle, car une tentative similaire dépasserait largement le cadre du présent travail. Les sources que nous devrions utiliser pour comprendre les mécanismes qui formaient l'image de l'État et la conception du monde des citoyens sont très nombreuses et diverses. Les ouvrages critiques, d'ailleurs nombreux sur le sujet, proposent de traiter toute sorte d'imprimés (livres, articles de presse, affiches, pamphlets) mais aussi les rapports des débats parlementaires et les lettres privées pour avoir une image complète. Ajoutons que toute idée, tout courant de pensée ont leurs opposants qui développent, eux aussi, leur propre point de vue sur le monde. Le sujet étant étudié depuis longtemps et sous plusieurs angles, nous nous contentons de tirer une conclusion qui nous permet de mieux connaître la vision du monde à travers laquelle les voyageurs pouvaient observer.

D'une part, des facteurs qui concernent le pays d'origine du voyageur comme l'histoire, les intérêts étatiques, et les traditions de voyage dotent les voyageurs français et hongrois d'une vision du monde différente. Les traditions du voyage et l'histoire influencent avant tout le choix de l'itinéraire. Chaque pays et chaque époque ont leurs itinéraires classiques et privilégiés : des destinations qui sont plus fréquemment choisies que d'autres et pour lesquelles le public-lecteur s'enthousiasme plus. À cela s'ajoutent des facteurs liés au personnage du voyageur comme les valeurs héritées de la famille ou acquises par l'éducation, ses centres d'intérêt, sa profession, sa situation financière et son opinion politique.

D'autre part, les principaux idées et idéologies guident la manière de voir du voyageur. Le nationalisme, très fort à la fin du XIX^e siècle, est le premier facteur que nous devons considérer. Ensuite, nous mentionnons l'impérialisme, l'idée coloniale et l'idée de l'expansion (politique ou économique) qui sont aussi indissociables du siècle, indépendamment des voyageurs et des pays de destination. Tous les pays, même ceux qui ne disposent pas d'empire colonial, étaient préoccupés par la question coloniale et devaient subir les effets de la transformation des relations politiques. La croyance dans le progrès technique et la civilisation

européenne qui caractérise les voyages depuis l'époque des Lumières est aussi un facteur important. Cela se complète d'un fort sentiment de supériorité éprouvé par les Européens et une tentative de hiérarchisation des « civilisations » et des cultures.

Nous allons, dans ce qui suit, développer ces sujets et les comparer du point de vue de deux groupes de voyageurs, les Français et les Hongrois. Nous devons souligner que ces concepts apparaissent autrement dans la pensée française (grande puissance disposant d'un empire colonial) qu'en Hongrie (pays dépendant d'une grande puissance qui luttait pour une plus large autonomie à l'intérieur d'un empire). En ce qui concerne le cas français, deux ouvrages principaux nous guident pour comprendre l'arrière-plan idéologique des voyages. *Nous et les autres* de Tzvetan Todorov (1989) peut être compris comme une sorte de guide pour comprendre la réflexion française à travers des siècles. Ensuite, *L'idée coloniale en France* de Raoul Girardet (1972) éclaire et explique la pensée coloniale et son évolution dans différentes périodes de l'histoire. Côté hongrois, faute de synthèse, nous devons nous appuyer sur plusieurs types de sources recensées par différents ouvrages critiques qui abordent le sujet.

Maints exemples illustrent que le nationalisme et le colonialisme, même s'ils paraissent des principes contradictoires, sont indissociables. Le nationalisme est la base du colonialisme au sens où la conquête est justifiée par la supériorité d'une nation sur l'autre et par la volonté de servir les intérêts et les besoins nationaux. Mais le fait de posséder ou non des colonies marque également l'idée que les citoyens se font sur eux-mêmes. Une nation peut se définir également à partir de sa production culturelle et le niveau de développement de son industrie. D'ailleurs, la notion de nationalisme a évolué également sous l'influence de l'avancée coloniale et sous l'impact des idéologies apparues pour justifier les conquêtes.

8.1. Le voyageur entre ambassadeur des valeurs et espion

Le voyageur part depuis toujours pour observer et pour compléter ses connaissances. En même temps et dans chacun des cas, il transmet ses propres valeurs aux habitants du pays qu'il rencontre car les échanges vont dans les deux sens. Lors des discussions, il est libre d'exposer son propre point de vue. Le voyage peut convaincre le voyageur de la justesse de sa réflexion mais aussi lui faire revoir ses pensées et changer d'idée sur un sujet précis. Le voyageur a une mission complexe, dont s'enrichir n'est qu'un élément parmi d'autres. Avec son parcours et sa description, il contribue, volontairement ou involontairement, aux savoirs accumulés au cours

des temps. Mais il forme aussi ce savoir. Porteur d'une idéologie, il ne peut pas observer d'une façon neutre. Ainsi, le voyageur réinterprète, explique sans cesse d'une nouvelle façon les choses vues. Nous soulignons cela toujours en tenant compte du fait que les destinations des voyageurs ne sont pas immuables non plus. Chaque endroit évolue, chaque rencontre (entre cultures et personnes) représente quelque chose de nouveau, une variation de ce qui est déjà vu ou décrit car le contexte et la personnalité du voyageur sont toujours différents.

Outre les idéologies politiques dominantes, le premier facteur qui influence le voyageur est le récit des autres voyageurs : image stéréotypée ou non, mais préparée à l'avance, qui reflète les idéologies dominantes de son époque. Le voyageur étudie le pays avant d'entreprendre le voyage, et il ne peut pas se débarrasser de l'image qui l'accompagne tout au long du processus d'observation. Aucun voyageur ne peut partir sans avoir une image prédéterminée par ses prédécesseurs qui ont observé d'un point de vue différent, voulant convenir à des normes de leur époque, de leur société, voire leur groupe social. D'ailleurs, ils harmonisent les exigences de la société avec leur propre conception du monde. L'existence d'un grand nombre des récits sur un même territoire incite le voyageur à décrire autrement et à ajouter quelque chose de nouveau.

À partir de ces faits, nous arrivons à deux constats. Tout d'abord sur l'importance de la prise en considération des textes que le voyageur lit avant le voyage car ceux-ci déterminent, voire prescrivent comment voir. D'autre part, sur l'impossibilité de concevoir un récit neutre, sans faire référence, directement ou indirectement, aux avis des prédécesseurs.

Dans certains cas, le voyageur observe également pour servir le développement de son propre pays. Il étudie le système politique, les relations commerciales, l'industrie pour en décrire le fonctionnement et inciter son gouvernement à appliquer certaines idées. Il peut ainsi contribuer au développement du système politique, de l'économie, de l'industrie mais aussi des courants idéologiques. Les différentes méthodes de voyager, parues à partir du XVIII^e siècle qui décrivent (ou prescrivent) comment voyager, comment observer et comment être utile, illustrent bien cette tentative de servir les intérêts de l'État. Les informations transmises par les voyageurs peuvent ainsi influencer la politique intérieure et la politique extérieure⁵⁴⁶. Le voyageur devient ainsi une sorte d'« espion » et ce rôle a un effet sur le contenu de sa description.

⁵⁴⁶ Géza SZÁSZ, *Le récit de voyage...*, op.cit., pp. 18-38.

8.2. Nationalisme et patriotisme

L'engagement pour son pays caractérise le voyageur depuis la période moderne. Tout voyageur se déclare appartenant à une nation dont il partage les valeurs. Nous n'insistons pas à comparer les différentes approches du nationalisme. Nous nous contentons des propos réunis par Tzvetan Todorov qui propose deux définitions de la nation : politique et culturelle. Pour expliquer le terme, il écrit que « nous appartenons à des communautés qui pratiquent la même langue, habitent le même territoire, ont une certaine mémoire commune, possèdent les mêmes coutumes [...] ; et d'autre part à des communautés qui nous assurent des droits et nous imposent des devoirs [...] et qui peuvent entrer en conflit armé les unes avec les autres. »⁵⁴⁷ La nation politique donne un cadre concret à partir duquel les individus sont reconnaissables et classables. La nation au sens culturel désigne les principales valeurs auxquelles un individu doit se tenir.

Todorov évoque les propos d'Antonin Artaud, qui partage l'idée de la double conception du nationalisme et souligne que le « nationalisme civique », donc le sens culturel de la nation, est un choix préférentiel de l'individu⁵⁴⁸. Il fait également référence aux pensées de Montesquieu, selon qui le rôle de « l'esprit général » (sous lequel il comprend entre autres les systèmes politiques, les traditions, les mœurs et les conditions géographiques) d'une nation est prédominant⁵⁴⁹. Renan, qui reçoit une place privilégiée dans l'œuvre de Todorov, part de la libre volonté de l'individu pour désigner l'appartenance à une nation, et il ajoute la valeur de l'héritage (culturel) et l'histoire commune. En même temps, pour justifier l'idée coloniale, Renan souligne qu'il ne considère pas les races comme égales, principe qui légitime selon lui la conquête coloniale. Le nationalisme, réuni au racisme, résultent non seulement le mépris, mais aussi l'hostilité vis-à-vis des étrangers. Or, cela prédétermine la manière dont le voyageur observe, rencontre, considère et décrit l'Autre⁵⁵⁰.

De notre point de vue, la définition du nationalisme est moins importante que l'existence d'une idée commune, abstraite, fondée sur un accord commun qui relie les voyageurs, sans qu'ils s'en rendent compte ou qu'ils l'énoncent. Parallèlement au nationalisme, nous devons souligner le rôle du patriotisme qui est plus lié aux sentiments éprouvés par les individus que

⁵⁴⁷ Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaines*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 237.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 238. ; Œuvre citée par Todorov : Antonin ARTAUD, *Messages révolutionnaires* (1936), Paris, Gallimard, 1971, p. 106.

⁵⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁵⁰ Voir la présentation de la conception de Renan : Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres...*, *op.cit.*, pp. 297-309.

le nationalisme qui est un sentiment communautaire. Le patriotisme est un choix individuel qui réside dans l'acceptation et le soutien de certaines valeurs de la nation, mais il peut aussi comprendre le rejet des certains caractères. Le patriotisme n'exclut pas l'amour des autres peuples, mais il prononce la supériorité des valeurs de sa propre culture. Il entraîne une vision ethnocentrique. Le voyageur patriote peut accepter et apprécier d'autres cultures mais aussi les mépriser⁵⁵¹. Dans la plupart des cas, nous voyons que le patriotisme ne signifie pas le refus d'autres valeurs mais une hiérarchisation dans laquelle la nation du voyageur se trouve au sommet. Et c'est de cette position que le voyageur contemple et interprète le monde. Il est aussi important de noter que si un voyageur fait l'éloge de sa patrie, il le fait de sa propre volonté, sans aucune contrainte extérieure. Il se pose cependant une question importante : Comment les voyageurs ont-ils compris la nation à laquelle ils se sont attachés ? À partir de quelles valeurs ont-ils déterminé le nationalisme et le patriotisme dont ils faisaient preuve dans leur récit ?

8.2.1. Le cas français : le nationalisme des colonisateurs

Le nationalisme s'est développé dans des pays colonisateurs, non colonisateurs et colonisés, mais il était utilisé à soutenir des objectifs différents. Dans les pays colonisateurs, l'appartenance à la nation signifiait d'être supérieur aux autres et d'avoir le droit d'exporter ses connaissances et sa culture dans les pays jugés comme moins développés. Ainsi, le nationalisme s'est mêlé à une vision de supériorité culturelle, politique et humaine, souvent basée sur une théorie des races soutenue par des « expérimentations » biologiques. Les intérêts économiques (trouver de nouveaux marchés et d'exploiter les ressources naturelles), politiques (devenir une grande puissance mondiale) et culturels (exporter ses valeurs) de la nation expliquaient la nécessité des conquêtes. Cette prise en compte des intérêts nationaux justifiait l'expansion même aux yeux des critiques de la colonisation⁵⁵². La notion du nationalisme culturel intervenait dans le sens où la supériorité de la culture européenne fut accentuée et l'idée d'introduire les peuples autochtones dans cette culture a apparue. « Éliminer la sauvagerie »⁵⁵³ est devenu un « devoir » des colonisateurs. Ce qui approchait le colonialisme du nationalisme, c'était la politique assimilationniste, voulant faire accepter aux les autochtones la culture de l'occupant et leur faire oublier la leur. D'après cette idée, les habitants des pays conquis seraient

⁵⁵¹ Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres...*, op.cit., pp. 243-244.

⁵⁵² Cf. L'idée de Tocqueville sur la colonisation in : Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres...*, op.cit., pp. 261-280.

⁵⁵³ Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres...*, op.cit., p. 341.

attachés à la nation et devraient partager l'idée nationale en abandonnant leur propre héritage culturel⁵⁵⁴.

Le nationalisme des pays colonisateurs se résume donc dans l'idée d'appartenance à une mère-patrie qui est culturellement supérieure aux territoires qu'elle possède. Ce sentiment de supériorité influence aussi la création culturelle (littérature, arts). Il n'est pas possible de parler du nationalisme français sans mentionner la xénophobie qui caractérisait la vision de l'Autre. Or, dans le cas des voyages dans les colonies, l'image de l'Autre reçoit une place prépondérante. Surtout si nous évoquons le constat de Raoul Girardet selon lequel la colonisation est strictement liée aux affrontements entre civilisations et peuples⁵⁵⁵. Le voyageur, qui voulait refléter les idées principales de son époque devait faire face à une contradiction, notamment celle de réconcilier l'image du « bon sauvage », l'autochtone « exotique » avec la vision xénophobe, basée sur le mépris de l'étranger voire sur une conception profondément raciste.

Jules Ferry, défenseur et promoteur de l'idée coloniale, a réconcilié les arguments politiques, économiques et humanitaires pour soutenir des projets coloniaux. Les composants politique et économique de son argumentation correspondent au nationalisme dans le sens où la France doit tout faire pour devenir une grande puissance. L'essentiel du nationalisme français correspondait ainsi au statut de grande puissance, à l'assurance de la « grandeur » et de la « gloire » dont la preuve serait l'existence d'un empire colonial⁵⁵⁶. Les intérêts économiques et la volonté de diffuser la culture française (la politique de l'éducation) partout dans le monde ont également apparu dans l'argumentation de Jules Ferry et étaient suffisants pour justifier la nécessité de la conquête. Le nationalisme s'est renforcé donc au moment où Ferry a déclaré le droit de la France à soumettre des peuples lointains. Cela s'est conjugué à la montée du racisme au moment où il a affirmé l'infériorité des autochtones⁵⁵⁷.

Raoul Girardet fait mention de deux nationalismes qui caractérisent le débat sur la colonisation après la défaite de 1871. L'un, que Girardet nomme « nationalisme d'expansion mondiale », revendiquait que la France prenne revanche sur l'Allemagne unie par la conquête de nouveaux territoires et soit une grande puissance grâce à un empire d'outre-mer. L'autre courant, le « nationalisme de rétraction continentale », préférait récupérer les deux territoires perdus. La question de l'Alsace-Lorraine a suscité un débat important car le choix pour

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 346.

⁵⁵⁵ Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale...*, *op.cit.*, p. 44.

⁵⁵⁶ *Ibid.*, pp. 84-85. ; Jacques THOBIE, *Histoire...*, *op.cit.* p. 15.

⁵⁵⁷ Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres...*, *op.cit.*, pp. 347-352. ; Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale...*, *op.cit.*, pp. 81-88.

l'expansion d'outre-mer signifiait pour certains d'abandonner une partie du pays et trahir l'espoir de la Revanche⁵⁵⁸. L'un des éléments principaux du nationalisme français fut ainsi l'anti-germanisme et la volonté de prendre revanche pour les territoires perdus. La défaite de 1871 a entraîné des conséquences morales très importantes et est devenue l'un des principaux moteurs de l'expansion.

La relation tendue avec l'Allemagne n'était pas la seule question diplomatique qui a marqué la conquête. La rivalité avec l'Angleterre, ancienne déjà, renforçait la volonté de participer à la conquête du monde⁵⁵⁹. Ainsi, le nationalisme ne s'est pas seulement à partir des valeurs culturelles, des désirs politiques et des intérêts économiques mais aussi à partir des rivalités, la volonté de triompher sur les grands ennemis.

8.2.2. Le cas hongrois : le nationalisme de l'opprimé ?

Le nationalisme s'est épanoui en Hongrie également au cours du XIX^e siècle, mais il remplissait une autre fonction : il servait avant tout les tentatives d'élargir l'autonomie politique du pays à l'intérieur de la double monarchie voire justifier son droit à l'indépendance. Les valeurs de la culture hongroise furent promues pour souligner le droit à une plus grande liberté de décision et pour lutter pour une véritable égalité avec la partie autrichienne de la monarchie. Le nationalisme hongrois visait ainsi, avec des moyens différents, à justifier la raison d'être du pays et sa capacité de survivre seul, sans la tutelle d'une grande puissance.

Pour cela, les principaux porte-paroles de l'indépendance ont fait recours aux éléments de l'histoire médiévale du pays, notamment à un âge d'or où la Hongrie indépendante fut grande, forte, reconnue par ses voisins et pouvait songer à une expansion dans l'objectif d'étendre ses frontières. Le passé glorieux est devenu ainsi l'un des thèmes majeurs au service de la lutte pour l'autonomie. Des ouvrages littéraires, des articles dans la presse vulgarisatrice sont nés de la plume des écrivains connus et célèbres. Ces textes visaient à souligner que le pays peut subsister seul, sans la tutelle d'une autre nation.

Une autre particularité du nationalisme hongrois fut qu'il s'est créé à l'intérieur d'un empire multiethnique, où la nation hongroise voulait se montrer supérieure aux autres. Les tentatives de magyarisation forcée qui se reflétaient par exemple dans l'introduction du système

⁵⁵⁸ Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale...*, op.cit., p. 103.

⁵⁵⁹ *Ibid.*, p. 105.

scolaire hongrois sur les territoires peuplés par les nationalités et par la propagation de la culture témoignent de la volonté d'imposer les valeurs hongroises considérées comme seules authentiques. La politique d'uniformisation montre des similitudes avec le cas français, mais en Hongrie, en réponse à la magyarisation forcée, les nationalités commençaient, elles-aussi, à revendiquer certains droits et libertés et à développer leur propre nationalisme⁵⁶⁰. Cela a empêché la nation hongroise de devenir dominante et d'imposer sa culture aux autres en les assimilant. La politique d'uniformisation hongroise a finalement entraîné le résultat inverse qu'en France.

Le focus de la politique intérieure hongroise fut mis sur la question des nationalités⁵⁶¹. Au lieu de prétendre à construire un empire, le gouvernement hongrois a mis le nationalisme au service de sa politique vis-à-vis des ethnies qui vivaient sur son territoire et dont le nombre dépassait, comme nous l'avons déjà souligné dans un chapitre précédent, celui des Hongrois. Le nationalisme hongrois dans la deuxième moitié du XIX^e siècle s'est fondu ainsi avec la lutte pour la suprématie des Hongrois, considérés comme seule nation politique.

Les idéologues investissaient plus d'énergie à soutenir la supériorité de la nation hongroise sur les nationalités qu'à construire une idéologie impériale. Si certains éléments d'un projet d'expansion lointaine ont apparu, l'essentiel du nationalisme consistait à se positionner par rapport aux autres ethnies. Le nationalisme hongrois servait donc avant tout deux causes : montrer la supériorité sur les nationalités et lutter pour une plus grande autonomie à l'intérieur de l'Autriche-Hongrie. Si les traces d'une certaine idéologie impérialiste sont repérables, ceci n'est qu'une question d'ordre secondaire.

8.3. L'idée coloniale en Hongrie

Pendant longtemps, l'historiographie hongroise a négligé d'étudier la question coloniale en Hongrie, en affirmant que ni le pays, ni l'ensemble de l'Autriche-Hongrie n'avaient l'intention

⁵⁶⁰ János GYURGYÁK, *Ezzé lett magyar hazátok : a magyar nemzeteszme és nacionalizmus története* (Ce qu'est devenu votre patrie hongroise : histoire de l'idée nationale et du nationalisme hongrois), Budapest, Osiris, 2007, p. 22.

⁵⁶¹ L'exemple de János Gyurgyák illustre ce constat : il comprend sous « idée nationale » et « histoire du nationalisme » l'histoire de la politique vis-à-vis des nationalités, sans mentionner la question d'une expansion économique ou politique possible. Voir : János GYURGYÁK, *Ezzé lett...op.cit.*, pp. 21-90.

de coloniser⁵⁶². Les chercheurs soulignaient que l'empire à la périphérie de l'Europe était en retard par rapport aux grandes puissances pour le niveau du développement économique et technique ce qui l'a empêché, faute de marine moderne, de participer au partage du monde. Finalement, l'idée de conquérir a si tardivement touché l'élite qu'il ne restait plus de territoire d'outre-mer à occuper. Pour entreprendre une conquête coloniale, il aurait fallu posséder une flotte puissante, ce dont la monarchie ne disposait pas. Il est aussi à noter qu'elle était occupée de ses problèmes intérieurs et par la menace russe à l'Est. Il est donc clair que l'Autriche-Hongrie n'a pas rempli les critères qui lui auraient permis de devenir une grande puissance colonisatrice. Or, les recherches prouvent qu'aucun Européen ne demeurait intact par la colonisation du XIX^e siècle, même si certains n'y ont pas participé de manière directe. La participation de l'Autriche-Hongrie du « profit colonial » dépendait donc d'autres nations, avant tout des Anglais dont la Monarchie s'approchait⁵⁶³. Les effets politiques et économiques du nouveau partage du monde se faisaient sentir en Hongrie aussi comme partout ailleurs en Europe. La participation à l'économie mondiale faisait naître des lobbys, mais ces cercles ne concernaient que quelques investisseurs. S'ils exprimaient leur opinion sous forme d'article de presse, ces publications ne pouvaient atteindre qu'un public restreint. La question du nationalisme s'est confondue avec la question du contrôle du monde. D'ailleurs, être ou ne pas être une puissance colonisatrice a marqué l'évolution des idées nationales⁵⁶⁴.

Le livre de Krisztián Csaplár-Degovics, « Nous n'avons pas de colonies, ni l'intention à conquérir », paru en 2022⁵⁶⁵, démontre cependant que la thèse que l'historiographie hongroise a pendant longtemps soutenue, notamment que la monarchie s'est démarquée de toute tentative colonisatrice, paraît fautive. L'auteur étudie l'utilisation des expressions « colonie » (gyarmat), « colonisateur » (gyarmatosító) et « colonisation » (gyarmatosítás) dans la presse et dans les débats parlementaires et tire la conclusion que ces mots apparaissaient régulièrement. Il souligne que toutes les actions doivent être considérées comme des faits coloniaux si les contemporains les traitaient en tant que tels. Dans ce sens, si les contemporains ont interprété la primauté du marché hongrois sur un territoire comme un acte de colonisation, les chercheurs

⁵⁶² István Diószegi déclare que l'Autriche-Hongrie fut complètement indifférent par rapport à la colonisation. Dans son œuvre, il ne pose même pas la question si l'occupation de la Bosnie-Herzégovine pouvait être interprétée comme une tentative coloniale. Voir : István DIÓSZEGI, *Az Osztrák-Magyar...*, op.cit., p. 58.

⁵⁶³ Simon LOIDL, *Kolonialpropaganda...*, op.cit., p. 29.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁵⁶⁵ Krisztián CSAPLÁR-DEGOVICS : « *Nekünk nincsenek gyarmataink és hódítási szándékaink* » : magyar részvétel a Monarchia gyarmatosítási törekvéseiben a Balkánon : 1867-1914 (« Nous n'avons pas de colonies, ni l'intention de conquérir » : la participation hongroise aux ambitions colonisatrices de la Monarchie austro-hongroise aux Balkans 1867-1914), Budapest, Eötvös Loránd Kutatási Hálózat Bölcsészettudományi Kutatóközpont Történettudományi Intézet, 2022.

doivent accepter cela comme un acte de colonisation, même si au sens strict cela ne l'était pas. Dans cette logique, il conclut que l'idée de participer aux conquêtes coloniales était bien présente en Hongrie à la fin du siècle.

Csaplár-Degovics met en exergue que le centre d'intérêt de l'expansion se trouve à l'Est de la Hongrie et l'empire ne cherchait pas forcément l'approchement économique à des régions d'outre-mer. Pour justifier cette hypothèse, il propose une réinterprétation du mot « colonie ». Il donne une définition plus large qui ne revendique pas que l'action se déroule sur les territoires lointains, séparés de la métropole par une mer ou par l'océan. Ainsi, la notion doit être plus permissive : il comprend sous colonisation toute expansion menée contre un territoire dans l'objectif de servir les intérêts économiques de l'occupant ou de propager la civilisation jugée comme supérieure (c'est ce qu'il nomme « mission humanitaire »⁵⁶⁶). Dans cette logique, l'occupation (1878), puis l'annexion (1908) de la Bosnie-Herzégovine doivent être interprétées comme des actes de colonisation. Surtout car dans les documents officiels l'expression « colonie » fut utilisée pour faire référence au territoire⁵⁶⁷. Pour légitimer le concept, il suffisait d'inventer l'expression de la « colonisation intérieure » qui permettait qu'une colonie se situe sur le même continent que la métropole⁵⁶⁸. L'explication en est simple : s'agissant d'un territoire sous-développé du point de vue de l'Autriche-Hongrie, celle-ci s'est permis le droit d'y pénétrer et d'« aider » les autochtones, musulmans d'ailleurs, à rattraper l'Europe.

Il souligne que les manières de l'occupation étaient également similaires à une conquête coloniale dans le sens où une entité politique jugée comme plus forte et plus développée a envoyé une armée sur place et a obtenu le contrôle par la force. À ceci s'ajoute l'intérêt d'exploiter les ressources naturelles et de développer le réseau de chemin de fer. Cela a renforcé le caractère colonial⁵⁶⁹. Après la soumission, un responsable politique fut nommé pour diriger le territoire qui n'était pas rattaché à la « métropole », mais gouverné dans un premier temps par le ministre commun des finances Benjamin Kállay. L'idée de participer à la conquête coloniale a apparu à la fin du siècle, au même moment où l'émigration s'est renforcée et où elle est devenue massive. D'après certains théoriciens de la question, il aurait été possible d'installer les émigrés sur les territoires lointains qui se trouvaient au centre d'intérêt de la monarchie. Cependant, cette méthode n'a pas pu se réaliser, surtout parce que les émigrés appartenaient

⁵⁶⁶ Krisztián CSAPLÁR-DEGOVICS, *Nekünk nincsenek...*, op.cit., pp. 55-62.

⁵⁶⁷ Walter SAUER : « Ausztria-Magyarország : Közép-Európa születése » (Autriche-Hongrie : la naissance de l'Europe centrale), in : Robert ALDRICH (dir) : *Birodalmak tűndüklése és bukása*, Budapest, Móra, 2012. pp. 196-219.

⁵⁶⁸ Simon LOIDL, *Kolonialpropaganda...*, op.cit., pp. 118-125.

⁵⁶⁹ Walter SAUER, *Ausztria-Magyarország...*, op.cit.

aussi à plusieurs groupes ethniques et furent ainsi divisés. Ils n'auraient pas pu ainsi propager les mêmes idées car ils ne s'unissaient pas sous les mêmes valeurs de la « civilisation »⁵⁷⁰.

Csaplár-Degovics attire l'attention sur la propagande que l'occupant a mise en œuvre pour convaincre l'opinion publique. Il souligne ainsi l'activité propagandiste de la presse (développée à l'initiative de Benjamin Kállay) et le rôle des Festivités du Millénaire de 1896 où la Bosnie-Herzégovine a reçu un propre stand, ce qui a visé d'accentuer son importance pour la nation hongroise. Il montre quelques exemples de tentatives d'investissement économique sur le territoire. Il évoque combien la politique musulmane de l'Autriche-Hongrie a intéressé les grandes puissances de l'Europe. À titre d'exemple, les colonisateurs français l'ont étudié pour en reprendre certains éléments pour traiter les musulmans d'Algérie⁵⁷¹.

La question de la Bosnie-Herzégovine a suscité beaucoup de débat au sein de l'élite politique de la double monarchie. Le prix du maintien du territoire a posé la question de la rentabilité, toute comme dans le cas des colonies françaises. Or, pour garder le statut de grande puissance, il était hors de question de l'abandonner. Elle a aussi provoqué quelques débats éthiques concernant l'intégration des autochtones à la société déjà multiethnique de la monarchie. Les opposants à l'annexion ont remis en question le rattachement d'un territoire dont la population fut musulmane : n'irait-il pas aggraver la situation déjà tendue avec les nationalités ?

Csaplár-Degovics évoque d'autres tentatives de colonisation, moins directes. L'Autriche-Hongrie a désigné l'Albanie (alors sous influence ottomane), puis la Serbie comme zones d'intérêt économique. Il traite cette action comme une « colonisation économique », qui ne voulait pas dire une occupation militaire du pays mais la réclamation de la primauté des investisseurs sur le marché. Si le concept est éloigné de la définition originale de la colonisation, ceci prouve l'intérêt de la monarchie d'être présente sur certains territoires en dehors de ses frontières.

La Hongrie a profité de l'occupation de la Bosnie-Herzégovine pour repousser le centre de gravité de la monarchie de Vienne à Budapest. Dans la conception des partisans de la « colonisation », la Hongrie aurait dû s'approprier le contrôle sur les territoires acquis car, dans ce cas-là, le centre de la monarchie se serait déplacé. Pour justifier la nécessité de ce déplacement du pouvoir, les hommes politiques hongrois ont utilisé une argumentation basée

⁵⁷⁰ *Ibid.*

⁵⁷¹ Krisztián CSAPLÁR-DEGOVICS, *Nekiünk nincsenek...*, op.cit., p.60.

sur les traditions et l'héritage historique du grand royaume hongrois. Ils ont fait ainsi recours à un élément très important du nationalisme. L'idée nationale et la propagande coloniale se confondaient donc dans le cas hongrois aussi comme dans les cas français.

L'œuvre atteste que l'Autriche-Hongrie n'était pas neutre du point de vue colonial. Si elle ne s'est pas aventurée sur les territoires d'outre-mer, l'idée coloniale n'était ni inconnue, ni complètement négligée dans le pays. De plus, les échanges entre la monarchie et les grandes puissances colonisatrices montrent que la politique menée en Bosnie-Herzégovine pouvait servir d'exemple à suivre dans le sens où l'Angleterre et la France en ont tiré des conclusions puis les ont mises en valeur dans leurs propres colonies. L'activité expansionniste de l'Autriche-Hongrie, même si elle ne correspondait pas à la conception traditionnelle de la colonisation, n'était pas insignifiante. Elle prouve aussi qu'une certaine forme de la propagande coloniale était présente en Hongrie et que l'élite politique et économique montrait de l'intérêt pour l'exploitation des territoires lointains. Des territoires cibles furent avant tout à proximité de la monarchie (l'Albanie et la Serbie), mais nous trouvons également des exemples de tentatives en Afrique (Rio de Oro)⁵⁷². Des voyageurs partaient vers les colonies britanniques et françaises pour acquérir une expérience dans l'administration coloniale. L'itinéraire de ces voyages concernait parfois l'Afrique du Nord, mais nous observons une prédilection clairement prononcée pour l'Égypte – comme nous l'avons déjà signalé dans un chapitre précédent.

Les idées de Csaplár-Degovics véhiculent une réflexion jusqu'ici négligée sur la question coloniale en Hongrie⁵⁷³. La théorie est tout à fait novatrice et, n'étant pas spécialistes du sujet, nous ne voulons pas prendre position dans le débat. Si les sources utilisées pour prouver l'existence d'une politique coloniale à l'intérieur de la Monarchie sont authentiques et valables, certains faits nous empêchent de considérer des groupes coloniaux comme moteurs

⁵⁷² Krisztián CSAPLÁR-DEGOVICS, *Nekiünk nincsenek...*, op.cit., pp. 249-260. ; Sur l'aventure de Rio de Oro voir : Simon LOIDL, *Kolonialpropaganda...*, op.cit., pp. 56-59.

⁵⁷³ Si la question coloniale est peu étudiée dans le contexte hongrois, nous ne pouvons pas dire le même concernant la question de l'impérialisme de l'Autriche-Hongrie. Le fait que le territoire ne disposait pas de colonies ne l'empêchait pas de se définir en tant qu'empire. Pieter M. Judson propose de revoir la question. Pour soutenir l'idée que l'Autriche-Hongrie était un empire, il souligne l'existence des « cultures nationales supposées dominantes » et des « cultures nationales subordonnées » à l'intérieur d'une même formation étatique. Il remet en doute l'égalité d'accès aux institutions et la liberté de la pratique de langue et de la religion. Pourtant, il note que les deux États qui constituaient l'Autriche-Hongrie disposaient d'une large autonomie et tous les deux se tenaient aux valeurs nationales. Dans l'impossibilité de traiter l'Autriche-Hongrie en tant qu'un véritable empire, il se réfère à la théorie de « l'impérialisme imaginaire » qui a emprunté certaines caractéristiques des grandes puissances coloniales (comme la direction à partir d'un centre, les tensions ethniques, le rôle « civilisateur » du centre), mais donnait place également aux nationalismes. Dans l'ensemble, Judson décrit un empire en déclin où l'État dominant (l'Autriche) perd de plus en plus de son autorité et où les autres nations deviennent de plus en plus fortes. Voir : Pieter M. JUDSON, « L'Autriche-Hongrie était-elle un empire ? », in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 63^e année, Paris, Éditions de l'EHESS, 2008, pp. 563-596.

d'une expansion coloniale hongroise. Il ne faut pas oublier que depuis 1541 (la chute de Buda), nous ne pouvons pas parler d'une politique extérieure hongroise indépendante. Au moment où l'Empire ottoman a occupé Buda, le pays fut divisé en trois parties, et cette installation fut durable. Même après le départ des Ottomans, le pays n'a pas pu retrouver son indépendance. Jusqu'en 1918 (la décomposition de l'Autriche-Hongrie), voire le 4 juin 1920 (la signature du traité de Trianon), le pays fut occupé et privé d'éléments fondamentaux de souveraineté comme disposer d'une armée à part entière, de sa politique extérieure et de ses finances. Or, seulement deux types d'État peuvent mener une entreprise coloniale : l'État-nation et l'empire. La colonisation nécessite un État souverain qui décide seul des questions concernant sa propre armée et sa politique extérieure. La réalisation de l'idée coloniale hongroise ne pouvait même pas émerger en Hongrie, existant à l'intérieur d'un empire. Une fois ce constat fait, parler d'une politique colonisatrice hongroise paraît exagérée, même si nous reconnaissons l'existence des groupes de pression colonialistes proches de l'élite autrichienne et leur influence sur la politique expansionniste de la double monarchie.

L'occupation, puis l'annexion de la Bosnie-Herzégovine se sont déroulées dans un contexte particulier car elles furent réalisables dans le vide laissé par le recul de l'Empire ottoman. Il ne s'agissait pas de l'occupation d'un territoire « vierge », intacte des structures d'administration et d'influences au sens européen des termes, comme ce fut le cas dans les colonies américaines et africaines. Ensuite, pour décider si l'occupation du territoire était ou non considérée comme acte colonial, l'étude des changements de sens du terme « colonisation » s'impose. Dans le cas de la Bosnie-Herzégovine, l'occupation ne peut pas être décrite par les termes relatifs à la colonisation au sens moderne, inventé au XIX^e siècle. Sans établissement des comptoirs, sans signature d'un contrat protectoral, sans projets de peuplement, le territoire fut occupé certes, mais il faut être prudent lorsqu'on considère les événements comme « colonisation »⁵⁷⁴. En ce qui concerne la terminologie, même si des définitions plus permissives s'imposent, nous constatons que Csaplár-Degovics hésite entre l'utilisation des termes « statut colonial » et « zone d'influence ». Les définitions au sens plus larges de la « colonisation » permettent à l'auteur de considérer l'occupation, puis l'annexion du territoire comme des actes coloniaux, ce que les définitions plus strictes n'auraient pas permis⁵⁷⁵. Si ses

⁵⁷⁴ Sur le débat autour de l'organisation d'une colonie de peuplement en Bosnie-Herzégovine voir : Krisztián CSAPLÁR-DEGOVICS, *Nekünk nincs senek...*, op.cit., pp. 133-136.

⁵⁷⁵ Sur l'impossibilité de définir les notions « colonisation », « colonialisme » et « impérialisme » voir : Guy PERVILLÉ, « Qu'est-ce que la colonisation ? » [en ligne], *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, vol. 22, n°3, 1975, pp. 321-368. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1975_num_22_3_2323

propos font réfléchir la communauté des chercheurs, pour le moment, ils ne reflètent pas l'opinion unanime des historiens hongrois.

Walter Sauer analyse également la question coloniale en Hongrie. Il ne nie pas non plus que l'Autriche-Hongrie jouait un rôle important dans la colonisation européenne, même si elle n'y a pas participé directement. Comme le note Sauer, la Monarchie faisait partie de « l'impérialisme collectif » de l'Europe. Elle a participé à l'intervention contre l'Égypte en 1840, à la répression de la révolte des Boxers en 1901. Elle s'est représentée à l'occasion des conférences coloniales (comme à Berlin entre 1884 et 1885). Le colonialisme a d'ailleurs des origines plus anciennes : la *Compagnie autrichienne des Indes Orientales* a établi des bases commerciales aux îles Nicobar et dans la baie de Delagoa sur la côte de Mozambique (1777-1781). L'Autriche montrait également un intérêt pour le canal de Suez. Une mission catholique dans le sud soudanais (1852-1859) illustre également les tentatives colonisatrices. Cette mission n'a pas eu de succès mais a affaibli la présence égyptienne sur le territoire et a ouvert la voie devant les commerçants d'ivoire. Wilhelm von Tagetthoff, amiral de la marine impériale autrichienne, a mené une mission secrète pour obtenir l'île de Socotra qui aurait garanti une base de provision pour les bateaux allant vers l'Inde. Toutes ces tentatives ont été vouées à l'échec à cause du manque d'argent et la crise politique du néo-absolutisme. L'intervention française au Mexique représente également la volonté de participer à la conquête du monde. L'archiduc Maximilien de Habsbourg avait été mis à la tête du Mexique en 1863, mais il fut assassiné en 1867, ce qui a transformé la tentative en une aventure tragique. En 1905-1906, une expédition fut menée pour occuper l'une des îles de l'archipel Salomon, riche en sources naturelles. L'Autriche-Hongrie a également participé aux négociations sur le Sahara espagnol, mais a finalement renoncé à l'achat. Certaines personnes ont participé à la colonisation de leur propre initiative, en joignant des missions menées par différents États colonisateurs⁵⁷⁶. En 1911-1912, un groupe d'experts (*Studienkommission*⁵⁷⁷) a été envoyé au Brésil pour étudier la possibilité de transformer le territoire en une colonie de peuplement pour résoudre le problème des émigrés. La tentative fut rapidement vouée à l'échec⁵⁷⁸.

Le fait qui illustre le plus concrètement la volonté de participer à l'œuvre coloniale fut la fondation en 1894 de l'*Österreichisch-Ungarische Kolonialgesellschaft* (dont nous avons déjà

(Consulté le 16 janvier 2023). Pervillé signale aussi qu'il ne faut pas interpréter toutes les expansions comme entreprises coloniales. Ce qui justifie également que l'occupation de la Bosnie-Herzégovine ne compte pas comme colonisation justement parce qu'il s'agissait d'une tentative d'expansion vers un territoire jugé comme retardé.

⁵⁷⁶ Walter SAUER, *Ausztia-Magyarország...*, op.cit.

⁵⁷⁷ Voir plus en détails : Simon LOIDL, *Kolonialpropaganda...*, op.cit., pp. 165-184.

⁵⁷⁸ Simon LOIDL, *Kolonialpropaganda...*, op.cit., p. 60.

fait mention dans le chapitre traitant l'histoire de la Hongrie) qui disposait d'un organe de presse (*Österreichisch-Ungarische Kolonialzeitung*). Son programme fut rédigé par Richard Schroft et soulignait la nécessité d'intervenir dans le domaine colonial pour améliorer la situation économique de la monarchie. Pour Schroft, la « mission civilisatrice » n'était pas de première importance : il a mis l'accent sur la question économique. Il encourageait l'acquisition des territoires coloniaux pour y investir, en exploiter les richesses et y installer les émigrés. Cette dernière idée fut soutenue aussi par le fait qu'en « se débarrassant » d'une partie de la population, l'appauvrissement de l'Autriche-Hongrie aurait ralenti. Schroft ne voulait pas cependant acquérir des colonies proprement dites mais des comptoirs ou des bases commerciales⁵⁷⁹. En 1904, un *Verein zur Förderung der österreichischen Schifffahrt* était créé qui est devenu en 1907 *Flottenverein*, avec 80.000 membres à son apogée. Tous les membres ne sont pas cependant activement intervenus dans la question coloniale. Parmi les membres des deux associations figuraient des hommes de renom, ce qui augmentait encore leur importance.

Pour conclure nous reprenons les propos de Simon Loidl, qui constate que la monarchie n'était une puissance colonisatrice ni anticolonialiste, et que sa participation à l'œuvre coloniale fut passive, mais non négligeable⁵⁸⁰. De notre point de vue, il est important de souligner que l'espoir de l'expansion économique a motivé plusieurs voyageurs de parcourir des endroits lointains et d'inventorier les possibilités de commerce voire d'investissement. La propagande coloniale apparaissait aussi bien en Hongrie qu'en France même si elle a atteint une échelle plus restreinte.

8.3.1. La Hongrie, nation colonisée ?

Pendant l'existence de la monarchie dualiste, une conception de nature opposée aux idées de la nation conquérante fait apparition. Selon elle, la Hongrie serait comprise comme une nation colonisée par l'empire autrichien. Les supporters de cette idée parlent d'une dépendance qui s'évolue au cours des temps. Ils considèrent le système Bach (1851-1859) comme les années les plus sombres de la « colonisation » où un régime despotique a mis sa tutelle d'une façon arbitraire et agressive sur une partie de l'empire considérée comme retardée, moins développée donc inférieure, qui fut la Hongrie. Ils ne nient pas qu'avec le compromis de 1867, le régime

⁵⁷⁹ *Ibid.*, pp. 47-56.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 30.

s'est beaucoup assoupli. La relation entre les deux parties de la monarchie est devenue de plus en plus égalitaire mais ils considéraient le lien entre elles toujours comme colonial.

En reliant cette logique avec les tentatives expansionnistes, la Hongrie paraissait à la fois comme colonisée et colonisatrice. À la fin du XIX^e siècle, nous remarquons ainsi une curieuse coexistence de l'idée d'un pays opprimé, revendiquant une plus grande liberté, celle d'un pays désireux de maîtriser lui-aussi certains territoires. Pour point de référence, les partisans de cette idée ont pris un exemple non moins considérable que les États-Unis. Ils ont souligné les similitudes des deux pays, et ont tiré la conclusion que la Hongrie devrait devenir avec l'aide internationale et grâce à son activité colonialiste un pays libre et une forte puissance de l'Europe centrale. Nous retrouvons dans la presse hongroise (et parfois internationale) la présence de ces deux voix différentes mais réconciliables.

En même temps, nous devons résoudre la contradiction entre les considérations de la Hongrie comme pays colonisateur et non-colonisateur. Nous pouvons conclure que, si l'Autriche-Hongrie n'a possédé aucun territoire d'outre-mer, elle réclamait le contrôle sur certains territoires proches. Pour y arriver, elle a mené une importante activité propagandiste. Ainsi, l'idée coloniale a apparu en Hongrie, et la propagande colonialiste n'était pas tout à fait inconnue pour l'élite politique et économique. Les territoires qui se trouvaient au centre de l'intérêt du lobby faisaient leur apparition dans la littérature. Des livres et des articles de presse propageant l'idée des conquêtes ont été rédigés sur demande des hommes politiques. Nous savons notamment que Benjamin Kállay a commandé la rédaction de plusieurs textes de ce genre : des articles vulgarisateurs du savoir qui ont paru dans des « feuilles de famille » et des récits de voyage. Un roman de Mór Jókai (écrivain célèbre du l'époque qui fait partie du canon littéraire hongrois même aujourd'hui), *Kassári Dániel*, illustre également cet exemple. Ces œuvres ont souvent paru en version hongroise et en allemand⁵⁸¹. Néanmoins, si nous prenons en compte le nombre restreint des lecteurs, nous devons noter que l'idée de l'expansion n'a pas pu atteindre l'ensemble de la société, comme elle le faisait en France. Il est certain que le public-lecteur était bien informé sur l'évolution des idées et sur la situation des territoires concernés.

⁵⁸¹ Krisztián CSAPLÁR-DEGOVICS, *Nekünk nincsenek...*, op.cit., pp. 55-62 et 95-116.; Simon LOIDL, *Kolonialpropaganda...*, op.cit., pp. 34-38.

8.3.2. L'Autriche-Hongrie, un empire ?

L'image est différente si nous observons l'ensemble de la monarchie duale. Tandis que la Hongrie affirmait à travers des manifestations culturelles son statut d'opprimé, l'ensemble de l'empire tendait à se faire l'image d'une grande puissance moderne qui unissait plusieurs peuples. La Hongrie voulait prouver son droit héréditaire à l'autonomie. L'un des meilleurs exemples en fut l'exposition du millénaire où tout était organisé pour souligner la grandeur du pays et l'ancienneté de ses traditions⁵⁸². Du point de vue autrichien, le jubilé de l'empereur François-Joseph en 1898 fut célébré avec une grande pompe. Tous les deux événements jouaient un rôle propagandiste. Le nombre des visiteurs fut dans les deux cas élevés. Les visiteurs pouvaient y rencontrer les acquis de l'empire, et de nombreuses écoles envoyaient leurs élèves pour leur donner une éducation patriotique. Tous les deux événements illustraient la modernité et les acquis de la civilisation occidentale. Des journalistes et des écrivains y étaient invités pour décrire puis transmettre les principaux messages des festivités au grand public (comme par ailleurs à Paris, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1889).

András Gerő relate dans un article intitulé *Empire sans colonies* que l'Autriche-Hongrie peut être perçue comme un empire car elle s'est considérée ainsi et ses contemporains ont partagé cette idée. Cependant, si nous considérons l'ensemble de la monarchie duale, nous constatons que même si elle n'a pas possédé de colonies au sens propre de la notion, elle n'était soumise à aucune puissance. Elle a diffusé sa propre religion, sa conception du monde et sa civilisation qu'elle trouvait supérieure à celles que l'on trouvait sur les territoires de sa zone d'intérêt. Cette volonté de diffuser renforçait son caractère impérial. Pour soutenir ce constat, Gerő évoque les propos de Stephen Howe selon qui l'empire est une entité d'étendue large, qui incarne plusieurs peuples ou nationalités, dont la structure politique est complexe, qui se crée par à une conquête et dispose d'un centre dominant qui soumet les périphéries.

Ces propos sont valables pour l'Autriche-Hongrie, sauf le seul critère qu'elle soit le résultat d'une expansion militaire car elle s'est formée grâce à une politique dynastique. Gerő souligne l'importance de l'existence d'une idéologie qui reprend les expressions-clés comme « civilisation », « sauvages », « peuples enfants et adultes », « supériorité culturelle », « racisme ». Il ajoute qu'il faut également considérer le point de vue des opprimés à l'intérieur

⁵⁸² László NAGY, « Le nationalisme hongrois et les célébrations du millénaire de 1896 », in Francis DÉMIER, Elena MUSIANI (dir.), *Les nations européennes entre histoire et mémoire, XIX^e-XX^e siècles*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2021, pp. 101-108.

de l'empire. D'après lui, l'Autriche-Hongrie doit être comprise comme une « puissance continentale » qui disposait tout pour une colonisation éventuelle, mais construire un empire colonial n'était pas compatible avec son auto-détermination. Outre sa force que Gerő trouve suffisante pour coloniser, il évoque le nombre des immigrants qui auraient pu éventuellement peupler les colonies.

Il énumère quelques tentatives non-coloniales mais expansionnistes par lesquelles l'Autriche-Hongrie voulait, d'après lui, exprimer sa puissance. Ces démonstrations de force ne paraissaient pas sérieuses même pour les contemporains. Il s'agissait d'une expédition en Asie de l'Est dont le résultat fut une collection de 164.000 objets. Une autre expédition fut menée au pôle Nord dont le résultat fut la découverte de la terre François-Joseph, appelé également l'archipel François-Joseph. La monarchie a renoncé à attacher ces îles à son territoire car elles étaient inhabitées et jugées inutiles. Gerő mentionne aussi une circumnavigation effectuée par la frégate *Novara* dont l'objectif fut d'effectuer des recherches botaniques et zoologiques au fond de la mer (1857-1859). Le seul « véritable » territoire lointain rattaché à la monarchie fut une concession chinoise de 0,6 km² avec à peu près 2800 habitants que la monarchie conservait jusqu'en 1917 mais qui n'a pas contribué à son statut de grande puissance. Gerő évoque l'ensemble de ces tentatives comme « des efforts systématiques pour n'obtenir quoi que ce soit »⁵⁸³.

Pour conclure, il déclare qu'aucune entité ne peut être empire sans avoir des colonies. Pour justifier que l'Autriche-Hongrie fut un empire, il évoque la notion de la « colonisation intérieure » qu'il utilise pour désigner la politique vis-à-vis des nationalités dans le sens où les principaux composants de la monarchie (l'Autriche et la Hongrie) voulaient imposer leur langue et leur culture aux autres. Une tentative qui n'a pas eu de succès. Il affirme ainsi que l'Autriche-Hongrie fut la puissance la moins agressive dans la région, dont l'identité était inconciliable avec la construction d'un empire d'outre-mer⁵⁸⁴.

La hiérarchie entre les différents peuples à l'intérieur de l'État renforçait également l'idée impériale. Dans le cas de l'Autriche-Hongrie, deux peuples, les Allemands et les Hongrois dominaient plusieurs minorités qui ne vivaient pas géographiquement loin des centres. La condition d'existence d'un centre et d'une périphérie renforçait également le

⁵⁸³ András GERŐ, *Szétszakított múlt* (Le passé déchiré), Budapest, Habsburg Történeti Intézet Közép- és Kelet-európai Történelem és Társadalom Kutatásáért Közalapítvány, 2012, p. 155.

⁵⁸⁴ *Ibid.* pp. 145-169.

caractère impérial. Les Hongrois paraissent appartenir à la fois à la périphérie de l'Autriche et au centre par rapport aux nationalités.

En même temps, comme souligne Péter Hanák, nous pouvons observer l'absence de toute cohésion à l'intérieur de la communauté. L'empire manquait d'unité ; de plus, on témoigne d'une relation souvent hostile entre les différents groupes ethniques⁵⁸⁵. Le centre politique a investi l'énergie pour résoudre ces conflits et développer l'empire au lieu de concentrer ses efforts sur l'expansion extérieure. Nous pouvons aussi voir que les nationalités se sont définies par rapport aux autres avec qui elles partageaient l'empire. Caricaturer les autres était aussi un élément du nationalisme, très présent à l'intérieur de la monarchie⁵⁸⁶. Dans les récits de voyage, lors de la présentation des habitants, les voyageurs font parfois référence à ces images pas toujours positives des habitants de leur propre pays avec qui ils comparent les autochtones⁵⁸⁷.

⁵⁸⁵ Péter HANÁK, *A kert és a műhely* (Le jardin et l'atelier), Budapest, Gondolat, 1988, pp. 88-100.

⁵⁸⁶ Ágnes TAMÁS : « Élclapok "ellenségképei" és versengő nemzetépítési törekvések a dualizmus kori Magyarországon és a monarchia utódállamaiban » (Les ennemis désignés des journaux satiriques et le combat des ambitions nationalistes dans la Hongrie dualiste et dans les États successeurs de la monarchie Austro-hongroise), in Norbert CSIBI et Ádám SCHWARCZWÖLDER, *Modernizáció és nemzetállam-építés. Haza és/vagy haladás dilemmája a dualizmus kori Magyarországon* (Modernisation et construction de l'État-nation : Le dilemme de la patrie et/ou le développement dans la Hongrie de l'époque du dualisme), Pécs, Kronosz Kiadó, 2018, pp. 365-384.

⁵⁸⁷ Péter HANÁK, *A kert...*, pp. 65-87.

9. Textes issus du voyage et sources complémentaires

Pour analyser l'image transmise par les voyageurs, plusieurs catégories de sources s'imposent que nous pouvons désigner ensemble par le terme *textes issus du voyage*. Ce terme est plus permissif que le *récit de voyage* puisqu'il incarne l'ensemble des textes liés au thème du voyage, indépendamment de la forme, de la longueur ou des conditions de la création. L'élargissement de la notion et l'insertion des textes moins étroitement liés à la réalisation d'un voyage concret permettent aux chercheurs d'avoir une image plus diversifiée de la représentation d'un pays.

L'idée de distinguer les textes à l'intérieur du genre viatique et catégoriser les sources pour établir des relations entre elles est un usage courant. Sylvain Venayre relate dans l'introduction de son *Panorama du voyage*, ouvrage général sur le *phénomène du voyage*, d'avoir travaillé sur les livres, les brochures et les périodiques. En même temps, il nie la possibilité de traiter l'ensemble des textes viatiques. En même temps, il souligne que l'analyse d'un corpus trop restreint est dangereuse car elle communique des faux résultats et rend impossible de faire une synthèse. Il fait recours à une méthode linguistique, se basant sur les ouvrages qui contiennent dans leur titre des mots comme *voyageur*, *touriste*, *pèlerin*, *explorateur*, *excursionniste*, *flâneur*, *globe-trotter*, *promeneur* et leurs féminins et pluriels⁵⁸⁸. Géza Szász, travaillant sur l'image de la Hongrie dans les récits de voyage entre 1837 et 1847, distingue quatre types principaux : 1) les récits des voyages en tant que sources narratives de caractère littéraire, 2) les textes, extraits et résumés des récits de voyages qui furent publiés dans les différentes collections de voyage, 3) les textes viatiques (récits, articles et résumés) parus dans les revues et 4) les articles parus dans la presse politique⁵⁸⁹. Michèle Salinas, pour présenter les voyages en Algérie coloniale, travaille à partir de deux sources uniquement qu'elle nomme « relations de voyage » et « guides touristiques »⁵⁹⁰. Hassan Banhakeia, travaillant sur le récit de voyage en Afrique du Nord sans avoir désigné une période précise, entre plus dans les détails en distinguant l'épopée, les notes, la relation, le carnet, la chronique, le journal, le rapport, la correspondance, le récit viatique, les mémoires, les romans de voyage et les voyages

⁵⁸⁸ Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, op.cit., pp. 17-25 et 491-497.

⁵⁸⁹ Géza SZÁSZ, « L'image de la Hongrie dans les récits de voyage et dans la presse en France, 1837-1847 » [en ligne], thèse de doctorat, Szeged, Université de Szeged, 2002, p. 8. Disponible sur : https://doktori.bibl.u-szeged.hu/id/eprint/108/1/2002_szasz_geza.pdf (Consulté le 29 novembre 2022).

⁵⁹⁰ Michèle SALINAS, *Voyages et voyageurs...*, op.cit., p. 9.

imaginaires⁵⁹¹. D'autres manières existent certes, mais nous nous contentons ici d'évoquer ces auteurs pour illustrer la diversité des approches.

Pour définir les textes issus de voyage et pour regrouper les sources que nous étudions, nous établissons deux catégories : A) les *sources principales* qui sont les récits de voyage publiés sous forme de livre ou d'articles de presse et B) les *sources complémentaires* qui aident le chercheur à mettre les textes dans un contexte précis, ainsi qu'à comprendre et à analyser le contenu des sources principales. Dans cette deuxième catégorie, nous plaçons 1) les *guides de voyage*, 2) les *articles vulgarisateurs* présentant un pays sans relater le souvenir d'un voyage, 3) les *rapports scientifiques*. Les *lettres de voyage* qui peuvent être classées et parmi les sources primaires et parmi les sources secondaires constituent une catégorie à part. Pour marquer une orientation vers l'avenir de la recherche, nous ajoutons trois autres catégories qui contiennent des textes que nous n'avons pas utilisés pour notre travail mais qui pourront être incorporés dans l'analyse, ainsi 1) le *journal intime*, 2) les *représentations littéraires* des voyages et des voyageurs, et 3) les *représentations iconographiques* du même thème. Avec cette extension des catégories, nous visons à attirer l'attention sur la multiplicité des sources qui peuvent servir l'étude des récits de voyage.

De toutes ces catégories, le récit de voyage paraît le plus difficile à définir, faute de consensus⁵⁹². Parfois il s'avère impossible de tracer la limite entre le récit de voyage et les autres genres viatiques. Comme nous l'avons déjà remarqué, les causes en sont la diversité des formes (mémoire, lettre, notes, poème, carnet de voyage, bande dessinée, article de presse...), de l'organe de publication (presse, édition autonome), la longueur (d'une dizaine de pages à plusieurs centaines), la profondeur de l'analyse (images superficielles des touristes ou descriptions détaillées des voyageurs-philosophes) et les sujets abordés (décrivant l'ensemble d'un parcours ou focalisant sur une partie de voyage). D'autres textes issus du voyage, comme les guides, les rapports scientifiques, les articles de presse, disposent de caractéristiques plus évidentes.

⁵⁹¹ Hassan BANHAKEIA, *La littérature...*, op.cit., pp. 8-9.

⁵⁹² Géza SZÁSZ, *Comment lire le récit de voyage...*, op.cit.

9.1. Sources principales

9.1.1. Le récit de voyage et les autres textes viatiques

Le récit de voyage est un genre autobiographique, à la première personne du singulier et publié sous forme de livre (imprimé ou manuscrit) ou d'article(s) de presse. Moins souvent, il est écrit à la troisième personne du singulier ou à la première personne du pluriel. Le voyageur décrit, dans chacun des cas, un début (départ ou arrivée dans le pays de destination) et une fin (le moment où le voyageur quitte le pays de destination ou rentre chez lui). L'auteur du récit raconte ses propres expériences et ses souvenirs, et évoque les pensées qui lui venaient à l'esprit pendant (ou après) son parcours. L'expérience vécue reçoit un rôle particulier car elle répond de l'authenticité du genre, toute autre question de la forme, du style et du contenu dépendant de la volonté du voyageur. La durée du voyage peut être courte (quelques jours ou semaines) ou longue (des années) mais le récit ne doit, en aucun cas, relater un séjour à un seul lieu fixe. Le récit de séjour, quoiqu'il soit une source importante de la connaissance d'autres cultures, ne peut pas être considéré comme récit de voyage. Le récit de voyage revendique des changements de lieu, du mouvement, la visite d'endroits qui se trouvent à une certaine distance les uns des autres. Le nombre des ouvrages qui appartiennent au genre est d'ailleurs inestimable. Le matériel à étudier est immense ; le chercheur doit trier mais en faisant attention à ce que les œuvres choisies ne faussent pas l'image générale véhiculée.

Le récit de voyage à la fin du XIX^e siècle est un genre à succès immense. Il est lu en grand nombre, publié régulièrement dans des organes très divers. Il sert aussi bien à divertir qu'à élargir les connaissances scientifiques. Il est lu comme le roman, interprété comme une aventure, mais il est aussi utilisé à l'école en tant que support pédagogique. Omniprésent, il est devenu un genre à part : il s'est séparé de la géographie et d'autres sciences pour vivre une « carrière individuelle » et pour suivre désormais sa propre voie de développement. Il devient aussi une affaire de commerce : organisé en collection, publié en tant que roman-feuilleton, vendu en éditions spéciales. Les éditeurs font tout pour attirer l'attention du public.

Les récits de voyage que nous allons étudier sont imprimés, à l'exception d'un seul texte manuscrit. Ils sont rédigés à la première personne du singulier. Certains voyageurs sont partis accompagnés d'amis, de collègues ou des membres de la famille, ce dont ils font mention dans leurs récits. Les textes ont été publiés sous forme de livre ou d'article de presse parus dans

diverses feuilles (magazines vulgarisateurs ou revues spécialisées à la géographie ou à la chasse). Conscients de l'impossibilité d'étudier un corpus trop vaste, nous allons exclure de notre champ d'investigation les textes viatiques parus dans la presse quotidienne. La longueur des textes analysés est fort variée. Le plus court se compose d'une dizaine de pages, tandis que le plus long dépasse mille pages. Les auteurs étaient riches et effectuaient le voyage à leur propre gré. Le début du voyage se situe dans chacun des cas avant l'embarquement sur le paquebot qui emmène les voyageurs de l'Europe en Afrique du Nord. La traversée réapparaît aussi à la fin des récits. La manière de décrire et les objectifs principaux des récits montrent cependant des différences.

9.1.2. Le récit de voyage dans la presse

La presse offre depuis toujours une possibilité de publier les souvenirs de voyage à un prix bas comparé aux coûts de l'impression d'un livre⁵⁹³. C'est pour cette raison que des voyageurs choisissent de résumer la portée de leur voyage sous forme d'article ou série d'articles. Ces textes sont plus courts que les récits parus sous forme de livre et ainsi moins détaillés. Par conséquent, ils peuvent être interprétés comme compte rendu du voyage.

Jusqu'au début du XIX^e siècle, le récit de voyage était plus porteur de connaissance que voué à la fascination esthétique du public lecteur⁵⁹⁴. Dans la deuxième moitié du siècle, le genre et les organes de presse qui publiaient des récits de voyage se sont aussi diversifiés. Par conséquent, les textes parus dans une feuille spécialisée dans un domaine scientifique (géographie, biologie, chasse) portaient d'autres caractéristiques que ceux parus dans la presse de vulgarisation qui devaient être instructifs, compréhensibles pour tous et divertissants à la fois. Dans ce cas-là, l'accent s'est déplacé de la précision scientifique à la description des impressions et la recherche de la sensation. Les géographes plus conservateurs qui regrettaient la perte de sa valeur documentaire ont même mépris et condamné le genre pour ces changements considérés comme néfastes. Le passage n'était pas cependant toujours clair : le récit scientifique pouvait paraître dans un journal de vulgarisation, et les textes littéraires dans

⁵⁹³ Les voyageurs hongrois notaient que le plus grand obstacle de l'impression des livres était le coût élevé. Il arrivait que les voyageurs rentrant de leur parcours ne disposaient pas suffisamment de crédit pour imprimer leurs souvenirs. Il était encore plus difficile d'insérer les images dans le texte à cause des coûts de la reproduction. Les livres illustrés étaient ainsi chers et on risquait de ne pas les vendre. Cf. János VADONA : *Az öt világrészből* (Des cinq continents), Budapest : Hornyánszky Viktor Könyvnyomdája, 1893., Introduction n.p.

⁵⁹⁴ Dominique KALIFA, *La civilisation...*, op.cit., p. 466.

une feuille spécialisée. Le récit fut souvent transformé en roman-feuilleton, avec des intrigues, des interruptions de l'histoire pour susciter l'intérêt des lecteurs et pour les convaincre de lire la suite. Les textes furent ainsi composés d'une façon consciente, avec l'insertion de passages contenant des aventures⁵⁹⁵.

Les journaux utilisaient aussi d'autres techniques pour attirer l'attention du lecteur. Pour donner aux lecteurs le sentiment d'être impliqués dans la vie d'autrui, les lettres de voyage paraissaient souvent dans la presse. En raison de sa forme, la lettre permet au lecteur de se sentir abordé et ainsi important : comme si la lettre avait été destinée à lui seul. Ainsi, elle réinterprète la relation entre le voyageur et ses lecteurs. La presse a vite compris la valeur commerciale de cette forme d'écriture du voyage et a encouragé la publication des lettres fictives pour faire plaisir aux lecteurs⁵⁹⁶.

9.2. Entre récit de voyage et sources complémentaires : les lettres de voyage

Les lettres et les minutes de lettres font preuve de l'exécution d'un voyage. Les voyageurs soucieux de rassurer leurs proches et d'informer leurs correspondances sur l'avancée du voyage, sur les choses vues, sur leurs impressions personnelles, faisaient souvent recours à cette forme de description. Contrairement aux autres écritures de voyage, la lettre est par nécessité rédigée simultanément avec le temps du voyage. Une fois envoyée, elle ne peut pas être corrigée ou réécrite postérieurement. Elle est à la fois extérieure car présente le monde parcouru et intérieure car focalise sur les impressions et les sentiments du voyageur⁵⁹⁷. La lettre est datée et liée à un endroit concret où le voyageur formule ses pensées puis expédie l'écrit⁵⁹⁸. Dédiant les lettres à des personnes concrètes, le voyageur révèle de très importantes informations sur lui-même, notamment le nom de ses proches et la nature de leur relation. À cause du ton du texte et de son intimité, la forme épistolaire permet également au lecteur de se sentir plus proche de l'auteur.

⁵⁹⁵ Dominique KALIFA, *La civilisation...*, *op.cit.*, pp. 468-489.

⁵⁹⁶ Pierre-Jean DUFIEF, « Présentation » [en ligne], in *La lettre de voyage : Actes du colloque de Brest novembre 2004*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, (« Interférences »), pp. 5-10. Disponible sur : <https://books.openedition.org/pur/39293> (Consulté le 24 novembre 2022).

⁵⁹⁷ Pierre-Jean DUFIEF, *Présentation...*, *op.cit.*

⁵⁹⁸ Odile GANNIER, *La littérature...*, *op.cit.*, pp. 38-39.

Nous distinguons trois catégories de lettres en fonction des destinataires. Les sujets et le ton changent d'un destinataire à l'autre.

Premièrement, les *lettres dédiées directement aux proches* sont plus personnelles voire intimes que le récit de voyage. Souvent, ces écrits se concentrent sur l'état d'âme du voyageur et sur ses préoccupations, au lieu de décrire le monde autour de lui. Plus intime que le récit de voyage, la lettre donne souvent place à des émotions, des pensées philosophiques et à la méditation⁵⁹⁹.

Contrairement aux lettres « privées », les *rapports* envoyés à des collègues ou à des supérieurs sont objectifs, ponctuels, mais souvent rigides.

Les *lettres fictives* constituent un troisième groupe des lettres de voyage. S'agissant souvent de compositions littéraires, le voyageur qui opte pour la forme épistolaire pour décrire son parcours est libre de choisir le ton et les sujets.

Les lettres constituent un corpus très important pour la recherche car elles permettent de reconstituer les voyages. Documents intimes se basant sur des relations interpersonnelles, elles ne sont que rarement publiées sous forme de livre. Tout comme les articles de presse, la lettre de voyage pourrait être une sous-catégorie du récit de voyage. Nous la désignons comme catégorie intermédiaire partant de sa définition originelle : « Écrit sur feuille de papier, adressé personnellement à quelqu'un [...] »⁶⁰⁰. Nous le considérons ainsi comme correspondance entre deux personnes : un expéditeur et un destinataire. Les lettres auxquelles nous faisons référence n'étaient pas rédigées dans l'objectif d'être publiées ; par conséquent nous ne les classons pas parmi les imprimés. Nous tenons cependant compte de leur éventuelle apparition dans les journaux ou dans les collections de voyage.

⁵⁹⁹ Pierre-Jean DUFIEF, *Présentation...*, *op.cit.*

⁶⁰⁰ « Lettre » in Dictionnaire Larousse en ligne :

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/lettre/46798#:~:text=1.,un%20son%20de%20la%20langue.&text=2.,la%20lettre%20de%20la%20loi> (Consulté le 01 décembre 2022).

9.3. Sources complémentaires

9.3.1. Les guides

Le guide de voyage est un instrument indissociable des voyages modernes à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle⁶⁰¹. Sa première apparition s'est faite au XVIII^e siècle, avec la publication, en 1784, de l'*Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal d'un voyage aux villes principales de l'Europe depuis 1768 jusqu'en 1783* de Louis Dutens et du *Handbuch für Reisende aus allen Ständen* de Heinrich August Ottokar Reichard, directeur du théâtre de Gotha. Ce dernier texte, publié en version française pour la première fois, en 1793, à Weimar, sera régulièrement complété et réédité en français au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Il fallait cependant attendre jusqu'aux années 1840 pour que les premiers véritables guides soient publiés. Il s'agit des guides Murray et des Baedeker publiés respectivement en Angleterre et en Allemagne⁶⁰². En France, la publication des guides soi-disant « modernes » débute avec les « guides Joanne » dans les années 1850. Cette première collection de guides permet aux simples voyageurs de s'orienter et en France, et dans les pays lointains⁶⁰³. En Hongrie, ce genre de guide n'existe pas encore ; seulement quelques brochures aident les touristes et les voyageurs. Les récits de voyage montrent que les touristes hongrois utilisaient avant tout les guides Baedeker.

Le guide moderne est avant tout un texte issu du voyage. Il est le résultat d'un parcours bien réfléchi, préparé à l'avance. Le voyageur qui est chargé de rédiger un guide doit être ponctuel, minutieux, objectif et neutre. Il doit observer même les moindres détails. Le rédacteur de guide emprunte souvent des éléments d'autres œuvres vulgarisatrices, mais à l'origine de tous les textes il se trouve un voyage effectué sur le territoire décrit. Nous trouvons des exemples où, dans l'introduction du guide, l'auteur mentionne qu'il avait parcouru lui-même le

⁶⁰¹ Géza SZÁSZ, « Instrument du voyage ou source ? La contribution des guides de voyage à la connaissance de la Hongrie au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles », in Krisztián BENE et Ferenc DÁVID (dir.), *Au tournant de l'histoire. Ruptures et reconfigurations des relations entre la France et l'Europe médiane à l'époque contemporaine*, Talmont St. Hilaire, Université de Pécs, Éditions Codex, 2018, pp. 25-43.

⁶⁰² Colette ZYTNICKIE, *L'Algérie...*, op.cit., p. 20.

⁶⁰³ Hélène MORLIER, « Les Guides Joanne : invention d'une collection » [en ligne], in *In Situ*, n°15, 2011. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/insitu/524> (Consulté le 04 décembre 2022).

pays et qu'il raconte le résultat de ce voyage⁶⁰⁴. Dans d'autres cas, l'expérience d'un voyage préalable est moins repérable.

En même temps, le guide n'est pas qu'un simple outil qui oriente le voyageur lors de son parcours⁶⁰⁵. Il le fait certainement, mais ses fonctions sont plus complexes. D'abord, c'est un ouvrage vulgarisateur, lu presque comme les romans ou la presse. Il décrit le monde lointain et des modes de vie de peuples différents. Il devient ainsi l'un des principaux ouvrages que l'élite cultivée consulte régulièrement pour se renseigner. De ce point de vue, il n'est pas sans importance comment il présente le pays choisi. Le rédacteur du guide doit prendre en considération que son œuvre serait lue par un large public. Le guide peut également devenir un support de l'enseignement de la géographie.

En ce qui concerne le contenu et de la construction, les guides de voyage se distinguent considérablement des guides touristiques de nos jours. D'abord, ce sont des textes descriptifs, souvent rédigés d'une façon similaire au roman. Ensuite, ils ne sont pas illustrés, car l'insertion des images aurait rendu la reproduction plus difficile et l'impression plus coûteuse. La véritable différence réside cependant dans leur construction et dans leur contenu. Cela a trois explications. L'une trouve son origine dans les différences entre le tourisme du XIX^e siècle et le tourisme contemporain ; la deuxième est le résultat des attentes des récepteurs ; la troisième réside dans la relation spéciale et privilégiée entre la France et le Maghreb.

Le premier ouvrage qui porte les traits d'un guide sur l'Algérie date de 1836 et fut rédigé par Armand Pignel, sous le titre *Conducteur ou guide du voyageur et du colon de Paris à Alger et dans l'Algérie*⁶⁰⁶. C'est une apparition relativement précoce, si nous considérons que la ville d'Alger fut occupée en 1830, et les premières traversées civiles furent seulement effectuées à partir de 1833. L'œuvre nous montre que trois ans après le commencement des voyages privés, l'intérêt pour l'Algérie était déjà tel qu'il était rentable de rédiger et d'imprimer un guide touristique d'à peu près deux cent cinquante pages⁶⁰⁷. Le texte de Pignel, quoique intitulé « guide », est seulement un précurseur rudimentaire des guides publiés plus tard dans le siècle.

⁶⁰⁴ Cf. L'introduction des Guides Joanne rédigés par Louis Piesse dès la première édition publiée en 1862 : Louis PIESSE, *Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, comprenant le Tell et le Sahara*, Paris, Hachette, 1862.

⁶⁰⁵ À ce propos, Adrien Pasquali souligne la nécessité de canaliser et de contrôler les masses de voyageurs. Voir : Adrien PASQUALI, *Le tour des horizons...*, op.cit., p. 4.

⁶⁰⁶ Armand PIGNEL, *Conducteur ou guide du voyageur et du colon de Paris à Alger et dans l'Algérie*, Paris, Debécourt, 1836.

⁶⁰⁷ Dorottya MIHÁLYI, « Renseignements généraux pour touristes vers l'Algérie et la Tunisie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle », in Tímea GYIMESI et Eniko SZABOLCS (dir.), *Dispositifs & Transferts. Littératures et cultures en large et en travers*, Acta Romanica, t. XXXI., 2019, pp. 83-94.

Il vise avant tout à glorifier l'œuvre colonial français et d'encourager la poursuite des conquêtes, ainsi que l'installation des colons sur le territoire. De cela témoigne sa préface :

« *Honneur*, dix fois honneur au ministre du roi dont la voix éloquente a promis à la France la conservation d'Alger. // *Gloire*, gloire à l'armée française qui a planté son drapeau sur le mont Atlas et qui soumettra toutes les hordes de barbares de l'ancienne Mauritanie césarienne. // *Prospérité* aux colons dont la protection du gouvernement assure le succès. // *Profit* à la France dont le commerce s'enrichira des produits du sol algérien.⁶⁰⁸ ».

Pignel a également prédit que les Parisiens (il ne mentionne pas les Français mais uniquement les Parisiens !) indifférents au moment de la rédaction, allaient un jour comprendre combien les colonies sont importantes pour la grandeur de la France. L'Algérie est présentée dans l'introduction comme une « terre promise », qui a besoin d'être civilisée.

Le guide de Pignel est de caractère descriptif ; il est à mi-chemin entre un récit de voyage et un guide, et ne contient aucune illustration. Les premiers 105 pages sur 248 décrivent les villes françaises que le voyageur doit traverser en allant de Paris au port de Marseille. Ce fait montre combien la France était inconnue même pour les Parisiens dans la première moitié du XIX^e siècle. Pignel présente quelques détails historiques et topographiques sur l'Algérie, puis il décrit les principales villes comme Alger, Bone, Bougie, Mustaganem, Arzew, Oran, Rio-Salado, Tremecen (Tlemcen), Mascara, Kolea, Belidah (Blida), Medeya (Médéa), Constantine, Estore (Stora)⁶⁰⁹. La représentation de la population est, comme nous pouvons le constater dans les œuvres plus tardives, stéréotypée et porte un jugement de valeurs du point de vue d'un peuple qui se considère supérieur. L'industrie, l'administration et l'avancée de la colonisation reçoivent également une place dans le guide. Pignel évalue, compare et donne des conseils pour mieux profiter des terres conquises. Dans une dernière partie, il décrit les possibilités de retour en France, avec une attention particulière sur la traversée et la quarantaine.

En 1844, un autre guide fut rédigé par E. Quétin. Sa deuxième édition paraît en 1848 sous le nom de *Guide du voyageur en Algérie. Itinéraire du savant, de l'artiste, de l'homme du monde et du colon*⁶¹⁰. Comme le note Colette Zytnicki, l'importance de l'ouvrage n'est pas

⁶⁰⁸ Armand PIGNEL, *Conducteur...*, op.cit., p. I.

⁶⁰⁹ La liste présente respecte l'orthographe des lieux utilisé par Pignel.

⁶¹⁰ E. QUÉTIN, *Guide du voyageur en Algérie. Itinéraire du savant, de l'artiste, de l'homme du monde et du colon*, Paris, L. Maisson – Alger, Dubos Frères et Marest, 1848.

seulement qu'il est « l'un des premiers dans son genre », mais aussi qu'il s'adresse aussi bien aux futurs colons qu'aux voyageurs pour le plaisir que Quétin nomme déjà « touristes » dans son introduction⁶¹¹. L'auteur a créé également un schéma qui serait plus tard repris par les autres rédacteurs de guide : horaires, prix des transports et de l'hébergement, services postaux, conditions d'hygiène, poids et mesures, monnaie, liste des expressions importantes en arabe, géographie, histoire, population, routes, gouvernement, administration, armée, religion et, finalement, les itinéraires avec les suggestions de programmes et des monuments à voir. Le guide de Quétin, aussi bien que ceux qui le suivent, montre que ces textes s'adressent plutôt aux colons désireux de s'installer sur le territoire et au public lecteur soucieux d'améliorer ses connaissances. Les touristes passant une courte période sur le territoire sont également visés, mais ne constituent pas le public principal.

L'an 1848 où l'Algérie fut officiellement rattachée à la France a changé les relations entre les deux pays. À partir de ce moment, les voyages se sont intensifiés, et le nombre des guides, de plus en plus professionnels et de moins en moins descriptifs, ont vu le jour. En 1855, Jean Barbier a publié chez Hachette un *Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie avec un vocabulaire français-arabe des mots les plus utilisés et un résumé historique des guerres d'Afrique*. En 1860, Louis Piesse a publié également chez Hachette un guide de voyage⁶¹² qui faisait désormais partie de la collection « Guide Joanne ». Il s'agit d'un guide rédigé à partir des expériences de l'auteur qui avait séjourné plusieurs années en Algérie. Pour créer un livre détaillé et utile, il a utilisé des ouvrages vulgarisateurs qu'il a indiqués dans une vaste bibliographie figurant dans l'introduction du guide⁶¹³. Le fruit de son travail minutieux était un guide de plus de cinq cents pages, plusieurs fois réimprimé avec un contenu modifié ou complété, puis étendu sur la Tunisie⁶¹⁴. En 1865, le *Nouveau guide général du voyageur en Algérie* d'Achille Fillias paraît chez Garnier Frères à Paris⁶¹⁵.

À partir de cette date, le Guide Joanne a dominé le marché et est devenu le compagnon le plus fidèle du voyageur. Le guide de Louis Piesse a vécu seize rééditions⁶¹⁶. Sa structure n'a pas considérablement changé, mais comme les connaissances sur le territoire ont augmenté, il

⁶¹¹ Colette ZYTICKI, *L'Algérie...*, op.cit., pp. 21-22.

⁶¹² Jean BARBIER, *Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie avec un vocabulaire français-arabe des mots les plus utilisés et un résumé historique des guerres d'Afrique*, Paris, Hachette, 1855.

⁶¹³ La bibliographie d'une longueur de quatre pages mentionne 82 ouvrages que Piesse avait utilisés pour la rédaction de son ouvrage. Le fait de pouvoir constituer une bibliographie de 82 éléments montre un intérêt accru pour l'Algérie dans les années 1850.

⁶¹⁴ Dorottya MIHALYI, *Renseignements...*, op.cit.

⁶¹⁵ Achille FILLIAS, *Nouveau guide général du voyageur en Algérie*, Paris, Garnier Frères, 1865.

⁶¹⁶ Colette ZYTICKI, *L'Algérie...*, op.cit., p. 23.

est devenu plus détaillé et ainsi plus long au cours des années. Il a offert une description complète du pays avec de nouveaux sujets qui apparaissaient parfois d'une édition à l'autre : l'architecture (comme les édifices religieux, les édifices civils, les forts, les casernes, les musées, les bibliothèques, les théâtres, les écoles, l'Académie militaire, les mosquées), les faubourgs, l'exposition permanente des produits, l'archéologie, les sociétés savantes, les marchés et les itinéraires proposés aux excursionnistes. Avec l'avancée du temps, de plus en plus de cartes ainsi que des tableaux statistiques et des tableaux contenant les prix des différents services illustrent les textes.

Les guides sur le Maghreb colonial véhiculent le système des valeurs et la conception du monde de leurs auteurs et de l'époque de la rédaction. Dans un contexte plus spécifique, la parution et la réédition des guides rend possible de suivre l'expansion coloniale⁶¹⁷. Dans cette logique, il sert également à gagner l'opinion publique pour la cause coloniale et à convaincre les lecteurs de s'installer aux colonies. De cela témoigne l'introduction du plus fameux guide sur l'Algérie rédigé par Louis Piesse (1882) :

« Le rapide aperçu que nous venons de donner, dans notre Introduction, de la géographie de l'Algérie, de son climat, de sa population, de ses ressources inépuisables, parlera-t-il à l'imagination du plus indifférent, sollicitera-t-il sa curiosité et l'attirera-t-il ? Oui, nous l'espérons, parce que la période de la conquête est terminée, parce que les grands travaux publics et la colonisation ont désormais dompté les influences insalubres, parce que, enfin, les progrès réels accomplis depuis vingt ans sont la véritable garantie offerte aux travailleurs consciencieux et persévérants⁶¹⁸. »

Le guide peut être considéré comme un ouvrage qui réunit les connaissances sur un pays ou sur un territoire précis. Écrits selon le même schéma, les guides sur le Maghreb colonial inventorient les itinéraires parcourables et recommandés, mais pas exclusivement. La première partie contient des renseignements généraux parmi lesquels on trouve dans la plupart des cas une description des itinéraires possibles entre la France et l'Afrique du Nord, quelques conseils pour la préparation du voyage et des informations sur les conditions d'hygiène. Ensuite, les livres énumèrent des informations sur l'histoire et la géographie du pays, touchant des sujets comme la flore et la faune, la présentation des différentes régions et villes principales, le désert,

⁶¹⁷ Hélène MARLIER, *Les Guides Joanne...*, *op.cit.*

⁶¹⁸ Louis PIESSE, *Itinéraire... (1882)...*, *op.cit.*, p. CXLIV.

la montagne et les eaux. Ensuite, les guides proposent plusieurs parcours en fonction de la durée du séjour. Dans d'autres cas, la présentation des itinéraires n'est pas liée au facteur de la durée du voyage, mais chaque région est présentée minutieusement, et le programme exécuté dépend de la seule volonté du voyageur.

Les guides sur l'Afrique du Nord coloniale contiennent certes des informations pratiques, mais ils servent également à orienter le regard du voyageur⁶¹⁹. L'introduction des guides sur l'Algérie et la Tunisie offre une scène parfaite pour équiper le voyageur des connaissances idéologiques nécessaires. L'explication du cadre idéologique est très directe dès les premiers guides, et devient de plus en plus modeste avec le temps. Dans son guide paru en 1848, E. Quétin écrit que « ce pays et ces hommes ne sont pas sans intérêt pour nous, et chaque pas que nous ferons dans cette belle colonie nous rappellera avec orgueil que ce sont les nobles enfants de la France qui chaque jour font pénétrer partout les arts et les sciences des sociétés européennes, ayant pour cortège les progrès de l'agriculture, du commerce, et le bien-être général des hommes.⁶²⁰ » Louis Piesse cite en 1862 les propos d'Adolphe Joanne, fondateur de la série « Guide Joanne » :

« La question algérienne, dit M. Ad. Joanne, est double. C'est tout à la fois une question d'honneur et une question d'affaires. Sur la question d'honneur, pas de discussion, pas de dissentiments possibles. La France a reçu de Dieu et accepté la mission de civiliser l'Afrique du Nord. Tant qu'elle n'aura pas rempli cette mission, quelques sacrifices qui lui soient imposés, elle doit persister dans son entreprise : ce serait une honte pour elle d'y renoncer...⁶²¹ ».

Le voyageur a donc reçu toutes les instructions nécessaires avant le départ : il apprendre que chercher et comment voir⁶²².

Le guide oriente également le chercheur, en se proposant comme source de contrôle ou source auxiliaire qui permet également de vérifier les conditions d'un voyage⁶²³. Les distances, les moyens de transport, les horaires, les prix des transports en commun, de l'hébergement, les

⁶¹⁹ Géza SZÁSZ, *Instrument du voyage...*, op.cit.

⁶²⁰ E. QUÉTIN, *Conducteur...*, op.cit. p. 1.

⁶²¹ Louis PIESSE, *Itinéraire historique... (1862)...*, op.cit., p. CLXXV.

⁶²² Faisant référence aux propos d'Octave Sachot, Sylvain Venayre note que les guides, privant le voyageur de la vraie liberté de décision, rendaient impossible de vivre l'aventure. Voir : Sylvain VENAYRE : *La Gloire de l'aventure : Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris, Aubier Montaigne, 2002. p. 153.

⁶²³ Géza SZÁSZ, *Instrument...*, op.cit.

spectacles sont indiqués, ce qui permet au chercheur de combler les lacunes des récits de voyage mais aussi de juger si le parcours que le voyageur décrit était faisable.

9.3.2. Les articles vulgarisateurs

Tous les articles présentant des pays lointains ne sont pas des récits de voyage. Ils sont souvent liés à une expérience faite à l'étranger ou résultats d'un voyage d'étude, mais leur objectif n'est pas de relater un parcours mais de renseigner le public lecteur sur un sujet culturel. Le nombre et la fréquence de leur parution, ainsi que les sujets que les articles vulgarisateurs traitent indiquent la popularité de la destination au sein du public. L'inventaire des articles vulgarisateurs prédit comment un récit de voyage pouvait être reçu et apprécié à un moment donné dans une société précise. Ils nous permettent également d'inventorier les connaissances préalables des voyageurs et du public-lecteur. En analysant le contenu des journaux, nous pouvons tirer des conclusions sur les préférences des lecteurs et sur les modes du voyage.

Après l'étude du contenu des journaux, nous constatons une inconstance de l'apparition des articles sur l'Afrique du Nord. Il va de soi que le sujet suscite plus d'intérêt en France qu'en Hongrie. Des événements majeurs liés à l'histoire de la colonisation entraînaient toujours l'intensification de la publication des articles vulgarisateurs. Une nouvelle découverte, la conquête d'un nouveau territoire, la signature d'un nouveau contrat, une émeute contre l'occupant servaient de cause (ou de prétexte) pour rédiger des articles sur le pays voulant expliquer le contexte d'un événement ou simplement maintenir l'intérêt du public lecteur.

9.3.3. Les rapports scientifiques

Les rapports scientifiques, ainsi que les journaux de bord authentifient l'exécution d'un voyage. Ils suivent les traces des voyageurs scientifiques, « les héros » du début du XIX^e siècle⁶²⁴, et documentent tout ce que le voyageur observe. En même temps, ils sont strictement liés à une seule forme du voyage, l'expédition scientifique. Ils sont rédigés dans un style rigide, se concentrant sur les seuls objectifs de la mission. Ces documents ne reflètent pas les

⁶²⁴ Voir : Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, *op.cit.*, pp. 214-232.

impressions et ne relatent pas de pensées philosophiques. Ils précisent cependant les conditions du voyage, les difficultés que les membres devaient surmonter (maladies, conditions météorologiques, hostilité des autochtones). Les journaux de bord et les rapports scientifiques sont d'ailleurs deux des plus anciennes sources liées au voyage depuis l'époque des grandes découvertes ; ils peuvent ainsi être considérés comme des prédécesseurs, voire des formes primitives formes des récits viatiques modernes.

Les rapports scientifiques dont nous avons fait connaissance par rapport au Maghreb colonial aux *Archives nationales d'outre-mer* d'Aix-en-Provence présentent l'avancée des missions officielles ou privées dans le Sahara, vers la frontière méridionale de l'Algérie et vers le Maroc. La construction prévue du chemin de fer transsaharien motivait également les missions scientifiques. Des scientifiques s'intéressaient également au Tchad et au Sénégal. Les textes relatent avant tout les difficultés de l'exploration, et fournissent une description objective et brève des choses vues. Souvent, ces rapports sont rédigés sous forme de lettre(s) et envoyés au commanditaire de la mission ou à une autorité susceptible de financer le voyage. Dans ce cas, leur ton est non seulement formel, mais aussi solennel. Les missionnaires formulent également des demandes au cas où ils souffrent d'un manque d'argent ou d'équipement.

Les dépêches, les minutes des lettres, et les demandes de subvention témoignent également de la réalisation d'un voyage et souvent de la mésaventure dans laquelle les voyageurs se sont trouvés. Ces textes, et les réponses données aux demandes permettent aux chercheurs de mieux se renseigner sur les conditions d'un voyage pareil. Les arguments utilisés pour gagner les faveurs du destinataire permettent également de mieux connaître la vie dans des endroits souvent dévastés et jugés comme dangereux. Ils présentent la relation des explorateurs avec les autochtones qui manifestent un comportement hostile vis-à-vis des Européens. Les textes communiquent également les prix des déplacements et le coût de l'ensemble de la mission, ainsi que les besoins matériels (animaux et véhicules, nourriture, vêtements, outils).

9.3.4. Autres supports possibles

Afin d'étudier le récit de voyage dans son contexte historique, il s'avère utile d'introduire d'autres sources dans les recherches. Les sources dont nous faisons mention dans la suite permettent de mieux comprendre non seulement la place du voyageur dans la société

(représentations littéraire et iconographique), mais aussi son image de soi (journal intime). Les représentations du voyage, du voyageur, du tourisme et du touriste sont particulièrement importantes car elles véhiculent l'idée que les contemporains se faisaient, et montrent combien les deux phénomènes étaient présents dans leur conscience.

À la phase actuelle de notre recherche, une telle étude n'est pas possible car elle demanderait une exploitation de documents trop divers, pas toujours facilement consultables, mais de toute façon nombreux. L'insertion des catégories montre cependant la possibilité d'une direction de la recherche et de la finalisation de la méthode d'analyse des textes. Nous indiquons trois catégories de sources qui pourront donner une image plus exacte de la relation entre le récit de voyage et la société, avec la remarque que la liste des documents employable pourra toujours s'élargir.

a) Le journal intime

Le journal intime, rédigé au cours du voyage, témoigne, comme la lettre de voyage, sur l'avancée du parcours, ainsi que sur les impressions et les états d'âme du voyageur. Il n'est pas rédigé dans l'objectif d'une publication, et, en général, il ne devient consultable qu'après la mort de son auteur. De notre point de vue, il ne peut être ainsi que source complémentaire. Il pourrait cependant apporter de nouveaux éléments aux recherches car il permet d'étudier l'image que le voyageur s'est formée sur lui-même, sur son rôle et sur ses activités. Nous supposons un contenu honnête, sentimental et détaillé sur toute sorte d'événements survenus au cours du voyage.

Le cadre de notre thèse ne nous permet pas de développer dans le détail les principales caractéristiques et la portée du journal intime pour les recherches littéraires et historiques. Nous nous contentons de constater qu'il s'agit d'un genre autobiographique, imprégné de caractère personnel, voire intime. Nous devons cependant souligner un grand atout du genre par rapport aux autres textes viatiques : voué à l'utilisation de son seul propriétaire, il peut contenir des informations sur le voyage et sur le voyageur que d'autres textes négligent. D'autre part, le journal intime est daté et le lieu de la rédaction est également marquée, ce qui facilite le suivi des événements. En ce qui concerne sa valeur documentaire, nous supposons que son auteur ne ment pas à lui-même, et ce fait augmente sa crédibilité. Ses pensées peuvent cependant contenir des exagérations ou des informations fausses issues d'une erreur de renseignement. L'auteur

du journal intime peut ainsi considérer certaines informations comme vraies, mais le public lecteur peut les juger postérieurement inexacts⁶²⁵.

b) Représentation littéraire des voyageurs, caricatures des touristes

Avec l'apparition de la figure du touriste, des ouvrages apparaissent qui, sous formes diverses (article de presse, roman...), la ridiculisent et en véhiculent une image stéréotypée. Jean-Didier Urbain montre combien le « mépris antitouristique » fut présent en France dès la deuxième moitié du XIX^e siècle⁶²⁶. Ce mépris fait son apparition dans la définition du terme, dans son opposition au voyageur et dans la représentation romanesque. Il ne s'agit pas de traiter ici la transformation du récit de voyage en un roman d'aventures (ce qui arrive souvent pour plaire au public), mais de romans où le voyageur apparaît comme figure, personnage d'une histoire qui ne relate pas en principe un voyage. Les grands écrivains du siècle ont référence aux habitudes des touristes et essaient de décrire le terme, mais souvent d'une manière dégradante : « voyageur amateur », « celui qui n'a ni de temps, ni d'argent », « classe inférieure », pour ne citer que quelques exemples⁶²⁷.

L'exemple de *Clovis Dardentor* de Jules Verne illustre à merveille la considération négative du tourisme colonial et de la figure du touriste qui y est ridiculisée et caricaturée. L'histoire attire également l'attention du chercheur sur le fait combien le tourisme était présent dans la conscience de l'époque. Car pour qu'une caricature soit efficace, il fallait que le public lecteur connaisse le phénomène d'origine. Toute représentation littéraire montre ainsi très directement l'opinion publique sur les voyages et sur le tourisme. Il ne s'agit pas uniquement de la critique du tourisme, car le voyageur devient également un thème littéraire. L'apparition de ces représentations prouve la popularité de tous les sujets liés aux voyages⁶²⁸.

⁶²⁵ Odile GANNIER, *La littérature...*, op.cit., p. 37.

⁶²⁶ Jean-Didier URBAIN, *L'idiot...*, op.cit., pp. 19-20 et 31-38.

⁶²⁷ *Ibid.*, 45-46.

⁶²⁸ De nombreux ouvrages s'occupent des occurrences de la colonisation en tant que thème dans l'œuvre vernienne. Sans prétendre à établir une liste complète, nous en mentionnons quelques-uns qui traitent l'image du Maghreb colonial dans les récits de Verne : Marie-Hélène HUET, *L'histoire des Voyages extraordinaires. Essai sur l'œuvre de Jules Verne*, Paris, Minard, 1973. ; Jean CHESNEAUX, *Jules Verne, une lecture politique*, Paris, François Maspero, 1982. ; Daniel COMPÈRE, *Jules Verne, écrivain*, Genève, Librairie DROZ, 1991. ; Issam MARZOUKI, Jean-Pierre PICOT (dir), *Jules Verne, l'Afrique et la Méditerranée*, Paris : Maisonneuve&Larose, 2005. ; Lucian BOIA : *Jules Verne : Les paradoxes d'un mythe*, Paris, Les Belles Lettres, 2005. ; Jacques PEZEU-MASSABUAU, *Jules Verne et ses héros. Une leçon d'abîmes*, Paris, L'Harmattan, 2011. ; Daniel NORDMAN, « Clovis Dardentor et ses amis : excursionnistes en Algérie (1885) » in Colette ZYTNICKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...op.cit.* ; Tristan SAVIN, « Jules Verne, voyageur extraordinaire » [en ligne], in *L'Express online*, 09 juillet 2012. Disponible sur : https://www.lexpress.fr/culture/livre/jules-verne-voyageur-extraordinaire_1135274.html

c) Représentations iconographiques

La représentation iconographique (peintures, illustrations, caricatures dessinées) concerne avant tout le statut du voyage et du voyageur ; mais elle fait également preuve d'une réflexion sur le phénomène. Les illustrations peuvent aider le chercheur à se faire une image sur les conditions du voyage car elles représentent souvent les éléments dont le voyageur ne fait pas mention dans sa description : moyens de transport, hébergement, scènes de la vie quotidienne. Si le voyage est devenu une thématique récente des œuvres d'art, cela montre que le phénomène n'a laissé intacts ni l'opinion publique ni le monde des artistes. L'insertion des représentations iconographiques dans les recherches rendrait l'étude des récits de voyage encore plus interdisciplinaire. Le travail à faire après une éventuelle ouverture vers les œuvres d'art n'est pas négligeable : nous ne visons ainsi que mentionner l'exploration de ce type de source en tant que piste possible pour les futures recherches.

(Consulté le 30 septembre 2023). Nous avons également consacré une courte étude à l'interprétation de *Clovis Dardentor* en tant que récit de voyage touristique : Dorottya MIHÁLYI, Une représentation du tourisme en Algérie coloniale : *Clovis Dardentor* de Jules Verne », in *Verbum – Analecta Neolatina*, vol. XXIII, 2022, pp. 121-137

10. Sources

10.1. Méthode de recherche et résultats

Pour recenser les récits de voyage, nous avons recouru à trois méthodes principales. Nous avons d'abord utilisé les catalogues en ligne des bibliothèques hongroises et françaises pour retrouver les récits de voyage publiés sous forme de livre. Deuxièmement, nous avons dépouillé les organes de presse susceptibles d'en publier, numérisés ou conservés dans différentes bibliothèques hongroises et françaises. Finalement, nous avons consulté les fonds des archives.

Pour dépouiller des textes hongrois, dans une première étape, nous avons effectué des recherches en ligne à l'aide du moteur de recherche MOKKA (Magyar Országos Közös Katalógus – *Catalogue commun des Bibliothèques hongroises*) qui nous a permis de consulter parallèlement les catalogues de toutes les bibliothèques hongroises et retrouver les récits de voyage publiés sous forme de livre dans la période choisie. Nous avons effectué des recherches selon le sujet, choisissant les mots-clés « utazás Algéria » (*voyage Algérie*), « utazás Algir » (*voyage Alger*), « utazás Tunézia » (*voyage Tunisie*), « utazás Tunisz » (*voyage Tunis*), « utazás Magreb » (*voyage Maghreb*), « utazás Észak-Afrika » (*voyage Afrique du Nord*), « útleírás Algéria » (*récit de voyage Algérie*), « útleírás Tunézia » (*récit de voyage Tunisie*), « útleírás Észak-Afrika » (*récit de voyage Afrique du Nord*), « útleírás Szahara » (*récit de voyage Sahara*), « Afrika – leírás és utazás » (*Afrique description et voyage*), « Algéria – leírás és utazás » (*Algérie description et voyage*), « Tunézia – leírás és utazás » (*Tunisie description et voyage*), « Szahara – leírás és utazás » (*Sahara description et voyage*). Nous avons ainsi trouvé 5 récits de voyage conformes à nos critères de recherche.

Nous avons constaté que même en utilisant une expression dont le sens est étendu, notamment « Afrika – leírás és utazás » (*Afrique – voyage et description*), nous avons trouvé seulement 118 œuvres, dont 22 publiées avant 1914. Ce chiffre nous paraît faible, mais atteste en même temps de l'intérêt pour le continent africain. Utilisant « Afrika » (*Afrique*) comme mot-clé, le nombre des résultats était de 4241 pièces, dont 125 concernaient la période étudiée. Ces ouvrages sont dans la plupart des cas des livres de géographie, des descriptions sans lien avec les voyages ou des cartes. En utilisant le mot-clé « Afrique du Nord » et « Afrique de l'Ouest », nous avons trouvé 1071 résultats, dont 134 concernaient la période. Cette recherche nous a apporté trois autres récits de voyage s'accordant à nos critères.

Les recherches montrent également un intérêt modeste mais certain pour l'Afrique du Nord dans la période précédant la colonisation de la Tunisie. De cela témoigne l'œuvre de Sándor Forgách, *Kirándulás Afrikában* (Excursion en Afrique) parue en 1871 et celle de János Zádori, *Északafrikai uti vázlatok* (Esquisses de route de l'Afrique du Nord) parue en 1879.

Pour retrouver des récits de voyage français, nous avons d'abord procédé à la même méthode utilisant le moteur de recherche de la bibliothèque numérique Gallica. Nous avons repris les mêmes mots-clés que dans le cas des textes hongrois. Nous avons également consulté les bibliothèques municipales de Marseille et d'Aix-en-Provence dans l'espoir de trouver des textes viatiques consultables sur place.

Le nombre des résultats français est inférieur à ce que nous avons supposé au début des recherches. Ce fait nous surprend, surtout en comparaison avec les textes trouvés en Hongrie. Cela ne veut pas cependant dire que l'homme du Midi de la France ne s'intéressait pas au Maghreb colonial. Nous devons plutôt chercher la réponse à cette négligence ailleurs, dans la pratique de s'informer. Si nous nous concentrons sur l'étude des textes accessibles aux lecteurs dans le Midi de la France, nous constatons une forte présence des imprimés parus à Paris. Nous supposons également que certains voyageurs de la région méridionale ont envoyé leurs récits directement à Paris pour les faire publier dans la capitale, ce qui complique notre travail et nous mène à des réflexions sur nos critères de recherches.

Compte tenu du fait que rien n'empêchait les voyageurs des régions du Sud de publier leurs récits à Paris, comme le montre l'exemple de Marius Bernard et d'Ernest Fallot⁶²⁹, il se pose la question sur la nécessité de s'interroger sur le lieu d'origine des auteurs dont les œuvres furent éditées à Paris. Il paraît cependant que ce serait une entreprise trop grande d'effectuer un travail pareil sur un si grand nombre de textes. Nous avons ainsi privilégié l'étude des textes publiés dans la Midi de la France et écrits par les auteurs ayant vécu dans la région à l'époque de leur voyage. Pourtant, si le hasard nous avait guidées vers un voyageur conforme à nos critères et ayant publié son texte à Paris, nous l'avons traité également.

Il s'est avéré plus difficile de retrouver des articles parus dans la presse départementale. Dans le cas hongrois, la base de données *Arcanum*, qui contient une grande quantité d'organes de presse numérisés, fut à notre aide et rendait possible des recherches après mots-clés. Cependant, tous les organes de presse n'étant pas numérisés, nous ne pouvions étudier que ceux figurant dans le catalogue d'*Arcanum*. Nous avons également consulté les organes non-

⁶²⁹ Voir : Ernest FALLOT, *Par delà la Méditerranée. Kabylie – Aurès – Kroumirie*, Paris, Plon, 1887.

numérisés dans les collections des bibliothèques municipales de Szeged (Somogyi Könyvtár) et de Budapest (Szabó Ervin Könyvtár). Dans le cas de la consultation sur place, nous avons souvent rencontré le problème des numéros disparus/perdus ou détruits, qui nous a empêchées de faire une analyse complète.

Notre analyse avait deux objectifs principaux : l'inventaire des textes publiés sur l'Afrique du Nord, et mesurer l'attention portée aux colonies françaises et aux principaux événements internationaux auxquels la France participait dans la période étudiée. Pour y parvenir, nous avons dressé la liste des articles traitant l'Afrique (avec une attention particulière pour l'Afrique du Nord), les expéditions et les questions de la politique extérieure qui concernaient soit la France soit la Hongrie, voire les deux.

Dans une première étape, nous avons choisi les principaux magazines vulgarisateurs de connaissance susceptibles de contenir des récits de voyage. Nous avons ainsi analysé le contenu de trois magazines :

- 1) *Vasárnapi újság*
(Journal de dimanche)
(années 1881-1900, 1911 et 1912) ;
- 2) *Képes Családi Lapok*
(Feuilles familiales illustrées)
(années 1881-1883, 1893-1895) ;
- 3) *Századok legendái*
(Les légendes des siècles)
(année 1913)

Vasárnapi Újság (1854-1921) est un hebdomadaire vulgarisateur des connaissances. La feuille s'adressait, dès sa fondation, à des couches larges de la population. Elle s'est déclarée « feuille de peuple », ayant un prix raisonnable et disponible dans l'ensemble du pays. Richement illustrée, elle suscitait l'intérêt d'un public lecteur varié. Ouverte aux nouvelles idées de l'époque, elle voulait instruire, mais aussi assurer une certaine éducation morale et nationaliste. Elle s'intéressait aux nouveautés scientifiques qui figuraient souvent dans ses colonnes, rédigées dans un langage compréhensible pour tout le monde. Les sujets traités étaient extrêmement variés, y compris la politique, la littérature, les sciences et, ce qui est important de notre point de vue, les voyages. On y trouve également les articles empruntés et traduits des

feuilles étrangères ce qui augmente encore son importance⁶³⁰. *Képes családi lapok* (1879-1904) fut un magazine hebdomadaire illustré. Comme son nom indique, son public cible était « la famille ». Pourtant, faute de véritable programme et à cause des changements relativement nombreux à l'intérieur du comité de rédaction, la feuille ne pouvait pas devenir aussi importante que *Vasárnapi Újság*. Son public se composait avant tout de femmes qui préféraient la littérature et les faits divers. Le magazine voulait cependant divertir une couche large et proposait des sujets variés comme les actualités, les articles vulgarisateurs et les devinettes. D'une façon similaire à *Vasárnapi Újság*, ses rédacteurs attribuaient de l'importance à l'éducation morale des lecteurs⁶³¹. Contrairement aux deux magazines présentés ci-haut, nous disposons peu d'information sur *Századok legendái*. Il s'agit d'une revue illustrée par des images en couleurs, parue tous les mois au cours de 1913. La feuille ne pouvait pas avoir de succès à cause de son prix et elle a cessé de paraître au bout d'un an.

Dans le cas de *Vasárnapi Újság*, nous avons prévu originellement d'étudier, comme dans le cas des journaux français, les numéros parus en 1881-1882 (année de l'occupation de la Tunisie), en 1889 (année de l'exposition mondiale à Paris), en 1900 (année de l'exposition mondiale à Paris) et en 1910-1913 (années de l'intensification des missions scientifiques vers le Maroc, puis le rattachement du pays à l'empire colonial français). Nous avons cependant constaté, grâce au moteur de recherche d'*Arcanum*, que les événements politiques suscitant l'intérêt du public lecteur français n'avaient pas eu d'influence sur les voyageurs hongrois. C'est-à-dire que la parution des récits de voyage dans la presse n'était pas liée aux grands événements politiques français. Ainsi, l'exclusion des années complètes aurait pu empêcher de trouver des textes précieux. Étant donné que, s'agissant d'un magazine hebdomadaire, les numéros à relire n'étaient pas trop nombreux, et les feuilles numérisées permettaient des recherches par mots-clés, l'entreprise d'étudier les feuilles parues entre 1881-1900 et 1910-1914 fut réalisable.

L'analyse nous montre un intérêt médiocre pour l'Afrique du Nord et surtout pour les trois pays du Maghreb. Au moment où le contrat protectoral fut conclu avec la Tunisie, cinq articles ont été publiés sur le pays dans *Vasárnapi Újság* : « Tuniszból » (De Tunis) le 22 mai 1881, « BU-AMEMA » (Bouamama) le 21 août 1881, « A francziák expedíciója Tunisban » (L'expédition des Français à Tunis) le 24 avril 1881, « Tuniszi arab nő » (Femme arabe de

⁶³⁰ Dorottya LIPTÁK, *Újságok...*, op.cit., pp. 67-76. ; Domonkos KOSÁRY et Béla NÉMETH G., *A magyar sajtó...*, op.cit., pp. 444-449.

⁶³¹ Domonkos KOSÁRY et Béla NÉMETH G., *A magyar sajtó...*, op.cit., pp. 459-463.

Tunis) le 2 avril 1882 et « Tuniszi zsidónők » (Femmes juives de Tunis) le 9 avril 1882. Plus tard, le sujet n'apparaît qu'occasionnellement. En 1888, le partage de l'Afrique figure dans le journal⁶³². Nous pouvons constater à partir des articles consultés que la Tunisie et sa culture intéressaient plus les lecteurs⁶³³ que l'Algérie. Cette dernière est quasiment absente du magazine.

En ce qui concerne le journal *Képes Családi Lapok*, nous n'avons pas pu consulter tous les numéros, car la période allant de 1885 à 1892 était absente à la bibliothèque et la feuille n'était pas numérisée. Dans la période étudiée, nous y trouvons trois articles sur l'Afrique du Nord : « Tuniszi nők sétája » (Promenade des femmes tunisiennes) a paru le 3 juillet 1881, « Tuniszból » (De Tunis) le 24 juillet 1881, et « A tuniszi szeráj udvarában » (Dans la cour du sérail tunisien) le 13 août 1882.

Pour souligner le désintérêt pour le Maghreb, nous constatons qu'en 1882, *Vasárnapi Újság* publie trente articles sur l'Égypte occupée par les Britanniques, tandis que dans *Képes Családi Lapok* dix articles ont paru sur le même sujet. Après la signature du contrat protectoral, les pays du Maghreb ne suscitaient plus l'intérêt du public.

Les recherches effectuées en ligne ont aussi tourné notre attention vers d'autres organes de presse. Maints articles ont paru dans les feuilles de nature très diverse : dans la presse quotidienne, dans les journaux professionnels ou dans la presse locale. Nous avons ainsi trouvé des articles traitant le Maghreb dans :

- 1) *Budapesti Hírlap* (Journal de Budapest)
- 2) *Budapesti Szemle* (Revue de Budapest)
- 3) *Magyarország* (La Hongrie)
- 4) *A Hét* (La semaine)
- 5) *Földrajzi Közlemények* (Le bulletin de la Société hongroise de Géographie)

⁶³² « Európai birtokok Afrikában » (Propriétés européens en Afrique), in *Vasárnapi Újság*, vol. XXXV, n°37, 1888.

⁶³³ Pour les preuves de la popularité de la Tunisie à l'encontre de l'Algérie, voir, en sus des articles mentionnés ci-haut, « Barlanglakók vidéke Tuniszban » (La région où l'on habitait dans des grottes en Tunisie), in *Vasárnapi Újság*, vol. XXX, n°10, 1883. ; « Tuniszi főúri lakodalom » (Noce aristocratique à Tunis), in *Vasárnapi Újság*, vol. 48, n°13, 1901. ; « A modern Afrikáról » (Sur l'Afrique moderne), in *Vasárnapi Újság*, vol. 58, n°21, 1911. Sur l'Algérie, nous avons trouvé trois articles y compris « BU-AMEMA » cité en haut : « Észak-Afrikából. A mór lovas katonák. Karavánok és postakocsik a sivatagban. Közbiztonság. Mór betyárok. » (De l'Afrique du Nord. Les soldats cavaliers maures. Caravans et malles-poste dans le désert. Sécurité publique. Brigands maures), in *Vasárnapi Újság*, vol. XVIII, n°49, 1881 et « Törvényszéki tárgyalás a móroknál » (Procès à la cour de justice maure), in *Vasárnapi Újság*, vol. XXXI, n°24, 1884.

- 6) *Földtani Közlöny* (Le bulletin de la Société géologique hongrois)
- 7) *Vadász- és Versenylap* (Journal de la chasse et des courses)
- 8) *Nemzetgazdasági Szemle / Közgazdasági Szemle* (Revue de l'économie nationale / Revue de l'économie)
- 9) *Pécsi Napló* (Journal de Pécs)

Budapesti hírlap (1883-1939) fut un quotidien conservateur qui visait d'informer ses lecteurs sur les événements du monde entier sans s'engager pour une idéologie politique. En même temps, il a soutenu l'expansion de la culture magyare et a lutté pour la magyarisation de la langue et de la presse⁶³⁴. *Budapesti Szemle* (1840-1944) est une revue qui traitait de sujets variés appartenant entre autres à la littérature, aux sciences, au droit, à la politique et à l'économie⁶³⁵. *Magyarország* (1894-1944) était un quotidien politique qui luttait depuis sa fondation pour l'indépendance hongroise. Même s'il s'est spécialisé aux nouvelles de la vie politique, des textes littéraires y ont été également publiés⁶³⁶. *A Hét* (1890-1917) était un hebdomadaire littéraire, culturelle et artistique⁶³⁷. *Földrajzi Közlemények* (1873-2011) était la feuille de l'Association hongroise de Géographie. Elle a partagé les nouvelles découvertes géographiques, mais aussi les textes issus de voyage. Son principal objectif était de vulgariser les sciences en langue hongroise. Depuis 1882, certains numéros ont été complétés par un « abrégé » français, ce qui montre sa valeur scientifique et son importance internationale⁶³⁸. *Földtani Közlöny* (1884-2012) était une feuille spécialisée, comme *Földrajzi Közlemények*, à la publication des nouveaux résultats scientifiques⁶³⁹. *Vadász- et Versenylap* (1857-1919) était le premier journal des sports, bihebdomadaire puis hebdomadaire, paru en langue hongroise qui s'intéressait avant tout à la chasse et à l'équitation⁶⁴⁰. *Nemzetgazdasági Szemle* (1876-1893), repabtié en 1893 *Közgazdasági Szemle* (1893-) est l'organe du Comité de l'Économie de l'Académie hongroise des sciences, et s'occupait de la modernisation de l'économie

⁶³⁴ « Budapesti Hírlap », in Arcanum Digitalis Tudománytár. Disponible sur : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/BudapestiHirlop/> (Consulté le 04 décembre 2023).

⁶³⁵ « Budapesti Szemle », in Arcanum Digitalis Tudománytár. Disponible sur : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/BudapestiSzemle/> (Consulté le 04 décembre 2023).

⁶³⁶ « Magyarország », in Arcanum Digitalis Tudománytár. Disponible sur : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/Magyarorszag/> (Consulté le 04 décembre 2023).

⁶³⁷ « A Hét », in Arcanum Digitalis Tudománytár. Disponible sur : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/Het/> (Consulté le 04 décembre 2023).

⁶³⁸ « Földrajzi Közlemények », in Arcanum Digitalis Tudománytár. Disponible sur : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/FoldrajziKozlemenyek/> (Consulté le 04 décembre 2023).

⁶³⁹ « Földtani Közlöny », Disponible sur son site original : <https://ojs3.mtak.hu/index.php/foldtanikozlony> (Consulté le 04 décembre 2023).

⁶⁴⁰ « Vadász- és Versenylap », in Arcanum Digitalis Tudománytár. Disponible sur : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/VadaszEsVersenylap/> (Consulté le 04 décembre 2023).

hongroise⁶⁴¹. Finalement, *Pécsi Napló* (1892-1944) était un quotidien politique de la ville de Pécs qui partageait les actualités régionales et les nouvelles venues directement de Budapest grâce à des correspondants⁶⁴².

Même si leur public cible, leur contenu et la fréquence de leur publication étaient différents, ces journaux montrent tous un intérêt certain pour l'étranger et pour les questions auxquelles l'Autriche-Hongrie ne se fut pas directement intéressée. Le nombre des articles qui s'occupaient de l'Afrique du Nord paraît plus élevé que prévu. Il ne faut pas cependant surestimer cette présence. Si la presse s'intéressait de temps en temps aux pays du Maghreb, la parution des articles n'était pas régulière, et ils étaient relégués au second plan, précédés par les textes portant sur la Russie et sur l'Extrême-Orient (la Chine avant tout).

La recherche des articles dans la presse française n'a pas été moins problématique. Après l'étude de la presse méridionale, il semble que la presse régionale ne témoignait même pas d'un intérêt médiocre pour les voyages effectués en Afrique du Nord. Le manque des textes viatiques est frappant. Nous constatons également que, contrairement aux journaux hongrois, la presse méridionale française n'a pas rapporté des parcours des voyageurs locaux. Comme cause possible, nous supposons que les journaux parisiens ont véhiculé tant d'information concernant les voyages que la presse provinciale n'y trouvait pas d'intérêt. Elle mettait l'accent sur la politique et les événements régionaux, la description des pays lointains ne figurait pas parmi leurs objectifs principaux. D'ailleurs, il nous paraît que le nombre des voyageurs-écrivains n'a pas été élevé dans la période et que ces rares personnes préféraient publier leur récit ailleurs, avant tout à Paris. Il est aussi clair que les textes parus à Paris ont conquis le marché même dans le Sud de la France.

Pour étudier l'image que la région du Sud s'est faite sur l'Afrique du Nord, nous avons choisi la presse du département des Bouches-du-Rhône, avec une attention particulière pour les feuilles rédigées à Marseille et à Aix-en-Provence. Pour des raisons de proximité géographique, nous nous sommes également intéressées à la presse corse et niçoise. Nous avons ainsi parcouru les périodiques figurant dans la liste ci-dessous :

⁶⁴¹ « Közgazdasági Szemle », in Arcanum Digitalis Tudománytár. Disponible sur : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/KozgazdasagiSzemle/> (Consulté le 04 décembre 2023).

⁶⁴² « Pécsi Napló », in Arcanum Digitalis Tudománytár. Disponible sur : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/PecsiNaplo/?decade=1900> (Consulté le 04 décembre 2023).

- 1) *La Croix de Provence*
- 2) *La Provence*
- 3) *La Provence nouvelle*
- 4) *L'Avant-Garde*
- 5) *Le Bulletin de la société de géographie de Marseille*
- 6) *Le Sémaphore de Marseille*
- 7) *Le Petit Marseillais*
- 8) *Bastia journal*
- 9) *Le Petit Niçois*
- 10) *Le Petit Provençal*
- 11) *L'Éclaireur du Littoral / L'Éclaireur de Nice*
- 12) *Le Phare du littoral*
- 13) *Le Journal de Grasse*
- 14) *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*
- 15) *Le Pneu / L'Automobile*

La fouille des catalogues bibliothécaires et de la presse nous mène à distinguer trois types de voyageurs : 1) ceux qui ont rédigé un récit de voyage détaillé sous forme de livre, de série d'article, de lettre ou de journal intime ; 2) ceux qui ont rédigé un court article ou un compte rendu de voyage dans la presse ; 3) ceux dont le voyage fut suivi par la presse ou par les correspondances officielles, mais qui n'ont pas noté leurs propres souvenirs.

10.2. Récits de voyage

Les recherches dans les catalogues des bibliothèques françaises et sur Gallica nous ont donné seulement quatre résultats dont trois sont des récits de voyage et une œuvre passe pour un texte issu de l'expérience du voyage mais sans raconter un parcours concret :

- 1) *Par-delà la Méditerranée. Kabylie – Aurès – Kroumirie* d'Ernest FALLOT, paru en 1887 à Paris ;

- 2) *Au Nord de l'Afrique : Tunisie – Algérie – Mélilla – Gibraltar – Tanger : Notes de voyage* de Francis DROUET, paru en 1896 à Nice
- 3) *Deux semaines en Tunisie et en Algérie* de Paul SABATIER, un manuscrit écrit en avril 1896 à Toulouse ;
- 4) Un grand ouvrage rédigé par Marius BERNARD, intitulé *Autour de la Méditerranée* (1894-1902) qui se compose de trois séries dont l'une portant le nom *Les Côtes Barbaresques* décrit le Maghreb. Les trois livres faisant partie de la série sont : *De Tripoli à Tunis à Alger*, *De Tunis à Alger*, *D'Alger à Tanger*.

La recherche effectuée à l'aide des bases de données numériques hongroises nous a permis de trouver quatre récits de voyage et un texte issu de l'expérience du voyage publiés en Hongrie dans la période étudiée :

- 1) *A Szaharában* [Dans le Sahara] de Sándor ALVINCY (1890)
- 2) *Északafrikai kikötők* [Ports nord-africains] de Rezső TÓTH (1904)
- 3) *Afrika partjairól* (Sur les côtes de l'Afrique) de János ZSIGMOND (1904)
- 4) *A Szaharában* [Dans le Sahara] d'Imre SEBŐK (1913)
- 5) *Algéria és Tunis* (Algérie et Tunisie) de Béla LAKOS (1912)

10.3. Les Voyages dans la presse

Les textes qui s'occupent de l'Afrique du Nord sont de nature diverse. Nous pouvons les distinguer par leur thème et par leur longueur. Ils peuvent être ainsi classés dans trois catégories. Dans la première se trouvent les articles tout courts qui servent uniquement à informer sur un événement (le déplacement des troupes, la fin d'une intervention militaire, la signature d'un contrat, l'avancement d'une mission scientifique ou religieuse...). Ils sont d'une longueur d'une dizaine de lignes maximum et ne portent aucun jugement sur l'événement décrit. Dans la deuxième figurent les textes qui servent à présenter un pays, en décrivant les particularités culturelles, politiques ou géographiques, et à transmettre des connaissances générales. Ils sont plus longs que les « articles informateurs », mais ne dépassent que rarement une page. Ce sont des rapports ou parfois des descriptions issues de voyage, mais pas des récits de voyage

proprement dits car le fait d'avoir voyagé n'est pas mentionné dans l'article. Finalement, la troisième catégorie est celle des textes viatiques publiés soit en tant que récits de voyage proprement dits soit en tant qu'extraits de journaux intimes ou de correspondances. Ces textes dépassent en général la longueur de ceux des deux catégories précédentes, et sont souvent publiés sous forme de feuilleton.

La presse quotidienne et hebdomadaire régionale du Midi de la France que nous avons consultée ne contient aucun récit de voyage. Même la structure des journaux n'y donne pas de place. Il faut en chercher la cause dans l'évolution de la presse départementale qui, à la fin du siècle, fut moins développée et variée que la presse de Paris. Les feuilles furent avant tout politiques et par conséquent elles s'occupaient moins des questions littéraires et culturelles⁶⁴³. Il fut rare que des articles longs aient été publiés et si ce fut le cas, il s'agissait des romans-feuilletons des écrivains locaux, moins chers que les auteurs parisiens⁶⁴⁴. La présence régulière des récits de voyage dans la presse hongroise est encore plus surprenante si nous considérons que le genre manquait entièrement de la presse départementale française.

Les recherches dans la presse hongroise nous orientaient vers les textes figurant dans la liste ci-dessous :

- 1) József SZABÓ : « Algírról, különös tekintettel annak alfa iparára » (*De l'Algérie, avec une considération particulière sur son industrie d'alpha*) paru dans *Földrajzi Közlemények* (1887) ;
- 2) János JANKÓ : « A Száhel partjain » (Au bord du Sahel) paru dans *Földrajzi Közlemények* (1889) ;
- 3) Károly NENDTVICH : « Három hónap Afrikában » (Trois mois en Afrique), paru dans *Budapesti szemle* (1889) ;
- 4) Zsigmond JUSTH : « Saharai hangulatok » (Ambiances sahariennes), paru en trois parties dans *A Hét* (1891) ;
- 5) Ferenc HOPP : « Téli utazás a Földközi-tenger körül fekvő országokban. (Felolvastatott az 1897. évi. decz. 9-diki ülésen) » (Voyage hivernal dans les pays autour de la Méditerranée (Lu à la réunion du 9 décembre 1897), paru dans *Földrajzi Közlemények* (1897) et « Utazás a Földközi-tenger körül » (Voyage autour de la Méditerranée), paru dans *Magyar Génius* (1898) ;
- 6) Helén TORNAINÉ KÖVÉR : « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), paru dans *Magyarország* (1899) ;

⁶⁴³ Marc MARTIN, *La presse départementale...op.cit.*

⁶⁴⁴ *Ibid.*

- 7) Jenő ERNEY : « Magyar hajón Afrikában » (En Afrique au bord d'un paquebot hongrois) paru dans *Ország-Világ* (1902) ;
- 8) Janka PREISACHNÉ WARGA : « Afrika partjairól. Uti naplóból » (Sur les bords de l'Afrique. Extraits de mon journal de voyage), paru dans *Pécsi Napló* (1905) ;
- 9) Sándorné HEGEDÜS : « Utazás Afrikában. Hegedüs Sándorné úti jegyzeteiből » (Voyage en Afrique. Des notes de voyage de Sándorné Hegedüs), paru dans *Vasárnapi Újság* (1905) ;
- 10) l'archiduc Joseph-Auguste : « Útiemlékeim Afrikából » (Mes souvenirs de voyage d'Afrique), parus dans *Századok legendái* (1913) ;

10.4. Voyageurs sans récits de voyage

Les traces de certains voyageurs étaient suivies par la presse hongroise, même si le voyageur n'a pas raconté lui-même ses souvenirs. La reine Elisabeth (1837-1898), la célèbre Sissy, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, est partie en Afrique du Nord pour soigner sa maladie des poumons en 1895. Les grandes feuilles autrichiennes et hongroises ont régulièrement publié des articles sur l'avancement de son trajet. Ce fut aussi le cas du voyage de l'héritier du trône François Ferdinand effectué en 1897. D'autres personnes ont attiré l'attention des journaux par la nature de leur voyage. Ainsi Sándor Gerdenits qui a fait le parcours entre Budapest et Tunisie à vélo en traversant l'Italie, la France, l'Espagne, le Maroc,

et l'Algérie en hiver 1892⁶⁴⁵. Une voyageuse, Janka Preisachné Warga⁶⁴⁶ a publié son récit de voyage dans *Pécsi újság* (« Afrika partjairól. Uti naplóból ») (Sur les bords de l'Afrique. Extraits de mon journal de voyage). Malheureusement, nous n'avons pas pu retrouver l'ensemble de ce texte car les numéros concernés n'étaient pas consultables. Sándorné Hegedüs a publié un récit de voyage tout court dans *Vasárnapi Újság*. Une autre femme, Margit Balogh⁶⁴⁷, a également visité l'Afrique du Nord. L'objectif de son voyage était strictement

⁶⁴⁵ Un court article d'Ede Vollersi Bokelberg, publié dans *Herkules* (magazine spécialisé à la vie sportive, fondé en 1884), présente Sándor Gerdenits aux lecteurs. Il fut officier de la marine autrichienne. Il a fait des études de commerce à Budapest, puis il est parti pour travailler à Trieste, à Gênes, à Paris et au Havre. Il a voyagé au bord de navires de commerce en Inde de l'Ouest et en Chine, puis il a effectué sept voyages autour du monde en tant que commandant de voilier de commerce. Il fut membre de l'Association nationale de gymnastique (Nemzeti Torna Egylet) et a entrepris plusieurs aventures à vélo. Il a chassé en Afrique trois fois, en 1888, en 1889 et en 1890. Il fut accompagné lors de son parcours nord-africain par Lányi Béla, officier des chemins de fer. Nous apprenons également que leurs bagages furent composés d'une tente, de couvertures, d'un pot (főzőedény), des outils, deux chemises, des collants, un revolver, ce qui a fait dans l'ensemble 17 kilos. Ils ont couru 120 kilomètres par jour, dormaient sous la tente et ils faisaient la cuisine tous les jours. Ils portaient un habit imperméable et un « chapeau anglais ». Ils apportaient leur appareil photos et avaient promis d'envoyer des clichés chaque semaine. Malheureusement, les journaux ne partagent pas des images prises par les deux hommes. Plus en détails voir : « Magyar veloczipédezők » (Cyclistes hongrois), in *Herkules*, vol. IX, n°18, 15 septembre 1892. ; « Gerdenits Sándor » (Sándor Gerdenits), in *Herkules*, vol. X, n°22, 15 novembre 1893. ; « Vasparipán Budapestről Tunisba » (De Budapest à Tunis à Vélo), in *Vadász és Versenylap*, vol. XXXVI, n°53, 18 septembre 1892. ; « Kerékpár Sport » (Le cyclisme), in *Pesti Hírlap*, vol. vol. XV, n°305, 4 novembre 1893. ; « Kerékpáron Budapestről Tunisba » (De Budapest à Tunis à vélo), in *Ország-Világ*, vol. 13, n°39, 24 septembre 1892. ; « Kerékpáron Budapestről Tunisba » (De Budapest à Tunis à vélo), in *Pesti Napló*, vol. 43, n°256, 16 septembre 1892 ; « Kerékpáros Budapestről Tunisba » (Un cycliste de Budapest à Tunis), in *Pesti Hírlap*, vol. XIV, n°256, 16 septembre 1892. ; « Budapestről Afrikába és vissza Kerékpáron » (De Budapest en Afrique et de retour à vélo), in *Pesti Napló*, vol. 43, n°370, le 31 décembre 1892.

⁶⁴⁶ Elle est née à Pécs. Son père, Ferencz Warga, fut directeur d'école et auteur d'œuvres pédagogiques. Elle s'est mariée à Edmond Preisach, sociétaire alsacien, qui remplissait la fonction de directeur de fabrique d'extraction de chêne et représentant de la maison Guillet d'Auxerre à Nasie (en Slavonie) quand ils se sont rencontrés à Pécs. Il a été successivement déplacé en Russie (à Kiew), en Espagne pour un poste de directeur de scierie, puis à Marseille pour diriger les travaux de la construction du tramway à Aubagne. Dans les dernières années de sa vie, il a été délégué à Tunis en tant que chef de travaux employé par la maison Schwich et Baizeau. Il a perdu sa vie dans un accident de train. L'état actuel de recherche nous oblige de tirer des conclusions sur la vie de Janka Warga à partir du peu de détails trouvés sur la vie de son mari. Nous supposons qu'elle l'a accompagné à l'occasion de ses déplacements. C'est ainsi qu'elle est partie en Afrique du Nord pour rejoindre son mari qui devait s'installer à Tunis. La description de Janka Warga pose ainsi une importante question générique. Si son auteur devait vivre durablement dans le pays, peut-on la considérer comme un récit de voyage ? Si dans l'introduction de notre thèse de doctorat, nous avons exclu les récits de séjour de notre corpus, nous maintenons celui de Janka Warga pour une raison simple : elle a considéré son texte comme un *journal de voyage*. SZÁNTÓ, « Warga Ferencz. Népiskolai igazgató Pécssett. 1823-1886 » (Ferencz Warga. Directeur de l'école primaire à Pécs), in *Izraelita Tanügyi Értesítő*, vol. 11, n°15, novembre 1886, pp. 264-265. ; « Warga Ferencz », in József SZINNYEI, *Magyar írók...op.cit.*, vol. XIV, p. 1426. Voir la nécrologie d'Edmond Preisach : La Commission régionale, « Preisach (Edmond) » [en ligne], in *Société des anciens élèves des écoles nationales d'arts et métiers : Bulletin administratif*, 1111, n° 11, novembre 1907, pp. 895-897, Disponible sur : <http://clio.ish-lyon.cnrs.fr/patrons/AC000009378/AC000009378Doc2281.pdf> (Consulté le 08 février 2023) ; sans auteur : « Halálózások » (Décès), in *Pécsi Napló*, vol. 236., n°236, 15 octobre 1907. ; Anonyme : « Tunisban szerencsétlenül járt. » (Malheur à Tunis), in *Pécsi Napló*, vol. 238, n°238, 17 octobre 1907.

⁶⁴⁷ Elle est née à Budapest en 1881 et fut professeure de géographie au lycée des jeunes filles de Budapest. Chercheuse autonome et enthousiaste, sa réputation fut mise à l'ombre par celle de son mari Károly Papp, géologue et voyageur. Même si son travail enrichissait les sciences hongroises, la postériorité a gardé avant tout les souvenirs et l'œuvre de son mari. Ils ont coopéré dans la vie scientifique aussi bien que dans la vie privée, et ils ont effectué plusieurs voyages ensemble. Margit Balogh a visité la Scandinavie, l'Italie et la France du Sud avec ses professeurs

scientifique, ce dont fait témoignage son rapport intitulé *Tanulmányutam Afrika északi partvidékén* (Mon voyage d'étude aux côtes septentrionales de l'Afrique), une étude de quatorze pages, parue dans *Földtani Közlöny* en 1912⁶⁴⁸. Pourtant, ce texte ne peut pas être considéré comme un récit de voyage. D'autres voyages sont moins détaillés. La presse hongroise nous apprend que la poétesse Flóra Majthényi a vécu en Alger pendant un certain temps mais, à l'état actuel des recherches, nous n'avons pas pu retrouver de textes relatant ses expériences sur le continent nord-africain.

et collègues Lajos Lóczy et Jenő Chólnoky – voyageurs et scientifiques de renom tous les deux. Balogh a voyagé en Afrique du Nord en tant que boursière pour le compte de la Société hongroise de Géographie dans le but d'étudier l'environnement de l'Atlas algérien, de parcourir la partie méridionale du Sahara et d'y collectionner des minéraux. Son voyage fut suivi par un grand intérêt dans la presse hongroise. Le quotidien *Pesti Napló* a régulièrement publié ses lettres envoyées du continent africain à Lajos Lóczy, et a relaté l'avancement du voyage. Elle a effectué son premier voyage en Afrique du Nord en 1911 (dans l'Atlas algérien), puis un second dans le Sahara⁶⁴⁷. Elle est une voyageuse scientifique dont l'objectif est très clairement de servir la géographie. Sans auteur : « Dr. Balogh Margit. Beszélgetés a magyar nőtudóssal » (Margit Balogh, Dr. Discussions avec une femme de sciences hongroise), in *Pesti Napló*, vol. 63, n°300, 20 décembre 1912. ; sans auteur : « Magyar kutatónő a Szaharában » (Une scientifique au Sahara), in *Tolnai Világlapja*, vol. 13, n°19, 11 mai 1913.

⁶⁴⁸ Margit BALOGH, « Tanulmányutam Afrika északi partvidékén » (Mon voyage d'étude au bord de l'Afrique du Nord), in *Földtani Közlöny*, vol. XLII, n°1, 1912, pp. 12-25.

La presse méridionale française ne se concentrait pas aux parcours individuels, mais mettait l'accent sur les conflits et les missions scientifiques ou religieuses dont le déroulement n'était pas ordinaire (comme les missions Flatters ou celle de Camille Douls massacrées au Sahara⁶⁴⁹). Les parcours que l'on présentait étaient les mêmes que dans la presse parisienne et internationale. Les nouvelles sont reproduites à partir des rapports et d'autres types de nouvelles envoyées depuis Paris, l'intérêt porté aux voyageurs locaux y manque entièrement. Les grandes missions sur lesquelles nous y trouvons des témoignages apparaissaient aussi parfois dans la presse hongroise⁶⁵⁰.

⁶⁴⁹ « La Mission Flatters », *La Provence*, 10 avril 1881.

⁶⁵⁰ Des feuilles thématiquement très diverses mentionnaient la mission Flatters ainsi *Földrajzi Közlemények*, *Politikai Ujdonságok*, *A Hon*, *Ellenőr*, *Magyar Polgár*, *Hölgyek Lapja*. Les nouvelles y apparaissent sous forme de courts articles ou de télégraphes envoyés de Budapest, de Paris, de Tunis ou de l'Algérie. Nous proposons ici une liste non exhaustive des articles traitant la mission Flatters : « A tervbe vette Szaharán-túli vasut » (Le Transsaharien prévu), *Földrajzi közlemények*, 1880. ; « A saharai tervezett vasútvonal... » (Un projet de ligne de chemin de fer dans le Sahara), in *Hölgyek lapja*, 24 avril 1881. ; « Flatters ezredes expedíciójának lemeszároltatásáról » (Sur le massacre de la mission du colonel Flatters), *Földrajzi közlemények*, 1881. p. 230 ; « A Szahara bensejében » (À l'intérieur du Sahara), *Földrajzi közlemények*, 1890. ; « A francziák harcza a tuniszi határon » (La lutte des Français à la frontière tunisienne), *Politikai Ujdonságok*, 06 avril 1881. ; « A tuniszi bonyodalmak » (Complicités tunisiennes), *Politikai Ujdonságok*, 13 avril 1881. ; « A tuniszi bonyodalmak » (Complicités tunisiennes), *Politikai Ujdonságok*, 20 avril 1881. ; « Flatters ezredes meggyilkolása » (Le massacre du colonel Flatters), *Politikai Ujdonságok*, 27 avril 1881. ; « Táviratok – Algeria » (Télégrammes – Algérie), *Ellenőr*, vol. 13, n°167, 03 avril 1881. ; « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), *Ellenőr*, vol. 13, n°168, 04 avril 1881. ; « Budapest, április 4. » (Budapest le 4 avril), *Ellenőr*, vol. 13, n°170, 05 avril 1881. ; « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), *Ellenőr*, vol. 13, n°185, 13 avril 1881. ; « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), *Ellenőr*, vol. 13, n°194, 19 avril 1881. ; « Flatters ezredes missziójának lemeszároltatása » (Le massacre de la mission du colonel Flatters), *Ellenőr*, vol. 13, n°199, 21 avril 1881. ; « Táviratok – Algeria » (Télégrammes – Algérie), *Ellenőr*, vol. 13, n°205, 25 avril 1881. ; « Táviratok – Algeria » (Télégrammes – Algérie), *Ellenőr*, vol. 13, n°217, 01 mai 1881. ; « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), *Ellenőr*, vol. 13, n°218, 02 mai 1881. ; « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), *Ellenőr*, vol. 13, n°233, 10 mai 1881. ; « Táviratok – Tunis » (Télégrammes – Tunis), *Ellenőr*, vol. 13, n°393, 06 août 1881. ; « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), *Ellenőr*, vol. 13, n°395, 08 août 1881. ; « Egy expedíció elpusztulása » (Le dépérissement d'une expédition), *Magyar Polgár*, vol. 15, n°77, 05 avril 1881. ; « A lemeszárolt expedícióról » (Sur l'expédition massacrée), *Magyar Polgár*, vol. 15, n°87, 17 avril 1881. ; « Az afrikai vérfürdő » (Le bain de sang africain), *Magyar Polgár*, vol. 15, n°91, 23 avril 1881. ; « Külföld » (L'étranger), *Magyar Polgár*, vol. 15, n°170, 28 juillet 1881. ; « Algir » (Alger), *A Hon*, vol. 19, n°92, 03 avril 1881. ; « Páris » (Paris), *A Hon*, vol. 19, n°102, 13 avril 1881. ; « Páris » (Paris), *A Hon*, vol. 19, n°107, 18 avril 1881. ; « Flatters ezredes meggyilkoltatása » (Le massacre du colonel Flatters), *A Hon*, vol. 19, n°109, 20 avril 1881. ; « Algir » (Alger), *A Hon*, vol. 19, n°113, 25 avril 1881. ; « Algir » (Alger), *A Hon*, vol. 19, n°119, 01 mai 1881. ; « Páris » (Paris), *A Hon*, vol. 19, n°120, 02 mai 1881. ; « Budapest, július 26. » (Budapest le 26 juillet), *A Hon*, vol. 19, n°204, 26 juillet 1881. ; « Tunisz » (Tunis), *A Hon*, vol. 19, n°215, 06 août 1881. « Páris » (Paris), *A Hon*, vol. 19, n°217, 08 août 1881. ; Nous trouvons des indices sur le projet et la fin de la mission dans deux numéros de *Hölgyek lapja* : « Flatters őrnagy megkezdte... », in *Hölgyek lapja*, 12 décembre 1880. ; « A saharai... », in *Hölgyek lapja*, 24 avril 1881. La mission Douls fut moins suivie par la presse que celle de Flatters, mais nous y trouvons quand-même quelques références : « Camille Douls utazása a nyugati Zaharában » (Le voyage de Camille Douls dans le Sahara occidental), *Földrajzi Közlemények*, 1888, p. 223. ; « Meggyilkolt Afrika-utazó » (Un voyageur d'Afrique assassiné) ; *Pesti Napló*, 18 août 1889. ; « Vasut a Saharán keresztül » (Chemin de fer à travers le Sahara), *Pesti Napló*, 02 septembre 1890.

Deuxième partie :
**L'image de l'Afrique du Nord dans les récits
des voyageurs de la France méridionale**

11. L'image de l'Afrique du Nord dans la presse méridionale française, ou la preuve du désintérêt général

Introduction

Nous avons dépouillé les organes de la presse méridionale dans l'objectif de trouver des récits de voyage qui pourraient compléter notre corpus. Or, nous avons rapidement reconnu l'absence complète des textes viatiques et une présence insignifiante d'articles s'occupant de l'Afrique du Nord. La cause doit résider dans la structure de la presse provinciale qui ne donne que rarement place aux textes autobiographiques⁶⁵¹. Faute de récit de voyage, nous avons pu cependant examiner la place que les nouvelles du Maghreb remplissent dans la presse locale et la variété des thèmes abordés. Nos critères étaient pourtant différents de ceux d'une étude approfondie des articles en tant que sources exclusives. Notre travail visant l'analyse des récits de voyage en tant que genre exclusif, l'étude approfondie et complexe des articles aurait signifié l'insertion d'un autre type de source et aurait demandé une autre méthode d'analyse. Dans ce sens, nous avons simplement examiné si la presse régionale avait porté de l'attention pour le territoire, sans aller dans les détails concernant le contenu des textes. En absence de textes correspondant à nos critères établis à l'avance, nous avons parcouru les articles afin de dresser la liste des sujets, et d'étudier le genre, la longueur et l'emplacement (à la Une ou l'avant-dernière page) des informations concernant l'Afrique du Nord. Nous avons ainsi pu observer, s'il s'agissait principalement de longs articles descriptifs, de réflexions idéologiques, de rapports ou de courtes énonciations des faits ou de dépêches portant sur les événements politiques et militaires. Nous avons finalement vérifié la proportion des articles figuraient à la Une et à l'avant-dernière page des feuilles. Les conclusions que nous allons tirer sont ainsi les résultats d'un sondage.

En ce qui concerne nos sources, nous avons opéré un dépouillement des journaux niçois et marseillais, conservés aux *Archives Départementales des Bouches-du-Rhône*, aux *Archives Municipales d'Aix-en-Provence*, aux *Archives Municipales de Marseille* et aux *Archives Départementales des Alpes-Maritimes*. Dans chacun des cas, nous avons choisi l'année où l'un de nos voyageurs a effectué son voyage et/ou a publié ses souvenirs. Nous avons également

⁶⁵¹ Marc MARTIN, *La presse départementale...*, op.cit.

choisi une période où un événement majeur de l'histoire de la colonisation s'est produit. La recherche a été entravée par l'inaccessibilité de certains numéros et par les difficultés de l'accès aux feuilles. Les archives niçoises et marseillaises ont respectivement refusé la consultation sur place des documents originaux en raison de l'état détérioré des exemplaires. La consultation des feuilles numérisées n'a pas facilité notre travail. Le temps que nous avons pu passer aux Archives n'était pas suffisant pour dépouiller l'ensemble des numéros prévus, et les bases de données numérisées étaient inaccessibles depuis la Hongrie. Nous avons dû nous contenter d'un nombre réduit des feuilles. Pourtant, l'analyse que nous avons effectuée reflète les principales caractéristiques de la presse provinciale et est suffisante pour tirer des conclusions. Nous avons dû abandonner l'analyse de certaines feuilles (*La Croix de Provence*, *La Provence*, *L'Avant-Garde*, *Le Phare du Littoral*) à cause du désintérêt manifeste pour les nouvelles extrarégionales et internationales. Nous avons dû suspendre le dépouillement de *Bastia Journal* à cause de l'impossibilité de la consultation à distance.

Nous avons d'abord effectué l'analyse de la presse niçoise. Le premier organe que nous avons dépouillé était *Le Petit Niçois* (1881-1943), journal de dépêches politiques, puis quotidien républicain. La deuxième feuille analysée était l'*Éclaireur du littoral* (1883-1887), plus tard nommé *Éclaireur de Nice* (1888-1944), quotidien républicain. De temps en temps, des bibliographies et des listes des nouvelles parutions y ont été publiées, ce qui nous a communiqué de précieuses informations. Troisièmement, nous avons étudié le *Journal de Grasse* (1877-1914), feuille littéraire, commerciale et industrielle. Nous avons choisi les deux premiers car ils étaient les plus grands journaux de la région. Le *Journal de Grasse* était lu par un public plus restreint mais il s'occupait quand-même parfois des colonies. Nous avons également dépouillé quelques numéros du *Pneu* et *L'Automobile*, deux journaux sportifs de la région, mais nous avons abandonné leur analyse faute d'intérêt montré pour les questions coloniales. Nous avons également étudié les numéros de la revue de la société savant locale, les *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*.

Nous avons prévu de dépouiller les numéros publiés après la parution du guide Joanne en 1882 et en 1911, supposant qu'un nouveau guide pouvait augmenter l'envie de voyager et pouvait transformer la vision des voyageurs. Les années 1884 et 1885 étaient cependant marquées par l'épidémie de choléra. Ainsi, il n'est pas surprenant que les journaux ne mentionnaient aucun voyage dans la période. Ensuite, la publication du premier volume du livre du docteur Marius Bernard et du récit de voyage de Francis Drouet, respectivement en 1894 et en 1896, nous a mené à vérifier la présence d'une éventuelle critique dans la presse. Nous avons

également dépouillé les périodes de la signature des deux contrats protectoraux afin de vérifier combien les événements importants ont attiré l'attention des journaux. Dans cet objectif, nous avons étudié les numéros datés du 15 mai au 15 juin 1881 et du 25 mai au 15 juin 1912.

Parmi les organes de presse des Bouches du Rhône, nous avons analysé trois organes marseillais, *Le Sémaphore de Marseille*, *Le Petit Marseillais*, et *Le Petit Provençal*, ainsi qu'une feuille aixoise, *La Provence Nouvelle*. *Le Sémaphore de Marseille* était le journal le plus ancien de Marseille. Il s'occupait avant tout des affaires commerciales et maritimes, mais publiait aussi les nouvelles de la vie politique. Comme la feuille était intéressée par la vie économique, nous avons supposé l'émergence fréquente des nouvelles des colonies, ce qui motivait notre choix. *Le Petit Marseillais* fut le plus grand journal de Marseille. Il partageait une vision d'abord radicale, puis modérée. Il s'occupait principalement des nouvelles de la vie locale mais consacrait aussi une attention timide aux nouvelles internationales. *Le Petit Provençal* s'est déclaré journal de la gauche, mais s'est approché du régime de Vichy pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il s'intéressait à la vie politique mais abordait aussi des sujets inhabituels à la fin du XIX^e siècle, comme les sports. Les contenus des deux quotidiens politiques se ressemblent, tandis que le *Sémaphore de Marseille* témoigne d'un point de vue fortement commercial. *La Provence Nouvelle* était, dans la période étudiée, un hebdomadaire politique, traditionnaliste et catholique.

Nous avons d'abord étudié l'année 1889 où Ernest Fallot, membre de la Société de Géographie de Marseille, a effectué son voyage en Tunisie. La date nous convient également car elle correspond à la disparition de Camille Douls, explorateur massacré dans le Sahara algérien, et à l'Exposition universelle de Paris où se présentait l'ensemble du monde colonial. Dans l'optique d'étudier une éventuelle évolution de l'intérêt porté pour l'Afrique du Nord, nous avons désigné deux autres périodes, plus courtes certes, mais marquées par les événements qui ont tourné l'attention du monde entier vers le Maghreb : les deux crises marocaines (1905 et 1911). Nous avons choisi de traiter les périodes qui comprenaient les points culminants des crises, le coup de Tanger du 31 mars 1905 et le coup d'Agadir du 1^{er} juillet 1911. Les numéros que nous avons analysés datent du 15 mars au 15 avril 1905 et du 15 juin au 15 juillet 1911. L'objectif de notre analyse n'était pas d'étudier la représentation des deux crises dans la presse méridionale, mais de vérifier combien les grands événements du monde colonial ont suscité l'intérêt de la presse locale. Dans cette optique, nous avons étudié l'emplacement et la longueur des articles publiés sur le Maroc et sur le monde colonial.

11.1. Le Maghreb dans la presse niçoise

Les journaux de la région de Nice s'intéressaient avant tout aux nouvelles locales. Hors des questions politiques (élections, événements de la Chambre des Députés, lois et réformes, anarchisme) certains sujets, comme le choléra, le progrès du chemin de fer et les visites des personnages illustres paraissaient fréquemment dans les colonnes. En ce qui concerne l'étranger, une rubrique permanente y fut consacrée dans chacun des journaux analysés. Les sujets variaient évidemment selon l'époque mais nous constatons un intérêt général pour l'Angleterre, la Chine, la Russie, la Bosnie-Herzégovine, l'Italie et l'Allemagne. Malgré l'absence des récits de voyage, nous ne pouvons pas dire que les feuilles ne s'intéressaient pas du tout aux colonies. Nous trouvons régulièrement des courtes nouvelles qui relatent les principaux événements du monde colonial. L'occurrence des réflexions idéologiques⁶⁵² et des rapports est cependant plus rare. Ces derniers portaient sur les expéditions, les missions, l'avancement des conquêtes⁶⁵³ et les difficultés liées à celles-ci (comme la résistance des autochtones et les émeutes). Les courtes nouvelles relatent les négociations entre les colonisateurs et les colonisés, les réformes locales, et les nouvelles du gouverneur général d'Algérie⁶⁵⁴. L'ensemble des nouvelles concernaient les événements en train de se dérouler, les articles vulgarisateurs manquent des journaux. Les nouvelles arrivaient de Paris ou directement des colonies, et étaient souvent des résumés sans commentaire⁶⁵⁵.

⁶⁵² Cf. Léon GARIBALDI, « En Afrique », un article qui pointe que la lutte pour les territoires africains est avant tout une lutte entre les grandes puissances pour la suprématie. Il souligne également la nécessité de maintenir la primauté française dans la Méditerranée. In *Éclaireur*, le 14 juin 1894. ; Léon GARIBALDI « La politique coloniale I-III », selon lequel la nécessité de coloniser soit motivée par la rivalité franco-anglaise et cette même idée permet que la France soumette le Madagascar. In, *Éclaireur*, les 28, 29 et 30 septembre 1894. ; V, « Annexion ou Protectorat ? », une réflexion sur l'éventuelle modalité de la soumission du Madagascar en considérant avant tout les désavantages d'une annexion (comme le coût financier et humain). In *Phare du littoral*, le 11 octobre 1895 ; Léon GARIBALDI, « Civilisons », une vive critique contre le comportement des Français et des Anglais qui, en raison de leur rivalité, se tuent sur le continent africain ainsi illustrant un mauvais exemple de la « mission civilisatrice » des colonisateurs. In *Éclaireur*, le 21 juin 1896. ; L'ensemble de ces écrits ont paru à la Une et témoignent d'une réflexion méridionale constante sur la colonisation française. Les articles cherchaient à comprendre les principales motivations de l'œuvre coloniale, accordent à la France le droit d'occuper des territoires lointains dans l'espérance d'assurer la primauté sur la Méditerranée. En même temps, une critique des méthodes se dessine aussi.

⁶⁵³ Dans les années 1894-1896, les nouvelles de la soumission de Madagascar et les conditions de l'occupation apparaissent sur les deux premières pages des journaux, c'est-à-dire parmi les nouvelles les plus importantes.

⁶⁵⁴ Il s'agit de plus souvent les déplacements du M. Cambon entre Paris et l'Algérie ou à l'intérieur de l'Algérie.

⁶⁵⁵ Les textes ne sont pas cependant toujours objectifs. Parfois ils reprenaient les préjugés habituels. Dans un article paru dans le *Petit Niçois*, nous pouvons lire à propos d'un assassinat en Algérie que « [l']audace des Arabes ne connaît plus de bornes. Avant-hier, vers 6 heures du soir, à quelques kilomètres d'Arzew, une femme et un enfant, qui se rendaient à Oran montés dans une petite voiture, ont été assaillis. [...] Voilà, depuis peu, la quatrième tentative d'assassinat à ce même endroit, et l'on nous parle de sécurité. » Voir : « Assassinat en Algérie », in *Le Petit Niçois*, le 08 février 1889.

Le *Petit niçois*, étant une feuille politique à vocation régionale, se concentrait fortement aux actualités qui avaient une conséquence sur la vie quotidienne de la région, y compris les nouvelles de la politique nationale et de l'économie. Tout ce qui était hors de l'intérêt local recevait peu d'attention de la part du journal, ainsi les nouvelles des colonies. En ce qui concerne les actualités internationales, la feuille s'occupait avant tout de l'Europe occidentale. Les nouvelles de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Allemagne recevaient la plus grande attention, tandis que les autres parties du monde étaient plus rarement mentionnées. Pourtant, les événements majeurs concernant les territoires d'outre-mer figuraient à la Une et restaient présentes pendant plusieurs semaines dans ses colonnes.

En 1881, le traité de Bardo et ses conséquences apparaissaient à la Une et parmi les « Dépêches de la Nuit » sur la deuxième ou troisième page. La feuille a relaté les négociations, le contenu du traité, et même les mouvements militaires. En 1884, *Le Petit niçois* s'intéressait avant tout à l'épidémie de choléra et aux événements de la vie politique et quotidienne locale. En ce qui concerne les nouvelles de l'étranger, il s'occupait du Tonkin, du Soudan, de l'Égypte, du Pérou, de la Chine et des relations franco-allemandes. En 1894, son attention tournait, en dehors des pays de l'Europe occidentale, vers les pays américains (comme l'Équateur et le Pérou), la Serbie, la Grèce, et l'insurrection cubaine. La Russie suscitait de l'intérêt dans chacune des périodes étudiées. Pourtant, en 1894, la feuille se préoccupait fréquemment de la santé, puis de la mort du tsar Alexandre III. En ce qui concerne l'Afrique, le journal parlait du Maroc, du Congo, du Soudan, du Dahomey, du Madagascar et de la Sierra Leone. En 1896, le conflit du Transvaal, la présence italienne en Abyssinie, la situation au Madagascar et l'Égypte étaient les sujets les plus souvent traités parmi les nouvelles du monde colonial. Le nombre des nouvelles concernant l'Algérie et la Tunisie est insignifiant. En 1894 trois articles ont paru, ils portant sur les avoines d'Algérie⁶⁵⁶, la création d'un service postal maritime entre Nice et Alger⁶⁵⁷ et l'alcool en Algérie⁶⁵⁸. En 1896, neuf articles de sujets différents concernaient le territoire⁶⁵⁹. Le 11 novembre, un long article fut publié sur l'Algérie ; il a abouti à une réflexion sur la raison d'être de la colonie. L'auteur du texte a énuméré plusieurs causes qui la rendaient peu rentable et difficile à maintenir. Il a mentionné ainsi les dépenses civiles et militaires trop élevées et le

⁶⁵⁶ « Les Avoines d'Algérie », in *Le Petit Niçois*, 19 janvier 1894.

⁶⁵⁷ « De Nice en Algérie », in *Le Petit niçois*, 12 juillet 1894.

⁶⁵⁸ « Les alcools d'Algérie » in *Le Petit niçois*, 14 juillet 1894.

⁶⁵⁹ « Nouvelles de Tunisie » et « Les fêtes d'Alger », in *Le Petit niçois*, 6 avril 1896. ; « Les grandes manœuvres en Algérie », in *Le Petit niçois*, 9 avril 1896. ; « Nouvelles de Tunisie », in *Le Petit niçois*, 24 avril 1896. ; « Nos possessions en Afrique » in *Le Petit niçois*, 13 mai 1896. ; « Le gouvernement d'Algérie » in *Le Petit niçois*, 23 juillet 1896 ; « Renseignements coloniaux » et « Un incident à Alger » in *Le Petit niçois*, 29 octobre 1896.

fait que le maintien du système coûtait cher aux autochtones. Il a relaté que la population hétérogène était l'origine des conflits à l'intérieur de la société. Il a noté également que même si l'administration était rattachée à la France, les ministères ne se sentaient pas véritablement responsables pour le territoire. L'immobilisme des administrateurs posait également des problèmes car l'impossibilité de la promotion rendait les membres de l'Administration démotivés. Il a considéré également que le maintien des communes de plein exercice était nuisible car il a empêché la réalisation des réformes⁶⁶⁰. Cet article résume bien l'opinion dominante de la période et montre que les lecteurs provinciaux étaient conscients des problèmes liés aux colonies. Cet article est le seul dans la période étudiée qui portait un jugement des valeurs et osait dépasser la simple présentation des événements. Finalement, en 1911, la signature du traité de Fez a suscité l'intérêt du journal, pourtant, il paraît moins important que celui du Bardo. La question a disparu rapidement de la Une et prenait place à la troisième page parmi les nouvelles moins importantes.

Le *Petit niçois* n'attribue pas d'importance aux voyages. Les déplacements des souverains et des personnages connus ne sont pas suivis d'une attention pareille que dans l'*Éclairneur*. Aucun récit de voyage n'y était publié, et nous n'y trouvons même pas le moindre signe d'un éventuel intérêt au sujet.

L'*Éclairneur* s'intéressait au monde colonial, mais il se préoccupait peu des colonies d'Afrique du Nord. En revanche, nous pouvons remarquer une attention pour les « nouvelles acquisitions », comme le Madagascar et le Tonkin, la colonisation anglaise, la présence italienne en Afrique et la situation en Égypte, qui apparaissaient dans chacun des numéros. La longueur et l'emplacement des articles traitant les colonies variaient selon l'actualité et l'importance des événements. Avec le temps, l'intérêt pour la colonisation a baissé. Les sujets qui apparaissaient au début des années 1880 à la Une, reculaient vers l'avant dernière page au tournant du siècle. Par conséquent, ils prenaient place parmi les nouvelles des pays étrangers, des télégraphes, des dépêches et des événements moins importants. Les sujets abordés étaient similaires à ceux parus dans le *Petit niçois*.

Les articles qui paraissent sur l'Afrique du Nord étaient en général courts (d'une dizaine de lignes maximum)⁶⁶¹, et ne figuraient que rarement à la Une. Leur présence n'était pas

⁶⁶⁰ « L'Algérie » in *Le Petit niçois*, 11 novembre 1896.

⁶⁶¹ Les nouvelles de trois-quatre lignes n'étaient pas rares dans les journaux. Pour illustrer cet exemple, voir « Les Assises » : « Les dernières assises ont taillé de la besogne à Monsieur d'Alger. Il y a eu plusieurs condamnations à mort. Vu l'énormité des crimes, le Chef de l'État ne fera certes pas grâce à ceux que la justice a frappés. », in

régulière. Ils se trouvaient habituellement sur l'avant dernière page des journaux et ils concernaient des sujets secondaires. Si une nouvelle figurait à la Une, cela était dû à un événement politique majeur (comme la signature des contrats protectoraux avec la Tunisie et le Maroc) ou à une catastrophe naturelle ou technique⁶⁶².

À propos des voyages, les déplacements des souverains et des personnages illustres en France ou ailleurs en Europe figuraient souvent parmi les nouvelles. Le voyage de la reine Victoria à Nice (1895)⁶⁶³, ainsi que la visite du tsar russe en France (1896)⁶⁶⁴ figuraient à la Une. Dans la période étudiée, l'organe ne montrait pas d'intérêt pour les récits de voyage et les voyages des hommes moyens. Comme l'Afrique du Nord ne suscitait pas l'attention des lecteurs, on ne s'étonne pas de l'absence des textes traitant les voyages effectués dans le Maghreb. Deux exemples illustrent quand-même que les récits de voyage pouvaient être publiés : les *Impressions de voyage en Auvergne*⁶⁶⁵ et les *Notes de voyage de Nice à Beyreuth par l'Italie*⁶⁶⁶ d'Alfred Mortier⁶⁶⁷, tous les deux parus sous forme de feuilleton. La présence de ces textes réfute la thèse selon laquelle la presse méridionale ne donnait pas de place aux textes viatiques. Il faut cependant reconnaître que le genre n'y paraissait que très rarement. Nous ne pouvons pas ainsi dire qu'il a contribué à la propagation de l'image des pays lointains. Si nous ne pouvons pas exclure la présence d'un éventuel texte paru sur l'Afrique du Nord, nous pouvons conclure que les textes viatiques dans les feuilles régionales ne pouvaient pas significativement modifier l'image que l'homme du Midi se faisait sur les colonies. Ce constat

Journal de Grasse, 17 avril 1884 ; Voir aussi « La Société de colonisation » : « La Société de colonisation, dont le siège est à Paris, a élu président, à l'unanimité, M. Edmond About. Le grand académicien, a paraît-il, trouvé, en Algérie, des matériaux d'études très intéressants, et nous ne saurions trop approuver, pour notre part, le choix fait par la Société de colonisation. » Ce dernier exemple illustre aussi l'opinion de l'éditeur du *Journal de Grasse* sur le choix et montre que la feuille n'est pas neutre en ce qui concerne le sort de l'Algérie. In *Journal de Grasse*, 10 juillet 1884.

⁶⁶² Voir l'exemple de la catastrophe d'Adela, un accident de train qui a causé la mort d'un grand nombre de personnes entre eux les officiers d'État. Un long texte y était consacré dans l'*Éclaireur* le 13 mai 1895 et plusieurs reportages les dix jours suivants. Quelques jours plutôt une nouvelle sur l'assassinat du missionnaire Leach à Sfax paraît dans l'*Éclaireur* le 9 mai 1895.

⁶⁶³ Voir par exemple : « La reine Victoria à Nice », in *Éclaireur*, le 17 avril 1895.

⁶⁶⁴ Voir par exemple : « Voyage de Nicolas II », in *Éclaireur*, le 2 juin 1896.

⁶⁶⁵ La première partie du feuilleton est paru dans L'*Éclaireur* le 6 août 1894.

⁶⁶⁶ La première partie du feuilleton est paru dans L'*Éclaireur* le 14 septembre 1896.

⁶⁶⁷ Alfred Mortier (1865-1937), écrivain et journaliste français. Il est né à Baden-Baden, en Allemagne, d'un père hollandais et d'une mère française. Il a fait des études de droit à Paris puis il s'est installé à Nice. Il fut membre fondateur du *Mercure de France*, et président-fondateur du Cercle Artistique à Nice. Il a participé à la vie culturelle niçoise régionale. Sur son œuvre voir : Amélie FILLION, *Alfred Mortier*, Paris, Éditions de la Caravelle, 1938. ; Son importance régionale est prouvée par un article paru à Monaco : Thierry SANDRE, « Variétés – Alfred Mortier », in *Journal de Monaco*, le 29 septembre 1938. ; Béla M. POGÁNY : « Alfred Mortier : La queue du diable », in *Nyugat*, n°19, 01 octobre 1927.

est soutenu également par le fait que nous n'avons trouvé aucun intérêt pour les récits de voyage du docteur Bernard Marius, ni pour celui de Francis Drouet.

Le *Journal de Grasse* montrait, d'une façon étonnante, un grand intérêt pour les événements d'Afrique du Nord au début des années 1880. Dans les numéros étudiés de l'année 1884, cinq numéros sur dix-sept contenaient des « Lettres d'Algérie ». Il s'agit de courts articles qui touchent plusieurs sujets de la vie politique et sociale en Algérie, ainsi « Les Assises », « La crise ouvrière », « Alger et sa jeunesse », « La Cavalcade », « L'élection de Maison Carrée », « L'arrivée du général Davout » dans le numéro du 17 avril⁶⁶⁸. Le 8 mai, deux autres sujets étaient traités : « La fête et l'exposition de Blindah » et « Edmond About en Algérie »⁶⁶⁹. Le 29 mai, le journal mentionnait « Le voyage du gouverneur général à l'intérieur », les « Élections municipales », l'« Infanticide » et « Les Assises »⁶⁷⁰. Le 26 juin, les lettres portaient sur « Le comte Haussonville et l'Algérie », « Les nouveaux départements algériens », « La clémence de M. Grévy », « L'élection d'un conseiller général à Mustapha », et « Un incident à l'école normale »⁶⁷¹. Finalement, dans le numéro du 10 juillet, les lecteurs pouvaient lire sur « Une grande révolte », le « Choléra » et « Une société de colonisation »⁶⁷². Cette ferveur de s'occuper des colonies nord-africaines a baissé avec le temps. Dans les numéros parus en 1894 et en 1896, aucun article ne parlait des événements nord-africains. En règle générale, la colonisation a disparu des sujets fréquents et était remplacée par les questions politiques locales.

L'organe de la société savante locale, les *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes* ne s'intéressait pas aux voyages. Dans les quatorze numéros dépouillés, nous avons trouvé un seul texte qui relate un voyage. Il s'agit d'un journal de bord originaire de la fin du XVIII^e siècle qui décrit les conditions de voyage d'une expédition vers les Indes⁶⁷³. L'objectif de la publication était de présenter aux lecteurs une nouvelle acquisition des Archives des Alpes-Maritimes et de leur montrer une source ancienne et précieuse. Sinon, les *Annales* ne publiaient pas de textes issus de voyage. Quelques textes dont le titre contient « excursion » ou « promenade » (« Excursion archéologique aux environs de Grasse »⁶⁷⁴,

⁶⁶⁸ « Lettres d'Algérie », in *Journal de Grasse*, le 17 avril 1884.

⁶⁶⁹ « Lettres d'Algérie », in *Journal de Grasse*, le 8 mai 1884.

⁶⁷⁰ « Lettres d'Algérie », in *Journal de Grasse*, le 29 mai 1884.

⁶⁷¹ « Lettres d'Algérie », in *Journal de Grasse*, le 26 juin 1884.

⁶⁷² « Lettres d'Algérie », in *Journal de Grasse*, le 10 juillet 1884.

⁶⁷³ Henri MORIS, « Journal de Bord du Bailli de Suffren dans son expédition des Indes, publié par M. Henri Moris », in *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, tome XI, Nice, Imprimerie et lithographie Malvano-Mignon, Paris, H. Champion libraire-éditeur, 1887, pp. 261-609.

⁶⁷⁴ P. SÉNEQUIER, « Excursion archéologique aux environs de Grasse », in *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, tome X, Nice, Imprimerie et lithographie Malvano-Mignon, Paris, H. Champion libraire-éditeur, 1885, pp. 397-408.

« Promenades d'un curieux dans Nice »⁶⁷⁵) voulaient faire connaître la région aux lecteurs. Outre les noms des membres correspondants, nous n'y trouvons qu'une seule mention sur l'Afrique du Nord qui relate une série de conférences donnée par un homme méridional qui a passé une partie de sa vie en Algérie :

« M. Noetinger a bien voulu se charger d'un cours à l'Athénée de Nice où de nombreux auditeurs se pressent chaque jeudi, pour entendre ses conférences faites avec d'autant plus de compétence sur la grandeur et la décadence des Arabes, que M. Noetinger a passé de longues années en Algérie, en contact avec la population indigène⁶⁷⁶. »

Ce passage illustre que les hommes du Midi de la France ont effectué des voyages en Afrique du Nord et ont même parfois décrit la portée de leur parcours. Pourtant, le nombre de ces textes et insignifiant, et la presse ne s'en occupait pas véritablement.

Suite au dépouillement des journaux, nous avons pu relever des caractéristiques générales de la presse niçoise. Nous avons d'abord constaté que les nouvelles du monde colonial perdaient progressivement leur place dans les journaux à l'approche de la Grande Guerre. Tandis que la signature du contrat protectoral avec la Tunisie figurait pendant des semaines à la Une de tous les organes consultés, le traité avec le Maroc ne suscitait pas le même intérêt. Le *Petit Niçois* et l'*Éclaireur de Nice* publiaient même le texte du traité de Bardo, ce qui n'était pas le cas du traité de Fez. Ensuite, nous avons remarqué que le contenu des journaux était similaire. Les articles traitant le même sujet paraissent dans la même période et souvent sous le même titre. Troisièmement, les territoires nouvellement occupés et les conflits majeurs en Asie et en Afrique centrale attirent plus l'attention des lecteurs (et des rédacteurs). L'Algérie et la Tunisie ne suscitaient plus d'intérêt. Leur considération était similaire aux autres

⁶⁷⁵ F. A. BRUN : « Promenades d'un curieux dans Nice », in : *Annales de la Société des lettres, sciences et arts de Alpes-Maritimes*, tome X, Nice, Imprimerie et lithographie Malvano-Mignon, Paris, H. Champion libraire-éditeur, 1885, pp. 311-439.

⁶⁷⁶ « Séance annuelle », in *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, tome X, Nice, Imprimerie et lithographie Malvano-Mignon, Paris, H. Champion libraire-éditeur, 1885, p. 473. ; Pour résumer ses pensées prononcées à l'occasion des conférences mentionnées dans la citation, M. Noetinger a rédigé un livret intitulé « Le Français est-il colonisateur ? Étude sur la colonisation française ». L'œuvre est parue en 1882 à Nice. L'auteur y relate le débat autour de la participation des Français dans le partage du monde. Il part d'un constat populaire dans le troisième quart du XIX^e siècle, selon lequel la France n'était pas un véritable colonisateur car elle n'a fait que construire des relations économiques avec ses partenaires lointains. L'auteur contredit cette idée et supporte sa théorie par des données statistiques. Il évoque l'exemple du Canada et de l'Algérie pour prouver que la colonisation est un lien plus fort que l'existence des simples contrats commerciaux. Voir : Fernand NØTINGER, *Le Français est-il colonisateur ? Étude sur la colonisation française*, Nice, Typographie et lithographie Malvano-Mignon, 1882.

départements français qui se trouvaient loin des Alpes-Maritimes. Cela montre aussi que les deux pays étaient considérés comme des parties intégrées à la Métropole. Par conséquent, ils ne pouvaient pas être mentionnés dans la rubrique des nouvelles de l'étranger, ni parmi les actualités locales.

Dans l'ensemble, nous pouvons constater que les feuilles niçoises montraient un intérêt timide pour l'Algérie, mais se préoccupent moins de la Tunisie. Il est visible que les questions coloniales figurent dans chacun des numéros. Néanmoins, le Maghreb n'avait pas de place privilégiée. Les lecteurs niçois étaient bien informés sur les principaux événements aux colonies. Cependant, les feuilles locales ne publiaient pas de réflexions ni de textes vulgarisateurs. Elles se contentaient de partager les nouvelles d'une façon brute, sans commentaire et jugement de valeur. Les voyages, même s'ils étaient effectués par des habitants de la région, n'intéressaient pas du tout la presse départementale. Nous trouvons le même laconisme dans l'organe de la société savante niçoise qui publiait des résultats scientifiques de tout genre, mais pas de textes issus de voyage.

11.2. Le Maghreb dans la presse marseillaise

Tout comme la presse niçoise, les feuilles marseillaises et aixoises consacraient une certaine place à la politique internationale, s'intéressaient aux colonies, mais ne privilégiaient pas les pays du Maghreb et surtout, ne s'occupaient pas des voyages. Les articles traitaient les nouvelles acquisitions, tandis que les « anciennes colonies » étaient négligées. Néanmoins, les événements d'importance, comme les insurrections, les crises et les réformes décisives figuraient à la Une. Comme dans la presse niçoise, les courts articles sont prépondérants dans les feuilles analysées. À l'exception de quelques textes réflexifs, les nouvelles des colonies sont publiées dans la colonne des « dépêches » ou des « télégraphes ».

En 1889, les feuilles s'intéressaient avant tout au conflit entre l'Autriche et la Russie, ainsi qu'au sort de l'Empire ottoman affaibli. Parmi les colonies françaises, l'Indochine suscitait la plus grande attention, en raison de l'Union Indochinoise créée deux ans plus tôt. D'après les documents conservés aux *Archives nationales d'Outre-mer*⁶⁷⁷, l'année 1889 fut marquée par l'incertitude autour du destin de la mission de Camille Douls. Si les doutes sur sa mort furent

⁶⁷⁷ ANOM GGA 4H 14.

prononcés assez tôt, en été 1889, son corps n'était retrouvé qu'en 1891. Nous avons supposé que les journaux avaient suivi les traces de la mission, mais nous n'en avons trouvé aucune mention. Les nouvelles de l'Exposition universelle furent publiées régulièrement, mais cela n'était pas associé à la présentation des pays colonisés. Les articles présentaient les préparatifs de l'ouverture, les cérémonies liées au centenaire de la Révolution, les visiteurs de l'Exposition et les particularités de certaines installations. Nous constatons également que la presse marseillaise n'a publié de textes vulgarisateurs que dans des cas exceptionnels, et le Maghreb y apparaissait rarement.

En 1889, le *Petit Provençal* se concentrait principalement aux colonies indochinoises et à la relation diplomatique avec le Maroc. L'Algérie et la Tunisie ne l'intéressaient pas. Peu d'article paraissaient sur le sujet, et ils traitent avant tout la Tunisie. Le 12 février 1889, nous trouvons à la Une un article intitulé « La navigation entre la France et l'Algérie⁶⁷⁸ » qui s'interrogeait sur la justesse du « compliment » des Italiens qui avaient accusé la France de tenir le monopole sur la navigation entre les deux pays. Toutefois, aucun autre texte ne traitait l'Algérie. En revanche, une série de cinq articles sur la Tunisie a apparu à la Une entre le 20 novembre et le 5 décembre 1889. Ils décrivaient avec mécontentement la situation dans le pays. L'auteur a signalé dans le premier article que « le système appliqué jusqu'à ce jour dans ce pays soumis à notre protectorat, a eu les résultats les plus désastreux »⁶⁷⁹. Il a fait recours à un rapport préparé sur demande étatique par M. Lanessan⁶⁸⁰. Dans un deuxième article, il énumère les causes du « malaise tunisien », qui résident avant tout dans la médiocrité des récoltes de blé et dans le manque des moyens de communication. Il évoque le mécontentement des colons qui devaient survivre dans des conditions déplorables. Il accuse avant tout l'ignorance des pouvoirs publics qui n'ont pas mis assez d'effort à l'amélioration des conditions de vie⁶⁸¹. Dans le troisième texte, il reproche à l'administration du protectorat de ne pas avoir suffisamment soutenu le développement des ports maritimes qui auraient pu être les gages de succès⁶⁸². Dans le quatrième article, il constate le manque d'un crédit foncier et d'une banque d'État qui seraient responsables pour le financement des investissements. Il mentionne également que les institutions monétaires concernées ne sont pas capables de financer les besoins des investisseurs et que la dette était désormais assez grande pour ne pas pouvoir en sortir d'une façon

⁶⁷⁸ « La navigation entre la France et l'Algérie », in *Le Petit Provençal*, le 12 février 1889.

⁶⁷⁹ L. MENVIELLE, « En Tunisie », in *Le Petit Provençal*, le 20 novembre 1889.

⁶⁸⁰ Cf. J-F DE LANESSAN, *La Tunisie*, Paris, Félix Alcan éditeur, 1887.

⁶⁸¹ L. MENVIELLE, « En Tunisie II. », in *Le Petit Provençal*, le 29 novembre 1889.

⁶⁸² L. MENVIELLE, « En Tunisie III. », in *Le Petit Provençal*, le 30 novembre 1889.

avantageuse⁶⁸³. Le cinquième article est celui de M. Lanessan. Il a conseillé vivement à quiconque voulait mieux connaître la Tunisie d'y effectuer un voyage. Il a souligné que le pays n'était pas loin et la communication entre les bords de mer était bonne, rapide et régulière, ce qui facilitait l'organisation des voyages. Son image sur la Régence est d'ailleurs négative :

« Les doléances sont unanimes, et chaque jour elles deviennent plus aigres, parce que les souffrances de l'agriculture, du commerce et de l'industrie vont sans cesse en augmentant dans des proportions telles que la ruine de la plupart des Français apparaît imminente⁶⁸⁴. »

Il accuse le gouvernement français pour son ignorance, et déclare la nécessité d'une réforme des impôts et de la douane. Il déclare également le besoin de l'établissement d'une banque locale et de la construction de nouvelles voies de la communication. Il attire aussi l'attention sur les dangers que signifie la présence italienne. Ces articles sont les seuls qui analysent la situation en Tunisie et la présentent aux lecteurs d'une façon détaillée et descriptive. Ils reflètent un point de vue adversaire du gouvernement qui abandonne le protectorat acquis par un sacrifice du sang des citoyens. Les deux auteurs ont souligné l'état désastreux dans lequel le territoire se trouvait. Toutefois, ils n'étaient pas anticolonialistes. Ils soulignaient la nécessité des réformes afin de rendre les conditions de vie plus acceptables et de profiter économiquement de la Tunisie. Grâce à cette série d'articles, nous pouvons conclure que même malgré le désintérêt visible, le *Petit Provençal* a peint l'image la plus détaillée sur la Tunisie, dans l'objectif de vulgariser les connaissances.

Dans le *Sémaphore de Marseille*, les textes qui traitaient les colonies étaient relativement nombreux en 1889. Pourtant, il montrait une attention privilégiée pour l'Angleterre et ses colonies, pour la Grèce et pour la « question d'Orient », sous laquelle il entendait l'Empire ottoman. En ce qui concerne les nouvelles du monde colonial, il s'agissait d'articles courts (de quelques lignes seulement). La feuille s'intéressait avant tout à la circulation des navires commerciaux et aux nouvelles entrées au port. Il rapportait aussi l'avancée des expéditions. Il est le seul des organes étudiés à mentionner l'expédition de Camille Douls⁶⁸⁵. Nous constatons la même tendance que dans le *Petit Provençal*, notamment

⁶⁸³ L. MENVIELLE, « En Tunisie IV. », in *Le Petit Provençal*, le 4 décembre 1889.

⁶⁸⁴ J-L DE LANESSAN, « En Tunisie », in *Le Petit Provençal*, le 5 décembre 1889.

⁶⁸⁵ « L'Explorateur C. Douls », in *Sémaphore de Marseille*, tome 62, n°18846, le 2 août 1889.

que la feuille ne s'intéressait plus à l'Algérie, mais traitait la situation tunisienne plus en détails, dans une série d'articles publiée régulièrement sous le titre de « Lettres de Tunisie ».

Les « Lettres de Tunisie » témoignaient sur les principaux événements et sur les problèmes qui pesaient sur la société locale. La feuille s'est informée grâce aux correspondances spéciales envoyés depuis Tunis. On y trouve des sujets nombreux et variés.

Tout d'abord, les correspondances s'occupaient des événements politiques. Le journal relate ainsi le voyage du résident général à Paris⁶⁸⁶. Le numéro du 30 mai mentionne la condamnation des journaux et partage l'éloge de l'administration des Postes et Télégraphes qui y paraît comme la seule institution bénéfique du protectorat. Le même article contient une vive critique du système protectoral en Tunisie :

« À Paris on n'a pas l'air de croire aux plaintes de nos colons et de nos commerçants ; nos autorités semblent toutes émerveillées de ce qu'on leur montre à l'Exposition, esplanade des Invalides, section tunisienne, et se demandent sans doute en voyant tant de belles choses, si réellement la Tunisie se trouve aussi bas que certains le disent. On ne leur montre que le beau côté de la médaille [...]»⁶⁸⁷.

Le journal est donc conscient du rôle propagandiste de l'Exposition, et admet que l'image qui circulait dans l'opinion publique est souvent fausse voire cachant les conséquences négatives de la colonisation. Les numéros du 13 et du 21 juin poursuivent ce ton critique et vont jusqu'à proposer la nécessité de réformes profondes pour maintenir le système protectoral⁶⁸⁸. Le journal présente également les tentatives pour résoudre les problèmes politiques. Pour pointer les faiblesses du système, les « Lettres » attiraient l'attention des lecteurs sur l'insécurité des côtes⁶⁸⁹. *Le Séaphore de Marseille* parlait aussi des changements de personnes dans le gouvernement et dans l'administration coloniale qui affaiblissaient considérablement le système⁶⁹⁰. En même temps, il rapportait les négociations entre l'Italie et la France visant l'amélioration de la situation financière et diplomatique⁶⁹¹.

⁶⁸⁶ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 14 mars 1889.

⁶⁸⁷ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 30 mai 1889.

⁶⁸⁸ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 13 juin 1889. ; « Lettre de Tunis », in *Le Séaphore de Marseille*, le 21 juin 1889. ;

⁶⁸⁹ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 21 décembre 1889.

⁶⁹⁰ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 27 juin 1889. ; « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 6 septembre 1889. ; « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 2 octobre 1889.

⁶⁹¹ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 17 octobre 1889.

Les « Lettres » s'occupaient également des nouvelles économiques et infrastructurelles, comme la dette tunisienne⁶⁹², les résultats des importations et des exportations, les dépenses⁶⁹³ et la production du vin⁶⁹⁴. Les numéros relatent les conditions météorologiques (notamment la pluie abondante) et leurs conséquences pour l'agriculture, l'industrie et le commerce locaux⁶⁹⁵. Ils traitent les fraudes alimentaires et la nécessité de contrôler les vendeurs⁶⁹⁶. Les négociations de la convention douanière franco-tunisienne apparaissaient dans plusieurs numéros⁶⁹⁷, ainsi que l'opinion publique développée sur la question⁶⁹⁸. Les projets de la construction du chemin de fer sont repris plusieurs fois⁶⁹⁹. D'autres investissements infrastructurels apparaissaient aussi, comme les travaux du port de Bizerte⁷⁰⁰ et une nouvelle escale de la ligne de la Compagnie générale transatlantique à Bizerte⁷⁰¹. On y trouve mentionné le commencement de la construction de l'hôtel des Postes et des travaux du port de Tunis⁷⁰². À ce sujet appartient tout ce qui concerne le besoin de réaménagement des villes (construction des trottoirs, plantation des arbres)⁷⁰³ et la question d'eau qui intéresse fortement le journal⁷⁰⁴. Le numéro du 11 octobre relate la crise financière de Tunis, qui se manifestait par la disparition de l'argent, les faillites et les liquidations, et qui nécessitait une réforme financière⁷⁰⁵. On y abordait également la possibilité d'investir dans la culture du tabac⁷⁰⁶, le progrès viticole⁷⁰⁷, la protection des industriels⁷⁰⁸, et l'amélioration des méthodes d'exploiter toutes les richesses de la colonie⁷⁰⁹.

⁶⁹² « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 14 mars 1889.

⁶⁹³ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 4 juillet 1889.

⁶⁹⁴ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 6 septembre 1889.

⁶⁹⁵ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 30 mars 1889.

⁶⁹⁶ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 5 avril 1889.

⁶⁹⁷ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 18 avril 1889. ; « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 25 mars 1889. ; « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 9 mai 1889. ; « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 16 mai 1889.

⁶⁹⁸ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 25 avril 1889.

⁶⁹⁹ La question réapparaît à plusieurs reprises : « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 18 avril 1889. ; « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 25 mars 1889. ; « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 30 mai 1889.

⁷⁰⁰ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 27 juillet 1889.

⁷⁰¹ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 14 mars 1889.

⁷⁰² « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 21 mars 1889.

⁷⁰³ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 6 septembre 1889.

⁷⁰⁴ L'approvisionnement d'eau est un sujet qui a émergé à plusieurs reprises. Voir aussi : « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 11 juillet 1889, « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 12 septembre 1889. ; « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 31 octobre 1889.

⁷⁰⁵ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 11 octobre 1889.

⁷⁰⁶ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 23 novembre 1889. ; « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 28 novembre 1889.

⁷⁰⁷ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 28 novembre 1889.

⁷⁰⁸ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 21 décembre 1889.

⁷⁰⁹ « Lettre de Tunisie », in *Le Séaphore de Marseille*, le 25 décembre 1889.

Parfois, des sujets moins brûlants étaient touchés, ainsi, les concerts de charité⁷¹⁰, une fête organisée à la cantine scolaire à l'occasion du premier anniversaire de son ouverture, l'arrivée à la Goulette de la frégate autrichienne « Minerva »⁷¹¹ et les fêtes locales (comme le Ramadan⁷¹², et l'Aïd el Kebir⁷¹³). En 1889, l'Exposition universelle était un sujet incontournable. Le journal mentionne la représentation tunisienne⁷¹⁴ et les habitants du protectorat qui se rendaient à Paris pour visiter l'Exposition⁷¹⁵.

Évidemment, l'énumération des sujets n'est pas complète et se limite à la seule année analysée. Nous avons sélectionné les questions les plus traitées pour illustrer la profondeur avec laquelle le journal s'occupait du protectorat. L'année sélectionnée prouve que les « Lettres de Tunisie » informaient régulièrement les lecteurs sur les actualités, traitaient les questions les plus brûlantes, mais, en même temps, utilisaient un ton critique vis-à-vis du système colonial. Certains articles allaient jusqu'à déclarer qu'il fallait changer le système afin de rendre l'économie plus rentable, et arrêter « les souffrances » de l'agriculture locale⁷¹⁶. Cette énumération des sujets traités montre l'extrême richesse des thèmes évoqués. Cela prouve que le sort de la Tunisie, acquise seulement huit ans plutôt, intéressait le public. La série des « Lettres de Tunisie » contredit la tendance observable dans la presse locale, selon laquelle les colonies n'avaient qu'une place très marginale dans les feuilles.

Dans l'ensemble, nous pouvons voir que les articles parus dans le *Sémaphore de Marseille* traitaient des sujets extrêmement divers, allant des problèmes sérieux autour de l'organisation de la colonie jusqu'aux événements de second degré (comme les fêtes ou les concerts). Ils représentent la diversité des questions auxquelles l'administration coloniale devait faire face. Le ton des articles est inquiétant. Aucun ne consent la nécessité de la colonisation mais tous attiraient l'attention sur la possibilité d'un échec au cas où les problèmes ne sont pas résolus. Les articles prouvent que les rédacteurs du journal ne craignaient pas publier les risques. Les textes osaient critiquer le système établi aux colonies et n'acceptaient qu'avec réserve leur portée économique et idéologique. Nous constatons également que le public méridional était tout à fait conscient des difficultés du maintien des territoires acquis. Dans l'ensemble, les articles remettaient en question le profit que les colonies apportaient à la France

⁷¹⁰ « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 23 mai 1889.

⁷¹¹ « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 14 mars 1889.

⁷¹² « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 juin 1889.

⁷¹³ « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 17 août 1889.

⁷¹⁴ « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 août 1889.

⁷¹⁵ « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 11 juillet 1889.

⁷¹⁶ « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 14 novembre 1889.

et décourageaient les citoyens de s'installer sur les territoires d'outre-mer. L'œuvre coloniale est avant tout un investissement raté, qu'il faudrait « réparer » afin de rendre bénéfiques les efforts investis.

Dans *Le Petit Marseillais*, comme dans chacun des organes consultés, les nouvelles de la politique nationale et régionale étaient mises au premier plan, ensemble avec les événements et les faits-divers locaux. Cela résulte que les nouvelles des colonies ne recevaient pas de véritable attention. En général, nous y trouvons moins d'articles portant sur le Maghreb que dans les autres organes marseillais. En revanche, ils sont plus longs, plus riches en informations et se trouvent dans la plupart des cas à la Une. Ils traitent essentiellement les institutions et l'infrastructure ainsi « L'instruction publique en Algérie⁷¹⁷ », « La justice en Tunisie avant et après l'occupation⁷¹⁸ », et « Les Transformations en Algérie⁷¹⁹ », survenues en raison de la rebaptisation des communes et des places publiques qui menait à une confusion des lieux. Le journal parle également de la population locale (« Le misère chez les Arabes⁷²⁰ », « Les Touaregs⁷²¹ ») et présente un épisode de l'histoire des grottes de Boghar⁷²², un lieu important de la lutte contre Abd el-Kader. Il relate aussi un événement malheureux, la « Terrible catastrophe en mer⁷²³ », l'accident du steamer *Emir* de la compagnie de navigation Mixte⁷²⁴. La feuille mentionne aussi « La Crise monétaire à Oran⁷²⁵ » survenue à cause de l'utilisation des monnaies espagnoles. Dans l'année étudiée, *Le Petit Marseillais* a nettement privilégié l'Algérie. Il est le seul organe à publier de longs articles vulgarisateurs sur le Maghreb colonial. Cependant, il ne s'occupait point des voyages.

L'étude des organes de presse dans la période des deux crises marocaines nous montre que l'intérêt pour l'Algérie et pour la Tunisie s'est affaibli avec le temps. Nous constatons que même la question marocaine est reléguée à l'arrière-plan. La politique européenne suscitait plus l'intérêt des journaux que le sort des colonies nord-africaines. En 1905, parmi les événements internationaux, la guerre russo-japonaise figure le plus souvent à la Une. La rubrique des nouvelles étrangères et des dépêches traite également la vie en Russie et au Japon pendant la

⁷¹⁷ F.K., « L'Instruction publique en Algérie » in *Le Petit marseillais*, tome 22, n° 7695, le 12 juin 1889

⁷¹⁸ F.K., « La justice en Tunisie avant et après l'occupation », in *Le Petit marseillais*, tome 22, n° 7735, le 22 juillet 1889

⁷¹⁹ F.K., « Les Transformations en Algérie » in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7842, le 6 novembre 1889.

⁷²⁰ F.K., « Le misère chez les Arabes », in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7651, le 28 avril 1889.

⁷²¹ F.K., « Les Touaregs », in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7721, le 8 juillet 1889.

⁷²² F.K., « Les Grottes de Boghar » in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7761, le 17 août 1889.

⁷²³ E., « Terrible catastrophe en mer », in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7847, le 11 novembre 1889.

⁷²⁴ Le paquebot a dû subir les effets d'un orage suite auquel quatre personnes ont trouvé la mort aux côtes des Baléares.

⁷²⁵ M., « La Crise monétaire à Oran » in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7864, le 28 novembre 1889.

guerre. La situation marocaine recevait une rubrique constante à la troisième page des feuilles. Ainsi le *Sémaphore de Marseille* s'occupait de la question dans la rubrique intitulée « Au Maroc ». Les courtes nouvelles issues des télégraphes rapportaient les principaux événements militaires et diplomatiques. *Le Petit Provençal* et *Le Petit Marseillais* relataient les mêmes événements dans la rubrique intitulée « La question du Maroc ». Elle n'a avancé à la Une qu'à l'occasion d'événements décisifs.

En 1911, les événements marocains occupaient une place importante parmi les nouvelles internationales. Néanmoins, les rubriques traitant la question se trouvaient à la troisième page des journaux. *Le Petit Provençal* et *Le Petit Marseillais* en parlent dans une rubrique intitulée « Les Événements de Maroc », tandis que *Le Sémaphore de Marseille* n'y consacre pas de rubrique constante. La nouvelle du coup d'Agadir est arrivée en Provence le 3 juillet. L'événement figurait à la Une de tous les trois journaux consultés. Les déplacements de Guillaume II ont été également suivis par tous les trois organes, avant et après les événements d'Agadir.

Le seul organe de presse spécialisé au moins partiellement aux voyages, le *Bulletin de la Société de géographie de Marseille*, a transmis des informations sur les voyages effectués par des Français et des étrangers. On y trouve des comptes-rendus des expéditions effectuées dans les colonies et également sur les territoires non-occupés. Quoique le *Bulletin* soit le porte-parole d'une société savante méridionale, il ne se voulait pas exclusivement régionaliste. De plus, il rapportait les nouvelles géographiques provenant du monde entier. C'est-à-dire que nous n'y trouvons aucune place distinguée pour les récits des Français du Midi. Les informations qu'on y trouve sont factuelles et portent sur les généralités. Les récits personnels manquent, le récit de voyage n'est pas un genre privilégié. Le contenu du bulletin souligne également le fait que l'intérêt pour l'Afrique du Nord a baissé au début des années 1880 et qu'il se tournait vers le Sahara, le Maroc, l'Afrique centrale (Sénégal, Tombouctou, Cameroun, Soudan, Congo), le Transvaal, le Madagascar et le Transsaharien⁷²⁶. Certes, la revue contient des informations sur les voyages scientifiques et sur les missions ; des initiatives individuelles comme les voyages touristiques n'y sont pas présentes. Nous y avons trouvé un seul texte issu de voyage et relatant le Maghreb :

⁷²⁶ Ce constat fut corroboré par les fonds des Archives nationales d'outre-mer qui contiennent entre autres les rapports des missions et des correspondances officielles ou privées des participants. Voir : ANOM GGA 4H 33 et ANOM GGA 4H 34.

« Voyage en Tunisie. La Colonisation – Conférence de M. Ch. Causeret », *Bulletin de la Société de géographie de Marseille*, 1900. pp. 373-383.

Dans l'ensemble, nous pouvons voir que la presse marseillaise consacrait également peu d'attention aux événements du Maghreb, mais elle traitait les nouvelles dans une autre mesure que la presse niçoise. Les articles qui y paraissaient sont peu nombreux, mais il est plus fréquent que de longs textes explicatifs soient mis à la Une. Les textes s'occupent des généralités, des problèmes, ainsi que des événements contemporains et historiques. Ils tentaient de peindre une image réelle sur les acquisitions et osaient critiquer le système colonial. Pourtant, vu que Marseille fut l'un des lieux les plus importants du lobby colonial, l'apparition du sujet dans la presse est rare. Le contenu des articles est plutôt décourageant et soutient ainsi l'idéologie des anticolonialistes. Ils demandent des réformes mais ne nient pas que la France ait besoin des colonies. Les textes viatiques manquent entièrement. Comme dans la presse niçoise, nous n'y avons trouvé aucune trace de voyage effectué, ni de récit de voyage publié.

Conclusion

La brève étude de la presse niçoise, aixoise et marseillaise montre que le public lecteur était régulièrement informé sur les événements majeurs des colonies à travers des articles venus des agences de presse de Paris et par les télégrammes envoyés directement des colonies. Grâce aux correspondants, les journaux partageaient également les avis de l'étranger et le résumé du contenu de la presse étrangère sur les plus importants sujets. Ces trois types de sources étaient essentiellement à l'origine de l'image que les lecteurs méridionaux pouvaient se faire sur les colonies à partir des journaux provinciaux.

Les sujets concernaient avant tout les manœuvres militaires, les expéditions, la vie politique et d'importantes questions sociales. En réalité, la presse locale s'occupait d'une grande variété de thèmes liés à la vie aux colonies, aux questions politiques et diplomatiques, à l'administration coloniale et la cohabitation des deux peuples (colonisateurs et colonisés). La presse locale faisait l'économie de la présentation des nouvelles des colonies et se contentait de mentionner les événements les plus importants, sans commentaire dans la plupart des cas. Les nouvelles figuraient en général à l'avant-dernière page des feuilles, rangées parmi les dépêches ou les télégrammes. La place des textes était parfois incertaine car ils ne pouvaient pas être

classés parmi les nouvelles de l'étranger ni parmi les nouvelles locales non plus. Les événements majeurs (comme la signature des contrats protectoraux, les deux crises marocaines et les insurrections) recevaient des rubriques spéciales, directement dédiées au sujet.

Le Maghreb recevait une certaine place dans les feuilles mentionnées, mais surtout sous forme d'articles courts de quelques lignes. Les principaux événements, avant tout des conflits (avancée de la conquête, insurrections, émeutes, agressions), apparaissaient régulièrement dans les colonnes des journaux locaux. Les nouvelles traitées ne concernaient pas exclusivement la France : on parlait aussi des colonies britanniques. Le conflit au Transvaal et la révolte en Chine recevaient entre autres une attention particulière dans tous les journaux consultés.

En 1884, les colonies de l'Afrique du Nord étaient le plus souvent évoquées à l'occasion des élections et à propos du choléra qui menaçait l'ensemble de la France. En 1889, le « malaise tunisien » intéressait les feuilles. En 1894 et 1896, le Maghreb n'intéressait pas les feuilles, leur attention portait sur les explorations dans le Sahara et en Afrique occidentale française. Dans les années 1905 et 1911, les journaux s'intéressent évidemment à la question marocaine et éliminent les deux autres pays du Maghreb de leur angle de vue. En règle générale, nous voyons l'attention tournée vers les nouvelles acquisitions et les problèmes autour de leur intégration dans le système colonial. C'est ainsi que la Tunisie pouvait intéresser les feuilles en 1889, tandis que cinq ans plus tard elle n'a pas apparue si fréquemment dans les colonnes des journaux. Notre sondage montre qu'à partir des années 1890, les territoires plus anciens, comme l'Algérie et la Tunisie, ne sont présents qu'à l'occasion d'événements bouleversants. En ce qui concerne les nouvelles de l'étranger, les feuilles privilégiaient unanimement les pays d'Europe occidentale. Pourtant, elles rapportaient les événements du monde entier et s'occupaient ainsi des pays lointains sans liens diplomatiques forts avec la France, comme le Cuba ou le Pérou. Quelques pays situés dans la sphère d'intérêt français, comme l'Égypte, l'Indochine et le Madagascar, figuraient nettement plus souvent dans la presse que les pays du Maghreb. Ces derniers paraissaient ainsi bien connus, intégrés à la France et relativement calmes (malgré les insurrections, les émeutes et tous les autres conflits entre colons et autochtones.)

Le contenu des journaux (surtout celui de *La Provence nouvelle*) nous montre également le souci d'encourager les voyages touristiques vers les colonies de l'Afrique du Nord. Nous trouvons ainsi des publicités de la compagnie P.L.M. qui propagent diverses façons de voyager en Algérie et en Tunisie. Les prix, les nouveaux horaires et services ont été régulièrement mis à jour. Des offres spéciales apparaissent aussi, comme des « voyages circulaires à itinéraire fixe » ou des « voyages à itinéraires facultatifs » en Algérie et en Tunisie, des horaires à

l'occasion des fêtes, des informations sur les lignes vers les stations hivernales, ainsi que sur les « trains de plaisir » servant les touristes désireux de luxe. L'apparition fréquente des publicités montre que les lecteurs de la région étudiée faisaient partie du public cible des activités du P.L.M., et nous permet de conclure que le nombre des touristes participant aux voyages organisés était significativement plus élevé que celui des auteurs des récits de voyage.

Le fait que les voyages manquent quasi entièrement de la presse méridionale nous mène vers une conclusion importante. D'une part, nous devons encore plus valoriser la place occupée par la presse parisienne dans le transfert des connaissances et risquer de prononcer que la presse du Midi ne portait pas d'attention aux voyages. Il faudrait également étudier combien la presse parisienne spécialisée aux voyages fut lue dans la région dans la période, pour tirer des conclusions sur la véritable image que le lectorat moyen pouvait avoir sur les colonies. Sans cela nous pouvons seulement constater que les organes de la presse du Midi de la France n'ont pas attribué d'importance aux récits de voyage sur l'Afrique du Nord. Il est frappant aussi que nous ne voyons pas de changement considérable sur la considération de la question coloniale au cours des trente années étudiées. Les nouvelles des colonies occupaient plus de place dans les journaux au moment des événements majeurs (occupation des territoires stratégiques importants et conflits internationaux), sinon la presse provinciale se concentrait quasi uniquement sur les questions d'intérêt local et régional.

Les feuilles analysées confirment que les articles informaient les lecteurs sur les actualités de l'empire colonial. En même temps, les textes vulgarisateurs des connaissances sont rares dans les quotidiens. Si la presse régionale publiait des textes littéraires sous forme de feuilletons, aucun récit de voyage n'a été publié sur l'Afrique du Nord dans la période étudiée. Nous ne pouvons pas complètement exclure la présence des textes viatiques dans les colonnes des journaux ; pourtant, la probabilité de l'occurrence de cette sorte de texte est minime. Il est sûr que leur nombre n'était pas considérable et même s'ils apparaissaient, ils ne pouvaient pas considérablement influencer l'opinion publique. Les bibliographies publiées régulièrement dans les feuilles montrent que la presse régionale ne trouvait pas important de mentionner les récits de voyage publiés sous forme de livre. Néanmoins, nous ne pouvons pas dire que le public lecteur ne témoignait d'aucun intérêt pour les textes viatiques car les bibliographies indiquaient régulièrement la parution des nouveaux numéros du *Journal des Voyages* et du *Tour du Monde*. Ce qui est de notre point de vue le plus important, c'est que la presse méridionale ne s'intéressait pas aux voyages, ne publiait qu'exceptionnellement de textes viatiques, et les récits de voyage

publiés dans la presse méridionale ne pouvaient pas ainsi devenir de vrais formateurs de l'image créée sur le Maghreb colonial.

12. L'Image de l'Afrique du Nord dans les récits de voyage français

Introduction

Les ouvrages critiques et l'étude des récits de voyage montrent que l'Afrique du Nord était une destination préférée de l'élite française depuis le début du XIX^e siècle⁷²⁷. Des grands voyageurs et des personnages connus ont respectivement rendu visite sur le territoire à des raisons très divers. Pierre Loti, Charles de Foucauld, Eugène Fromentin, Théophile Gautier, Guy de Maupassant, Elisabeth Eberhardt⁷²⁸, pour ne mentionner que quelques noms souvent repris, ont tenté de peindre l'ambiance locale et tous les segments de la vie nord-africaine⁷²⁹. Des écrivains et des hommes politiques se sont occupés des problèmes de la société locale et ont documenté leurs voyages, comme André Gide et Napoléon III. Les récits de voyage étudiés par des chercheurs tels que Colette Zytnicki, Habib Kazdaghli, illustrent combien l'élite parisienne a participé au tourisme colonial. En même temps, nos recherches montrent que la province s'intéressait également pour les colonies du Maghreb, même si leur enthousiasme était sans doute plus modeste⁷³⁰.

L'étude des récits de voyage parus dans le Midi de la France a abouti à un résultat inattendu. Contrairement à notre hypothèse initiale, nous avons relevé un intérêt très modeste pour les voyages dans les Maghreb et encore plus faible pour l'écriture des récits de voyage. Un texte paru en 1905 à l'occasion de l'Exposition coloniale énumère les voyageurs provençaux les plus connus depuis l'Antiquité. Pourtant, il ne mentionne aucun voyageur qui aurait parcouru le Maghreb dans la période étudiée⁷³¹. Les œuvres que nous avons trouvées aux

⁷²⁷ Franck Laurent, *Le voyage...*, op.cit., p. XI-XV

⁷²⁸ Grace au temps qu'elle avait passé parmi les autochtones, elle a décrit d'une façon sensible l'Altérité, pourtant, son œuvre était ignorée par ses contemporaines. Voir : Alain RUSCIO, *Le credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français XIX^{ème}-XX^{ème} siècles*, Paris, Éditions Complexe, 1995., p. 17.

⁷²⁹ Alain Ruscio distingue plusieurs « genres » à l'intérieur des textes coloniaux, qui représentent les différentes perceptions du monde colonial. Il mentionne ainsi les « opinions politiques » (comme Jules Ferry, Paul Doumer, Jean Jaurès, Albert Sarraut), les « cris d'alarme » (comme Albert Londres et Andrée Viollis), les « témoins » (comme Guy de Maupassant et Victor Segalen), les « opinions esthétiques » (comme Delacroix, Paul Gauguin, Picasso), les « récits de fiction » (comme Jules Verne et Pierre Loti). Il nomme également des voix originales comme celle d'Elisabeth Eberhardt ou Louis Veuillot. Voir : Alain RUSCIO, *Le credo de l'homme blanc...*, op.cit., p. 15-18.

⁷³⁰ De cela témoigne entre autres les œuvres retrouvées parmi lesquelles le nombre des publications lyonnaises est remarquablement élevé : Mme P. Blin, *Voyage en Tunisie, Algérie, Espagne : 7 février – 12 avril 1904*, Lyon, Imprimerie Waltener, 1904. ; Eugène Bruchon, *Les Lyonnais en Algérie*, Lyon : Imprimerie d'A. Geneste, 1912. ; Valéry Mayet, *Voyage dans le sud de la Tunisie*, Montpellier, Imprimerie de Boehm et fils, 1886. ; Casimir Chiousse, *Mon voyage chez les cheminots d'Algérie*, Grenoble : Bureau-Directeur de la Fédération, 1907.

⁷³¹ Henri BARRÉ, *Voyageurs et explorateurs provençaux*, Marseille, Barlatier, 1905.

archives et bibliothèques d'Aix-en-Provence, de Marseille et de Nice, ainsi que sur le site de la Bibliothèque nationale française, nous montrent que les voyageurs de la région ne considéraient pas important de participer au transfert des connaissances sur les colonies maghrébines⁷³².

Nous avons analysé les textes de quatre auteurs, Paul Sabatier, Francis Drouet, Ernest Fallot et Marius Bernard, dont les objectifs et le style étaient différents. Francis Drouet est le seul voyageur dont l'œuvre correspond à nos paramètres de recherche originaux. Le récit de voyage de Paul Sabatier est resté à l'état de manuscrit, réservé en principe à un public très restreint, quelques personnes proches de l'auteur. Il ne pouvait pas ainsi exercer un effet direct sur l'opinion publique. Le texte est pourtant, valeureux : d'une part il montre les caractéristiques typiques des récits de voyage touristique, d'autre part, il a été rédigé par une personne que l'on connaissait à son époque et dont le nom est connu même aujourd'hui. Marius Bernard a rédigé une œuvre monumentale de plus de mille deux-cents pages qui était le résultat d'un parcours approfondi dans les trois pays du Maghreb. Cependant, il a publié ses volumes à Paris, ce qui montre qu'une œuvre d'une étendue aussi importante ne pouvait pas sortir en province. Ernest Fallot a rédigé une œuvre par excellence de la propagande coloniale, mais publiée, elle aussi, à Paris. Néanmoins, comme toutes les deux œuvres sont des pièces importantes de la littérature des voyages, nous allons consacrer un chapitre à leur présentation⁷³³.

En ce qui concerne la présentation des ouvrages français choisis, nous allons procéder à une manière différente de celle que nous avons utilisée dans le cas des textes hongrois. La structure et le contenu des textes justifient que les récits de voyage soient traités dans des sous-chapitres distincts. Comme nous avons suffisamment souligné les particularités des voyages touristiques en Algérie et en Tunisie dans les chapitres précédents, nous nous contentons dans

⁷³² Nous pouvons mentionner les Congrès de l'AFAS organisés en Algérie et en Tunisie, la XX^e session du Congrès national de la géographie organisé à Alger, la XXIII^e à Oran en 1902, les voyages d'étude organisés en Tunisie par René Millet et M. Cambier. Le nom de René Millet en tant qu'hôte figure dans l'avant-propos de quelques œuvres. Voir par exemple : A. Baudouin, *En Tunisie*, Baugé, Imprimerie Daloux, 1900. ; Sans auteur : *Caravanes d'instituteurs et d'institutrices. En Tunisie, voyage d'études 1904. Compte-rendu de l'excursion organisée par M. Cambier*, Coulommiers, imprimerie de P. Brodard, 1904.

⁷³³ Nous remarquons que certains récits de voyage que nous connaissons, ne recevront pas de place dans le chapitre suivant. Il s'agit d'un ouvrage de Charles Causeret intitulée « Voyage en Tunisie (9-27 avril 1900) » auquel le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* fait référence dans sa bibliographie mais dont nous n'avons retrouvé aucun exemplaire. Le récit de voyage critique de Victor Adhémar intitulé « Mirages algériens », trouvé trop tard pour être intégré à notre thèse de doctorat, sera également absent de l'analyse. Voir : J-L : « Voyage en Tunisie, la colonisation, Conférence de M. Ch. Causeret », in : *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, tome XXIV, n°4, 4^{me} trimestre 1900., p. 373-383 ; Le même organe mentionne dans sa bibliographie une œuvre écrite par Charles Causeret sur ledit voyage, pourtant nous ne l'avons pas retrouvé : *Voyage en Tunisie (9-27 avril 1900)*, Marseille, Imprimerie Méridionale. Pour la référence voire : *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, tome XXIV, n°4, 4^{me} trimestre 1900, p. 464. ; Victor Adhémar, *Mirages algériens. Le voyage pratique*, Toulouse : Édouard Privat, Libraire-Éditeur, 1900.

la suite de souligner les caractéristiques les plus importantes de chacun des récits de voyage, et attirons l'attention sur les éventuelles différences entre les textes.

Nous notons également que nous disposons d'une quantité inégale d'informations sur les auteurs. Les notices biographiques que nous avons trouvées ne sont pas, à l'exception de Paul Sabatier, suffisantes pour dessiner leur portrait.

12.1. Ernest Fallot : un fervent soutien de la cause coloniale

Ernest Fallot, en tant que membre de la Société de Géographie de Marseille, a effectué plusieurs voyages dans le Maghreb colonial. Géographe, il s'est spécialisé à l'étude de la Tunisie. Supporteur fervent de la colonisation, il s'intéressait pour l'ensemble des colonies africaines. Il a publié plusieurs ouvrages sur la géographie des colonies nord-africaines et sur le Sénégal. Parmi ces ouvrages, deux sont des récits de voyage. L'œuvre intitulée *Par-delà la Méditerranée. Kabylie, Aurès, Kroumirie*, publié à Paris par l'éditeur E. Plon, décrit un trajet effectué au printemps de 1884⁷³⁴. Fallot a documenté ses souvenirs au jour le jour depuis le 2 mars jusqu'au 16 avril, mais la description est interrompue au moment où le voyageur arrive à Tunis. Nous traitons cette œuvre à part car elle fournit un exemple excellent de la manifestation de la propagande coloniale incarnée dans un récit de voyage et reflète en même temps les avis de l'élite méridionale colonialiste. L'autre texte, intitulé *Une excursion à travers la Tunisie centrale* décrit brièvement l'entourage de Téboursouk où il faisait escale en allant de Tunis à Kairouan⁷³⁵. Cet ouvrage n'a pas pu considérablement contribuer au transfert des connaissances sur la Tunisie car il a été diffusé en un nombre d'exemplaires. Pour cette raison, nous n'allons que le mentionner, tandis que nous nous concentrons sur le contenu propagandiste de l'autre œuvre.

12.1.1. L'Algérie d'Ernest Fallot : un éloge de la colonisation française

Le parcours de Fallot a été effectué dans une période où les voyages touristiques étaient déjà à la mode en Algérie mais où la Tunisie venait seulement d'être intégrée à l'empire. Ce fait est le premier facteur d'importance du texte. Nous remarquons aussi que le voyageur n'a pas voulu parcourir les endroits touristiques, mais visitait les lieux d'habitat des tribus vivant isolées des centres coloniaux. Le texte porte les traits les plus caractéristiques des récits de voyage touristiques de l'époque au sens où l'auteur consacre une attention particulière aux paysages et à ses impressions. Pourtant, il se distingue aussi de ces textes à cause de son itinéraire et de la forte présence des propos colonialistes clairement prononcés. Fallot voulait non seulement voir

⁷³⁴ Ernest FALLOT, *Par-delà la Méditerranée. Kabylie – Aurès – Kroumirie*, Paris, Plon, 1887.

⁷³⁵ Ernest FALLOT, *Une excursion à travers la Tunisie centrale*, Marseille, Typographie et Lithographie Barlatier et Barthelet, 1890.

des paysages peu étudiés, mais aussi instruire les autochtones, ce dont il témoigne dans son texte :

« C'est ainsi que j'ai eu l'occasion, sous la tente du Chaouïa, d'expliquer quelques vérités de l'ordre économique, qui, si elles étaient mieux comprises, faciliteraient le rapprochement des vaincus avec les vainqueurs. J'espère avoir laissé quelque impression utile dans l'esprit de ces hommes simples et ignorants, mais qui m'ont paru avoir du cœur et de l'intelligence⁷³⁶ »

Par cela, il exprime aussi clairement comment il se rapporte aux autochtones. L'image qu'il peint est proche de celle du « bon sauvage », ouvert aux changements et capable de se développer.

Si Fallot visait à décrire les parties alors inconnues des colonies, nous ne nous occupons pas de la présentation de cette image car elle ressemble à celle des autres voyageurs. Dans ce sous-chapitre, nous mettons l'accent sur les éléments principaux de la propagande coloniale qui apparaissent dans le texte. Nous présentons ainsi les idées que développaient les colonialistes méridionales sur l'Afrique du Nord et sur la nécessité de la colonisation.

Fallot a profité de toutes les occasions pour développer ses pensées sur le système colonial. Par conséquent, le sujet apparaît dans tous les chapitres de son livre. Son objectif était, comme l'a voulu la propagande coloniale, de souligner les bienfaits apportés par les Français et le profit économique que les colonies pouvaient garantir. Il reprend les sujets majeurs que d'autres voyageurs évoquent souvent à propos de la colonisation. Ainsi les effets de la colonisation sur la culture autochtone, le christianisme et l'Islam, ou l'histoire de la colonisation. Il s'occupe de l'opinion publique de son époque. Il présente des voix qui sont contre la colonisation officielle, gérée par l'État, et pour la colonisation libre, qui n'était pas contrôlée mais dépendait uniquement de l'envie d'entreprise de quelques « hommes hardis »⁷³⁷. Il traite également de sujets secondaires en relation avec les plus grands problèmes auxquels la colonisation française devait faire face. Il parle des tentatives d'augmenter le nombre des colons sur les territoires occupés. Il mentionne ainsi le sort des Alsace-Lorrains installés dans les environs de Tizi-Ouzu⁷³⁸. Il fait référence également à l'aggravation des conditions de vie des autochtones à travers l'exemple des orphelins et des « bandits » qui mendiaient partout pour

⁷³⁶ Ernest FALLOT, *Par-delà la Méditerranée...*, *op.cit.* p. 183.

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 237.

⁷³⁸ *Ibid.*, p. 34.

acquérir quelques maigres sous⁷³⁹. Il s'occupe de la vie politique et la « constitution » kabyle afin de montrer les origines de leur résistance vis-à-vis du nouveau régime⁷⁴⁰.

Fallot cherche, tout au long de son récit, à justifier la nécessité de la colonisation. Comme la plupart des voyageurs, il souligne que la France est l'héritière de l'Empire Romain⁷⁴¹ et elle devrait continuer sa mission d'étendre la présence chrétienne partout dans le monde⁷⁴². Pourtant, cette liaison n'étant pas toute naturelle, il souligne aussi les efforts que les Français avaient déjà faits pour acquérir le territoire :

« Labourer entre deux alertes le champ trop étroit des concessions primitives, dans l'espoir d'en recueillir à peine de quoi ne pas mourir de faim ; avoir à se défendre et à défendre sa famille contre un ennemi féroce, toujours prêt à paraître à l'improviste pour incendier les récoltes et assassiner les colons ; se débattre sans cesse sous l'étreinte impitoyable de la fièvre qui mine les corps les plus robustes et brise les énergies les plus solides ; voilà ce qu'était la vie aux temps héroïques de la colonisation algérienne. Aujourd'hui, cette première période a pris fin, et les successeurs des défricheurs du début récoltent en paix les fruits de ces sanglantes semailles. Les indigènes sont soumis, et la terre est domptée. Les héros du travail ont vaincu, non sans laisser plus d'un cadavre sur la brèche⁷⁴³. »

Il souligne donc que les territoires ont été occupés au prix de sacrifices importants. D'après lui, le résultat de ses efforts étaient visibles car l'économie fleurissait. Cependant, il a fondé ses idées sur les exploitations modèles qu'il avait visitées l'une après l'autre. Il a observé la *ferme de Figuier* de Boufarik⁷⁴⁴, plusieurs exploitations modèles à Tizi-Ouzou⁷⁴⁵, et une exploitation viticole dans l'entourage de Philippeville, notamment à Jemmapes⁷⁴⁶. Il a également visité Ménerville, un village qui disposait alors d'une grande population européenne et qui s'est développé visiblement grâce à la présence de celle-ci⁷⁴⁷. Fallot considère que ces endroits

⁷³⁹ *Ibid.*, p. 46.

⁷⁴⁰ *Ibid.*, p. 55.

⁷⁴¹ L'évocation constante des similitudes des deux grands empires montre également combien l'idéologie colonialiste était présente dans l'esprit des hommes moyens. Les voyageurs reprennent sans cesse ce que les grands penseurs de la colonisation du siècle, comme Onésime Reclus, ont également accentués. Voir entre autres : Alain RUSCIO, *Le credo...*, *op.cit.*, p. 117.

⁷⁴² Ernest FALLOT, *Par-delà la Méditerranée...*, *op.cit.*, p. 221.

⁷⁴³ *Ibid.*, pp. 18-19.

⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁷⁴⁵ *Ibid.*, p. 37.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, pp. 225-227.

⁷⁴⁷ *Ibid.*, p. 28.

exceptionnels illustrent bien les résultats des Français et justifient également pourquoi le pays avait besoin de ces colonies. Pourtant, comme les touristes en général, il ne visite que les endroits que ses guides lui avaient montrés. Ainsi, sa perception ne pouvait pas être complète.

Selon Fallot, la cause économique était la plus importante pour soutenir l'œuvre coloniale. À l'occasion de ses excursions, il a trouvé des territoires en voie de développement, susceptibles d'apporter de véritable profit dans un avenir proche. Pourtant, il souligne que sans l'adaptation des méthodes plus modernes, aucun profit n'est garanti. Il note avec contentement que les autochtones empruntaient déjà quelques usages européens, comme la culture de la pomme de terre⁷⁴⁸. Biskra est aussi un gage du succès économique grâce à ses puits artésiens et ses dattiers. Il souligne aussi que le territoire pourrait permettre la cultivation massive d'autres végétaux importants comme l'orange, la mandarine, le blé et l'orge, et il ajoute que la culture cotonnière pourrait aussi être développée. Cependant, il précise que sans la construction du chemin de fer, les colonisateurs ne pourront pas véritablement profiter de la récolte⁷⁴⁹.

Fallot accorde une place importante à la présentation des autochtones. Sa description est exemplaire car elle dépasse l'image habituelle et se concentre avant tout sur leur attitude vis-à-vis de la colonisation. Il passe du temps en compagnie des tribus et essaie de connaître leurs pensées et mesurer si elles étaient prêtes à accepter le système.

Il considère que les autochtones se développaient différemment et plus lentement au cours de l'histoire car ils ne connaissaient pas les institutions et les pratiques européennes. Dans son récit, Fallot utilise des images impressionnantes pour illustrer la « simplicité » des habitants. Les paysages et les objets qu'il décrit en détails illustrent d'une façon sans équivoque la « primitivité » :

« Je n'ai plus ici pour me rappeler la civilisation lointaine que ma bougie qui brille dans l'obscurité. Tous les objets qui m'entourent me disent combien primitive est la société au milieu de laquelle je me trouve⁷⁵⁰. »

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p. 53.

⁷⁴⁹ *Ibid.*, pp. 99-106.

⁷⁵⁰ *Ibid.*, p. 163.

En même temps, il considère que leurs valeurs principales, l'hospitalité et l'amour de la famille sont exemplaires et enviabiles⁷⁵¹.

Il compare les Arabes et les Kabyles tout en soulignant la différence de leur attitude vis-à-vis de leurs traditions et des changements apportés par la colonisation. Il est plus indulgent avec les Kabyles, tandis qu'il méprise les Arabes :

« Pour l'Arabe, la notion même du progrès n'existe pas ; son état social tout entier découle du Coran, et tenter d'y changer quoi que ce soit, c'est porter une main sacrilège sur une institution presque divine. Le Kabyle, au contraire, distingue très nettement la religion, qui reste pour lui dans le domaine de l'âme et de la conscience, des institutions civiles et politiques qui sont déterminées par l'intérêt général, en dehors de toute considération religieuse⁷⁵². »

D'après Fallot, ni les Arabes, ni les Kabyles ne se développaient pas suffisamment, mais les causes en résidaient dans tous les deux cas ailleurs. Tandis que les Kabyles ne pouvaient pas profiter du progrès à cause de la structure économique mise en place, les Arabes étaient fanatiques et s'opposaient par principe à tous les efforts modernisateurs⁷⁵³. Pour illustrer leur inclination aux péchés, il souligne qu'ils ont emprunté quelques usages européens, interdits par le Coran. Fallot mentionne ainsi l'abus de l'alcool⁷⁵⁴ et le mariage avec les Européens⁷⁵⁵.

Il pointe que les Arabes ne savaient pas et ne voulaient pas fructifier les terres mises à leur disposition, les Français commettaient ainsi une erreur quand ils les ont loués aux autochtones⁷⁵⁶. L'autre signe qui rend évident les différences entre les Arabes et les Kabyles est, selon Fallot, la participation à l'éducation. Tandis que les Arabes refusent l'éducation, les Kabyles apprennent vite car ils sont intelligents et ils ont la volonté de s'instruire⁷⁵⁷.

Les Arabes sont définis comme un peuple qui profitait de toutes les occasions pour exprimer leur mécontentement et pour se révolter. Pour cette raison, Fallot met l'accent sur la présentation des émeutes organisées par les résistants arabes. Pourtant, malgré le fait qu'il considère les Kabyles comme plus pacifiques, lorsqu'il parle des insurrections, il ne fait pas de

⁷⁵¹ *Ibid.*, p. 55.

⁷⁵² *Ibid.*, pp. 61-62.

⁷⁵³ *Ibid.*, p. 70.

⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 74.

⁷⁵⁵ *Ibid.*, p. 78.

⁷⁵⁶ *Ibid.*, p. 84.

⁷⁵⁷ *Ibid.*, pp. 63-64

différence entre les deux ethnies. Il mentionne ainsi les événements le plus incontournables, comme la lutte d'Abd el-Kader, ainsi que les insurrections de 1871 et de 1879⁷⁵⁸. Il souligne que la résistance des Arabes à tout progrès ralentit significativement l'expansion de la culture européenne :

« Je me demande si le cadavre que je viens de voir n'est pas le symbole de l'avenir réservé à la race arabe tout entière. Saura-t-elle accepter la loi du progrès qui s'impose maintenant à elle, ou n'est-elle pas plutôt destinée à périr à notre contact, écrasée sans pitié sous le rouleau de la civilisation⁷⁵⁹ ? »

Il ne comprend pas la réaction hostile des autochtones car d'après lui, la présence européenne est partout bénéfique. Il souligne les avantages économiques mais parle aussi de l'installation des écoles⁷⁶⁰ et de la création des emplois qui devraient permettre aux autochtones de devenir égaux aux Français⁷⁶¹. De plus, la présence française est importante au niveau moral : « Il ne faut pourtant rien exagérer. Le triomphe de nos armes a apporté dans les Aurès un bienfait inappréciable qui y était inconnu auparavant : la paix⁷⁶². »

Malgré l'éloge de la colonisation, il ne cache pas ses inconvénients. Il s'occupe déjà au début de son récit de voyage de l'un des principaux problèmes de l'occupation, la transformation de la société locale :

« Mais, bien qu'elle ait constitué un progrès incontestable, si l'on se place au point de vue européen, il est douteux qu'elle ait eu pour résultat une amélioration dans le bien-être des populations qui l'ont subie. En effet, il paraît établi que le peuple arabe serait plutôt en voie de décroissance. Le passage d'un état social primitif à un autre plus avancé lui a-t-il été funeste ? ou bien faudrait-il chercher ailleurs les causes de ce phénomène ?... On explique cette diminution par de nombreux décès et par une forte émigration vers Alger. Ainsi finira probablement la race arabe ; ses débris, repoussés des campagnes, se rejeteront sur les villes,

⁷⁵⁸ *Ibid.*, pp. 172-173.

⁷⁵⁹ *Ibid.*, p. 83.

⁷⁶⁰ *Ibid.*, p. 212.

⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 182.

⁷⁶² *Ibid.*, p. 204.

où ils trouveront à gagner leur vie plus facilement, et ils se mêleront avec les Maures, ce résidu de toutes les nations qui ont successivement occupé l'Afrique du Nord depuis l'antiquité⁷⁶³. »

Il démontre que le régime civil introduit dans les régions isolées ruine les usages locaux et appauvrit en même temps les autochtones⁷⁶⁴. Il avoue la responsabilité des Français dans l'insurrection kabyle en 1871, car ils ont imposé un système politique et économique que les autochtones ne voulaient pas⁷⁶⁵. Il mentionne également les abus des Français : « En réalité, rien n'oblige à dépouiller les tribus de toutes les terres qu'elles occupent ; personne n'ignore que des abus ont eu lieu ; mais ils ont été dénoncés à l'opinion publique et il sera facile de les éviter à l'avenir⁷⁶⁶. »

Le récit de Fallot est particulier dans son genre car il laisse entendre la voix de l'autochtone. Il interroge un Arabe sur la politique économique de la France. Celui-ci reproche aux colons d'avoir confisqué les terrains des autochtones et ainsi leur seule source de revenu. Mais Fallot explique que cet acte polémique était nécessaire car il s'agissait en réalité de « mettre en valeur des terres incultes, implanter en Algérie une population française, développer le commerce et l'industrie de la colonie aussi bien que de la mère patrie, voilà le but réel de la colonisation. » Pour prouver qu'il n'était pas du même avis, il cite des statistiques sur la production agricole et le commerce. Les chiffres montrent que la colonisation est bénéfique pour les autochtones car non seulement l'économie donnait plus de profit mais aussi le cadre de vie des autochtones s'est amélioré. Il ajoute que « les conquêtes de la France républicaine sont avant tout et toujours des conquêtes civilisatrices⁷⁶⁷ » qui ne voulaient jamais nuire aux autochtones.

Il conclut que les Français ont certainement commis des erreurs, mais grâce à quelques changements du système en place, la colonisation pourrait devenir une affaire fructueuse. Il illustre cette théorie à propos de sa visite dans la Kabylie. Selon lui, trois choses suffisent pour véritablement développer la région : l'implantation des forces armées, la présence des représentants de la France qui accomplissent leur mission civilisatrice, et l'introduction de la justice française qui remplacerait les cadis. Il souligne également l'importance de la construction des routes qui relieraient les « points occupés militairement » et permettraient

⁷⁶³ *Ibid.*, p. 14.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, pp. 180-183.

⁷⁶⁵ *Ibid.*, pp. 207-208.

⁷⁶⁶ *Ibid.*, p. 231.

⁷⁶⁷ *Ibid.*, p. 265.

d'établir de nouvelles relations commerciales. Il mentionne l'importance de l'organisation des marchés hebdomadaires sur le territoire de chaque tribu et des marchés centraux qui pourront donner de l'élan à l'économie locale. Pour offrir quelque chose en échange de l'impôt que les autochtones payent, il propose que les colons s'occupent de l'aménagement des eaux et de la conservation des forêts qui pourront garantir la survie sur le territoire⁷⁶⁸. Il se pose également la question pourquoi ne pas utiliser les espaces incultes si une fois les autochtones ne sont pas capables de les rendre bénéfiques⁷⁶⁹ ? Selon Fallot, la politique coloniale algérienne avait des défauts, demandait des réformes, mais était dans l'ensemble bénéfique pour la métropole.

12.1.2. La Tunisie d'Ernest Fallot

Dans la deuxième partie de son récit de voyage, Fallot peint une image de la Tunisie récemment occupée. On apprend que le voyage a été accompli dans un cadre officiel car il a été « accompagné de deux guides aussi obligeants qu'érudits, MM. Reinach et Badelon, chargés par le ministre de l'instruction publique d'une exploration archéologique en Tunisie⁷⁷⁰. » L'objectif du voyage était ainsi d'étudier le pays et surtout ses habitants. Si la description de l'Algérie se concentre avant tout sur la confirmation des propos de la propagande coloniale, le style du texte change au moment où Fallot passe la frontière entre les deux colonies. Il devient descriptif, se concentre sur les paysages et les autochtones, sans véritablement concerner la structure politique du protectorat. Les réflexions théoriques et les avis sur la colonisation diminuent ainsi considérablement.

La partie de l'ouvrage qui s'occupe de la Tunisie est en réalité maigre en informations. L'auteur met l'accent sur la société des Kroumirs, qu'il présente seulement trois années après l'occupation de la Tunisie, ce qui rend le récit de voyage original. Pour aider les lecteurs de compléter des lacunes de son texte, il cite le titre des ouvrages qu'il avait lui-même consultés avant son voyage⁷⁷¹. Il n'est pas possible de catégoriser les pensées que Fallot partage car elles concernent plusieurs segments de la vie, sans toucher des questions jusqu'alors non-traitées.

⁷⁶⁸ *Ibid.*, pp. 208-212.

⁷⁶⁹ *Ibid.*, p. 231.

⁷⁷⁰ *Ibid.*, p. 297.

⁷⁷¹ *Ibid.*, pp. 177-178

Dans l'ensemble, il parle de la Tunisie comme d'un pays « désert et sauvage⁷⁷² » qui doit encore beaucoup changer. Elle gardait encore son caractère oriental, et elle était aussi un pays d'une histoire glorieuse dont témoignent les ruines que le voyageur observe à travers les vitres du train. La description des paysages et des scènes de vie illustre également ce constat. Malgré l'absence de l'eupéanisation dans les endroits visités, Fallot décrit que les voyageurs pouvaient se déplacer en toute sécurité⁷⁷³. La présence française était sensible déjà trois ans après la signature du contrat protectoral. Fallot était surpris par le nombre des militaires et l'absence des civils dans les rues des petits villages⁷⁷⁴. Il considère que la soumission de la Tunisie serait moins conflictuelle que celle de l'Algérie. Il prédit que les villes et les villages français vont se multiplier, comme en Algérie. Il note aussi que les enfants vont apprendre des erreurs de leurs parents et vont s'habituer facilement à la présence française⁷⁷⁵.

Dans un autre texte, plus court certes, intitulé *Excursions à travers la Tunisie centrale*, paru en 1890, Fallot dépeint ses impressions sur le pays. Ce livret d'une longueur de vingt pages n'a été imprimé qu'en vingt-cinq exemplaires, tous dédiés à des personnes précises. Le voyage a été effectué en 1889, cinq ans après son premier parcours tunisien étudié ci-haut. Dans ce récit de voyage, Fallot décrit les paysages, les ruines et l'histoire du pays. L'œuvre permet de comprendre l'importance du territoire et sa grandeur historique. Il présente un pays qui était le théâtre des événements importants d'une civilisation disparue. Néanmoins, il s'agit plus d'une description des ambiances et des sensations que d'un récit de voyage. La description concerne la région de Testour et les sites archéologiques environnants. Le récit est ainsi à la fois une présentation des sites importants de la Tunisie centrale et une commémoration du passé. Pourtant, il ne permet pas aux lecteurs de connaître le pays plus en détails.

12.1.3. La conclusion d'Ernest Fallot

Comme c'est souvent le cas dans les récits de voyage sur l'Afrique du Nord, Fallot termine son texte par une comparaison de l'ancien Carthage et de la Tunisie. Il considère l'invasion arabe comme un désastre, le seul responsable de la « décadence » du Maghreb. Dans ce concept, la France apparaît comme un pouvoir qui apporte des lumières et réintroduit la civilisation. Il

⁷⁷² *Ibid.*, p. 260.

⁷⁷³ *Ibid.*, p. 259.

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 271.

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 266.

conclut qu'« une autre France naissait et grandissait aux rayons du soleil d'Afrique, sur la rive méridionale de la Méditerranée⁷⁷⁶ ». Il prédit l'installation d'un demi-million de colons en Algérie et l'intensification du commerce. Selon lui, la présence française ferait disparaître la barbarie et le pouvoir des pirates. Il note également qu'un système plus proche de l'idéal serait établi car les colons pourraient désormais apprendre des erreurs commises en Algérie. Il suggère que les plus grandes difficultés de la colonisation sont déjà surmontées ; il faut pourtant investir encore pour améliorer la situation. Il ajoute que l'installation des Français sur le territoire est nécessaire, sinon, les colons ne pourront jamais arriver à leur but.

Dans l'ensemble, Fallot considère la colonisation comme un acte nécessaire et bien mérité. Il avoue les éventuelles erreurs du système mais il y voit dans l'ensemble une entreprise avantageuse. Il souligne l'importance économique de la soumission et de la modernisation des territoires et considère que la France n'a occupé les deux pays que pour aider les autochtones à se développer.

Comme la plupart de ses contemporains, il consacre une place importante à la description des paysages ; celle-ci étant destinée à souligner les véritables valeurs du territoire. Il se contente de présenter les endroits visités en quelques courtes phrases. Pourtant, son récit fait la différence par ses réflexions sur le fonctionnement et les finalités possibles de la colonisation. Il confère une importance visible aux conflits entre les autochtones et les Européens ainsi qu'aux différences entre les Arabes et les Kabyles. Pourtant, les rencontres et les vrais contacts sont absents des récits. Les sujets traités et le point de vue duquel Fallot présente les colonies montrent qu'il ne s'agit pas d'un récit de voyage touristique mais d'une œuvre clairement propagandiste. L'auteur reprend les propos des grands théoriciens de la propagande colonisatrice, comme Paul Leroy-Beaulieu ou Lucien-Anatole Prévot-Paradole, qu'il cite même dans son ouvrage. Toutes les images qu'il peint, les immeubles, les paysages, les objets et les habitants, soulignent la « primitivité » des autochtones comparés aux colons qui symbolisent le progrès et la modernité.

Le récit de voyage d'Ernest Fallot est ainsi un modèle par excellence des textes viatiques à visée propagandiste. Il montre un optimisme vis-à-vis de l'installation des Français dans les pays lointains et les tentatives d'un citoyen à se mettre au service de son État et accomplir une mission qui ne lui était pas exigée. Il a partagé son avis sur la colonisation directement, sans taire ses faces cachées. Nous n'y trouvons aucun signe de la naïveté des touristes qui

⁷⁷⁶ *Ibid.*, p. 299.

participaient à un parcours organisé et manipulé. Fallot partait en Afrique du Nord comme le représentant de la France colonisatrice et a voulu lui-même participer à la « mission civilisatrice ». Dans l'ensemble, il tentait en même temps convaincre les autochtones sur la nécessité de la soumission mais aussi l'opinion publique hésitante de son époque de la nécessité de la colonisation.

12.2. Francis Drouet : Au Nord de l'Afrique – Une critique du tourisme par un touriste

L'identité de Francis Drouet est la plus mystérieuse parmi les quatre voyageurs français. Les fonds des *Archives départementales des Alpes-Maritimes* sont les seules sources qui nous ont permis de nous renseigner sur sa vie ; pourtant, les informations reçues sont maigres. D'après celles-ci, il fut rentier à Nice à la fin de sa vie, et il est décédé le 21 décembre 1911. Le catalogue de vente après décès de ses biens nous laisse supposer qu'il était un homme riche, mort sans héritiers⁷⁷⁷. Il ne partage aucune information sur lui-même dans son récit de voyage non plus. Son texte est paru en 1896 à Nice.

Il décrit un parcours mi-touristique qu'il commence à Tunis et termine à Oran, après un court séjour au Maroc. Il a visité les endroits incontournables mais aussi des territoires délaissés par les principales voies touristiques. Si le début de son parcours est habituel, il s'écarte aussi de la norme et traverse l'Atlas, malgré les dangers que ses guides lui annoncent. Il décrit d'abord Carthage, puis son séjour à Tunis et à Alger. Il passe ensuite à la présentation de Bou-Saâda, de M'Sila, de Bordj-Bou-Arréidj, de Batna, d'El-Kantara, de Biskra et d'Oran. Il a fait une courte excursion au Maroc puis il est revenu à Oran.

Drouet ne donne pas la même importance à chacun des lieux, et il néglige parfois de mentionner les déplacements et les endroits qu'il visitait. Son texte est construit autour des thèmes, mais il suit également l'avancement du voyage. Il aborde ainsi les sujets les plus inséparablement liés à la culture nord-africaine, comme les souks, les fêtes locales, les traditions religieuses ou la vie dans le désert. S'il voulait décrire le Maghreb d'un point de vue original, sans répéter les propos de ses précédents, il ne pouvait faire que présenter les images habituelles plus longuement que d'autres touristes. L'ensemble de son œuvre est marqué par un ton hésitant entre celui d'un touriste moyen et d'un voyageur curieux.

En ce qui concerne les sujets et l'écriture du texte, l'œuvre de Drouet reflète les caractéristiques les plus typiques des récits de voyage sur l'Afrique du Nord. Le poids des informations mentionnées est fort différent. Comme les touristes en général, Drouet explique parfois longuement les détails moins importants, voire trop répandus. En revanche, il décrit brièvement des éléments culturels moins connus pour les lecteurs. Il développe les thèmes

⁷⁷⁷ Archives Départementales des Alpes-Maritimes. Sous-série 04O 84 : *Fonds de la préfecture : Dons et legs*. ; Sous série 185J 19 : *Fonds des commissaires-priseurs rue Gioffredo à Nice*.

habituels, reprend les stéréotypes et refuse d'entrer dans les détails. Pourtant, il veut sans cesse compléter la description des touristes et réussit à ajouter des informations. Nous remarquons une coexistence du point de vue touristique et d'un regard plus curieux, réflexif et minutieux dans l'ensemble de son récit de voyage. Par conséquent, certains sujets sont développés dans des chapitres autonomes, tandis que d'autres ne reçoivent qu'une attention marginale.

La description de Nemours illustre cet exemple. Drouet y consacre trois paragraphes seulement, en décrivant l'aspect général qu'il observe depuis le pont du paquebot. Ensuite, il consacre trois pages à l'embarcation qui emmène les passagers en ville. Il trouve cette manœuvre plus intéressante que la présentation de ville. Pour rendre son récit plus intéressant, il y ajoute un événement aventureux qui a failli provoquer la mort d'une jeune femme : la dame, voulant débarquer du paquebot, a été prise par la mer, et c'était grâce aux marins qu'elle en est sortie vivante.

L'importance conférée aux sites visités varie aussi. Carthage est décrite très brièvement, en une seule phrase qui ne se concentre pas sur l'endroit mais sur la sauvegarde du patrimoine : « Tous les objets ou vestiges de l'ancienne Carthage que l'on retrouve en faisant des fouilles sont conservés dans un petit musée attenant à l'ancienne chapelle et présentent un bien grand intérêt⁷⁷⁸. » La description du paysage citadin peut également s'avérer très courte :

« M'Sila compte 3000 individus environ et est partagée par l'Oued K'Sob ou rivière des roseaux. Sur la rive gauche s'élève le ksar, très peuplé, mais assez pauvre ; l'aspect en est tout à fait saharien. Pas un toit n'émerge de cette masse de pisé dont les cubes s'accrochent les uns aux autres et servent de logis à autant de familles. Sur la rive droite, grandit peu à peu la ville franque ; le bordj ou maison de commandant de l'administrateur se trouve à l'entrée, quand on arrive de Bou-Saâda. Le fortin contient le détachement ; le bureau des postes et télégraphes y est installé. »

L'auteur confie aux lecteurs la tâche d'imaginer une ville saharienne sans véritablement préciser les détails. Ces courtes descriptions corroborent l'idée que les voyageurs eux-mêmes ont compris qu'il n'y avait plus besoin de tout décrire en détails. Pourtant, certains éléments ne pouvaient pas manquer du récit.

⁷⁷⁸ Francis DROUET, *Au Nord...*, op.cit., p. 10.

12.2.1. Les éléments obligatoires

Malgré sa volonté de ne pas décrire le pays comme le faisaient les touristes, le texte de Drouet contient les éléments bien habituels. Nous n'énumérons pas tous les sujets car nous ne pourrions que répéter ceux présentés dans des chapitres précédents. Nous allons mentionner uniquement ceux qui sont exposés d'un angle différent que dans les récits de voyage déjà traités. Les thèmes concernent les habitants, les lieux et les usages locaux.

Drouet parle des habitants d'une manière similaire aux autres, mais, au lieu des citadins, il met l'accent sur les habitants du désert. Il souligne que les Arabes du désert ne sont pas pareils aux Arabes citadins ; pourtant, il n'explique pas des différences entre les deux groupes. Ses descriptions sont vides car elles se bornent à des activités typiques, sans véritablement caractériser les autochtones :

« Sur cette place, nous voyons des Arabes accroupis en lignes, qui vendent des dattes en pain, dont l'aspect est loin d'engager le passant ; des caroubes, des glands comestibles, des figues et des abricots secs, du sel en bloc et du bois de teinture⁷⁷⁹. »

Le même endroit permet à Drouet de parler des femmes :

« Les Juives que nous voyons n'ont pas le même costume que celles des villes du littoral, et le type n'est pas aussi pur. Quant aux femmes arabes, elles se vêtissent, pour la plupart, de cotonnade rouge vif et s'en enveloppent complètement, au point de ne garder qu'une ouverture de quelques centimètres pour se diriger⁷⁸⁰. »

Outre les endroits bien habituels de l'observation, Drouet profite de l'occasion des festivités pour décrire les habitants et leur comportement. La fête d'Aïd-el-Fould (fête des fèves) permet à l'auteur d'observer la société des « Nègres », et de décrire leurs costumes de fête et leur comportement. L'image est riche en couleurs mais donne à la fois l'impression d'un peuple

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 71.

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 72.

inférieur dans la hiérarchie des groupes humains. Drouet reprend même l'expression « sauvage » pour désigner leur musique et renvoie plusieurs fois à la simplicité de leurs outils et de leur habitat.

Il ne passe sous silence ni les malades, qui sont assez nombreux sur le territoire, ni la pauvreté des tribus du désert :

« Nous nous arrêtons au café-poste de Bir-el-Gorat : le délabrement de ce poste tout en terre séchée est complet, et la famille qui l'habite nous apparaît en guenilles. Le garde a, comme signe distinctif de son emploi, un burnous bleu tombant d'ailleurs en lambeaux. Par l'intermédiaire de l'interprète, je l'interroge sur ce qu'il gagne. Il me répond qu'il touche 30 francs par mois de l'Administration pour la surveillance du réseau télégraphique, et, de plus, la tribu lui donne en grain d'orge quelques charges de chameau⁷⁸¹. »

En ce qui concerne les groupes négligés par les touristes un seul apparaît dans le récit. Ce sont les Pères Blancs dont il parle de manière laconique : « [ils] portent le costume arabe, et lorsqu'ils se trouvent appelés dans les villes par leurs fonctions, échantent la *chechia* rouge contre le chapeau de soie, relevé seulement sur les côtés, que portent les ecclésiastiques⁷⁸². » Il ne partage aucune indication sur leurs activités et leur importance. Par conséquent, ils sont simultanément présents et absents dans le texte.

Les lieux décrits sont aussi les plus typiques, mais Drouet essaie de saisir les ambiances. Le café maure ne manque pas de son récit. C'est avant tout le lieu des délices : « Les consommateurs sont étendus à terre dans des poses familières ; ils prennent le moka, fument le hachich, jouent aux dames ou aux échecs ou font le kief⁷⁸³. » Pour entrer plus dans les détails, il explique l'effet du hachich sur le comportement des fumeurs. Il remarque lui-même l'obligation de parler des Ouled-Naïls dans les récits⁷⁸⁴. Il consacre deux pages à la description, sans véritablement dire des nouveautés aux lecteurs.

Drouet présente également quelques traditions qui illustrent la mode de vie locale et dont il fait connaissance dans les grandes villes. Il consacre un chapitre à la circoncision d'un enfant musulman et à la fête organisé à cette occasion. Être invité à une fête musulmane est rare

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 82.

⁷⁸² *Ibid.*, p. 5.

⁷⁸³ *Ibid.*, p. 17.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 76.

et passe pour un privilège. Il décrit le sacrifice des poules, une tradition qui se pratiquait trois fois par mois dans un endroit particulier à deux kilomètres d'Alger. Le sacrifice sert, selon les traditions, à guérir les malades. L'auteur parle d'un pèlerinage musulman et d'une fantasia lors de la visite du cimetière du Hamma. Il raconte le mythe de Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman et les traditions liées à son nom. Drouet décrit également « la fête des fèves à Alger », un événement tenu par les « nègres » de la ville près de la Mustapha, et les cérémonies funèbres musulmans.

D'une façon particulière, les repas reçoivent une place importante dans le texte. Ils y apparaissent comme l'essentiel des fêtes et des commémorations. À l'occasion de la description des événements autochtones, Drouet présente aussi ce que les invités ont mangé et comment. Le souk propose plusieurs plats traditionnels aux voyageurs : « Les keflaji vendent des viandes frites toutes ruisselantes d'huile. Les kebdajia débitent des petits morceaux de foie grillés, enfilés sur une minuscule brochette en bois⁷⁸⁵. » À l'occasion de la circoncision, « [l]es invités vont, par séries, manger du couscous au mouton ». Pendant les cérémonies funèbres « [d]ans les familles aisées, on se met à préparer du couscous ou du riz avec de la viande. Les pauvres sont invités à venir en manger jusqu'au moment où l'on fera la levée du corps⁷⁸⁶. » Un dîner chez le caïd donne l'occasion à Drouet de décrire un repas dans les détails. Invité chez le chef de tribu, le repas sort de l'ordinaire. Cependant, la description permet aux lecteurs de se faire une image sur les usages de l'élite autochtone locale. Le repas est organisé dans une ambiance de respect mutuel, suivant les rituels arabes, dont témoigne la fantasia jouée à l'honneur des invités. Le repas se compose d'une « sorte de potage gras avec de la pâte fortement pimenté », d'un agneau entier rôti, de poulets sautés aux abricots secs, des morceaux de mouton mélangé au couscous « arrosé d'un bouillon très épicé, appelé *merga* ». Le dessert comprend des dattes, des raisins secs, des amandes et du café⁷⁸⁷.

Dans l'ensemble, les descriptions de Drouet sont plus détaillées certes, mais, du point de vue thématique, il ne pouvait pas compléter les récits des autres voyageurs. Cela prouve encore une fois que la volonté du voyageur n'était pas suffisante pour combler les lacunes. Il fallait également tenir compte des possibilités (ou des obstacles) offertes par le territoire parcouru (comme les itinéraires limités) et des exigences du public.

⁷⁸⁵ *Ibid.*, p. 12.

⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 51.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, pp. 58-59.

12.2.2. Une critique du tourisme ?

Malgré le fait que Drouet ait repris les éléments typiques, il a rédigé consciemment son texte afin qu'il ne soit pas trop touristique. Il affirme à plusieurs reprises combien il méprise les touristes qui ne veulent pas en réalité connaître le pays mais seulement satisfaire les exigences de la haute société. Comme tous les voyageurs et touristes, il a passé du temps à Alger et à Tunis. Il néglige cependant de décrire les deux villes. Au lieu de la répétition des schémas, il propose une présentation de quelques traditions locales. Ce fait montre que les voyageurs conscients considèrent déjà à la fin du XIX^e siècle inutile de présenter en détails les grandes villes de l'Afrique du Nord. L'image de la ville coloniale paraît ainsi bien connue non seulement à Paris mais aussi en province. Drouet parle des endroits et des coutumes peu habituels qui enrichissent véritablement les connaissances des lecteurs, tout en gardant quelques éléments obligatoires des récits afin de légitimer son voyage.

Drouet critique les usages des touristes lors de sa visite au souk :

« Les souks reçoivent en général la première visite du touriste qui débarque à Tunis. Les descriptions qui lui en ont été faites verbalement ou qu'il a lues ont éveillé dans son esprit le vif désir de voir ces curieux bazars et de s'amuser de toutes ces choses particulières aux pays de l'Islam. S'il le veut, il peut parfaitement se passer de guide. Avec le moindre plan il trouve les voies qui, en quelques minutes, le conduisent au centre des bazars. C'est beaucoup plus amusant de se sentir seul, de s'orienter, de regarder tout à son aise. Le souvenir des endroits où l'on passe et des choses que l'on voit est plus intense et reste mieux gravé dans la mémoire⁷⁸⁸. »

Il ajoute ensuite que « [l]es autres souks présentent certainement un grand intérêt, mais il faut se placer au point de vue technique et le touriste ne demande généralement qu'à se récréer par la vue sans se fatiguer l'esprit⁷⁸⁹. »

Il est également conscient du caractère superficiel du regard touristique et souligne que « [...] le touriste pouvant quelquefois, sous l'impression du moment, ne pas se rendre compte

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 18.

de l'état normal d'un lieu et admettre comme fait habituel ce qui n'est qu'occasionnel⁷⁹⁰. » Il accuse ainsi les touristes de ne pas saisir l'essentiel des lieux et souligne qu'il ajoute des explications afin de compléter des lacunes laissées par des voyageurs-touristes précédents. Dans cet objectif, il cite des ouvrages critiques qui augmentent la valeur de son récit. Il rappelle l'œuvre de M. le colonel Trumelet⁷⁹¹ au long d'une page pour prouver l'importance des dattiers dans l'entourage d'El-Kantara et pour faire connaître les efforts des colons pour cultiver les fruits de ce territoire. Il cite également la *Géographie militaire* de A. Marga pour présenter la situation de la ville de Nemours (aujourd'hui Ghazaouet).

Drouet est le seul qui propose une explication du mot « souk » :

« On traduit ordinairement le mot souk par le mot marché, et les étrangers désignent le souk sous le nom de bazar. Il ne s'agit que de s'entendre sur l'appellation, la chose ne changeant pas. Les industriels, marchands ou artisans, appartenant à une même corporation, sont réunis pour le travail ou la vente et placés sous l'autorité d'un amin ou chef. Cet amin reçoit son investiture du gouvernement beylical et tranche les petits différends qui peuvent s'élever au sein de la corporation⁷⁹². »

Les « petits magasins » qui composent le souk sont décrits de l'extérieur et de l'intérieur, ce qui est rare dans les récits de voyage. Il avoue aussi que, contrairement à l'image exotique des souks, le lieu peut être désagréable pour les touristes européens : étroit, puant et chaotique. En même temps, il ne peut pas se débarrasser des images que les touristes peignent en général. Il raconte que tous les souks ont leur propres produits typiques, les artisans s'y réunissent pour fournir des produits que l'on ne retrouve pas en Europe⁷⁹³.

En même temps, malgré sa clairvoyance, il admet certains éléments de la propagande coloniale. Il ignore que les excursions ne sont pas choisies par hasard, ce dont il témoigne lors de la visite d'une plantation européenne :

⁷⁹⁰ *Ibid.*, p. 110.

⁷⁹¹ Corneille Trumelet, officier colonial et membre de la Société historique algérienne. Il a rédigé des œuvres vulgarisatrices et historiques sur l'Algérie coloniale. Voir plus en détails sur le site de la *Bibliothèque nationale de France* : <http://data.bnf.fr/documents-by-rdt/12125455/te/page1?type=work> (Consulté le 25 septembre 2023).

⁷⁹² Francis DROUET, *Au Nord...*, *op.cit.*, pp. 12-13.

⁷⁹³ *Ibid.*, p. 14.

« Nous quittons la pépinière pour nous transporter chez un maraîcher maltais, qui, à force de travail et de persévérance, a créé un jardin et y a établi un plan d'arrosage des mieux compris. Tous les arbres du nord et du sud, poiriers, pommiers, pruniers, noyers, abricotiers, pêchers, grenadiers, orangers, citronniers, cédratiers, sont réunis dans cet enclos. Dans un bassin assez vaste, une nuée de cyprins dorés s'ébattent et couvrent de courtes ondes ce lac en miniature. Nous ne nous faisons point faute d'offrir tous nos compliments à cet habile jardinier dont la propriété peut servir de modèle⁷⁹⁴. »

La description permet ainsi aux lecteurs d'imaginer un endroit prospère qui témoigne de la possibilité de transformer le désert en un vaste ensemble cultivé. Cette image fait non seulement allusion à la toute-puissance du colonisateur mais trompe aussi le lecteur.

Drouet termine tous les chapitres avec de brèves conclusions. Dans la plupart des cas, elles sont quasiment vides de sens. Voici le résumé du chapitre décrivant les marchés arabes : « La visite des souks de Tunis est très intéressante et laisse une impression profonde et tout agréable au visiteur⁷⁹⁵. » Il tire cette conclusion sans expliquer l'origine de son contentement. À propos de Biskra, il souligne qu'elle « est une cité importante par sa situation à la limite du Sahara algérien, et demande à être étudiée en détail, en raison de la diversité des choses qu'on y voit, quoique la ville ne renferme aucun monument⁷⁹⁶. » Cette étude détaillée manque cependant du récit. Nous n'apprenons pas plus sur « les choses qu'on y voit », sauf des palmiers qui peuplent son entourage et dont le rôle est incontestable dans le commerce de la ville.

La précision et la superficialité sont donc simultanément présents dans le texte de Drouet, ce qui montre une volonté de sortir de l'ordinaire et, en même temps, d'obéir aux lois éditoriales. Il attire notre attention sur le fait que les contemporains étaient conscients des aspects négatifs du comportement touristique et aussi du fonctionnement des voyages aux colonies. Ils ne pouvaient pas pourtant sortir du cadre bien établi car cet acte aurait baissé le nombre des lecteurs potentiels.

⁷⁹⁴ *Ibid.*, pp. 73-74.

⁷⁹⁵ *Ibid.*, p. 18.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 105.

12.2.3. La colonisation dans l'œuvre de Drouet

La colonisation n'est que marginalement évoquée dans le récit de Drouet. Dans l'ensemble, il souligne les mêmes phénomènes que d'autres voyageurs. La présence européenne se laisse aussi sentir jusqu'au désert. Drouet fait mention d'un pont de fer construit sur l'Oued Kantara et de la ligne télégraphique qui sert à assurer la liaison entre les villes occupées dans le désert.

Lors d'une halte dans l'Atlas, il mentionne la relation tendue entre les nomades et les Français :

« Les femmes et les enfants suivent à pied, ainsi que les kabyles qui ne nous jettent même pas un regard de curiosité ; leur visage est empreint d'une certaine fierté et semble faire comprendre que la réconciliation n'est pas entièrement faite⁷⁹⁷. »

Il consacre tout un chapitre de cinq pages à l'insurrection kabyle de 1871, sans tirer des conclusions ou partager son propre avis sur les événements.

Drouet termine son récit en décrivant le monument à Nemours, installé pour commémorer les soldats qui ont perdu leur vie dans la lutte contre Abd-el-Kader. Utilisant les expressions « braves soldats » et « résistance héroïque », l'auteur satisfait son devoir patriotique et souligne la grandeur de la France colonisatrice, ce qui est considéré également comme un élément obligatoire des récits de voyage français. Il évoque ce sujet pour faire l'éloge des Français qui ont, selon lui, apporté la liberté aux les populations autochtones au lieu de les opprimer :

« Les nègres et les négresses, âgés de plus de soixante ans se souviennent encore des temps de l'esclavage ; mais à présent, ils jouissent pleinement de la liberté qui leur a été octroyée et ils seront toujours reconnaissants à la France de ce simple acte de justice⁷⁹⁸. »

La visite de l'entourage de Bou-Saâda a offert la possibilité à l'auteur de parler plus en détails des transformations dues à la colonisation. Il mentionne le système d'irrigation qui permet à la

⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 90.

⁷⁹⁸ *Ibid.*, p. 45.

végétation de survivre et des efforts des colons pour rendre l'espace désertique plus avantageux : « Depuis quelques années, l'Administration s'est occupée d'augmenter la zone cultivable, et les pousses des jeunes arbres que nous avons sous les yeux sont une preuve convaincante que l'essai a pleinement réussi⁷⁹⁹. »

Il décrit donc l'œuvre colonisatrice comme bénéfique pour un territoire qui n'aurait pas pu survivre sans l'aide d'une nation plus moderne. Par l'éloge de la colonisation française, il remplit son devoir patriotique. Pourtant, il ne consacre à ce sujet que la place strictement nécessaire, et tend à décrire la société autochtone intacte de l'influence européenne et attire l'attention des lecteurs sur la richesse de la culture locale.

⁷⁹⁹ *Ibid.*, p. 75.

12.3. Le manuscrit de Paul Sabatier : une preuve du regard touristique par excellence⁸⁰⁰

12.3.1. Entre voyageur scientifique et voyageur-touriste

Paul Sabatier (1854-1941), chimiste décoré du prix Nobel fut connu avant tout parmi les scientifiques. Il est né à Carcassonne et a reçu une éducation patriotique dès sa jeunesse. Il a étudié à Toulouse, puis à Paris. Il fut un homme cultivé, doté d'une veine philosophique. Son talent pour les sciences s'est manifesté très tôt⁸⁰¹. Il est devenu docteur des sciences à l'âge de vingt-six ans. Il a commencé à enseigner à l'université de Bordeaux tout de suite après la réception de son diplôme. Il a choisi la ville parmi plusieurs possibilités afin d'être le plus proche à son lieu d'origine. Deux ans plus tard, il a reçu un poste à l'université de Toulouse dont il rêvait depuis longtemps. Si sa société a mal vu les professeurs des universités provinciales, pour lui, le choix de la France du Sud passait pour tout naturel. Il utilisait des méthodes d'enseignement le plus modernes. En 1905, il a été nommé doyen de l'université de Toulouse. Il fut fidèle à son lieu d'origine, et ce trait a largement influencé son point de vue pendant ses voyages. Catholique fervent, il a fièrement pratiqué sa religion. Il était un supporteur ardent de l'armée française.

Sabatier est parti pour la Tunisie le 27 mars 1896 avec l'abbé Jean-Baptiste Senderens (1856-1937). Ils ont constitué une compagnie idéale car tous les deux s'occupaient des sciences et étaient profondément croyants. L'objectif de leur voyage fut bien déterminé : ils ont participé au *Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*⁸⁰². Pour compléter le programme scientifique, les organisateurs ont proposé aux participants des programmes culturels et des excursions. Ils cherchaient à montrer l'image attirante de la colonie. Sabatier a

⁸⁰⁰ Le présent chapitre est rédigé à partir de notre article paru en hongrois dans *Belvedere meridionale*. Voir : Dorottya MIHÁLYI, « Két hét Tunéziában és Algériában : Paul Sabatier utazása az észak-afrikai francia gyarmatokon », [Deux semaine en Tunisie et en Algérie: Le voyage de Paul Sabatier dans les colonies nord-africaines], in *Belvedere meridionale*, vol. XXXIV, n°1, 2022., pp. 25-36.

⁸⁰¹ Armand LATTES, « Paul Sabatier, prix Nobel de chimie 1912 : un universitaire régionaliste et chercheur de talent », in *L'Actualité chimique*, n° 367-368, 2012. pp. 8-18.

⁸⁰² L'*Association française pour l'avancement des sciences (AFAS)* a été fondé en 1827 et il a eu comme objectif de soutenir le progrès des sciences. Le congrès de l'AFAS, organisé chaque année, avait un but plus général, notamment d'intégrer chacune des villes françaises à la vie scientifique et de faire l'illusion d'une nation unie. Dans ce sens, l'événement a eu lieu tous les ans dans un endroit différent. L'Afrique du Nord, considéré comme partie intégrante de la France a également hébergé l'événement à plusieurs reprises : Oran en 1888, Carthage en 1896, Tunis en 1913 et en 1951, finalement Rabat en 1934. Le *Congrès* associe ainsi les sciences, le renforcement de la conscience nationale et de l'amour de la patrie, ainsi que la propagande coloniale. Voir sur le site de l'AFAS : <https://www.afas.fr/actes-des-congres/> (Consulté le 18 septembre 2023).

participé à des programmes touristiques, ce dont il témoigne dans son texte, rédigé au jour le jour et illustré par plus de 120 photographies.

Le récit de voyage de Sabatier est celui d'un touriste moyen. Son programme était serré, ses visites courtes, ce qui ne lui permettait pas de se faire une image précise sur les colonies. Sabatier raconte d'abord le voyage jusqu'à Tunis où ils ont participé au *Congrès*, puis décrit le parcours nord-africain. Le programme scientifique a rempli leurs journées ; pourtant, il leur restait du temps à faire connaissance avec la ville et ses environs. Après la clôture du *Congrès*, Sabatier et l'abbé ont quitté Tunis pour parcourir les principales villes littorales de l'Afrique du Nord. Ils se sont arrêtés à Bône, à Constantine, à Biskra, à Sétif et à Alger, où ils ont pris le paquebot de retour. Ils ne disposaient que de vingt jours pour effectuer l'itinéraire qui comptait plus de mille kilomètres. De cet intervalle, ils ont passé neuf jours à Tunis et quatre à Alger.

12.3.2. Les caractéristiques et les particularités du voyage

Vu le contexte développé ci-haut, le rôle de Sabatier (et des autres participants du colloque) était plus complexe que l'exposition de leurs recherches scientifiques. Il devait servir l'État colonisateur et résumer, à la fin de son voyage, ses impressions afin de convaincre l'opinion publique. L'œuvre de Sabatier est un vrai modèle des voyages touristiques à visée propagandiste.

Comme tous les touristes, Sabatier passait la plupart de son parcours dans les moyens de transport. Le paquebot et le train sont devenus les espaces principaux du voyage. Le mouvement continu des véhicules a influencé sa perspective et sa manière d'observer. D'autre part, il était lié aux horaires des moyens de transport qui ont finalement déterminé le rythme du voyage. La nature du voyage a ainsi posé des limites qu'il ne pouvait pas franchir.

Sabatier n'a pu voir autre chose qu'une Tunisie et une Algérie aménagées pour les touristes. Comme nous l'avons présenté à plusieurs reprises, cet itinéraire touristique s'est composé essentiellement de la visite des immeubles construits dans un style européen, du kasbah et des souks. La compagnie a fait une excursion au palais du Bardo, aux ruines de Carthage et à Bizerte. Ce dernier élément illustre à merveille l'essentiel des voyages touristiques. Le groupe des touristes voyageait plus que huit heures pour y passer trois heures et demie. Sans avoir la liberté de découvrir la ville, les touristes devaient participer à une réception et assister à une fantasia. Après le dîner, le train est reparti pour Tunis. Les participants

n'avaient pas d'occasion de visiter la ville. Sabatier consacre neuf pages à la description de cette excursion, mais elles comprennent seulement la présentation détaillée du paysage vu à travers les vitres.

Les déplacements ont d'ailleurs une place importante dans l'œuvre de Sabatier. La traversée occupe quinze pages, le voyage entre Tunis et Bône est développé sur sept pages, le déplacement entre Constantine et Biskra est décrit sur huit pages. Les déplacements occupent une durée considérable du voyage, notamment quatre journées entières et six demi-jours sur les vingt jours qu'il a passés en Afrique du Nord. Par conséquent, Sabatier a passé autant du temps à l'intérieur des moyens de transport et en attendant le train que dans les villes visitées.

Sabatier raconte plus minutieusement les détails de la traversée que les touristes en général. Nous apprenons qu'il a pris le paquebot nommé *Saint-Augustin* de la Compagnie générale transatlantique. Il devait réserver une cabine et faire valider son billet dans le bureau de la compagnie maritime à Marseille. Il raconte comment les bagages ont été enregistrés et transportés à bord du paquebot. Il ajoute que l'on pouvait même transporter des chevaux qui devaient attendre la fin de la traversée dans une cage au fond du navire. Les conditions de ce voyage n'étaient pas satisfaisantes car il n'a reçu qu'une « place supplémentaire », voire un divan sous le hublot⁸⁰³. Les odeurs, la chaleur et les secousses du paquebot ont rendu la traversée insupportable. Il a partagé sa cabine avec un passager qui souffrait du mal de mer⁸⁰⁴. Pendant le retour, le paquebot devait traverser un orage que l'auteur décrit en détails : « Le nombre des malades augmente beaucoup. Au dîner, un des convives éprouve le besoin d'envoyer sur la table son déjeuner, et ce service inattendu coupe les appétits⁸⁰⁵. » Même si Sabatier voyageait en première classe, il rapportait les conditions des voyageurs de la quatrième classe :

« Les malheureux passagers de quatrième classe, mouillés comme des canards, se réfugient où ils peuvent, tandis que l'eau qui couvre le pont ballote leurs bagages : un panier d'où déroule du pain et d'autres victuailles, une longue pipe arabe, une culotte rouge roulée se promènent lamentablement dans l'eau, dont le courant rapide change de direction à chaque instant⁸⁰⁶. »

⁸⁰³ Paul SABATIER, *Deux semaines...*, op.cit., p. 6.

⁸⁰⁴ *Ibid.*, pp. 14-15.

⁸⁰⁵ *Ibid.*, p. 214.

⁸⁰⁶ *Ibid.*, p. 216.

Sabatier décrit également le tramway tiré par des chevaux. Selon lui, les véhicules qui sont élégants, peints en couleur vives et dont les indications sont inscrites en français ressemblent à ceux de Toulouse. D'autres moyens de transport ne sont pas présentés dans l'œuvre car les participants du *Congrès* ne pouvaient prendre que des lignes réservées par les organisateurs.

L'absence des rencontres prouve également le caractère superficiel du regard touristique. Les habitants des colonies apparaissent uniquement comme des éléments du paysage et sont décrits par des clichés bien connus.

Cela nous amène à considérer que Sabatier ne pouvait ni ne voulait décrire les pays visités autrement que d'autres touristes. Son itinéraire était préparé à l'avance et borné par les efforts des organisateurs du *Congrès*. Il a parcouru une partie importante de la Tunisie et de l'Algérie certes, mais le temps qu'il a passé au dehors des moyens de transport fut extrêmement court. Il devait se déplacer en compagnie d'autres participants ; par conséquent, il n'avait pas de véritable possibilité de découvrir le territoire.

12.3.3. Proche ou loin ? La conception de l'Afrique du Nord dans l'œuvre de Sabatier

Pour Sabatier, la Tunisie est avant tout « le pays du Soleil⁸⁰⁷ » qui est séparée de la France par une frontière. Le contrôle n'était pas sévère : pour un petit pourboire, les autorités se contentaient de jeter un coup d'œil aux bagages⁸⁰⁸. Une fois arrivé au port de la Goulette, les différences culturelles paraissent plus vives que prévues. Il a remarqué la foule colorée, les porteurs et les autorités locales qui ont accueilli les voyageurs. Contrarié par ce paysage étranger, il a rapidement retrouvé le quartier européen qui le réconfortait. Comme tous les touristes, Sabatier souligne les différences entre les éléments européens et locaux, ainsi qu'entre les cultures arabe et européenne. La présence française suggérait évidemment la modernité, la prospérité et la « supériorité » de la civilisation française tant répétées par la propagande coloniale. Pourtant, l'éloge de la France colonisatrice est relégué dans l'œuvre au second plan : Sabatier met l'accent sur la description de la culture arabe et des paysages urbains et désertiques.

La distance entre les deux cultures est présentée à travers les paysages et les habitants. Sabatier a consacré une attention très modeste à la présentation des autochtones. Il se contentait

⁸⁰⁷ *Ibid.*, p. 2.

⁸⁰⁸ *Ibid.*, p. 25.

de décrire l'image stéréotypée, conforme aux exigences de son époque. Les autochtones sont ainsi culturellement sous-développés et simples. Sabatier présente trois groupes de la société locale : d'abord les hommes et les enfants, ensuite les femmes, finalement les mendiants. Les hommes et les enfants sont présentés de loin, à partir de leurs vêtements. Les femmes incarnent l'Orient et l'exotisme fascinant. L'image des mendiants est pleine de mépris, comme s'ils étaient les seuls responsables de leur sort au lieu du système colonial qui les avait privés de leurs sources de revenu. Le lieu d'habitat des groupes considérés comme inférieurs (les Arabes et les Juifs) est régulièrement considéré comme sale, chaotique, désordonné, où règnent les odeurs forts et désagréables. Les lieux d'observation ne sont pas différents de ceux des autres touristes. Dans le souk de Tunis, Sabatier voit un groupe d'Arabes dont le portrait est fort peu élogieux :

« En face le long des boutiques, est accroupi un petit orchestre indigène guitares et tambours de basque, et de part et d'autre, une multitude d'indigènes assis pour écouter les mélodies monotones, qui suffisent à ces esprits peu civilisés⁸⁰⁹. »

Visitant un café européen, il a eu l'occasion de comparer les ethnies :

« Notre après-midi s'achève sur la terrasse du Café de France, d'où nous contemplons la foule bigarrée qui se presse sur le trottoir. Juifs très nombreux, généralement vêtus de couleurs claires, en petite veste levantine, et bas blanc, Arabes au port majestueux drapés dans leurs burnous blancs, Mzabites couverts d'ordinaire de burnous, ou de tunique de couleur, brune, où à rayures noires et blanches, Maltais distingués par un burnous court à capuchon. Il y a peu de femmes mauresques, et celles qu'on aperçoit, emmitoufflées de voiles blancs, le visage caché derrière des étoffes noires, sont généralement très âgées. Les Juives sont plus nombreuses, en costumes éclatants au-dessous du voile blanc, énormes d'ordinaire, et se dandinent comme des oies engraisées⁸¹⁰. »

L'image des enfants est d'un caractère contradictoire :

⁸⁰⁹ *Ibid.*, pp. 74-75.

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 131.

« Dans une échoppe, la physionomie d'un jeune Maure me frappe par sa vivacité : c'est du reste assez général. Les enfants arabes sont généralement fort jolis et paraissent d'intelligence très ouverte : mais à l'adolescence, ils s'abrutissent et deviennent généralement lourds en même temps que vicieux⁸¹¹. »

Le jeune Arabe qui se propose volontiers à rendre service aux voyageurs est un personnage typique des textes. Sabatier fait mention d'« un petit garçon coiffé d'un bérêt, et pauvrement vêtu à l'européenne » qui se dit Maltais et propose de guider la compagnie, évidemment pour le « bakchich » bien mérité. Les personnes (hommes, femmes, jeunes et âgés en même temps) qui passent leur temps autour des gares et mendient sont fréquentes dans la description. Elles se laissent photographier pour quelques « sous traditionnels⁸¹² ». Sabatier remarque que le nombre des misérables augmente lorsqu'on quitte les grandes villes littorales et s'approche du désert : « Un Arabe aveugle demande l'aumône dans la cour de la station : nous en rencontrons beaucoup désormais⁸¹³. » Les pauvres qui sont le plus souvent décrits dans l'entourage de leurs tentes et leurs chameaux font partie du paysage nord-africain.

L'image que Sabatier peint sur les Juifs et encore plus négative : ils portent des costumes élégants et solennels mais vivent dans des rues sordides et impraticables. Les femmes sont encore plus antipathiques :

« les femmes mariées, généralement énormes et bouffies de graisse, sont coiffées d'un bérêt pointu en drap d'or, et drapées dans un voile blanc qui ne montre guère que leurs énormes mollets au-dessous des culottes bouffantes. Les bas étant noirs, on dirait d'un peu loin et par derrière, un gros œuf blanc qui aurait des pattes noires. »

Sabatier fait preuve d'un antisémitisme très fort, qu'il aggrave par une affirmation au nom de l'ensemble des Français vivant en Algérie :

« La campagne est merveilleusement cultivée, et les villas somptueuses se succèdent, édifiées en style mauresque au milieu de magnifiques jardins : les plus belles sont la propriété

⁸¹¹ *Ibid.*, p. 42.

⁸¹² *Ibid.*, p. 86.

⁸¹³ *Ibid.*, p. 152.

d'Anglais ou de Juifs, et quand le cocher nous donne ce détail, on sent toute la haine que tout le peuple ressent pour l'Israelite, et qui est un trait d'union avec l'Arabe⁸¹⁴. »

Les Européens apparaissent aussi dans la description. Sabatier mentionne avant tout les autres participants du congrès. Il rencontre des personnages éminents, comme René Millet, alors gouverneur principal de la Tunisie⁸¹⁵.

Le monde que Sabatier dessine dans son récit de voyage est fortement imprégné par l'élément européen et la présence des colonisateurs. S'il voulait découvrir l'exotisme et les fables de l'Orient, il n'a vu qu'un monde à la fois moderne et décadent, qui se transformait et en même temps perdait son originalité. L'Afrique du Nord est ainsi à la fois proche et lointain, plaît et déplaît au voyageur.

12.3.4. La photographie dans l'œuvre de Sabatier

Les photographies abondantes qui illustrent le texte rendent le récit de voyage particulier. L'auteur signale dès le début de son récit qu'il allait compléter son texte par plus que cent-vingt clichés. Ces photos contribuent à l'authentification du voyage et épargnent le voyageur de l'insertion des descriptions longues et détaillées⁸¹⁶. Néanmoins, il était rare au XIX^e siècle qu'un voyageur prenne des photos et les insère dans son texte. Si les appareils photographiques étaient plus facilement portables et manipulables, ils étaient chers. À cela s'ajoute que l'insertion des illustrations dans les livres était relativement compliquée et coûteuse. Malgré le fait qu'à la fin du XIX^e siècle, la taille de l'appareil photographique et la durée de la prise des clichés s'est diminuée considérablement, les touristes profitaient rarement de la possibilité d'éterniser les images.

Dans la période étudiée, les photographies sont devenues omniprésentes et faisaient partie de la vie quotidienne. Les journaux partageaient les photographies prises sur les pays

⁸¹⁴ *Ibid.*, p. 203.

⁸¹⁵ Le nom de René Millet apparaît dans les récits de voyage comme un signe du respect. Ainsi, deux autres voyageurs mentionnent qu'ils pouvaient uniquement visiter le territoire grâce à son invitation. Voir : BAODOUIN, A., *En Tunisie. Notes de voyage* [en ligne], Baugé, Imprimerie Daloux, 1900. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58039852.texteImage> (Consulté le 18 septembre 2023) ; Raymond REY, *Voyage d'Études en Tunisie (10-28 avril 1900)* [en ligne], Paris, Ch. Delagrave. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65875453.texteImage> (Consulté le 18 septembre 2023).

⁸¹⁶ Géza SZÁSZ, *Dokumentum...*, *op.cit.*

lointains. Grâce aux expéditions soigneusement détaillées par des images, les parties lointaines du monde sont devenues connus⁸¹⁷. Les puissances colonisatrices ont rapidement compris que la photographie peut servir leurs intérêts. Par conséquent, les images prises sur le monde colonial sont rapidement devenues des clichés, des illustrations stéréotypées, remplies de naïveté et de préjugés⁸¹⁸. Pourtant, en raison des obstacles techniques et financières, les dessins dominaient pendant longtemps l'illustration des récits de voyage⁸¹⁹.

Dans le récit de Sabatier, non seulement l'image en tant qu'illustration joue un rôle important mais l'acte de photographier aussi. Nous apprenons qu'il a utilisé un appareil stéréoscopique. Le plus grand avantage de cet appareil était sa mobilité. Il ne demandait aucune connaissance technique particulière, l'homme moyen pouvait s'en servir facilement. L'appareil stéréoscopique a éternisé simultanément deux clichés qui, l'un mis à côté de l'autre et observés à l'aide d'un outil spécial, formaient une image en trois dimensions. Cette forme de la photographie était souvent pratiquée à l'époque du voyage de Sabatier. L'élite se souciait de collectionner des clichés et les montrer lors des réunions mondaines.

Sabatier a utilisé l'un des clichés pour illustrer son récit de voyage, et il a mis l'autre à la fin de son texte afin de construire une sorte d'album. Ces images sont regroupées thématiquement. Si la prise des photographies paraissait tout naturel pour Sabatier, il a rencontré plusieurs difficultés pendant de son voyage. Il a pris la plupart de ses clichés à partir du train en mouvement. Ces images illustrent les paysages mais sont, dans la plupart des cas, flous car l'auteur n'avait pas l'occasion de fixer l'objectif.

Un quart des clichés illustre les autochtones. Sabatier voulait perpétuer l'ambiance nord-africaine. Pourtant, nous apprenons dans le texte que les habitants s'opposaient à être éternisés. Dans d'autres cas, les autochtones demandaient eux-mêmes d'être photographiés afin de gagner un peu d'argent. Les thèmes le plus souvent pris sont les marchands des souks, des chameaux, et des Arabes qui buvaient leur thé, discutaient ou labouraient leurs terres. L'auteur préférait les mosquées, les minarets, les ruines, les murs, les portes, les maisons, les rues, les parcs, les statues et les bâtiments plus importants. En ce qui concerne les paysages, il a considéré comme plus intéressant les montagnes rocheuses, la mer, les palmiers et les autres plantes exotiques.

⁸¹⁷ Laurent MARTIN, « Point de vue sur les images du monde. Voyage, photographie, médias de 1839 à nos jours » [en ligne], in *Le Temps des Médias*, n°8., automne, 2007., pp.142-158. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2007-1-page-142.htm> (Consulté le 18 décembre 2023).

⁸¹⁸ Jürgen OSTERHAMMEL, *Transformations...*, op.cit. pp. 72.

⁸¹⁹ *Ibid.*, p. 71.



Figure 7 Quelques clichés de Paul Sabatier qui présentent les différents aspects de la vie « nord-africaine » : les monuments, le paysage et les habitants. Les images illustrent combien les photographies peuvent être floues et des points de vue mal choisis.

Source des images de gauche à droite : Paul SABATIER, *Deux semaines ...*, op.cit., pp. 145, 138, 192, 206, 212 et 102.

Les paysages et les bâtiments que Sabatier a éternisés illustrent un monde lointain ; pourtant, à cette époque ils n'étaient plus inconnus. Les photographies de Sabatier reflètent la même superficialité que ses descriptions. Les objets photographiés et les positions sont souvent mal

choisis, les images sont difficilement voire à peine discernables. Pourtant, les illustrations changent radicalement l'appréhension et la compréhension de l'œuvre⁸²⁰.

Le plus grand atout des images est qu'elles augmentent considérablement la crédibilité du voyage. Sabatier lui-même apparaît sur deux clichés, ce qui est rare dans le cas des récits de voyage car, comme les exemples précédents le montrent, les auteurs préfèrent rester en incognito.

Nous pouvons voir dans l'œuvre de Sabatier que si les illustrations facilitent considérablement la création d'image sur les pays visités, elles ne complètent pas les textes. Les clichés illustrent exactement ce dont l'auteur parle dans son récit. Nous remarquons en même temps que les phénomènes abstraits que l'on ne peut pas photographier (comme le système colonial, les relations entre les pays, la composition de la société) sont absents de la description de Sabatier.

⁸²⁰ Laurent MARTIN, *Point de vue...*, *op.cit.*

12.4. Une œuvre monumentale : *Autour de la Méditerranée* de Marius Bernard

Les peu de sources qui sont à notre disposition montrent que Marius Bernard, né à Marseille en 1847 et mort à Nice en 1914, fut un voyageur, médecin, membre du Bureau de médecins et du Bureau de bienfaisances à Cannes, membre correspondant de la Société des gens de lettres, officier de l'instruction publique. Il a été décoré à plusieurs reprises, entre autres de la Palme académique⁸²¹. Il a également été promu chevalier de la Légion d'honneur. Il a effectué un long voyage dans l'espace méditerranéen sur lequel il a rédigé un ouvrage monumental d'une longueur de trois mille pages, intitulé *Autour de la Méditerranée*⁸²². Celui-ci se compose de trois tomes, chacun divisé en trois volumes. Le premier est intitulé *Les côtes barbaresques* et comprend la description des voyages de Tripoli à Tunis, de Tunis à Alger et d'Alger à Tanger. Le deuxième est intitulé *Les côtes Latines* et décrit l'Europe du Sud, de Tanger à Venise. Finalement, le troisième décrit *Les côtes orientales*. Il est divisé en trois volumes « De Venise à Salonique (Autriche et Grèce) », « De Salonique à Jérusalem (Turquie d'Europe et d'Asie) » et « De Jérusalem à Tripoli (Égypte) ». L'œuvre a été éditée 1894 et 1902 par Henri Laurens⁸²³, à Paris.

De ces trois volumes, nous nous concentrons seulement sur les *Côtes Barbaresques*. Nous étudions l'ouvrage dans un sous-chapitre à part à cause de plusieurs raisons. D'abord, les dimensions des trois livres et la quantité des informations traitées le rendent nécessaire. L'auteur lui-même note au début du volume de vouloir dépasser ses prédécesseurs et fournir un ouvrage plus détaillé : « [g]éographes, historiens, voyageurs ou poètes, d'autres, en grand nombre, ont déjà parlé des pays que nous allons voir, mais ils n'en ont tracé que des peintures éparses. Personne ne les a encore décrits dans un tableau d'ensemble ». Dans cette logique, sa manière d'observation et de description se distinguent de celle des touristes. Ensuite, voyageur expérimenté, il cherchait aussi des contacts avec les habitants locaux. Il faisait également des efforts pour décrire les lieux visités dans les moindres détails afin que le lecteur puisse s'en

⁸²¹ Archives Départementales des Alpes-Maritimes. Sous-série 01M0629 : *Fonds de la préfecture (1878-1885)* ; Site de la Bibliothèque nationale de France : https://data.bnf.fr/12981329/marius_bernard/ (Consulté le 12 mai 2023.)

⁸²² Marius Bernard, *Autour de la Méditerranée : Les Côtes Barbaresques : De Tripoli à Tunis*, Paris, Henri Laurens, sans date ; Marius Bernard, *Autour de la Méditerranée : Les Côtes Barbaresques : De Tunis à Alger*, Paris, Henri Laurens, sans date ; Marius Bernard, *Autour de la Méditerranée : Les Côtes Barbaresques : D'Alger à Tanger*, Paris, Henri Laurens, sans date ;

⁸²³ Selon l'esprit de la fondatrice, la famille Renouard, la maison d'édition s'intéressait aux voyages et à la culture générale⁸²³.

faire une image fidèle. Nous soulignons en même temps que son itinéraire correspondait à celui des touristes, ce qui limite le nombre des nouvelles informations transmissibles.

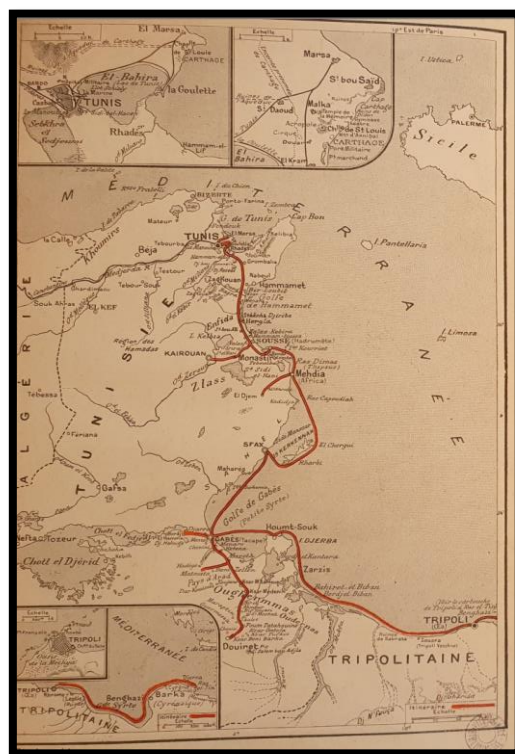


Figure 8 L'itinéraire du docteur Bernard en Tunisie

Source : Marius Bernard, *Autour de la Méditerranée : Les Côtes Barbaresques : De Tripoli à Tunis*, Paris, Henri Laurens, n.p.

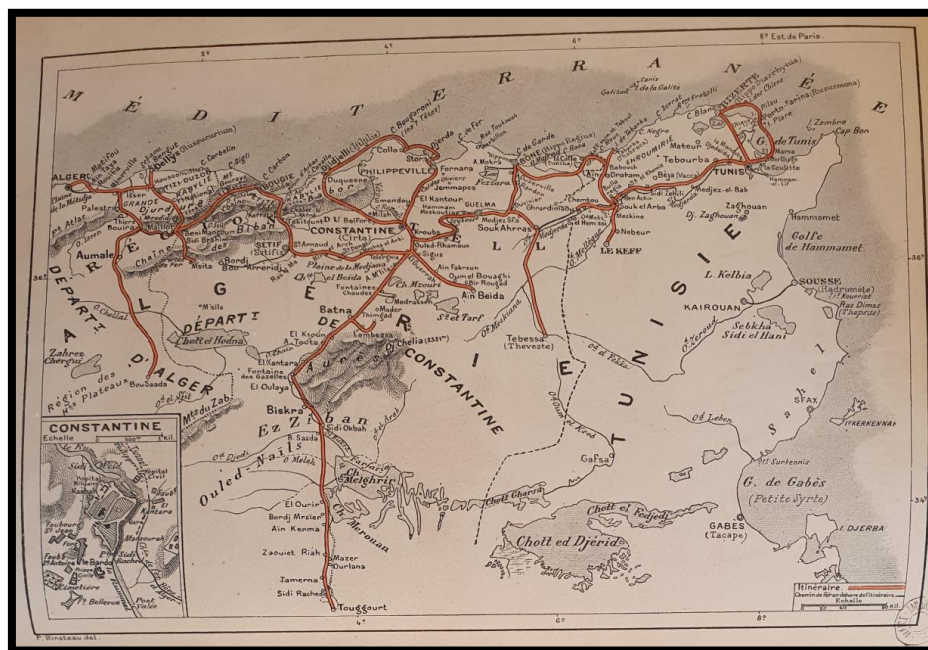


Figure 9 L'itinéraire du docteur Bernard en Tunisie et en Algérie

Source : Marius Bernard, *Autour de la Méditerranée : Les Côtes Barbaresques : De Tunis à Alger*, Paris, Henri Laurens, n.p.

Sa description contient ainsi les sujets et les éléments maintes fois répétés par ses prédécesseurs. Nous allons dans la suite trier les informations traitées par l’auteur et choisir uniquement les plus importantes, pour éviter de reprendre le contenu des chapitres précédents.

12.4.1. Le style du texte

L’écriture du récit de voyage du docteur Bernard se distingue de ceux des touristes. Sa manière d’appréhender le monde nord-africain est celui d’un voyageur expérimenté, doté d’une veine littéraire. Il manie les mots d’une façon originelle, apte à peindre l’ambiance nord-africaine sans banaliser les choses vues et sans passer sous silence ses aspects négatifs. Son texte, utilisant un vocabulaire particulièrement riche, permet aux lecteurs de se faire une image authentique du Maghreb (et de l’ensemble de la Méditerranée). Il joue avec les sensations en décrivant non seulement les couleurs, mais aussi les odeurs, les sons, les bruits, et tout ce qui influence les perceptions. De cela témoigne un passage sur l’ambiance de la Goulette :

« Des lanternes illuminent leur plate-forme au fond de laquelle joue un orchestre italien... Et les *darboukas* des établissements voisins où dansent et chantent des almées israélites couvrant de leur tapage ses mélodies frétilantes ou langoureuses. Au-delà de la barrière, l’œil se perd dans la profondeur bleuâtre des ombres marines piquées de mille feux. En haut, scintille le sable d’or des étoiles et blanchit la bande phosphorescente de la voie lactée ; en bas, rougissent les fanaux des navires au mouillage et tremble le sillage de la lune ; [...] Et sous nos planches, dans l’épaisseur des ténèbres, éclatent des rires et des cris de baigneuses nocturnes⁸²⁴. »

Cette citation illustre combien la description du docteur Bernard influence les sens et s’éloigne les textes des touristes. D’après le récit de voyage, l’essentiel de l’Afrique du Nord ne réside pas dans son lien politique avec la France, mais les paysages et les ambiances marquent sa véritable nature.

Décrivant les lieux, il donne aussi des instructions aux futurs voyageurs auxquels il adresse son texte. Tout au long de son récit, il communique avec les lecteurs. Il utilise des

⁸²⁴ Marius BERNARD, *De Tripoli...*, op.cit., p. 248.

impératifs comme « allons-y », « regardons », « montons », « marchons », et il fait comme si le lecteur était à ses côtés, il fallait l'encourager pour qu'il continue son chemin. Parfois, il pose des questions comme s'il voulait s'assurer si le lecteur suivait bien l'itinéraire, s'il ne se laissait pas dépasser ou s'il ne s'était pas perdu. « Voyez-vous, vers l'est, ce double marabout [...] ?⁸²⁵ » « Vous ne voyez rien ? Regardez mieux⁸²⁶. »

Le récit de voyage du docteur Bernard mélange les éléments vus, lus et entendus. Il colorie la description de son parcours avec des anecdotes et des événements de l'histoire antique et médiévale, ce qui rend l'Afrique du Nord encore plus fabuleux et mystique. Comme si le souvenir du passé vivait toujours dans les communes qui ont, grâce au style des bâtiments, déjà un caractère médiéval⁸²⁷. Le récit contient ainsi les éléments de réel et de fantastique. Incarné dans son passé, l'Afrique du Nord est avant tout caractérisée par son histoire. Le climat, les habitants, les constructions jouent aussi un rôle important mais son véritable caractère réside dans les emprunts aux grands empires qui se succédaient et laissaient sur place des ruines qui permettent au voyageur de ne jamais oublier l'histoire du territoire.

12.4.2. Décrire l'Afrique du Nord

Le docteur Bernard écrit dans l'avant-propos de son livre de vouloir parcourir les côtes de l'Afrique du Nord, mais il ne tenait pas à suivre son itinéraire original. Voulant donner une image complète de la civilisation, il a parcouru les îles, ainsi que les territoires à l'intérieur des pays. Son itinéraire sort de l'ordinaire car il commence son parcours à Tripoli puis continue vers la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Il s'agit d'un territoire qu'il considère comme « un immense musée où l'histoire est écrite avec les débris des âges⁸²⁸ » qui est une « possession française ».

La définition de l'Afrique du Nord du docteur Bernard n'est pas évidente. Il décrit avant tout d'avoir visité les pays *arabes*. En même temps, ces territoires appartiennent à *sa nation*. Qui plus est, il utilise aussi l'adjectif *africain* et *barbaresque* pour décrire l'ambiance : « Rien de plus africain, de plus barbaresque que ces hautes murailles sur leur piédestal de roches [...]

⁸²⁵ Marius BERNARD, *De Tunis...*, *op.cit.*, p. 6.

⁸²⁶ *Ibid.*, p. 6.

⁸²⁷ Cf. Michèle SALINAS, *Voyages...*, *op.cit.*, pp. 308-316.

⁸²⁸ « Avis au lecteur », in : Marius BERNARD, *De Tripoli...*, *op.cit.*, p. V.

blanchies par les hommes⁸²⁹ ! » Malgré l'ambiance particulière, les lieux et les usages sont aussi trop similaires : « Sauf quelques habitations de *caïds* ou de *khalifas*, toutes les maisons de la Tunisie se ressemblent, comme se ressemblent les mœurs et le costume de ceux qui y vivent. En voir une, c'est les voir toutes⁸³⁰. »

À cette image à la fois particulière et familière s'ajoute la description d'un monde exotique. Le docteur Bernard remarque d'un ton amer et nostalgique pour la patrie : « Et on se sent isolé, comme perdu, dans ce monde exotique... N'être qu'à cinq ou six cents lieues de Paris, et cependant être si loin !...⁸³¹ » Et puis, visitant Sousse, il ajoute : « Aucune cité d'Afrique n'a plus que celle-ci un aspect poétiquement oriental. C'est comme la réalisation des rêves dont la naïveté flotte dans l'imagination des peintres indigènes lorsque leur pinceau enfantin représente Stamboul ou la Mecque⁸³². » Pour lui, l'Orient n'est pas la grande ville coloniale mais la province qui, comme dans les récits de voyage hongrois, garde encore les empreintes originales et rappelle un monde fabuleux d'antan.

Dans la conception du docteur Bernard, le Maghreb n'est pas assez différent pour satisfaire sa soif de nouveauté et d'inconnu. Les deux pays sont trop proches l'un de l'autre.

« Un paquebot part pour la France... Pour la France ? Et ces mots qui respirent une mélancolie si profonde quand on les prononce à l'extrême Orient [sic] ou à l'Occident extrême n'éveillent ici que les idées souriantes. Marseille est si près !... Et on laisse sa pensée s'embarquer sur des navires imaginaires et s'en aller plus loin encore [...].⁸³³ »

Dans l'impossibilité de trouver l'exotisme, il rêve d'aller vers la Syrie car « c'est la magie de l'Orient » qu'il retrouverait là-bas⁸³⁴.

La considération du Maghreb est ainsi avant tout contradictoire. Il est à la fois exotique, oriental, africain et européen, voire trop connu. Les deux valeurs sont soulignées de manière identique. Le docteur Bernard y trouve et cherche en même temps l'exotisme et l'Orient. Si l'appartenance du territoire n'est pas claire dans le récit de voyage, l'auteur y peint des pays culturellement divers, et recommande de s'y rendre et d'en faire personnellement connaissance.

⁸²⁹ *Ibid.*, p. 148.

⁸³⁰ *Ibid.*, p. 175.

⁸³¹ *Ibid.*, p. 210.

⁸³² *Ibid.*, p. 216.

⁸³³ *Ibid.*, p. 231.

⁸³⁴ *Ibid.*

Cette double nature du Maghreb est très présente dans le récit du docteur Bernard. Il cherche à justifier l'existence de l'Orient fabuleux, mais en même temps le démystifie et révèle la vérité qui peut introduire le doute dans l'esprit des touristes qui se préparent au voyage à l'aide de son livre. L'honnêteté du docteur Bernard est une valeur importante dont la plupart des récits ne disposent pas.

12.4.3. Les thèmes les plus importants dans l'œuvre du docteur Bernard

Comme tous les touristes et voyageurs, le docteur Bernard reprend les sujets habituels des récits de voyage sur l'Afrique du Nord. Il propose une description littéraire, réflexive, émotionnelle et colorée des paysages qu'il traverse, avec une attention particulière pour le désert. Dans son récit, le Sahara est souvent associé aux caractères de l'âme des Arabes. Le vide, l'harmonie et le silence reflètent tous un peuple qui vit en paix et en harmonie avec la nature. Il ne compte pas le temps qui passe et organise sa vie selon le rythme du soleil et des saisons. Le paysage représente la grandeur et la liberté. Il enchante et rend ivre, comme le *haschich*⁸³⁵. Le paysage évoque aussi des souvenirs. L'auteur en est conscient : « Comme les sons, les odeurs ont souvent le pouvoir d'évoquer [...] certains souvenirs du passé⁸³⁶. » Pour lui, l'odeur de laurier-rose représentera pour toujours les heures passées en Afrique dans des paysages tristes et des charmantes villes. La plaine autour de Tunis lui suggère une vue « grotesque », « baroque » et « fantasmagorique⁸³⁷ ». Il s'agit d'expressions qui remplacent « splendide », « spectaculaire », « merveilleux » et que les touristes n'associent pas au paysage. Il y ajoute également les odeurs : « [...] une brise parfumée nous apporte, [...], les haleines rafraichissantes du mistral qui vient de la France⁸³⁸. » Dans le Sahara, l'odeur de cuir et de musc règne⁸³⁹.

La description des paysages est autant vive dans les parties qui traitent le Sahara que dans les environs des grandes villes. L'immensité, le vide, les vastes paysages spectaculaires caractérisent les alentours de Bougie. Le voyageur peut s'y sentir perdu car il n'y voit aucune limite⁸⁴⁰. À Alger, le lecteur retrouve un paysage poétique : « [...] fondus, à l'horizon, dans des vapeurs bleuâtres, l'Atlas et les monts de la Kabylie estompent leur profil sur un grand ciel sans

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 133.

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 135.

⁸³⁷ Marius BERNARD, *De Tunis...*, *op.cit.*, p. 2.

⁸³⁸ *Ibid.*, p. 3.

⁸³⁹ *Ibid.*, p. 219.

⁸⁴⁰ *Ibid.*, p. 276.

nuages, dans les profondeurs transparentes d'une atmosphère de cristal⁸⁴¹. » Cette vue est accompagnée du parfum des orangers et de la couleur blanche des maisons.

Le docteur Bernard s'occupe des questions qui touchent l'organisation de la société. S'il ne parle pas de la politique coloniale, il explique aux lecteurs le fonctionnement des sociétés locales, les traditions qui déterminent leur vie quotidienne et les anciennes dignités qui maintiennent en place la hiérarchie bien ancrée depuis les époques précoloniales. Il parle de la composition des tribus, des différentes fonctions et rôles à l'intérieur de la société locale⁸⁴². Il note que les usages changent peu au cours des siècles : « Malgré les révolutions, les catastrophes et les conquêtes, les mœurs ont si peu varié dans ce pays volontiers immobile [...] ⁸⁴³ ».

Le docteur Bernard est l'un des rares voyageurs à mentionner l'éducation. Même si les écoles coraniques faisaient partie de la culture arabe et les méthodes que l'on y utilisait pour former les croyants apparaissaient dans les récits parisiens, les touristes du Midi consacrent peu d'attention au sujet. Le docteur Bernard explique l'importance de l'enseignement théologique, la composition sociale des élèves et les méthodes d'apprentissage : « des hommes de vingt-cinq à trente ans qui, sans préoccupation d'avenir, viennent y consolider leur foi, y perfectionner leur vertu⁸⁴⁴. » Au lieu de s'occuper des sciences modernes, les élèves étudient profondément le Coran.

La description du docteur Bernard est aussi un guide pratique pour les voyageurs en Afrique du Nord (ce qu'il déclare d'ailleurs dans l'avant-propos). Il explique les particularités de certaines régions et donne des conseils pour mieux s'habituer au climat et comment se vêtir. Si l'œuvre décrit le territoire minutieusement, touche les sujets les plus pertinentes et permet à se préparer soigneusement à un voyage pareil, son étendue, qui comprend à peu près mille deux cents pages, l'empêche de devenir un véritable guide pratique.

⁸⁴¹ Marius BERNARD, *D'Alger...*, op.cit., p. 69.

⁸⁴² Voir par exemple sur la société des Kabyles : Marius BERNARD, *De Tunis...*, op.cit., pp. 307-311.

⁸⁴³ *Ibid.*, p. 8.

⁸⁴⁴ Marius BERNARD, *De Tripoli...*, op.cit., p. 196.

12.4.4. La colonisation

Le récit du docteur Bernard traite le sujet de la colonisation à plusieurs reprises et de plusieurs points de vue. La supériorité des Français est omniprésente dans le récit. La colonisation est avant tout une affaire économique⁸⁴⁵ mais qui devait aboutir à une cohabitation et une coopération des différentes populations.

Un texte d'une longueur de quinze pages rapporte le témoignage d'un autochtone capturé au moment de la prise d'Alger en 1830. Cela dévoile les méthodes des colonisateurs déployées à l'encontre des habitants du pays afin d'illustrer leur supériorité, et montre que le souvenir de cette époque ne s'efface pas facilement de la mémoire des autochtones⁸⁴⁶. En même temps, le docteur Bernard présente les événements d'un point de vue plus particulier et fortement personnel, et cite les propos de son père qui a participé aux combats⁸⁴⁷.

L'observation du port de la Goulette permet de tirer des conclusions sur la colonisation de la Tunisie. L'auteur parle de l'importation des produits, la présence de l'Angleterre et de l'Italie sur le marché nord-africain, et justifie la nécessité de la colonisation par l'apport du commerce. Il va encore plus loin, et énumère les avantages de la relation entre les deux pays :

« C'est seulement ainsi et non par des impôts directs, c'est en ouvrant de nouveaux débouchés à son industrie et à son négoce, que les colonies et les pays de protectorat doivent enrichir leur métropole. Que des droits frappent les produits étrangers mais que les nôtres entrent en franchise ! Et nous accentuerons encore notre prépondérance commerciale⁸⁴⁸. »

Il note que la politique douanière tunisienne est plus favorable au libre marché que celle d'Algérie, protectionniste, ce qui résulte que le commerce tunisien apporte plus de revenu à la France. Le commerce est d'ailleurs bénéfique pour la colonie aussi :

⁸⁴⁵ Cf. Cathrine COQUERY-VIDRIVITCH, « Le mythe économique colonial », in Pascal Blanchard, *La France...*, *op.cit.*, pp. 163-175.

⁸⁴⁶ Marius BERNARD, *De Tunis...*, *op.cit.*, pp. 325-339.

⁸⁴⁷ Marius BERNARD, *D'Alger...*, *op.cit.*, pp. 86-93.

⁸⁴⁸ Marius BERNARD, *De Tripoli...*, *op.cit.*, p. 252.

« Nous aurons ainsi amélioré les affaires du pays, comme nous en avons déjà amélioré l'administration et la justice. [...] Les temps sont bien changés et, [...] la population indigène a vu nos représentants porter la lumière dans les ténèbres de son gouvernement, faire régner la justice dans sa justice, réprimer les exactions [...], chasser les parasites qui s'engraissaient de son sang. Elle a vu ses impôts diminués, ses contributions mieux administrées ; elle verra bientôt sa fortune s'accroître avec la nôtre, son bien-être s'accroître avec sa fortune⁸⁴⁹. »

La présence française en Tunisie est ainsi montrée comme avantageuse, comme le seul garant du succès et de la prospérité. L'auteur détaille les investissements que la France a effectués sur le territoire, puis note que « les bienfaits d'une civilisation maintenant en avance » améliorent la situation, et tout cela car le pays a librement choisi de s'allier à la France et garder avec elle des liaisons amicales⁸⁵⁰. La conquête était pacifique, « le protectorat est encore le meilleur des modes de colonisation⁸⁵¹ ». Arrivé à Bizerte, il exprime aussi ses prévisions pour l'avenir de la colonie : il remarque que son port serait peut-être un jour « le plus vaste et le plus sûr du monde⁸⁵² ».

Il est en même temps contre l'annexion complète du territoire, car uniquement l'autonomie du gouvernement peut garantir la prospérité. Les soldats qui maintiennent l'ordre sont décrits comme pacifiques⁸⁵³. À propos de sa visite au palais *dar-el-bey* à Tunis, il consacre quelques lignes à la présentation de l'organisation de la société, parlant des douars, des cheiks, des khalifas et des caïds et se réfère à des antécédents historiques, comme Carthage, les Romains, les Vandales, les Grecs et les Arabes, puis la succession des dynasties et des souverains jusqu'à l'arrivée des Français. Il mentionne également comment le protectorat a changé l'administration.

Le docteur Bernard voit clairement que le profit économique que la métropole déclare tirer de ses colonies n'existait pas. Il mentionne les frais de l'installation de l'armée sur le territoire, « un sacrifice annuel de soixante millions [francs] par an » et les déficits que le maintien de la colonie cause que le commerce ne peut pas rembourser⁸⁵⁴. Il parle du système

⁸⁴⁹ *Ibid.*, pp. 253-254.

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 254.

⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 254.

⁸⁵² Marius BERNARD, *De Tunis...*, *op.cit.*, p. 16.

⁸⁵³ Marius BERNARD, *De Tripoli...*, *op.cit.*, p. 255.

⁸⁵⁴ Marius BERNARD, *D'Alger...*, *op.cit.*, p. 4

d'impôts que les Arabes provinciaux devaient payer au gouvernement français pour financer la colonisation, ce qui rendait les habitants encore plus misérables.

Pour illustrer la prospérité apportée par des colons, il évoque Saint-Denis-du-Sig, l'exploitation modèle, une plaine d'une « étonnante fécondité ». Malgré son importance du point de vue de la propagande, la ville n'est pas détaillée dans le récit de voyage⁸⁵⁵. Néanmoins, la prospérité apparente ne correspondait pas toujours la réalité. Ce dont témoigne aussi le docteur Bernard à propos de la visite de Berrouaghia. Il s'agit d'« un village européen, des jardins, des fermes qu'ombragent de grands peupliers et qu'avoisinent des tentes » qui est présenté comme un espace fertile, mais où règnent des « voleurs agricoles »⁸⁵⁶. Pour éviter les vols, des « gardes indigènes » y font service⁸⁵⁷.

Il juge le projet du Transsaharien nécessaire mais prématuré et exagéré car les territoires que la compagnie demande en concession appartiennent aux tribus :

« Peut-on les spolier peut-être au profit de quelques spéculateurs qui iront, dans le Sahara, risquer les épargnes d'autrui ? Peut-on, au bénéfice aléatoire de quelques commerçants aventureux, ravir encore le désert aux Arabes, les pousser au désespoir et allumer chez eux des révoltes qui nécessiteront, sous leur soleil implacable, de nouvelles expéditions dans lesquelles, sans profit, sera encore engagé l'honneur de notre drapeau⁸⁵⁸ ? »

Il conseille donc d'abandonner le projet et de se concentrer sur le Tell, territoire plus cardinal que l'extrême sud du désert.

Évidemment, le docteur Bernard énumère les mêmes signes de la présence européenne que les touristes, dont le plus évident était la présence des soldats stationnés même dans les petites communes des oasis. Il souligne que leur présence rassure les voyageurs qui s'y trouvent ainsi dans une plus grande sécurité. L'auteur souligne que les conditions de vie des soldats étaient souvent pénibles :

⁸⁵⁵ *Ibid.*, p. 184.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 112.

⁸⁵⁷ *Ibid.*, p. 113.

⁸⁵⁸ Marius BERNARD, *De Tunis...*, *op.cit.*, p. 231.

« C'est dans cette région lointaine qu'est le poste militaire de Foum-Tatahouine. Nos soldats y logent dans des baraques ou s'y terrent à la manière des autochtones... Profonde de deux ou trois mètres, une tranchée est pratiquée dans le sol et ouverte d'un toit de branchage ; côte à côte, de petites grottes sont creusées dans les parois de ce corridor... Et là-dedans, [...] vivent de jeunes officiers qui, pour le service de la patrie, ont laissé le doux pays de France⁸⁵⁹ ! »

Il illustre également avec un dessin l'intérieur de ces « logements de renards »⁸⁶⁰. Puis il explique le rôle militaire de ces postes qui devaient protéger les acquisitions françaises contre la révolte des autochtones repoussés vers l'intérieur du pays. Le docteur Bernard décrit aussi la composition de l'armée et pointe que les soldats tunisiens ont une vie incontestablement meilleure qu'avant l'arrivée des Français⁸⁶¹.

D'une façon similaire à l'économie, il donne une place importante à la relation entre autochtones et colons. Il montre que cette relation n'est pas toujours aussi harmonieuse que la propagande ne veut souligner, et qu'il y a une différence entre les grandes villes et la campagne où la population autochtone entre moins souvent en contact avec l'occupant : « [...] les gens d'ici ne nous aiment guère. Nous ne sommes pas encore à Tunis où notre présence est acceptée comme bienfaite. Les fidèles de la ville sainte [Kaïrouan] ne nous supportent qu'à contre-cœur⁸⁶². » Plus bas, il ajoute que les femmes et les enfants sont effrayés des Européens qui visitent leur lieu d'habitat⁸⁶³. Il décrit également combien la présence européenne peut-être néfaste pour la société des autochtones :

« Plus haut, des Européens en joie, des Arabes dont le burnous drape une indifférence mal jouée errent au milieu de repaires cosmopolites, peuplés de la plus triste façon... Ces quartiers sont moins sûrs que les rues franchement indigènes, que les ruelles les plus solitaires de Kaïrouan...⁸⁶⁴ »

La présence française diminue ainsi la sécurité, en forçant les autochtones de se comporter moins honnêtement que dans les villes peu marquées par les Européens.

⁸⁵⁹ Marius BERNARD, *De Tripoli...*, op.cit. p. 93.

⁸⁶⁰ *Ibid.*

⁸⁶¹ *Ibid.*, pp. 349-351.

⁸⁶² *Ibid.*, p. 185.

⁸⁶³ *Ibid.*, p. 205.

⁸⁶⁴ *Ibid.*, p. 220.

Si la colonisation influençait la culture locale d'une façon désavantageuse, les touristes passent cela sous silence, alors que le docteur Bernard ne le taisait pas. Même s'il souligne l'apport positif de la présence française, il attire l'attention du lecteur sur les changements négatifs survenus à l'intérieur de la société autochtone depuis l'arrivée des colonisateurs. Il critique ainsi le comportement des Arabes vis-à-vis des Européens : « Bah, n'exigeons ici de politesse de personne ! La Tunisie a remplacé par une camaraderie goguenarde l'obséquiosité des fournisseurs de France et cela met un peu de variété dans la vie...⁸⁶⁵ »

Le docteur Bernard attire l'attention sur quelques inégalités internes de la colonie. Il pointe que les colonisateurs ne traitent pas toutes les régions de la même manière. En Tunisie, par exemple, les grandes villes (Tunis, Bizerte) occupent une place importante dans la politique coloniale et dans le développement de l'infrastructure, tandis que la province n'en tire pas de profit. Les droits de l'indigène y sont moins respectés⁸⁶⁶.

Il évoque l'impossibilité de la réconciliation entre autochtones et Européens tout en notant que des améliorations importantes sont survenues dans la relation entre les deux groupes. Si l'assimilation était impossible, il pouvait imaginer un rapprochement car les tribus belliqueuses se sont visiblement accalmées⁸⁶⁷. Le sujet est évoqué dans le contexte commercial, notamment à propos des nomades qui sont, selon le docteur Bernard, très utiles pour l'« action colonisatrice » car ils assurent la liaison entre le Nord et le Sud de l'Algérie⁸⁶⁸.

Il présente la face cachée des colonies et les difficultés des colons de s'installer sur les territoires incultes. Les endroits envahis par les colons perdent leur charme, ce dont témoigne l'exemple de Lambèse :

« Centre de la commune mixte de l'Aurès, Lambessa n'est plus aujourd'hui qu'un triste village qui, sur la route blanche, aligne ses buvettes et ses baraques. Ce n'est plus qu'une triste bourgade mélancolique où [...] languissent quelques vieilles paysannes de France, entraînées loin du pays natal par un fils aventureux, par un gendre qui avait fait de mauvaises affaires, par un mari qui rêvait la fortune⁸⁶⁹. »

⁸⁶⁵ Marius BERNARD, *De Tunis...*, *op.cit.*, p. 1.

⁸⁶⁶ *Ibid.*, pp. 72-75.

⁸⁶⁷ *Ibid.*, p. 186.

⁸⁶⁸ *Ibid.*, p. 215.

⁸⁶⁹ *Ibid.*, pp. 198-199.

Par ce passage, le docteur Bernard mentionne les Français installés à la campagne qui avaient espéré d'une meilleure vie mais dont le sort ne s'est pas amélioré considérablement. Il est rare qu'un voyageur parle de ses compatriotes d'une façon désespérée et démontre que la promesse d'une nouvelle vie ne s'est pas réalisée pour tout le monde par la richesse et le calme.

Lors de sa visite en Kabylie, il réfléchit sur l'avenir du territoire et la stabilité de la paix. Il doute que la soumission forcée garantisse la loyauté d'un peuple qui est par nature libre et ne supporte pas l'hégémonie étrangère : « La Kabylie est-elle soumise, en effet ? A-t-elle renoncé à tout espoir d'émancipation ? Il est permis de le croire, mais il est sage d'en douter.⁸⁷⁰ » Le territoire est ainsi risqué et le lieu des futures révoltes à cause de l'incompatibilité des deux cultures et des religions différentes. Pour éviter les conflits, il propose d'apprendre les leçons de l'histoire⁸⁷¹. En même temps, il n'accuse pas seulement des autochtones pour l'irréconciliabilité des deux cultures. Il parle aussi ouvertement des dégâts que les Français ont causés en ruinant l'industrie locale, ainsi admettant leur responsabilité pour le sort du territoire⁸⁷².

L'installation des différents groupes à l'intérieur des colonies est aussi un sujet de discussion qui peut provoquer l'approbation ou le désaccord du voyageur. Si en général les touristes mentionnent les Alsace-Lorrains, faisant ainsi référence à la perte des territoires et maintenant le discours sur le destin des deux régions, d'autres groupes installés grâce à une politique de migration organisée ne sont pas énumérés. Le docteur Bernard parle des sardiniers de Bretagne qui recommençaient leur vie à Philippeville, d'abord installés dans des « baraquements provisoires », qui ne supportaient pas bien les conditions locales et se sont retournés chez eux. Ceux qui restaient vivaient de la pêche⁸⁷³. L'installation des étrangers est vue d'un mauvais œil. À propos de la population mixte de Stora, il pose une question non sans reproche :

« Nous ne trouvons plus que des Espagnols dans la province d'Oran ; nous ne voyons commercer dans les villes que des Israélites plus ou moins francisés ; tout ici vient de la péninsule voisine. Est-ce donc pour les Castellans, pour les Juifs et pour les Italiens que nos soldats ont conquis l'Algérie ?⁸⁷⁴ »

⁸⁷⁰ *Ibid.*, p. 311.

⁸⁷¹ *Ibid.*

⁸⁷² *Ibid.*, p. 314.

⁸⁷³ *Ibid.*, p. 165.

⁸⁷⁴ *Ibid.*, p. 170.

La question reste sans réponse et sans développement. Nous trouvons cependant un certain regret dans le ton du docteur Bernard qui souligne que dans certaines régions, l'Algérie n'est ni française, ni algérienne mais un mélange de différents peuples européens.

Dans la région d'Oran, l'auteur évoque la présence espagnole et cite un dialogue selon lequel cette partie du territoire devait appartenir à l'Espagne : « Et, d'abord, celui-ci ne sera habitable que lorsque l'Espagne l'aura repris. Oui, *señor*, elles ne sont ni aux Mahométans, ni à vous-même, Français, les plaines oranaïses ! Elles sont à nous ! Et il faudra bien qu'un jour on nous les rende⁸⁷⁵ ! »

Le docteur Bernard est le seul à décrire minutieusement la structure implantée avec la colonisation. Il fait mention des territoires civils et des territoires militaires, et des types de communes, non sans juger leur composition : « Les communes de plein exercice qui, absolument assimilées aux nôtres, ont à leur tête un maire et un conseil municipal dont peuvent faire partie des étrangers et, – chose étonnante, – jusqu'à de ces parias qu'on appelle les Arabes⁸⁷⁶ » ainsi que les communes de plein exercice, les communes mixtes et les communes indigènes⁸⁷⁷.

Le système scolaire présenté à propos de la visite d'Alger montre les inégalités de la présence française, notamment le fait que sur vingt-cinq élèves, les établissements comptent seulement trois israélites et deux musulmans. Les écoles primaires sont plus nombreuses, mais « malheureusement fréquentées par un nombre trop restreint d'indigènes⁸⁷⁸ »

Le docteur Bernard mentionne une religieuse, une certaine sœur Josephine, qui consacraient sa vie à la propagation de la foi chrétienne. À ses propos, il exprime sa fascination devant le travail de ces femmes⁸⁷⁹. Plus tard, il décrit l'œuvre des missionnaires qui se sont installés dans le Sahara pour « créer des centres de civilisation », soulager la misère et soigner les malades. D'après lui, tous cela sans forcer la foi chrétienne aux Musulmans⁸⁸⁰.

Pourtant, le docteur Bernard souligne les injustices pratiquées par l'armée coloniale, les dangers qui menacent les colons et la misère dans laquelle vivaient les autochtones. Le lecteur y trouve aussi un exemple de la destruction cruelle effectuée par des occupants, notamment

⁸⁷⁵ Marius BERNARD, *D'Alger...*, op.cit., p. 173.

⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁸⁷⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁸⁷⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁸⁷⁹ Marius BERNARD, *De Tripoli...*, op.cit., p. 219.

⁸⁸⁰ Marius BERNARD, *De Tunis...*, op.cit., p. 235.

celui de Zaatcha dont les maisons ont été démolies et les palmiers coupés par les soldats français. Concernant l'événement, le docteur Bernard critique la nécessité d'un tel acte : « Ne fallait-il pas s'armer d'une sévérité exemplaire et infliger aux vaincus la juste punition de ce patriotisme qui, vertu en deçà de la Méditerranée, au-delà, un crime impardonnable⁸⁸¹ ? » Il attire l'attention sur les maladies transmises par l'eau et par l'air qui infectent les habitants et contre lesquelles aucune protection n'existait à l'époque⁸⁸². À Tlemcen, il décrit les conditions misérables dans lesquelles vivent les Juifs, chassés par les Arabes : quartier malpropre, « ruines habitées », ghetto, murs éventrés, entrées de tanière, « *patios* pareils à des fosses destinées à des bêtes⁸⁸³ ». Ce passage concerne non seulement la pauvreté provinciale mais aussi le conflit religieux.

L'œuvre coloniale est ainsi présentée minutieusement, étudiant les avantages et les inconvénients de la présence française. Le docteur Bernard souligne l'impact de celle-ci sur le territoire, et s'occupe aussi des facteurs humains. Il analyse les changements les plus importants au sein de la société locale. En même temps, il ne cache pas les dégâts causés par l'armée française, la misère des autochtones aggravée par l'installation du système colonial et les risques qui menaçaient sans cesse les colons.

12.4.5. L'écriture du texte

Comme nous l'avons déjà signalé, le docteur Bernard voulait rédiger une œuvre exhaustive sur l'ensemble de la Méditerranée. Il désirait traiter l'ensemble des sujets nécessaires à la présentation d'un pays, ainsi l'histoire, la géographie, la société, la vie politique et les usages. Dans son œuvre, les descriptions détaillées sont particulièrement importantes. En même temps, son style n'est pas plat. Il voulait influencer les sens et transmettre aux lecteurs non seulement les connaissances théoriques mais aussi les ambiances et les émotions que rencontrent les voyageurs arrivés dans l'un des pays décrits. Les trois volumes *Des côtes barbaresques* sont chacun divisés en chapitres qui suivent l'ordre chronologique du voyage.

La singularité du récit du docteur Bernard réside dans sa longueur. Après l'analyse du texte, nous comprenons cependant que cela est dû avant tout à des anecdotes et des faits

⁸⁸¹ *Ibid.*, p. 248.

⁸⁸² Marius BERNARD, *De Tripoli...*, *op.cit.*, p. 273.

⁸⁸³ Marius BERNARD, *D'Alger...*, *op.cit.*, p. 199.

historiques insérés. L'itinéraire qu'il parcourt correspond à celui des autres touristes. Il fait mention d'éléments moins connus, il explique les phénomènes locaux, parle de la société et des traditions plus en détails que d'habitude. Pourtant, il ne se débarrasse pas des éléments « touristiques ». Sa vision est marquée par des stéréotypes et des idées reçues. Il répète des clichés maintes fois repris par les autres. La représentation des habitants est aussi superficielle que dans les récits des touristes, même s'il présente plusieurs groupes et cite des discussions. Les dialogues, même si raccourcis, prouvent néanmoins la réalité des contacts entre le voyageur et les autochtones. Ils servent à provoquer des débats ou soutenir le point de vue du voyageur.

Les citations, les passages tirés d'autres ouvrages augmentent le caractère vulgarisateur de l'œuvre. Le lecteur peut avoir l'impression qu'il lit un ouvrage complexe qui traite la géographie, l'histoire, l'ethnographie et les souvenirs de l'auteur. Celui-ci s'occupe du sujet de la colonisation française et mesure sa portée. Il est un patriote fervent qui ne conteste pas les bienfaits de la France. Il reprend les paroles des colonialistes en soulignant la supériorité de la civilisation, le progrès technique apporté, la réforme des impôts, du système judiciaire et scolaire pour illustrer les efforts des colonisateurs pour « civiliser » et « améliorer les conditions ». Il ose cependant attirer l'attention sur les éventuelles sources de danger concernant le maintien du territoire.

Il s'agit, comme l'a déclaré le docteur Bernard dans l'introduction, d'un livre qui sert à satisfaire toute sorte de curiosité et donner aux lecteurs de tous types des renseignements nécessaires pour effectuer un voyage sur le territoire. Il mélange donc les caractères d'un guide pratique et d'un récit de voyage.

Dans une œuvre aussi volumineuse, les références à des ouvrages consultés sont nécessairement plus abondantes que dans les courts récits des touristes. Le docteur Bernard évoque les grands auteurs de son siècle qui s'occupaient de l'Afrique du Nord, mais aussi la littérature classique, comme Hérodote, Scylax, Strabon, Pline, pour souligner l'ancienneté du discours sur le territoire⁸⁸⁴. Il se réfère à Chateaubriand lorsqu'il évoque Hammam-el-Lif [Hammam-Lif] que l'écrivain avait décrit dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*⁸⁸⁵.

Il mentionne aussi les connaissances dont ses contemporains disposaient ou devaient disposer sur le territoire. Les phrases introduites par « chacun sait que... » et « tout le monde a vu... » signalent directement que l'auteur ne ferait que résumer ce que les lecteurs savaient

⁸⁸⁴ Marius BERNARD, *De Tripoli...*, op.cit., pp. 64 et 70.

⁸⁸⁵ *Ibid.*, p. 244.

déjà. Il fait ainsi lorsqu'il parle de l'apparition de l'Islam dans le Maghreb où, malgré la trivialité du sujet, l'auteur résume l'histoire en deux paragraphes⁸⁸⁶. À propos d'une danseuse de Sousse, il donne également une preuve de la présence de la culture autochtone en France : « Chacun a vu, chacun peut encore voir en France, et, avec raison, y trouver grotesques les contorsions invraisemblables [...] qui constituent la danse tunisienne [...] »⁸⁸⁷. » Pourtant, il sent, cette fois aussi, la nécessité de préciser ses propos sur les danseuses. Ce passage illustre, tout comme dans le cas de Drouet, que l'auteur était conscient de ce que son public disposait d'assez de connaissances sur le territoire et qu'il était difficile de nuancer l'image qui était déjà colorée et détaillée.

Le docteur Bernard utilise les expressions arabes pour présenter aux lecteur les spécialités locales. Les mots, mis en italique, sont soit brièvement expliqués⁸⁸⁸, ou le prétexte permet de deviner ce dont on parle. Cela montre qu'il s'est plongé dans la culture locale et qu'il dispose d'une certaine connaissance de la langue arabe. En même temps, ce fait augmente le caractère instructif du récit de voyage.

La description d'un café maure illustre bien comment l'auteur tend à transmettre la réalité aux lecteurs :

« Un grand café maure a, au pied d'un vieil arbre, creusé le fourneau où bout de l'eau sucrée... Au milieu des couffins, des sacs et des paquets de charbon, le cafetier, à demi couché sur une litière de burnous en charpie, se vautre devant cette cuisine et, minutieusement, il manipule ses ustensiles, il met au feu des cafetières au long manche, il remplit de petites tasses aux fleurs d'or... Un aide lave la vaisselle ; avec une spatule, un autre puise, au fond d'une grande boîte, du café en poudre impalpable ; un caissier trône derrière un coffre percé en tire-lire ; des enfants circulent, un plateau sur la main gauche, la droite tenant le charbon qui sert à allumer les cigarettes. Et, sur trois rangs, - par terre, sur des bancs ou debout, - les consommateurs forment un large cercle au centre duquel de petites tables basses s'ornent de bougies fumeuses, de vases de fleurs, de pots de basilic, de bocaux où languissent les poissons rouges indispensables, toutes choses à grand peine apportées de la ville...Et graves comme des

⁸⁸⁶ Marius BERNARD, *De Tripoli...*, op.cit., pp. 166-167.

⁸⁸⁷ *Ibid.*, p. 222.

⁸⁸⁸ Voir par exemple le passage où le docteur Bernard parle des *medersa* : « De cette mosquée dépend, en effet, une *medersa*, – sorte de séminaire ou plutôt d'université religieuse où, sous la direction du *cheik-ul-Islam*, – espèce d'archevêque, de cardinal musulman, – cent vingt maîtres annoncent la bonne nouvelle à six cent élèves *tolba*, – six cent futur professeur, – entretenus sur des revenus de *hobbous*. / On appelle *habbous* ou *oukafs* des sortes de biens de mainmorte qui sont, en général, le résultat de succession tombées en déshérence ou de legs pieux faits par des particuliers [...] » Marius BERNARD, *De Tripoli...*, op.cit., p. 320.

professeurs de faculté, ils écoutent en silence les battements saccadés et monotones des *darboukas* sonores et des tambours de basque. Chacun prend son plaisir où il le trouve⁸⁸⁹. »

Le lecteur peut avoir l'impression comme s'il regardait un tableau ou une photographie. L'auteur présente les détails qui sont, dans la plupart des cas, négligés par les touristes, comme le personnel du café, la forme de la cafetière, des vases, des poissons rouges. Ce passage illustre comment l'auteur se positionnait vis-à-vis de la culture locale qu'il devait présenter aux lecteurs. Il montre aussi qu'il a voulu minutieusement présenter les pays parcourus et ne se contentait pas de laisser les lecteurs imaginer les détails. Le docteur Bernard corrige ses prédécesseurs et remarque que les informations mal transmises nuisent aux lecteurs⁸⁹⁰.

Le récit de voyage finit sans conclusion. La levée des ancres, le départ du paquebot vers l'Europe marquent la fin du voyage, mais l'auteur quitte le territoire du Maghreb sans vouloir résumer la portée de son voyage. Il laisse aux lecteurs de juger et de tirer des conclusions.

La description du docteur Bernard constitue une exception parmi les textes rédigés par les touristes. Il est riche en détails et a été rédigé d'un point de vue original. Afin de donner une image complète des pays, il présente aussi des endroits que les touristes ne parcouraient pas. L'œuvre éclaire une tendance importante des œuvres vulgarisatrices de la fin du XIX^e siècle. Le texte pouvait être publié car malgré le grand nombre des récits de voyage paru dans les années précédentes, le public lecteur avait toujours besoin d'une synthèse. Les trois livres remplissaient donc une lacune importante. Le fait qu'il fallait attendre jusqu'aux années 1890 pour voir paraître une œuvre détaillée sur les pays du Maghreb est aussi instructif. Il illustre que le public lecteur se contentait de lire des récits de voyage superficiels des touristes et des guides qui étaient abondants en informations certes, mais offraient peu de plaisir littéraire. Le docteur Bernard était un homme cultivé, mais aussi un homme de la province. Son aventure et sa volonté de présenter l'inconnu sont exemplaires.

Nous ne connaissons pas malheureusement les conditions du voyage, ni les causes qui ont mené le docteur Bernard à réaliser cette entreprise. Il ne parle ni de lui-même, ni de l'exécution technique de son voyage. Nous ne savons pas si le parcours était financé par une organisation ou par le voyageur lui-même. Nous ne pouvons pas estimer combien de temps était

⁸⁸⁹ Marius BERNARD, *De Tunis...*, op.cit., p. 159.

⁸⁹⁰ *Ibid.*, p. 98.

nécessaire pour effectuer le voyage. Il reste aussi indéfinissable s'il voyageait seul ou accompagné.

Nous considérons que cette œuvre contredit l'affirmation selon laquelle la province ne s'intéressait pas à la colonisation. Nous devons en même temps souligner que les livres furent publiés à Paris, ce qui montre que pareille entreprise ne pouvait pas se réaliser par les soins des éditeurs méridionaux. Il montre aussi que, pour atteindre un public lecteur large, il fallait tourner vers les maisons d'édition de la capitale. Le fait que la presse régionale du Sud ne mentionnait pas la parution de l'œuvre monumentale met en exergue, encore une fois, son attitude vis-à-vis la question coloniale.

Conclusion

Les récits des voyageurs français nous convainquent de la nature contradictoire du regard touristique à la fin du XIX^e siècle. Ces textes se diffèrent et se ressemblent en même temps. Tandis que l'itinéraire et les conditions du voyage montrent des similitudes, l'accent est mis ailleurs dans chacun des cas. Toutes les quatre personnes voulaient présenter les colonies d'un point de vue novateur et favorable à la propagande coloniale, mais, malgré tout effort, leurs textes sont fortement influencés par le regard borné des touristes.

Ernest Fallot répète volontiers les principaux éléments le plus souvent repris par les supporteurs de l'idée coloniale. Par conséquent, les motifs comme la modernisation portée par la France, les autochtones à civiliser, les bienfaits économiques apportés par l'occupation des terres et par l'établissement des plantations apparaissent souvent dans son texte. Il témoigne d'une fierté devant l'œuvre des colons français qui travaillaient durement pour rendre les colonies vivables. S'il est conscient des problèmes du système établi, il est convaincu de la nécessité de la colonisation française et reste optimiste concernant l'avenir des territoires.

François Drouet voulait dépasser les textes des touristes et proposer des nouveautés aux lecteurs, mais en vain. Très conscient du fonctionnement des voyages touristiques et du rôle des touristes, il n'a pas pu éviter d'en devenir un. Il décrit les sujets les plus connus, expose longuement des informations répandues mais n'arrive pas à suffisamment développer des sujets originaux.

L'œuvre de Sabatier illustre à merveille comment la technique moderne a transformé la perception et le transfert des connaissances. Le récit de voyage montre également les caractéristiques les plus typiques d'un voyage touristique effectué dans le Maghreb colonial. Sabatier a vu ce qu'un touriste devait voir, et il a pris une distance recommandée dans son époque. Ses photographies et ses descriptions reflètent la superficialité attendue par ses lecteurs. Finalement, le texte de Sabatier nous montre une importante direction des recherches futures. Les manuscrits décrivant l'Afrique du Nord peuvent être encore nombreux et sont complètement inexplorés. Or, ces textes peuvent compléter nos connaissances sur les voyages coloniaux et sur la mentalité des hommes moyens dans la période étudiée.

Le récit du docteur Bernard est celui d'un voyageur par excellence. Il s'est bien préparé à son voyage, il a fait des efforts considérables pour observer le pays qu'il traversait, et il en a tiré des conclusions remarquables. Faisant attention à tous les segments de la vie des autochtones et des colons, sa description, longue de plus de mille pages, était et est même aujourd'hui un véritable trésor parmi les textes viatiques. Il y figure l'ensemble des éléments que les lecteurs de son époque revendiquaient. Il a jugé salubre l'œuvre coloniale tout en soulignant la supériorité de l'homme blanc. Il a repris les stéréotypes bien connus mais en les complétant de détails moins répandus. Sa vision est celle d'un intellectuel en voyage disposant de connaissances spectaculaires sur la région. Le langage qu'il utilise n'est pas celui des touristes sans expérience d'écriture. Son texte est riche en images poétiques ; mais ses explications sont compréhensibles et saisissantes.

Les principales questions qui concernaient la colonisation sont complètement absentes des quatre récits. Par le fait qu'ils mettent en avant les paysages et la culture autochtone, tous les quatre voyageurs ont accompli ce que l'État colonisateur attendait : ils fascinaient, faisaient envie aux colonies et passaient sous silence les désagréments. Leurs descriptions et leurs clichés corroboraient l'image déjà existant sur le monde colonial. Les récits de voyage n'étaient pas nés sous la plume des écrivains de talent ; pourtant, ce sont des œuvres importantes pour les recherches viatiques. D'une part à cause de leur caractère vulgarisateur, d'autre part en raison de leur ton qui est celui des touristes moyens. Les textes, soient-ils tout courts ou disproportionnellement longs, expriment exactement ce que tous les touristes auraient pu exprimer à la fin du XIX^e siècle. Ainsi, ils illustrent bien l'attitude des touristes et les exigences de la société vis-à-vis des auteurs des récits de voyage.

Le docteur Bernard fait une remarque très courageuse mais en même temps honnête et véridique sur la façon dont ses prédécesseurs avaient représenté l'Algérie :

« Ce que nous disons de la figure [de la femme arabe] peut se dire des palmiers, des villages, du ciel, de la terre, de toute la nature africaine. L'Algérie seule a été étudiée, jusqu'à présent, mais aucun paysagiste n'a produit autre chose qu'une *Algérie fictive, imaginaire* [Nous soulignons]⁸⁹¹. »

Il provoque donc un débat entre touristes et voyageurs, reprochant aux touristes de ne pas étudier le pays assez profondément et de ne pas faire attention aux détails qui sont d'ailleurs très visibles. Or, sans cela, nul ne peut véritablement comprendre l'essence de la culture autochtone. L'exemple illustre également que les contemporains ont bien compris le fonctionnement et les lacunes des récits touristiques et la fausseté de la représentation fabriquée et peu réaliste des colonies.

⁸⁹¹ Marius BERNARD, *De Tripoli...*, op.cit., p. 112.

Troisième partie :
L'image de l'Afrique du Nord dans les récits de
voyage hongrois

13.Présentation des voyageurs hongrois

Tous les voyageurs n'étaient pas des personnages connus, et les informations conservées sur eux ne sont pas de la même qualité et quantité. Certains ont régulièrement apparu dans les colonnes des journaux, d'autres étaient plus timides et n'ont pas laissé assez de renseignement. L'activité littéraire et la fréquence d'apparition dans les journaux constituent un facteur important lors de l'analyse de la réception des œuvres. L'encyclopédie thématique et monumentale de quatorze tomes de József Szinnyei, *Magyar írók élete és munkái* (La vie et les œuvres des écrivains hongrois), publié entre 1891 et 1914, s'est avérée particulièrement utile pour révéler l'identité des auteurs, d'autant plus que Szinnyei a présenté les auteurs connus à son époque. Par conséquent, nous pouvons supposer que tous les auteurs que nous y retrouvons furent plus ou moins lus dans le dernier quart du XIX^e siècle⁸⁹². Les nécrologies publiées dans les feuilles diverses et les portraits dans la presse vulgarisatrice contiennent également d'informations précieuses.

Nos voyageurs hongrois étudiés venaient d'un milieu cultivé et riche. Pourtant, derrière cette homogénéité d'apparence, leurs carrières, leurs vies privées, ainsi que les motivations de leurs voyages étaient différentes. Parmi ces personnes, nous trouvons un seul voyageur illustre, l'archiduc Joseph-Auguste. Cinq d'entre eux exerçaient une profession scientifique, huit enseignaient et cinq étaient écrivains. Parmi les motifs des voyages, nous trouvons l'engagement scientifique, la volonté de voir « le monde exotique », de connaître la civilisation arabe, ou de soigner une maladie. Les voyageurs se passionnaient tous pour le monde lointain et trouvaient important de transmettre au grand public les connaissances recueillies pendant leur parcours. L'intérêt scientifique dont ils faisaient preuve dans leurs récits caractérisait aussi leur manière de voir.

Tous les voyageurs ont certainement visité l'Afrique du Nord dans la même période, mais ils n'étaient pas tous dans le même stade de la vie. Nous pouvons ainsi distinguer deux générations : d'abord les voyageurs âgés et plus expérimentés, et ensuite les plus jeunes, généralement dans la première moitié de leur vie. Les auteurs du premier groupe sont nés dans les années 1820 et 1830. Ils ont vécu plusieurs réorganisations politiques en Hongrie

⁸⁹² En version originale : József SZINNYEI : *Magyar írók élete és művei I-XIV* (La vie et les œuvres des écrivains hongrois I-XIV), Budapest, Hornyánszki Viktor könyvkiadóhivatala, 1891-1914. ; Version accessible en ligne : *Arcanum Digitális Tudománytár* : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/SzinnyeiMagyarIrok/>. Nous utilisons la version numérisée.

consécutives à la Révolution hongroise de 1848-1849, son échec et la signature du Compromis austro-hongrois. Ils ont entrepris le voyage vers la fin de leur vie, donc ils avaient déjà beaucoup d'expérience. Nous supposons dans leur cas une manière d'observer plus fine et une stratégie de collecter des informations plus réfléchies. Les membres du deuxième groupe sont nés dans le cadre politique de la double monarchie, et jusqu'à l'époque de la Grande Guerre (qui marque la fin de la période étudiée), ils n'ont pas fait l'expérience d'un conflit majeur à l'intérieur du pays dans lequel ils vivaient. Le voyage en Afrique du Nord était une étape très importante du point de vue de leur avenir, souvent un début, voire une initiation. L'âge jeune n'exclut pas cependant d'avoir un bon sens de l'observation méthodique. Comme nous allons voir, la « deuxième génération » des voyageurs avait souvent des objectifs scientifiques très précis, une manière de voir bien développée, et certains disposaient déjà d'une grande expérience de voyager et d'écrire.

Nous observons également que certains voyageurs, vivant dans la même période et pratiquant la même profession, se connaissaient éventuellement. Ainsi József Szabó et Károly Nendtvich, qui s'occupaient des sciences naturelles, étaient des collègues et fréquentaient à peu-près les mêmes cercles. János Jankó et Margit Balogh commençaient leur carrière sous l'égide du même professeur Lóczy à Budapest. L'un des meilleurs amis de Zsigmond Justh fut le compte Péter Vay qui a effectué également un voyage en Afrique du Nord mais, malheureusement, il n'a pas laissé de récit de voyage. Ces relations montrent combien le nombre des voyageurs fut réduit et que le peu de personnes qui s'intéressaient à l'Afrique du Nord venaient tous du même milieu. Nous constatons aussi qu'ils partageaient plus ou moins le même intérêt pour les sciences naturelles ou pour la vie littéraire.

13.1.« Voyageurs expérimentés »

Károly NENDTVICH (1811-1892)

Károly Nendtvich était médecin, chimiste, professeur de l'Université polytechnique de Budapest, membre de l'Académie hongroise des sciences et membre fondateur de la Société hongroise des sciences naturelles (Magyar Természettudományi Társulat). Il est né à Pécs ; son père, Tamás Nendtvich, était pharmacien. À la fin de ses études faites à Budapest, Nendtvich est devenu obstétricien et ophtalmologue. Il s'intéressait également à la botanique. Sa carrière de professeur a tôt commencé : il donnait des cours à l'université, mais également des

conférences populaires pour les apprentis. Il faisait ce dernier à la demande de l'*Association nationale de l'Industrie* (Országos Iparegyesület), fondée en 1867 et continuatrice des activités de l'association présidé jadis par Lajos Kossuth. Il est devenu professeur de chimie à l'Université polytechnique de Budapest en 1847.

Il a fait plusieurs voyages pour approfondir ses connaissances scientifiques ; entre autres à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Prague, à Leipzig, à Halle, à Iéna, à Braunschweig et à Göttingen. Il y a étudié l'aménagement des laboratoires, les méthodes utilisées, et il a également suivi des conférences scientifiques. Il a participé à l'exposition universelle de Vienne en 1873. Il fut titulaire de plusieurs décorations et membre fondateur du comité de l'*Association royale hongroise des sciences naturelles* (Magyar Királyi Természettudományi Társulat), de l'Institut de géologie en Hongrie et à Vienne, de l'Institut de minéralogie de Iéna et de l'Association des pharmaciens de Pfalz. Outre ses préoccupations scientifiques, il était presbytère de l'Église luthérienne de Budapest. Il a consacré sa vie à la promotion de la langue hongroise dans les sciences, plus particulièrement dans le domaine de la chimie. Il a fait également une courte expérience politique comme député du Parti national antisémite (Országos Antiszemita Párt) au parlement entre 1884 et 1887. Le *Vasárnapi Újság* le caractérisait comme patriote par excellence⁸⁹³.

Il a régulièrement voyagé en Europe, et a visité l'Amérique du Nord et l'Afrique du Nord en 1889. Il a publié les souvenirs de son voyage nord-africain en 1892 en trois parties dans *Budapesti Szemle*, sous le titre de « Három hónap Afrikában » (Trois mois en Afrique). Il peut être considéré comme un voyageur scientifique, même s'il n'a participé à aucune expédition. Il a entrepris le voyage de sa propre initiative, espérant s'enrichir en connaissances, et il a suivi l'itinéraire des touristes.

József SZABÓ (1822-1894)

Auteur reconnu dans les milieux savants, ingénieur des mines, géologue, avocat, professeur d'université et membre de l'Académie hongroise des sciences, son nom a paru régulièrement

⁸⁹³ József SZINNYEI : *Magyar írók...*, op.cit., vol. IX., p. 976. ; György INZELT : « A hazai kémia két korszaka a 19. században. Nendtvich Károly és Ilosvay Lajos » (Deux périodes de la chimie hongroise au XIX^e siècle. Károly Nendtvich et Lajos Ilosvay) [en ligne], in *Magyar Tudományos Akadémia honlapja* (site de l'Académie hongroise des sciences), 2021. Disponible sur : <https://mta.hu/vii-osztaly-megemlekezesek-evfordulok/a-hazai-kemia-ket-korszaka-a-19-szazadban-nendtvich-karoly-es-ilosvay-lajos-111309> (Consulté le 19 janvier 2023). ; sans auteur : « Dr. Nendtvich Károly (1811-1892) » (Károly Nendtvich, Dr. [1811-1892]), in *Vasárnapi Újság*, vol. 39, n°29, 17 juillet 1892.

dans les journaux. Il est né à Kalocsa dans une famille ancienne et profondément catholique. Son père fut trésorier en chef du domaine archiépiscopal de Kalocsa. Il fut un élève excellent au lycée, et a achevé des études de philosophie, puis de droit à Budapest. C'est pendant les années de son stage juridique qu'il a pris goût à la matière des mines. Après avoir terminé son stage, mais avant de passer l'examen du barreau, il a recommencé ses études, cette fois comme ingénieur des mines à Selmechánya (aujourd'hui Banská Štiavnica, en Slovaquie).

Au début de sa carrière, il a travaillé dans le secteur minier. Pour approfondir ses connaissances sur la métallurgie, il a effectué un voyage en 1844 traversant la Moravie, la Silésie, la Galicie ainsi que quelques parties de la Prusse et de la Russie. À l'occasion de ce voyage, il a noté dans son journal beaucoup d'éléments de savoir-faire sur les fourneaux de fonderies, les établissements industriels et les méthodes utilisées.

Sa première tentative d'occuper un poste à l'université fut vouée à l'échec car son collègue, Károly Nendtvich – lui-aussi auteur d'une description de l'Afrique du Nord – a obtenu l'emploi que Szabó aurait sollicité. Il a reçu une place de professeur suppléant à l'Université de Budapest qu'il a dû quitter après six ans sans devenir titulaire. Il donnait ensuite des cours au lycée scientifique national (állami főreáliskola) de Budapest. En 1853, il a effectué un deuxième voyage en Suisse, en France, et en Allemagne, voire un semblant de Grand Tour tardif. Il a été reçu par l'archiduc Étienne Habsburg-Lorraine à Schaumburg. La rencontre avec l'archiduc, grand collectionneur des minéraux, a exercé une grande influence sur sa carrière scientifique. Grâce à son activité scientifique et des études faites sur les minéraux et les roches, son travail fut reconnu dans l'ensemble de la monarchie austro-hongroise et même à l'étranger. Conscient de l'utilité des langues étrangères, il parlait l'allemand, le latin, le français et l'anglais et il comprenait l'italien, le grec et le slovaque⁸⁹⁴.

Il fut membre de plusieurs associations scientifiques dont l'*Association royale hongroise des sciences naturelles* (Királyi Magyar Természettudományi Társulat), l'*Association hongroise des sciences* (Magyar Tudományos Akadémia), l'*Association hongroise de la Géographie*, Magyar Földrajzi Társaság) et l'*Institut impérial de la géologie de Vienne* (Bécsi Birodalmi Földtani Intézet). Il a été admis à l'*Académie nationale, agricole, manufacturière et commerciale de Paris* en tant que vice-président honoraire étranger. Il fut professeur de chimie et de physique à l'Académie de commerce de Budapest (Pesti Kereskedelmi Akadémia), dont il est devenu directeur en 1860. En 1862, après tant d'années

⁸⁹⁴ Antal KOCH, « Szabó József » (József Szabó), in *Földtani Közlöny*, vol. XXV, n°9-10, 1895 (septembre-octobre), pp. 273-302.

de tentatives, il a reçu un poste de professeur titulaire au département de minéralogie de l'Université de Budapest dont il fut nommé recteur en 1883. Son travail scientifique fut récompensé par plusieurs décorations.

Il a régulièrement publié des études scientifiques et, étant membre de plusieurs organisations scientifiques. La presse a mentionné son nom dans des contextes très divers. La postériorité le considère comme un des pères fondateurs de la géologie hongroise. À l'occasion de son décès, plusieurs journaux ont publié sa biographie, avec une attention particulière portée sur son œuvre scientifique⁸⁹⁵.

Il a beaucoup voyagé pour voir de ses propres yeux le sujet de ses recherches et pour devenir plus expérimenté et aussi plus crédible. Il a parcouru plusieurs pays européens, l'Amérique du Nord⁸⁹⁶ et l'Afrique du Nord. Invité à la Conférence de *l'Association française pour l'avancement des sciences* à Alger en 1881, il a participé à un voyage organisé à visée propagandiste qui servait à fasciner les participants et souligner les avantages de la colonie, ainsi que la « bienfaisance » des colonisateurs. Il a relaté son voyage dans un court article de quinze pages intitulé « Algériáról, különös tekintettel annak alfa-iparára » (*De l'Algérie, avec une considération particulière sur son industrie d'alpha*) paru dans *Földrajzi Közlemények* en 1887. Participant actif de la vie scientifique en Hongrie, il fut voyageur scientifique par excellence, mais sans participer à une mission commandée par l'État. Son voyage en Algérie et en Tunisie, réalisé sur initiative française, contient également des éléments d'un voyage touristique.

Sándor ALVINCY (1852-1925)

Écrivain et professeur de langues, il est né à Nagykikinda (Kikinda en Serbie). Il a parcouru l'Allemagne, La France, les Pays-Bas, la Belgique et l'Angleterre à l'âge de seize ans⁸⁹⁷. Il a

⁸⁹⁵ Une étude de 30 pages écrite par Antal Koch résume la vie de József Szabó et contient une bibliographie de ses œuvres sur quinze pages, ce qui montre son importance et la valeur de son travail scientifique. Voir : Antal KOCH, *Szabó József...*, op.cit. ; b.f., « Dr. Szabó József » (József Szabó, Dr.), in *Vasárnapi Újság*, vol. 41, n°15, 15 avril 1894. ; Tamás SZONTAGH, « Dr. Szabó József » (József Szabó, Dr.), in *Vasárnapi Újság*, vol. 30, n°30, 29 juillet 1883.

⁸⁹⁶ Voir la description de son voyage en Amérique du Nord : József SZABÓ, Dr, « Amerikai utamból (1882 július-szeptember) » (Sur mon voyage américain [de juillet au septembre 1882]), in *Földrajzi Közlemények*, n°9, 1882.

⁸⁹⁷ Sur Sándor Alvinczy, voir : « Alvinczy Sándor » (Sándor Alvinczy), in Ágnes KENYERES (éd.), *Magyar Életrajzi Lexikon*, vol. 1, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967. ; sans auteur : « Alvinczy Sándor író meghalt » (L'écrivain Sándor Alvinczy est mort), in *Pesti Napló*, vol. 76, n°285, 17 décembre 1925.

fait des études de droit puis s'est installé à Paris pour une quinzaine d'années⁸⁹⁸. Il fut rédacteur en chef de la revue *La France contemporaine*, et a contribué au travail de l'équipe du quotidien *Intransigeant*. Pendant son séjour à Paris, il a écrit des articles sous le pseudonyme de *Saint Yvon*. Il a effectué deux voyages autour du monde, puis est retourné en Hongrie. Il a obtenu un diplôme de professeur de langues, profession qu'il a pratiquée jusqu'à la retraite. Il a résolument critiqué le système scolaire hongrois, ce qui a eu un large écho dans les journaux. Le fait qu'il a participé à l'élaboration d'une réforme scolaire (*Középiskolai reformjavaslatok* – paru à Nagyvárad, en 1906) montre qu'il fut un enseignant reconnu dans son époque. En 1906, il a publié un manuel sur sa propre méthode d'apprentissage des langues étrangères dont le succès est évident car il fut traduit en anglais et en allemand, et utilisé dans des pays lointains comme le Japon et la Chine⁸⁹⁹.

Avec ses œuvres rédigés en français, comme « La méthode Alvinczy », il a contribué également à la vie littéraire et scientifique française. Pour le public hongrois, il a publié plusieurs textes vulgarisateurs sur différents éléments de la vie parisienne et française (*A francia társadalom* [La société française] ; *A francia nők* [Les Françaises] ; *A szellemi élet Párizsban* [La vie intellectuelle à Paris], et a participé à la formation de l'image de la culture parisienne en Hongrie.

Il raconte son voyage en Afrique du Nord dans un livre intitulé « A Szaharában. Útirajzok és tanulmányok » (*Dans le Sahara. Récits de voyage et études*), paru en 1890. Il a visité l'Algérie, plus exactement le Sahara, pour mieux connaître une culture qu'il appréciait. Il est difficile de le classer dans une de nos catégories car il ne fut pas touriste, ni scientifique. Son voyage n'était pas motivé par la nécessité, et il n'a rempli aucun poste officiel. Si la postérité le compte parmi les écrivains, il a plutôt consacré sa vie à la transmission des connaissances et non à la création. Il peut être classé parmi les écrivains-journalistes tout en remarquant qu'il étudiait un peuple pour en décrire les habitudes et le comportement. Il a fait donc une activité ethnographique, sans le dire.

⁸⁹⁸ D'après le *Pesti Napló*, après le baccalauréat, Alvinczy a fait ses études à la Sorbonne, à Paris. Les sources ne sont pas univoques concernant la durée de son séjour français qui allait ainsi de quinze à vingt-deux ans. Voir : – , *Alvinczy Sándor író meghalt...op.cit* ; Ágnes KENYERES, *Magyar Életrajzi Lexikon...*, op.cit.

⁸⁹⁹ Voir : Sándor ALVINCZY, *Méthode Alvinczy. Enseignement direct et rationnel des langues Français-allemand*, Leipzig, 1906. ; sans auteur : « Halálózások » (Décès), in *Világ*, vol.16, n°286, 18 décembre 1925.

Ferenc HOPP (1833-1919)

Né à Fulnek (en Tchèque), il fut un riche collectionneur d'art et voyageur par excellence. Il a quitté sa famille (très pauvre d'ailleurs) à l'âge de treize ans pour tenter sa chance à Budapest. Sa langue maternelle était l'allemand qu'il préférait au hongrois. Les influences des événements de 1848-1849 l'ont transformé en un bon patriote hongrois. Il a voulu enrichir la Hongrie tout au long de sa vie en partageant les connaissances et les valeurs qu'il avait collectionnées lors de ses voyages. Une fois arrivé à Budapest, il était employé par Calderoni, un opticien renommé. L'entreprise s'est spécialisée non seulement dans la vente des appareils optiques, mais aussi de toute sorte d'outils qui ont rendu l'illustration plus facile et attrayante, comme les projecteurs. Ils ont aussi fabriqué des outils scolaires. Hopp est rapidement devenu disciple éminent de Calderoni, et il a hérité de l'entreprise après la mort de son maître en 1864.

Entrepreneur riche, il a dépensé tout son revenu aux voyages : il a parcouru le monde cinq fois entre 1882 et 1914. Il a visité entre autres l'Amérique du Sud, les États-Unis, le Canada, l'Inde, le Ceylan, la Nouvelle-Zélande, la Chine et le Japon, la Sibérie, la Nouvelle-Guinée et la Polynésie. Lors de ces voyages, il a voulu développer ses connaissances théoriques nécessaires à l'exercice de sa profession. C'est pour cette raison que, s'il en avait l'occasion, il a visité des expositions et des fabriques. Il s'est enthousiasmé du développement technique : en voyageant, il a noté les inventions qui l'avaient fasciné. Au cours de ses voyages, il a pris goût aux antiquités et aux œuvres d'art classiques et exotiques, et il est devenu un collectionneur expérimenté. Il a déposé les objets collectionnés dans le jardin de sa villa, puis il les a donnés à l'État dans l'objectif de soutenir la fondation d'un musée. Il fut ainsi l'un des fondateurs du Musée des arts asiatiques qui porte son nom aujourd'hui.

Il s'est fait remarquer dans des cercles des voyageurs influents, et il avait une bonne relation avec Aurél Stein, voyageur mondialement connu. Il fut membre de la Société hongroise de géographie depuis sa fondation. Il a publié plusieurs récits de voyage et a participé à des événements culturels où il racontait ses souvenirs et ses observations. Il a pris des photos pendant ses voyages, et il a organisé des soirées de projection pour montrer ses clichés au grand public, participant ainsi à la vulgarisation des connaissances sur le monde entier⁹⁰⁰.

⁹⁰⁰ Sándor SOMOGYI, Dr, « Hopp Ferenc emlékezete » (Le souvenir de Ferenc Hopp), in, *Földrajzi Közlemények*, vol. CXIX, n°1, 1995, p. 74. ; Ferenc GÁSPÁR, Dr, « Hopp Ferenc. (Születésének nyolcvanadik évfordulóján) » (Ferenc Hopp. Pour son quatre-vingtième anniversaire), in *Új Idők*, vol. 19, n°21, 18 mai 1918. ; Tivadar KANDA H., « Hopp Ferenc (1833-1919) » (Ferenc Hopp (1833-1919), in *Népszabadság*, vol.16, n°101, 29 avril 1958. ; Gabrielle LŐCSEI, « Átjárható világ. 185 éve született Hopp Ferenc » (Le monde pénétrable. Hopp Ferenc est né

La description de son voyage dans les pays du Maghreb est parue dans *Földrajzi Közlemények*. Le texte porte le titre de « Téli utazás a földközi-tenger körül fekvő országokban. (Felolvastatott az 1897. évi. decz. 9-diki ülésen) » (Voyage hivernal dans les pays autour de la Méditerranée [Lu à la réunion du 9 décembre 1897]).⁹⁰¹ Si son point de vue est celui d'un scientifique et d'un voyageur expérimenté, il a entrepris ce parcours à sa propre guise en tant que touriste et dans l'espérance de pouvoir contribuer ainsi à l'image créée sur l'Afrique du Nord. Malgré son expérience des voyages scientifiques, son récit doit être classé parmi ceux des touristes.

13.2.« Jeunes voyageurs »

Zsigmond JUSTH (1863-1894)

Il fut une figure emblématique de la vie littéraire française et hongroise de la fin du XIX^e siècle⁹⁰². Fils d'une ancienne famille noble de propriétaires fonciers, il est né à Szabadstortnya (aujourd'hui Orosháza-Szentstortnya), dans le sud de la Grand Plaine hongroise. Sa tuberculose, découverte à l'âge jeune, a influencé toute sa vie. Il a grandi dans un milieu riche certes, mais pauvre en affection, ce qui a influencé son développement mental et finalement son style littéraire⁹⁰³. À l'âge de dix ans, il a été inscrit au prestigieux lycée scientifique de Budapest, qu'il a dû quitter à cause de ses mauvais résultats. Renvoyé, il a continué ses études secondaires d'abord à domicile, ensuite dans un lycée général à Budapest. Il s'intéressait tôt aux livres, mais il ne lisait que des auteurs hongrois et français, les seuls qu'il jugeait acceptables⁹⁰⁴. Sa force de travail et son endurance lui rendaient l'apprentissage facile (ce qu'il aimait), et il atteignait aisément ses buts. Il se passionnait pour la musique, pratiquait

il y a 185 ans), in *Élet és Tudomány*, vol. 73, n°18, 4 mai 2018.; Károly GOMBOS, Dr., « Hopp Ferenc, a Kelet-Ázsiai Művészeti Múzeum alapítója » (Ferenc Hopp, fondateur du Musée des arts asiatiques), in, *Hajdú-Bihari Napló*, vol. 40, n°95, 23 avril 1983.

⁹⁰¹ Ferencz HOPP, « Hopp Ferencz utazása a Föld körül, Szibérián át » (Le voyage de Ferenc Hopp autour de la terre et à travers la Sibérie) [en ligne], in *Uránia – Népszerű tudományos folyóirat*, 6., n°2, 1905. pp. 74-87. Disponible sur : https://adt.arcanum.com/hu/view/MTA_Urania_1905/?pg=96&layout=s (Consulté le 08 février 2023).

⁹⁰² Nous connaissons en Hongrie son œuvre et sa vie à partir des recherches de Franciska Dede publiées dans sa thèse de doctorat. Nous nous appuyons sur ce travail lors de la présentation de l'auteur.

⁹⁰³ Franciska DEDE, *Justh Zsigmond, az irodalmi dendi : Egy XIX. századi irodalmár társasági kapcsolatai és irodalomszervező, művészetpártoló tevékenysége* (Zsigmond Justh, le dandy littéraire. Les relations sociales d'un littéraire du XIX^e siècle et ses activités en tant qu'organisateur de la littérature et protecteur des arts) [en ligne], thèse de doctorat : histoire, Budapest, Eötvös Lőránd Tudományegyetem, 2005, p. 27. Disponible sur : <https://doktori.btk.elte.hu/hist/dede/dissert.pdf> (Consulté le 31 janvier 2023).

⁹⁰⁴ Franciska DEDE *Justh...*, op.cit, p. 29.

l'équitation et dansait malgré sa maladie. Il fréquentait des familles riches et influentes (comme les Batthyány, Andrásy, Széchenyi, Károlyi et Teleki) et il se sentait à l'aise dans les cercles de l'élite⁹⁰⁵. Il participait tôt à la vie littéraire et artistique.

Avec son ami Lipót Edelsheim-Gyulai, ils ont fondé la *Debating Society*, un cercle composé de jeunes aristocrates, dont les membres pouvaient acquérir les savoirs nécessaires pour participer aux débats et à la vie publique. Les membres y discutaient des actualités et des problèmes de leur société et ils partageaient leurs avis sur les œuvres littéraires les plus récentes. Le cercle n'a vécu que trois ans, mais son existence a montré les tentatives de Justh de ne pas seulement faire partie de groupes différents mais aussi d'agir et de former son environnement⁹⁰⁶.

Après le lycée, il faisait des études à Budapest, à Kiel, à Zurich et à Paris. Ces deux dernières villes ont considérablement influencé sa conception du monde, grâce au milieu multiculturel et à la qualité des cours auxquels il assistait. Il y a découvert un monde jusqu'alors inconnu pour lui, avec les valeurs auxquelles il pouvait facilement s'identifier. À Paris, il a étudié l'économie, une discipline nouvelle à l'époque, qu'il a abandonnée (sous l'influence d'Hyppolite Taine) pour consacrer sa vie à la littérature. Il a passé quinze ans à Paris où il connaissait l'élite littéraire et artistique⁹⁰⁷. Il appréciait également les arts plastiques : il lisait des livres artistiques et des critiques, visitait des expositions et des galeries pour être au courant des nouveautés. Il se passionnait pour la vie sociale, et comme il changeait souvent son lieu de résidence à cause de sa maladie, il connaissait et fréquentait des groupes très divers, composés de personnes de statuts et de nationalités différents⁹⁰⁸.

Il faisait partie de la vie littéraire hongroise aussi, mais sans appartenir à un groupe précis. Ses textes sont parus dans des feuilles hongroises et allemandes qui s'adressaient aussi bien à l'élite qu'à la bourgeoisie moyenne, aux lecteurs de Budapest et de la province. Nous retrouvons ses écrits dans *Hét, Arad és Vidéke, Budapesti Hírlap, Egyetértés, Fővárosi Lapok, Magyar Bazár, Magyar Gêniousz, Magyar Salon, Nemzet, Orosházi Közlöny, Ország -Világ, Otthon, Pesti Hírlap, Pesti Napló, Salon és Sport, Szemle, Vasárnapi Újság, Magyarország, Pannónia, Pester Llyod*⁹⁰⁹. La presse suivait ses traces, rapportait et critiquait ses œuvres.

⁹⁰⁵ Franciska DEDE *Justh...*, op.cit, p. 30.

⁹⁰⁶ Franciska DEDE *Justh...*, op.cit, pp. 41-42.

⁹⁰⁷ *Ibid.*, pp. 43-44 et 76-82.

⁹⁰⁸ *Ibid.*, p. 75.

⁹⁰⁹ Liste établie par Franciska Dede : *Ibid.*, p. 47.

Il a beaucoup voyagé, surtout à cause de sa maladie. Il a passé trois saisons d'hiver sur le Côte d'Azur (1891-1892, 1893-1894 et automne 1894) imitant une pratique de l'élite intellectuelle française. Il a ainsi accompli un devoir social et a goûté aux plaisirs de l'hivernage, pratique répandue et quasi obligatoire de la haute société. Il y a participé à la vie mondaine et soignait sa maladie⁹¹⁰. Si dans un premier temps le voyage l'enthousiasmait, avec la détérioration de sa santé, il est devenu un ennui, une obligation désagréable et fatigante. Il voyageait par nécessité mais, si l'obligation s'est imposée, il voulait en profiter et s'enrichir. Il a vu entre autres l'Inde et l'Afrique du Nord où il a séjourné pour soigner sa tuberculose⁹¹¹.

Il a régulièrement publié ses œuvres, entre elles des récits de voyage. Déjà ses contemporains ont souligné son sens d'observation et d'analyse, ce qui est indispensable pour la description des pays et des voyages⁹¹². Aujourd'hui, nous l'interprétons comme un véritable écrivain-voyageur avec une grande expérience littéraire – le seul parmi tous les voyageurs étudiés. Dans sa thèse de doctorat, Franciska Dede propose une catégorisation des textes viatiques de Justh. Elle met dans le premier groupe les textes qui insistent sur des questions générales concernant les voyages : Qui voyage ? Pourquoi voyage-t-on ? Dans ces textes, Justh essaie de présenter certains types de voyageurs en fonction de la nationalité et le motif du voyage. Il traite ses sujets avant tout dans ses chroniques rédigées en Afrique au moment où il se souciait de plus en plus de son état de santé et se posait plus fréquemment des questions sur le sens de la vie. D'autres textes décrivent des cultures lointaines et exotiques, comme ses récits sur le Nil, le Sahara ou l'Inde. Dans la troisième catégorie, nous trouvons des textes qui servent les intérêts personnels de Justh, et illustrent, à travers la vie sociale à l'étranger, les modèles à suivre ou à éviter⁹¹³.

Au vu de l'ensemble de l'œuvre justhien, ces écrits nord-africains ne sont pas singuliers car elles font partie d'un ensemble de textes viatiques d'un auteur qui disposait d'une grande expérience littéraire et voyageuse. En 1889-1890, Justh avait déjà visité l'Égypte⁹¹⁴. Ce voyage lui a donné une première impression sur l'Afrique du Nord. Ses lettres et ses courts textes parus en 1891 en trois parties intitulées « Szaharai hangulatok » (*Ambiances sahariennes*) témoignent de son séjour dans les alentours de Biskra. Malgré le fait qu'il soit allé en Algérie pour soigner

⁹¹⁰ *Ibid.*, pp. 136-142.

⁹¹¹ *Ibid.*, pp. 143-145.

⁹¹² *Ibid.*, pp. 46-48.

⁹¹³ *Ibid.*, pp. 144-145.

⁹¹⁴ *Ibid.*, pp. 150-153.

sa maladie, en raison de sa « profession », il doit être classé parmi les voyageurs-écrivains. Le style de son récit soutient également ce choix.

János ZSIGMOND (1865-1936)

Né à Szekszárd, il fut clerc piariste et professeur de lycée à Veszprém. Même s'il faisait activement partie de la vie sociale de la ville de Veszprém, nous avons trouvé peu d'indices sur sa vie et son œuvre. Il a fait des études théologiques à Nyitra (aujourd'hui Nitra en Slovaquie), puis a fréquenté l'université de Kolozsvár (aujourd'hui Cluj en Roumanie). Après avoir reçu son diplôme de professeur, il a enseigné dans plusieurs villes pendant de courtes périodes, avant de s'installer définitivement à Veszprém. Le fait qu'il fut président de l'Association culturelle du comitat de Veszprém (Veszprém Vármegyei Közművelődési Egyesület) illustre bien combien il a participé à la vie culturelle de la ville. Les conférences de vulgarisation qu'il donnait régulièrement à l'occasion des soirées organisées dans les locaux de *Méhes Társbirtokosság*⁹¹⁵ remportaient un grand succès. Il a beaucoup voyagé, et a publié plusieurs récits de voyage notamment sur son parcours en Grèce (*Görög földön* [Sur terre grecque], 1905), en Angleterre (*Angliai emlékek* [Souvenirs d'Angleterre], 1909), aux Alpes (*Az Alpesek között* [Dans les Alpes], 1910), en Scandinavie (*Skandináviai emlékek* [Souvenirs scandinaves], 1911), en Russie (*Oroszország* [La Russie], 1912) et aux Pays-Bas (*Hollandia* [Les Pays-Bas], 1913)⁹¹⁶. Il a partagé les souvenirs de son voyage nord-africains à l'occasion des soirées de lecture, et il en a rédigé un livre intitulé « Afrika partjairól » (Sur les côtes de l'Afrique) en 1904. Il a entrepris ses voyages en tant que touriste.

⁹¹⁵ Il s'agit d'un lieu de rencontre des intellectuels de la ville de Veszprém. Un petit restaurant, agrandi plus tard, a donné lieu à des réunions et des événements où le public pouvait enrichir ses connaissances. Outre les programmes intellectuels, les membres s'occupaient de l'apiculture (d'où vient le nom de l'Association), jouaient aux quilles, discutaient et s'amusaient. L'association a aménagé une bibliothèque en 1904, et des soirées de lectures ont été organisées à partir de cette date. Les lectures de János Zsigmond furent parmi les plus populaires, ce dont témoignent les petites annonces de *Veszprémi Hírlap* (Journal de Veszprém). Pour plus de détails voir : Bernadett JÁKÓI, « A Méhes Társbirtokosság története (1888-1945) » (Histoire de Méhes Társbirtokosság) [en ligne], in *Veszprémi szemle*, n°3-4, 2005, pp. 73-76. Disponible sur : http://real-j.mtak.hu/23434/3/Veszpremi_Szemle_2005_8_11-3-4.pdf (Consulté le 30 janvier 2023).

⁹¹⁶ József SZINNYEI, *Magyar írók...op.cit.*, vol. XIV., pp. 1932-1933. ; Bernadett JÁKÓI, *A Méhes...op.cit.* ; sans auteur : « Zsigmond János » (János Zsigmond), in *Veszprém Megyei Életrajzi Lexikon*, <https://www.ekmk.hu/lexikon/talalatok3.php?beture=ZSIGMOND%20J%C3%A1nos> (Consulté le 30 janvier 2023).

János JANKÓ (1868-1902)

Il est né à Budapest. Fils du peintre János Jankó, il fut ethnographe. Il a fait des études de géographie à Budapest. En 1890, il a effectué un parcours en Italie et en France pour compléter ses études universitaires et pour y observer le fonctionnement des instituts de géographie et d'ethnographie. Sa carrière professionnelle a commencé en 1892-1893 lorsqu'il est entré à l'Institut de Géographie de Budapest en tant que professeur assistant du professeur Lajos Lóczy. Il fut membre de la section ethnographique du Musée national hongrois.

À l'âge jeune, il a parcouru la Hongrie pour étudier l'ethnographie. Il a participé à l'organisation et à l'aménagement du « village ethnographique » de l'exposition du Millénaire (1896). Il a voyagé en Russie à plusieurs reprises (1896, 1898). Malgré une vie courte (il n'a vécu que 34 ans !), avec ses collections et ses études précieuses, il a incontestablement contribué au développement des études ethnographiques. Il a publié régulièrement les résultats de ses recherches et de ses voyages. Il a plusieurs fois parcouru le Bassin des Carpates et a également visité quelques pays lointains, dont l'Afrique du Nord (Alger, Tunis, Tripolis). Il a participé à des missions scientifiques et a promu le Musée ethnographique de Budapest (Néprajzi Múzeum) au niveau d'une institution du premier rang. Il a mené un travail sérieux et aussi multidisciplinaire car il fut actif dans les domaines de la botanique, de la géographie, de l'anthropologie et de l'ethnographie.

Il parlait allemand, anglais, français et italien. Il fut membre puis secrétaire de la Société hongroise de Géographie pendant onze ans. Avec ses écrits, il a contribué au contenu des feuilles thématiquement différentes, ce qui montre la diversité de ses centres d'intérêt et la complexité de sa vie professionnelle. D'après une liste établie par József Szinnyi, les résultats de ses recherches, ainsi que ses pensées et ses impressions étaient publiés dans trente-quatre organes de presse, notamment dans *Kis Lap*, *Budapesti Hírlap*, *Magyar Salon*, *Magyar Ifjúság Lapja*, *Gyakorlati Mezőgazdaság*, *Természettudományi Füzetek*, *Gyümölcsészeti és Konyhakertészeti Füzetek*, *Nemzet*, *Gazdasági Lapok*, *Vasárnapi Újság*, *Egyetértés*, *Fővárosi Lapok*, *Budapesti Szemle*, *Magyar Növénytani Lapok*, *Földrajzi Közlemények*, *Nemzetgazdasági Szemle*, *Természettudományi Közöny*, *Pester Lloyd*, *Pesti Napló*, *Egyetemes Közoktatásügyi Szemle*, *Földtani Közöny*, *Turisták Lapja*, *k.k. Geograph. Ges. Mittheilungenei*, *Századok*, *Kalotaszeg*, *Élet*, *Pesti Hírlap*, *Ethnographia*, *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, *Erdély*,

*Aranyosvidék, Nyelvtudományi Közlemények, Építészeti Szemle, Erdélyi Múzeum, Magyar Könyvszemle, et Centralblatt für Anthropologie*⁹¹⁷.

En 1896, il a effectué un voyage à Helsinki, à Saint-Pétersbourg, à Moscou et à Nijni-Novgorod avec le comte Jenő Zichy, ce qui lui a permis de collecter des données sur les origines de la pêche hongroise. À partir de ce moment, il s'est intéressé et s'est passionné à l'ethnographie russe. Il a pu ainsi approfondir ses connaissances sur les méthodes d'observation ethnographiques et élargir ses horizons d'étude. En 1901, il fut nommé président de la section ethnographique du Musée national hongrois (Magyar Nemzeti Múzeum). En 1902, il a rédigé une œuvre sur l'ethnographie des habitants de la région du lac Balaton, sujet qui se trouvait au centre de son intérêt scientifique⁹¹⁸. Il fut le fondateur de l'ethnographie comparée, méthode qu'il utilisait pour la première fois en Hongrie et à laquelle il faisait sans cesse recours dans ses recherches.

Il est allé en Afrique pour la première fois en 1888, puis en 1889 – il avait alors vingt ans. Il a envoyé des rapports sur son voyage pour la revue de la Société de Géographie de Vienne. Entre 1887 et 1890, il a publié treize études sur le continent qui concernaient avant tout le Congo et le delta du Nil, mais aussi la Tunisie. Ses œuvres se composaient d'un résumé du contenu des ouvrages scientifiques accessibles à son époque, des critiques et de ses propres observations. Il a rédigé deux journaux relatant ses voyages en Afrique du Nord, l'un sur l'Égypte (*Egyiptom északi partjain* [Sur les côtes nord de l'Égypte], 1888), l'autre sur la Tripolitanie, la Tunisie et l'Algérie (*A Szahel partjain* [Aux bords du Sahel], 1889). Il a effectué ses voyages dans la première période de sa carrière scientifique où il s'est concentré avant tout sur la géographie, mais son orientation pour l'ethnographie s'est déjà fait remarquer. S'il s'intéressait à la vie des peuples exotiques, la véritable raison de son voyage fut la nécessité, notamment une demande d'étudier la possibilité des relations commerciales. Il est ainsi classé parmi les voyageurs par nécessité envoyés par l'État.

⁹¹⁷ Liste établie par József Szinnyei. Voir : József SZINNYEI, *Magyar írók...*, op.cit., vol. V., pp. 366-372.

⁹¹⁸ « Jankó János » (János Jankó) [en ligne], in *Arcanum Digitális Tudománytár*. Disponible sur : <https://www.arcanum.com/hu/online-kiadvanyok/MuMaTu-a-mult-magyar-tudosai-1/janko-janos-2CC4/> (Consulté le 30 janvier 2023). ; Iván BALASSA, « Jankó János, az etnográfus » (János Jankó, l'ethnographe), in *Etnográfia – A Magyar Néprajzi Társaság folyóirata*, vol. LXXIX, n°3, 1968, pp. 317-328. ; Pál LIPTÁK, « Jankó János mint antropológus » (János Jankó comme anthropologue), in *Etnográfia – A Magyar Néprajzi Társaság folyóirata*, vol. LXXIX, n°3, 1968, pp. 331-334. ; András SZÉKELY, Dr, « A geográfus Jankó János » (János Jankó, le géographe), in *Földrajzi Közlemények*, vol. XVIII, n°4, 1970, pp. 276-280. ; « Jankó János », in József SZINNYEI, *Magyar írók...*, op.cit., vol. V., pp. 366-372.

L'archiduc Joseph-Auguste (1872-1962)

Joseph Auguste Victor Clément Marie de Habsbourg-Lorraine, petit-fils du tant aimé *József nádor*, personnage souvent oublié de l'histoire hongroise, fut un participant important de la vie politico-militaire de l'entre-deux-guerres. Il est né à Alcsút, en Hongrie, où sa famille disposait d'un domaine. Il fut le fils aîné dans une fratrie composée de trois filles et trois garçons. Son père, Joseph Charles Louis de Habsbourg-Lorraine fut commandant en chef de l'armée nationale hongroise, il a aussi rédigé une grammaire tzigane et un livre botanique. Il s'est marié à la princesse Augustine de Bavière.

Joseph-Auguste, qui se nommait *archiduc Joseph* après la mort de son père, a reçu une éducation magyare, grâce à laquelle il a lutté pour la « cause hongroise » tout au long de sa vie. La postérité se souvient de lui en tant que « le Habsbourg le plus magyar ». Il suivait des cours au lycée des Bénédictins à Győr, puis il a fait des études militaires et juridiques. En 1902, il s'est enrôlé dans l'armée hongroise. Il s'est démarqué grâce à son génie militaire pendant la Grande Guerre où il a participé à la libération de la Transylvanie et aux combats du front d'Italie. En avançant dans la hiérarchie, très populaire parmi ses soldats, il a fini par devenir feld-maréchal de l'armée austro-hongroise en 1918. Il fut. À l'automne de cette année, il fut nommé *homo regius* par Charles IV, et fut délégué à la négociation avec les politiciens hongrois sur la formation d'un nouveau gouvernement, tentative échouée à cause de Révolution des Asters (28-31 octobre 1918). Il a participé à la vie politique pendant la régime Horthy en tant que membre la Chambre Haute.

Il a soutenu plusieurs associations à but très divers, comme *Országos Magyar Vadászati Védegylet* (Association nationale hongroise pour la protection de la chasse), *Országos Magyar Tűzoltószövetség* (Association nationale hongroise des pompiers) et *Általános Egyetemi Segélyszervezet* (Association générale d'entre-aide universitaire). Grâce à ses activités scientifiques, il fut nommé membre honoraire de l'Académie hongroise des sciences, dont il est devenu président entre 1936 et 1944. Il fut docteur honoris causa de trois universités (Budapesti Pázmány Péter Tudományegyetem, József Műegyetem et Szegedi Ferenc József Tudományegyetem) et membre de plusieurs organisations scientifiques.

Malgré sa présence discrète dans la vie politique, il fut connu et reconnu par ses contemporains et ceci jusqu'aux couches populaires. La presse a souvent mentionné son nom dans la période étudiée, même s'il n'est devenu politiquement actif que pendant la Grande

Guerre⁹¹⁹. En réalité, dans la période étudiée, sa vie était suivie par la presse parce qu'il était membre de la famille royale et non pas à cause de ses activités politiques. La presse s'intéressait à sa vie privée, comme son mariage et ses voyages. Il pouvait devenir célèbre aussi à cause de ses traits de caractère : d'après les descriptions, il fut sévère et conservateur, ce qui s'accordait bien avec l'image faite sur la famille impériale et royale et avec l'esprit de l'époque⁹²⁰. Il a régulièrement participé aux réceptions, aux vernissages d'expositions ou inaugurations de statues et aux festivités. Il portait son uniforme militaire chaque fois qu'il s'est présenté en public, et sa moustache à la hongroise a aussi contribué à la création d'une image romantique de bon patriote.

Il adorait la nature, et sa grande passion fut la chasse qu'il pratiquait régulièrement. Il collectionnait des trophées et a même rédigé plusieurs livres sur le sujet. Il fut collaborateur externe du journal *Vadászlap* (Magazine de la chasse) où il publiait régulièrement des articles sur ses propres expériences. En 1908, il a publié un livre de chasse sous le titre d'*In den Wildnissen Afrikas. Jagdschilderungen aus dem Sudan* (Sur les terres sauvages de l'Afrique. Descriptions de la chasse au Soudan). En 1911, il a chassé en Afrique du Nord. Son livre intitulé *Erdei magány és egyéb vadásztörténetek* (Solitude de la forêt et autres histoires de chasse), paru en 1913, lui a rapporté du succès. Il y a relaté ses souvenirs d'Afrique du Nord, ainsi que des comitats hongrois de Máramaros et de Bars. Son quatrième récit de chasse est paru sous le nom de *Weidmanns Erinnerungen* (Souvenirs des chasseurs) en 1915 à Vienne.

Le récit de son voyage en Afrique du Nord fut publié en 1913 dans *Századok Legendái* (Légendes des siècles) sous le titre « Útiemlékeim Afrikából » (Mes souvenirs de voyage en Afrique). Cette œuvre, tout comme ses autres récits, tombait dans l'oubli jusqu'à sa réédition en 2002. Son voyage illustre bien la perméabilité des catégories. Personnage illustre, il peut être classé parmi les diplomates, pourtant, son itinéraire correspond presque entièrement à celui des touristes.

⁹¹⁹ C'est d'autant plus curieux qu'aujourd'hui son personnage est tombé dans l'oubli. Voir : Mihály NÁNAY, « József Ágost főherceg, mint magyar katona és hadvezér : adalékok a főherceget övező kultusz jelenségéhez » (L'archiduc Joseph-Auguste comme soldat et général : supplément au culte qui entoure l'archiduc), in Klára CSEPREGI, Oszkár CSEPREGI, Áron FÜLÖP, Péter ILLIK, Mihály NÁNAY et Attila WEISZHÁR (dir.), *A történelem peremén. Adalékok Magyarország történetéhez (tanulmánykötet)*, Budapest, L'Harmattan, 2012, pp. 93-104.

⁹²⁰ Mihály NÁNAY, *József Ágost...*, op.cit.

Béla LAKOS (1875-1948)

Professeur d'histoire et de géographie, il enseignait principalement au lycée de l'Église réformée de Pápa. Il est né à Kecskemét, dans une famille d'aristocrates propriétaires fonciers. Il a fait ses études à Budapest où il a reçu un diplôme de lettres. Il a enseigné à Kecskemét, à Sepsiszentgyörgy et à Hódmezővásárhely, pour s'installer finalement à Pápa en 1900. Ses contemporains l'ont considéré comme un orateur doué. Son nom fut connu en Hongrie en tant que géographe et écrivain, qui a consacré sa vie à la vulgarisation des connaissances sur différentes parties du monde. Il a activement participé à la vie publique de la ville de Pápa, où il était membre de plusieurs associations et organisait des manifestations culturelles. Il a étudié l'histoire du protestantisme en Hongrie et la vie des protestants illustres comme Gáspár Heltai⁹²¹, ainsi que la vie et le destin du prince François II Rákóczi. Son appartenance politique fut cependant douteuse, car il sympathisait avec l'antisémitisme de l'extrême droite⁹²². Il était membre et même président d'Ébredő Magyarok Egyesülete (Association du Réveil Hongrois) dont il partageait les idées racistes. Ses activités politiques ont conduit à son emprisonnement et internement. Après sa libération, il a radicalement changé de préférences politiques et commençait à sympathiser avec les courants de gauche qui embrassaient la cause des travailleurs et des populations rurales⁹²³. C'est ainsi qu'il est devenu membre du Parti des Petits Propriétaires (Független Kisgazda-, Földmunkás- és Polgári Párt) à Pápa. Il participait à des conférences de vulgarisation sur l'histoire traitant des sujets différents (parmi lesquels figurait l'histoire de la Hongrie aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'histoire de la France et la civilisation arabe)⁹²⁴. Il fut membre de l'Association hongroise de géographie et de l'Association hongroise d'Asie (Magyar Ázsiai Társaság, plus tard appelé Turáni Társaság – Association touranienne⁹²⁵). Il a beaucoup voyagé, avant tout sous l'égide de l'Association touranienne. Il a parcouru l'Europe de l'Ouest, l'Anatolie (voyage également suivi par la presse⁹²⁶) et l'Afrique du Nord. Il a également participé à une expédition scientifique à

⁹²¹ Gáspár Heltai (1510-1574), pasteur protestant, écrivain et premier traducteur de la Bible en hongrois. Lakos lui a consacré une œuvre intitulée *Heltai Gáspár reformátor és kora* (Le réformateur Gáspár Heltai et son époque).

⁹²² Zoltán KERECSÉNYI, *Ki volt Lakos Béla ?* (Qui était Béla Lakos ?), Pápa, Elsősorban pápai Városbarát Egylet, s.d., p. 4.

⁹²³ Zoltán KERECSÉNYI, *Ki volt...op.cit.*, p. 12.

⁹²⁴ Zoltán KERECSÉNYI, *Ki volt...op.cit.*, p. 13.

⁹²⁵ L'objectif de l'Association touranienne (1910-1947) était de retrouver les traces de l'origine hongroise et les peuples apparentés en Asie. Ses membres s'occupaient de l'histoire, de l'ethnographie et des relations entre la Hongrie et l'Asie Mineure et Centrale. L'association a encouragé toute publication sur la région, et finançait des voyages d'étude ou de recherche. Sa revue, la *Turán* (1913-43) a recueilli des textes précieux décrivant les résultats des recherches, des expériences faites sur place, ou des théories différentes concernant le passé en commun.

⁹²⁶ Zoltán Kerecsényi cite *Pesti Hírlap* (31 décembre 1914) et *Dunántúli Protestáns Lap* (7 février 1915) qui parlaient du voyage de Lakos en Asie orientale.

Constantinople et en Cilicie. Il a effectué un voyage d'études en Algérie et en Tunisie sur demande de l'Église réformée en 1910-1911.

Rezső TÓTH (1875-1916)

Historien de la littérature et professeur de lycée, il est né à Beregszász (aujourd'hui Berehove dans la Subcarpathie ukrainienne). Il a reçu son diplôme en 1897, puis a enseigné le hongrois et le latin dans un lycée de jeunes filles à Budapest. Il fut membre du comité des bibliothèques scolaires (Népiskolai ifjúsági könyvtárakat intéző bizottság). Il a publié plusieurs études didactiques et sur la bienfaisance de la lecture chez les jeunes. Il a participé au développement des bibliothèques scolaires qu'il trouvait particulièrement importantes dans le processus d'apprentissage et dans la formation de l'esprit. Il a également contribué à la vie scientifique en rédigeant plusieurs avant-propos aux ouvrages littéraires. Amateur des voyages, il a organisé plusieurs voyages d'études pour ses élèves dans les pays européens. De cela témoigne son œuvre intitulée *Róma* (Rome), que Gábor Finály considérait dans un article paru dans *Egyetemes Philológiai Közlöny* comme un « programme du voyage » au lieu de récit de voyage⁹²⁷. Il a publié un autre texte sur ses voyages en Italie sous le titre d'*Olasz faluk és városok* (Villages et villes italiens), paru en 1905⁹²⁸. Ses courtes descriptions, comme *Malta*⁹²⁹ (Malte) et *Húsvét Assisiban*⁹³⁰ (Pâques à Assise) paraissaient dans plusieurs journaux.

Il a parcouru l'Afrique du Nord avec Zsolt Beöthy, un de ces anciens professeurs devenu son collègue. Il a publié ses souvenirs en 1904 dans un court livre de petit format intitulé « Északafrikai kikötők. Tunisztól Tangerig » (Ports nord-africains : de Tunis à Tanger)⁹³¹. Son

⁹²⁷ Finály remarquait que cette description de voyage pourrait aider à constituer raisonnablement l'itinéraire et le programme des excursions scolaires et pourrait être généralisée en tant que manuel, voire guide pour les voyages d'étude. Gábor FINÁLY, « Dr. Tóth Rezső : Róma. Iskolánk húsvéti tanulmányútja » (Rezső Tóth, Dr. : Rome. Le voyage d'étude de notre lycée aux Pâques), in *Egyetemes Philológiai Közlöny*, vol. 25, 1901, pp. 330-331.

⁹²⁸ Rezső TÓTH, *Olasz faluk és városok* (Villages et villes italiens), Budapest, Lampel, 1905, (« Magyar könyvtár », 424).

⁹²⁹ Rezső TÓTH, « Malta » (La Malte), in *Uránia – Népszerű tudományos folyóirat* 7., n°6-8, 1906, pp. 302-305. La visite de Malte faisait partie de son itinéraire vers l'Afrique du Nord, passage dont il parlait également dans son récit de voyage *Északafrikai kikötők*.

⁹³⁰ Rezső TÓTH, « Húsvét Assisiban », in *Budapesti Szemle*, vol. 119, n°332, 1904, pp. 253-267.

⁹³¹ En mai 1904, un compte-rendu a paru très tôt sur son récit de voyage. L'article reconnaît le caractère touristique du texte, mais aussi son rôle éducatif. Il souligne la « présentation artistique » des lieux visités, inconnus pour les lecteurs hongrois et sa précision concernant les connaissances scientifiques. L'auteur du compte-rendu recommande le livre en tant que « lecture amusante », mais aussi en tant que manuel scolaire. Voir : mgy. : « Tóth Rezső : Északafrikai kikötők (Tunisztól Tangerig.) » (Rezső Tóth : Ports nord-africains : de Tunis à Tanger), in *Országos Középiskolai Tanáregyesületi Közlöny*, vol. XXXVII, n°31, 1904, pp. 625-626.

récit de voyage appartient à ceux des touristes, car il se déclare ainsi au début de sa description⁹³².

Imre SEBŐK (1878-1917)

Prêtre, professeur, docteur de théologie et écrivain, il est né à Budapest. Il a obtenu un diplôme de professeur de géographie et d'histoire naturelle. Il a reçu une éducation fortement patriotique de son père qui fut lieutenant pendant les événements de 1848-1849. Sebők a consacré toute sa vie à l'instruction de la jeunesse hongroise et à la propagation de la foi catholique. De cela témoigne le fait qu'il a fondé le *Collegium Rákóczi*, un établissement d'enseignement pour garçons, lié administrativement au lycée archiépiscopal de Budapest, dont il est devenu directeur. Il était membre de plusieurs associations religieuses.

Ses œuvres relatant ses voyages avaient pour objectif de servir l'intérêt des jeunes, même si elles s'adressaient aussi bien aux adultes qu'aux élèves. Il a visité l'Italie, la France, l'Allemagne et l'Angleterre. En 1904, il a participé à une mission catholique en Amérique du Nord avec l'évêque Ottokár Prohászka et Alajos Izsóf dont l'objectif était de soutenir les Hongrois émigrés et les renforcer dans leur religion. Ils ont repris le même itinéraire dans le cadre d'une deuxième mission et ont fondé une paroisse à St. Paul (Missouri). Si le voyage avait un but concret, ils en ont fait un tour du monde : ils sont passés par l'Algérie et le Maroc, avant d'arriver en Amérique. En rentrant, ils ont séjourné à Hawaï, au Japon, dans quelques villes portuaires chinoises, aux Philippines, à Calcutta, dans l'Himalaya, à Ceylan, à Bombay, à Aden et à la mer Rouge. Plus tard, il a voyagé en Amérique (1912) et en Russie asiatique (1913). Il travaillait pour *Zászlónk*⁹³³ dans lequel il a régulièrement publié. Il a rédigé plusieurs récits de voyage : *Öt világrészen keresztül* (À travers les cinq continents, 1906) sur son voyage autour du monde, *A Szaharában* (Au Sahara, 1912) et *Tengereken túl* (Au-delà des mers, 1913)⁹³⁴. Il est mort jeune, à l'âge de quarante ans. À propos de son voyage africain, nous

⁹³² Klára GRÁBERNÉ BŐSZE, « Tóth Rezső Dr. (1875-1916). Az ifjúsági irodalomhoz és az ifjúsági könyvtárakhoz kapcsolódó munkássága » (Rezső Tóth, Dr. (1875-1916) : Son œuvre liée à la littérature de jeunesse et aux bibliothèques de jeunesse) [en ligne], in *Könyv és Nevelés*, vol. XVII, n°1, 2015, pp. 33-43. Disponible sur : https://epa.oszk.hu/03300/03300/00023/pdf/EPA03300_konyv_es_neveles_2015_1_033-043.pdf (Consulté le 30 janvier 2023).

⁹³³ Revue catholique vulgarisatrice des connaissances fondée en 1902. Elle visait avant tout l'éducation de la jeunesse en publiant des articles sur la religion catholique et aussi traitant la culture, le progrès technique et les sciences.

⁹³⁴ József SZINNYEI, *Magyar írók...op.cit.*, vol.XII., pp. 842-843. ; János SZABÓ, Dr. : « Emlékbeszéd dr. Sebők Imre új síremlékének felszentelésén » (Discours pour souvenir, prononcés lors de la consécration du nouveau monument funéraire d'Imre Sebők), in *Iskolai értesítők, Budapest - II. kerületi érseki katolikus főgimnázium és*

pouvons dire qu'il était effectué par un voyageur professionnel qui partait pour un objectif précis : étudier la vie au Sahara. Il était écrivain mais aussi scientifique, travaillant sur la présentation d'une partie du monde peu connue en Hongrie au début du XX^e siècle. *A Szaharában* est ainsi un œuvre qui peut être classée dans plusieurs catégories : description d'un touriste, d'un scientifique (proche de l'ethnographie, même si l'auteur ne se nomme pas ainsi), écrit pour servir un but didactique.

Helén TORNAINÉ KÖVÉR (? – ?)

Connue aussi comme Helén Kövér, Ilona Kövér, Helén Tornayné Kövér était la femme du peintre orientaliste Gyula Tornay. Artiste, elle participait aux différentes manifestations culturelles : elle accompagnait son mari à l'inauguration des expositions, elle chantait et brodait⁹³⁵. Le 7 juin 1905, *Pesti Napló* rapporte qu'elle participerait à un concert à Londres où elle chantait des chansons *kuruc* qu'elle avait déjà présentée à l'occasion de la soirée organisé par l'ambassade de l'Autriche-Hongrie⁹³⁶. De ce court article, nous concluons qu'elle fréquentait les cercles de la haute société et les milieux artistiques aussi. Elle publiait régulièrement ses écrits, avant tout ses souvenirs de voyage, dans la presse (*Pesti Napló*⁹³⁷, *Hét*) ; nous trouvons cependant très peu d'information sur sa vie. Le magazine *Hét* a publié son portrait et un court article, dont le contenu se limite à l'exaltation de sa beauté⁹³⁸. Elle est l'auteure du premier guide de Hongrie paru en anglais à Londres⁹³⁹, et elle a également traduit des œuvres littéraires de l'anglais. Elle n'a pas voyagé à sa propre initiative mais accompagnait son mari dont l'art s'inspirait de leurs voyages effectués en Afrique du Nord. Leur voyage peut être classé parmi ceux des artistes à la recherche d'inspiration.

Rákóczi-kollégium fiúnevelő-intézet, Budapest, 1935, pp. 24-26. ; Alajos IZSÓF, « A mi nagy barátunkról » (Sur notre bon ami), in *Zászlónk*, vol. 16, n°4, 15 décembre 1917. ; Emánuel POKORNY, « Dr. Sebők Imre » (Sebők Imre, Dr.), in *Iskolai értesítők, Budapest - II. kerületi érseki katolikus főgimnázium és Rákóczi-kollégium fiúnevelő-intézet*, Budapest, 1917, pp. 3-12.

⁹³⁵ Sans auteur : « Tornay Gyula kiállítása » (L'exposition de Gyula Tornay), in *Pesti Hírlap*, vol. 31, n°238, 08 octobre 1909. ; sans auteur : « A Nemzeti Szalon téli tárlata » (L'exposition hivernale du Salon National), in *Pesti Hírlap*, vol. 29, n°291, 08 décembre 1907.

⁹³⁶ Sans auteur : « Kuruc dalok egy londoni hangversenyen » (Chansons kuruc à un concert londonien), in *Pesti Napló*, vol. 56, n°156, 07 juin 1905. ; sans auteur : « Kuruc dalok Londonban » (Chansons kuruc à Londres), in *Független Magyarország*, vol. 4, n°1158, 08 juin 1905. ; sans auteur : « "Osztrák-magyar" díszhangverseny Londonban » (Concert « austro-hongrois » à Londres), in *Független Magyarország*, vol. 4, n°1173, 24 juin 1905.

⁹³⁷ Nous n'avons pas retrouvé les articles mentionnés, mais uniquement un indice sur le fait qu'elle publiait régulièrement dans *Pesti Hírlap*. Voir : *Kuruc dalok...op.cit.*

⁹³⁸ Sans auteur : « Tornay Gyuláné » (Gyuláné Tornay), in *A Hét*, vol. X, n°27/496, 1899. ; Le même article mentionne également que Helén Tornainé Kövér publiait régulièrement des récits dans différentes feuilles.

⁹³⁹ H. TORNAI DE KÖVÉR, *Peeps at many lands. Hungary*, Londres, Adam and Charles Black, 1911.

Jenő ERNEY (? – ?)

Il fut probablement propriétaire du café *Commerce* à Budapest, cependant les sources disponibles aujourd'hui ne permettent pas l'identification exacte de la personne.

14. L'image de l'Afrique du Nord dans la presse hongroise

Introduction

L'étude de la biographie des voyageurs et de l'analyse des récits de voyage parus dans la presse hongroise nous montre tout d'abord que les voyageurs, les objectifs du voyage, la durée et les manières d'observer sont différents. Deuxièmement, d'une façon contradictoire, nous remarquons que malgré les dissemblances, les auteurs font recours à des méthodes et des éléments très similaires pour présenter le continent. Cela est dû d'une part à leur volonté : ils portaient tous dans le but d'enrichir leurs connaissances et de partager leurs expériences aux lecteurs ; d'autre part aux limites posées par l'infrastructure touristique sur place, plusieurs fois soulignées dans notre introduction générale. Nous voyons finalement qu'il n'est pas facile de généraliser et de tirer des conclusions évidentes car le nombre des voyageurs est suffisamment élevé pour que l'on trouve au moins une exception dans chacun des cas. Ce fait justifie l'utilisation des expressions comme « généralement », « plusieurs », « parfois » et « souvent ».

Nous devons avant tout souligner que, confrontée à nos propres résultats, l'hypothèse sur le désintérêt porté à l'Afrique du Nord s'est avérée fausse. Qui plus est, nous révélons un engouement timide mais réel pour les pays du Maghreb. Si la popularité de l'Algérie et de la Tunisie n'a pas atteint le niveau celle de l'Égypte, nous ne pouvons plus déclarer que les deux pays n'intéressaient pas du tout les voyageurs hongrois. Le nombre des textes parus dans la presse dépasse largement nos attentes, et le contenu des récits de voyage nous surprend pour plusieurs raisons. Premièrement, à cause des sujets qu'ils traitaient. Deuxièmement, en raison des sujets qui sont absents. Troisièmement, pour la manière à laquelle les voyageurs ont recours pour décrire le territoire.

L'ensemble de ces facteurs nuancent l'image que nous allons présenter dans la suite. Nous étudierons d'abord le portrait que le voyageur peint sur lui-même dans le texte publié. Nous analysons ensuite les informations relatives à l'itinéraire et les conditions du voyage avant de nous concentrer sur l'image elle-même.

14.1. L'autoportrait des voyageurs

Les voyageurs ne mettent pas le même accent sur la description de leur propre personnage et le motif de leur voyage. En général, ils parlent peu d'eux-mêmes, et prennent comme évidence tout ce qui est lié à leurs motivations et à la réalisation du voyage. Dans certains cas, ce silence est justifié par le fait que l'auteur du texte était connu et publiait régulièrement dans la presse. Le public lecteur pouvait rencontrer le nom de Károly Nendtvich, de József Szabó, de Ferenc Hopp et de János Jankó régulièrement dans divers organes. Participants actifs de la vie scientifique et culturelle, ils publiaient des courts articles et furent mentionnés dans des contextes très divers. Cependant, la construction des récits de voyage montre que le fait d'être connu ou non n'influence pas la place que le voyageur consacre à la présentation de lui-même. Justement au contraire : ceux qui publiaient régulièrement dans la presse paraissent plus conscients des règles de la rédaction de leur récit et partagent au moins la motivation de leur voyage. L'identité des auteurs dont la seule publication était leur récit sur l'Afrique du Nord reste plus souvent obscure.

Károly Nendtvich, voyageur expérimenté, s'oppose aux tendances dominantes des descriptions touristiques. Il mentionne d'avoir entrepris le voyage à l'âge de 77 ou 78 ans⁹⁴⁰, sans compagnie. Il dévoile également sa passion pour les sciences naturelles. Il trouve impossible de voyager en faisant abstraction de sa profession. Il constate ainsi qu'un scientifique ne pourrait jamais voyager sans pratiquer sa profession, même s'il participe à un voyage organisé. Or, Nendtvich, profitant de l'offre de l'agence Cook, faisait une croisière touristique. Il affirme, avec plus de vigueur que les autres, qu'il serait impossible d'avoir un point de vue neutre : en voyageant, les scientifiques cherchent toujours quelque chose, même s'ils annoncent simplement de voyager pour le plaisir :

« Je dois tout d'abord déclarer que le but de mon voyage n'était pas à vrai dire scientifique [...], le but de mon voyage était uniquement de voir cette partie du monde, de me réjouir de ces beautés (si elle en a), de voir les différences botaniques, géographiques et scientifiques entre notre continent et le continent fameux, d'élargir ma conception du monde, et d'acquérir quelques connaissances et expériences de ce continent aussi. [...] Car pour celui qui a étudié la nature pendant autant d'années, qui a fait connaissance de toutes ses branches, et qui en est un

⁹⁴⁰ Au début de son texte il précise qu'il a entrepris le voyage à l'âge de 77 ans, puis il écrit à la fin de son texte qu'il n'a vécu rien de pareil à son voyage nord-africain pendant ses 78 années.

ami si fervent et un admirateur des voyages vers les terres inconnues, il lui est impossible de se déplacer, sans forcer son talent de perception, sans observer le plus profondément que possible et sans enrichir ses connaissances⁹⁴¹. »

L'introduction de Nendtvich est ainsi à la fois une réflexion sur le sens de voyager et sur les manières de voyager d'une façon utile. Il cherche à réconcilier le voyageur scientifique et le touriste et légitimer les voyages touristiques.

Au début de son article, József Szabó explique qu'il a participé au congrès de *l'Association française pour l'avancement des sciences* organisé à Alger en 1881. Une fois sur place, il a voulu étudier le pays avec un intérêt particulier pour l'exploitation de l'alga. Il ajoute qu'il a déjà participé à des événements pareils, et qu'il a effectué le voyage en Algérie en tant que membre extérieur de l'AFAS, étant l'un des trente invités étrangers. Il souligne le fait qu'il a été invité par la municipalité d'Alger et ainsi, il avait l'occasion de parcourir une partie du monde peu connu, qu'il a pu observer, grâce à son statut d'invité d'État, autrement qu'un touriste moyen⁹⁴².

Ferenc Hopp est plus laconique. Il déclare qu'il est parti pour « échapper au climat hivernal » qui est plus rude en Hongrie que dans la Méditerranée. Plus tard, il dévoile quelques détails sur son voyage (il a emmené son appareil photographique pour documenter son voyage⁹⁴³) et sur lui-même (il est un « grand amateur de la mer⁹⁴⁴ »). Il ne consacre pas cependant plus de mots à sa personnalité.

⁹⁴¹ « Mindenekelőtt kötelességemnek tartom kijelenteni, hogy ez útazásom célja nem volt voltaképen tudományos; nem is készültem én ez irányban az útazásra; célja ez útazásnak egyedül az volt, hogy lássam azt a világrészt is; hogy gyönyörködjem, ha vannak, annak szépségeiben, hogy lássam a különbséget, mely füveszeti, geographiai és egyéb természetrajzi tekintetben a mi földrészünk és azon elhírhedt földrész között fönnáll, és hogy tágítsam világnézetemet, szerezzek némi ismeretet és tapasztalást e világrészről is. [...] Mert a ki a természetet annyi éven keresztül tanulmányozta, annak minden ágával megismerkedett, és a természettudományoknak oly buzgó barátja és tisztelője, mint én; annak lehetetlen, hogy idegen földön járjon, azt beútazza, a nélkül, hogy észlelő tehetségét a mennyire csak lehet, meg ne feszítse, hogy minél több észleléseket ne tegyen, és ismereteit e tekintetben is ne gyarapítsa. » Károly NENDTVICH, « Három hónap Afrikában. (1889.) Első közlemény » (Trois mois en Afrique. (1889.) Premier communiqué), in *Budapesti szemle*, vol. LXIX, n°181, 1892, pp. 42-65. La citation se trouve à la page 43. (Nous traduisons)

⁹⁴² József SZABÓ, Dr, « Algériáról, különös tekintettel annak alga-iparára » (De l'Algérie, avec une considération particulière sur son industrie d'alga), in *Földrajzi Közlemények*, vol. XV, 1887, pp. 222-236. La citation se trouve aux pages 222 et 223.

⁹⁴³ Ferencz HOPP, « Téli utazás a földközi-tenger körül fekvő országokban. (Felolvasatott az 1897. évi. decz. 9-diki ülésen) » (Voyage hivernal dans les pays autour de la Méditerranée [Lu à la réunion du 9 décembre 1897]), in *Földrajzi Közlemények*, XXVI. kötet, 1898, pp. 11-25. La citation se trouve à la page 11.

⁹⁴⁴ Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 13.

János Jankó note qu'il a effectué un voyage d'études sur demande de la Chambre de Commerce et d'Industrie (Kereskedelmi- és Iparkamara), dans l'objectif d'inventorier les possibilités commerciales entre la Hongrie et l'Afrique du Nord concernant la région allant de Tripoli jusqu'à la frontière marocaine. Comme il écrit dans l'introduction de son article, il devait étudier le commerce des ports nord-africains et des produits hongrois vendus sur place. Le voyage de Jankó fait exception pour plusieurs raisons : il l'a exécuté sur demande étatique, il a visité des endroits délaissés par des touristes, et il a vu l'Afrique à plusieurs reprises⁹⁴⁵.

Les autres voyageurs ne partagent presque pas d'information sur eux-mêmes. Helén Tornainé Kövér mentionne que son mari, peintre orientaliste, cherchait de l'inspiration en Algérie. Zsigmond Justh a choisi une forme originale pour décrire ses souvenirs qui ne lui permettait pas de se présenter. Jenő Erney est le voyageur le plus difficilement identifiable. Il relate qu'il est parti avec son frère à la recherche des aventures d'amour en Algérie. Il paraît cependant que cela ne fut pas la seule motivation de leur voyage, surtout parce qu'il ne mentionne aucune femme dans son récit.

Nous remarquons que les voyageurs partagent plus souvent l'objectif de leur voyage que les détails sur leur identité. Les courts articles qui paraissent dans la presse ne permettent pas aux voyageurs de se présenter car cela prendrait la place de l'essentiel du texte : la description des pays lointains. Si le récit de voyage est avant tout un genre autobiographique, dans le cas des souvenirs des voyageurs-touristes parus dans la presse, nous observons une particularité opposée, notamment la mise entre parenthèse de l'individu. Ce constat est d'ailleurs corroboré par le fait que les voyageurs partagent rarement leur opinion⁹⁴⁶. Le personnage du voyageur, l'individualité des souvenirs vécus ne sont ainsi que secondaires.

14.2. Les itinéraires

Nous pouvons relever deux principaux itinéraires dans les récits de voyage parus dans la presse. Nous appelons la première « parcours méditerranéens » et la deuxième « voyages à itinéraire variable ». Les « parcours méditerranéens » comprennent des voyages touristiques, organisés par une agence de voyage ou une compagnie de transport public. Cet usage est uniformisé,

⁹⁴⁵ Les lecteurs apprennent dans le texte qu'il a déjà fait une première tentative d'études sur le territoire en 1888 qu'il a dû interrompre mais qu'il a repris l'année suivante.

⁹⁴⁶ Nous allons y revenir dans un chapitre ultérieur.

désigné par une volonté autre que celle du voyageur. Le deuxième groupe contient tous les autres voyages sur initiative individuelle ou sur demande étatique mais toujours avec une destination précise, sans vouloir parcourir l'itinéraire des touristes.

Les voyages touristiques autour de la Méditerranée comprenaient les villes du littoral italien, nord-africain, espagnole et français. Pour visiter autant d'endroits que possible, les escales duraient en général moins d'une journée, ce qui ne permettait pas aux voyageurs de faire vraiment connaissance avec la culture locale. Pour se rendre en Afrique du Nord, les voyageurs avaient en principe deux possibilités : choisir un navire marchand ou un paquebot mis au service des touristes. À l'occasion de la traversée, les arrêts dépendaient de la compagnie qui assurait le service. Ils ont été organisés en Sicile (Messine ou Syracuse) et à Malte (La Valette) pour une durée variable, allant d'une demi-journée à un jour entier, y compris la nuit. Les bateaux s'y chargeaient du charbon nécessaire ou l'on y échangeait des marchandises. Dans le cas des traversées au bord d'un navire marchand, la halte fut plus longue car il fallait décharger, puis charger les nouveaux produits.

Le programme à l'occasion des escales dépendait de la durée de l'arrêt mais permettait en général un rapide parcours de la ville portuaire. Les voyageurs pouvaient visiter les vestiges de l'Antiquité et admirer les volcans en Sicile. Les récits de voyage font preuve d'une prédilection pour Malte et pour l'Espagne. Malte constitue la première rencontre, voire confrontation avec l'étranger, l'Autre et l'exotique. C'était aussi une étape de transition entre les deux cultures. Les voyageurs non-habitués à ce spectacle étaient frappés par les différences entre Européens et Maltais. Il n'est pas rare ainsi que la moitié du récit raconte le trajet de Fiume jusqu'à Malte, puis la traversée, donc un intervalle de deux-trois jours, et seulement l'autre moitié relate le voyage en Afrique de Nord.



Figure 10 L'itinéraire et les principaux arrêts des « parcours méditerranéens » de Fiume jusqu'à Tanger comprenant les plus importantes villes, Tunis, Alger, Oran, Melilla et Tanger. Les villes visitées variaient selon les voyageurs et certains ont entrepris un voyage vers le désert en Algérie.

Source de la carte originale : <https://www.cosmovisions.com/MerMediterranee.htm>

Dans le cas des voyages individuels, les voyageurs parcouraient des itinéraires imprévisibles. Ils traversaient l'Italie par voie terrestre, et prenaient le paquebot en Sicile ou allaient jusqu'en France pour embarquer sur l'un des paquebots d'une compagnie française à Marseille. Ils ne délaissaient non plus les chemins réservés aux touristes. La singularité de leur voyage réside dans le fait qu'ils n'ont pas parcouru l'ensemble des côtes de la Méditerranée, mais passaient un intervalle plus long dans des endroits choisis à l'avance. En général, ils ne cherchaient pas à accumuler autant de visites que possible mais passaient un temps de qualité sur le territoire.

Károly Nendtvich est parti dans le cadre d'un voyage organisé par l'agence Cook. Il a effectué une véritable croisière par Vienne, l'Italie (Venise, Bologne, Florence, Rome, Naples) la Sicile (Messine), Malte (La Valette), l'Afrique du Nord (La Goulette, Tunis, Kroubs, Batna, Biskra, Constantine, Philippeville, Alger, Oran), certaines villes de l'Espagne (Carthagène, Toledo, Madrid, Irun), la France (Pyrénées, Paris, Dijon, Lyon, Marseille) et l'Italie de nouveau (Vintimille, Gênes, Turin, Milan, Venise). Arrivé en Tunisie, il a visité Carthage, puis a

parcouru Tunis. Il est parti ensuite au Sahara algérien, notamment à Biskra pour deux jours. Finalement, il a visité Constantine, Philippeville, Alger et Oran.

József Szabó est parti de Gênes, a côtoyé la *Riviera di Ponente*, et a pris le paquebot à Marseille pour Alger. Il est allé ensuite à Oran, puis est retourné en Europe, en traversant l'Espagne et le Sud de la France. Il passait devant les contreforts des Pyrénées pour arriver à Marseille et rentrer en Hongrie.

Ferenc Hopp est parti de Fiume où il a pris le bateau pour aller à Ancône, puis à Rome (où il a visité le Vatican) et à Naples. Il y a fait une courte excursion passant par Amalfi (Cava dei Tirenzi), puis il a continué par Sorrente et Castellammare di Stabia. Il a visité les fouilles de Pompéi, et il est allé ensuite à Palerme (où il a visité plusieurs églises, des orangers, et a exécuté une randonnée au Mont Pellegrino), à Agrigente (pour voir des ruines et des temples), à Taormine (où il a visité les ruines de l'ancien théâtre et a profité de la vue sur l'Etna), à Syracuse (où il a observé les plantations de vigne, d'orangers et d'olivier, puis il a visité les catacombes, l'amphithéâtre et la forteresse) et à Catane où il a pris le paquebot qui l'a transporté en Tunisie. Il a fait escale à Malte, à la Valette. Parvenu en Afrique du Nord, il a visité Tunis, Carthage, Hammam-Meskhoutine, Constantine, El-Kantara, Biskra, Sidi-Okba, Batna, Lambèse (Tazoult), Chabad el Akrai (Chabet el Akrai), Alger, Blida, Tanger, et il est retourné en traversant Gibraltar, l'Espagne, le Midi de la France et l'Italie.

Zsigmond Justh ne précise pas son itinéraire. Il décrit ses impressions de Biskra et de Sidi-Okba. Dans ses lettres envoyées à ses amis⁹⁴⁷, il mentionne d'avoir visité Alger et Tunis, mais il est impossible de reconstituer l'avancement de son parcours. En même temps, malgré l'absence des détails sur les endroits touchés, il se dessine un type d'itinéraire qui entoure le Tell par le Sud.

Helén Tornainé Kövér et son mari sont arrivés à Alger, qu'ils ont quittée pour Cherchell où ils n'ont passé que quelques heures. Ils ont continué leur parcours à travers Oran, mais l'Algérie, trop européanisée, ne convenait pas à leur goût. Ils ont séjourné ensuite à Tanger qui était le terminus de leur voyage.

⁹⁴⁷ Zsigmond JUSTH, Lettre n°84, « Feszty Árpádnak » (À Árpád Feszty) [en ligne], Tunis, 2 janvier 1891.

Disponible sur : <https://mek.oszk.hu/05600/05631/html/02.htm> (Consulté le 07 novembre 2023). ;

Zsigmond JUSTH, Lettre n°86, « Czóbel Minkának » (à Minka Czóbel), Biskra, 7 janvier 1891. Disponible sur : <https://mek.oszk.hu/05600/05631/html/02.htm> (Consulté le 07 novembre 2023). ;

Zsigmond JUSTH, Lettre n°88, « Feszty Árpádnak » (À Árpád Feszty), Alger, 28 janvier 1891. Disponible sur : <https://mek.oszk.hu/05600/05631/html/02.htm> (Consulté le 07 novembre 2023).

Jenő Erney a fait un tour de la Méditerranée au bord d'un paquebot de la compagnie « Adria ». L'itinéraire a compris la Sicile, Malte, Tunis, Carthage, Alger, Oran, Gibraltar, Casablanca, Tanger, Malaga et, pour le retour Oran, Alger, Bône, Philippeville et Malte.

L'itinéraire de János Jankó est inhabituel. Dans son récit de voyage, il décrit des endroits que les touristes moyens ne visitaient pas. Il est parti de Tripoli, puis il a pris le bateau pour aller jusqu'à Oran avec des escales dans les villes les plus importantes de la Tunisie et de l'Algérie. Il a touché l'île de Djerba, Gabès, Sfax, Mahdia, Monastir et Sousse, Tunis, Bizerte, Bône, El Kala (La Calle), Philippeville, Collo, Jijel, Bougie, Dellys, Alger, Cherchell, Ténès, Mostaganem et Oran. S'il a partagé en détails l'itinéraire parcouru, il pensait inutile de présenter la seconde partie de son voyage qui commence à Tunis.



Figure 11 L'itinéraire approximatif de János Jankó en Tunisie.
Source de la carte originale: <https://www.club-des-voyages.com/tunisie/carte.html>

Contrairement aux voyageurs français, la plupart des voyageurs hongrois arrivaient à Tunis au lieu d'Alger. La cause en est géographique : passant au long de l'Italie de l'Est, la Goulette était

plus proche que le port d'Alger. Les croisières avaient ainsi un sens régulier, allant de Tunis vers l'Algérie puis l'Espagne et de retour vers l'Algérie ou la France. Tout le monde n'a pas suivi le même chemin. János Szabó et Helén Tornai Kövér sont allés directement à Alger, passant d'abord par Marseille pour y prendre un paquebot comme le faisaient les voyageurs français.

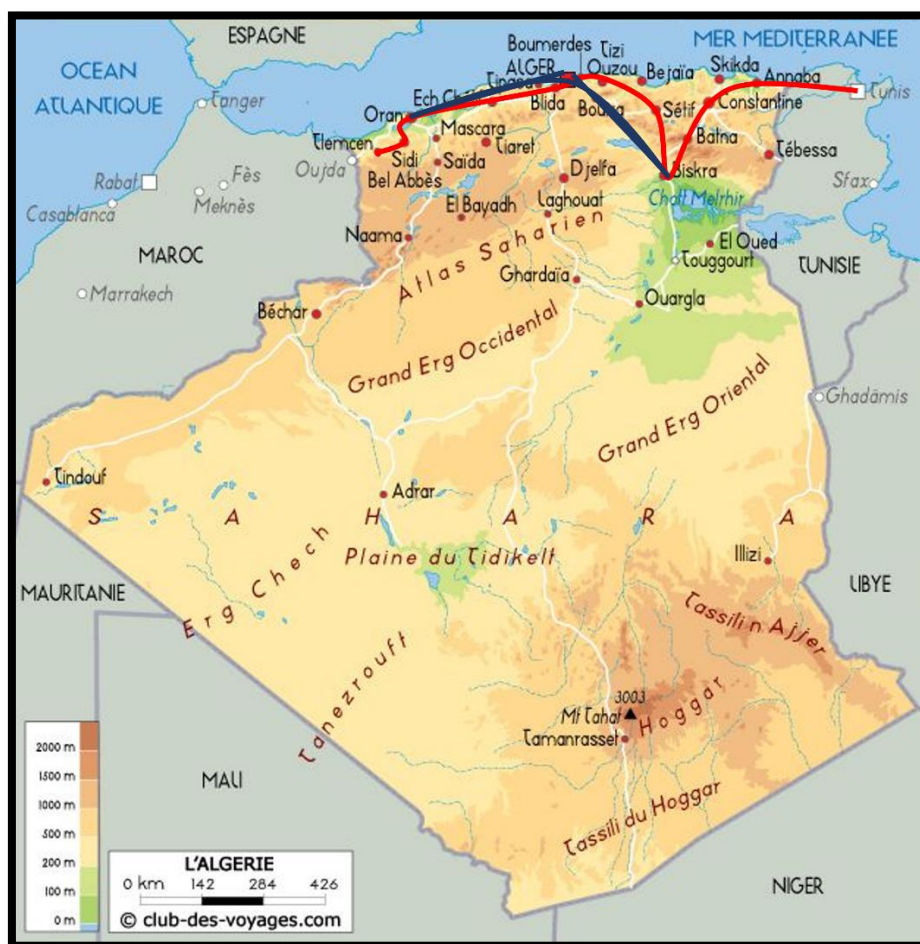


Figure 12 Les itinéraires approximatifs des parcours touristiques en Algérie.
 En rouge : Les parcours allant de Tunis vers le Maroc à travers Biskra, Alger et Oran
 En bleu : Les parcours allant d'Alger, touchant Biskra, rentrant par Alger puis allant vers Oran
 Source de la carte originale : <https://www.club-des-voyages.com/algerie/carte.html>

Concernant le choix et la durée des haltes, l'itinéraire ne différait pas de celui des Français, mais il était effectué au sens inverse. Les itinéraires choisis montrent que le voyageur ne peut pas véritablement délaissier la voie désignée pour les touristes, même s'il choisit un but non touristique pour le voyage. En ce qui concerne les modes de déplacement, les voyageurs hongrois choisissaient plus souvent la voie maritime pour se déplacer entre les villes que les

Français qui privilégiaient le chemin de fer. Cette manière de se déplacer limitait sensiblement le nombre des contacts et des expériences.

14.3. Les conditions du voyage

Le nombre des occurrences des détails concernant les conditions de voyage varie dans les textes étudiés. Les déplacements, avec une attention particulière sur la traversée, occupent la place la plus importante dans les récits, parallèlement à la description des paysages. Cela n'est pas surprenant, car les voyageurs passaient la plupart de la durée du voyage dans les différents moyens de transport. D'autres facteurs, comme les prix, les itinéraires, l'hébergement, les services (repas, guides et autres personnels), ainsi que les événements qui facilitent ou gênent la réalisation du voyage (accidents, maladies, manque d'argent) passent pour des informations secondaires que les voyageurs ne partagent que très rarement et brièvement avec le public lecteur.

14.3.1. Les déplacements

La traversée

La traversée était une étape déterminante du voyage, et cela pour trois raisons. Premièrement, à cause de sa durée qui fut considérable dans tous les cas. Selon l'itinéraire et la compagnie maritime qu'ils choisissaient, les voyageurs passaient une durée inégale au bord d'un paquebot. La traversée entre Fiume et Tunis durait environs trois jours, avec des escales obligatoires en Italie, en Sicile et à Malte où l'on chargeait du charbon. Le paquebot restait dans l'un de ces ports pour une nuit entière, ce qui a rendu le voyage encore plus long. Ceux qui partaient de Marseille, voyageaient moins (un jour environ), mais devaient d'abord se rendre au port en traversant l'Europe par la voie terrestre ou en faisant le tour de l'Italie par la mer.

Deuxièmement, la vie au bord du paquebot et les sensations ressenties dues à l'infinité de la mer et aux mouvements du paquebot demandaient dans la plupart des cas d'être décrites

car elles passaient pour des phénomènes intéressants pour les Hongrois non habitués aux voyages maritimes.

Finalement, la mer était sans aucun doute un lieu symbolique. Les voyageurs y associaient certaines émotions et pensées. La traversée était une phase contradictoire du voyage. À la fois heureuse et triste, elle évoquait le sentiment de la liberté et renforçait le mal du pays. Elle était agréable à cause de l'air frais et le temps libre qui permettait aux voyageurs d'oublier les soucis quotidiens, mais aussi épouvantable à cause des odeurs, des bruits, de l'ennui et du mal de mer provoqué par le mouvement continu du bateau. Les voyageurs émus par le paysage des côtes et l'infinité de la mer se donnaient facilement à des réflexions. La mer représentait le début du voyage et marquait le changement, la transition entre deux mondes. La traversée était aussi la période qui permettait au voyageur de se préparer à l'inconnu. Elle émerveillait et rendait simultanément malade. Cette double nature se trouve développée dans les récits.

La structure et le contenu de la description de la traversée varie peu d'un voyageur à l'autre. La présentation du port de départ est suivie par un passage où les voyageurs font quasi rituellement leurs adieux à leur pays, renforçant ainsi l'importance du départ. Ils relatent ensuite quelques activités faites au bord pendant le long voyage, mentionnent le mal de mer, et décrivent le paysage ainsi que les émotions que l'infinité de la mer et le mouvement provoquent. Cependant, nous observons que les voyageurs n'attribuent pas tous la même importance aux éléments mentionnés.

Si les Hongrois voyageaient peu et traversaient encore moins souvent la mer, nous constatons que parmi nos voyageurs, plusieurs avaient déjà une expérience maritime. Ces personnes partaient régulièrement pour des pays lointains et par conséquent, les effets de la mer et les inconvénients des déplacements ne les ont pas surpris. Ce fut le cas de Nendtvich, de Hopp, de Jankó, de Justh et de Tornainé. C'est la raison pour laquelle ils n'en parlent pas en détails, excepté Nendtvich.

Nendtvich voulait prendre un des paquebots de la Société transatlantique, mais, à cause d'un malentendu, il a dû se contenter d'un navire marchand, le *Principe Oddone*. Le voyage était long car le bateau s'est arrêté plusieurs fois pour se débarrasser de sa charge et de prendre d'autres produits et le charbon nécessaire⁹⁴⁸. Il datait ses notes de voyage qu'il prenait au jour le jour, et il marquait également l'heure des événements majeurs comme les départs et les

⁹⁴⁸ Processus que Nendtvich décrit d'ailleurs dans les détails. Voir : Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 49.

arrivées. Il a embarqué à Venise le 22 avril 1889 à 17 heures et il est arrivé à La Valette le 25 avril vers 5 heures du matin. Il voulait séjourner à Malte mais, pour ne pas rater la correspondance vers la Tunisie, il a dû renoncer à son plan et prendre le paquebot de la *Compagnie générale transatlantique* l'après-midi du même jour. Il mentionne également que jusqu'à Malte, il n'avait que deux compagnons de voyage en première classe : un Anglais et un Américain⁹⁴⁹. Il décrit ensuite le paquebot qui l'avait emmené de Malte à Tunis d'une façon plus détaillée que d'autres voyageurs :

« Le bateau, qui devait m'emmener à Tunis, était un bateau français, la propriété de la « Société transatlantique », mais construit en Angleterre. C'était un bateau grand et beau, dont la longueur mesurait 150 pas. Il s'appelait *Moise*, comme me l'a dit son capitaine. Il y avait beaucoup d'Anglais, de Français, d'Italien et aussi [...] de Tunisiens au bord [...]. »⁹⁵⁰

Nendtvich est arrivé à Tunis le 26 avril 1889, à huit heures du matin. Le voyage a ainsi duré trois jours et demi.

Szabó a traversé la Méditerranée sur un paquebot de la *Compagnie générale transatlantique* (qu'il nomme « Société Transatlantique ») en trente-six heures. Hopp a pris le bateau à vapeur « Villám » (Éclair) pour le trajet entre Fiume et Ancône, qui était rempli de voyageurs mais aucun entre eux n'a éprouvé les symptômes du mal de mer⁹⁵¹. Il a voyagé ensuite au bord de « Galilei » pour aller à Palerme. Il s'agissait d'un bateau décoré, aménagé confortablement, qui a traversé la mer en 12 heures⁹⁵². Décrivant les conditions de son voyage, il donne aussi des conseils aux voyageurs, notamment de prendre les bateaux de la compagnie *Adria*, car ils sont rapides, confortables, sûrs, et leur personnel est aimable⁹⁵³.

Tornainé mentionne également d'avoir embarqué au bord d'un navire marchand de la compagnie *Adria*. Elle exprime sa préférence pour les bateaux de commerce car elle trouve que les règles que le voyageur doit suivre pendant le trajet sont moins strictes que dans les paquebots touristiques. Elle note qu'au bord des bateaux de commerce, il est permis aux voyageurs de

⁹⁴⁹ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 50.

⁹⁵⁰ « A hajó, mely engem Tunisba volt szállítandó, franczia hajó volt, a «Société transatlantique» tulajdona, de Angliában épült, nagy és szép hajó, mely hosszában 150 lépést számlált. Neve, mint azt kapitánya nekem mondta, *Moise* volt. Volt rajta sok angol, franczia és olasz és [...] tunisiak is [...]. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 52. (Nous traduisons)

⁹⁵¹ Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 11.

⁹⁵² *Ibid.*, p. 13.

⁹⁵³ *Ibid.*, p. 11. ; Ferencz HOPP, *Utazás...*, op.cit. p. 493.

profiter des plaisirs offerts par le pont de commandement où ils peuvent lire tranquillement, contempler le paysage et se mettre à l'abri quand l'orage provoque des secousses de l'embarcation. Elle ajoute que cette partie du bateau protège aussi ceux qui supportent moins bien les effets de la mer et sont victimes du mal de mer⁹⁵⁴.

Jenő Erney a voyagé au bord du paquebot « Adria » de la compagnie du même nom. Il mentionne que la ligne Fiume-Tunis lancée en 1902 fait concurrence aux compagnies françaises, espagnoles et allemandes. Il est le seul parmi les voyageurs qui décrit l'intérieur d'un bateau à vapeur. Le paquebot n'était pas luxueux mais « son aménagement était suffisant » : un lit superposé, un sofa, un lavabo, un miroir, une étagère et trois porte-manteaux. Dans le cas d'Erney, le voyage a duré à peu près 60 heures, avec une halte effectuée à La Valette où le bateau est arrivé l'après-midi et est reparti le lendemain dans la matinée⁹⁵⁵.

Jankó parle peu des conditions de son voyage. Nous ne connaissons pas son lieu de départ, ni les moyens de transport choisis. Il mentionne seulement qu'il s'est arrêté aux ports adriatiques de l'Italie. Le voyage jusqu'à Malte a duré, avec des escales plus ou moins longs, 14 jours⁹⁵⁶, ce qui est un intervalle étonnamment long. À propos de son trajet sur les eaux de l'Afrique du Nord, voyageant sur un des paquebots de la *Compagnie générale transatlantique*, il note que les bateaux français étaient ponctuels, sûrs, rapides, et les correspondances excellentes. Allant de l'île de Djerba en Tunisie, une fois arrivé près des côtes africaines, il mentionne qu'il a consulté la bibliothèque du paquebot pour se renseigner sur le « guebli »⁹⁵⁷, le vent sec et chaud qui souffle dans la région du Maghreb. Cette information considérée par l'auteur comme secondaire révèle non seulement que le paquebot disposait d'une bibliothèque mais montre aussi qu'elle comprenait des récits de voyage, des manuels de géographie et des guides pratiques pour faciliter le voyage et permettre aux voyageurs de se renseigner sur leur destination avant d'arriver.

Le voyage au bord d'un paquebot avait en principe deux avantages, l'un pratique, l'autre esthétique. Il a permis de se rendre rapidement en Afrique, et de jouir de la beauté de l'eau infinie. Une fois à bord, les voyageurs qui ne souffraient pas de mal de mer contemplaient le

⁹⁵⁴ Helén TORNAINÉ KÖVÉR, « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°134, 16 mai 1899, pp. 14-16.

⁹⁵⁵ Jenő ERNEY, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 1 » (En Afrique au bord'un paquebot hongrois. Notes de voyage 1.), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°44, 1902, pp. 891-892.

⁹⁵⁶ János JANKÓ, « A Száhel partján. (Előadatott a f. évi október 24-iki ülésen) » (Au bord du Sahel. [Lu à la réunion du 24 octobre de l'année courante]), in *Földrajzi Közlemények*, vol. XVII, 1889, pp. 454-496. La référence se trouve à la page 455.

⁹⁵⁷ « Kébbel » dans la version hongroise, le guebli est le nom régional du sirocco. János JANKÓ, *A Száhel...*, op.cit., p. 480.

paysage. Les Hongrois qui faisaient le tour de l'Italie par la mer, y trouvaient un paysage splendide. L'Etna, le volcan grandiose apparaît dans les récits comme un spectacle de la nature qui fascinait et faisait peur en même temps. Les ruines, l'héritage romain incitaient les voyageurs à évoquer le passé glorieux, ainsi qu'à réfléchir sur la relation entre l'homme et la nature et sur la place de l'homme dans le monde⁹⁵⁸. Les voyageurs associaient les vestiges du passé à la chute de l'empire romain. Cela mène souvent à une réflexion sur le destin des grands pouvoirs politiques. Néanmoins, contrairement aux Français, ils ne tirent pas de conclusions entre l'histoire romaine et la colonisation française. Le paysage peut aussi devenir un simple sujet d'étude que les voyageurs présentent d'une façon scientifique et explicative sans le lier aux réflexions philosophiques.

Pour ce qui est des inconvénients de la traversée, Nendtvich décrit les mouvements continus et un bruit insupportable qui donnait l'impression comme si le corps de bateau voulait casser. Il décrit ainsi une scène d'ailleurs typique de la traversée :

« Le balancement fort et ininterrompu du paquebot a provoqué le mal de mer chez la plupart des femmes, tandis que les enfants avaient peur et criaient effrayés à cause des bruits qui ressemblait parfois aux tonnerres. [...] J'ai un caractère si chanceux que je n'avais même pas senti le moindre signe du mal de mer. J'ai bien mangé mon déjeuner servi à 17 heures du soir et j'ai bien dormi. Quand je me suis réveillé vers quatre ou cinq heures du matin, et j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre, j'ai vu les côtes d'Afrique [...]. »⁹⁵⁹

⁹⁵⁸ Évidemment, il ne s'agissait pas d'un nouvel élément dans les récits de voyage. Les ruines, témoins des époques précédentes, font réfléchir les voyageurs sur le déroulement de l'histoire. L'apparition des ruines est fortement symbolique dans les œuvres littéraires. Elles émeuvent les voyageurs et les lecteurs et provoquent incontestablement des associations. Depuis le XVII^e siècle, la visite des ruines était indissociable des voyages. Elle était l'une des obligations les plus importantes des jeunes aristocrates participants au *grand tour*. Les grands voyageurs du XVIII^e siècle, Saussure et Volney avant tout, ont compris la relation entre le passé et le présent qui se manifestait à travers les ruines. Ils accentuaient le rôle esthétique mais en même temps éducatif du reste des bâtiments. Le sujet a ainsi relié, depuis toujours, l'histoire et la politique. Dans le contexte nord-africain, elles assurent une certaine liaison entre le passé romain, la grandeur de l'empire et l'avenir de la France coloniale. Sur les origines de l'enthousiasme pour les ruines voir : Enikő SZABOLCS, *A romok poétikájától a romok esztétikájáig. A romszemlélet változásai a 18. Század második felétől az 1820-as évekig a francia irodalomban*. (De la poétique des ruines à l'esthétique des ruines. Les changements de la perception des ruines de la deuxième moitié du XVIII^e siècle aux années 1820 dans la littérature française) [en ligne], thèse de doctorat : Littérature, Université de Szeged, 2020. Disponible sur : <https://doktori.bibl.u-szeged.hu/id/eprint/10745/1/SzabolcsEnikoDoktoriErtekezes.pdf> (Consulté le 04 décembre 2023). p. 24-29 et 42-47.

⁹⁵⁹ « Előidézte is a hajó folytonos és erős hintázása az asszonyok legnagyobb részében a tengeri betegséget, míg a gyermekek a zörgéstől, mely néha a mennydörgéshez hasonló volt, féltek és rémülésbe esve sírtak. [...] Nekem oly szerencsés természetem van, hogy én a tengeri betegségeknek meg nyomát sem éreztem, jól ettem ebédre, mely öt órákor délután volt, és jól is aludtam. Midőn azután reggel mintegy négy és öt óra közt a kabinom ablakából kitekintettem, Afrikának partjait láttam [...]. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 52. (Nous traduisons)

Le départ d'Erney fut désagréable. Il ne mentionne pas comment il se sentait pendant le voyage, mais il met l'accent sur la présentation des autres voyageurs. Il fait référence à des passagers qui ont disparu dans leur cabine et au contentement des chefs de cuisine qui pouvaient faire des économies sur les repas. Il décrit l'ambiance générale à bord du paquebot où les passagers dormaient sous l'effet de l'air maritime. Les peu de personnes qui avaient assez d'énergie montaient sur le pont pour contempler le paysage. L'ensemble de la description fait allusion à une traversée mouvementée. Les lecteurs peuvent imaginer les difficultés d'un voyage pareil au moment où Erney compare le mouvement du bateau à celui d'une balle de tennis, comparaison qui paraît sinistre⁹⁶⁰.

Une différence essentielle caractérise les voyageurs français et hongrois dans leur relation au mal de mer. Tandis que les Français attestent ne pas éprouver le moindre malaise ou ils gardent le silence sur ces moments désagréables, les Hongrois ne craignent pas d'avouer s'ils souffraient pendant le voyage. Le mal de mer est ainsi décrit comme un élément indispensable et ordinaire du voyage, tandis que dans les récits français cela apparaît plutôt comme le signe de la faiblesse et de la honte. Jankó mentionne d'avoir dû se retirer tôt dans sa cabine à cause du vent violent⁹⁶¹. Erney avoue qu'il dormait beaucoup pendant les premiers jours de la traversée⁹⁶².

Outre cette attitude différente, la traversée joue le même rôle dans les récits français et hongrois. Les voyageurs mettent l'accent sur les éléments similaires et font preuve des mêmes sentiments évoqués par la mer, par l'éloignement de la mère patrie et par le spectacle de la nature qu'ils contemplent tout au long du voyage. La primauté est donnée aux émotions au lieu de la description des détails techniques du trajet. Le sujet qui émerge le plus souvent est le passé glorieux du grand empire romain, ainsi que la relation entre l'homme et la nature.

Les déplacements en Afrique du Nord

Les déplacements occupent une partie importante de l'ensemble de la durée du voyage. Les voyageurs en profitent cependant autrement. Nous distinguons trois manières de décrire les

⁹⁶⁰ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(1).*, op.cit.

⁹⁶¹ János JANKÓ, *A Száhel...*, op.cit., p. 456.

⁹⁶² Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(1).*, op.cit.

déplacements. Premièrement, les voyageurs mettent l'accent sur les conditions physiques du voyage. Ils présentent en détails les moyens de transport : leur état, leur aménagement, leur niveau de confort et les espaces intérieurs. Les circonstances du voyage comme la durée du trajet, l'itinéraire, les compagnies de voyage qui offrent le service appartiennent également à cette catégorie, ainsi que la description du public voyageur. Les voyageurs qui décrivent la nature sans parler des conditions physiques du voyage forment un deuxième groupe. Sans donner importance à la description des moyens de transport, certains voyageurs se contentent de peindre l'image du paysage qu'ils traversent. Dans ce cas, l'accent tombe sur les formations géographiques et la végétation. Troisièmement, certains voyageurs ne s'occupent pas du tout des conditions des déplacements, ils mentionnent seulement d'avoir quitté un endroit et d'être arrivé dans un autre.

Dans le cas des voyageurs hongrois, les moyens de transport sont devenus les symboles du progrès et de la civilisation européenne, au lieu d'être exclusivement le résultat des investissements français. Le tramway qui circule à Tunis et à Alger est un élément incontournable du paysage citadin. Même si les voyageurs se déplaçaient dans la plupart des cas à pied, ils remarquent tous la modernité que le tramway a apportée aux colonies. Les rames de tramway ne sont pas cependant décrites. Le chemin de fer qui relie les grandes villes stratégiques évoque également la présence européenne. Les voyageurs hongrois, comme les Français, mettent en évidence que les lignes ferroviaires étaient construites par les colonisateurs. Souvent c'est la seule remarque faite par les voyageurs qui ne parlent ni de la qualité du service, ni des détails comme les prix, les horaires, l'intérieur des véhicules ou les voyageurs.

Les déplacements entre les différentes villes du Maghreb reçoivent moins de place dans les récits hongrois que dans les textes français. Les Hongrois considèrent la description des paysages plus importante que le fait de se déplacer. La ville animée et même le paysage monotone suscitent plus l'intérêt chez les voyageurs que le véhicule dans lequel ils passent leur temps. D'autre part, nos voyageurs se déplaçaient dans la plupart des cas par voie maritime, allant d'un port dans un autre au lieu de prendre le chemin de fer. Cela résulte qu'ils ne traversent pas véritablement des paysages, mais observent les côtes de loin. S'ils profitent de la voie ferrée, c'est pour les petites distances.

Les informations que les voyageurs partagent avec les lecteurs lors de leurs trajets en chemin de fer sont de nature très différente et souvent sans lien l'une avec l'autre. Nous ne pouvons pas identifier une logique qui justifie le choix des sujets abordés. Même si les

descriptions des déplacements ne sont pas abondantes dans les textes, il y a toujours des exceptions. Nendtvich évoque un voyage en train de Tunis à Kroubs qui a duré *longtemps*, malgré la *rapidité relative* du train⁹⁶³. En réalité, cette constatation a une valeur informative très faible car l'auteur ne précise ni ce que « longtemps », ni ce que « rapidité relative » veulent dire. Il mentionne que la ligne jusqu'à Biskra venait d'être construite peu avant son voyage. Il salue les investissements encouragés par le gouvernement français qui facilitent les voyages et dispensent le voyageur du déplacement dans une voiture lente et inconfortable⁹⁶⁴. Pour aller de Biskra à Constantine, le voyage de Nendtvich a duré dix heures, ce qui paraît d'une durée raisonnable. Szabó raconte d'avoir effectué le déplacement entre Oran et Saïda sur une ligne industrielle de chemin de fer à voie étroite construite par une entreprise privée (Debrousse et Co.) qui monte jusqu'à une altitude d'à peu près 820 mètres. Hopp décrit que, pour aller à Constantine, le chemin de fer passe par des rochers et à côté de terres cultivées⁹⁶⁵. Les détails mentionnés concernent ainsi la durée, la vitesse et le développement des lignes.

Les déplacements en mer évoquent d'autres types de pensées. Hopp voyage au bord de *Colombia*, un paquebot de la *Hamburg-America Line*. Il constate que le bateau ressemble à un palais flottant à cause de son intérieur excellent et luxueux⁹⁶⁶. Cela prouve que les déplacements pouvaient être un véritable plaisir à la fin du XIX^e siècle⁹⁶⁷. En même temps, ils étaient aussi instructifs. Entre Philippeville et Alger, Nendtvich était obligé de prendre le paquebot de la *Compagnie générale transatlantique*. Au lieu de s'occuper du paysage, le voyage lui permettait d'observer et de décrire le transport de liège d'une station à l'autre et d'expliquer pourquoi l'Afrique du Nord était si riche en cette espèce végétale⁹⁶⁸. Les bateaux de commerce et les échanges commerciaux excitaient en général l'intérêt des voyageurs, car ils voyaient une image peu habituelle en Hongrie. Les ports, les dockers et les machines enchantaient les voyageurs car ils y découvraient un style de vie inconnu et un monde haut en couleurs.

Les moyens de transport plus traditionnels apparaissent également dans les textes. Les deux colonies n'étant pas entièrement reliées par les réseaux ferroviaires, les voyageurs devaient se contenter des moyens de transport simples, lents et moins confortables. Les omnibus, les diligences, les chevaux, les mulets, les ânes et les chameaux remplaçaient parfois

⁹⁶³ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 62.

⁹⁶⁴ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 62.

⁹⁶⁵ Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 17.

⁹⁶⁶ Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 19.

⁹⁶⁷ Colette ZYTNICKI, *L'Algérie...*, op.cit. p. 16.

⁹⁶⁸ Károly NENDTVICH, « Három hónap Afrikában. (1889.) Második közlemény » (Trois mois en Afrique. (1889.) Deuxième communiqué), in *Budapesti szemle*, vol. LXIX, n°182., 1892, pp. 182-206. La référence se trouve à la page 197.

la technique moderne. Il est d'ailleurs rare qu'un voyageur hongrois parle de ses expériences de ce genre. En général, ils mentionnent seulement que le chemin de fer s'arrêtait et d'autres moyens de transport remplaçaient les wagons habituels.

Tornainé constitue une exception. Elle décrit les conditions de ses déplacements en diligence, avant tout pour se plaindre du manque de confort et de l'état arriéré des moyens de transport comparé à ceux de l'Europe. Elle raconte un voyage malchanceux à l'initiative de son mari qui voulait quitter l'Alger jugée trop moderne pour trouver de l'inspiration ailleurs. Le couple est parti d'Alger pour vingt-quatre heures seulement, une période dont ils ont passé dix-huit heures dans la diligence tirée par cinq chevaux qu'ils ont partagée avec des Arabes. D'après les calculs, ils ont effectué un trajet de 170 km à une vitesse moyenne d'à peu près 9,5 km à l'heure. La particularité de cette image est que l'auteur exprime son mécontentement concernant l'état retardé du chemin de fer hongrois :

« Toute la création est assez grande et lourde. Son bas est divisé en deux parties. L'une est située en face des chevaux et on y trouve trois sièges. Il faut louer cette division et deux personnes y passent confortablement quelques heures. De toute façon, on y voyage mieux comme si on passait la nuit dans des compartiments du chemin de fer chez nous [en Hongrie]⁹⁶⁹. »

La lenteur des déplacements explique pourquoi il restait si peu de temps aux voyageurs à découvrir certains endroits.

Il est rare qu'un voyageur exalte les conditions des déplacements. Les inconvénients du voyage et les accidents qui ralentissaient les trajets apparaissent fréquemment dans les récits. Les conditions météorologiques donnent suffisamment d'occasion pour critiquer l'état des moyens de transport et les conditions du voyage. Allant de Philippeville à Alger, Nendtvich raconte qu'il avait laissé le hublot ouvert et, pendant le temps qu'il a passé dans le salon, le sol de sa cabine et ses bagages sont devenus tout mouillés à cause de la pluie qui tombait⁹⁷⁰. Tornainé a pris une place en deuxième classe pour aller d'Alger à Oran parce qu'elle a entendu dire que celle-ci résistait mieux à la chaleur. Elle raconte cependant que tout brûlait dans le

⁹⁶⁹ « Az egész alkotmány roppant nagy, nehéz. Földszintje két részre oszlik. Egy választék szembe néz a lovakkal, éppen van három ülés. Ezt ki kell bérelni és két ember elég kényelmesen tölthet el egypár órát benne, mindenestre jobban, mint ha nálunk zsufolt vasuti kupéban tölti az ember az éjszakát. » Helén TORNAINÉ KÖVÉR, *Afrikai...I.*, *op.cit.* (Nous traduisons)

⁹⁷⁰ Károly NENDTVICH, *Három hónap..., második, op.cit.*, p. 199.

véhicule, et que le vent a apporté la poussière du charbon que les passagers devaient respirer. Ils essayaient de se protéger en mouillant leur mouchoir et le mettant sur leur front mais cela ne servait à rien. Elle ajoute que plusieurs voyageurs tombaient malades à cause de la chaleur.

Sauf ces exceptions, la description des déplacements est peu présente dans les récits parus dans la presse hongroise. Par conséquent, les conditions du voyage ne passent pas pour un élément important. Pourtant, nous remarquons que les déplacements donnent aux voyageurs l'occasion de comparer l'état des moyens de transport de l'Afrique du Nord, développé sous la présence européenne, à celui que l'on retrouvait en Hongrie. Les voyageurs expriment leur fascination pour la commodité des transports en commun français et leur regret sur le sous-développement des transports en commun hongrois. Le luxe, la vitesse, les lignes abondantes qui couvrent les parties les plus importantes du Maghreb provoquent d'une certaine façon leur jalousie et les mènent à formuler des critiques. Les remarques sont cependant prudentes et ne proposent pas de solutions pour développer les conditions de voyage en Hongrie.

Ces exemples montrent combien les descriptions des déplacements dépendent de l'attitude des voyageurs et qu'il est impossible de trouver un principe organisateur qui relie les informations. Il arrive également qu'un voyageur partage peu de détails sur un déplacement et développe minutieusement d'autres. Nous constatons que l'ensemble de textes dessine bien l'image générale des conditions de voyage. Il permet aussi aux lecteurs d'avoir une impression réelle sur l'état des moyens de transport et les ennuis des déplacements.

14.3.2. Lenteur et vitesse

Il est évident que la position du voyageur vis-à-vis de la vitesse et de la lenteur évoque une réflexion philosophique sur la portée du voyage. En même temps, la vitesse du parcours influence également le contenu des récits de voyage⁹⁷¹. Après la première révolution industrielle, l'attitude des voyageurs vis-à-vis de la vitesse change remarquablement. Les moyens de transport rapides renforcent leur volonté d'aller toujours plus loin, d'accumuler des visites mais en même temps de juger d'un ton critique l'état arriéré des moyens de transport qui

⁹⁷¹ Adrien Pasquali relate la transformation du regard en raison de l'augmentation de la vitesse de moyens de transport et les inconvénients de l'observation instantanée. Citant les pensées des grands voyageurs comme Nerval et Gide, il arrive à la conclusion que la vitesse change non seulement le rythme du voyage mais aussi celui du récit. Voir : Adrien PASQUALI, *Le tour des horizons...*, op.cit., pp. 22-28.

les empêche de voir encore plus⁹⁷². Comme le voyage avait depuis toujours le but de servir les sciences et l'État ainsi que de transmettre les connaissances, les voyageurs se préoccupaient de voyager d'une façon utile. Or, la finalité du voyage est largement influencée par la vitesse du parcours. Le choix des moyens de transport joue un rôle important dans la perception du voyageur en influençant la profondeur du regard posé sur le pays visité⁹⁷³.

Dans notre cas, la lenteur permet aux voyageurs de mieux connaître la culture locale, d'approcher la nature et ainsi le monde prétendu exotique. Elle a aussi une valeur poétique qui permet de nuancer les choses vues. Elle est en même temps désavantageuse car elle réduit le temps que le voyageur pouvait consacrer à la visite des villes et des villages. Dans le discours colonial, elle est contraire au développement technique. La vitesse, en revanche, permet aux voyageurs de parcourir de plus grandes distances en moins de temps, et d'accumuler ainsi les visites. Comme nous l'avons déjà répété à plusieurs reprises, elle renvoie au progrès, à la modernité et, moins directement, à la puissance et à la force de l'occupant français. La vitesse est également l'un des attributs principaux des touristes qui, profitant de la technique moderne, parcourent de grandes distances⁹⁷⁴. Cependant, elle provoque un changement important de la perception : le voyageur, séparé du paysage qu'il traverse, ne fait plus un parcours linéaire mais « saute » d'un lieu à l'autre. Le voyage devient ainsi fragmentaire.

Le choix des moyens de transport était parfois volontaire, mais dans la plupart des cas, le voyageur était lié par les possibilités offertes par le pays. Les agences de voyage, dont les propositions influençaient aussi le choix des voyageurs, recommandaient les moyens de transport modernes, afin de souligner la modernité apportée par les Européens. Le chemin de fer était désigné comme le moyen de transport le plus sûr qui est aussi confortable et rapide. Les moyens de transport traditionnels donnaient une sensation nostalgique et accentuaient l'état arriéré des conditions locales. Néanmoins, ce retard se remplissait d'un caractère attirant car il a permis aux voyageurs de retourner dans un monde ancien et fabuleux, de revivre les sensations du passé. En règle générale, les voyageurs peu pressés préfèrent les moyens de transport traditionnels tandis que les touristes optent pour des déplacements rapides leur permettant de parcourir plus en moins de temps, dans des conditions relativement agréables⁹⁷⁵.

⁹⁷² Géza SZÁSZ, « Le voyage moderne, entre désir de vitesse et nostalgie de la lenteur : l'exemple des voyages en Hongrie », in *Acta Romanica*, XXX, Szeged, JatePress, 2018, pp. 127-134.

⁹⁷³ Odile Gannier, *La littérature...*, op.cit., pp. 104-110.

⁹⁷⁴ Cf. Jean-Didier URBAIN, *L'idiot...*, op.cit., pp. 159-180

⁹⁷⁵ *ibid.* ; Michèle Salinas, *Voyages...*, op.cit., pp. 51-52.

Nous constatons que nos voyageurs hongrois choisissent dans la plupart des cas des moyens de transport modernes et préfèrent accumuler les visites, même si elles deviennent courtes et superficielles. Ils cherchent avant tout le confort et moins la nostalgie, même s'ils sont conscients des inconvénients de la vitesse. Dans le cas des voyages maghrébins, il ne se pose même pas la question de délaisser les voies sécurisées du chemin de fer et des endroits conçus pour les touristes. Dans les parties du pays couvertes par le réseau ferroviaire, se déplacer en train parut le seul choix possible. En réalité, les voyageurs n'avaient d'autre possibilité que de privilégier la vitesse. Nous constatons que les Hongrois participant à une croisière méditerranéenne optaient le plus souvent pour le paquebot entre les villes portuaires. Ce moyen de transport leur garantissait tout confort et il les a dispensés de changer de ligne. Cependant, la distance entre les voyageurs et le paysage s'est avérée plus grande qu'à l'occasion des déplacements en train. Les passagers du paquebot n'avaient pas traversé le paysage mais passaient à côté, respectant une frontière imposée par la mer, qui les séparait plus radicalement que les vitres du train.

L'un des principaux arguments de nos voyageurs pour les moyens de transport traditionnels était le fait qu'ils pouvaient interrompre le voyage au moment et au lieu désirés. Pourtant, seulement deux de nos voyageurs choisissaient consciemment la lenteur pour mieux observer le monde autour d'eux. Nendtvich préférait prendre une voiture au lieu du chemin de fer pour aller de Carthage à Tunis, pour une raison scientifique simple : il voulait observer la végétation, ce qui n'aurait pas été possible à travers les vitres du train⁹⁷⁶. Il raconte d'avoir arrêté la voiture pour descendre et étudier la nature de près⁹⁷⁷. Il se plaint d'ailleurs de la vitesse du train qui rend impossible de reconnaître et d'observer les différentes espèces de plantes. Nous retrouvons le même motif chez Erney qui a choisi d'effectuer de manière similaire le même trajet entre Tunis et Carthage⁹⁷⁸.

D'après les textes parus dans la presse, il paraît que les voyageurs hongrois de la fin du XIX^e siècle ne désiraient pas autant la lenteur que les voyageurs philosophiques des époques précédentes. Ils voulaient économiser du temps pour voir plus. Ils se dépêchaient, se plaignaient des retards et des arrêts inattendus. Les horaires réglaient les voyages, et les voyageurs se sont livrés entièrement à la volonté des organisateurs du voyage qui leur proposaient des parcours

⁹⁷⁶ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 54.

⁹⁷⁷ Károly Nendtvich, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 54.

⁹⁷⁸ Jenő ERNEY, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 2 » (En Afrique, au bord d'un paquebot hongrois. Notes de voyage 2.), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°45, 1902, pp. 903-905.

en train ou au bord d'un paquebot. La vitesse dominait ainsi les voyages, tandis que la lenteur est devenue un ennui pour les voyageurs pressés.

14.3.3. Les services et les prix

Si le tourisme est incontestablement devenu une industrie à la fin du XIX^e siècle, les services (comme l'hébergements, le personnel du tourisme, la restauration) et les prix sont assez rarement évoqués dans les récits de voyage. Si nous savons que l'organisation d'un séjour en Afrique du Nord exige une fortune considérable⁹⁷⁹, les prix exacts sont passés sous silence. À l'exception de quelques exemples, nous n'apprenons ni combien les voyageurs dépensaient, ni ce qu'ils achetaient. Les quelques courtes mentions des noms d'hôtels montrent qu'ils ne trouvaient pas d'intérêt à présenter leurs chambres et l'établissement où ils se sont logés. Les courts passages permettent cependant de conclure qu'il existait bien des différences entre les régions (grandes villes coloniales développées et petits villages isolés) et les établissements (grands hôtels et auberges) concernant l'aménagement des établissements hôteliers, le niveau du confort et la qualité des services offerts par l'infrastructure locale.

Nendtvich est le seul qui fait mention des coûts extrêmes des croisières en Afrique du Nord. Il mentionne une somme de 669 francs qui comprend la chambre dans « un hôtel de premier rang », le petit-déjeuner, le « brunch » et le déjeuner. Ces frais paraissent encore plus importants si nous considérons que les trois quarts des employés gagnaient une somme annuelle inférieure à 1800 francs à la fin du siècle⁹⁸⁰. Si le coût des voyages organisés est élevé, Nendtvich remarque que leur plus grand avantage est le fait que le voyageur paye à l'avance et reçoit des chèques qui le dispensent de se soucier de l'argent. Il note d'ailleurs que le voyage devient ainsi moins cher et plus attirant. D'après Nendtvich, l'utilisation des chèques de voyage encourage les voyageurs du monde entier (d'Europe et des États-Unis) de participer à une croisière. C'est ainsi qu'il a rencontré des Anglais et des Américains dans presque toutes les grandes villes nord-africaines⁹⁸¹. En même temps, il note avec amertume que, faute de moyens

⁹⁷⁹ V. Colette ZYTNIKI, *L'Algérie...*, *op.cit.*, p. 20.

⁹⁸⁰ Ce chiffre est valable pour les employés de Paris. Le revenu annuel moyen dépendait largement du secteur et de la région en question. Comme notre travail ne vise pas à présenter les conditions sociales en profondeur, nous nous contentons de remarquer qu'il était difficile d'économiser le prix d'un voyage même pour les classes moyennes. Christophe CHARLES, *Histoire sociale...*, *op.cit.*, p. 192.

⁹⁸¹ Il mentionne par exemple un groupe de 500 personnes allant de l'Amérique à la terre sainte. Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, *op.cit.*, p. 45.

financiers suffisants, il devait renoncer à son projet original, raccourcir la durée de son voyage, et limiter l'itinéraire prévu, ce qui ne lui a permis qu'une observation superficielle des pays visités⁹⁸².

En ce qui concerne les repas, les voyageurs se contentent de mentionner le nom de quelques plats locaux qu'ils reçoivent à l'occasion des réceptions ou qu'ils voient consommer pendant les fêtes. Les autochtones qui mangent dans la rue apparaissent également dans les textes, mais les nourritures sont décrites d'une façon superficielle. Les voyageurs décrivent la composition des aliments qui leur sont étrangers. L'immanquable couscous est cependant une nourriture qui apparaît dans la plupart des récits et devient une sorte de symbole de l'Afrique du Nord, comme les palmiers et les chameaux. Le fait que les repas ne jouent pas un rôle important est prouvé dans les propos de Szabó qui raconte une réception à Oran. Il ne consacre qu'une note de bas de page à la description du repas qui le déçoit : « Le menu nous a fait savoir que nous sommes en Afrique : Cuissot de Gazelle de Biskra, que j'ai mangé avec un véritable regret. On nous a servi de la viande de chameau plusieurs fois, mais je ne l'ai pas trouvé bonne⁹⁸³. »

Les établissements choisis sont en général des grands hôtels au style et au confort européens. Les noms d'hôtel typiques comme « Hôtel de France », « Grand Hôtel du Sahara », « Hôtel Régence », « Hôtel de la paix », « Grand Hôtel d'Orient » annoncent, comme dans les récits français, la présence de l'occupant. Les noms donnent l'illusion d'hébergements luxueux, mais leur équipement intérieur n'est pas décrit. Hopp est fasciné par le confort et le luxe des hôtels de Biskra (surtout l'Hôtel Royal) où « même le touriste le plus délicat pouvait se sentir à l'aise⁹⁸⁴ ». Nendtvich nuance l'image. Il évoque des établissements satisfaisants mais parle aussi des conditions décevantes. Il fait contraste entre les grands hôtels des centres coloniaux et des petites auberges de province :

⁹⁸² Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 43.

⁹⁸³ « A »menu« tudatta velünk, hogy Afrikában vagyunk »Cuissot de Gazelle de Biskra,« mit valóban sajnálva ettem. Több alkalommal szolgáltak fel tevehúst, de azt sohase találtam jónak. » József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 228. (Nous traduisons)

⁹⁸⁴ « [...] melyben még a legkényesebb turista is jól érezheti magát. » Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 17. (Nous traduisons)

« Je dois cependant déclarer que les hôtels à Tunis, ainsi qu'à Alger et en général partout où les Français règnent sont assez excellents. L'ordre, la propreté et l'honnêteté sont pareils aux meilleurs hôtels de Paris ou de n'importe quelle capitale de l'Europe. »⁹⁸⁵

Les hôtels de luxe pouvaient également désenchanter les voyageurs. À Oran, Tornainé décrit le plus grand hôtel de la ville qui était tant envahi par des insectes et des rongeurs qu'il y était impossible de dormir⁹⁸⁶. Les mauvaises conditions sont cependant plus souvent associées aux auberges de province. Arrivé à Kroubs, comme les grands hôtels étaient pleins, Nendtvich devait se contenter d'une chambre médiocre dans la cour d'un établissement modeste. Il en offre une description qui montre combien les petites auberges ne sont pas rassurantes et ne plaisent pas au voyageur. Il se plaint non seulement du confort médiocre mais aussi du manque de sécurité qui l'a obligé de garder son arme à côté du lit⁹⁸⁷.

Le nom de l'hôtel est évoqué en général pour marquer le lieu d'origine des porteurs qui envahissent les voyageurs à la gare en leur proposant de s'occuper de leurs bagages. Dans ce cas, l'accent ne tombe pas sur l'établissement mais sur un service que le voyageur doit accepter et payer même s'il est contre sa volonté. Nendtvich se réfère une fois à la politique du tourisme algérien, au moment où les agents des hôtels de Bougie inondent le paquebot et se mettent à convaincre les passagers de passer la nuit chez eux. Les autochtones qui forcent les touristes d'accepter et de payer différents services apparaissent régulièrement dans les récits. Parfois, les voyageurs donnent de l'argent aux mendiants, aux personnes qui proposent de différents services (chauffeurs, cireurs de chaussures, guides, vendeurs) et aux danseuses qu'ils ont rencontrées dans les cafés arabes, mais nous ne connaissons pas la somme exacte.

⁹⁸⁵ « Azonban ki kell jelentenem, hogy a hotelek Tunisban ép úgy mint Algírban, általában mindenütt, a hol a francziák uralkodnak, igen kitűnők ; mindenütt oly rend, oly tisztaság és becsületesség uralkodik, mint a legjobb hotelekben Párisban, vagy Európa akármelyik fővárosában. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 62. (Nous traduisons)

⁹⁸⁶ Helén TORNAINÉ KÖVÉR, *Afrikai...I., op.cit.*

⁹⁸⁷ « Ily alkalommal leginkább megéreztem a magánutazásnak kellemetlenségeit, és éreztem annak szükségét, hogy a revolvert az ágyam mellé a székre tegyem. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 62. (Nous traduisons)

14.3.4. Les guides

Comme dans les récits de voyage touristiques en général, nous retrouvons dans les textes hongrois deux types de guides : le petit livre auquel les voyageurs font parfois référence et la personne qui, pour une certaine somme d'argent, accompagne le voyageur aux endroits touristiques recommandés. Même s'ils ne les nomment pas, il est évident que les voyageurs consultaient régulièrement des guides, d'autres textes viatiques et des œuvres vulgarisatrices car ils décrivent des détails et des statistiques qu'ils n'auraient pas pu savoir sans les ouvrages descriptifs.

Les voyageurs hongrois ont également recours aux personnes qui les accompagnent. Ils sont le plus souvent les autochtones, ce qui leur facilite de s'orienter et de découvrir les principaux spectacles du pays. Dans le cas des invités et des personnages illustres, le rôle du guide est rempli par les représentants politiques et militaires français. L'emploi des Arabes en tant que guides renforçait le caractère exotique du pays et constituait dans la plupart des cas la seule véritable rencontre entre les voyageurs et les autochtones. La présence des Français qui accompagnaient les voyageurs sert avant tout à souligner le respect et renforce un sentiment d'importance.

Les voyageurs n'attribuent pas la même importance aux guides. Certains soulignent leur présence, tandis que d'autres les passent sous silence, comme si se laisser guider était honteux ou avait une importance secondaire. Ils reconnaissent que les guides manipulent les voyageurs. Ils comprennent leur comportement et se méfient parfois, mais ils ne peuvent pas éviter de se confier à ces personnes. S'ils regrettent que les guides limitent trop leur perception, ils ne peuvent rien faire contre. D'autre côté, le guide reconforte le voyageur qui serait d'ailleurs perdu dans une culture inconnue dont il ne parle pas la langue. Même si le guide est un personnage indissociable des voyages, dans les récits parus dans la presse hongroise, nous trouvons seulement des mentions rares sur leur présence.

Nendtvich se laisse guider à Tunis. Il présente son guide qui est l'employé du « grand-hôtel » où il est logé. Il s'agit d'un autochtone que Nendtvich caractérise comme un « arabe civilisé ». Il révèle la tactique des guides et des marchands qui s'allient pour convaincre le voyageur sur la nécessité de certains produits. Comme le note Nendtvich, ces personnes sont

capables de « forcer moralement le touriste qu'il achète l'un de leurs produits »⁹⁸⁸. D'après sa description, les guides sont avant tout des manipulateurs.

Szabó fait seulement une courte mention des guides à l'occasion des excursions organisées par l'ASAF. Il note qu'un guide officiel les a toujours accompagnés, indépendamment de leur destination, mais il ne les décrit pas⁹⁸⁹.

Justh présente une autre image du guide qui devient pour lui un protecteur, et transmet également la vision du monde musulman. Il visite Biskra accompagné d'un drogoman qui lui apprend quelques expressions en arabe. Il paraît serviable mais se méfie des Européens. Une scène décrite témoigne du caractère philosophique des guides arabes : lors d'une promenade à cheval qu'ils effectuent loin de l'oasis de Biskra, ils rencontrent un homme qui promène un lion. Le guide profite du moment pour partager son opinion avec Justh : « Le croyant n'a pas peur des animaux, les animaux ne sont pas dangereux. L'homme est dangereux et surtout la femme. [...] Le plus grand danger de la vie est la femme. »⁹⁹⁰ Puis, le guide peint une image fatale de l'amour, de la femme, qui séduit l'homme et regrette qu'il n'ait pas la possibilité de contredire car c'est la volonté d'Allah d'être « empoisonné » par la femme. Néanmoins, la figure de l'Arabe philosophe n'est pas fréquente dans les récits.

Les voyageurs ont en général peu de possibilité d'établir une relation amicale et de mener des discussions approfondies avec leurs guides. Ils sont présents dans les récits comme des éléments incontournables, mais ne sont plus qu'un outil qui sert le bien-être du voyageur et qui facilite aux touristes de se débrouiller sur le territoire.

14.3.5. Les activités et le programme pendant le voyage

Les principales activités des voyageurs sont les visites. Ils se déplacent et observent. Les événements mondains (réceptions, soirées, spectacles, rencontres pendant les cures) sont rarement au programme. Le temps que les voyageurs passent sur le continent est pris avant tout par le trajet entre deux étapes et par des excursions. Évidemment, les activités concrètes dépendent de la nature du séjour (touristique, officiel, sportif) et de la durée du voyage. Nous

⁹⁸⁸ « [...] erkölcsileg kényszeríti, hogy valamit vegyen tőle. » Károly Nendtvich, *Három hónap...első*, op.cit., p. 56. (Nous traduisons)

⁹⁸⁹ József SZABÓ, *Algírról...*, op.cit., p. 228.

⁹⁹⁰ « Állattól nem fél az igazhívő, az állat nem veszedelmes. Az ember veszedelmes s kivált az asszony. [...] Az élet veszedelme az asszony. » Zsigmond JUSTH, *Saharai...*, op.cit., p. 125. (Nous traduisons)

constatons que les voyageurs mettent l'accent sur la description des excursions et ne mentionnent qu'occasionnellement les autres types d'activités.

Les visites sont visiblement similaires. En Afrique du Nord, les voyageurs et les touristes passaient par les mêmes endroits, et cela se manifeste dans les récits. Les grandes villes proposaient des programmes identiques : quartier européen et arabe, souk, quelques églises et mosquées. Les voyageurs arrivés à Tunis visitaient Carthage et ses environs. Dans le désert, les cafés maures tentaient, à Biskra, la danse des filles des Ouled-Naïls. Les ruines étaient autant populaires que les établissements modernes construits par les colonisateurs. Si le programme était peu variable, les avis sur les sites visités sont différents. Quant à leur nature, nous distinguons plusieurs types de visites : les ruines, les bâtiments qui représentent la puissance coloniale, les lieux de la vie locale, les lieux de l'exotisme et les différents paysages⁹⁹¹ vides de contenu particulier.

Les ruines du passé occupent une place privilégiée dans les récits⁹⁹². Dès le début du voyage, les voyageurs recherchent les vestiges et profitent de toute occasion pour les contempler. Arrivé à Tunis, Nendtvich s'est empressé de visiter les ruines de Carthage, ainsi que la cathédrale, le séminaire et le palais de la Marsa qui se trouvaient dans les alentours. S'il avoue que les monuments évoquent certains sentiments, il est avant tout fasciné par les aqueducs romains. Hopp visite également les ruines et la Notre-Dame d'Afrique à Carthage où il prend un « brunch ». Il y achète des poteries pour le Musée national hongrois (!)⁹⁹³, puis se rend au palais de Bardo.

Les bâtiments administratifs, qu'ils soient possédés par les colons ou par les autochtones, permettent aux voyageurs d'évoquer quelques questions concernant la direction des colonies. La visite des palais de Tunis fait ainsi partie du programme culturel. Nendtvich n'est pas fasciné par le palais du bey : il reconnaît que les peintures mauresques qui décorent les plafonds sont d'excellentes œuvres d'art, mais, en même temps, pour illustrer sa simplicité, il compare le trône à un fauteuil ordinaire à l'européenne, et constate que l'ameublement de la chambre du bey se compose uniquement d'un lit tout commun. Il consacre une page et demie à la description des palais de Bardo et de Ksar-Saïd. Il note que le palais de Bardo est grandiose et richement orné. Il présente les peintures qui décorent les murs. Il est étonné par le fait que toutes sortes d'horloges ont été accrochées aux murs, parfois une dizaine dans chacune des

⁹⁹¹ Colette ZYTNICKI, *L'Algérie...*, op.cit., p. 33.

⁹⁹² Colette ZYTNICKI, *L'Algérie...*, op.cit., pp. 30-31,

⁹⁹³ Cela illustre à merveille que les voyageurs, outre d'enrichir leurs connaissances veulent être utiles et contribuer au progrès de leur propre pays.

chambres. Concernant Ksar-Saïd, il ne décrit que ses jardins pleins de fleurs. Dans les autres cas, les descriptions de ces lieux sont moins approfondies.

Les lieux de la vie locale sont les endroits où le voyageur rencontre les autochtones, peut observer leurs usages et leurs comportements. Les souks et les cafés maures sont les endroits incontournables. Les voyageurs décrivent l'image colorée du marché arabe, y compris les marchandises et les personnes. Le monde des cafés maures avec les Arabes qui discutent, jouent, fument et passent la journée dans une euphorie symbolise un monde qui ressemble le plus à l'Orient des contes. La description de Justh qui fréquentait un café où l'on citait du Coran et des Mille et une nuits correspond à cette image⁹⁹⁴. Il décrit un café arabe à Tunis où une foule d'hommes éblouis par le kif buvait du café, tandis que les femmes dansaient et chantaient pour fasciner les clients⁹⁹⁵.

Évidemment, les voyageurs dérogent parfois aux usages et participent à des programmes inhabituels. Nendtvich a visité le théâtre français qu'il a considéré comme simple. Il n'était pas content du spectacle qu'il comparait à ceux d'un « caffe chantant », d'un café-concert de Paris. Il ajoute que « quelques artistes donnaient un spectacle : elles chantaient des chansonnettes variées d'une façon assez mauvaise », et il conclut que les Tunisiens ne sont pas exigeants, ils se contentent de tout ce qui est déjà démodé à Paris⁹⁹⁶. Il a également visité Constantine le jour de la fête du 5 mai où les Français commémoraient la Révolution. Il note la présence de l'armée en uniforme, la musique, la pompe qui servent tous à démontrer la force des colonisateurs au détriment des autochtones. Il voyage à Philippeville le même jour ; il y assiste à la fin des festivités qui durent jusqu'à minuit et se terminent par des feux d'artifice⁹⁹⁷.

Le récit de Szabó transmet une image fidèle sur le fonctionnement des voyages à visée propagandiste. Il participe à la clôture de l'Exposition industrielle scolaire et artistique qui est incorporée au programme du congrès de l'AFAS. Il est avant tout fasciné par la présentation des différentes plantes et de la vigne algérienne. Pour faire plaisir aux lecteurs hongrois, il mentionne une femme qui produit du vin de Tokaj. Il s'enthousiasme pour les inventions techniques, parmi lesquelles il indique un collecteur de l'énergie du soleil qui fait chauffer l'eau et pourrait ainsi mettre en marche des machines. Puis, il présente quelques espèces animalières

⁹⁹⁴ Zsigmond JUSTH, *Lettre n°86*, « Czóbel Minkának »..., *op.cit.*

⁹⁹⁵ La danse et la chante est d'ailleurs indissociable du monde arabe. Justh en parle de plusieurs reprises, y consacre des passages longs, comme si la danse des femmes représentait le mieux le monde fabuleux et fantastique des pays arabes. Voir : Zsigmond JUSTH, *Saharai...II.*, *op.cit.*, pp. 151-152., Zsigmond JUSTH, *Saharai...III.*, *op.cit.*, p 170.

⁹⁹⁶ « Föllépett itt egymásután néhány művésznő, a kik különféle chansonetteket elég rosszul énekeltek. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, *op.cit.*, p. 59. (Nous traduisons)

⁹⁹⁷ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, *op.cit.*, pp. 193-194.

également exposées. Dans le cadre de l'exposition, les visiteurs pouvaient assister à une fantasia. À propos des programmes du congrès, il relate que des déplacements de durées variées (d'un jour à plusieurs semaines) ont été proposés aux participants. À cette occasion, il a choisi une excursion à Oran où il a étudié l'industrie alpha de l'Algérie, devenu le thème majeur de son récit.

Szabó a participé au bal organisé à l'occasion de la cérémonie de clôture de l'Exposition industrielle, scolaire et artistique qui a eu lieu au Mustapha Supérieur. La cérémonie lui a fourni l'occasion de présenter les villas de l'élite et d'évoquer l'insurrection qui n'a pas encore éclaté mais que l'on pressentait déjà. À propos de l'insurrection couvante, il explique que des Arabes nobles furent invités à l'Exposition grâce à une décision diplomatique de haute importance puisque le gouvernement voulait ainsi gagner leurs faveurs et baisser la résistance⁹⁹⁸. Il relate d'avoir visité des plantations à Oran. Il y salue l'œuvre française, avant tout les puits creusés dans une profondeur de 20 à 75 mètres, qui permettent d'arroser régulièrement et rendent ainsi le territoire plus fertile qu'auparavant. Cet exemple illustre bien combien une simple visite (même si organisée) peut amener l'auteur à souligner les bienfaits de la colonisation et de servir ainsi la propagande.

Hopp a passé une journée à Hamman-Meskhouine, une station thermale populaire parmi les malades mais peu connue pour les voyageurs hongrois. Sans présenter longuement l'endroit, il mentionne une chute d'eau et les restes d'une source désormais aride qui formaient des buttes⁹⁹⁹. La mention de cet endroit est rare. Outre Hopp, Justh raconte dans une de ses lettres qu'il est passé par la ville. Preuve du désintérêt, il n'y consacre pas d'attention dans son récit de voyage. Ce passage illustre que même un endroit fréquenté par les locaux mais inconnu pour les lecteurs hongrois peut être négligé par les voyageurs.

Justh, passant presque deux mois dans les alentours de Biskra, participait à des programmes inhabituels et fréquentait des sociétés¹⁰⁰⁰. Cependant, son récit de voyage révèle peu de ses activités. Ses lettres envoyées à ses amis nous permettent de compléter le contenu de son récit. Nous savons à partir de ces lettres qu'il marchait quinze kilomètres tous les jours pour garder sa santé¹⁰⁰¹, et ses randonnées quotidiennes lui offraient l'occasion d'étudier les

⁹⁹⁸ József SZABÓ, *Algírról...*, *op.cit.*, p. 228.

⁹⁹⁹ Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 16.

¹⁰⁰⁰ Nous le supposons car dans une lettre envoyée à Minka Czóbel, il se nomme « homme social » et explique son besoin de fréquenter quelques « figures parisiennes ». Voir : Zsigmond JUSTH, Lettre n°86, « Czóbel Minkának » (à Minka Czóbel), Biskra, 7 janvier 1891. Disponible sur : <https://mek.oszk.hu/05600/05631/html/02.htm> (Consulté le 07 novembre 2023).

¹⁰⁰¹ Zsigmond JUSTH, Lettre n°88, « Feszty Árpádnak »..., *op.cit.*

lieux en profondeur. Il mentionne également d'être invité par un kadi, d'avoir participé à la chasse de faucon avec le caïd et à un concours hippique où se sont rassemblé les tribus des alentours¹⁰⁰². Il a observé un enterrement traditionnel qui lui a permis de se familiariser avec les traditions locales. Il a visité un bain maure qu'il caractérise comme lieu des plaisirs, des rêves où l'on oublie le monde.

Comme les Hongrois parcourent les mêmes itinéraires que les Français, les activités que nos voyageurs racontent s'ajustent parfaitement aux pratiques touristiques de l'époque, et tout ce qui déroge aux usages devait être dissimulé dans les textes. Dans les récits de voyage, la présentation des lieux et des habitudes inconnus sont relégués à l'arrière-plan, tandis que les faits déjà connus sont mis en évidence. Cela confirme aussi notre hypothèse selon laquelle les exigences du public lecteur étaient aussi importantes que la transmission des nouvelles connaissances. Les itinéraires et les programmes montrent aussi que les possibilités des voyageurs hongrois étaient aussi limitées que celles des Français et que la profession et le statut social n'avaient pas de véritable influence sur l'itinéraire et les activités. Ce constat sera repris et soutenu par l'image créée sur l'Afrique du Nord et par les Hongrois et par les Français, présentée dans les chapitres suivants.

¹⁰⁰² Zsigmond JUSTH, *Czóbel Minkának...*, *op.cit*

14.4. Les paysages

Dans les récits de voyage, l'Afrique du Nord est avant tout caractérisé par ses paysages. Grandiose et variée, les voyageurs ne peuvent pas se déplacer sans remarquer et commenter la nature environnante. Le paysage est aussi un sujet neutre qui ne concerne pas la politique coloniale, et sa description ne touche aucune question polémique. Il est un sujet idéal qui permet aux auteurs de remplir leur récit sans évoquer des sujets discutés, provoquer un débat ou formuler des critiques. Il est aussi l'élément que le touriste et le voyageur rencontre le plus souvent car il est impossible de se déplacer sans traverser les différents paysages. Que l'observateur soit fixé ou en mouvement, le paysage est visible de près et de loin. La description du paysage a également une valeur esthétique et elle est exigée par le public lecteur. Toutes ces causes provoquent que le paysage occupe une place distinguée dans les textes. Son appréhension varie selon les auteurs mais il est toujours l'un des sujets les plus importants¹⁰⁰³.

Pour effectuer notre analyse, nous faisons recours à la catégorisation des paysages présentée dans l'introduction, proposée par Géza Szász qui distingue trois catégories principales : paysage désertique, paysage culturel et paysage urbain. Nous remarquons tout de suite qu'essentiellement deux types de paysages sont perceptibles dans les récits de voyage constituant notre corpus : le paysage désertique et le paysage urbain. La mention de la troisième catégorie est rare. Nous ajoutons aussi qu'il existe une autre catégorisation des paysages. Concernant l'Algérie coloniale, Michèle Salinas fait mention de *paysages traversés* et de *paysages recherchés*. Dans la première catégorie il s'agit des paysages que le voyageur observe en se déplaçant car ceux-ci se trouvent autour des voies touristiques. Pour découvrir l'autre type de paysage, le voyageur doit s'écarter de l'itinéraire proposé et se diriger vers des itinéraires secondaires¹⁰⁰⁴.

Dans les récits de voyage hongrois, les différents paysages servent de décor et caractérisent en même temps les pays visités. Tous les paysages sont observés de loin, par le regard superficiel des touristes. Les espaces publics et les monuments sont aussi bien des éléments du paysage que les spectacles de la nature. Les voyageurs hongrois mettent l'accent sur le paysage désertique, tout en respectant l'intérêt du public lecteur pour le paysage urbain.

¹⁰⁰³ Collette Zytnicki énumère les ruines, le paysage, les habitants, la perte de valeur orientale, la ville comme principaux thèmes des récits, dont le paysage n'est qu'un élément de même portée que des autres. Nous pensons cependant que proportionnellement, les paysages doivent être considéré comme le plus important, comme un élément organisateur des récits de voyage hongrois. Cf. Colette ZYTICKI, *Faire son « métier »...*, *op.cit.*

¹⁰⁰⁴ Michèle SALINAS, *Voyages...*, *op.cit.*, p. 111.

Ils privilégient la végétation et décrivent en détails les différentes espèces de plantes, soient-elles connues en Hongrie ou non. Cela a deux raisons essentielles. D'abord le fait que le paysage et la végétation sont les éléments les plus perceptibles. Leur observation ne constitue aucun danger et ne demande pas de contacts avec les habitants. Ensuite, nos voyageurs étant majoritairement des scientifiques et des artistes, ils étaient particulièrement sensibles au spectacle de la nature.

Lors de l'étude des paysages présentés dans les récits de voyage, nous traitons d'abord comment les voyageurs ont considéré leur destination. Nous passons ensuite aux différents éléments du paysage désertique (montagne, mer, désert) et du paysage urbain, ainsi qu'aux manières auxquelles les voyageurs font recours pour les décrire. Nous énumérons les principaux éléments que nos voyageurs mentionnent dans leurs textes, avec une attention particulière sur les premières impressions, les manières d'observer, et les obstacles de la contemplation.

14.4.1. Situer l'Afrique du Nord

Lors de l'analyse des textes, il se pose tout d'abord la question comment les voyageurs considèrent leur destination. Nous étudions la problématique à la base du fait que la Hongrie ne possédait aucune colonie et n'avait pas de relation particulière avec l'Afrique du Nord.

Nendtvich a désigné clairement sa position lorsqu'il a choisi le titre « Trois mois en Afrique ». Pareillement à ses contemporaines, il a négligé de souligner que le voyage a été effectué dans une partie bien déterminée du continent, le Nord. Cependant, il explique déjà dans le deuxième paragraphe que la véritable destination de son voyage était « la partie la plus cultivée de l'Afrique », « soumis par la modernisation française depuis cinquante ans » et où règnent les lois, les coutumes et le confort français¹⁰⁰⁵. Il ajoute que cette présence est conflictuelle. Tout au long du récit, il attire l'attention des lecteurs sur la présence européenne et souligne l'infériorité des Arabes. L'Afrique du Nord de Nendtvich est donc un endroit imprégné par la culture européenne. Il n'atténue pas les effets de la colonisation et présente le Maghreb comme un territoire entre deux mondes, le développé et le sous-développé. Si ses propos se rapportent aux effets de la colonisation française, il ne fait pas état de la possibilité d'une colonisation hongroise.

¹⁰⁰⁵ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 42.

Szabó, pour situer la destination de son voyage, cite les propos du maire d'Alger formulés à l'occasion de la cérémonie d'ouverture du Congrès de l'*Association française pour l'avancement des sciences*. Ceux-ci mettent l'accent sur la présence française et de la civilisation apporté par les Européens. La Tunisie est pour Szabó « une colonie intéressante », une partie du monde singulière qui appartient à la France¹⁰⁰⁶. Fervent partisan de la modernité, il profite de toutes les occasions pour présenter le progrès qu'apportaient les colonisateurs. Il est ainsi émerveillé par les bienfaits de la présence française, mais accepte l'originalité de la culture et de la végétation locales. L'Afrique du Nord est donc pour lui un territoire en train de se moderniser sous le contrôle des Français et à l'aide des nations européennes.

Pour Hopp, l'Afrique du Nord signifie avant tout un refuge contre le climat hivernal de la Hongrie. Elle est une partie de la Méditerranée qui se développe sous la protection des Français. Il écrit à propos des dattes d'El-Kantara qu'elles sont « des fruits doux du monde enfantin de l'Europe »¹⁰⁰⁷. Derrière cette énonciation se trouve une vision hiérarchisante et l'idée d'un retard, d'un monde qui se trouve dans un stade moins développé. Il reprend en même temps un important élément de la propagande coloniale française qui affirme que les territoires en stade d'enfance demandent du soutien et de la protection pour pouvoir grandir et atteindre le niveau de la civilisation européenne¹⁰⁰⁸. Cette énonciation pouvait se formuler sous l'effet de la propagande coloniale française, mais il peut aussi s'agir d'une coïncidence de la pensée de Hopp et des grands idéologues de la colonisation.

Les « Ambiances sahariennes » de Justh permettent de supposer que pour lui, le territoire est avant tout une terre d'inspiration, de fantasmes et d'exotisme. Il évite des énonciations concernant le statut des deux pays. La présence française est apparente mais n'est pas mise en exergue. Les fragments suggèrent plus une cohabitation qu'une relation tendue. Même s'il séjourne dans des villes touristiques, le Maghreb des « Ambiances sahariennes » est celui des provinces, des endroits cachés et d'une culture différente, intacte, secrète et mystérieuse.

Pour Jankó, le Maghreb est avant tout un terrain d'étude qu'il ne parcourt pas pour le plaisir, ni pour la première fois dans sa vie. Il n'y cherche pas l'esthétique mais l'utile. Il le considère comme assez connu pour le public lecteur hongrois. Trop transformée par la présence française, la Tunisie qu'il décrit perd de l'intérêt. Elle est un territoire colonial, modifié par la

¹⁰⁰⁶ József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., pp. 222-223.

¹⁰⁰⁷ « Édes gyümölcse Európa gyermekvilágának » Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 17. (Nous traduisons)

¹⁰⁰⁸ Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale...*, op.cit., pp. 140-141.

présence européenne, ce qui n'est pas toujours avantageux. Il souligne les inégalités entre les deux populations et les principales caractéristiques, maintes fois reprises, de la ville coloniale. Il est le seul dont le récit soutient ouvertement une éventuelle expansion économique dans la région. Outre l'énumération des avantages et des inconvénients de la présence coloniale et l'inventaire des possibilités de commerce, il attire l'attention des lecteurs sur la présence du consulat austro-hongrois à Sousse, tentant ainsi de souligner l'importance des relations diplomatiques alors existantes entre les deux pays.

Tornainé fait également référence à l'ensemble de l'Afrique dans le titre de son récit. Elle dépeint un territoire habité par des peuples primitifs qui font peur mais elle regrette en même temps la disparition de la culture autochtone dans les grandes villes. La présence européenne est évidente dans son récit aussi ; elle ne donne cependant d'importance à la colonisation.

Erney présente l'image bien connue des deux cultures l'une à côté de l'autre. Il considère la présence française évidente et ne réfléchit pas sur les conséquences possibles de la colonisation. Pour lui, la cohabitation des deux mondes n'est qu'un simple fait, sans avantages ou inconvénients. Il parle d'un territoire qui se situe en Afrique, au bord de la Méditerranée, qui a une population mixte, mais n'en dit pas plus.

Dans l'ensemble, les voyageurs concèdent que le territoire soit fortement influencé par la présence européenne. Ils n'attribuent pas une importance particulière au fait que les pays appartiennent à la France. L'entreprise coloniale n'est pas jugée dans les récits. Les voyageurs ne comparent pas la situation de leur destination à celle de leur propre pays et ne profitent pas du lien colonial pour évoquer des sujets politiques qui préoccupent l'opinion publique hongroise. Ils n'insistent pas sur la nécessité de distinguer la partie nord de l'Afrique des autres territoires mais ils considèrent le continent comme un grand ensemble. L'Afrique du Nord est avant tout une destination inhabituelle, d'une culture tout à fait différente, mais trop européanisée.

14.4.2. Les premières impressions

En ce qui concerne la description des paysages, nous constatons que l'arrivée, les premières impressions ont une influence décisive sur l'attitude des voyageurs. En arrivant au port, ils décident s'ils sympathisent avec la culture locale ou non, et cela influence le ton qu'ils utilisent

dans leur texte. Il est aussi instructif d'étudier la proportion des paysages urbains et désertiques¹⁰⁰⁹. La majorité des paysages désertiques marque que les voyageurs n'avaient pas de véritable intention d'établir des relations et de connaître véritablement leur destination. Il est aussi important de relever la proportion des éléments connus et inconnus pour les lecteurs. Comme nous allons voir dans la suite, les voyageurs hongrois ne font pas d'efforts extraordinaires pour présenter les paysages inconnus.

Le fait que les voyageurs arrivaient par la voie maritime soulignait la différence entre les deux continents. L'arrivée était brusque, sans transition, et parfois choquant. Si les voyageurs de la France du Midi trouvaient certaines similarités entre leur région et l'Afrique du Nord, dans le cas des voyageurs hongrois la différence était plus radicale. Ils y ont trouvé le climat, les éléments du paysage, le style architectural des villes, la masse colorée des autochtones, les langues, les vêtements tout à fait différents des leurs. À cela s'ajoute que, même si une certaine image de l'Afrique du Nord existait en Hongrie, les voyageurs étaient moins familiarisés avec cette partie du monde que dans les pays où la propagande coloniale était omniprésente et incontournable.

La perception de l'arrivée variait en fonction la ville où les voyageurs ont débarqué. À Alger, ils ne pouvaient pas échapper aux émotions provoquées par la ville blanche bâtie sur la montagne. Tunis a accueilli autrement les voyageurs car la vue à partir de la mer n'était pas si fortement marquée par le paysage. Les thèmes que les voyageurs associent à la première vue sont également différents. Ceux qui arrivent à Alger décrivent non seulement la ville blanche qui se situe sur la colline mais aussi les deux quartiers qui séparent les deux sociétés vivant l'une à côté de l'autre. Ils passent ensuite à la présentation de la végétation qui entoure la ville. Ceux qui arrivent à Tunis ont tendance à évoquer d'abord les ruines de Carthage, ce qui mène à une réflexion sur le passé glorieux de l'Empire romain, ou insistent sur la description de la Goulette avec la masse colorée des autochtones et des voyageurs constituant le monde portuaire.

La réaction de nos voyageurs n'est pas si vive qu'elle pourrait être au vu des différences culturelles et géographiques qui séparent les deux mondes. Le contraste entre les deux continents est perceptible certes, les voyageurs ne font cependant preuve ni de la surprise, ni de l'étonnement. L'aménagement du port, les difficultés d'ancrage et de débarquement attirent plus leur attention que la culture étrangère dont ils se trouvent en face. De cela témoigne la description de Jankó qui marque pour tous les ports si le débarquement était facile ou difficile.

¹⁰⁰⁹ Géza Szász, *Comment lire..., op.cit.*

D'autres voyageurs négligent de partager leurs premières impressions ou se contentent simplement de décrire le paysage qui les attend. Nendtvich mentionne par exemple les montagnes formant un demi-cercle et comprenant la baie de Tunis, le Cap Bon, le Cap Farina et l'île Farina. Il ne parle pas des habitants ni des endroits habités, mais passe tout de suite à la description de Carthage qu'il a visitée peu après son arrivée.

Certains voyageurs mettent l'accent sur l'environnement bâti. Tout comme János Szabó, Helén Tornainé Kövér décrit d'abord l'aperçu de la ville. Elle est émerveillée par la ville arabe, qu'elle aperçoit déjà depuis le bord du bateau et qui se démarque au-dessus de la ville européenne. Pour elle, ce spectacle prouve l'existence de l'Orient authentique. Par conséquent, elle est fortement déçue en apercevant la ville moderne d'Alger qui détruit le spectacle exotique :

« Vu de loin, seulement la partie inférieure [de la ville] était visible. Nous nous réjouîmes : et pourtant, c'est une ville tout à fait arabe ! [...] Mais nous avons joui très tôt. [...] Ah, c'est une ville moderne, ça ne vaut rien¹⁰¹⁰. »

L'arrivée ne déclenche de forts sentiments que dans des cas exceptionnels. Jankó arrive à Tripoli. Malgré le fait qu'il a visité l'Afrique du Nord à plusieurs reprises, et ainsi l'aspect général de la ville ne lui donne pas une sensation nouvelle, il fait preuve d'une prédilection récurrente pour le continent : « Ce n'est pas la première fois que je vois cette partie du monde, mais maintenant aussi, comme je la revois, mon cœur bat vite¹⁰¹¹. »

Une différence se fait remarquer entre les premières impressions françaises et hongroises. Tandis que les Français mettent l'accent sur le « spectacle coloré »¹⁰¹² des autochtones, les Hongrois donnent la priorité à la nature qui entoure la ville et les constructions qui sont visibles plusieurs heures avant le débarquement et que le voyageur a assez de temps d'observer depuis le pont du paquebot.

¹⁰¹⁰ « Messziről megpillantva Algirt, míg csak a felső városrész volt kivehető, nagyon megörültünk. Hiszen ez egészen arab város ! [...] De korán örültünk. [...] Oh, hisz ez modern város, ez mitsem ér ! » Helén TORNAINÉ KÖVÉR, *Afrikai...I.*, op.cit. (Nous traduisons)

¹⁰¹¹ « Nem először láttam e világrészt, hanem azért most is, hogy viszontláttam, megint csak megdöbbant a szivem. » János JANKÓ, *A Száhel...*, op.cit., p. 456. (Nous traduisons)

¹⁰¹² Michèle SALINAS, *Voyages...*, op.cit., p. 210.

14.4.3. Les pays et les paysages à travers les vitres

Les itinéraires étant liés au tracé du chemin de fer ou de la ligne du paquebot, les voyageurs voient tous les mêmes paysages qu'ils observent d'une distance imposée par les vitres et à partir d'une voiture en mouvement. Les conditions techniques du voyage forcent les voyageurs de décrire les paysages traversés selon une méthode similaire. Ces conditions ne permettent pas d'observer minutieusement. Les voyageurs se plaignent de la distance et de la vitesse qui les empêchent de voir de près et de s'arrêter où ils veulent. Dans le cas des touristes participant à une croisière méditerranéenne, l'image est encore plus désolée car le paquebot éloigne plus radicalement l'observateur de son objet.

Les voyageurs eux-mêmes accusent le réseau de communication de détourner leur attention. Ils soulignent l'impossibilité d'observer le paysage et d'entrer en contact avec les autochtones. L'exemple de Nendtvich illustre ce phénomène. Le temps qu'il a passé au bord du train a duré trois jours et demi, ce qui est une période considérable. Pendant ce trajet, il n'a pas pu véritablement entrer en contact avec le pays qu'il voulait visiter. Il constate avec amertume que « je n'ai pas reconnu de nombreuses autres fleurs à cause de l'avancement rapide du train car elles ont disparu dès que je les ai vues¹⁰¹³. » L'observation est ainsi impossible, et les voyageurs en sont tout à fait conscients. La description qu'il fait se limite d'une part au paysage vu de loin et encore plus à des réflexions philosophiques. Il commente le paysage d'une façon scientifique en expliquant les causes de certains phénomènes géographiques. Il note cependant que la vitesse du train ne lui a pas permis d'observer la nature de près¹⁰¹⁴.

Les vues et les spectacles que les voyageurs présentent sont également limités à cause des manières de déplacement. Les particularités géographiques, les bâtiments et parfois les hommes sont perceptibles certes, leur image est cependant toujours floue et se repose sur une observation de courte durée. Hopp illustre bien cet exemple lorsqu'il décrit le paysage entre Constantine et Biskra. Il constate que les groupements des Arabes nomades sont souvent visibles, même si le train traverse peu de villages. Ces personnes deviennent cependant inaccessibles, voire des objets de décor. D'une façon similaire aux hommes, il trouve important de mentionner quelques bâtiments annexes des exploitations européennes, qui sont assez visibles pour être aperçus à travers les vitres. Dans l'ensemble, Hopp ne décrit qu'uniquement

¹⁰¹³ « Még számos más virágot nem ismerhettem meg a vonat sebes haladása miatt, mert alig hogy láttam, már el is tűntek. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 65. (Nous traduisons)

¹⁰¹⁴ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, op.cit., p.183.

les éléments les plus marquants du paysage et cette pratique s'est généralisée parmi nos voyageurs.

Les voyageurs font recours à deux méthodes pour compenser l'impossibilité de décrire minutieusement. D'une part, ils ne parlent pas des déplacements. D'autre part, dans l'impossibilité de présenter le paysage, ils associent des sujets différents aux phénomènes qu'ils ne peuvent pas observer. Hopp contraste le manque des palmiers sur les plateaux de l'Atlas aux champs fertiles de la région d'El-Kantara¹⁰¹⁵. Il ajoute également qu'El-Kantarta « forme l'entrée du Sahara » et qu'« elle est devenue riche et connue grâce à ces exploitations de palmiers, c'est pour cette raison que les Européens et les Américains y passent volontiers l'hiver. »¹⁰¹⁶ Il donne donc de l'importance à un site sans préciser son apparence.

Le réseau de communication devient aussi un point de repère. Les distances et les directions sont souvent marquées selon la position des wagons, du paquebot et de la voiture. Le temps est aussi mesuré selon les arrêts et la distance entre les stations. Le chemin de fer et le paquebot constituent également une frontière, voire un obstacle infranchissable. Le parcours des voyageurs dépend de leur itinéraire, et ils éloignent le voyageur du paysage. De cela témoigne le cas de Nendtvich qui voulait aller de Constantine à Alger en train, mais il n'a pas pu :

« Disposant d'un titre de Cook, l'homme peut aller de Constantine à Sétif et de retour à Constantine, mais il ne peut pas aller de Sétif (qui se trouve au milieu de la route) à Alger, même si le chemin de fer est construit jusque-là. Si l'homme veut aller de Constantine à Alger avec un titre de Cook, il doit d'abord aller à Philippeville, puis prendre le bateau pour Alger. Comme le bateau fait escale à cinq ports, ce qui rend le trajet excessivement long et assez ennuyeux, j'aurais voulu éviter ce trajet et aller directement de Constantine à Alger par Sétif. [...] Selon le contrat que Cook a signé avec la Société Transatlantique, seulement cette dernière pouvait transporter les voyageurs de Philippeville à Alger. J'étais donc obligé d'aller d'abord de Constantine à Philippeville, puis prendre le bateau pour Alger¹⁰¹⁷. »

¹⁰¹⁵ Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 17.

¹⁰¹⁶ « [...] a Szahara bejáratát képezi, és pálmatelepei folytán gazdag és hires lett, úgy, hogy most már európaiak és amerikaiak szívesen töltik itt a telet. » Ferencz HOPP, *Utazás...*, *op.cit.* p. 493. (Nous traduisons)

¹⁰¹⁷ « [...] mert a Cook féle úti jeggyel mehet ugyan az ember Constantineból Setifig és onnét vissza Constantineba ; de Setifből, mely az út felén fekszik, Algírba nem mehet, ámbár a vasút odáig van kiépítve. Ha az ember a Cook-féle úti jeggyel Constantineból Algírba akar menni, előbb Philippevillebe kell menni, innét pedig csak hajón Algírba. Minthogy pedig ezen az úton öt állomáson köt ki a hajó, a mi az utat tetemesen meghosszabbítja, és unalmassá teszi, én ez utat kikerülni szerettem volna és egyenesen Constantineból Sétifre »

Ce passage montre non seulement que le voyageur n'avait pas de possibilité de décider son itinéraire, mais aussi que les opérateurs du tourisme proposaient une solution qui paraissait confortable mais séparait encore plus clairement le voyageur du pays.

14.4.4. Les principaux éléments du paysage maghrébin

Les montagnes

En général, les montagnes ont une forte valeur symbolique dans les récits de voyage. Elles confirment la grandeur de la nature et l'impuissance de l'homme en face d'elle. Même si à la fin du XIX^e siècle des pistes touristiques étaient établies et de plus en plus de sites de montagne équipées d'infrastructure (abris, restauration...), les endroits restés en dehors des services aux touristes faisaient toujours peur. La considération des grands massifs était donc contradictoire. Les voyageurs admiraient la beauté de la nature et s'adonnaient à des réflexions¹⁰¹⁸.

Malgré les tentatives des alpinistes de rendre les massifs montagneux un endroit favorable aux randonneurs¹⁰¹⁹, les touristes hongrois n'approchent pas les montagnes. Elles restent toujours des éléments d'arrière-plan, voire de décor, et les voyageurs montrent une certaine neutralité à leur égard. C'est-à-dire qu'elles ne sont pas présentées comme des symboles de la grandeur et de la toute-puissance de la nature mais comme simples éléments du paysage qui ne montrent aucune singularité. Si la végétation qui couvre les montagnes est présentée, le monde qui l'habite demeure inconnu.

Si nos voyageurs parlent des montagnes, ils mentionnent celles qui se trouvent en Italie. Nendtvich décrit dans la première partie de son récit les montagnes siciliennes, avec une attention particulière pour l'Etna¹⁰²⁰. En évoquant Pompéi, il met en évidence le sentiment de la petitesse de l'homme. Szabó contemple aussi les montagnes du littoral italien et constate avec

keresztül Algirba. [...] Cook úgy csinálta a szerződést a Trans-Atlantique hajótársasággal, hogy csak ő szállítja a Cook utazóit Philippeville-ből Algirbe. Ennélfogva kénytelen voltam Constantineből előbb Philippevillebe, innét pedig hajón Algirba utazni. », Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, *op.cit.*, p. 195. (Nous traduisons)

¹⁰¹⁸ Michèle SALINAS, *Voyages...*, *op.cit.*, p. 113.

¹⁰¹⁹ Colette ZYTNICI, *L'Algérie...*, *op.cit.*, pp. 54-66.

¹⁰²⁰ Il décrit l'entourage du volcan comme des « pyramides excellentes », couverts de neige, où se trouvent des villas magnifiques. Il remarque que le sommet de l'Etna est noir, car le vapeur qui en part fonde la neige. Il décrit combien les volcans sont dangereux et menaçants ainsi accentuant la grandeur de la nature et l'incapacité de l'homme d'agir contre son ordre.

mécontentement que les tunnels qui se succèdent trop fréquemment gênent la vue¹⁰²¹. Hopp mentionne le Vésuve, le volcan capricieux. Cependant, les montagnes du Maghreb sont moins significatives.

En Algérie, les sites montagneux sont nombreux ; leur absence dans les récits n'en est que plus surprenante. Les voyageurs se trouvent entourés de collines dès leur arrivée en Algérie. Constantine est entièrement bâtie sur les montagnes. Les gorges de la Chiffra permettent également aux touristes de profiter de la nature et du paysage montagneux. Les symboles que l'on associe traditionnellement aux montagnes manquent dans les récits. Elles sont mentionnées d'une manière factuelle, leur apparition n'est pas accompagnée de réflexion philosophique.

Allant de Constantine à Biskra, Nendtvich observe le paysage. Il y aperçoit des montagnes qui sont cependant trop loin pour être décrites :

« La région est partout montagneuse et belle, les montagnes sont assez hautes, même deux ou trois fois plus hautes que les montagnes de Buda. Elles sont couvertes d'une forêt dense de leur pied jusqu'à leur sommet. Il était cependant impossible de décider de loin de quelle espèce d'arbre il s'agissait [...] ¹⁰²². »

Les montagnes qui se situent dans les alentours du désert suscitent plus d'intérêt dans le récit de Nendtvich. Il décrit en détails les montagnes désertiques entre Kroubs et Biskra, et explique d'une façon scientifique l'histoire de leur formation¹⁰²³. La montagne apparaît le plus souvent dans le récit de Nendtvich comme une frontière, une ligne qui limite les horizons¹⁰²⁴ et sépare les paysages différents.

Constantine, la ville bâtie sur les roches ne captive pas les voyageurs. Dans le cas de Nendtvich, l'aménagement de la ville ne suscite pas d'étonnement. Il décrit les énormes roches avec une objectivité surprenante. Comme toujours, il montre plus d'attention pour la végétation. à laquelle il consacre quatre pages entières (La description de la ville reçoit une page et demie !).

¹⁰²¹ József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 224.

¹⁰²² « A vidék mindenütt hegyes és szép, a hegyek jó magasak, kétszer, háromszor magasabbak a budai hegyeknél, de mindnyájan alólról a csúcsig sűrű erdővel fődve. Azonban, hogy milyenek a fák, azt távolról megítélni nem lehetett. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 63. (Nous traduisons)

¹⁰²³ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, op.cit., pp. 182-183.

¹⁰²⁴ Cf. Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 63. ; Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, op.cit., pp. 187, 197 et 205-206.,

Szabó mentionne les hauts-plateaux entre Alger et Oran sans y ajouter aucune précision. Il décrit cependant la Tell, en mentionnant son emplacement, sa population, son approvisionnement en eau, sa végétation, son climat et les sources de revenu que les tribus nomades peuvent avoir¹⁰²⁵. Les hauts-plateaux de l'Atlas se trouvent aussi décrits d'une façon similaire mais encore plus brièvement¹⁰²⁶.

Hopp est fasciné par la situation de Constantine qu'il photographie, mais n'y consacre pas de longues phrases. Il remarque les rochers qui caractérisent la situation de la ville et les gorges du Chabet-el-Akra, où il passe une journée entière. Il décrit la piste touristique qui mène parfois sur les rochers stratifiés qui paraissent très dangereux car ils peuvent se détacher à tout moment. Chabet-el-Akra, qui fait partie de l'itinéraire touristique, est aussi le lieu d'habitat des singes (l'une des principales curiosités de la région).

Les montagnes restent donc des éléments secondaires des récits, et apparaissent souvent comme le décor du paysage exotique. Les voyageurs qui les décrivent se concentrent avant tout à l'inventaire des plantes exotiques. Elles sont aussi inaccessibles et peu sécurisées. Si une partie importante de l'Algérie touristique est couverte par les montagnes, elles ne sont pas vraiment présentes dans les récits de voyage hongrois.

Le désert

Le désert incarne le mieux l'exotisme. Il devient une source d'inspiration pour les écrivains, un objet d'études pour les scientifiques, et provoque une sensation inconnue pour tous les voyageurs européens. Il donne libre cours à l'imagination et à la fantaisie. Les amateurs de la nature y rencontrent un paysage qui ne ressemble à rien d'autre. La description de la vaste plaine sableuse et des montagnes rousses est un élément incontournable des récits.

Michèle Salinas attire notre attention sur les sentiments variés que les voyageurs ressentaient pendant leur voyage dans le désert. Elle rappelle que le lexique utilisé contient des éléments parfois paradoxaux qui renvoient à la fois à l'aridité, à la désolation, à la souffrance, à la solitude, à la mort mais aussi à la fascination et à l'attraction. Elle relate également combien les couleurs chaudes du paysage sont en contraste avec le manque de la végétation et le vide dans les récits¹⁰²⁷. Le désert, tout comme la montagne, évoque des sensations fortes comme la

¹⁰²⁵ József SZABÓ, *Algirról...*, *op.cit.*, pp. 231-232.

¹⁰²⁶ József SZABÓ, *Algirról...*, *op.cit.*, pp. 233-234 et 236.

¹⁰²⁷ Michèle SALINAS, *Voyages...*, *op.cit.*, p. 135.

terreur, l'impuissance, l'ivresse, le vertige, l'envoûtement, l'exaltation¹⁰²⁸. Biskra, l'oasis le plus fréquenté par les touristes et « la porte de désert », s'est transformée en une ville coloniale dès les années 1850 ; cependant, les touristes n'ont véritablement découvert la ville que dans les années 1880. Si Biskra est devenue une destination recommandée des circuits touristiques, d'autres endroits du vrai désert n'étaient pas fréquentés avant 1914¹⁰²⁹. Comme nous pouvons observer dans les récits, la ville de Biskra est devenue ainsi le synonyme par excellence de l'oasis, tandis que le désert autour de la ville était le seul lieu où les voyageurs pouvaient se faire une impression de ce type de paysage.

Nos voyageurs comprennent que Biskra n'est pas le véritable désert, mais une vitrine aménagée aux faveurs des touristes. Il est d'une certaine façon le lieu de misère, de la désespérance, et de l'impuissance. Nendtvich en donne preuve en affirmant que le lieu est « une destination finale et à la mode des touristes venus de Paris », et il mentionne les efforts des Français pour faire du lieu un endroit touristique par excellence :

« À savoir, il est à la mode parmi les nouveaux mariés de passer leur voyage de noce ici. Pour rendre les voyages touristiques encore plus populaires, et augmenter le trafic de Biskra, le gouvernement français a fait construire un hôtel tout commode et décoré, l'Hôtel du Sahara, où moi-même, j'ai passé quelques nuits¹⁰³⁰. »

En même temps, il utilise des expressions moins favorables pour décrire le désert qui est ainsi aride, sans joie voire triste. Pour renforcer l'image d'un territoire qui a perdu ses charmes, il raconte combien la ville est européanisée, et décrit les champs de palmiers qui le fascinent. Il fait également mention des militaires que les Français sont « obligés de stationner » pour assurer l'ordre.

Le paysage désertique peut véritablement désespérer les visiteurs, comme en témoigne Hopp :

¹⁰²⁸ *Ibid.*, p. 139.

¹⁰²⁹ Colette ZYTNICKI, *Algérie...*, *op.cit.*, pp. 87-116.

¹⁰³⁰ « Divatban van ugyanis, hogy az új házaspárok Párisból itt töltsék mézes heteiket, és hogy e kékutazást minél inkább divatba hozzák, és Biskrának a forgalmát emeljék, a franczia kormány egy igen díszes, és minden kényelemmel ellátott hotelt építtetett, a Sahara-hotelt, melybe én is beszállottam. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, *op.cit.*, p. 185. (Nous traduisons)

« Sidi Okba est un village dans le désert. Il s'est fait remarquer par ses maisons construites d'une façon incroyablement simple. [...] Elles n'ont qu'une ouverture vers la rue qui sert de porte d'entrée. Les Arabes qui passent la plupart de la journée assis devant leurs maisonnettes, n'ont besoin ni de cheminée, ni de fenêtre. [...] La population négligente et pauvre du village est vraiment regrettable : si je devais choisir d'être un Arabe ou un chameau, je choisirais ce dernier sans hésitation¹⁰³¹. »

Justh peint aussi une image décevante en disant que « la ville sainte est pleine de lépreux, de boiteux et d'aveugles. Tous les mendiants de Zidan se réfugient ici et y vivent en parasite utilisant l'argent des pèlerins. Les magasins sont étroits, sales et bondés de produits européens. »¹⁰³² Puis, il nuance encore ses propos déjà sombres, ce qui met en évidence la misère que les touristes notent d'ailleurs assez souvent :

« Dans une des rues principales de vieux Biskra. Il y a des maisons d'argile sur les deux côtes de la rue étroite, des enfants sales d'un côté, un ruisseau gazouillant de l'autre. Devant les portes des maisons, il y a des Arabes accroupis qui prennent un bain de soleil. [...] Devant la mosquée, quatre vieux maures sont assis à croupetons sur une banquette en torchis. La peau de leur visage ressemble au parchemin jaune, leur barbe est assez longue comme il le faut, [ils prient] dans un état de demi-inconscience »¹⁰³³.

Contrairement à la description objective des scientifiques, le désert a un aspect plus artistique et plus émotionnel dans le récit de Justh. Cet auteur n'a pas tenté de reprendre les propos bien connus des récits nord africains¹⁰³⁴. Il a fait recours à un langage poétique pour décrire le spectacle du désert, en utilisant des attributs parfois inhabituels. Ainsi, le désert de Justh est un plateau vaste, accidenté, dont la surface est parfois interrompue par les tentes des tribus

¹⁰³¹ « Maga Szidi Okba, falu a sivatagban, különösen azáltal tűnt fel nekem, hogy hihetetlenül egyszerűen épült házakból áll [...]. Az útca felé csak egy nyílásuk van, a mely bejáratul is szolgál, sem kéményre, sem ablakra nincs szükségük a szerény igényű araboknak, kik idejük legnagyobb részét lakásuk előtt üldögélve töltik. [...] A falu igénytelen és szegény népe igazán sajnálatra méltó, és ha nekem választanom kellene a között, hogy arabs vagy teve legyek-e, habozás nélkül az utóbbit választanám. » Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 18. (Nous traduisons)

¹⁰³² « A szent város tele bélpoklos, sánta és vakkal, ide vándorol Zidan összes koldúsa, itt élőködik a zarándokok pénzén. A boltos boltjai szűkek, piszkosak s telvék európai tárggyal [...]. » Zsigmond JUSTH, *Saharai...III.*, *op.cit.*, p. 171. (Nous traduisons)

¹⁰³³ Zsigmond JUSTH, *Saharai...II.* *op.cit.*, p. 150.

¹⁰³⁴ C'est l'origine du titre « ambiances sahariennes » de ses articles.

nomades et de leurs troupeaux. Le désert est l'empire du vent chaud et sec. Il est aussi symbole de la décadence éternelle¹⁰³⁵ :

« Les montagnes de sable du désert, ses amas jaunes autour de nous, les lits des rivières arides serpentent sur la plaine qui descend lentement. Au bord des oueds ici et là un tamarinier abandonné, des buissons de mimosa, là-bas, au bout de l'horizon des points sombres : peut-être des demeures des Bédouins. Une caravane qui ressemble à une serpentine dans le lointain, puis une tournure : des énormes champs de palmier devant nos pieds, qui, comme une tache délayée, interrompent la surface monochrome du désert. [...] [D]ans les rues étroites de Biskra : une aire lourde à cause de parfum du café, de la fumée du tabac et de l'opium, des chansons rêveuses, des figures blanches fugaces et ombragées¹⁰³⁶. »

Les voyageurs hongrois sont fascinés par le désert mais, au lieu d'évoquer les sentiments provoqués par le sable infini, ils se préoccupent avant tout de la question de l'eau. Ils regrettent en général qu'un si vaste territoire soit infertile et ainsi inutile, et relatent les idées qui pourraient permettre de le transformer en terre fertile. Nendtvich rapporte deux idées de transformer le Sahara non-habité en un espace fertile. Il relate ainsi le projet de la réalisation d'une mer intérieure dont l'eau serait drainée par un canal depuis la Méditerranée et de l'installation des puits artésiens autour desquels les oasis pourraient se former. Il critique la première idée à cause des coûts extrêmes des travaux et les incertitudes du projet, mais il félicite la deuxième. Szabó mentionne également le manque d'eau dans le désert dont le gouvernement français se soucie, et le creusement des puits artésiens. Il constate cependant que les Européens ne pourront jamais vivre dans les régions désertiques du pays¹⁰³⁷.

En même temps, le désert est inévitablement un lieu de mythes, de fables et d'exotisme. Les cafés maures, les filles des Ouled-Naïls renvoient le lecteur dans un monde fabuleux et

¹⁰³⁵ « Ó-Biskra egyik főutcáján. Agyagházak a szűk utcza két oldalán, piszkos gyermekek az egyik oldalon csergedező patak szélén. A házak kapui előtt kuporodó, sütkérező arabok. [...] A mecset előtt, egy vályogpadon, négy öreg mór kuporodik. Mind pergamenszerű sárga arczbőrrel, mind tisztességes hosszú szakállal, mind félönkvületben. » Zsigmond JUSTH, *Saharai...II., op.cit.*, p. 150. (Nous traduisons)

¹⁰³⁶ « A sivatag homokhegyei, sárga halmái körülünk, kiszáradt folyók medrei kanyarodnak végig a lassan leereszkedő lapon. Az ouedek partján itt-ott egy árva tamarinda vagy mimóza akác-bokor, amott a láthatár alján sötét pontok : tán beduinok tanyája. Egy a messzeségben csak kígyózó vonalnak látszó karaván, majd egy fordulat : s óriási pálmaerdő lábaink előtt, mely mint sötét, szétfolyt folt, megszakítja a sivatag egyszínű fővénytengerét. [...] Biskra szűk utczaiban kávéillattól, dohányfüsttől, opiumtól nehéz levegő, álmodozó dalok, elsuhanó fehér, árnyaszerű alakok... » Zsigmond JUSTH, *Saharai..., op.cit.*, p. 123. (Nous traduisons)

¹⁰³⁷ József SZABÓ, *Algirról..., op.cit.*, p. 236.

plein de passions. Les mirages perçus dans la mer du sable confirment le caractère miraculeux, même si peu de voyageurs en parlent¹⁰³⁸.

Les voyageurs hongrois considèrent le désert comme l'espace qui représente le mieux l'ambiance « africaine », c'est pour cette raison qu'ils y passent volontiers du temps. La visite se limite cependant à El-Kantara et à Biskra. Les impressions sont assez similaires : un paysage aride, désolé, infertile, contrasté par le monde des oasis plein de vie. Ils reconnaissent que le lieu est fortement touristique et les cultures autochtones perdent lentement de leur valeur originale. Le paysage désertique, que le voyageur observe à travers les vitres du train, est présent dans les récits, avec une prépondérance, comme partout ailleurs, de la végétation.

La mer

Si les voyageurs passent la plupart de leur voyage en mer et au bord de la mer, celle-ci reçoit peu d'attention. La plupart des grandes villes touristiques se trouvent au bord de la mer, pourtant elle n'attire pas les voyageurs. À l'exception de quelques remarques concernant la vue sur la mer, elle est absente des récits. Sa seule apparition se fait à l'occasion de la traversée, où la mer devient l'équivalent de l'infini, mais aussi la cause de nombreuses souffrances que les voyageurs éprouvent. Elle peut être agitée ou calme, et elle peut évoquer des souvenirs. La mer devient aussi un lieu de transition, qui sépare les deux mondes. Nous observons cependant que les mouvements du bateau détournent l'attention des voyageurs, et la mer ne reçoit qu'un rôle secondaire.

La flore et la faune

Les descriptions de la végétation, d'une précision surprenante, remplissent une partie importante des récits. Les voyageurs présentent et comparent les plantes, ainsi que d'autres phénomènes de la nature. Le lecteur reçoit ainsi une grande quantité d'information sur la flore et la faune de l'Afrique du Nord. Dans les récits parus dans la presse, la végétation caractérise donc le plus fortement l'Afrique du Nord. Les espèces végétales fascinent plus les voyageurs que les autochtones. Les auteurs font recours à différentes méthodes de présentation : ils comparent, expliquent et périphrasent, mais ils n'insèrent pas d'illustrations pour aider le

¹⁰³⁸ Hopp raconte qu'il a vu un champ de palmiers sous l'eau. Ces énonciations sont cependant rares dans les récits. Les voyageurs passant la plupart de leur temps dans les quartiers européanisés ont rarement l'occasion de se confronter à un mirage. Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 18. (Nous traduisons)

lecteur à se faire une image ponctuelle. Le Maghreb des voyageurs devient ainsi un territoire tout vert, vivant où les plantes offrent un décor sauvage et pittoresque.

Nendtvich fait une description comparée des plantes déjà au début de son récit, notamment après la visite de Carthage. Il constate qu'en Tunisie, les plantes ressemblent à celles de Hongrie : « L'homme retrouve partout les mêmes formes de la végétation que chez nous, mais des espèces différentes¹⁰³⁹ ». Les cactus, les agaves et les palmiers attirent l'attention de l'auteur qui en donne une description détaillée de deux pages¹⁰⁴⁰. À l'occasion de la visite de Biskra, il consacre un autre passage de deux pages à la présentation des dattiers qui constituent la plus importante source de revenu des tribus locales¹⁰⁴¹. Il consacre trois pages à la description de la végétation aux alentours de la ville de Constantine¹⁰⁴². Il passe une journée entière à Philippeville où il observe la végétation, sans faire attention à la ville elle-même¹⁰⁴³. Il présente le Jardin d'essai (comme la plupart des voyageurs) en y consacrant un chapitre à part, long de quatre pages¹⁰⁴⁴. Il mentionne à plusieurs reprises d'avoir collecté des échantillons de plantes qu'il a emmenés en Hongrie pour les montrer au grand public.

Szabó décrit les plantes exotiques du Jardin d'essai ; il y consacre une page et demie sur quinze avec une attention particulière sur le bambous, l'araucaria et l'eucalyptus¹⁰⁴⁵. À propos du Tell, il mentionne d'autres espèces comme le cèdre, le thuya, l'oranger, l'olivier, le dattier. À propos de ce dernier, il mentionne, comme Nendtvich, qu'il s'agit d'une plante importante des oasis, qui est à la fois le produit principal du commerce saharien et la base de l'alimentation des tribus nomades. Il présente les plateaux de l'Atlas et la culture de l'alpha qui est majoritairement en possession de la « Société Franco Algérienne » et transformé dans une usine hydraulique à Ain-Hadgar [Aïn El Hadjar]¹⁰⁴⁶. Les palmiers de Biskra ne manquent pas des descriptions non plus. Dans le récit de Just, ils servent de décor et incarnent l'exotisme¹⁰⁴⁷ ; dans d'autres cas, ils sont présentés comme d'importantes sources de revenu¹⁰⁴⁸.

¹⁰³⁹ « Az ember mindenütt ugyanazon növényformákat találja, mint minálunk, csak épp más fajokban. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 54. (Nous traduisons)

¹⁰⁴⁰ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, pp. 64-65.

¹⁰⁴¹ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, pp. 185-187.

¹⁰⁴² *Ibid.*, pp. 191-193.

¹⁰⁴³ *Ibid.*, *op.cit.*, p. 196.

¹⁰⁴⁴ Károly NENDTVICH, « Három hónap Afrikában. (1889.) Harmadik közlemény » (Trois mois en Afrique. (1889.) Troisième communiqué), in *Budapesti szemle*, vol. LXIX, n°183., 1892, pp. 344-364. La référence se trouve aux pages 344-347.

¹⁰⁴⁵ József SZABÓ, *Algirról...op.cit.*, pp. 229-230.

¹⁰⁴⁶ *Ibid.*, pp. 234-236.

¹⁰⁴⁷ Zsigmond JUSTH, *Saharai...II. op.cit.*, p. 150.

¹⁰⁴⁸ Voir par exemple : Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 17.

Les animaux sont moins souvent présents dans les textes. Nendtvich visite Chiffa (où il espère trouver des singes), et à cette occasion, il consacre neuf pages (!) à la description des animaux sauvages et domestiques qui vivent en Afrique du Nord. Il énumère en premier lieu le singe qui est l'une des curiosités principales de l'Algérie ; le lion, qui, chassé à l'excès, est en voie de disparition. Il complète la liste d'autres animaux sauvages qui sont la panthère, le sanglier, l'hyène, le chacal. Parmi les animaux domestiques, il présente le chameau, le cheval, l'âne et l'autruche. À propos de ce dernier, il fait mention également de la chasse qui est très répandue en Algérie¹⁰⁴⁹. Cette longue description ne repose pas sur ses propres observations, mais a une vocation instructive, en faisant l'inventaire des espèces typiques. Hopp mentionne à propos des animaux que les lions sont en voie de disparition¹⁰⁵⁰. À l'exception des flamants et quelques autres oiseaux, les animaux sauvages manquent complètement, contrairement aux animaux domestiques (chevaux, mulets, ânes et chameau) qui font partie du paysage algérien.

Le paysage citadin

Le paysage citadin est le lieu principal de la rencontre entre les voyageurs et la culture locale. Voir la ville signifie cependant toujours la visite des endroits touristiques. Ces villes et villages peuvent plaire ou déplaire aux touristes, mais leur image est toujours pareille. Les visites sont de courte durée, le nombre des monuments à voir est limité. Les programmes sont schématiques, le monde que le voyageur rencontre est banalisé¹⁰⁵¹. Tout cela influence la présentation du paysage citadin qui devient ainsi quelque peu répétitive et sans originalité. Les voyageurs, comme s'ils étaient conscients du fait qu'ils ne peuvent dire aucune nouveauté, reprennent brièvement et d'une manière négligente, les mêmes images.

Nous relevons une contradiction essentielle dans les descriptions des paysages citadins. D'une part, les voyageurs trouvent les endroits visités trop banalisés et mentionnent la perte des valeurs orientales. Pourtant, il se sentent dans l'obligation de présenter chacune des curiosités afin de légitimer le voyage. Les éléments qu'ils enfilent sont ainsi pareils dans le cas des voyages français et hongrois. Il arrive que les voyageurs énoncent que certains endroits sont sans intérêt. Dans d'autres cas, seules la simplicité et la brièveté de la description illustrent son désespoir.

¹⁰⁴⁹ Károly NENDTVICH, *Három hónap...harmadik, op.cit.*, pp. 350-357

¹⁰⁵⁰ Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 19.

¹⁰⁵¹ Colette Zytynici, *L'Algérie...*, *op.cit.*, p. 36.

Les voyageurs décrivent indispensablement la ville européenne et arabe. Ils mentionnent, comme les voyageurs français, les petites ruelles étroites, les bâtiments de style arabe sans fenêtres et les endroits incontournables de la ville : le souk, le kasbah, la mosquée, la place principale et les édifices européens comme la cathédrale et le théâtre. Les plus profondément décrites sont les deux capitales, Alger et Tunis. Les auteurs présentent aussi Constantine, Biskra et Oran, tout en soulignant les mêmes caractéristiques.

Le kasbah, le quartier arabe, qui devait être le haut-lieu de la rencontre interculturelle et d'initiation du voyageur à l'exotisme, perd son intérêt. Les voyageurs, au lieu de s'émouvoir, transmettent une image de désordre et de la décadence même. À Alger, Nendtvich décrit la ville européenne et arabe. Le kasbah est désordonné et sale, avec des ruelles étroites où l'étranger ne s'oriente pas facilement. Il en fait également preuve concernant Tunis qui « est bâtie d'une façon désordonnée. Ses rues forment un véritable labyrinthe, et sont assez étroites pour qu'un étranger ne puisse ni s'y orienter et ni les visiter sans guide¹⁰⁵². » Szabó présente exactement la même image, d'une façon toute courte et objective. Il ajoute un seul détail qui complète la description des auteurs cités ci-hauts, et rend le récit plus exotique, grâce à la figure de la femme. Il décrit notamment que les membres du harem ont l'habitude de prendre un bain de soleil sur le toit des maisons. À ce propos, il évoque le scandale que les militaires français provoquaient en profitant trop souvent de cette vue et en blessant les mœurs de la société autochtone¹⁰⁵³.

Chez Erney, le quartier arabe est mis en contraste avec le développement européen : « Rues étroites, un amas de cabanes sans style, passages sombres, tout cela est une torture pour les organes olfactifs »¹⁰⁵⁴ Les rues sont bondées de pelures d'orange et d'autres déchets, les enfants se combattent, les ânes portent de l'eau. L'ensemble donne une image chaotique et peu rassurante.

Contrepoids de la ville arabe, la ville européenne est également décrite d'une façon ambiguë. Nendtvich reprend le schéma déjà bien connu pour présenter le quartier européen :

¹⁰⁵² « Tunis oly rendetlenül van építve, utcái egy valóságos labirinthot alkotnak, a mellett igen szűkek, úgy hogy idegen ki nem ismeri magát és csak vezetővel képes azt bejárni. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 56. (Nous traduisons)

¹⁰⁵³ József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 224.

¹⁰⁵⁴ « Szűk utcák, stílus nélküli viskók össze-vissza, sötét sikátorok és a szagló szervek tortúrája. » Jenő ERNEY, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 3 » (En Afrique, au bord d'un paquebot hongrois), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°46, 1902, pp. 921-922. (Nous traduisons)

« Cette partie française de la ville est construite tout à fait à l'européenne et elle est plus ou moins habitée par des Européens. La rue principale est assez large : des cafés se trouvent l'un à côté de l'autre. Ils sont pleins d'une part d'Arabes, d'autre part de Zouaves (des militaires français) et d'Européens qui s'amuse en buvant une tasse de café¹⁰⁵⁵ ».

Il décrit Constantine qui se situe sur la montagne, le « pont du diable », et la végétation des alentours de la ville. Il y remarque la même européanisation :

« [...] toute la ville se caractérise comme les villes françaises. Les maisons sont de deux ou de trois étages sans ornements et les fenêtres vont jusqu'au sol. À l'intérieur, les fenêtres sont équipées d'un balcon en fer. Les rues sont larges et droites, la ville elle-même est accidentée¹⁰⁵⁶. »

La présence française se laisse le plus fortement sentir dans la description d'Alger, qui passe, dans les récits hongrois aussi, pour la ville coloniale par excellence. Nendtvich témoigne d'une prédilection pour les édifices et la culture européens. Il ne regrette pas la disparition des valeurs orientales, mais tout au contraire, il salue la présence française :

« Les Français y ont visiblement apporté une partie de Paris, car la vie que l'on trouve sur les boulevards de Paris, se trouve ici aussi. Sous les arcades, il y a d'innombrables magasins avec des vitres brillantes et des cafés impeccables. [...] Il y a des places publiques aussi, comme celle où s'érige la statue équestre du prince d'Orléans. [...] Les Français n'avaient en effet jamais de meilleure idée qu'au moment où ils ont conquis Alger [...]. »¹⁰⁵⁷

¹⁰⁵⁵ « E francia része a városnak egészen európai módra van építve és többnyire európaiak laknak benne. A fő útca igen széles és benne csaknem az egyik caffè a másik mellett áll, melyek mind részint arabokkal, részint zuavokkal, francia katonákkal és európaiakkal voltak tele, a kik egy findzsa kávé mellett mulattak. » *Három hónap...első, op.cit.*, p. 58. (Nous traduisons)

¹⁰⁵⁶ « [...] az egész város is a francia városok jellemét viseli magán. A házak mind két és három emeletesek, dísz nélküliek és az ablakok a szoba padozatáig érők, kívül pedig minden ablak vas erkélylyel van ellátva. Az utcák szélesek és egyenesek, maga a város pedig hegyes völgyes. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 190. (Nous traduisons)

¹⁰⁵⁷ « A francia, mint látszik, ide Párisnak egy részét már elhozta, mert az az élet, a mi Párisban a boulevardokon van, az itt is található. Az árkádok alatt számtalan boltok vannak, fényes kirakatokkal és nagyszerű kávéházakkal. [...] De vannak igen szép nyilvános terei is, mint például az, melyen az orleansi herceg lovas szobra áll. [...] Valóban a francziáknak soha szerencsésebb gondolata nem volt, mint midőn Algirt meghódították [...]. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 199. (Nous traduisons)

Hopp écrit les mêmes propos sur la présence européenne :

« Tunis a considérablement grandi et embelli sous le protectorat français. Un quartier tout neuf est né avec des boulevards à la parisienne, des fontaines, des statues et des plantations. Si nous ne voyions de temps en temps quelques Arabes qui traversent les rues sur le dos de leur chameau, nous pourrions croire que nous sommes bien dans la belle France¹⁰⁵⁸. »

« *Alger* est une belle ville construite dans un style moderne qui dispose d'hôtels excellents, de bars différents, d'un grand jardin botanique, de beaux parcs ; ainsi, les voyageurs passent ici volontiers même une durée plus longue. »¹⁰⁵⁹

Erney est fasciné par la ville moderne d'Alger. Tandis que Tunis ressemble à une ville provinciale française, Alger apparaît comme une « Paris africaine » dans son récit. Avec sa situation idéale et ses maisons blanches, elle est la « perle de l'Afrique du Nord¹⁰⁶⁰ ». Il présente le quai, les grands boulevards construits sous le règne de Napoléon III, les arcades et les magasins européens, les grandes places et le tramway. Il décrit également le Jardin d'essai, qu'il considère comme une création qui conforme véritablement la grandeur de la France car créé à partir de rien, il est devenu « l'attraction principale de la végétation nord-africaine et preuve de la culture et du goût français »¹⁰⁶¹. Le meilleur signe de la modernité se voit sur les costumes des habitants :

« Il n'y a nulle part ni de corso, ni de public pareil en Afrique, et il y en a même peu en Europe de l'Est. Même la dernière grisette et la fille de l'ouvrier le plus pauvre portent une robe bien taillée, des chaussures bien faites, un beau chapeau et des gants¹⁰⁶². »

¹⁰⁵⁸ « *Tunis* Franciaország védelme alatt tetemesen nagyobodott és szépült, egy egész új város rész keletkezett boulevardokkal, a párisiak módjára, szökőkútakkal, szobrokkal és ültetvényekkel, és ha nem látnánk néha egy-egy arabot, ki tevéen vagy számaron ülve végighaladt az úton, azt lehetne hinni, hogy a szép Franciaországban vagyunk. » Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 16. (Nous traduisons)

¹⁰⁵⁹ « *Algír* szép és modern stílusban épült város, melynek kitűnő szállodái, színházai, különböző mulatóhelye, nagy botanikus kertje és szép parkjai vannak, úgy, hogy az utazó közönség szívesen marad itt hosszabb ideig is. » Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 19. (Nous traduisons)

¹⁰⁶⁰ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(2)*, *op.cit.*

¹⁰⁶¹ « Fénypontja ez a kert a az északafrikai vegetációnak és bizonyítéka a francia kulturának és izlésnek ». Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(3)*, *op.cit.* (Nous traduisons)

¹⁰⁶² « Ilyen korzó és ilyen publikum nincs több Afrikában, de Kelet-Európában is kevés van. Az utolsó grisette, a legszegényebb ouvrier leánya is jól szabott ruhát, formás cipőt, szép kalapot és kesztyűt visel. » Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(3)*, *op.cit.* (Nous traduisons)

La présentation d'Alger dans le récit d'Erney est inhabituel au sens où il décrit seul l'itinéraire d'une ligne de tramway qui passe par le Mustapha Inférieur, quelques usines, la caserne des Chasseurs d'Afrique, l'hippodrome et le cimetière arabe. Le quartier Saint-Eugène avec ses villas et ses restaurants au bord de la mer est également une partie de la ville peu mentionnée. La présence des usines est encore plus frappante car elles n'appartiennent pas au paysage exotique. L'image de l'Afrique du Nord industrialisée ne coïncide pas avec l'image habituelle du territoire. Erney présente également une rue habitée par des Juifs où « sur tous les balcons de toutes les maisons » le touriste trouve les belles juives qui « jettent des babioles et des jouets turcs sur la tête des visiteurs » pour exprimer leur plaisir ou leur désapprobation¹⁰⁶³.

Les villes coloniales paraissent parfois ennuyeuses. Ce dont fait preuve Szabó qui refuse simplement de décrire Oran. Il annonce seulement qu'il s'agit d'une ville du littoral nouvellement formée où les deux civilisations ne sont pas encore égales¹⁰⁶⁴, puis il ajoute sa visite faite au « Service des Mines » et une réception organisée par la société de géographie locale. Helén Tornainé Kövér exprime à plusieurs reprises sa déception vis-à-vis du paysage urbain. Elle constate qu'Alger est sans intérêt, c'est pour cette raison qu'elle rêve de quitter la ville.

Le souk reçoit une attention particulière, d'autant plus qu'il est le lieu par excellence où les voyageurs ont l'occasion d'observer les habitants du pays. Contrairement aux produits et au monde qui le peuple, sa construction architecturale est négligée. Les auteurs le présentent comme un endroit bondé, bruyant mais à la fois fabuleux grâce aux produits variés, aux vendeurs qui essaient de convaincre les passants d'acheter leurs produits et aux autochtones qui passent leur journée entière en se reposant et en bavardant. Dans chacun des cas, le souk enchante les voyageurs et incarne l'Orient.

Nendtvich est avant tout surpris par les cris des vendeurs qui essaient de convaincre les clients de choisir leurs produits. Il présente une longue liste des marchandises que l'on vend au souk pour permettre au lecteur de mieux s'imaginer sur place, comprendre l'ambiance et la multitude des produits :

¹⁰⁶³ « [...] tetszés vagy nemtetszésüket azzal fejezték ki irányunkba, hogy különböző apróságokat és török játékszereket a fejünkre hajigáltak. » Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(3).*, *op.cit.* (Nous traduisons)

¹⁰⁶⁴ József SZABÓ, *Algirról...*, *op.cit.*, p. 232.

« L'artichaut, chou de Milan, chou-rave, radis, carotte, persil, plusieurs sortes de pomme de terre, puis frais, une espèce de sorbus, [...], puis des grandes courges, et dans la plus grande quantité, comme partout, les oranges. En outre, toute sorte de viande, des lapins, des charcuteries, de la volaille, les peaux des animaux sauvages, surtout des léopards, des chats sauvages et des martres etc. »¹⁰⁶⁵

Le Mustapha Supérieur est présenté dans la plupart des récits. Nos voyageurs soulignent, comme les Français, l'ambiance moderne qui suggère la richesse, les villas, les hôtels et les rues étroites où les touristes peuvent se promener tranquillement, ainsi qu'admirer la vue et, bien évidemment, la végétation. Hopp évoque les hôtels qui sont les plus confortables d'Alger, les jardins pleins de palmiers et la vue sur la mer. Il ajoute que c'est le meilleur endroit pour les malades de se soigner en Afrique¹⁰⁶⁶.

La plupart des voyageurs ne se départent pas de la description des endroits bien connus. Jankó constitue la seule exception. Il affirme que les grandes villes coloniales sont trop connues (on est en 1889 !). Il présente des endroits peu fréquentés par des touristes, ainsi l'île de Djerba, Gabès, Sfax, Mehdiya, Monastir et Sousa au Sud-Est de Tunis. Pour cette raison, sa description est encore plus précieuse.

Il décrit l'île de Djerba comme « un territoire classique », dont l'histoire date de l'Antiquité. Il souligne que c'est la partie du continent africain que l'homme européen connaît depuis le plus longtemps, car elle est présente dans l'Odyssée. Il reprend la nomination « l'île des mangeurs de lotus » utilisée par Homère pour désigner l'endroit, et consacre deux paragraphes à la présentation de l'origine mythique des « mangeurs de lotus », puis relate son histoire à l'époque romaine d'où vient d'ailleurs son importance stratégique¹⁰⁶⁷. Il présente un monde qui ressemble un peu à celui du littoral tunisien car on y trouve des maisons maures typiques mais leur forme n'est pas si carrée qu'ailleurs dans le pays¹⁰⁶⁸.

Jankó présente ensuite Gabès comme une simple ville militaire avec des casernes, un hôpital militaire, une église catholique et un casino. Au lieu de la décrire en détails, il consacre

¹⁰⁶⁵ « [...] árticsóka, kelkáposzta, karalábé, retek, sárga-répa, peterzselyem, burgonya sokféle válfajban ; azután eper, egy neme a berkenyének, [...] továbbá nagy tök és legnagyobb mennyiségben, mint mindenhol, a narancs. Azon kívül minden neme a húsnak, házi nyulak, charcuteriák, baromfi, azután vad állatoknak bőrei, kivált párduczok, vadmacskák és nyusztfélék bőrei stb » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, *op.cit.*, pp. 194-195. (Nous traduisons)

¹⁰⁶⁶ Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 19., Ferencz HOPP, *Utazás...*, *op.cit.* p. 493.

¹⁰⁶⁷ János JANKÓ, *A Száhel...*, *op.cit.*, p. 475.

¹⁰⁶⁸ *Ibid.*, p. 478.

plus de place à son histoire, aux problèmes liés au manque d'eau et aux maladies transmises par l'eau contaminée. Il décrit les cours d'eau qui marquent le paysage. Il mentionne aussi les plantes cultivées comme la grenadine, le citron, l'orange, l'olive, le blé, le maïs, le sorgho et le henné. Il décrit un orage du vent saharien qui a causé des dégâts considérables. Le paysage qu'il peint après l'orage est désolé : du sable partout, des arbres cassés et des animaux morts dans les rues.

À Sfax, Jankó a passé seulement sept heures, ce qui devait suffire pour visiter la ville. Il consacre un long paragraphe à la description de l'origine de la ville et il décrit son port du point de vue de ses capacités commerciales. Il mentionne les quartiers arabes et européens et ajoute une courte histoire sur la division de la ville avant l'époque coloniale où chrétiens et arabes ne pouvaient pas entrer sur le territoire de l'autre la nuit. Il constate que la ville est sûre mais ses rues sont en mauvais état : « étroites, resserrées, mal pavées, souvent pleines de nids-de-poule, avec un canal au milieu où la pluie et toute autre sorte de liquide versée peut couler »¹⁰⁶⁹.

Jankó décrit deux petites villes, Mehdiya et Monastir. Cette dernière est présentée comme un endroit peu habituel à cause de son style architectural. Sousa est particulière car y réside un consul austro-hongrois qui, au grand regret du voyageur, s'est francisé. Il explique que les villes traditionnelles, entourées d'un mur, remplies par des maisons sans fenêtres et brochées par des rues étroites sont les sources des maladies contagieuses et mortelles¹⁰⁷⁰.

Le paysage citadin que nous trouvons dans les récits des voyageurs hongrois ressemble d'une façon frappante à celui des Français. Les textes donnent l'impression comme si les Hongrois avaient repris le contenu des récits de voyage français et comme si le paysage magrébin était connu pour les lecteurs. Les voyageurs utilisent des phrases courtes. Leur attention se tourne vers les mêmes choses, ce qui résulte des descriptions superficielles, ennuyeuses et sans nouveauté. Il se dessine clairement, dès l'analyse de la description des paysages, que l'image véhiculée sur les colonies a ainsi dépassé les frontières européennes et s'est généralisée sur le continent¹⁰⁷¹. Cette thèse sera corroborée dans les chapitres suivants.

¹⁰⁶⁹ « Szaksz utcái csaknem mind szűkek, keskenyek, rosszul kövezettek, gyakran kátyúsak, közepükön egy csatornával, ahol az esővíz és mindenféle kiöntött folyadék lefolyik » *Ibid.*, p. 486. (Nous traduisons)

¹⁰⁷⁰ *Ibid.*, p. 494.

¹⁰⁷¹ Ce dont fait preuve les récits de voyage publiés en Autriche. Dans ce cas-là aussi, indépendamment de l'objectif du voyage, les voyageurs parcourent le même itinéraire que les voyageurs français et hongrois et décrivent de la même façon le monde qu'ils voient. Cf. Julius WERTHEIMER, *Im Süden: von Algier nach Tunis*, Wien, Frick, 1891. ; Rudolph MAYR, *Eine Afrika-Reise von 18 Tagen.*, Wien, Helios, 1892. ; Jaroslav Vaclav, SEDLÁČEK, *Eine Reise*

14.5. Les habitants

La présentation des habitants transmet des informations importantes sur la perception du monde des auteurs. Le rapport aux autochtones montre comment les voyageurs se positionnent vis-à-vis de la culture étrangère et comment ils considèrent leur propre culture. La présence et l'absence des rencontres sont également révélatrices car elles reflètent l'intérêt ou la négligence portés à la culture visitée. Les Hongrois, comme les Français, ont peu d'occasion de rencontrer les autochtones et encore moins de discuter avec eux. L'image qu'ils présentent ne peut donc être que le résultat d'une observation à distance. Néanmoins, la figure de l'autochtone ne manque jamais des récits.

Nous observons que, dans les récits de voyage relatant un tour méditerranéen, les voyageurs hongrois consacrent plus de place à la présentation des Italiens¹⁰⁷² et des Maltais qu'aux autochtones du Maghreb. Cela montre qu'ils trouvent plus d'intérêt dans la présentation des pays européens et de leur population. Cette pertinence rend en même temps plus frappante l'absence d'informations sur les autochtones. Comme dans le cas des paysages, la description des habitants est le résultat d'une observation lointaine, souvent effectuée pendant les déplacements, à partir d'un véhicule en mouvement et à travers les vitres d'un train. Nous constatons que les auteurs insèrent la description des autochtones dans la même partie du texte. La présentation des habitants est ainsi liée à celle du port maritime, du souk¹⁰⁷³, du kasbah, et des places principales de la ville coloniale. Les voyageurs ne rencontrent que les autochtones vivant dans les grandes villes. Ces personnes rencontrent régulièrement les Européens et par conséquence, s'européanisent progressivement. Les habitants de la campagne sont absents des

nach Karthago, Wien, St. Norbertus, 1897. ; Franz MICHEU, *Franz von Salzburg (pseud.) Eine Sommerreise nach Nordafrika mit dem Doppelschraubendampfer « Alice » der « Austro-Americana »*, Wien, Kergan & co., 1911. ; Anton FISCHER, *Ein Ausflug nach Constantine, Lambäsu und Tringad.*, Oberhollabrunn, 1913, (« Programm des nieder.östr. Landes-Realgymnasiums in Ober-Hollabrunn. 1912/13 »).

¹⁰⁷² Nendtvich, ayant passé cinq semaines en Italie consacre quelques lignes à la présentation des Italiens. Il évoque tout d'abord les stéréotypes selon lesquelles les Italiens sont paresseux et l'Italie soit la terre des mendiants. Pour contredire à l'idée reçue, il rappelle les lecteurs qu'un grand nombre des Italiens font du travail lourd dans les villes portuaires (dont l'Italie dispose beaucoup) et ce fait suffit pour confirmer qu'ils sont forts et laborieux. Il mentionne également les arts classiques, l'architecture qui augmentent l'excellence italienne. Cf. Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, pp. 46-48.

¹⁰⁷³ Hopp prouve, en déclarant pendant sa visite à Maroc, que le seul endroit où l'on peut voir des vrais Marocains et étudier leurs habitudes est le marché dont il décrit le spectacle coloré : voyants, tricheurs, illusionnistes, danseurs, chanteurs et lutteurs donnent des spectacles. Cette scène peint l'ambiance exotique que pouvait ressentir tous les voyageurs visitant n'importe quel marché des colonies nord-africaines. Dans son autre article, Hopp note à Tanger que « de manière éclatante, il y a beaucoup d'hommes d'affaires étrangers ici qui vivent dans la plus belle compréhension avec les autochtones. » (« [...] feltűnően sok itt az európai üzletember, kik a bennszülöttekkel a legszebb egyetértésben élnek. ») Ferencz HOPP, *Utazás..., op.cit.*, pp. 493. (Nous traduisons)

récits. Si les provinciaux apparaissent, c'est dans le contexte d'une visite dans une des villes touristiques de la province ou du désert. La femme arabe est mystérieuse mais elle est présente malgré sa mode de vie retirée. Elle est même l'un des éléments principaux des textes.

Même si la description des autochtones est superficielle, les voyageurs se soucient de les présenter comme l'un des principaux éléments du paysage oriental. En revanche, les Européens sont quasi absents des récits de voyage hongrois. Nos voyageurs mentionnent les militaires et les autres touristes, mais les hommes moyens et surtout les femmes manquent entièrement. Ils font partie des statistiques mais leur mode de vie n'est pas décrit.

14.5.1. Autochtones et Européens : une relation hiérarchisée et conflictuelle

La plupart des voyageurs font mention des conflits de valeurs, des différences de la vision du monde et de l'attitude vis-à-vis de l'hégémonie française, voire le mépris dont les deux populations témoignaient l'une contre l'autre. Les récits de voyage reflètent la vision hiérarchisante des Européens, l'élimination des populations locales, l'irréconciliabilité des groupes. Les Français sont présentés comme supérieurs, cependant, jamais comme oppresseurs. Les abus des colons sont passés clairement sous silence, ainsi que toutes les mesures désavantageuses pour les autochtones.

Dans l'introduction de son récit, Nendtvich résume le mieux la relation entre deux populations. Il mentionne l'hostilité des arabes vis-à-vis des Européens et des Chrétiens. Avec cet avertissement, il encadre bien les relations internes dans les pays qu'il visite. Il prépare aussi le lecteur à interpréter toutes les informations du récit dans l'optique de cette hostilité :

« Pourtant, la plus grande partie de la population se compose d'Arabes et de Kabyles, une race qui se comporte d'une façon hostile vis-à-vis des peuples européens et chrétiens. D'une part parce que leur religion, qui est sans exception musulmane, leur commande de voir un ennemi dans tous les êtres ayant une religion différente et de les haïr. D'autre part, car ils voient dans le Chrétien le meurtrier de leur nation et le pillard de leurs terres et leur patrie. »¹⁰⁷⁴

¹⁰⁷⁴ « De azért mégis a népnek nagyobb része arabokból és kabilekből áll, egy oly népfajból, mely az európai és a keresztyén népek iránt ellenséges indulattal viseltetik, részint azért, mert vallásuk, mely kivétel nélkül mohámmedán, azt parancsolja, hogy minden más vallásúban ellenségét lássa és mint ilyent gyűlölje ; részint pedig azért, mert az európaiban és a keresztyénben nemzetiségének gyilkosát, földjének és hazájának rablóját látja. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 42. (Nous traduisons)

D'après Nendtvich, la principale raison du refus et donc la religion qui sépare irrévocablement les deux cultures. Il présente ainsi aux lecteurs une terre de conflits où la paix ne peut être que temporaire et l'homme européen doit se sentir en permanence en danger. Si les autochtones sont présentés comme rebelles et dangereux, il accepte sans réserve le comportement des Européens. Ce point de vue est généralement répandu parmi les voyageurs hongrois.

En règle générale, les premières impressions décrites paraissent les plus honnêtes et souvent les plus détaillées. Les voyageurs formulent une critique évidente des habitants, portent un jugement des valeurs et établissent un ordre hiérarchique très clair. Cette tentative d'hiérarchiser, de prouver l'infériorité des autochtones et de placer les Hongrois parmi les peuples européens se dessine clairement dans les récits. Les voyageurs reprennent les mêmes éléments que les Français, et décrivent les autochtones comme un peuple qui est moins développé, refuse la modernité proposée par le colonisateur, mais qui est en même temps aimable, honnête et intact des mauvais effets de la civilisation européenne (comme la corruption, l'escroquerie et l'agression). Les voyageurs soulignent cependant que leurs mœurs et surtout leurs habitudes vestimentaires ont changé sous l'effet de la colonisation. Les voyageurs constatent avec regret que la population autochtone des grandes villes coloniales et touristiques a perdu certaines de ses valeurs. Ils n'ont pas cependant la possibilité de rencontrer les tribus vivant dans l'intérieur de pays, dans les territoires moins touchés par la civilisation européenne. Les Juifs constituent une catégorie à part. Ils sont plus familiers que les Arabes et les membres de tribus mais sont présentés d'un point de vue raciste et humiliant.

Nendtvich partage ses premières impressions à l'occasion de la traversée. Les Tunisiens sont distingués des autres passagers car le voyageur les trouve plus intéressants que les Européens. Il s'agit d'une prise de position claire de la part de l'auteur qui transmet une image dépréciée des autochtones déjà au tout début du récit et sans contact véritable avec la population qu'il décrit. Il renforce sans équivoque la vision hiérarchisée des peuples de la fin du XIX^e siècle :

« ... [Le paquebot] s'appelait *Moïse*, comme m'a dit son capitaine. Il y avait beaucoup d'Anglais, de Français, d'Italien au bord et de Tunisiens que j'ai vu pour la première fois. Ils

se faisaient remarquer par leur figure brun foncé, leur mimique pareille à celle des nègres et leur turban. C'est d'ailleurs une race petite et dégénéré¹⁰⁷⁵. »

Arrivé en Tunisie, il se laisse transporter par un cocher arabe. Pour décrire celui-ci, il développe l'idée d'une race dangereuse :

« La route menait à travers d'un vaste terrain désert. Comme mon cocher était arabe, comme j'étais seul, assis dans sa voiture dans laquelle il m'a emmené à travers du terrain désert et vaste, et comme les Arabes sont des ennemis mortels des Chrétiens et des Européens, j'ai eu l'idée non sans raison que s'il avait envie de m'envoyer dans l'autre monde, il aurait pu le faire sans que quelqu'un s'aurait mis au courant des événements. Surtout comme tous mes bagages étaient dans sa voiture¹⁰⁷⁶. »

Le jugement raciste que Nendtvich formule sur les Arabes réapparaît plusieurs fois dans son récit, tout comme l'hypothèse selon laquelle sa vie serait en danger s'il restait seul, entouré des Arabes. Il le note également à l'occasion des exécutions à Tunis auxquelles il assiste en compagnie d'autochtones :

« Je dois avouer que j'ai eu l'idée à maintes reprises, quand je me suis trouvé entouré des Musulmans, que si le fanatisme de ces hommes se réveillait et ils me tuaient, personne ne saurait où j'étais disparu. »¹⁰⁷⁷

¹⁰⁷⁵ « Neve, mint azt a kapitány nekem mondta, *Moise* volt. Volt rajta sok angol, francia és olasz és a mit először láttam, tunisiak is, a kik sötétbarna képökkel, és a négerekhez hasonló arczkifejezéssel valamint turbánjokkal is feltűntek. Egyébiránt kicsiny és elsatnyúlt faj. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 52. (Nous traduisons)

¹⁰⁷⁶ « Az út terjedelmes pusztán vezetett keresztül, és miután kocsisom arab volt, és én egyedül ültem kocsijában, melyben engem terjedelmes pusztán keresztül vitt, az arabok pedig mind halálos ellenségei a keresztyéneknek és az európaiaknak, nem ok nélkül támadt bennem a gondolat, hogy ha kedve kerekednék engem láb alól eltenni, annál is inkább, minthogy minden pogyászom kocsiján volt, azt bizony megtehetette volna, a nélkül, hogy valaki utána járt volna a dolognak. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 53. (Nous traduisons)

¹⁰⁷⁷ « A francia kormány kénytelen az ily eseteknél kíméletlenül eljárni, különben semmi keresztyén élete biztos nem volna a muzulmán vad fanatismusa miatt és meg kell vallanom, hogy nem egyszer támadt bennem a gondolat, midőn magamat csupa muzulmánokkal körülvé láttam, hogy ha ez emberekben föltámadna a fanatizmus, és engem láb alól eltennének, senki sem tudná, vajon hová lettem. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 62. (Nous traduisons)

Erney attire l'attention des lecteurs sur ce que les autochtones trompent les touristes en leur proposant des produits à un prix déraisonnable¹⁰⁷⁸. Les Arabes sont d'ailleurs pauvres et mendient. Nendtvich ajoute aussi que les autochtones sont pauvres et sales. Quant à la composition de la population, il fait mention des Français, des Italiens, des Espagnols, des Grecs, et parle significativement plus des Kabyles, des Arabes, des Juifs, des Maures et des Nègres. La présentation ne se distingue pas de celles des autres touristes. Les Français gouvernent et contrôlent le pays, ils composent l'armée et sont les plus grands propriétaires. Les Arabes sont fainéants. Ils vivent du commerce, mais passent leurs journées dans la rue en discutant ou en jouant.

14.5.2. La confusion des ethnies

La distinction des ethnies pose des problèmes aux voyageurs qui veulent les décrire d'après leurs costumes et leur comportement. L'évocation des noms des Berbères, des Kabyles et des Touaregs paraît augmenter la valeur du récit de voyage et renforce en même temps son caractère exotique. La description des groupes est cependant inconséquente. Les voyageurs n'arrivent pas à saisir les différences essentielles et font des conclusions erronées.

En faisant une équivalence entre Kabyles et les Berbères, Nendtvich fait preuve de la même confusion que la plupart des voyageurs. Il les décrit comme interchangeable qui tiennent à leurs traditions depuis l'Antiquité. Les Kabyles portent des vêtements simples (qu'il nomme tunique), ils vivent dans les villages de l'Atlas, dans des maisons simples. Ce sont d'infatigables travailleurs qui labourent la terre en saison chaude, et effectuent un travail artisanal en hiver. Ils sont courageux et belliqueux. Contrairement aux Arabes, ils ont gardé quelques traditions chrétiennes, comme le repos de dimanche. Il mentionne les Maures sans les décrire physiquement mais en donnant un court aperçu sur leur histoire.

Szabó approche autrement les autochtones, mais il fait aussi preuve de confusion des ethnies. Passant la plupart de la durée de son séjour à Alger, il décrit la population d'après ses observations faites dans la capitale. Il distingue trois groupes : les Arabes de la campagne, les habitants de la ville ancienne (les Maures, les Arabes et les Juifs) et ceux de la ville nouvelle

¹⁰⁷⁸ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(2)*., *op.cit.*

(les Français et les « étrangers européens »)¹⁰⁷⁹. Il décrit la population plus en détails lors de sa visite au souk d'Alger :

« Le plus élégant parmi les autochtones est l'Arabe citadin ou le Maure qui marche allégrement et porte un dolman brodé, un large pantalon qui va jusqu'aux genoux et des collants blancs. L'Arabe des villages ou de la puszta marche lourd, il est enveloppé d'un burnous blanc, il ne porte pas de collants. Sa femme est fortement voilée, ce qui la distingue des Kabyles ou des Berbères, les autochtones de l'Algérie dont les vêtements ressemblent en général à ceux de leurs oppresseurs. Même s'ils sont musulmans, leurs femmes ne portent pas de voile. Le turban de couleur sombre, le dolman sombre, le pantalon et les collants bleus sont les habits des Juifs orthodoxes. La jeune génération porte des habits à la française. Pour compléter la liste des peuples africains, je dois encore présenter les nègres. Le contingent européen n'est pas moins pauvre non plus : en outre des colons et des citadins français, il y a beaucoup d'Espagnols, mais il y a aussi assez d'Italiens, d'Anglais et de Maltais. Les enfants maures, nombreux d'ailleurs, rendent le marché plus vivant [...] ¹⁰⁸⁰. »

Dans la description de Szabó, l'appellation « Maures » désigne les Arabes citadins, tandis que « Kabyles » est utilisé en tant que synonyme de « Berbère ». À propos de la description du Tell, il estompe encore une fois les habitants qu'il nomme « Kabyles (Berbères) »¹⁰⁸¹. Les Arabes constituent la plus grande partie de la population de l'Algérie, et ils habitent partout dans le pays.

En arrivant à la Goulette, Erney constate que sa population se compose essentiellement d'Arabes et de Juifs, mais l'immigration française est aussi importante. Son image sur les Arabes n'est pas plus rassurante que celle des autres voyageurs. Il ne tente cependant pas de présenter les ethnies.

¹⁰⁷⁹ József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 224.

¹⁰⁸⁰ « A benszülttek között a fürge városi arab vagy mór a legelőkelőbb, az himzett dolmánban, térdig érő bő nadrágban és fehér harisnyában jár. A falusi vagy pusztai arab lomhán mozog, fehér burnuszba van burkolva, harisnyát nem hord ; neje erősen van fátyolozva és ez által is különbözik a kabiltól vagy berbertől, Algeria őslakójától, kinek öltözete egészben véve hasonló mint a meghódítójáé, de noha muzulmán, neje nem visel fátyolt. A sötét színű turbán, sötét dolmán, nadrág és kék harisnya az ő-zsidó viselete. Az újabb nemzedék francziásan jár. Még a szerecsent kell be vennem, hogy Afrika népeinek számát kiegészítsem. Európa kontingense nem szegényebb ; a franczia gyarmatosokon és városiakon kívül sok a spanyol, de van elég olasz angol és maltai. Rendkívül eleveníti a vásárt a sok mór gyerek [...]. » József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 225. (Nous traduisons)

¹⁰⁸¹ József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 231.

14.5.3. La représentation stéréotypée des Arabes

Comme nous l'avons maintes fois répété, les voyageurs hongrois reprennent les mêmes stéréotypes que les voyageurs français. L'image des autochtones oscille entre Arabe noble et peu développé. Elle est pourtant éloignée de la description du bon sauvage, car les autochtones ne passent plus pour des inconnus, et leur comportement est largement influencé par la culture européenne. À propos des autochtones, les Hongrois soulignent les mêmes éléments que les Français. La couleur de leur costume est un premier point de repère. En ce qui concerne leur caractère, ils sont à la fois paresseux, pauvres, sales, mais aussi beaux, calmes, sévères, intelligents, et parfois industriels. L'image est donc non seulement stéréotypée mais porte aussi de nombreuses contradictions.

Chez Nendtvich, les Arabes citadins ont repris les habitudes des Européens, ils effectuent un travail artisanal, et sont en général pauvres, qui plus est, mendiants. La saleté est un caractère récurrent des Arabes. En ce qui concerne leur description physique, Nendtvich ne s'écarte pas des normes : « Leur comportement est sérieux et digne, les traits de leur visage sont beaux, leurs yeux sont noirs et perçants, leur nez aquilin est fin, leurs cheveux sont noirs. »¹⁰⁸² Ils ne sont pas gros car ils mangent des plats légers, cependant les habitudes alimentaires européennes influencent leur mode de vie. Ils portent un burnous blanc qui couvre également leur visage. Ils sont musulmans, tiennent un harem, et les femmes cachent leur visage.

Cependant, Nendtvich note avec déception que les plus jeunes qui vivent parmi les Européens respectent moins les traditions et montrent parfois leur visage « car la nature féminine est partout pareille, elle veut plaire »¹⁰⁸³. La femme est ainsi symbole de la dégradation des mœurs. Les enfants arabes paraissent les seuls êtres que Nendtvich considère comme jolis et intelligents¹⁰⁸⁴. Jolis est innocents, ils apparaissent comme une allégorie dans les récits. L'enfant, le seul être « non développé » reflète souvent l'espoir dans la transformation du monde arabe. Nendtvich révèle aussi une tentative de ségrégation qui oblige les Arabes de se séparer des Européens s'ils empruntent les mêmes moyens de transports. Son mépris vis-à-vis des populations non-européennes est évident. Il présume que la culture arabe, qu'il considère plus faible, disparaîtra en raison de la domination européenne : « Cela ne pourrait pas être

¹⁰⁸² « Magatartásuk komoly és méltóságos, arcvonásaik szépek, szemök fekete és éles, orruk finom sasorr, hajók fekete. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 203. (Nous traduisons)

¹⁰⁸³ « [...] a nő természet mindenütt az, kíván tetszeni. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 203. (Nous traduisons)

¹⁰⁸⁴ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 205.

autrement car là où n'importe quelle race vit ensemble avec les Européens, l'autre race doit disparaître¹⁰⁸⁵. » Il décrit avec le même mépris les Arabes de la campagne qu'il observe du train entre Tunis à Biskra :

« [...] les Arabes habitent dispersés sur le plateau, sous les tentes : leurs tentes sont déchirées et sales, presque comme celles des Tziganes chez nous. Leurs enfants sont aussi comme ceux des Tziganes chez nous : nus, [...], ici, ils courent à côté du train pour mendier [...] et quand ils ne reçoivent rien, ils crachent après le train. »¹⁰⁸⁶

Szabó méprend également les Arabes. Il remarque à propos d'une usine d'alpâtre que les Arabes trouvent le travail en usine trop dégradant et cherchent d'autres types d'emploi. C'est pour cette raison que les Espagnols sont employés dans les usines pour élaborer la récolte¹⁰⁸⁷.

Tornainé formule une opinion contradictoire : émerveillée par la construction de la ville arabe, elle est moins fascinée par les habitants d'Alger dont le costume et le visage sont « bâtards » et « grossiers » : « On ne voit quasiment pas d'arabe typique, le tout est un mélange horrible. C'est la race arabe la plus moche car elle se civilise, ce qui veut dire qu'elle boit [de l'alcool]. »¹⁰⁸⁸ Mais elle constate avec la même rancune que l'Européen régresse aussi : les femmes sont grosses, trop maquillées et leurs cheveux sont touffus, tandis que les hommes portent un pantalon trop large. Elle relate les enfants pauvres qui mendient en chantant, dansant et faisant des roulades¹⁰⁸⁹.

Dans le récit de Justh, les Arabes sont des hommes silencieux et sévères qui se baladent lentement tout en gardant leur dignité¹⁰⁹⁰. Les Bédouins portent un bournous, qu'il nomme

¹⁰⁸⁵ « Nem is lehet az másképen, mert a hol akármiféle faj az európaival együtt lakik, ott a másik fajnak ki kell halnia. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, op.cit., p. 202. (Nous traduisons)

¹⁰⁸⁶ « [...] az arabok elszórva a fősíkon a sátrak alatt laknak ; rongyos és piszkos sátrak azok, egészen olyanok, mint nálunk a cigányoké. Gyermekük is olyanok, mint nálunk a cigányoké, meztelenek, a kocsik után szaladnak, itt a vonat mellett szaladnak kéregetni, [...], és ha nem kapnak semmit, a vonatot megköpik. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 63. (Nous traduisons)

¹⁰⁸⁷ József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 235.

¹⁰⁸⁸ « Tipust alig látni, az egész egy borzasztó mélangé. Az arabnak legcsunyább fajtája ez, mert civilizálódik, a mi annyit tesz, hogy iszik. » Helén TORNAINÉ KÖVÉR, *Afrikai...I.*, op.cit. (Nous traduisons)

¹⁰⁸⁹ Tornainé décrit les traditions arabes à l'occasion de son séjour au Maroc. À partir de ses textes parus dans *Magyarország*, le public lecteur pouvait se renseigner sur la culture arabe moins imprégné par l'influence européenne. Voir : Helén TORNAINÉ KÖVÉR, « Afrikai utirajzok », in : *Magyarország*, vol. 6, n°135, 17 mai ; n°136, 18 mai 1899. pp. 16-17. ; n°137, 19 mai 1899. pp. 15-16. ; n°138, 20 mai 1899. pp. 15-16. ; n°139, 21 mai 1899. pp. 20-21. ; n°140, 24 mai 1899. pp. 13-14. ; n°142, 26 mai 1899. p. 13. ; Helén TORNAINÉ KÖVÉR, « Az arab háremek » (Les harems arabes), in : *Magyarország*, vol. 6, n°144, 28 mai 1899. pp. 19-20. ; n°150, 30 mai 1899. pp. 13-14. ; n°151, 31 mai 1899. pp. 13-14.

¹⁰⁹⁰ Zsigmond JUSTH, *Saharai...*, op.cit., p. 123.

« manteau saint de Mecque »¹⁰⁹¹. Il mentionne les femmes voilées et les spahis, sans plus d'explication. Les marabouts qui passent par le marché sont des personnages ignorés par d'autres voyageurs. Néanmoins, Justh ne les décrit pas en détails non plus. La seule information dont le lecteur dispose est qu'ils reçoivent de petits cadeaux en guise de respect, qu'ils mettent dans leur bournous.

Les femmes apparaissent dans les récits dans deux contextes. D'abord l'Arabe moyenne qui se promène dans la rue ou travaille à la maison. Elle est voilée et laborieuse. Certains voyageurs la trouvent belle, d'autres considèrent qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans sa physionomie. Les commentaires sur la femme sont brefs et répétitifs. L'autre mention de la femme est celle de l'Ouled-Naïl, la danseuse qui fascine le voyageur par son spectacle, son costume et ses bijoux. Hopp parle des Ouled-Naïls qui « portent des robes colorées décorées d'énormément de bijoux de cuivre jaune. Elles attirent l'attention et amusent leurs visiteurs en dansant et en chantant¹⁰⁹² ». Les femmes des Ouled-Naïls ne manquent pas du récit de Justh. Il visite la maison d'une famille pauvre où habitent une femme âgée vêtue d'un turban large qui tamise le couscous, une autre femme, vêtue en jaune, deux enfants sales et un garçon fainéant. La femme chante et bouge sa tête au rythme de la chanson. Cette scène passe pour une image typique que les voyageurs peuvent se faire s'ils ont la chance d'entrer dans la maison des autochtones. La brièveté de la description de Justh montre qu'il compte sur les connaissances des lecteurs.

Les voyageurs dérogent parfois aux usages, et présentent des membres de la société locale en général négligés. Concernant les « Nègres »¹⁰⁹³, Nendtvich remarque qu'il sont peu nombreux et la culture européenne n'a pas de véritable effet sur eux¹⁰⁹⁴. Hopp fait mention des Arabes nomades qui se déplacent sans cesse, mettant leurs affaires emballées sur le dos des chameaux et habitent avec leur famille sous les tentes dans les environs de Sidi-Okba¹⁰⁹⁵. Justh présente le caïd de Biskra qu'il dote d'un caractère physique conforme aux stéréotypes : il est grand, fort, ses traits sont accusés, ses yeux vifs et brillants, il a un nez aquilin, sa bouche est petite, ronde et rouge, sa barbe et sa moustache sont épaisses et bien coupées¹⁰⁹⁶. Jankó propose une description détaillée des peuples qu'il rencontre. Il est le seul parmi les voyageurs qui

¹⁰⁹¹ « mekkai szent köpeny » Zsigmond JUSTH, *Saharai...*, *op.cit.*, p. 123. (Nous traduisons)

¹⁰⁹² « [...] tarka ruhájukkal, mely tömérdek sárgarézből való csecsebecsével van díszítve, nagy feltűnést keltenek és a látogatókat tánczczal és énekkel szórakoztatják » Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 17. ; nous retrouvons à peu près le même passage dans l'autre article de Hopp : Ferencz HOPP, *Utazás...*, *op.cit.* p. 493. (Nous traduisons)

¹⁰⁹³ Expression utilisée par Nendtvich.

¹⁰⁹⁴ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, *op.cit.*, p. 205.

¹⁰⁹⁵ Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, pp. 17-18., Ferencz HOPP, *Utazás...*, *op.cit.*, p. 493.

¹⁰⁹⁶ Zsigmond JUSTH, *Saharai...*, *op.cit.*, p. 123.

mentionne les Ouerghemma, la tribu qui habite le Sud-Est de la Tunisie. Ses membres sont sauvages, barbares et nomades¹⁰⁹⁷. Les habitants de l'île de Djerba sont chiites, entourés de sunnites qui sont d'ailleurs en majorité en Tunisie. Il décrit une race autochtone particulière :

« L'étranger qui vient depuis Malte et qui n'a jamais vu ni la Tunisie ni l'Algérie voit avec le plus grand émerveillement cette race humaine qui attire même l'attention des touristes. Qui sont-ils ? Sans doute, ils ne sont pas originaires de l'Europe du Sud : leurs cheveux et leurs yeux ne sont pas noirs et leur visage n'est pas brun. Ce ne sont pas des Arabes [...], les Maltais sont beaucoup plus arabes que l'homme de Djerba. Ceux qui viennent d'Algérie et de Tunisie, y voient les Berbères les plus purs dont font aussi partie les Kabyles et qui sont blonds ou souvent roux. Leurs yeux sont bruns ou gris, leur regard est doux, leur visage est rouge clair [...] et ils sont des créatures remarquablement intelligents et polis [...]. »¹⁰⁹⁸

Il mentionne ensuite que les Berbères de Djerba constituent une race à part qui ne se mêle pas aux autres. Ils sont pieux, doux et travailleurs qui vivent d'agriculture et d'industrie. Ils ne sont ni avarés, ni paresseux. Ils sont mis en comparaison avec les Arabes de l'Afrique du Nord qui sont présentés comme sauvages, barbares, nomades et voleurs. Ils ne tuent pas, et ne volent que rarement. Les jeunes femmes cachent leur visage, mais les filles et les femmes âgées sortent dévoilées. Elles portent un haïk et un chapeau de paille, tandis que les hommes portent une gandoura, un fez et mettent un turban sur leur tête. Quelque 400 Européens habitent aussi l'île. L'auteur signale que les Juifs sont des habitants importants qui y sont non seulement acceptés mais leur situation y est aussi très agréable car ils ne doivent subir aucun harcèlement. Jankó souligne que, contrairement aux autres parties du continent qu'il avait parcourues, parmi ces populations il se sentait en toute sécurité. Les habitants de Djerba vivent avant tout de l'industrie tapissière, potière et vinicole¹⁰⁹⁹.

À Sfax, Jankó rencontre des « races pures », des autochtones qui, selon lui, ne sont pas encore influencés par la culture européenne et paraissent plus authentiques que ceux qui

¹⁰⁹⁷ János JANKÓ, *A Száhel...*, op.cit., p. 472.

¹⁰⁹⁸ « Az idegen, a ki Málta felől jó s nem látta még Tuniszt és Algirt, a legnagyobb csodálkozással látja ezt az emberi típust, mely még a turistának is feltűnik. Kik ezek ? Az kétségtelen, hogy nem déleurópaiak, a haj, a szem nem fekete, az arcz bőrszíne nem barna ; nem arabok, azt is azonnal látja, a maltai sokkal inkább arab, mint a djerbahi. Aki azonban Algir és Tunisz felől jön, az ezekben viszontlátja a legtisztább berbereket, a kikhez a kabilok is tartoznak s a kik szőke, nem ritkán vörös-hajú, barna vagy szürkészemű, szelid tekintetű, világos piros [...] arcszínű s rendkívül értelmes tisztességtudó jelenségek [...]. » János JANKÓ, *A Száhel...*, op.cit., p. 476. (Nous traduisons)

¹⁰⁹⁹ *Ibid.*, p. 477.

habitent dans les grandes villes coloniales. La description se limite cependant dans ce cas aussi à la présentation des vêtements : les Arabes portent un turban vert, les Juifs un manteau bleu, des collants blancs et des chaussures à vernis. Ils sont reconnaissables sur leur coiffure. Ils ne se tiennent plus si strictement à leurs dogmes religieux et peuvent avoir plusieurs femmes. Les Français occupent les postes administratifs et de responsabilité¹¹⁰⁰. Jankó présente pour chaque ville visitée quelques détails sur la population et le commerce. Il montre combien le regard du touriste est superficiel lors qu'il parle des habitants de Sousa : il note simplement qu'ils portent des costumes pareils à ceux des Tunisiens.

L'image faite par les Hongrois sur les autochtones est, d'une façon surprenante, encore plus superficielle que celle des Français. La confusion des ethnies est générale et constante. Les voyageurs reprennent les mêmes stéréotypes et la même vision hiérarchique des ethnies que les Français. Même sans lien colonial, les voyageurs hongrois se positionnent au-dessus des peuples colonisés. Les autochtones sont présentés comme des êtres qui sont physiquement et mentalement moins développés que les Européens. Ils ne sont pas des personnages exotiques, mais plutôt méprisés, jugés comme trop simples, sales et misérables. L'Autre est ainsi loin d'être un caractère idéal des récits. C'est plutôt quelqu'un qui désenchante le voyageur. La seule exception est la figure de la femme qui est aussi mystérieuse que dans les textes français. Les récits montrent aussi que les voyageurs comptent sur les connaissances préalables des lecteurs car leurs descriptions sont trop brèves et floues pour présenter un peuple inconnu.

14.5.4. Les rencontres

Malgré le fait que les voyageurs établissaient très peu de contacts avec les autochtones, nous pouvons distinguer trois sortes essentielles de rencontres dans les récits parus dans la presse hongroise. La première se déroule sans véritable contact ni communication. Il s'agit d'une observation qui aboutit à des suppositions sur l'Autre. À la deuxième catégorie appartiennent des rencontres où le voyageur mène des échanges avec ses partenaires. Dans la troisième catégorie figurent les rencontres manquées, qui ne se réalisent pas, malgré la volonté du voyageur.

¹¹⁰⁰ *Ibid.*, pp. 488-489.

À l'intérieur de la deuxième catégorie, nous distinguons trois types principaux. Le premier type de rencontre, présent dans chacun de récits, se réalise entre le voyageur et le personnel du tourisme (guides, marchands, hôtes). En général, c'est la seule possibilité du voyageur d'entrer en contact avec les autochtones. Les rencontres ne sont pas les faits au hasard, les autochtones s'y sont bien préparés. D'après les dialogues rapportés par les voyageurs, nous constatons une inégalité entre les deux participants des discussions. D'une part, le voyageur considère l'autochtone comme inférieur en rang, un simple employé, souvent pauvre et peu intelligent. D'autre part, l'autochtone méprise aussi le touriste qui ne connaît rien de la culture locale et qui se comporte d'une façon assez naïve pour être trompé facilement. Les discussions sont à la fois superficielles et lourdes, ce dernier à cause des barrières linguistiques. Les autochtones, dans l'espérance de tirer profit du voyageur, essaient de le fasciner. S'ils lui parlent, ils miment une politesse et un respect absolu, ce qui donne une impression assez artificielle. La communication est souvent unilatérale : l'autochtone s'exprime mais le voyageur ne réagit pas.

Justh rencontre un Arabe, Madani, dont il ne précise pas le statut. Il ajoute seulement que « c'est une figure typique »¹¹⁰¹. Il s'agit d'un trait récurrent des récits : une personne qui fait du négoce avec les touristes, essaie de les convaincre d'acheter des produits variés, mais elle ne passe pas pour un marchand. Madani invite Justh chez lui, dans sa maison : une visite que tous les voyageurs ne peuvent pas faire. La description de la maison de Madani est ainsi unique. Il s'agit d'une construction rudimentaire, les murs sont parfois remplacés par des branches de palmier, la maison paraît prête seulement à moitié. Les intérieurs sont décorés d'arabesques. Les fenêtres ne sont pas vitrées, et les pigeons blancs entrent aisément dans la maison. La visite donne l'occasion d'observer les femmes qui travaillent dans la cour. Madani invite aussi le voyageur à manger. C'est à partir de cette scène que le public lecteur peut apprendre de quoi un repas traditionnel se compose : de couscous, de lait de chèvre, de dattes et de café arabe¹¹⁰².

Justh interroge une fille des Ouled-Naïls sur son identité et son destin :

- « Comment tu t'appelles ? »
- « Barka... je suis de la tribu des Ouled- Naïls » - dit-elle fièrement, et elle ne bouge pas.
- « Donne-moi une tasse de café. »

¹¹⁰¹ Zsigmond JUSTH, *Saharai...II. op.cit.*, p. 151.

¹¹⁰² *Ibid.*

- « Tu veux que je fume un encens ? »
- « Pourquoi ? »
- « Pour qu'on ne se voit pas les yeux. »
- « Tu ne veux pas me voir ? »
- « Si tu me donnes une cigarette, je te connaîtrais même »
- « D'où viens-tu ? Tu rentreras quand ? »
- « Je ne vois plus les tentes rousses de ma tribu, je n'entends plus leurs flûtes sonner. »
- « Mais tu as beaucoup de monnaie d'or, tu as peut-être ton apanage. »
- « Je suis entrée dans beaucoup de tentes, j'ai dansé la danse de ventre pour les membres de beaucoup de tribus. Nous apprenons aux autres Arabes à chanter, à danser, à aimer. Mais nous ne pouvons aimer que les hommes de notre tribu, car ils sont les plus beaux bédouins. [...] Ils sont les seuls qui peuvent [nous] embrasser. »
- « Et si tu avais des enfants, Barka ? »
- « Je ne verrais plus la tribu aux tentes rousses. Si j'avais un fils, je le renverrais chez moi. Si j'avais une fille, je lui apprendrais notre danse. Elle connaîtrait le rossignol avec moi¹¹⁰³. »

Ce passage suggère quelques informations sur le monde des danseuses des Ouled-Naïls mais n'en révèle pas tous les mystères. La description de Justh renforce ainsi l'image de l'Orient inaccessible et donne libre cours à la fantaisie des lecteurs d'imaginer la vie de ses femmes.

Le deuxième type de rencontre, plus rare, se déroule entre le voyageur et les personnalités officielles locales (militaires, consuls, fonctionnaires, membres de l'élite politique locale et autochtone). Il s'agit de relations distantes et de discussions formelles où le voyageur n'a pas de possibilité de mener le fil. Les sujets concernent avant tout la vie politique et les quotidiens aux colonies. Justh rencontre le caïd de Biskra avec qui il parle de la religion et du pèlerinage à la Mecque, de son origine et de sa famille. Il évoque également ses chevaux dont l'origine noble est aussi importante que celui des hommes, car « le bédouin se fait connaître d'après son cheval »¹¹⁰⁴. Pourtant, ils ne touchent aucun sujet politique, ni des

¹¹⁰³ Zsigmond JUSTH, *Saharai...II. op.cit.*, p. 152.

¹¹⁰⁴ « Hogy híjak ? » « Barka... az Ouled Nailok törzséből » mondja büszkén s nem mozdul. « Adj egy csésze kávét. » « Amszát füstöljek hozzá ? » « Minek ? » « Hogy füstjénél ne lássuk az egymás szemét. » « Nem akarsz látni ? » « Ha adsz egy cigarettát, meg is ismerlek... » « Honnan jöttél? mikor mész vissza ? » « Az én törzsöm veresbarna sátraid nem látom, a mi férfaink fuvoláját nem hallom... » « Hisz sok az aranypénzed, tán már meg is van hozományod. » « Sok sátozt bejártam, sok törzs emberének táncoltam el a hastánczot, mi tanítjuk a többi arabot dalra, tánczra... szerelemre... de szeretni csak a mi férfainkat tudjuk, azok a legszebb beduinok, leglágabb a tenyerük, legpuhább a karjuk... csókolni csak azok tudnak. » « Hát ha gyermeked születnék, Barka ? » « Akkor nem látnám meg többet a pirosbarna sátrak törzsét. Ha fiam születnék, visszaküldeném hozzájuk ; ha leányom, megtanítanám a mi tánczunkra, velem ismerné meg a bül-bül* madarat. » * csalogány. Zsigmond JUSTH, *Saharai...II. op.cit.*, p. 152. (Nous traduisons)

questions relatives au sort et à la condition de vie des autochtones. Les sujets qu'ils évoquent sont instructifs mais ne permettent pas de connaître la vie aux colonies.

Dans le troisième cas, le voyageur retrouve des personnes qu'il connaissait déjà avant le voyage. Si le voyageur fait mention de ces rencontres, il ne cite pas en général les échanges. La figure de l'ami lointain reste un personnage secondaire des récits, un élément qui apparaît mais n'a pas de rôle important et ne modifie pas le déroulement du voyage. Ces rencontres prouvent cependant que le nombre des voyageurs hongrois est extrêmement limité, autant qu'il était possible de se croiser à l'occasion des voyages lointains.

À Biskra, Hopp retrouve un de ses anciens compagnons de route dont il a fait connaissance au Brésil. À Alger, il rencontre le comte Sámuel Teleki¹¹⁰⁵ avec sa compagnie et le comte Lajos Majláth¹¹⁰⁶. Une photographie parue dans *Magyar Gényusz* montre que Hopp a rencontré le comte Vay¹¹⁰⁷ (ami de Zsigmond Justh) et sa femme aussi, ainsi qu'un certain Salamon dont nous n'avons pas pu préciser l'identité.

En ce qui concerne les rencontres manquées, dans la plupart des cas, il s'agit de visites prévues chez des personnes hautement placées. Ainsi, une différence de rang et de statut se pose. À l'occasion de son séjour à Tunis, Nendtvich parle d'une rencontre manquée avec le consul d'Autriche-Hongrie qui était alors malade. Cependant, pour chercher les faveurs du voyageur, il lui a envoyé des permissions pour visiter le palais de Bardo et le palais de Ksar-Saïd. Erney voulait rencontrer le gouverneur général mais celui-ci n'a pas reçu d'invités au moment de sa visite. La visite des personnalités officielles françaises ou autochtones n'est pas sans exemple dans les récits. Les voyageurs hongrois négligent cependant de chercher contact avec les représentants de la double monarchie en Afrique du Nord.

À l'aide de ces exemples, nous pouvons conclure que le nombre des véritables rencontres est très limité dans le cas des voyageurs hongrois. Les discussions sont encore plus rares et les sujets très peu variés. Ce serait un tort d'essayer de caractériser les autochtones à partir des rencontres car celles-ci ne fournissent que très peu d'information. Le manque des

¹¹⁰⁵ Membre d'une famille de compte, chasseur par passion, l'un des plus connus explorateurs hongrois qui a mené des découvertes importants en Afrique de l'Est. Il a atteint le sommet du Kilimandjaro. Il a parcouru les alentours de l'Éthiopie et du Kenya où il a découvert deux lacs de soude (le lac Rudolf, aujourd'hui lac Turkana et le lac Stéphanie), ainsi qu'un volcan portant son nom.

¹¹⁰⁶ Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 19. Lajos Majláth fut probablement membre d'une ancienne famille de comte. Nous n'avons pas pu cependant relever son identité

¹¹⁰⁷ Écrivain et évêque, il a régulièrement voyagé en tant que missionnaire dans les parties lointaines du monde. Auteur de plusieurs récits de voyage, il n'a rédigé aucun ouvrage sur ses souvenirs en Afrique du Nord.

rencontres est encore plus frappant dans le cas des touristes qui ne tentent même pas d'établir des véritables contacts avec les habitants du pays.

14.6. Thèmes divers

Le paysage et les habitants sont incontestablement les éléments les plus récurrents dans les récits de voyage. Il y a cependant d'autres qui occupent certainement moins de place dans les textes, mais dont la portée est aussi importante. Ces thèmes relèvent en principe de la société locale, des usages et des traditions ainsi que de la colonisation et d'autres sujets politiques qui concernent soit le pays visité, soit le pays du voyageur. Si nous considérons le paysage et les habitants comme « sujets majeurs », nous pouvons appeler tout autres thèmes « sujets secondaires ».

Concernant les sujets secondaires, nous distinguons quatre catégories principales : 1) les usages et les traditions qui touchent la société locale ; 2) la réflexion sur la colonisation ; 3) la perception de l'Orient ; 4) les éléments inclassables qui n'appartient pas aux catégories établies. Ces sujets apparaissent dans différents contextes, et reçoivent un poids varié. Pourtant, leur importance est considérable car ils définissent le rapport des voyageurs vis-à-vis des colonies et reflètent leur pensée politique et idéologique. Nous devons dès le début noter que les réflexions politiques, ainsi que les jugements et les conseils donnés pour améliorer les conditions aux colonies sont rares dans les textes. Cela peut être considéré comme un premier caractère qui distingue les textes hongrois et français. Mais en même temps, nous devons comprendre ce silence car les articles de presse doivent être brefs, frappants, objectifs et clairs. En outre, les organes de presse dans lesquels les articles sélectionnés ont été publiés ne se sont pas forcément spécialisés aux questions politiques, mais plutôt au transfert des connaissances (générales ou scientifiques).

14.6.1. Usages et traditions

Les coutumes des autochtones sont souvent absentes des récits. L'image des Arabes qui passent leur journée au souk, qui bavardent, jouent et font du négoce accomplit cette catégorie. Les voyageurs transmettent aux lecteurs ce qu'ils peuvent observer dans la rue, dans le quartier arabe et au marché. Les habitudes que nous trouvons dans les textes sont, comme les autres éléments en général, stéréotypées et plusieurs fois reprises. Quelques scènes de vie typiques, comme la prière des musulmans, les cris des vendeurs, la danse des Ouled-Naïls suffisent pour présenter les usages locaux.

Si les habitudes sont présentes dans les récits, cela n'est que sous forme d'une courte mention, sans jugement de valeurs. Les voyageurs hongrois reprennent, dans ce cas aussi, les éléments des récits de voyage français. Le monde des souks, des kasbahs, et des cafés arabes que les voyageurs représentent volontiers incarnent l'essentiel de la vie locale. Il n'est pas surprenant que des sujets manquent des récits car les voyageurs n'ont pas de véritable possibilité d'étudier les mœurs et les coutumes. Il ne s'agit pas d'une négligence de la part des voyageurs mais de l'impossibilité d'établir des contacts et d'étudier les habitudes qui s'organisent à l'intérieur des sociétés locales. La cause en réside dans deux phénomènes. D'abord, les coutumes arabes ne permettent pas d'établir les contacts trop étroits avec les non-musulmans. Il était ainsi impossible d'étudier de près leur vie familiale et leurs rites religieux. D'autre part, la barrière linguistique ne permet pas aux voyageurs d'interroger les autochtones. Ainsi, les voyageurs ne peuvent qu'observer quelques activités que les locaux font dans les endroits publics.

Les sujets qui appartiennent à la catégorie des usages sont variés. Chacun des voyageurs est curieux de choses différentes et trouve important de présenter d'éléments neufs. Une partie des sujets évoqués relatent les habitudes de manger et de boire. La question de l'alcool est ainsi évoquée à plusieurs reprises. Nendtvich salue le fait que les Arabes ne boivent pas d'alcool :

« J'avoue que j'ai constaté avec un grand contentement que dans ces parties de l'Afrique où j'étais allé, le peuple, même l'Européen, se contente d'une tasse de café noir et s'amuse bien. Le vin et l'eau-de-vie sont dans leurs yeux presque inconnus car la religion musulmane interdit la consommation de l'alcool. De cela vient que je n'ai vu personne ivre pendant tout mon séjour en Afrique [...]. »¹¹⁰⁸

Il constate ensuite que la criminalité est plus réduite à cause de l'interdiction de la consommation de l'alcool¹¹⁰⁹.

Les voyageurs mentionnent les exécutions publiques, usage cruel et en même temps symbolique qui caractérise bien les rapports de force et le pouvoir des autorités. Elles avaient

¹¹⁰⁸ « Megvallom, hogy igen nagy meglepéssel azt vettem észre, hogy ott Afrikában, a merre én jártam, a nép mindenütt, még ha európaiak is, egy pár findza fekete kávéval megelégszenek és mellette jól mulatnak. A bor, pálinka előttök úgy szólván ismeretlen, mert a mohammed vallásúaknak el van tiltva a szeszes italoknak használata, és innét származhatik az, hogy én egész Afrikában részeges embert nem láttam [...]. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 58. (Nous traduisons)

¹¹⁰⁹ *Ibid.*

lieu régulièrement à Tunis, et sont devenues comme une composante du programme touristique. L'événement surprend les étrangers qui y assistent d'ailleurs volontiers et s'enthousiasment du spectacle exceptionnel. Les avis en sont différents. Nendtvich supporte l'idée car il considère qu'il s'agit d'un châtiment juste de la cruauté dont les autochtones font preuve face aux colonisateurs et souligne en même temps l'idée selon laquelle les autochtones sont dangereux, et le touriste ne peut de nulle façon se sentir en toute sécurité.

La question de l'argent et de la pauvreté se pose également dans la plupart des récits de voyage. L'Arabe mendiant, qui demande de l'argent dans des situations très différentes sans que le voyageur puisse contredire, apparaît fréquemment dans les textes. Nous avons déjà présenté les tricheurs misérables qui sont des figures-types des textes. L'argent est aussi mentionné dans d'autres contextes. Nendtvich a une idée négative sur les Arabes non seulement parce qu'ils forcent les étrangers à leur donner du « bakchich » mais aussi parce qu'ils gèrent mal les sous qu'ils acquièrent. Il note par exemple qu'ils ne donnent pas de pourboire après les spectacles et font semblable comme s'ils ne savaient pas que cela est de l'habitude¹¹¹⁰. Il ajoute aussi de ne pas avoir senti la valeur exacte de l'argent et d'avoir donné un pourboire exagéré (un demi-franc au lieu de deux ou trois sous) à une chanteuse¹¹¹¹. Il donne en même temps des renseignements aux lecteurs sur la tradition du pourboire qui veut que l'on donne 5-10 centimes aux artistes après tous les spectacles. Observant un enfant qui demande aumône aux voyageurs, Erney fait une remarque frappante : ces petits mentent pour extraire de l'argent « tout comme chez nous »¹¹¹². Pourtant, les voyageurs n'ont pas rencontré la véritable misère dans laquelle les autochtones et les colons appauvris vivaient. Pierre Darmon évoque les propos de Paul Bourde d'après qui les autochtones mangeaient des glands car ils ont tout vendu ce qui était consommable. Ils vivaient dans des petites pièces imprégnées de fumée, qu'ils partageaient avec des animaux domestiques. Les autochtones habitaient dans des maisons humides et obscures, dans des gourbis. Ils souffraient du froid, de la faim et des maladies¹¹¹³. Ces conditions ont favorisé l'expansion des maladies graves¹¹¹⁴. Cependant, cet état affreux passe sous silence dans les récits de voyage.

¹¹¹⁰ *Ibid.*, p. 59.

¹¹¹¹ *Ibid.*, pp. 59-60.

¹¹¹² Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(2).*, *op.cit.*

¹¹¹³ Pierre DARMON, *Un siècle...*, *op.cit.*, pp. 374-378.

¹¹¹⁴ *Ibid.*, pp. 339-340 et 368

Les sujets qui émergent ne sont pas nombreux, et le choix en est aléatoire. Les voyageurs mentionnent les faits que les frappent le plus. Il est ainsi impossible de se faire une image complète sur les coutumes locales à partir des récits de voyage parus dans la presse.

14.6.2. Le Maghreb colonial

L'histoire du Maghreb

L'histoire du Maghreb est un élément indispensable pour comprendre comment les voyageurs considèrent le territoire parcouru et l'œuvre coloniale. En même temps, elle est marginalisée dans les récits de voyage parus dans la presse hongroise. Pour définir le territoire parcouru, nos voyageurs font recours aux points de repère géographiques au lieu de l'histoire. L'hégémonie française et le statut actuel du territoire nécessitaient cependant une explication. C'est pour cette raison que la plupart des voyageurs relatent le sujet. Même si la conquête coloniale a une grande importance, nous constatons que l'époque romaine reçoit une plus grande place au détriment de l'histoire moderne. Cela peut être compris comme le signe d'un engouement toujours persistant pour les souvenirs du passé mythique. Ils pensent que c'est la période romaine qui a véritablement formé le territoire et que tout ce que les touristes visitent est l'héritage datant de cette époque. Si l'influence des colonisateurs est certaine, l'originalité du Maghreb est due incontestablement à la présence de l'Empire romain. Quant à la colonisation, nous trouvons dans les textes quelques dates et événements importants, mais les voyageurs ne tentent pas d'entrer dans les détails. Si l'histoire est mentionnée, c'est dans le contexte de la visite d'Alger. Il est aussi à noter que l'histoire n'est jamais placée au début des récits de voyage comme une sorte d'explication du choix de la destination. Elle est au milieu des textes, comme une sorte de parenthèse qui interrompt la continuité des récits. Les voyageurs présentent en général l'histoire de l'Algérie. Celle de Tunisie est complètement négligée.

La présentation toute brève de Jenő Erney illustre bien la nature des descriptions de l'histoire. Il résume dans cinq courtes phrases les principaux événements. Il mentionne la présence romaine, puis le règne de Khayr ad-Din Barberousse (qu'il nomme « Horuk Barbarossa » - Barberousse le jeune), le contrôle du territoire par les corsaires et finalement l'arrivée des Français. Il note que jusqu'en 1830, l'Algérie fut la demeure des pillards, et seulement l'occupation de Constantine (mentionnée sans date) a permis de stabiliser la présence française. Il parle également des zouaves, des spahis, des chasseurs d'Afrique et de la Légion

étrangère stationnées dans le pays¹¹¹⁵. Jankó mentionne la culture ancienne et parle d’Ulysse comme premier voyageur à l’île de Djerba. Il présente l’histoire ancienne de Sfax, et explique l’origine du nom de la ville. Il parle également de l’histoire de Mahdia et de Monastir. Dans ce cas aussi, il privilégie l’époque ancienne.

Nendtvich constitue une exception puisqu’il consacre un long paragraphe à la prise d’Alger. Il mentionne les pirates, le rôle de Charles X, la révolution de juillet 1830, le règne de Louis-Philippe, et finalement le long combat qui s’est déroulé entre les Français et les autochtones d’Algérie¹¹¹⁶. Szabó explique l’occupation d’Alger et celle de la Tunisie en citant les propos du maire d’Alger prononcés à l’occasion de l’ouverture du congrès.

Nous constatons à partir des textes que la présentation de l’histoire est non seulement négligée mais aussi aléatoire. Les auteurs mentionnent des sujets sans véritable logique. Nous ne trouvons pas dans les textes les raisons qui motivent le choix des événements racontés. L’emplacement des parties relatant l’histoire est aussi inconséquent. La brièveté des explications suggère que les auteurs comptaient sur les connaissances historiques des lecteurs ou ne considéraient pas l’histoire comme un facteur important pour la présentation des pays parcourus.

La colonisation

Les voyageurs hongrois parlent peu de la colonisation, comme s’ils ne voulaient pas juger l’œuvre française qui ne les regarde pas. Quelques voix prudentes se laissent tout de même entendre. La colonisation apparaît dans les textes comme un événement qui transforme radicalement l’aspect physique du pays. Les voyageurs hongrois ne diffèrent pas des Français lorsqu’ils parlent de la présence européenne. Ils soulignent les éléments visibles qu’apporte la colonisation : développement technique, reconstruction des villes, modes vestimentaires et des loisirs. Quelques représentants de la direction des colonies sont nommés, comme le maire, le consul général et les personnalités officielles arabes mais sans expliquer en détails leur fonction et leur rôle dans l’administration d’État. La fonction de ces personnages paraît évidente dans les textes, les voyageurs ne sentent pas la nécessité d’expliquer aux lecteurs le fonctionnement du système colonial.

¹¹¹⁵ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(3).*, *op.cit.*

¹¹¹⁶ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, *op.cit.*, pp. 199-200.

Les Hongrois cherchent avant tout à comprendre pourquoi l'occupation des territoires lointains est bénéfique. Les colonies apparaissent avant tout comme un facteur économique, qui servent l'enrichissement de la métropole. Le Maghreb est ainsi un investissement, ce que les voyageurs affirment en évoquant les chiffres tirés des statistiques qui montrent les revenus du commerce. En même temps, s'ils constatent que la France peut profiter de ces territoires, ils avouent aussi que du point de vue hongrois, le commerce colonial n'apporte pas de profit. Si le facteur économique justifie idéologiquement l'œuvre coloniale pour les voyageurs hongrois, ils ne passent pas sous silence le coût des investissements infrastructurels.

Nous relevons une importante différence conceptuelle entre les textes hongrois et français. Tandis que dans les textes hongrois, le commerce joue le plus grand rôle pour justifier l'occupation, dans les textes français l'argument « civilisationnel » est plus fort. Pourtant, quelques voyageurs présentent l'histoire de la colonisation en mentionnant la « mission civilisatrice », mais celle-ci reste toujours moins accentuée. Ainsi Nendtvich met les intérêts commerciaux avant l'idéologie civilisatrice :

« Les Français ont non seulement occupé le littoral de l'Afrique du Nord allant de la Tunisie jusqu'au Maroc, mais ils ont aussi pénétré à l'intérieur de l'Afrique. Ils l'ont non seulement occupée mais aussi ouverte à la civilisation. La France a établi un marché excellent en Algérie pour plusieurs produits industriels, qui y jouissent d'une grande popularité [...] ¹¹¹⁷. »

Il ajoute qu'en échange de cette « générosité » des « civilisateurs », l'Algérie donne ces produits exotiques à la métropole. Pour conclure, il souligne que l'Algérie est une possession excellente, « un cellier inépuisable » ¹¹¹⁸, qui est non seulement la source de la richesse, mais augmente aussi la puissance de la France : « Je ne doute pas que l'Europe a tout à fait le droit de posséder non seulement l'Algérie, mais aussi tout le littoral de l'Afrique du Nord : le Maroc, la Tunisie, la Tripolitaine et l'Égypte. » ¹¹¹⁹

¹¹¹⁷ « A francziák jelenleg nem csak Afrikának északi tengerpartját, Tunistól egész Marokkóig, hatalmuk alá vetették, hanem mélyen Afrika bensejébe is behatoltak, azt nemcsak meghódították, hanem a civilizációnak megnyitották. Franciaország Algírban kitűnő piacot nyitott számos iparcikkeinek, melyek itt nagy keletnek örvendenek. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 200. (Nous traduisons)

¹¹¹⁸ « kiapadhatatlan éléskamra » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 206.

¹¹¹⁹ « Én egy perczig sem kételkedem, hogy Európának teljes joga van nemcsak Algírra, hanem Afrikának egész északi partjára, Marokkóra, Tunisra, Tripolisra és Egyiptomra. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 200. (Nous traduisons)

Les chiffres servent souvent à souligner la grandeur et l'importance des colonies. Ils promettent aussi des solutions à des problèmes de la métropole. Pour présenter l'Algérie, Hopp énumère les données officielles, qui induisent le lecteur en erreur : « elle est plus grande que la France de 26.000 km², et elle a 4 millions habitants dont presque 300.000 sont des Européens¹¹²⁰ ». Il constate que le pays pourrait nourrir beaucoup plus de personnes, et la France devrait ainsi encourager la migration vers l'Afrique du Nord au lieu de l'Amérique car tout y est prêt à accueillir ces personnes. De plus les voies ferrées et les routes en bon état servent l'installation des nouveaux venus, en rendant facile la communication entre les différentes villes¹¹²¹. La colonisation sert ainsi des causes économiques et propose une solution au problème de la surpopulation et de l'immigration. L'émergence du sujet renvoie à deux questions importantes qui inquiétaient les milieux politiques de l'époque. D'une part le problème d'émigration touchait alors l'Autriche-Hongrie aussi bien que la France. D'autre part, une possible installation des émigrés sur les territoires occupés était l'un des arguments principaux de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Hopp ne mentionne pas cependant les tentatives expansionnistes de l'Autriche-Hongrie, ni la nécessité d'une éventuelle colonisation austro-hongroise. Il évoque simplement la question d'une façon neutre, sans chercher des analogies entre la politique migratoire des deux empires.

Les dépenses de la métropole pour améliorer le niveau de développement des colonies apparaissent aussi souvent dans les textes. Dans les récits de voyage hongrois, nous trouvons deux points de vue opposés. Certains saluent les efforts des Français et soulignent la « portée civilisationnelle » des travaux qui européanisent le territoire. D'autres considèrent certains investissements comme inutiles ou exagérés. Nous trouvons ainsi dans les textes quelques reproches timides contre les dépenses des colonisateurs. À propos de la présentation de Tunis, Hopp remarque que les Français dépensent des sommes d'argent considérables pour développer la ville et que les Tunisiens font semblant d'être contents de l'hégémonie française¹¹²². Il ne développe pas cependant ses propos. Nendtvich a une idée opposée. Il accepte la colonisation sans jalousie et sans essayer de convaincre les hommes politiques de son propre pays de lancer une entreprise pareille. En même temps, il critique les dépenses inutiles de l'occupant. Il juge sévèrement la ligne de chemin de fer entre Constantine et Biskra à cause des frais de la construction. Il ne voit pas l'intérêt de la construction et souligne que la circulation des

¹¹²⁰ « Algir 26,000 négyzetkilométerrel nagyobb, mint Franciaország és 4 millió lakosa van, ezek között 300,000 európai [...] ». Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 19. À notre grand regret, Hopp n'explicite pas les sources de ces données, ni la signification exacte des notions territoriales.

¹¹²¹ *Ibid.*

¹¹²² Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 16.

personnes et des produits lui paraît médiocre, ce qui fait que l'investissement ne sera pas rentable. Il constate que la ligne mentionnée sert uniquement à transporter les dattes de l'oasis vers le Nord du pays, et ceci ne prouve pas la nécessité d'un investissement pareil. Il répond ensuite à sa propre question :

« Pourquoi la France maintient-elle cette station couteuse dont elle ne tire aucun profit ? Et voici, ils répondent qu'elle devait protéger les plantations du Nord par des postes de garde du Sud contre une éventuelle attaque arabe venant de l'intérieur du Sahara¹¹²³. »

Il reprend ainsi l'explication officielle sur la nécessité du maintien de l'ordre par les militaires, et attire en même temps l'attention sur la forte présence de l'armée dans les régions loin du littoral. La construction des chemins de fer et les sommes d'argent consacrés à cette fin ne sont que des démonstrations de force et de supériorité.

Pour souligner les effets de la colonisation, les voyageurs contrastent les territoires sous influence européenne et indépendante afin de. Pour montrer les bienfaits de la présence européenne, Hopp recourt à la comparaison entre territoires colonisés et non colonisés lors de sa visite au Maroc :

« Dans cette région, les chameaux, les ânes et les chevaux remplacent le chemin de fer, une institution que les autochtones ne connaissent pas encore. On ne pourrait même pas profiter des voitures communes car dans ce sacré pays, il n'y a même pas de bonnes routes. Il est particulier qu'au Maroc, qui se trouve le plus proche de l'Europe parmi tous les pays africains, la culture européenne n'avait que très peu d'influence jusqu'à ce moment »¹¹²⁴

Comme une sorte de contrepoids, Erney constate que la présence européenne dévalorise certains sites anciens. Lors de la visite de Carthage, il déclare que « sur les ruines d'un ancien

¹¹²³ « Miért tartja tehát fönn Franciaország ezt a költséges állomást, melyből semmi haszna nincsen ? és íme azt felelték, hogy biztosítsa déliebb őrségével északibb telepítvényeit, a Sahara belsejéből jöhető arab véletlen rohamok ellen. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 188. (Nous traduisons)

¹¹²⁴ « Tevék, szamarak és lovak helyettesítik ezen vidékeken a vasutat, mely intézményt a bennszülöttek még nem ismerik, még közönséges kocsiknak sem lehetne itt hasznát venni, mivel ezen áldott országban még jóra való utak sincsenek. Sajátságos, hogy Marokkóban — mely pedig az összes afrikai államok között Európához legközelebb fekszik — az európai kultúra mindeddig oly kevés befolyást gyakorolt. » Ferencz HOPP, *Téli..., op.cit.*, p. 20. (Nous traduisons)

grand empire trônent des voyageurs curieux, et des chameliers arabes sales mangent du lardon¹¹²⁵. » Cette image décevante montre d'une part que les traces du passé glorieux perdent de leur valeur dès qu'elles deviennent une marchandise du tourisme. D'autre part, cela reflète l'attitude des colonisateurs qui ne respectent pas les vestiges du passé.

À propos de la colonisation, les voyageurs évoquent l'exemple d'autres pays. Au sujet de l'histoire d'Oran, Szabó mentionne qu'au grand regret des Espagnols, cette ville ne leur appartient plus. À ce propos, Szabó et ses compagnons de voyage répondent que « le Maroc devrait être espagnole un jour »¹¹²⁶, prenant ainsi timidement position dans le débat sur la colonisation et le partage du monde. Hopp est fasciné par l'œuvre anglaise à Malte où il décrit une île fleurissante, prospère et riche, résultat des efforts anglais :

« Si j'y suis déjà allé à plusieurs reprises, je reviens toujours volontiers parmi les roches fragmentées sur lesquels l'assiduité et l'endurance des Anglais a créé un château fort et un port excellent et cela par la magie [...]. Que tout le monde qui veut admirer à travers cet ouvrage le pouvoir des Anglais et la force créatrice de cette nation grandiose vienne ici¹¹²⁷. »

L'éducation européenne est un sujet incontournable de la propagande coloniale. Nous voyons en même temps que les voyageurs hongrois soulignent moins l'importance de la présence des institutions scolaires européennes. Tandis que dans les récits de voyage français les écoles coraniques considérées comme retardées sont mises en contraste avec les écoles européennes modernes, les Hongrois parlent très peu du rôle de l'éducation. Jankó mentionne que la dynastie dirigeante de Djerba est loyale à la France et donne à ses enfants une éducation européenne. Elle envoie notamment ses fils à l'école de l'archevêque Lavigerie et elle les a naturalisés¹¹²⁸. Jankó reconnaît ainsi que l'éducation européenne joue un rôle essentiel dans la réussite aux colonies. Le sujet n'apparaît pas dans d'autres cas.

Si les voyageurs partagent des statistiques avec les lecteurs, nous constatons que la source des informations reste inconnue. Les détails sont énumérés comme des faits bien connus,

¹¹²⁵ « [...] kíváncsi utasok ülnek és mosdatlan arabs tevehajcsárok szalonnáznak [...]. » Jenő ERNEY, *Magyar hajón... (2)*, op.cit. (Nous traduisons)

¹¹²⁶ József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 232.

¹¹²⁷ « Ámbár többször voltam már itten, mindig szívesen térek e repedezett sziklák közé vissza, a melyekből angolok szorgalma és kitartása erős várat és kitűnő kikötőt varázsolt [...]. Aki az angolok hatalmát és alkotó erejét megismerni akarja jöjjön ide és csodálja a hatalmas nemzetet e művében. » Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 15. (Nous traduisons)

¹¹²⁸ János JANKÓ, *A Száhel...*, op.cit., p. 479.

mais en même temps, il est évident que ces données ne pouvaient pas être le résultat d'une observation effectuée sur place, ni d'une discussion avec les habitants locaux. Les voyageurs devaient faire recours aux œuvres descriptives, mais ils ne révèlent pas comment ils se sont renseignés.

Dans les récits de voyage hongrois, la mention du sujet de la colonisation est rare. Elle occupe une place marginale dans les textes. Les voyageurs remarquent les effets de la culture européenne sur la vie des autochtones mais n'y portent pas une attention distinguée. Au lieu de parler d'un territoire conquis par la France, nos voyageurs hongrois parlent d'une présence *européenne*. Les pays sont dominés par les *Européens*, la culture locale est influencée par la présence *européenne*. Le fait que l'occupant est français passe pour une information négligeable. Contrairement aux voyageurs français, les Hongrois ne sentaient pas le besoin de justifier l'œuvre coloniale, ni de convaincre l'opinion publique sur les bienfaits de l'occupation. Ils soulignent les principaux avantages de la colonisation pour l'économie nationale et les inconvénients pour la culture locale, mais ne développent pas leur point de vue et ne forment pas des débats politiques. Ils ne posent pas la question d'une éventuelle expansion austro-hongroise et n'accusent pas le gouvernement de ne pas avoir participé à la course aux colonies. Le fait que les pays se trouvent sur le continent africain est plus déterminant que leur statut colonial.

Un bilan de la présence européenne

En général, les voyageurs ne visitent que des endroits peuplés d'une population mixte, européenne et autochtone. Le signe le plus évident de cette présence est, comme dans le cas des récits de voyage français, la division des villes en quartiers européens et arabes. Le quartier européen et ses habitants symbolisent la modernité, le développement, l'ordre et la propreté. La ville moderne offre aussi refuge et réconfort au voyageur qui se sent étranger parmi les autochtones¹¹²⁹. Comme contrepoids, le kasbah sale et désordonné symbolise un état arriéré, voire moyenâgeux.

Dans l'analyse des récits de voyage, une absence importante attire notre attention. Concernant la composition de la société, la présence européenne est évidente mais n'attire pas considérablement l'attention des voyageurs. Les Européens sont mentionnés certes, mais jamais

¹¹²⁹ Jean-Jacques JORDI, « Le temps des hivers : Les « Anglais » en Algérie (1880-1914) », in Colette ZYTNIKI et Habib KAZDAGHLI, *Le tourisme dans l'empire français...*, op.cit. pp. 29-35.

décrits dans le détail. Nous apprenons que les Français, les Italiens, et les Espagnoles peuplent les villes. Nous n'apprenons cependant rien de leur composition sociale et professionnelle. Les voyageurs ne parlent ni de leur âge, ni de leur sexe, ni de leur place à l'intérieur de la société. Nous ne recevons aucun renseignement sur leur situation financière. Nous ne savons pas comment ils gagnent leur vie et ce qu'ils font dans leur temps libre. Nous ne connaissons pas les droits dont ils disposent, ni leur degré d'intégration à la vie politique des colonies. Nous ne savons pas s'ils entrent en contact avec les autochtones ou s'ils évitent tous les échanges. Si les influences européennes sont remarquées, les Européens eux-mêmes sont absents.

Contrairement à la grande ville coloniale, les régions rurales ou désertes sont les territoires des autochtones. Ces endroits, que les voyageurs ne visitent pas mais traversent seulement, sont marqués par l'absence des traits européens. Cependant, aucun touriste ne risque d'approcher les régions peuplées exclusivement par des autochtones. On observe ces endroits de loin, à travers les vitres du véhicule qui transporte les voyageurs d'une ville touristique à l'autre. C'est pour cette raison que les lieux d'habitat des tribus ressemblent souvent à des petits points noirs dans le lointain, inconnaissables et indescriptibles. Les voyageurs-touristes de la fin du XIX^e siècle ne visitent que des endroits développés et aménagés pour les touristes, que ce soit des grandes villes coloniales ou des petites « villes-vitrines » du Sahara (El-Kantara, Sidi Okba et Biskra). Les petites communes qui se trouvent loin des grandes villes du littoral et qui sont moins influencées par la culture européenne ne sont pas décrites.

Les Européens qui figurent dans les récits sont toujours citadins et habitent dans une ville moderne, développée, aménagée à l'exemple parisien et équipée d'une infrastructure que l'on retrouve même dans la métropole. Les colons installés dans les zones rurales cachées, contournées par l'itinéraire touristique ne sont pas mentionnés dans les textes. La raison en est la politique touristique qui tente d'empêcher les touristes d'approcher les régions moins favorisées.

Les effets de la civilisation européenne sur les traditions arabes sont clairement visibles, et nos voyageurs ne les passent pas sous silence. Ils parlent de l'eupéanisation de la culture locale, ce qui se manifestait par l'apaisement des normes et l'apparition des éléments importés d'Europe. En même temps, la culture locale a perdu de son originalité et de son exotisme, ce que les voyageurs regrettent beaucoup. Cette perte de valeurs se manifestait le plus visiblement dans le style architectural, dans les habitudes vestimentaires et aussi dans le comportement des autochtones. Dans cette optique, Justh remarque que le lieu de résidence du caïd de Biskra était

« une chambre aménagée à l'européenne avec une cheminée au milieu sur laquelle il y avait des verres, une alarme moche et quelques bibelots européens [...]. Les tapis persans au sol étaient les seuls qui dénonçaient que nous étions chez le descendant d'un grand souverain arabe¹¹³⁰. »

Plus tard, pour décrire la première rencontre avec le caïd il ajoute qu'« il avance de pas lents. Il me salue avec des phrases longues à l'européenne. Son français est presque excellent, on pourrait le croire d'être marseillais¹¹³¹. » Cette image montre que l'influence européenne affecte tous les segments de la vie de l'individu.

Tornainé constate avec tristesse que les Arabes d'Alger ne ressemblent pas à ceux de Maroc : tous les deux sont sales (elle indique la saleté comme un caractère principal des Arabes), mais cela est dû au travail qu'ils font pour les faveurs des Européens : ils chargent les bateaux avec du charbon. Elle ajoute que les Arabes ne portent plus le burnous traditionnel mais des vêtements européens de mauvaise qualité dans lesquels ils paraissent ridicules : « Comme si on avait vêtu des singes ! »¹¹³² Pour accentuer l'influence européenne sur l'aménagement de la ville, elle mentionne comme l'exemple le plus marquant les mosquées transformées en églises catholiques, mais aussi les arcades qui renvoient sans aucun doute à Paris.

Jenő Erney souligne également la présence européenne. Pour prouver son constat, il dit que sans voir des Arabes « de haute-volée, portant une barbe du prophète¹¹³³ », il n'aurait pas cru qu'il était en Afrique. Tunis ressemble à une ville provinciale de la France, Alger est la « Paris africaine »¹¹³⁴ Il salue les efforts des Français à combattre contre les maladies et à rendre les territoires infertiles cultivables¹¹³⁵.

L'image que les Hongrois peignent ne diffère pas significativement de celle des Français. Les récits illustrent clairement combien la présence européenne contribue à la transformation de la culture et des valeurs locales. La plus grande différence entre les deux

¹¹³⁰ « Európai berendezésű szoba, közepén kandalló, a melyen üvegek, egy csúnya ébresztő óra s pár európai csecsebecse ; [...], csak a padló perzsa szőnyegek árulják el, hogy egy arab fejedelem utódjánál vagyunk. » Zsigmond JUSTH, *Saharai...*, op.cit., p. 123. (Nous traduisons)

¹¹³¹ « Lassú léptekkel jó élém. Francia módra, hosszú frázissal üdvözl. Francia nyelve majdnem tökéletes, akárki marseilleinek vehetné. » Zsigmond JUSTH, *Saharai...*, op.cit., p. 123. (Nous traduisons)

¹¹³² « Mintha csak majmokat öltöztetne fel az ember. » Helén TORNAINÉ KÖVÉR, *Afrikai...I.*, op.cit. (Nous traduisons)

¹¹³³ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(3).*, op.cit.

¹¹³⁴ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(2).*, op.cit.; Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(3).*, op.cit.

¹¹³⁵ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(3).*, op.cit.

narrations réside dans l'identité de l'occupant. Tandis que dans les récits de voyage français, la France est la principale responsable de tous les changements survenus au sein de la société, et les autres nations restent des acteurs secondaires, dans les textes hongrois les transformations sont dues à une présence commune des Européens. Nos voyageurs parlent peu de la culture autochtone originale. Les avis des voyageurs hongrois sur les effets provoqués par la colonisation sont divisés. Nendtvich, Hopp, Erney et Szabó considèrent que les Européens permettent à un territoire retardé de se développer. Tornainé est la seule qui regrette la perte des valeurs traditionnelles et constate avec amertume l'impossibilité de retrouver l'Orient fabuleux, dont ils rêvaient au début de son voyage.

La face cachée des colonies

À l'image de l'Orient fabuleux se mêle aussi celle d'un territoire sous-développé, désordonné, pauvre et décevant. Contrairement à la volonté de l'occupant, les colonies ne sont pas présentées comme des îles paradisiaques. Dans les récits de voyage hongrois, elles ne représentent pas le gage de la prospérité et ne suggèrent pas l'espoir d'une meilleure vie. Les colonies sont curieuses et fascinantes certes, elles impressionnent aussi les voyageurs, mais les effets négatifs de la colonisation ne sont pas cachés non plus. Les problèmes que la colonisation pose sont évoqués mais pas soulignés. C'est-à-dire que les voyageurs constatent certaines difficultés mais n'en cherchent pas les causes et ne tentent pas de proposer des solutions. Comme les habitants, les problèmes deviennent un élément de la culture mis au second plan : ils méritent d'être mentionnés mais ne sont pas considérés comme assez importants pour être développés en détails.

Il est aussi à remarquer que les problèmes ne sont pas liés à la présence européenne. Le fait que le territoire soit colonisé importe peu. Les conflits sont présentés comme des phénomènes constants qui caractérisent la population locale depuis toujours. L'invasion européenne n'est pas responsable pour ces dégâts. La pauvreté, la saleté, l'état arriéré sont des termes souvent repris sans avoir attribuer de l'importance à leur signification. Pour les voyageurs, il va de soi que les rues sont sales, que les autochtones citadins ne travaillent pas, qu'à la campagne l'infrastructure n'est pas développée. Les zones rurales sont peuplées d'Arabes pauvres et sales qui habitent sous des tentes déchirées¹¹³⁶.

¹¹³⁶ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, op.cit., p. 203.; Helén TORNAINÉ KÖVÉR, *Afrikai...I.*, op.cit.

Malgré toutes les tentatives des colonisateurs, les mendiants restent visibles dans certaines parties touristiques des villes et des villages. Cette figure devient omniprésente dans les récits et indissociable du monde exotique. Si ce spectacle désillusionne les voyageurs, ils ne le passent pas sous silence. Le mendiant est intégré au récit en tant qu'élément du paysage : « Des mendiants à tous les côtés du bazar, les pauvres sont accroupis sur le sol, demi-nus, ils frissonnent. Il y a un petit tambour en cuir dans leurs mains, ils le battent et chantent leur misère. »¹¹³⁷

La pauvreté se manifeste non seulement dans le comportement des autochtones mais aussi dans leurs conditions de vie. Cela est cependant rarement illustré. Justh décrit l'habitat des Arabes pauvres dans le désert : un bâtiment carré, simple, avec un trou dans le plafond qui fait entrer la lumière dans la maison. À l'étage se trouvent les chambres et une pièce pour accueillir les invités. Cette pièce est interdite aux femmes et la seule partie de la maison où les invités peuvent entrer¹¹³⁸. Comme les traditions arabes ne permettent pas de montrer sa maison aux inconnus, son aménagement reste secret pour les touristes européens. L'intérieur de ces maisons est ainsi autant mystérieux que les femmes cachées derrière le voile. Ce passage permet cependant aux lecteurs d'imaginer comment les autochtones vivaient loin des centres coloniaux.

Les inconvénients de la colonisation se laissent donc voir sur la présence des autochtones misérables qui demandent de l'aumône aux touristes riches. Les touristes ne cherchent pas cependant les causes des inégalités et ne veulent pas juger le colonialisme pour traiter les autochtones d'une façon injuste. Ils remarquent la pauvreté et l'inégalité des droits mais n'ajoutent aucun commentaire. Ils les acceptent et les considèrent comme une caractéristique essentielle du monde oriental.

Colonisation hongroise ?

Dans la plupart des récits, nous ne trouvons aucun indice de la part des voyageurs de vouloir participer à une entreprise coloniale pareille à celle des Français. Les voyageurs hongrois ne sont pas les porte-paroles d'une idéologie expansionniste mais de simples observateurs qui servent avant tout les sciences. Indépendamment de leur profession, ils visitent l'Afrique du

¹¹³⁷ « Koldusok a bazár minden oldalán, szegények a földön kuporognak, dideregve, félmeztelen, kis bőr dob a kezükbe, azt ütik s eldánolják hozzá nyomorúságukat. » Zsigmond JUSTH, *Saharai...*, op.cit., p. 123. (Nous traduisons)

¹¹³⁸ Zsigmond JUSTH, *Saharai...*, op.cit., p. 124.

Nord pour s'enrichir en connaissances, et pour décrire un territoire peu connu pour les lecteurs. Ils effectuent le voyage à leur propre guise, sans demande étatique. Ils ne sont pas intéressés par les questions politiques et ne font partie d'aucun groupe de pression. Il est ainsi compréhensible qu'ils montrent peu d'intérêt pour les différences entre les colonies. Ils ne distinguent pas la formation politique instaurée en Algérie, directement rattachée à la métropole, et le protectorat installé en Tunisie.

Jankó fait uniquement exception qui, par la nature de son voyage, est obligé d'étudier la possibilité des relations commerciales. Il dirige son attention vers la Tripolitaine où l'Autriche-Hongrie espère renforcer sa présence économique. Il présente la répartition de son commerce entre les différents pays d'Europe et ajoute que la place de la Hongrie y est médiocre. Les produits anglais, italiens, français, grecs, ottomans, espagnols, norvégiens, allemands et monténégrins sont tous adversaires des marchandises hongroises, ce qui rend difficile d'acquérir plus de place pour les commerçants hongrois¹¹³⁹.

Vu le contenu des textes, nous pouvons conclure qu'aucun voyageur ne parle de la possibilité d'une colonisation austro-hongroise. Même Jankó ne croit pas que l'Autriche-Hongrie pourrait acquérir des intérêts sur le territoire. Les voyageurs n'y voient qu'un monde européenisé qui appartient sans doute à la France, mais cela ne devrait pas servir l'exemple à la colonisation hongroise. Le fonctionnement de l'empire colonial français ne figure pas parmi les phénomènes que les voyageurs observent. Dans leur conclusion, ils ne jugent pas l'œuvre coloniale, ne font pas des prédictions et ne proposent pas de solutions aux problèmes. Ils ne donnent même pas des conseils pour la Hongrie, ne profitent pas des similitudes pour suggérer des solutions aux problèmes intérieurs et n'encouragent surtout pas l'expansion territoriale.

Les récits de voyage des touristes hongrois sur l'Afrique du Nord de la fin de siècle publiés dans la presse s'éloignent de la conception des époques précédentes où le rôle du voyageur consistait à proposer des remèdes aux problèmes de leur nation. La conclusion des touristes se contente de souligner les bienfaits des voyages, d'encourager les voyages touristiques et de mettre en évidence la beauté du paysage sans entrer dans les détails concernant la vie politique et sans partager une réflexion profonde sur la portée du voyage.

¹¹³⁹ János JANKÓ, *A Száhel...*, *op.cit.*, pp. 471-472.

14.6.3. L'absence de l'exotisme ?

L'Orient fabuleux disparu

Retrouver l'Orient fabuleux, le monde des mythes, des contes, le lieu de dépaysement et de l'exotisme passe pour une des principales motivations des voyageurs. Certains éléments des récits nous rappellent l'existence de ce monde ; il paraît cependant que ce que les voyageurs cherchent ne sont que les souvenirs d'un passé sans présence européenne. Au lieu des endroits paradisiaques, les voyageurs trouvent un monde chaotique, désordonné, souvent décrit comme sale, puant et pauvre. Seulement la végétation fascine vraiment les voyageurs et donne un caractère exotique au pays. Si les controverses de la présence européenne sont soulignées dans les récits, quelques éléments suggèrent la subsistance de quelques traces de l'Orient d'antan.

Justh décrit une scène typique de la vieille ville de Biskra en soulignant la présence des Arabes qui font la prière dans un état d'âme transfiguré devant la mosquée, des enfants sales qui jouent devant les maisons arabes traditionnelles et d'une mélodie triste qui résonne du minaret. D'après lui, ces images symbolisent le monde exotique tant désiré : « l'Orient fabuleux est ouvert devant nous, avec tout ce que l'on peut voir, entendre et sentir¹¹⁴⁰. » L'Orient est ainsi marqué par une exaltation religieuse, une mélodie sévère ou triste, des personnages pauvres et simples. La présence parallèle des jeunes qui symbolisent l'espoir dans un avenir plus prospère et des pauvres mendiants qui souffrent des effets de la colonisation appartient au même monde exotique. La simplicité des bâtiments, des palmiers et d'autres plantes qui donnent un peu de couleur au sable symbolisent l'Afrique, tout comme le marché arabe avec ses produits extrêmement variés et étranges pour le voyageur hongrois. Il illustre un monde qui vit d'activités artisanales. Aux yeux du voyageur, le représentant de ce monde est le maître qui travaille dans son atelier¹¹⁴¹.

Dans les autres récits, la présence de l'Orient est moins forte et son image est moins colorée. La culture locale n'est qu'un élément désormais bien connu, trop européenisé qui déçoit les voyageurs à tel point qu'ils ne trouvent plus nécessaire de le décrire dans les détails. Les autochtones portant leurs vêtements traditionnels et le paysage prouvent que les voyageurs visitent bien un endroit qui est différent du leur, mais les caractéristiques de ce monde ne sont plus singulières. À cela s'ajoute que le style des récits est en général plat et négligeant tous les

¹¹⁴⁰ « Nyitva előttünk a mesés kelet... mindazzal, a mit láthatunk, hallunk s azzal, a mit az érzésben jelent. » Zsigmond JUSTH, *Saharai...II. op.cit.*, p. 150. (Nous traduisons)

¹¹⁴¹ *ibid.*

ornements. Faisant mention à certains éléments « obligatoires des récits », le lecteur peut avoir l'impression comme si l'auteur voulait uniquement accomplir ce que le public attendait sans se donner vraiment à l'exaltation d'un monde inconnu.

Le monde colonisé face à l'Orient authentique

L'Algérie et la Tunisie apparaissent dans les récits de voyage comme les œuvres de la colonisation française, imprégnées par la civilisation européenne. Les voyageurs reprochent aux colons l'euphémisation et la banalisation des valeurs orientales. Le caractère exotique est présent dans les récits, mais il n'est plus authentique de manière perçante. Cet orientalisme ressemble à une exposition maintenue pour fasciner les touristes mais rendue commode pour être digérable pour les Européens. Il est donc ennuyeux et décevant.

Mais les voyageurs qui effectuent un parcours méditerranéen, quittent les frontières du monde colonisé, et trouvent un autre monde dont le caractère exotique est plus fortement marqué. Ils visitent en général le Maroc. Jankó observe Tripoli. Les deux territoires représentent un monde non-colonisé qui apparaît comme l'Orient authentique, intact de la civilisation européenne, même si certaines influences s'y laissent sentir. Le Maroc constitue un contrepoids où les voyageurs peuvent observer un état plus original. Ils y visitent avant tout Tanger, et le parcours se compose des mêmes éléments que dans les deux autres pays : le souk, les rues arabes, les mosquées. Le monde qui y est présenté paraît plus attaché aux traditions. Les autochtones sont plus accueillants et moins affectés. Néanmoins, les voyageurs y retrouvent les mêmes types de personnes (Arabes fainéants, Juifs calculateurs, marchands tricheurs, femmes voilées).

D'après Tornainé, le Maroc est une terre barbare mais au sens positif du terme. Sauf Tanger qui porte les signes de la présence des commerçants européens. À propos de Tripoli, Jankó note à l'occasion de la visite du marché que « c'est n'est pas l'Afrique du Nord, c'est l'intérieur du Sahara et du Soudan », ce qui résume la différence essentielle entre les colonies et le territoire alors sous l'influence de l'empire ottoman s'affaiblissant. Les caractères de la culture arabo-musulmane y sont plus forts. Jankó et les voyageurs qui visitent le Maroc notent qu'il faut se rendre dans les pays non-colonisés pour un vrai dépaysement. Le Sahara algérien présente aussi le même caractère authentique grâce aux tribus autochtones qui gardent leurs traditions. Les voyageurs ne peuvent pas cependant quitter Biskra et pénétrer dans des endroits

délaissés par la forte présence de la civilisation européenne. Ils n'ont donc pas l'occasion de connaître le véritable monde local.

14.6.4. Autres thèmes

Amour de la patrie et mal du pays

L'amour de la patrie se manifeste à travers de courtes énonciations et de comparaisons. Les Hongrois témoignent d'un attachement fort à leur patrie et aussi d'un jugement des valeurs hiérarchisé. La culture hongroise est supérieure à la culture nord-africaine. Les voyageurs ne se sentent pas à l'aise dans une civilisation non seulement étrangère mais aussi jugée comme inférieure voire retardée. Toutes les petites nuances de la culture visitée peuvent servir de prétexte pour évoquer la Hongrie. En même temps, les textes parus dans la presse hongroise ne réfèrent pas autant à l'amour de la patrie que les textes parus sous forme de livre. L'amour de la patrie est donc évident, mais les voyageurs ne souffrent pas de mal du pays et ne manifestent pas autant la supériorité de la nation hongroise.

Dans les récits de voyage parus dans la presse, seulement deux éléments réfèrent à la Hongrie : le vin et le pain. Hopp fait preuve de l'amour de la Hongrie à l'occasion d'une visite chez Vilmos Fraknói, en trinquant avec du Tokaji au bien-être et au développement de leur « patrie bien aimée »¹¹⁴². Erney consacre un long passage au pain hongrois qu'il considère le meilleur du monde¹¹⁴³.

À propos du menu que l'on propose au bord du paquebot pendant la traversée, Erney consacre un paragraphe à l'éloge du pain hongrois qui ne peut pas être comparé à celui des autres pays. Pour prouver son affirmation, il évoque les pâtisseries françaises, italiennes et espagnoles qui sont loin d'être excellentes¹¹⁴⁴. La cuisine est ainsi une mesure des différences culturelles.

¹¹⁴² Ferencz HOPP, *Téli...*, op.cit., p. 12.

¹¹⁴³ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(I)*., op.cit.

¹¹⁴⁴ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(I)*., op.cit. p. 892.

Réflexions sur l'utilité du voyage

Les voyageurs sont conscients de l'utilité du voyage qui est particulièrement important pour connaître le monde, comprendre la politique, les enjeux diplomatiques et parfois soi-même. Le voyage est un instrument par excellence de l'enrichissement de soi et un moyen important de s'instruire. Les valeurs éducatives des voyages sont soulignées par les voyageurs hongrois. Si les voyageurs français ne sentent pas la nécessité de relater la question, en Hongrie, le voyageur doit encore justifier la nécessité de son déplacement. On essaye ainsi convaincre le public lecteur sur les bienfaits des voyages. On souligne l'épanouissement de la personnalité et l'instruction des habitants qui, connaissant les parties lointaines du monde, peuvent devenir des citoyens plus éduqués et responsables.

Erney consacre l'introduction de son récit aux avantages du voyage. Il approche le sujet de deux points de vue : il constate avec douleur que les Hongrois voyagent peu, malgré le fait que les voyages sont plus commodes, plus rapides et moins chers. Par conséquent, ils ne connaissent pas l'étranger, et les habitants des parties lointaines du monde ne connaissent pas du tout la Hongrie. En Algérie, on confond le drapeau hongrois avec le drapeau autrichien, ce qui blesse le voyageur patriote. Il recommande aux jeunes de partir, d'observer, d'étudier et d'expérimenter car c'est la meilleure façon de connaître le monde et d'augmenter la réputation de la Hongrie¹¹⁴⁵.

Sujets singuliers

Les voyageurs mentionnent parfois des sujets qui sortent de l'ordinaire. Ces sujets touchent les différents segments de la vie qui ne concernent pas forcément les pays visités. Même si elle n'est pas au centre des textes, les voyageurs aboutissent parfois à une réflexion politique, idéologique, religieuse et culturelle. Il peut aussi s'agir d'une critique ou d'un jugement des valeurs. Le centre d'intérêt et la profession des voyageurs font parfois tourner leur attention vers des sujets inhabituels. Une partie de ces observations vise la nature, l'autre partie s'occupe de questions politiques ou historiques.

Observant la végétation entre Carthage et Tunis, Nendtvich fait connaître sa *théorie sur les espèces végétales*. Selon lui, il n'y a que peu d'espèces végétales sur la Terre, et ce que nous voyons comme infiniment divers n'est que le résultat de l'adaptation des espèces au climat. Il

¹¹⁴⁵ *Ibid.*

cite son propre article et donne une explication scientifique mais compréhensible pour tout le monde¹¹⁴⁶. Avec cette parenthèse, il met l'accent sur son œuvre scientifique au lieu de la végétation nord-africaine. Il note plus tard que la végétation en Afrique du Nord ressemble à celle de la Hongrie, sauf qu'il s'agit d'espèces différentes : au lieu des oliviers, on trouve des saules en Hongrie¹¹⁴⁷. Les maisons à la campagne sont entourées « d'une petite forêt d'eucalyptus » comme les *tanya* en Hongrie sont décorés de robiniers (acacias)¹¹⁴⁸. Avec ses comparaisons, il trompe le lecteur et banalise les différences entre les deux territoires. Il détourne également l'attention du lecteur, en mettant au premier plan les résultats de ses recherches au détriment de la culture visitée.

Szabó partage avec les lecteurs des renseignements sur *le climat*. Il décrit que dans le Tell, les extrémités sont moins éloignées (entre -5°C et 32°C), tandis que le climat du Sahara est plus extrême et se varie entre -6°C et 50°C¹¹⁴⁹. Sur les plateaux de l'Atlas, elle montre une variation entre -6°C et 38°C¹¹⁵⁰. Il parle aussi du sirocco « que les arabes nomment guebbi [ghibli] ». Grâce à ces détails, il est le seul voyageur qui explique le climat en chiffres et aide lecteurs à imaginer ce que froid et chaud veulent dire en Afrique du Nord.

Hopp mentionne d'avoir rencontré *un singe* dans les gorges de Chabet-el-Akra. Cet endroit est populaire parmi les touristes à cause des singes qui vivent sur les arbres et que les touristes chanceux peuvent observer de près. D'après les témoignages, les singes se dérobent aux touristes qui visitent ainsi les gorges en vain. Pour ne pas décevoir le lecteur, il se réfère à son voyage en Inde orientale où il a nourri les singes de maïs soufflé¹¹⁵¹. Nous pouvons également interpréter ce passage comme une vantardise et une preuve de l'expérience voyageuse de l'auteur qui paraît ainsi un homme qui a beaucoup voyagé et dont la description est ainsi crédible. Le court passage qu'il consacre à la visite des gorges de Chabet-el-Akra dépasse ainsi la simple description d'un lieu.

En parlant des dattiers du Tell, Szabó fait référence aux parcours touristiques à Biskra. La description montre que Biskra est non seulement une oasis prospère mais aussi une ville touristique par excellence :

¹¹⁴⁶ *Három hónap...első, op.cit.*, p. 55.

¹¹⁴⁷ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 63.

¹¹⁴⁸ *Ibid.*

¹¹⁴⁹ József SZABÓ, *Algirról...*, *op.cit.*, p. 232.

¹¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 236.

¹¹⁵¹ Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 18.

« Cela [le dattier] est l'arbre providentiel du désert, sans lequel il serait impossible d'y exister. C'est la cause pour laquelle l'on le soigne avec grand souci et c'est l'origine du respect disons religieux duquel on le fait bénéficier. De ce point de vue, le plus important est la région de Biskra, où les touristes font des excursions à partir de Constantine, et dans l'oasis de laquelle il y a au moins 140.000 dattiers [...] ¹¹⁵². »

Les voyageurs font régulièrement référence à la présence *des touristes* dans tel ou tel endroit. « Touristique » devient un caractère des villes et des villages, le plus souvent négatif, mais qui montre que même les contemporains sont conscients de l'existence de l'industrie touristique et sensibles à la présence des touristes qui démolissent les cultures locales.

Nendtvich relate l'importance de *la Révolution française* dans un court passage qui lui revient à l'esprit à l'occasion de la fête nationale qui a eu lieu lors de son séjour à Constantine. Très brièvement, sans se donner à une réflexion idéologique profonde, il dit que la Révolution a mis fin au Moyen-Âge, et a laissé la place à la liberté, à l'égalité, aux sciences et aux recherches scientifiques libres basées sur les sciences exactes ¹¹⁵³. Même si la révolution est indissociable de l'identité française, peu de voyageurs hongrois font référence à cet événement historique. Nendtvich souligne son importance et met en évidence les facteurs qu'il considère comme les plus importants.

Un autre événement historique est présent dans le récit de Nendtvich. Il mentionne les Français d'*Alsace-Lorraine* installés en Algérie après la défaite de 1871. Il profite de l'occasion pour critiquer l'attitude du gouvernement allemand. Puis il formule son opinion qui ne concerne guère son parcours en Afrique du Nord mais l'avis du gouvernement allemand sur la réglementation d'une question ethnique à l'intérieur de la Hongrie :

« Ce serait alors le libéralisme du gouvernement allemand tant glorifié ! Le libéralisme de ce gouvernement et de ce peuple qui nous accuse de chauvinisme en disant que nous opprimons

¹¹⁵² « Ez a sivatag providenciális fája, mely nélkül ott létezni alig lehetne. Innét az a nagy gond, melylyel ápolják, sőt némileg azon vallásos tisztelet, melyben részesítik. Legjelentékenyebb ezen tekintetben Biskra vidéke, hova a turisták Constantinból a kirándulást rendszeren meg is teszik és melynek oázjában vagy 140.000 datolyapálma van [...]. » József SZABÓ, *Algirról...*, *op.cit.*, p. 232. (Nous traduisons)

¹¹⁵³ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, *op.cit.*, p. 191.

leurs braves frères saxons de Transylvanie. Et cela car nous exigeons que l'on y enseigne la langue hongroise. Que ce soit un scandale, une oppression injuste de leur nationalité¹¹⁵⁴ ! »

Pour souligner encore le comportement des Allemands, il les accuse d'un traitement injuste vis-à-vis les habitants de l'Alsace-Lorraine et de la Pologne. Tandis que la perte de l'Alsace-Lorraine est un sujet récurrent des récits de voyage français, il n'est pas typique qu'un Hongrois en fasse mention. Le récit de Nendtvich rappelle cependant que la question n'est pas neutre du point de vue hongrois non plus. Même si les Hongrois ne sont pas directement concernés par les conséquences de la guerre franco-prussienne, les changements politiques allemands affectent la politique hongroise. Cependant, les propos de Nendtvich concernant les anciens habitants de l'Alsace-Lorraine ne servent pas à critiquer la relation franco-allemande mais le comportement du gouvernement allemand vis-à-vis des Hongrois.

Nendtvich n'est pas le seul à évoquer la guerre franco-prussienne. József Szabó mentionne dans une note de bas de page à propos de la composition des participants étrangers aux congrès qu'aucun Allemand n'y était invité¹¹⁵⁵, faisant ainsi référence aux événements de 1870-1871 et à l'hostilité entre les deux pays. Il ne consacre pas cependant de place à cette rivalité. Il se contente d'attirer l'attention sur l'absence des scientifiques allemands. Cet exemple illustre qu'un même événement historique peut bien susciter des idées tout à fait différentes.

¹¹⁵⁴ « Ez tehát az a dicsőített német kormánynak a szabadéivtisége, azon kormánynak és azon népnek, mely bennünket magyar chauvinismussal vádol, melylyel mi az ő derék testvéreiket, az erdélyi szászokat elnyomjuk, mert azt követeljük, hogy a középiskolákban (gymnasiumokban és reáliskolákban) a magyar nyelvet is tanítsák. Ez nekik botrány, jogtalan elnyomatása nemzetiségöknök! » NENDTVICH, *Három hónap...harmadik*, op.cit., p. 349. (Nous traduisons)

¹¹⁵⁵ József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 223.

14.7. L'écriture des récits de voyage

Les récits de voyage sur l'Afrique du Nord, écrits dans la plupart des cas par les touristes, se ressemblent non seulement dans leur contenu, mais dans leur style et leur construction. Les voyageurs rencontrent les mêmes facilités et difficultés de transmettre les connaissances. Le regard touristique détermine également la forme des textes et l'organisation des sujets abordés. Nous allons développer dans la suite les principales méthodes qui permettent aux voyageurs de décrire le Maghreb, un monde qui diffère significativement du leur. Nous allons présenter la structure des textes, les sources auxquelles ils font référence, l'usage des mots et les difficultés linguistiques et, finalement, les différentes manières qui servent à expliquer l'inconnu aux lecteurs, comme la comparaison et la photographie.

14.7.1. L'organisation des éléments dans les récits de voyage

Les touristes hongrois, comme les Français, traitent de sujets similaires dans leurs récits de voyage. La structure des textes varie peu. Les touristes parcourent différents lieux et ils associent un thème précis à chacun de ces endroits. Les principaux endroits que les voyageurs présentent évoquent toujours les mêmes sujets. Ainsi, les longs déplacements en train incitent les auteurs à décrire la végétation. La visite du marché donne l'occasion de décrire les habitants. Les mosquées entraînent la présentation de la religion musulmane. Les cafés maures tournent l'attention des voyageurs vers les filles des Ouled-Nails, tandis que le désert incite à parler des tribus nomades. La visite des palais résulte la description de la gestion des affaires coloniales. Le quartier européen mène à une réflexion sur la portée de la présence des Européens et les principales transformations provoquées par la colonisation. L'ordre des visites peut changer, mais les sujets ne se dissocient pas des endroits habituels. La présentation de ces sujets est en général courte. Les voyageurs veulent décrire les pays visités mais sans se lancer dans des réflexions profondes et développer leur opinion.

Si nous partons de la règle générale selon laquelle un texte se compose d'une introduction, d'une narration-développement et d'une conclusion, nous voyons que les récits de voyage parus dans la presse hongroise sont différents car les conclusions sont, dans la plupart des cas, caduques. Dans l'introduction, les voyageurs parlent de la motivation de leur voyage, présentent leur destination ou parlent d'eux-mêmes. En ce qui concerne la narration, la manière

d'exposer décrire ressemble au *travelling* : une caméra se déplace et les choses vues sont commentées.

Certaines parties du voyage reçoivent une plus grande attention que d'autres. Il est aussi révélateur où les voyageurs mettent l'accent ; surtout s'ils participent à un parcours méditerranéen. Une partie des auteurs décrit plus minutieusement les pays européens, tandis que l'autre consacre plus d'attention à l'Afrique du Nord. Les deux courts récits de Hopp se concentrent particulièrement sur les pays européens et non-colonisés : les parties relatant l'Europe (l'Italie, la Sicile et l'Espagne) sont deux fois plus longues que la présentation de l'Afrique du Nord. Dans son article paru dans *Magyar Gényusz*, moins d'un quart du récit s'occupe de l'Algérie et de la Tunisie. Dans *Földrajzi Közlemények*, il y consacre seulement trois pages sur quinze. Même si Hopp mentionne qu'il a passé plusieurs jours dans des villes tunisiennes et algériennes, ses descriptions se constituent de quelques phrases superficielles. Quant à leur contenu, nous remarquons que les textes présentent souvent les conditions météorologiques ou le paysage que l'auteur traversait. Le grand avantage de l'article de Hopp paru dans *Magyar Gényusz* est qu'il contient treize photographies sur des scènes maghrébines. Tornainé consacre trois pages et demie à l'Algérie, tandis que les douze pages et demie relatent le Maroc. Erney publie son récit sous forme de six articles de 13 pages dans l'ensemble, dont quatre et demie concernent les deux colonies françaises de l'Afrique du Nord, trois le Maroc et le Gibraltar. Il consacre cinq pages et demie aux pays européens (Italie, Malte, Espagne). Nendtvich consacre également un chapitre de huit pages à l'Italie et six pages à l'Espagne mais l'accent reste dans son cas sur l'Afrique du Nord (56 pages sur 70).

Nous trouvons également des voyageurs qui ne mentionnent pas les pays qu'ils traversent en allant en Afrique ou en rentrant. Szabó se concentre uniquement sur l'Afrique du Nord et en principe sur la ville d'Alger et sur la région d'Oran. D'autres rétrécissent les souvenirs de leur parcours nord-africain et ne relatent qu'une partie de leur voyage. Ainsi procède Jankó qui ne décrit que son itinéraire entre la Tripolitaine et Tunis. Justh appartient aussi à cette catégorie car il ne parle que d'Alger et de Biskra.

14.7.2. Le style des récits de voyage

Si les voyageurs décrivent les mêmes endroits et énumèrent des sujets similaires, le style de leur récit de voyage est différent. Cela est dû d'une part aux exigences de l'organe de presse dans lequel le récit fut publié, d'autre part à l'expérience d'écriture des voyageurs. Certains

textes sont courts, brefs et reflètent un point de vue tout à fait neutre, tandis que d'autres sont plus fastidieux, émotionnels et littéraires. Les scientifiques, Hopp et Szabó ont rédigé leur texte dans un style objectif, essayant d'éviter toutes les erreurs possibles. Ils omettent les émotions et minimalisent l'expression de leurs impressions. Néanmoins, Szabó insère des jugements de valeur dans son texte. L'écrivain Justh fait recours à un style sentimental. Le récit de voyage de Nendtvich est écrit dans un style scientifique mais il est plus détaillé que les textes des autres et n'est pas vide d'impressions. Les souvenirs d'Erney et de Tornainé se situent entre la description émotionnelle des touristes et la rigueur des scientifiques.

Nendtvich publie un long texte qui se compose essentiellement de trois parties, parues dans trois numéros de *Budapesti Szemle*. Son style mélange celui des touristes et des scientifiques. Parmi les récits de voyage parus dans la presse, celui de Nendtvich contient le plus grand nombre de nouveautés. Il ose partager son opinion et trouve des sujets qui sont adéquats pour le public. Ceci est sans doute dû à ses expériences de voyage. Premier parmi nos voyageurs à visiter l'Afrique du Nord, il reprend déjà en 1892 les usages des voyageurs français.

József Szabó écrit un court texte de quinze pages qui présente les principales caractéristiques d'un voyage à visée propagandiste. Son récit est avant tout un rapport qui mélange les points de vue d'un scientifique fervent et d'un touriste « aveugle ».

Le récit de voyage de Hopp, paru dans *Földrajzi Közlemények*, est court et direct, tout en consacrant une certaine place aux anecdotes personnelles. Le voyageur-narrateur est fort présent dans le récit. Les informations qu'il partage sont de nature différente mais sans explication sur la cause des choix. Il saute d'un sujet à un autre, sans lien logique. Ainsi, l'ensemble du texte n'est pas cohérent. Il décrit par exemple différents endroits sans mentionner le déplacement. Dans d'autres cas, il parle des conditions du déplacement, même si rien d'extraordinaire n'est survenu pendant le voyage. Il mentionne les souvenirs de ses autres voyages, parfois pour réconcilier le lecteur pour quelque chose qu'il n'a pas vue en Afrique du Nord¹¹⁵⁶.

Le récit de Justh se distingue en raison de son style littéraire et de sa composition. Les images qu'il peint à travers les mots ne reproduisent pas la suite chronologique des événements. Il s'agit de scènes sans connexion logique l'une avec l'autre. Au lieu de l'action, l'accent est évidemment sur les choses vues et sur l'effet qu'elles causent. Ce que les habitants font a peu

¹¹⁵⁶ Il raconte qu'il avait vu des singes lors de son voyage en Inde orientale. Un événement qu'il a raté en Algérie, même s'il a visité les gorges du Chabet el Akra, fameuses de ses singes. Voir : Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 18.

d'importance ; l'auteur souligne plutôt leur constitution physique et leurs activités. Il ne cherche pas de causes, ne veut pas comprendre mais décrit simplement ses impressions. Si les sujets qu'il traite sont des éléments obligatoires des récits de voyage sur l'Afrique du Nord, sa manière de les traiter est différente. Au lieu de l'objectivité, il vise à personnaliser tout ce qui attire son attention. Les descriptions remplies d'adjectifs soulignent le caractère fabuleux de l'Orient. Il répète donc des images bien connues de son époque mais utilise un ton inhabituel. Ainsi, ce ne sont pas les sujets qui sont novateurs mais les manières de présentation.

La description de Jankó reflète les caractéristiques d'un rapport rédigé après une mission étatique. Cependant, ce n'est pas un rapport officiel mais un texte qui veut instruire le grand public. Il cherche à démontrer les nouveautés et expliquer les réalités inconnues. Son style est moitié scientifique moitié simple pour être digérable pour tout le monde. Il suit fidèlement l'itinéraire du voyage. La description des lieux est méthodique car il présente les mêmes éléments à propos de chacun des endroits visités.

Le texte de Tornainé est celui d'une femme habituée aux voyages. Partie en compagnie de son mari, elle n'avait pas de possibilité d'influencer le déroulement du voyage. Elle pouvait cependant observer et osait développer son opinion. La partie de son récit de voyage qui relate de l'Algérie est le plus court de tous nos textes. Ses observations remplissent cependant des lacunes, avant tout grâce à sa voix féminine. Le texte est particulièrement valeureux à cause de son honnêteté par laquelle l'auteure exprime sa déception. Tout au long de son parcours algérien, elle reste critique et méfiante vis-à-vis de l'œuvre coloniale et n'hésite pas à le souligner.

Jenő Erney parle aussi peu de ses souvenirs de Tunisie et d'Algérie. Son texte est le récit par excellence d'un touriste. Court, rédigé d'un style simple. Il donne également peu de place aux colonies françaises. Il atteste une prédilection pour Alger, sinon, son ton est rempli de déception. Il regrette la présence néfaste des Européens qui détruisent les valeurs de l'Orient. Le texte abonde ainsi en jugements de valeur.

Le choix du titre est aussi révélateur. Nendtvich, Tornainé, Erney mentionnent l'Afrique, Szabó fait référence à l'Algérie, Justh au Sahara, et Hopp à un voyage autour de la Méditerranée. Le choix du titre peut-être aussi interprété comme un acte censé attirer l'attention du lecteur. József Szabó consacre seulement une page et demie sur quinze à la production de l'alpha en Algérie, malgré le titre qui expose cette branche de l'industrie locale. Ces choix de

référence prouvent que les Hongrois de l'époque n'ont pas fait différence entre l'Afrique du Nord et les autres parties du continent.

14.7.3. Les références aux ouvrages et aux voyageurs précédents

Les références et les indications des sources sont rares dans les récits. Les touristes font preuve de leurs connaissances préalables mais cela sans mentionner l'origine des informations¹¹⁵⁷. Le plus souvent, ils présentent des données statistiques et des événements historiques. Ces références prouvent que le voyageur s'est bien renseigné avant le voyage et augmentent la valeur informative des textes. Les voyageurs se réfèrent aussi à leur passé et à d'autres expériences de voyage. Les références servent aussi à comparer la vision du voyageur sur le pays de destination et le pays de départ. Elles montrent aussi l'image qui s'est formée sur le pays de destination dans le pays d'origine du voyageur, et indiquent comment le voyageur essaie de prouver ou de réfuter les stéréotypes. Nous apprenons aussi les éléments de la culture locale connus pour les lecteurs. Les références utilisées dans les textes montrent que les voyageurs s'appuient fortement sur les connaissances de leur public.

Les auteurs se réfèrent aux œuvres diverses et aux idées reçues qui circulaient en Hongrie. Déjà les courtes descriptions parues dans la presse montrent que l'image de l'Afrique du Nord n'était pas inconnue en Hongrie et que les stéréotypes créés par l'Occident s'y sont aussi enracinés¹¹⁵⁸. Jankó mentionne les auteurs scientifiques comme Heinrich Barth, voyageur et explorateur allemand, Friedrich Gerhard Rohlfs, géographe, explorateur allemand, Victor Guérin, archéologue et géographe qui a effectué plusieurs missions en Afrique¹¹⁵⁹. Il se réfère à une œuvre écrite par Onésime Reclus, sans préciser le titre¹¹⁶⁰. Le nom de Louis-Salvator de Habsbourg-Toscane, archiduc autrichien, passionné par la mer, apparaît également dans le récit. Il a parcouru la Méditerranée et a scientifiquement étudié les endroits visités. Nos voyageurs parlent également des œuvres de la littérature moderne, évoquées comme sources des idées sur

¹¹⁵⁷ Or, aucun voyageur ne part sans se préparer au voyage, et tous les récits portent la marque de ces lectures préalables. Voir : Adrien PASQUALI, *Le tour des horizons...*, op.cit., p. 32.

¹¹⁵⁸ Les récits de voyage convainquent cependant les chercheurs que l'Italie fut encore plus connue à l'époque. À propos de son voyage en Italie, Nendtvich mentionne l'inutilité de la présentation des paysages, « car des auteurs excellents les ont décrits autant de fois, que vouloir le décrire de nouveau serait pareil à vouloir emmener des hiboux à Athènes. » (« Hiszen annyiszor és oly kitűnő írók írták le már azokat, hogy azt újból leírni akarni, valóban annyit tenne, mint baglyokat Athénbe vinni akarni. » Károly Nendtvich, *Három hónap...első*, op.cit., p. 45. (Nous traduisons))

¹¹⁵⁹ Nous supposons qu'il fait référence au *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, publié en 1862. Jankó indique entre parenthèse l'année 1860 qui doit erronément référer à l'œuvre paru deux ans plus tard.

¹¹⁶⁰ János JANKÓ, *A Száhel...*, op.cit., p. 480.

l'Orient. Ils soulignent que l'Afrique du Nord n'était pas inconnue pour le public lecteur. Nendtvich indique par exemple l'œuvre d'Alexandre Dumas¹¹⁶¹. Jankó rappelle que les auteurs s'occupaient du territoire depuis l'Antiquité. Il évoque Ibn Hawqal, Léon l'Africain, Homère, Hérodote, Plinius, Ptolémée, Polybe, Athénée de Naucratis et la table de Peutinger. Nendtvich mentionne que plusieurs Hongrois ont déjà effectué un voyage pareil dans la région, mais ne donne pas leurs noms. Il évoque seulement Lajos Haynald, archevêque de Kalocsa¹¹⁶².

Déjà Szabó, le premier de nos voyageurs qui a visité l'Algérie, est parti en Afrique du Nord muni de stéréotypes et d'idées bien précises. Nendtvich présente dans l'introduction de son texte l'image dont les Hongrois disposaient sur l'Afrique du Nord. Au lieu de l'Orient fabuleux, il annonce une conception décevante. Il mentionne qu'aux yeux des Hongrois, l'Afrique avait l'image d'un pays inamical, morne et infertile¹¹⁶³. Ne voulant pas croire à cette affirmation, il partage avec les lecteurs que la motivation principale de son voyage était de contester cette image désolée. En même temps, même s'il ne le déclare pas concrètement, il suggère que les Hongrois généralisent sur l'ensemble du continent. C'est la raison pour laquelle ils ont une vision aussi négative.

Si Nendtvich est enthousiaste vis-à-vis de la culture lointaine et veut prouver la fausseté des idées enracinées en Hongrie, il avoue aussi son insatisfaction. Au sujet des produits de soie, il note que leur qualité ne correspond pas à ses attentes : « Moi par contre, j'ai trouvé que tout ce que l'on entend et l'on lit dans les récits de voyage sur la soie tunisienne est infiniment outrancier et ne fait que tromper l'homme¹¹⁶⁴. » Puis, il souligne que la soie de Lyon et même la soie de n'importe quel pays de l'Europe sont plus fines que celle de Tunisie. Ce passage montre non seulement que parfois les informations acquises avant le voyage semblent fausses, mais aussi que les produits nord africains étaient connus en Hongrie.

Certains éléments ne pouvaient pas manquer des récits, sinon le voyageur aurait perdu sa crédibilité. Szabó écrit à propos de sa visite au Jardin d'essai que la végétation et les espèces animalières de l'Algérie ne sont pas différentes des espèces européennes¹¹⁶⁵. Pourtant, pour ne

¹¹⁶¹ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 57.

¹¹⁶² Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 43.

¹¹⁶³ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 42.

¹¹⁶⁴ « Én azonban azt találtam, hogy mindazon beszédek, melyeket az ember hall vagy olvas az útirajzokban a tunisi selyemkermék szépségeiről, véghetetlen túlzottak, és az embert csak félrevezetik », Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 56. (Nous traduisons)

¹¹⁶⁵ József SZABÓ, *Algirról... op.cit.*, p. 229. ; L'idée que le territoire était connu pour le public lecteur apparaît encore plus souvent dans les récits de voyage autrichiens où les auteurs négligent de répéter certains faits soulignant qu'ils ne peuvent ajouter aucune nouveauté. Cf. Julius WERTHEIMER, *Im Süden...*, *op.cit.* ; Rudolph MAYR, *Eine Afrika-Reise...*, *op.cit.* ; Jaroslav Vaclav, SEDLÁČEK, *Eine Reise...*, *op.cit.* ; Franz MICHEU, *Eine Sommerreise...*, *op.cit.* ; Anton FISCHER, *Ein Ausflug...*, *op.cit.*

pas omettre un élément obligatoire des récits, il présente les principales espèces que les visiteurs peuvent observer dans le parc. Helén Tornainé Kövér remarque que les Hongrois ont assez entendu parler du quartier européen d'Alger ; elle présente tout de même l'aspect de la ville¹¹⁶⁶. Dans le cas contraire, il arrive que les voyageurs déclarent clairement l'inutilité de décrire les détails car ils ne veulent pas ennuyer les lecteurs. Le cas de Jankó illustre bien cet exemple. Il refuse de présenter l'itinéraire de son voyage de Tunis à Oran car il constate que cette partie de l'Afrique du Nord est désormais assez connue¹¹⁶⁷.

Il est surprenant combien les auteurs hongrois s'attachent à la présentation des images habituelles et ne tentent pas de faire connaître aux lecteurs des segments moins connus de la vie africaine. Comme dans le cas des voyageurs français, il est évident que la répétition des éléments justifie le voyage.

14.7.4. Décrire l'inconnu

La description des choses vues est dangereuse car en raison de l'incompatibilité des réalités existantes sur les deux territoires, elle forme facilement une image fausse dans la tête des lecteurs. Toutes les techniques qui servent à décrire l'inconnu comportent le risque de transmettre une image trompeuse. Nous pouvons remarquer que la liste des éléments que les voyageurs présentent est limitée. Ils tentent de décrire les mêmes réalités et ceci est pareil dans les textes hongrois et français. On y comprend le souk, le kasbah, la maison arabe, les costumes traditionnels, le couscous, quelques éléments de la structure politique locale. Y figurent également les personnages que le voyageur rencontre, comme le guide (l'autochtone) et les marchands. Ces éléments sont à la fois connus, car ils apparaissent dans chacun des récits, et inconnu car ils ne font pas partie de la culture hongroise.

Les obstacles langagiers

La description des réalités qui n'existent pas dans le pays et dans la langue de l'auteur constitue un défi pour les auteurs¹¹⁶⁸. En Afrique du Nord, les voyageurs sont confrontés à deux sortes de problèmes. Ils y rencontrent des espèces animalières et végétales, des costumes, des lieux et

¹¹⁶⁶ Helén TORNAINÉ KÖVÉR, *Afrikai...I.*, *op.cit.*

¹¹⁶⁷ János JANKÓ, *A Száhel...*, *op.cit.*, pp. 455-456.

¹¹⁶⁸ Odile GANNIER, *La littérature...*, *op.cit.*, pp. 78-84.

même des bâtiments pour lesquels il n'existe pas d'expression dans la langue hongroise. D'autre part, ils y entendent des noms (d'espèces, d'endroits, de nourritures et de personnes) dont ils ne connaissent pas l'orthographe. Pour cette raison, nous retrouvons dans les textes les mêmes réalités avec différentes écritures. Il arrive également que les noms des lieux indiqués sont indéchiffrables. Les voyageurs hésitent également entre l'utilisation des formes française et hongroise, ou utilisent parfois un mélange des deux langues.

L'écriture des noms géographiques cause en général la plus grande difficulté lors de l'étude des textes hongrois. Une confusion générale règne dans les récits de voyage entre le nom des pays et leurs capitales. Au lieu des formes « Algéria » pour l'Algérie et « Tunézia » pour la Tunisie, aujourd'hui en usage, les voyageurs utilisent « Tunis(z) » et « Algir » pour mentionner les pays, mais aussi pour faire référence aux villes portant le même nom. Il est parfois difficile de deviner si l'auteur du récit de voyage se réfère au pays entier ou simplement à la capitale.

Les noms des différents endroits apparaissent dans leurs formes française, arabe et hongroise, sans véritable logique. En général, nous retrouvons l'utilisation des trois formes dans le même texte. Les voyageurs tentent parfois de décrire le nom des lieux d'après leur prononciation, ce qui éloigne la forme hongroise de la version originale. Le meilleur exemple en est Jankó qui décrit dans son introduction d'avoir visité les ports suivants : Tripolisz (Tripolitaine), Dzszerba (Djerba), Gabesz (Gabès), Szfaksz (Sfax), Monasztir (Monastir), Mehdiá (Mahdia), Szusza (Sousa), Tunisz (Tunis), Bizerta (Bizerte), Bona (Bône), La Calle, Philippeville, Kollo (Collo), Dzsidszelli (Jijel), Budzsia ou Bongie (Bougie), Dellys, Alger, Gersel (Cherchel), Tenez (Ténès), Mosztaganem (Mostaganem) et Oran. Cet exemple montre qu'il tentait de transplanter les noms français dans la langue hongroise d'après leur prononciation, mais parfois, il a fait des erreurs comme dans le cas de Bougie, ou de Cherchel. Tornainé mentionne « Sher-Shell »¹¹⁶⁹ ou lieu de Cherchell. Erney mentionne la mosquée « Dschama el-Kebir »¹¹⁷⁰, la mosquée « Dschama Abd-el-Rahmán »¹¹⁷¹ qu'il nomme « maisons de prière »¹¹⁷², et le « Mustapha Supérieur »¹¹⁷³. Hammam Meskhoutine se trouve dans le récit de Hopp en tant que Hamman-Maskantine. Justh s'y réfère comme Hammaon-

¹¹⁶⁹ Helén TORNAINÉ KÖVÉR, *Afrikai...I., op.cit.*

¹¹⁷⁰ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(3)., op.cit.*

¹¹⁷¹ *Ibid.*

¹¹⁷² *Ibid.*

¹¹⁷³ *Ibid.*

Meskontine.¹¹⁷⁴ Nendtvich écrit incorrectement « Kasr-Said » au lieu de Ksar-Säid¹¹⁷⁵. Parfois il est impossible de déchiffrer le nom correct de l'endroit mentionné (comme dans le cas de « Boutinelli »¹¹⁷⁶ ou de « kebbel »¹¹⁷⁷). Hopp nomme les gorges de Chabat el Akra « Chabad el Akra »¹¹⁷⁸.

Cette confusion vaut non seulement pour les noms de lieux mais aussi pour les noms communs. Erney nomme l'arabe « arabs » au lieu d'« arab ». Hopp écrit le nom des Ouled-Naïls comme « Uhlid Neile »¹¹⁷⁹. Dans les récits de voyage, ces descriptions erronées et l'hésitation entre les différentes formes sont les seuls éléments qui témoignent de que le territoire n'était pas parmi les plus connus à l'époque. Si les voyageurs disposaient des connaissances sur le territoire, le désaccord concernant l'orthographe des lieux montre l'absence d'une forme conventionnelle et des tentatives d'uniformiser les noms des lieux.

Les voyageurs utilisent parfois des expressions étrangères, même si les mots ont un équivalent hongrois. Cela a une valeur stylistique qui renforce le caractère exotique du récit. L'apparition des mots français dans les textes sans traduction et explication n'est pas rare. Ces mots gardent leur forme originale (comme « ouvrier »¹¹⁸⁰) ou sont transformés selon l'orthographe hongroise (comme « grizette » au lieu de « grisette »¹¹⁸¹).

Les comparaisons

La comparaison est la manière la plus évidente d'expliquer l'inconnu¹¹⁸². Les voyageurs l'utilisent de plusieurs façons et à des fins différentes. Le voyageur se trouve dans une situation difficile au moment où il doit décrire la réalité vue dans un pays lointain d'une façon compréhensible et authentique. L'absence du lexique adopté l'empêche de transférer certains éléments culturels, ce qui l'oblige de faire recours à différents outils pour exprimer l'inconnu. Plusieurs spécialistes du sujet attirent l'attention sur les dangers de l'utilisation des comparaisons dans les récits de voyage. Les analogies mal choisies créent une image complètement fausse, suppriment la distance entre comparant et comparée et banalisent ainsi

¹¹⁷⁴ Zsigmond JUSTH, *Lettre n°84, « Feszty Árpádnak »...*, op.cit.,

¹¹⁷⁵ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, op.cit., p. 58.

¹¹⁷⁶ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második*, op.cit., p. 183.

¹¹⁷⁷ János JANKÓ, *A Száhel...* op.cit., p. 480.

¹¹⁷⁸ Ferencz HOPP, *Téli...* op.cit., p. 18.

¹¹⁷⁹ Ferencz HOPP, *Téli...* op.cit., p. 17.

¹¹⁸⁰ Jenő ERNEY, *Magyar hajón...(3)*, op.cit.

¹¹⁸¹ *ibid.*

¹¹⁸² Alain GUYOT, *Analogie...* op.cit., 29-33 ; Odile GANNIER, *La littérature...* op.cit., p. 74.

les particularités du monde inconnu. La comparaison peut devenir un outil qui rend la description plus facile, mais elle peut également refléter la position de l'auteur du texte vis-à-vis du pays visité. Dans ce cas, le choix des comparaisons n'est neutre mais porte des significations secondaires : il sert à démontrer une hiérarchisation des valeurs et l'opinion personnelle du voyageur. Qu'ils soient-ils français ou hongrois, les voyageurs recourent également à la comparaison pour souligner la grandeur de leur pays et de leur culture au détriment du Maghreb.

Le plus souvent, les voyageurs comparent les choses vues à une réalité existant dans leur propre pays, sans y ajouter de commentaire. Il arrive également qu'ils utilisent une expression hongroise pour désigner une particularité du pays visité. Ces comparaisons peuvent accompagner la description des lieux, des personnes, des objets, des aliments, des éléments de la nature mais aussi des activités, des habitudes et des traditions.

Nendtvich écrit lors de sa visite à Tunis qu'il a parcouru le « bazár » (bazar) au lieu d'utiliser « souk » et expliquer sa signification. Le bazar est l'appellation la plus répandue pour désigner le souk. Nendtvich évoque les habitudes alimentaires des tribus de l'oasis, notamment la préparation du couscous qu'il nomme erronément « couscouson ». Pour l'expliquer aux lecteurs, il compare les petits grains de semoule à la « tarhonya » hongrois, qui est une sorte de pâte de plus grande taille que le couscous, préparée avec de la farine et des œufs. Les comparaisons sont parfois plus éloignées de la réalité présentée. L'exemple d'Erney qui compare les feuilles d'un cactus à une raquette de tennis de 14 onces illustre cet exemple¹¹⁸³.

La comparaison n'est pas seulement trompeuse car elle éloigne la description de la réalité, mais aussi car elle banalise les différences entre le pays du voyageur et le pays visité. Les voyageurs dispersent aussi l'illusion que le Maghreb ait une culture tout à fait étrangère et incompréhensible. Nendtvich se sert de la comparaison pour prouver que l'Afrique du Nord n'est ni si unique, ni si différente que l'on croyait en Hongrie. Les comparaisons de Nendtvich démolissent ainsi l'image exotique du Maghreb. Comme la plupart de nos voyageurs, il se préoccupe de la présentation des espèces végétales qu'il ne trouve pas assez originale. Il remarque que l'on retrouve certaines espèces et en Hongrie et au Maghreb, comme la vigne, le blé, l'orge et l'avoine. Ils sont cependant assez malingres en Afrique du Nord¹¹⁸⁴, ce qui renforce l'idée que la récolte est en général plus riche en Hongrie. Il consacre un paragraphe à la description des chottes, des lacs salés d'Afrique du Nord qui s'assèchent facilement quand il

¹¹⁸³ Jenő ERNEY, *Magyar hajón... (2)*., *op.cit.*

¹¹⁸⁴ Károly NENDTVICH, *Három hónap...első*, *op.cit.*, p. 65.

n'y a pas suffisamment de pluie. Pour expliquer cette formation géographique inconnue en Hongrie, il les compare aux sols salins. Nendtvich constate aussi à plusieurs reprises qu'il n'y a pas de grande différence entre le paysage maghrébin et hongrois. Il note par exemple que

« le paysage que le chemin de fer traverse de Tunis jusqu'à Batna est merveilleux et varié. Partant de Tunis, nous arrivons tout de suite sur un plateau [...]. Il ressemble presque à notre Alföld : pâturage désolé où se nourrissent des moutons, des bœufs, des vaches, des chameaux et des chevaux [...]. »¹¹⁸⁵

Hopp compare le Mustapha Supérieur au quartier Zugliget de Budapest¹¹⁸⁶. Justh décrit en détails la richesse des produits artisanaux du souk de Biskra et ajoute qu'ils ressemblent aux produits hongrois décorés. Il remarque aussi que les assiettes arabes en bois et les gourdes hongrois sont des « frères »¹¹⁸⁷. József Szabó compare les montagnes autour de l'Algérie aux collines de Buda et de Vértes, puis les chotts de l'entourage d'Oran aux taches de terre sodique des comitats Békés et Szolnok, tout en remarquant la différence de taille entre les deux formations¹¹⁸⁸. Le paysage entre Tunis et Batna rappelle à Nendtvich les alentours de Vác ou le territoire qui se trouve entre Nagymaros et Visegrád¹¹⁸⁹.

Nendtvich partage avec nous la déception éprouvée à l'occasion de la visite du jardin de Ksar-Said à l'aide de la comparaison :

« Il y a deux serres dans le jardin que mon guide m'a montrées avec contentement : comme s'il s'agissait d'une rareté que l'on ne peut pas voir ailleurs. Cependant, les serres sont assez médiocres et, concernant leur forme, elles sont assez primitives. Leur contenu est à peine digne d'être mentionné [...]. »¹¹⁹⁰

¹¹⁸⁵ « A vidék, melyen a vasút keresztül vezet, Timistől egész Batnáig, gyönyörű és változó. Tunisból kiindulva, mindjárt terjedelmes fősíkra jöttünk [...]. Egészen hasonlít a mi alföldünkhöz, pusztá legelő, melyen juhok ökrök, tehének, tevék és lovak legelnek, [...]. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 63 (Nous traduisons)

¹¹⁸⁶ Ferencz HOPP, *Téli...op.cit.*, p. 19.

¹¹⁸⁷ Zsigmond JUSTH, *Saharai...II., op.cit.*, 150.

¹¹⁸⁸ József SZABÓ, *Algirról...op.cit.*, p. 228.

¹¹⁸⁹ Toutes les trois villes se trouvent sur les bords du Danube, de quelques kilomètres l'une à l'autres, proche de Budapest.

¹¹⁹⁰ « Van a kertben két üvegház is, melyet nekem a vezetőm különös meglepődöttséggel mutatott, mintha az valami ritkaság volna, mit az ember másutt nem láthat. Azonban az üvegházak igen kisszerűek, igen primitívek alakjukra nézve, a mi pedig tartalmokat illeti, – alig említésre méltók [...]. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...első, op.cit.*, p. 62 (Nous traduisons)

La comparaison sert aussi à accentuer les sentiments des voyageurs éprouvés pour leur propre nation. La nostalgie, l'amour de la patrie et le mal du pays se cachent derrière les structures comparatives. Cela illustre aussi que même si le voyageur considère le paysage unique et fascinant, il n'y trouve pas de véritable réconfort. Les éléments de la culture hongroise mentionnées paraissent dans les récits comme plus nobles et pleins de vie. Ce que le voyageur trouve en Afrique du Nord paraît ainsi un variant faible et désolé de la culture européenne. Un passage de Nendtvich illustre cette fonction de la comparaison : fasciné par les palmiers de Biskra, il remarque que les hêtres feuillus de Bakony sont plus merveilleux que les arbres que l'on trouve dans les oasis¹¹⁹¹.

La comparaison joue ainsi un rôle plus complexe que la simple présentation des réalités vues. Elle comporte des jugements de valeur et un sentiment patriotique. Le nombre et la nature des comparaisons utilisées sont différents selon les auteurs, mais elle reste un élément incontournable des textes.

14.8. Éterniser l'image

L'illustration photographique a révolutionné le transfert des connaissances dans la même époque où le tourisme était pour la première fois pratiqué par les masses. Si le développement du tourisme était tardif, l'usage des photos fut étonnamment fréquent. Les récits de voyage parus dans la presse hongroise sont richement illustrés par des photographies.

Hopp dit au tout début de son récit de voyage qu'il est parti avec son appareil photo, et mentionne qu'il a éternisé l'image de Constantine¹¹⁹². Cependant, ces clichés ne figurent pas dans son texte paru dans *Földrajzi közlemények*. Le résumé de son voyage paru dans *Magyar Génius* est en revanche accompagné de photographies qui illustrent une rue à Tunis, Biskra, les fouilles de Carthage, Sidi Okba, les jeunes de Sidi-Okba, les oasis du Sahara, les gorges du Chabat, le port et la ville d'Alger et les ruines de Timgad. Il ajoute également une photo sur laquelle figurent le comte Sámuel Teleki, le baron Vay avec sa femme et un certain Salamon, dont l'identité exacte reste inconnue. Le récit de voyage d'Erney est richement illustré par des photographies. Concernant la traversée, les lecteurs voient le paquebot « Adria » et cinq clichés

¹¹⁹¹ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p. 186.

¹¹⁹² Ferencz HOPP, *Téli...op.cit.*, p. 11 et 17.

sur la Sicile et huit sur Malte. Parlant de la Tunisie, il publie le portrait d'un Arabe du désert et d'un vieux nègre. Les images montrent leurs visages. Dans la suite du texte, nous voyons deux minarets et des scènes de vie typique de la rue : un chariot tiré par des ânes et quelques Arabes, un chamelier arabe avec son chameau, la vue sur Alger et le quartier arabe d'Oran. Les bâtiments sont souvent objets des clichés : on y trouve la colonne de la victoire à Carthage, les ruines de Carthage, la mosquée de Tunis, l'Église de Notre-Dame d'Alger, le palais d'été du gouverneur général d'Algérie, une école kabyle et une école arabe, un café maure à Oran. Les habitants sont également photographiés, ainsi les femmes algériennes en travaillant, un homme berbère sur son cheval. Neuf clichés sont pris sur le Maroc et cinq sur Malaga. Les images d'Erney complètent le texte en montrant aux lecteurs des paysages et des scènes que l'auteur ne décrit pas. Elles illustrent l'ambiance des grandes villes et donnent un aperçu sur les autochtones. Nos autres voyageurs ne joignent pas de photos à leur texte. Le nombre et la qualité des clichés dans les récits de Hopp et d'Erney sont tout de même importants.

14.9. Les conclusions des récits

Les conclusions qui manquent

La conclusion est un élément très important des récits de voyage car elle reflète l'effet que le parcours exerce sur le voyageur. Le voyageur reprend ce qu'il considère comme le plus important. Il résume la portée du voyage et formule éventuellement des prédictions concernant le futur. Il montre si le voyageur était content de l'aboutissement du voyage.

Comme nous l'avons mentionné, les conclusions ne font pas toujours partie des textes. Quatre voyageurs concluent leur parcours très brièvement, en quelques phrases seulement. Tornainé termine son récit sans conclusion. Elle se contente de prévenir les lecteurs qu'après la description de son parcours, elle rédigera un texte sur les harems arabes. Jankó avoue qu'il reste encore beaucoup à voir en Tunisie, et il espère pouvoir décrire un jour ces territoires inconnus. Tous les deux considèrent donc le récit comme non terminé, c'est pour cette raison qu'ils refusent d'y ajouter une conclusion.

Erney décrit dans un dernier paragraphe son itinéraire de retour et ainsi les événements de deux semaines en cinq courtes phrases :

« Le soir du 31 mai, nous avons quitté le pays pittoresque du bon vin, de la vigne et de la belle femme¹¹⁹³. Sur le chemin de retour, notre paquebot a touché de nouveau Oran et Alger où on a passé respectivement un jour. Ensuite, nous sommes passés par Bône et Philippeville, deux ports commerciaux plus connus, pour arriver à Malte le 7 juin. Après trois jours, notre paquebot a repris son chemin directement vers notre pays. Je suis arrivée à Fiume le 14 juin¹¹⁹⁴. »

Il affirme ensuite son contentement d'avoir retrouvé son pays de naissance qui est le plus beau du monde. Il souligne encore une fois l'utilité du voyage et fait preuve de sa passion pour les déplacements lointains. Le récit est ainsi cadré, mais il ne tire aucune conclusion sur les pays visités.

Si le récit de voyage de Nendtvich est celui d'un voyageur expérimenté qui transmet des détails précieux sur les conditions du voyage et la flore et la faune des régions visitées, le manque d'une conclusion est frappant. En rentrant par l'Espagne, il consacre trois pages à la tauromachie puis ajoute une phrase finale. Son récit appartient ainsi au groupe des récits de voyage sans véritable conclusion.

« Ainsi je termine mes notes prises sur mon voyage en Afrique, et je dois avouer honnêtement que, même si j'ai beaucoup vu, entendu, lu et appris pendant mes soixante-dix-huit ans, mon voyage africain était riche non seulement en connaissances mais aussi en expériences¹¹⁹⁵. »

Seulement deux voyageurs tirent une conclusion plus longue. Cependant, il ne s'agit pas d'un résumé complexe de la portée du voyage, mais d'un court exposé des nouveautés que les colonies ont offertes.

¹¹⁹³ À savoir l'Espagne. « La belle femme » renvoie à une cantatrice qu'il rencontre dans un théâtre en Espagne.

¹¹⁹⁴ « Május 31-én este elhagytuk a jó bor, szőlő és szép leány kies hazáját. A további úton újra érintette hajónk Oránt és Algirt egy-egy napi tartózkodással. Azután Algéria még két kereskedelmileg nevezetesebb kikötője, Bona és Philippeville és június 7-én Málta szigetét láttuk viszont. Három nap múlva elindult újra hajónk, egyenes czéllal hazafelé. Június 14-én Fiumében voltam. » Jenő ERNEY, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 6 » (En Afrique, au bord d'un paquebot hongrois. Notes de voyage 6.), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°51, 1902, pp. 1043-1044. (Nous traduisons)

¹¹⁹⁵ « És ezennel befejezem afrikai utazásomról írt vázlateimat és őszintén meg kell vallanom, hogy bár hetvennyolcz éves életpályámon sokat láttam, sokat hallottam, sokat olvastam és sokat tanultam, még is ez afrikai útam is nem csak ismeretekben, hanem tapasztalásokban is gazdag volt. » Károly NENDTVICH, *Három hónap...harmadik*, op.cit., p. 364. (Nous traduisons)

Hopp clôt la description des colonies françaises brusquement au moment où il quitte l'Algérie. Réfléchissant sur la question de l'immigration il constate que

« 3000 km de voie ferrée et les routes nationales les plus excellentes qui traversent le pays en toute direction sont à la disposition des immigrés aidant considérablement leur installation. Le 13 mars, j'ai quitté le grand port d'Alger sur le paquebot de luxe *Columbia*¹¹⁹⁶. »

Il ajoute à la fin de son récit que

« celui qui part en Afrique du Nord influencé par les stéréotypes, trouve beaucoup de choses à condamner. En revanche, celui qui va dans les pays lointains pour trouver des images nouvelles, pour admirer des impressions belles et originales, pour faire connaissance avec les coutumes et les mœurs différentes, va trouver autour de la Méditerranée un nouveau monde qui le gratifie sans cesse de quelque chose de beau et d'intéressant. Il sera ému des images admirables que ces pays offrent et il va se souvenir volontiers des habitants accueillants¹¹⁹⁷. »

Hopp constate donc que le voyageur doit profiter de toutes les occasions pour s'instruire et il est content du résultat de son parcours. En même temps, il ne tire pas de véritable conclusion.

Szabó est le seul dont la conclusion porte un jugement des valeurs. Il énonce clairement la supériorité de la civilisation européenne qu'il justifie par les succès de l'exploitation de l'alpha :

« Et voici ce que la civilisation européenne avait fait. Il y a deux ans, rien n'était là, des antilopes broutaient, les Arabes nomades flânaient sur les plateaux. Maintenant les locomotives font le travail porteur des chameaux, des mulets et des ânes. Le résultat atteint n'est nullement définitif : tout au contraire, il est prêt d'un développement extraordinaire.

¹¹⁹⁶ « 3000 kilométer vasút és a legkitűnőbb országútak, melyek az országot minden irányban átszelik, állanak a kivándorlók rendelkezésére, nagyban elősegítvén a telepítést. Márczius 13-án a Columbia elitgőzösön elhagytam Algir nagy kikötőjét. » Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 19. (Nous traduisons)

¹¹⁹⁷ « Aki előítéletekkel terhelve megy útra, az ezen országokban talán sok korholni valót talál, — de aki messze országokban azért megy, hogy új képeket lásson, hogy új és szép benyomásokban gyönyörködjék, hogy más szokásokat és erkölcsöket ismerjen meg : az, a Földközi-tenger körül új világot fog találni, mely lépten-nyomon valami széppel és érdekessel kedveskedik és elragadtatva lesz a gyönyörű képek által, melyeket ezen országok nyújtanak és szívesen fog visszaemlékezni vendégszerető lakosaira. » Ferencz HOPP, *Téli...*, *op.cit.*, p. 25. (Nous traduisons) ; Ferencz HOPP, *Utazás...*, *op.cit.*,

Cette plante sauvage du désert sert aussi à la fabrication d'un des matériels les plus importants de la civilisation supérieure¹¹⁹⁸. »

À la fin de son article, il témoigne d'avoir compris le principal objectif du voyage :

« Les Français d'Alger se plaignaient que leur mère-patrie les connaissait très peu et ceci fut la principale cause pour laquelle ils ont invité les scientifiques chez eux. Ils ont supposé que parmi les milliers d'hommes qui y furent présents, certains allaient raconter leurs impressions chez eux, notamment qu'il vaut la peine de visiter l'Algérie [...]»¹¹⁹⁹. »

La fin du récit de Justh peut être interprétée à la fois comme l'achèvement d'un récit non-terminé, mais aussi comme la reconnaissance de la grandeur de la nature et de l'impuissance de l'homme. Elle peut être également comprise comme une sorte d'affrontement à son propre destin. Il expose un paysage inanimé, couvert d'un nuage de sable. L'infinité du Sahara symbolise le désespoir et la fin de la vie. Le sable omniprésent lui rappelle la décadence. Les contours deviennent flous, le Sahara terrifiant. Comme le texte entier, la conclusion de Justh est aussi irrégulière, et met l'accent sur l'état d'âme du voyageur au lieu des choses vues.

Dans l'ensemble, les récits de voyage ne portent pas de véritables conclusions. Si les voyageurs ajoutent quelques phrases pour terminer leurs textes, c'est pour satisfaire les exigences de forme. Les peu de descriptions qui contiennent une réflexion finale focalisent avant tout sur les opportunités qui résident dans la colonisation ou exaltent les effets bénéfiques des voyages en général. L'image de l'Afrique du Nord est dans l'ensemble positive. La présence européenne garantit la prospérité. Les voyageurs acceptent que le territoire soit une acquisition de la France.

La brièveté des conclusions reflète une tendance bien perceptible des récits. Les voyageurs voulant décrire un monde qui échappe à l'itinéraire habituel des touristes ne

¹¹⁹⁸ « Íme mit tett az európai civilizáció. Két év előtt még semmi sem volt ott, a fensíkon antilopok legeltek vagy a nomád arabok barangoltak, most már lokomotív végzi a tevé, öszvér vagy számár szállító munkáját. Az eddig elért eredmény távolról sem a befejezés, ellenkezőleg még igen nagy fejlődésre képes, s a mire az afrikai sivatag ezen vad növényét fordítják, éppen a magas civilizáció egyik leglényegesebb anyagának gyártására szolgál. » József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 236. (Nous traduisons)

¹¹⁹⁹ « Az algéri francziák panaszkodnak, hogy az anyaország őket oly kevésbé ismeri és az volt a fő indító ok, hogy a természettudósokat oda meghívják. Feltették a megjelent vagy ezer emberről, hogy ki-kibeszéli otthon azon benyomást, hogy Algériát meglátogatni valóban érdemes [...]. » József SZABÓ, *Algirról...*, op.cit., p. 236. (Nous traduisons)

transmettent qu'une image sans véritable nouveauté. La répétition des éléments bien connus, la négligence des auteurs à présenter les choses vues en détails, l'itinéraire limité renforcent tous l'impression que les voyageurs remplissent les pages des organes de presse sans véritablement fournir aux lecteurs des informations inconnues. Les textes n'incitent pas à réfléchir sur la portée de la colonisation, ni sur la place de l'Autriche-Hongrie parmi les grandes puissances. Ils exaltent l'Afrique du Nord mais à cause de ses paysages et de ses possibilités économiques.

Une image décevante de l'Orient fabuleux

Parallèlement aux idées reçues sur un monde oriental fabuleux, nous trouvons dans les récits de voyage hongrois une image peu rassurante de l'Afrique du Nord. Contrairement au spectacle grandiose de la nature, les paysages citadins attristent et désillusionnent les voyageurs. Les Hongrois, sans contrainte de satisfaire les exigences de l'État, partagent des descriptions plus honnêtes avec les lecteurs. Ils partent sans aucune obligation de souligner les bienfaits de l'occupant français. Ainsi, la présence européenne peut apparaître comme néfaste. Tous les voyageurs ne sont pas cependant critiques, et certains vont jusqu'à exalter l'œuvre coloniale française.

Les voyageurs choisissent souvent des termes négatifs pour décrire le territoire et ses habitants. Les paysages sont fabuleux, mais les villes ne font pas rêver. Le quartier européen est à la fois un lieu de réconfort et de déception. Les auteurs constatent, comme Nendtvich et Erney, qu'« amener Paris »¹²⁰⁰ à Alger a bien réussi. D'autres, comme Tornainé, trouvent peu intéressante la reproduction de la capitale française en Afrique du Nord. Elle note que si la France est présente, il ne s'agit que d'une tentative mal réussie de copier le style européen car la qualité de la vie y est plus basse, et le luxe oriental ne ressemble pas à celui de Paris. Les voyageurs ajoutent également que l'Occident détruit l'Orient fabuleux. En même temps, la ville arabe est souvent décrite par des expressions négatives. Une image des rues étroites, sales, bruyantes et puantes, ainsi que la simplicité des bâtiments habités évoquent les conditions médiévales¹²⁰¹. Les voyageurs remarquent qu'ils se sentaient en danger et que le niveau de confort des établissements hôteliers et des services n'approchait pas celui de l'Europe occidentale. Ceux qui ont parcouru les grandes villes ont trouvé un monde peu développé, malgré toute tentative du pouvoir occidental. Ils n'y voient pas un territoire en voie de

¹²⁰⁰ Károly NENDTVICH, *Három hónap...második, op.cit.*, p 199.

¹²⁰¹ Michèle SALINAS, *Voyages...*, *op.cit.*, pp. 308-336.

développement mais un endroit qui, contrairement à l'image reçue, n'a pas encore été entièrement « civilisé ».

Les habitants confirment parfois aussi ce sentiment d'Orient peu attirant. Sans les connaître, les voyageurs les jugent simples, moins civilisés. La religion musulmane est également présentée défavorablement, comme trop restrictive qui n'est pas compatible avec les normes chrétiennes perçues comme supérieures. Le fanatisme religieux qui donne suite à l'hostilité entre musulmans et chrétiens caractérise souvent les Arabes dans les récits. Le fait que les hommes musulmans peuvent avoir plusieurs femmes est souligné, mais n'est pas jugé négativement. La culture arabe, largement influencée par les dogmes et les restrictions religieuses, est présentée comme étrange, bizarre et incompréhensible.

À l'identique de l'image véhiculée par les récits de voyage français, les hommes arabes sont présentés comme paresseux. Cela a une explication simple : les voyageurs n'ont pas la possibilité de voir des habitants qui travaillent car les endroits qu'ils visitent sont des lieux de repos (les marchés, les mosquées, les parcs) où les Européens ne travaillent pas non plus. D'autre part, les cochers, les guides, les marchands ne sont pas considérés comme des employés, mais comme des éléments nécessaires pour accomplir un service.

Les femmes ne sont ni secrètes, ni fascinantes. Elles sont peu présentes dans les récits et, à la seule exception des filles des Ouled-Naïls, elles n'évoquent aucun désir. Elles sont souvent décrites comme grosses, âgées et moches qui n'éveillent pas la sympathie des voyageurs. Cette image est surtout vraie pour les Juives qui sont souvent l'objet de regard racistes et méprisants. Les voyageurs hongrois décrivent souvent les femmes qui travaillent à l'intérieur de la cour de leur maison, dans la rue et sur les champs. Cette image les dégrade au niveau des simples « paysannes » et corrobore leur place soumise et peu enviable dans la hiérarchie sociale. Étant la propriété de son mari, sans volonté et sans droits, la femme autochtone est parfois dégradée au niveau d'un objet.

Les enfants sont nombreux, sales et peu intelligents ; ils jouent dans la rue ou mendient. Ils sont bruyants et énervent les voyageurs car ils trichent et les manipulent pour escroquer de l'argent.

La culture autochtone a donc perdu sa magie, l'Orient est démystifié, même banal et peu rassurant. Les voyageurs témoignent de ce qu'ils n'avaient pas confiance en leur guide, que tous les marchands voulaient les tromper, qu'ils sentaient nécessaire de garder leur pistolet sur

eux pour pouvoir se protéger. Les moyens de transport, à l'exception des lignes de paquebots offertes par les grandes compagnies maritimes, ne sont pas confortables.

La longueur des parties du texte décrivant l'Afrique du Nord est également révélatrice. Ceux qui ont participé à un tour méditerranéen y donnent remarquablement peu de place, contrairement aux pays européens comme l'Italie et l'Espagne. Le Maghreb est ainsi présenté comme peu important, un site banal, sans passé ni véritable héritage culturel, au moins comparé à l'Italie dont l'héritage classique est longuement décrit dans les textes.

Une attention détournée ?

Ce que le guide veut montrer et ce que les voyageurs remarquent ne correspondent pas toujours. Les monuments proposés à visiter sont les résultats d'un choix réfléchi qui a en général une signification symbolique. Les récits de voyage montrent cependant que les voyageurs ne perçoivent pas toujours ce que l'on veut leur montrer. La vision des voyageurs reste dans la plupart des cas bornée. Si les voyageurs aperçoivent qu'ils parcourent des endroits transformés pour convenir aux goûts des Européens, ils sont très rarement conscients qu'ils ne voient qu'une partie restreinte des pays de destination.

La visite des ruines et des édifices majestueux n'atteint pas son objectif dans les récits hongrois. Même s'ils émerveillent les touristes, ils n'incitent pas à réfléchir sur la grandeur de leur nation. S'ils évoquent l'empire romain, cela n'est ni pour justifier l'œuvre coloniale française, ni pour prononcer leurs avis concernant l'avenir. Les quartiers européens ne symbolisent pas la puissance de la France de transformer un pays entier mais une force qui détruit l'Orient fabuleux. L'infrastructure moderne facilite sans doute les voyages mais dépossède les voyageurs de la possibilité de se livrer à la nostalgie. Les exploitations agricoles modernes ne sont pas les gages d'une économie prospère mais de faibles imitations du modèle européen qui ne seraient jamais aptes à reproduire la même quantité et la même qualité des produits. Les Hongrois parlent peu de la colonisation, et mentionnent plutôt une présence européenne où les Français sont les plus nombreux mais ne sont pas surreprésentés. S'ils parcourent les endroits proposés, ils ne tirent pas les conclusions appropriées. Ils n'accomplissent pas leur « devoir de touriste » car ils n'attribuent pas de place à la glorification des colonisateurs. Le développement et l'eupéanisation sont certainement visibles, mais ils ne sont pas les résultats des efforts de l'occupant, ce qui serait impossible dans le cas d'un voyage touristique français.

Conclusion

Les récits de voyage parus dans la presse hongroise reflètent parfaitement les caractéristiques des récits des touristes français. La superficialité, la négligence apparente, voire le refus d'aller dans les détails surprend les lecteurs. Les voyageurs, plus ou moins connus pour le public ignorent de se présenter et expulsent quasi totalement la personnalité de leurs textes. Le partage des opinions manque sensiblement. Les itinéraires ne sont pas originaux, les voyageurs effectuent un « parcours méditerranéen » ou visitent une seule région, mais toujours rapidement, suivant les conseils du guide. Le temps des déplacements est largement supérieur au temps des visites. Le fait que les Hongrois se déplacent souvent en mer, faisant uniquement escale dans les grandes villes, au lieu de choisir un moyen de transport terrestre lève une frontière entre le pays et le voyageur. Même si la plupart des voyageurs avaient une expérience maritime avant le voyage en Afrique du Nord, les déplacements maritimes jouent un rôle important dans les textes. Le pont du paquebot devient un important lieu de la contemplation et de l'évocation des souvenirs du passé. Les Hongrois choisissent plus volontiers les moyens de transport traditionnels au lieu du chemin de fer qui ne leur ne permet pas d'observer profondément la nature.

La description des paysages urbains et désertiques remplit la plus importante partie des textes. Le désert a une place distinguée, puisque endroit curieux, il évoque des sentiments que les voyageurs n'éprouvent pas tous les jours. Contrairement à ce spectacle exceptionnel, le paysage urbain déçoit les voyageurs. Le nombre des rencontres avec les autochtones est minime dans les textes. Nos voyageurs font preuve d'une forte ignorance de la population locale qui se manifeste par une confusion des ethnies locales. Certains thèmes mineurs apparaissent également dans les textes. Les voyageurs parlent modestement des usages et des traditions dont la paresse semble le plus important. Le fait que les territoires étaient des colonies n'est pas clairement prononcé dans la plupart des textes. Les Hongrois parlent plutôt d'une forte présence des Européens, ainsi que de l'apparition parallèle de la modernité et de la misère causée par l'eupéanisation. Si les voyageurs vont à la recherche de l'exotisme et de l'Orient fabuleux, ils rentrent déçus, sans retrouver l'ambiance qu'ils cherchaient.

15. Un voyage atypique : Les souvenirs africains de l'archiduc Joseph-Auguste

Introduction

Le récit de voyage de l'archiduc Joseph-Auguste est une pièce particulière de notre corpus. Écrit et publié en 1913, c'est un texte relativement tardif, paru dans *Századok Legendái*, une revue de grand format richement illustrée par des images parfois en couleur. La feuille fut cependant chère, vu les autres organes de l'époque. Par conséquent, le nombre des lecteurs fut restreint. Malgré le fait que le texte est paru sous forme de feuilleton dans une revue « de luxe », il ne peut pas être classé parmi les articles sans équivoque. En raison de sa forme, de son étendue, de son style et de sa construction, il ressemble plutôt à un roman. L'ensemble des cinq articles remplit 86 pages divisées en chapitres, qui suivent fidèlement l'avancée du voyage. L'archiduc, doté d'une veine littéraire, a consciemment composé ses souvenirs. Le texte comporte certaines caractéristiques des récits de voyage des touristes mais en diffère en même temps. La cause en réside dans l'identité du voyageur, l'itinéraire parcouru, les conditions du voyage, et le vocabulaire riche, utilisé pour décrire les paysages, les habitants et les émotions. C'est pour cela que nous étudions l'œuvre dans un chapitre à part.

15.1. Les conditions du voyage

Les conditions du voyage de l'archiduc rendent le récit particulier. Premièrement à cause de son statut : voyageur illustre, il a reçu une attention privilégiée de ses hôtes. Ensuite, à cause de son itinéraire : tandis que les touristes choisissaient les territoires littoraux entre l'Algérie et la Tunisie, complétés d'une courte excursion dans le « désert », l'archiduc privilégiait le Sahara sur la frontière algéro-marocaine, dans une période bouleversée par le conflit autour de l'acquisition du Maroc. Pourtant, comme nous allons le voir, certaines parties du récit de voyage de l'archiduc ne dépassent pas véritablement l'image stéréotypée, habituelle et demandée par les lecteurs.

L'archiduc Joseph-Auguste a voyagé en compagnie de sa femme, l'archiduchesse Augusta de Bavière, accompagnée par sa dame d'honneur Anna Majthényi. Le comte

Szapáry¹²⁰² et le docteur Géza Jung¹²⁰³ participaient également au voyage. Ce dernier paraissait particulièrement utile car l'archiduchesse était malade pendant la quasi-totalité du voyage. Des gardiens, des domestiques, des porteurs et des guides se déplaçaient avec la compagnie. Leur présence ainsi que celle du docteur Jung prouvent que la compagnie fut composée de personnages importants.

Pour garder l'incognito, il a entrepris le voyage sous le nom de « comte Miklos ». L'archiduc ne mentionne pas la date exacte de son voyage, mais, les dossiers conservés aux Archives nationales d'outre-mer nous révèlent que le parcours a été effectué au mois d'avril¹²⁰⁴. La compagnie a visité Alger, Saïda, les alentours de Beni-Ounif et Djenan-ed-Dar. Ensuite, passant par la frontière marocaine, ils ont également parcouru l'entourage de Figuig, Béchar et Tafilalet. En rentrant, ils ont traversé Aïn Sefra et Tiout. L'itinéraire que la compagnie a parcouru est aussi spécial. D'une part parce qu'il échappe aux itinéraires touristiques. D'autre part, cette partie du Sahara passait pour un endroit dangereux à cause des conflits avec le Maroc au sujet de la présence européenne.

Membre de la famille impériale autrichienne, l'archiduc et sa compagnie ont été accueillis par des personnalités de haut rang. Ils ont été accompagnés tout au long du voyage par des gardiens (soldats, guides, officiers de haut rang) que l'archiduc nommait « escorte policière »¹²⁰⁵. Ils ont participé à des réceptions données par des officiers importants. Finalement, leurs hôtes ont tout fait pour satisfaire leurs exigences et leur garantir un certain niveau de confort. Craignant de risquer la vie de l'archiduc, l'administration locale ne lui a pas permis de sortir seul, sans accompagnement officiel. Ce service fut parfois exagéré : dans les oasis de Figuig, l'archiduc et sa femme étaient suivis par huit personnes responsables de leur sécurité¹²⁰⁶. La présence des « comités d'accueil » qui, composés d'officiers de haut rang,

¹²⁰² L'archiduc ne mentionnait jamais le nom complet du comte Szapary et les sources à notre disposition ne permettent pas de révéler l'identité exacte de personne. Dans la période étudiée, plusieurs comtes Szapáry vivaient et pouvaient être amis proches de l'archiduc. Une étude plus approfondie des ouvrages critiques sur la vie de l'archiduc pourrait nous servir des informations concernant le sujet ; pourtant, le dépouillement de la littérature relative à sa vie ne pouvait pas être un objectif de nos recherches effectuées dans le cadre de la présente thèse.

¹²⁰³ Chirurgien renommé de l'hôpital de Gyula, ville dans le sud-est de la Hongrie actuelle. Pour honorer son travail enthousiaste et son professionnalisme qui ont contribué au développement de la médecine, il fut nommé conseiller général de la santé publique en 1934. « Jung Géza dr. egészségügyi főtanácsos » (Le docteur Géza Jung conseiller général de la santé publique) [en ligne], in *Békés*, vol. LXVI, n°71, le 8 septembre 1934. Disponible sur : https://adt.arcanum.com/hu/view/Bekes_1934/?query=Jung+G%C3%A9za&pg=285&layout=s (Consulté le 05 décembre 2023).

¹²⁰⁴ ANOM GGA 4H 34

¹²⁰⁵ JÓZSEF ÁGOST, *Útiemlékeim Afrikából* (Mes souvenirs de voyage d'Afrique). Nagykanizsa : Zalaerdő Rt, 2002., p. 14.

¹²⁰⁶ *Ibid.*, p. 49.

attendaient la compagnie à certains endroits, illustre également l'importance de la compagnie¹²⁰⁷. Leur train fut également protégé par des soldats à l'occasion des haltes.

L'archiduc n'était pas toujours au courant de la présence des gardiens. Ce dont témoigne une scène où il a rencontré un soldat qui le suivait lors de sa promenade solitaire la nuit. Surpris, il lui a demandé son identité. C'est à ce moment qu'il a appris qu'il était sans cesse suivi de loin. Il a compris que ses hôtes croyaient sa vie en danger et qu'il ne pouvait pas quitter son hébergement seul, même dans les endroits les plus sûrs¹²⁰⁸.

Les moyens de se déplacer marquent également son statut de personnage illustre. À Alger, profitant des avantages du développement technique, la compagnie s'est déplacée en « automobile ». À la demande du consulat austro-hongrois, l'administration coloniale a mis à leur disposition un « train spécial », une rame privée, qui pouvait circuler librement sur l'ensemble du réseau algérien avec la seule restriction de ne pas déranger les trains réguliers. Ses horaires et son itinéraire ont été de cette façon ajustés aux exigences de l'illustre compagnie¹²⁰⁹. La rame se composait d'un wagon de première classe, d'un wagon-restaurant et d'un wagon avec terrasse. Son aperçu luxueux a partout suscité l'étonnement des habitants. L'archiduc lui-même raconte que les autochtones ont regardé les wagons avec étonnement¹²¹⁰. À l'exception du « train spécial », les moyens de transports pris étaient dans un état insatisfaisant. Dans le désert, ils ont reçu une voiture tirée par des mulets. Elle appartenait au général Levé¹²¹¹ et elle les a emmenés partout où ils voulaient aller¹²¹². L'archiduc décrit un voyage en chariot dont les roues voulaient sans cesse casser. Les chevaux qui l'ont tiré étaient maigres et malades : ils « avaient ensemble un œil sain et deux pieds pas entièrement dégradés¹²¹³ ».

Malgré les inconvénients, l'archiduc souligne les avantages d'un voyage à cheval dans le désert. D'après lui, non seulement le paysage est plus visible mais aussi les autochtones sont plus amicaux, car ils ne respectent que les hommes qui montent à cheval. Ceux qui arrivent chez eux de cette manière sont reçus avec le plus d'égards¹²¹⁴.

¹²⁰⁷ *Ibid.*, pp.26-27 et p. 38.

¹²⁰⁸ József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 34.

¹²⁰⁹ *Ibid.*, p. 17.

¹²¹⁰ *Ibid.*, p. 18.

¹²¹¹ *Ibid.*, p. 27.

¹²¹² József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 27.

¹²¹³ « [...] melyeknek együttesen egy ép szemük és két nem egészen tönkretett lábuk volt. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 18. (Nous traduisons)

¹²¹⁴ *Ibid.*, p. 56.

Comme ils ont parcouru une partie de l'Afrique du Nord sans infrastructure « à l'européenne », quand ils pouvaient, ils dormaient dans le « train spécial ». Si les wagons ont été aménagés comme des hôtels, ils étaient assez inconfortables : sans chauffage, la compagnie souffrait terriblement du froid. L'archiduc fait mention de l'Hôtel Splendide où la reine Élisabeth d'Autriche avait séjourné en hiver 1894-1895. À sa grande tristesse, il a retrouvé cet hôtel dans un état dégradé¹²¹⁵.

Les conditions météorologiques jouent un rôle essentiel dans le texte. Nous remarquons qu'arrivant dans un lieu, l'archiduc présente tout d'abord les conditions météorologiques. Comme si elles étaient les seuls éléments qui déterminent le monde africain. Pourtant, sa représentation échappe à l'ordinaire. L'Afrique de l'archiduc est avant tout froide. Il mentionne à plusieurs reprises le vent violent, la grêle et les nuages gris. La compagnie avait souvent froid : passant la nuit dans le wagon, l'archiduc a constaté que le thermomètre montrait 5°C¹²¹⁶. Plus tard, il a mesuré 1°C dans son wagon. Vu ces chiffres, il a remarqué que le désert trompait facilement le voyageur¹²¹⁷.

Il décrit comment ils étaient vêtus dans le désert. Ils portaient « une mince chemise de coton, un pantalon en cuir, des chaussures à lacet hautes et aux semelles épaisses, un manteau de lin, un casque tropical, et ce qui est le plus important : deux bons pistolets Frommer¹²¹⁸ chargés dans la ceinture¹²¹⁹ ». Il décrit également la composition d'un repas dans le désert : œufs durs, viande froide, dattes et bananes¹²²⁰. Cependant, les voyageurs retrouvaient même dans le désert des nourritures plus familières aux riches Européens. La compagnie était invitée chez le capitaine Bougnet (un des officiers qui les accompagnait). Ils ont reçu du thé, des gâteaux et du champagne « dont le voyageur n'osait même pas rêver dans le Sahara¹²²¹ ». Le repas le plus copieux fut préparé à l'occasion d'une réception donnée par une tribu marocaine dans le désert : mouton entier rôti, soupe, viandes salées et sucrées, quelques gâteaux et des fruits¹²²² ont été mis sur la table. Sur le chemin de retour, en s'approchant d'Alger, les repas

¹²¹⁵ *Ibid.*, p. 12.

¹²¹⁶ *Ibid.*, p. 18.

¹²¹⁷ *Ibid.*, p. 21.

¹²¹⁸ Un pistolet austro-hongrois créé par Rudolf Frommer.

¹²¹⁹ « [...] vékony gyapoting, bőrnadrág, vastagtalpú, magas tűzős cipő, vászonkabát, tropikus sisak és ami fő, az övben két megtöltött, jó Frommer-pisztoly » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 26.

¹²²⁰ *Ibid.*, p. 47. (Nous traduisons)

¹²²¹ « [...] melyről a Szaharán még csak álmodni sem szokott az utazó. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 49. (Nous traduisons)

¹²²² *Ibid.*, p. 62.

sont aussi devenus plus « européens ». La compagnie mangeait de la viande panée, des champignons, et des strudels aux pommes¹²²³.

L'archiduc a consacré une place importante aux conditions du voyage que les autres touristes. Les lecteurs pouvaient ainsi se faire une image fidèle des principales caractéristiques du voyage d'un personnage. Il parlait des repas, des moyens de transport, des conditions météorologiques et des itinéraires en soulignant toujours les facteurs qui le frappaient. Néanmoins, quelques détails comme les dates et les prix du voyage ne sont pas communiqués.

15.2. Les activités et les programmes

Certaines visites effectuées pendant le voyage ressemblent à celles des touristes, d'autres en diffèrent considérablement. L'origine des différences réside d'une part dans le statut distingué de l'archiduc, d'autre part dans le fait que l'archiduc avait déjà visité le territoire à plusieurs reprises avant le voyage décrit. Par conséquent, le pays ne lui était pas inconnu et ses souvenirs ont fortement influencé sa perception. Il est revenu dans un endroit cher à son cœur, mais en même temps, il a documenté son voyage avec l'intention de décrire un territoire peu familier aux lecteurs. Le récit de voyage est ainsi un mélange qui se compose d'une présentation des choses vues, de l'évocation des souvenirs d'antan et des descriptions pittoresques des sites traversés ou observés de loin.

La compagnie a d'abord visité « l'Algérie touristique », notamment Alger. Ils ont suivi l'itinéraire touristique et les conseils du guide. Ils ont ainsi parcouru le Mustapha supérieur, le Jardin d'essai, le quartier européen, le kasbah et le souk. La description de ces endroits est aussi schématique que chez les touristes moyens. L'archiduc mentionne des éléments habituels comme les arcades, les cafés et les magasins qui se trouvent sur les boulevards aménagés à l'européenne. Il compare la ville européenne à son homologue arabe et contemple les autochtones sur la place du marché. Le jardin d'essai lui donne l'occasion de décrire la végétation. À Alger et dans les villes du Sahara, il a fait des achats¹²²⁴. Comme tous les touristes, l'archiduc a relié la présentation du marché à la description des habitants et de l'ambiance saharienne. Il témoigne du désarroi habituel qui caractérise les marchés arabes et des marchands

¹²²³ *Ibid.*, p. 77.

¹²²⁴ *Ibid.*, p. 14.

qui tentent à convaincre les clients d'une façon souvent indiscreète d'acheter leurs produits¹²²⁵. La compagnie a visité les ateliers des marchands du Sahara où, étonnés par le prix bas, ils ont acheté des sacoches, des baluchons et des pantoufles¹²²⁶.

L'archiduc se rend compte des différences entre voyage touristique et voyage particulier et du caractère superficielle des parcours proposés aux touristes. Il montre un exemple évident où la rapidité des visites empêche le voyageur d'observer la ville en profondeur. Pour pointer la superficialité des visites, il décrit un voyage à la gare de Perregaux (Mohammadia) pour prendre le train vers les oasis :

« Quand je jette un regard en arrière, je vois que Bánfi et les deux femmes de chambre tournent dans une autre rue avec les bagages. Je crie au cocher : ils vont où ? [...]

– À la gare – répond-il avec indifférence.

– Et nous allons où alors ? – À la gare. Je voudrais seulement que vous voyez la ville.

– Bon, allons-y, mais ne nous attardons pas beaucoup car nous n'avons que dix minutes.

– Et nous avons parcouru la ville en cinq minutes¹²²⁷. »

La plus importante partie du voyage s'est déroulée sur la frontière marocaine. La compagnie a passé la plupart de la durée du voyage dans des oasis du Sahara. L'archiduc lui-même était conscient de l'itinéraire extraordinaire qu'il pouvait parcourir et remerciait ces guides de « rendre possible de voir les territoires marocains, intéressants mais difficilement approchables ou inaccessibles aux autres Européens¹²²⁸ ». Il n'a pas attribué d'importance aux petites communes qui se trouvaient dans le désert. Il appelle l'ensemble du territoire « Sahara », comme si les noms des endroits avaient perdu leur singularité. La description se concentre plus fortement sur la représentation du désert à la frontière de deux mondes : l'un colonisé, l'autre en principe libre mais sous influence européenne.

¹²²⁵ *Ibid.*, p. 16.

¹²²⁶ *Ibid.*, p. 41.

¹²²⁷ « Visszatekintve látom, hogy Bánfi és a két komorna a podgyással más utcába fordul be. Rákiáltak kocsisunkra, hogy merre mennek? [...]

– Hova megy a podgyásznak? – kérdem.

– Az állomásra – felel ő egykedvűen.

– Hát akkor mi hova jutunk?

– Az állomásra, csak akarom, hogy lássák a várost.

– Vagy úgy! Hát csak menjünk, de ne késsünk sokat, csak 10 percünk van.

– És mi 5 perc alatt bejárjuk a várost! » József főherceg, *Útiemlékeim...*, *op.cit.*, p. 18.

¹²²⁸ « ...lehetővé tették, hogy Marokkó, ma más európaiak által csak igen nehezen vagy egyáltalán nem megközelíthető, oly érdekes részét láthassuk. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, *op.cit.*, p. 81. (Nous traduisons)

Comme l'archiduc participait régulièrement aux réceptions et était invité dans la maison des personnalités de haut rang, il avait la possibilité d'observer l'intérieur de leurs d'habitats. Pourtant, même s'il était un personnage illustre, il ne pouvait pas tout voir. Ses descriptions faites sur les maisons des officiers ne sont pas détaillées. Il mentionne les habitants et leurs activités mais ces images sont aussi banalisées que dans le cas des récits de voyage des touristes moyens. De plus, elles se limitent souvent à la présentation du jardin ou, plus rarement, de la cuisine¹²²⁹ :

« Nous visitons leur caserne sans étage, leur chambre froide ainsi que les appartements des sous-officiers. Ici, les femmes sont partout présentes avec leurs enfants à la peau ébène, tout petits. Nous entrons dans les cuisines où les femmes préparent le repas. Des bébés sont portés au dos, emballés dans une écharpe. Elles ne les enlèvent jamais, même quand elles font la cuisine¹²³⁰. »

Nous constatons d'une part que l'archiduc n'attribue pas d'importance à l'intérieur des maisons. Il se concentre avant tout sur les activités des habitants. D'autre part, on voit que les femmes sont plus fortement présentes que les hommes qui ont invité les voyageurs chez eux. La compagnie est invitée deux fois chez les autochtones. Dans une maison, les femmes portaient une médaille militaire reçue pour leur participation aux combats : elles ont emmené de la poudre et de la nourriture aux hommes¹²³¹. Dans une autre cour, elles cuisinent sans voile ce qui a provoqué la désapprobation des hommes plus conservateurs¹²³². Dans le récit de voyage, la distribution des rôles est toujours la même : les femmes cuisinent, les hommes bavardent, mangent et fument. Comme l'archiduc ne cite que peu de dialogues et ne décrit pas la personnalité des habitants, ces personnes sont présentées comme des objets d'aménagement, qui appartiennent à la maison.

En ce qui concerne les activités de l'archiduc, comparées aux touristes, elles présentent des différences essentielles. Tout d'abord, il n'a pas accumulé des visites, mais profitait des moments, des paysages et des rencontres. Il relate à plusieurs reprises d'avoir quitté sa

¹²²⁹ *Ibid.*, p. 28 et 50.

¹²³⁰ « Földszintes kaszárnyájukat, hűvös helyiségükkel, szintűgy az altishti lakásokat megnézzük, hol a feleség, apró, ébenfászinű gyerkőcökkel, mindenütt jelen van. Bemegyünk a konyhákba, hol az asszonyok főznek. Majd mindegyiknek a hátán, kendőbe kötve, lóg egy gyerek ; még főzéskor sem teszik le. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, *op.cit.*, p. 50. (Nous traduisons)

¹²³¹ *Ibid.*

¹²³² *Ibid.*, p. 15.

compagnie pour contempler la nature et pour passer le temps seul. À l'exception d'Alger, il a évité les grandes villes, tandis que les petites villes et les villages d'oasis l'ont fasciné. Pour lui, le déplacement était le véritable sens du voyage. Il cherchait à éviter les programmes conçus pour les touristes. Pourtant, il ne pouvait pas y échapper entièrement. Ses activités se composent ainsi de moments de solitude et de visites habituelles. Son style littéraire donne cependant une nouvelle interprétation même aux lieux maintes fois décrites.

15.3. Les paysages

L'Algérie de l'archiduc est avant tout pittoresque, mais c'est aussi un territoire qui se transforme sans cesse. Comme il a visité le pays à plusieurs reprises, il avait la possibilité de comparer les différents changements survenus au cours des quinze dernières années. La modernisation provoque simultanément la fascination et la déception chez l'auteur. Il remarque qu'« il y a quinze ans que je n'ai pas vu Alger et même aujourd'hui, comme à l'époque, son image européenne me laisse insensible¹²³³. » Pourtant, il se corrige aussitôt : « Mais non. Sa végétation est splendide, ses jardins parfumés et, en haut, la belle Notre Dame d'Afrique [...], m'impressionnent quand même¹²³⁴. » Ces valeurs contradictoires rivalisent tout au long du récit.

L'Alger où il se trouve ne ressemble plus à celle qu'il avait vue quinze ans plutôt. Il ne retrouve plus la ville arabe fabuleuse, mais une ville portuaire froide¹²³⁵. L'admiration pour le continent qu'il exprime au tout début du récit est rapidement remplacée par une image décevante où règnent la saleté, les odeurs désagréables et le chaos. Les rues sont trop étroites, raides et sombres. Pourtant, l'image de la ville n'est pas unanimement désolée :

« Il y a une vie indescriptiblement joyeuse, une agitation et une bousculade dans les rues qui mesurent à peine trois mètres de largeur [...]. La vie joyeuse, la misère émouvante, et l'image

¹²³³ « Tizenöt éve, hogy nem láttam Algier és ma is, mint akkor, hidegen hagy európaias képe. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 10. (Nous traduisons)

¹²³⁴ « De mégsem. Remek növényzete, illatozó kertjei s fönt a szép *Notre-Dame d'Afrique*, [...], mégis csak megkapnak. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p.10. (Nous traduisons)

¹²³⁵ *Ibid.*

la plus terrible des maladies se succèdent rapidement¹²³⁶. [...] [L]es balcons fermés s'appuyant sur des piquets en chêne se touchent au-dessus de nous et rendent la rue sombre. Ici, l'air devient accablé et se remplit d'une puanteur horrible. Nous devons marcher avec précaution pour ne pas mettre le pied dans une flaque sale¹²³⁷. »

Évidemment, la description du désert est prépondérante dans le récit de voyage. Il est à la fois le lieu des rêves et des angoisses. Les premières impressions sont déjà surprenantes. Arrivé au Sahara, l'auteur constate qu'il est plein de fleurs¹²³⁸. Le désert est ainsi coloré : il est blanc, jaune, rouge, bleu, violet, orange, et parfois même vert. Les roches sont noires, jaunes, blanches et rousses¹²³⁹. En même temps, tout est mort autour des fleurs. Le désert est le lieu où l'homme est seul avec Dieu et ses propres pensées.

L'archiduc présente le Sahara comme une personne qui est proche de lui. Il est un bon vieil ami. Il est fidèle, pacifique et majestueux, mais en même temps affreux.¹²⁴⁰ Il est un espace énorme où l'homme se sent tout petit et ne se lasse pas du spectacle offert par la nature merveilleuse. Son image, comme celle des villes et des autres paysages, est à la fois inquiétante et fascinante :

« Un silence mortel et glacial. L'orage ne hurle pas, la brise ne fait aucun soupir, la forêt ne siffle pas, le ruisseau ne gazouille pas. Il n'y a ni de chanson d'oiseau, ni de bruissements effrayants des palmiers. Tout est immobile, muet, il n'y a rien. Comme si on était dans un cimetière abandonné¹²⁴¹. »

Le désert rend les voyageurs déçus. Ils rencontrent un monde où l'Européen n'est pas le bienvenu et où le vide absolu règne. Le ciel est « gris mortel¹²⁴² », il fait froid, les arbres font

¹²³⁶ « Leírhatatlanul víg élet, sürgés-forgás, tolongás van az alig három méter széles utcácskákban [...]. Víg élet s megrázó nyomor, a betegségek legirtózatossabb képe váltakozik gyors egymásutánban. [...] [A] tölgyfacövekekre támaszkodó zárt erkélyek felettünk összeérnek és sötétíté teszik az utcát, itt már tikkadtá válik és förtelmes büzzel telik meg a levegő. Vigyázva kell lépdelnünk, nehogy valami piszkos pocsétába lépjünk. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 14. (Nous traduisons)

¹²³⁷ *Ibid.*, p. 14.

¹²³⁸ *Ibid.*, p. 23.

¹²³⁹ *Ibid.*, pp. 23-24.

¹²⁴⁰ *Ibid.*, p. 26.

¹²⁴¹ « Halálos, dermesztő csend, nem üvölt a vihar, nem sóhajt a szellő, nem suhog az erdő, nem csörgedez a csermely, nincs madárdal, sem a pálmák borzongató zizegése. Teljes a mozdulatlanság, teljes a némaság, semmi. Mintha egy elhagyott temetőben volnánk » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 20. (Nous traduisons)

¹²⁴² *Ibid.*, p. 32.

sans cesse un bruit désagréable. Les intempéries ont rendu impossible la réalisation de leurs plans et les ont découragés. Le désert de l'archiduc fait peur et menace sans cesse de mort. Mais en même temps, ce silence équilibre les bruits de la grande ville, et permet à l'esprit de se calmer. Cette image complexe et peinte par un vocabulaire extrêmement riche et expressif ne ressemble pas à celle des touristes. Cela a une cause simple : ces derniers n'ont vu que « la porte du désert » et une ville vitrine aménagée aux faveurs des riches Européens, tandis que l'archiduc a visité une autre partie de Sahara, la véritable mer de sable.

Les longs passages consacrés à la description de la nature sont présents dans le récit, mais l'archiduc y consacre une place moins importante que les autres touristes. En revanche, ses images sont plus détaillées, plus vives et remplies de plus d'émotions. Elles sont aussi novatrices car il présente une partie du Maghreb inconnue pour les lecteurs hongrois. Même s'il suit l'itinéraire touristique, il ne présente pas les paysages désormais décrits par un grand nombre de touristes et de voyageurs.

15.4. Les habitants

La compagnie rencontrait les autochtones dans deux contextes différents. D'abord, comme tous les touristes, ils observaient le monde des colonies dans les espaces publics, comme le souk, le kasbah et les environs des monuments. Volontairement ou involontairement, ils entraient en contact avec les guides et avec les personnes qui leur offraient différents services. Deuxièmement, ils rencontraient des officiers de haut-rang, dans la plupart des cas des Français, ou des autochtones bien placés dans la hiérarchie locale, qui sympathisaient avec la présence française. Pendant les réceptions (semi-)officielles, les voyageurs entraient en contact avec les femmes et le personnel qui servaient les officiers. Les rencontres qui aboutissent à une discussion sont précieuses car elles concernent les sujets relatifs aux mœurs, aux habitudes et à la vision du monde des autochtones. Néanmoins, ces rencontres ont un grand désavantage : la compagnie ne rencontre que les habitants les plus riches et les plus distingués. La composition sociale de ces personnes est donc assez unanime. Les voyageurs n'ont pas de possibilité d'entre en contact avec les différentes couches de la société locale et interroger les pauvres ou les gens moyens.

L'image des Arabes présente des traits contradictoires. D'une part, elle correspond à celle du bon sauvage, mais dans une « version » modernisée. Les Arabes paraissent « jolis »

mais moins intelligents et moins civilisés que les Européens. Indépendamment de leur âge, ils ressemblent à des enfants innocents qui doivent encore beaucoup apprendre. Pourtant, L'archiduc remarque que la différence entre les deux civilisations a diminuée depuis le début de la présence française. Parallèlement à l'image des Arabes en voie de développement, l'auteur partage une autre sur les habitants du Sahara algérien. Ceux-ci ne sont que rarement beaux, intelligents et fiers. Ils sont avant tout pauvres, moches et sales. Leur sort est désespéré. Parmi les premières images que l'archiduc partage avec les lecteurs, il mentionne qu'un « Arabe déchiré et maigre les a suivis en courant¹²⁴³ ». Il a rencontré ailleurs un Arabe « vêtu d'un costume bleu mais usé¹²⁴⁴ ». Les malades et les handicapés sont aussi nombreux :

« Un garçon, qui a peut-être cinq ans, amène vers nous, en courant, un vieillard aveugle [...] qui tend sa main libre vers nous en suppliant. Aussitôt qu'il est parti, un vieil infirme rampe vers nous en craquetant, [...], ses deux pieds sont décharnés¹²⁴⁵. »

L'archiduc aggrave encore cette image en décrivant les blessures purulentes. Les images choquantes se succèdent. Dans l'ensemble, l'allure des autochtones est désagréable. Pourtant, ces personnes misérables sont joyeuses et pleines de désir de vivre. Ce qui rend, selon l'auteur, leur mort lente et douloureuse¹²⁴⁶.

Indépendamment du lieu et du contexte des rencontres, certaines caractéristiques de l'image des autochtones sont partout les mêmes. L'archiduc présente les habitants d'un petit village, *El Maiz Tahtani*, dans l'oasis saharienne. Comme les citadins, les habitants des oasis sont avant tout pauvres et bruyants :

« Larme, agitation, et vie joyeuse règnent dans les ruelles sombres et sur les places baignées par la lumière du soleil brillant. Les Berbères, les Arabes et les Noirs courent de-ci de-là,

¹²⁴³ « rongyos, sovány arab szaladt utánunk » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 13. (Nous traduisons)

¹²⁴⁴ « ócska kék ruhába öltözött » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 10. (Nous traduisons)

¹²⁴⁵ « Szaladva vezet felénk egy kis – talán öt éves fiúcska egy vak aggastyánt [...], rivázkodva nyújtja felénk szabad kezét. Alig, hogy elment, kelepelve kúszik egy öreg nyomorék felénk, [...] két lába elaszott. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 16. (Nous traduisons)

¹²⁴⁶ *Ibid.*

comme les fournis. Des aveugles et des infirmes mendient. Des enfants se poussent pour nous forcer un service plus pénible qu'utile et pour demander ensuite leur récompense¹²⁴⁷. »

Dans le récit de voyage de l'archiduc, nous retrouvons la même image de l'Arabe fainéant que dans les descriptions des touristes. Il s'occupe volontiers des différentes manières auxquelles les autochtones font recours pour gagner leur vie. Il présente le travail dans les ateliers des artisans, les vendeurs aux souks et les « professions » plus difficilement compréhensibles. Il souligne qu'ils demandent de l'argent même pour les services les plus inutiles. Deux scènes illustrent que les Arabes luttent pour tenir la bride du cheval de l'archiduc et tendent ensuite la main pour le « bakchich mérité »¹²⁴⁸.

Il a également un avis défavorable vis-à-vis des Juifs, qu'il observe dans leur quartier isolé :

« Cela garde son caractère juif le plus typique. Visage long, nez long et tombant (ou court et pointu, mais de toute façon un nez tout à fait juif), yeux de poisson, [...] cheveux (roux, bruns, noirs, blondes) avec papillote, peau pale, corps maigre et grand dans la plupart des cas. [...] Les femmes ne cachent pas leur visage et sont en général grosses¹²⁴⁹. »

Il ajoute qu'il s'agit d'un peuple laborieux et très économe, dont les membres ne sont pas pourtant fiables et aiment tromper les clients¹²⁵⁰. À ce propos, l'archiduc raconte comment les tricheurs ont vendu des faux objets à sa femme qui, contrairement aux affirmations du vendeur, ne contenaient ni d'argent, ni de cuivre¹²⁵¹.

S'il rencontre avant tout des personnages de haut rang, il a également l'occasion d'observer la vie des tribus. Il mentionne les *Harratins*¹²⁵², « les descendants des anciens

¹²⁴⁷ « Lárma, sürgés-forgás, vig élet uralkodik a sötét utcákon és a vakító napfényben úszó tereken. Berberek, arabok, feketék futkosnak, mint a hangyák ; vakok s nyomorékok koldulnak ; gyerekek tolatkodnak, hogy valami inkább terhes, mint hasznos szolgálatot erőszakoljanak lehető legügyletlenebbül ránk és azután jutalmat követeljenek. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 40. (Nous traduisons)

¹²⁴⁸ *Ibid.*, pp. 40 et 43.

¹²⁴⁹ « Ez megtartja legtipikusabb zsidó jellegét. Hosszúkás arc, hosszú, hajlott orr [...], halszem, lefelé húzott szájsarok [...], többnyire vézna, magas termet. Az asszonyok nem fedik el arcukat, többnyire kövérek. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 42. (Nous traduisons)

¹²⁵⁰ *Ibid.*, p. 42.

¹²⁵¹ *Ibid.*, pp. 47-49.

¹²⁵² Ethnie maghrébine qui habite avant tout dans le Sahara occidental. Ils ont de peau noire mais ils parlent la langue berbère. Voir : « Harâtîni » [en ligne], Encyclopédie Berbère. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1704> (Consulté le 22.07.2023).

berbères et des esclaves noirs¹²⁵³ », qui habitent dans des huttes en argile. Cette ethnie n'est pas présentée par les autres voyageurs. Pour expliquer leurs conditions de vie, il reprend la comparaison habituelle qui rapproche les nomades vivant sous les tentes des Tziganes hongrois : « Nous sommes à *Beni Mered*, au pied de l'Atlas tellien. Comme nous avons cinq minutes, je descends à la gare où une femme enveloppée dans un foulard bigarré court vers moi. Elle pourrait être une de nos Tziganes¹²⁵⁴. » Les filles des Ouled-Naïls ne peuvent pas manquer du récit. Pourtant, elles ne sont que mentionnées. L'archiduc néglige de les présenter aux lecteurs.

Les soldats sénégalais et leur famille apparaissent également dans le texte. Il s'agit d'un groupe joyeux qui jouent au foot, luttent ou chantent dans leur temps libre. La description que l'archiduc fait sur cette ethnie rarement présentée ne diffère pas de celle des autochtones, peinte par les touristes qui se limite à la description de leur caractère physique :

« Ce sont des grands hommes, noirs comme du charbon. Leurs cheveux sont bouclés, ils n'ont ni barbe, ni moustache [...]. Leur bouche est, dans la plupart des cas, grande, leurs lèvres sont charnues et épaisses, leurs yeux sont petits, assez intelligents et rusés, mais ils reflètent en même temps la bonté et la fidélité¹²⁵⁵. »

Ces exemples illustrent bien que l'image présentée par l'archiduc n'est pas plus détaillée que celle des touristes et qu'il reprend les stéréotypes attendus par les lecteurs de l'époque. La plus grande différence entre la description de l'archiduc et celle des touristes est que l'archiduc est entré véritablement en contact avec les autochtones décrits. D'autre part, il a observé avant tout les habitants qui vivaient dans les endroits moins touchés par la civilisation européenne et qui voyaient moins souvent les colonisateurs. Nous trouvons donc un autre type de rencontres dans le récit de voyage, tandis que la description des autochtones est aussi superficielle et stéréotypée que dans les textes des touristes.

¹²⁵³ « [...] régi berberek és szerezsen rabszolgák utódai » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 30. (Nous traduisons)

¹²⁵⁴ « Az állomáson, minthogy öt percünk van, kiszállok és elibém szalad egy tarka kendőbe burkolt nő, akár a mi cigányaink közül lehetne. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 17. (Nous traduisons)

¹²⁵⁵ « Hatalmas, nagy, koromfekete emberek, hajuk göndör, szakálluk, bajszuk nincs [...] ; szájuk többnyire nagy, ajkuk húsos, vastag, szemük kicsiny, igen okos, ravasz kifejezésű, de egyszersmind sok jóság, hűség tükröződik bennük. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 50. (Nous traduisons)

Les rencontres

Les rencontres, qui signifiaient dans la plupart des cas des déjeuners et des thés, aboutissent majoritairement à une discussion dans une ambiance amicale et souvent informelle. Cela était impossible dans le cas des voyages touristiques. L'archiduc parlait en français avec la plupart des personnes, ce qui facilitait de trouver des interlocuteurs. Pourtant, dans quelques rares cas quand ils discutaient avec les autochtones, la compagnie avait besoin d'un interprète.

À Alger, l'archiduc retrouve son ancien ami, un vendeur qui lui avait donné refuge au moment des émeutes en 1898¹²⁵⁶. Pourtant il ne présente pas cet homme, mais l'un de ses amis. La description est typique : « Mohammed ben Belaïde est un homme énorme et svelte. Il a à peine trente ans, et il nous a fait, à tous les points, l'impression d'un homme assez cultivé¹²⁵⁷. » La discussion qui prend forme entre eux est révélatrice mais peu détaillée. L'archiduc, sans citer le dialogue, indique les principaux sujets de discussion. Mohammed ben Belaïde les a interrogés sur leur origine et sur leurs plans de voyage. L'Arabe a donné quelques instructions pour se préparer au voyage saharien et a proposé de contacter le marabout « Sidi Brahim » qui les protégerait dans le désert. Ils ont parlé ensuite de la grandeur et de la toute-puissance du désert¹²⁵⁸. La discussion pointe aussi quelques caractéristiques de la pensée des Arabes. Nous apprenons sur Mohammed ben Belaïde qu'il est fasciné par le désert car c'est le seul endroit où il comprend sa petitesse vis-à-vis de la grandeur de la nature. Il parle d'une façon comme si l'homme n'exerçait aucune influence sur le déroulement de sa propre vie et il considère tous les événements comme la réalisation de la volonté d'Allah sans y chercher autre cause.

À l'occasion d'un repas dans le désert, la compagnie a discuté avec le général qui les accompagnait. Les sujets concernés étaient variés : la vie dans le Sahara, les groupes militaires, les coutumes et les mœurs des autochtones. Si l'archiduc écrit que la discussion était riche en

¹²⁵⁶ Comme conséquence des décrets Crémieux, acceptés en 1870, et le fameux « J'accuse » d'Émile Zola, s'inscrivant dans le mouvement antijuif, des troubles ont éclaté à Alger et dans d'autres villes algériennes. L'année 1898 fut l'une des apogées des remous antisémites. Dans les années précédentes, des mouvements, des violences, des pogroms se sont succédés dans les grandes villes où vivaient la majorité des Juifs. Dans la deuxième moitié du mois de janvier 1898, les manifestations, qui se tournaient en une émeute, se sont déclenchées lorsque la nouvelle de l'assassinat du président de l'association des étudiants de Paris est arrivée. Les manifestants ont brisé les fenêtres des magasins des Juifs et ont vandalisé plusieurs bâtiments. L'archiduc était le témoin de ces événements. Plus en détails voir : Geneviève DERMENJIAN, *Antijudaïsme et antisémitisme en Algérie coloniale : 1830-1962* [en ligne], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2018. Disponible sur : <http://books.openedition.org/pup/46813> (Consulté le 04 novembre 2023). ; Pierre DARMON, *Un siècle..., op.cit.*, pp. 551-588.

¹²⁵⁷ « Mohammed ben Belaïde hatalmas, karcsú termetű, alig 30 éves ember s minden tekintetben igen művelt benyomást tett rám. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 14. (Nous traduisons)

¹²⁵⁸ *Ibid.*

informations et utile pour se débrouiller dans le désert, il ne partage pas son contenu avec les lecteurs. Dans le désert marocain, « il se développe une discussion très intéressante, pendant laquelle [l'archiduc] observe les excellentes qualités du général Levé¹²⁵⁹. » Pourtant, les sujets ne se dévoilent pas. Le lecteur ne peut pas ainsi connaître les caractéristiques « excellentes » du général ni les thèmes qui intéressaient l'archiduc.

Une rencontre faite à Beni-Ounif illustre aussi cette négligence de raconter les sujets de conversation :

« Après quelques minutes de silence, ma femme s'était mise à la discussion avec l'agha à l'aide de l'interprète. Moi, j'avais discuté avec le cheikh et avec les officiers. Bientôt, il s'est développé le plus vif échange des idées. Le docteur nous a photographiés¹²⁶⁰. »

Lors que l'auteur parle des discussions, l'accent est mis sur les circonstances, ainsi sur les lieux et sur les différences culturelles des interlocuteurs. Dans ce sens, l'archiduc développe comment le thé fut servi et consommé, au lieu de mentionner les sujets touchés pendant la soirée. Plus tard, il résume les événements d'une discussion pareille en deux phrases seulement :

« Nous étions assis à la véranda avec les officiers, « afin de stimuler notre appétit ». Le marabout s'est mis à côté de ma femme, et nous avons pu causer avec lui d'une façon très intéressante à l'aide d'un interprète. Il a produit l'impression d'un homme joyeux, cultivé, qui a de bon cœur¹²⁶¹. »

Nous remarquons qu'en général, mentionner une rencontre est plus importante que les sujets des discussions. Nous apprenons à partir de courtes énonciations que ces conversations n'étaient pas sans intérêt pour l'archiduc. Pourtant, l'auteur ne partage pas les contenus avec les lecteurs. Dans l'ensemble, nous pouvons dire que l'archiduc est régulièrement entré en

¹²⁵⁹ « Rendkívül érdekes beszélgetés fejlődik ki, melyben Levé tábornok kiváló, nagy kvalitását bámulom. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 66. (Nous traduisons)

¹²⁶⁰ « Néhány pernyi csend után nőm, tolmács útján, elkezdi beszélgetni az aghával ; én meg a cheikh-kel meg a tisztekkel. Csakhamar a legélénkebb eszmecsere fejlődik. A doktor meg lefényképez mindnyájunkat. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 28. (Nous traduisons)

¹²⁶¹ « A tisztekkel a szép verandán kávéztunk – „étvágygerjesztés céljából”. Nőm mellett ült a marabu, kivel tolmács révén igen érdekesen el tudtunk beszélgetni. Ő egyáltalán kedélyes, jó szívű, művelt ember benyomását tette rám. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 62. (Nous traduisons)

contact avec les habitants et s'est mis en discussion avec eux. Ils sont devenus sa principale source d'information. D'ailleurs, les discussions remplissaient une partie importante du programme. Tandis que les touristes refusaient de parler avec les autochtones, dans le récit de voyage de l'archiduc, les discussions jouent un grand rôle.

15.5. Thèmes divers

Si la description de l'archiduc diffère à certains points de celles des touristes, il en reprend tout de même quelques sujets typiques. Parmi ces thèmes, ce sont l'amour de la patrie et le mal du pays qui se manifestent le plus fortement dans le récit de l'archiduc. Il fait également mention des coutumes et des mœurs locales, du sort du Maroc et de ses anciens voyages.

À l'occasion de ses promenades dans le Sahara, il compare souvent le désert à la Grande Plaine hongroise. Il est émerveillé par l'horizon infini du Sahara, mais sa Grande Plaine et sa patrie bien aimée lui manquent. Il exprime au tout début de son voyage que la végétation dans les alentours d'Alger évoque le souvenir de son jardin à Tapolcsány¹²⁶² et de la Grande Plaine hongroise. Les stipes ont une forte valeur symbolique dans le texte qui évoquent des souvenirs plaisants de son passé. L'alpha, qui est abondant dans les régions visitées, ressemble aux stipas et le renvoie à son enfance : « Combien de fois mon cher père est-il rentré de ces promenades matinales avec un grand bouquet composé de tes brins¹²⁶³ ? ». Il pense également aux endroits importants de son enfance et aux promenades pendant lesquelles la famille a cueilli des stipas. Il note même dans son texte que la plante lui fait « voir une petite partie de sa patrie et revivre les rêves de son enfance¹²⁶⁴ ». Au Sahara, il éprouve un fort mal de pays. Lorsqu'il voit des hirondelles, il leur demande de voler jusqu'à la Hongrie et lui faire savoir qu'il pense souvent à sa « patrie chère et belle¹²⁶⁵ ». Dans une oasis couverte du blé, le mal du pays le prend encore une fois :

¹²⁶² Le village en tant que tel n'existe plus aujourd'hui. Il a été jumelé avec Sároskisfalu (Malá Vieska) et les deux furent rebaptisés à Družstevná pri Hornáde. Il se trouve proche de Košice (Kassa), une ville qui disposait d'une population magyare nombreuse.

¹²⁶³ « Édes jó atyám hányszor jött hajnali sétatjáról szálaidból szedett nagy csokorral haza ! » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 21. (Nous traduisons)

¹²⁶⁴ « [...] hazám egy kis részét látom, gyermekkorom álmait újra álmodom », József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 22. (Nous traduisons)

¹²⁶⁵ *Ibid.*, p. 28.

« Je ferme mes yeux et je crois que je suis debout dans notre belle Grande Plaine, au début du mois de juin, en rêvant et en réfléchissant sous les robiniers. Où est ma Grande Plaine bien aimée ? Que fait son peuple ? Si loin le destin m'a emporté ! [...] Il fait si bien d'entendre le roucoulement de la tourterelle et sentir le parfum du blé. Pour une petite minute, ils ont amené mon esprit chez moi¹²⁶⁶... »

La même scène se répète dans le désert infini près de la frontière marocaine¹²⁶⁷. Sans nouvelles de sa famille, il se pose des questions sur leur sort et exprime son désir de rentrer le plus tôt que possible. À la fin de son récit, il se pose la question : s'il devait choisir entre les deux paysages, lequel préférerait-il ? Il est incapable de le dire¹²⁶⁸. Pourtant, l'ensemble du récit fait certainement preuve d'un fort amour de sa patrie, et surtout des paysages hongrois.

L'archiduc consacre une place importante aux mœurs et aux coutumes locales. Dans la plupart des cas, les courts commentaires servent à exprimer sa surprise ou son mécontentement au vu des changements survenus à cause de l'eupéanisation. Il constate avec étonnement que certaines femmes ne portent plus le voile à la maison¹²⁶⁹. Il parle de la relation des Musulmans avec Allah qui guide leur vie quotidienne et les soutient dans les périodes difficiles¹²⁷⁰. La religion, les murmures de la prière caractérisent fortement l'ambiance locale et cela apparaît souvent dans le récit. L'archiduc se réfère plusieurs fois à sa propre chrétienté qu'il considère comme une valeur fondamentale, tandis que l'Islam est une curiosité, un système de valeurs et un guide sans lequel la vie de l'individu ne pourrait pas être complète.

Les souvenirs des voyages précédents émergent fréquemment dans le récit et le remplissent de fortes émotions. Il raconte qu'il avait été victime d'un naufrage près des côtes algériennes¹²⁷¹. Il évoque à deux reprises les souvenirs de l'émeute de 1898 sur un ton rempli de gratitude envers ceux qui lui ont donné refuge dans ces moments difficiles. Il mentionne la date exacte, qui était le 23 janvier, et il décrit plus en détails les événements. Il parle d'une foule qui a cassé et détruit ce qu'elle a croisé. Les hommes se battaient à l'aide de revolvers et de poignards, sans craindre de se tuer. Il se réfère également au froid glacial d'une nuit de l'hiver

¹²⁶⁶ « Lehunyom szememet s azt hiszem, hogy a szép Alföldünkön június elején egy akácfa alatt állok álmodozva, elmerengve. Hej, hol van szeretett Alföldem ! Mit csinál jó népe? De messze elvitt a sors ! [...] Milyen jól esik a gerle turbékolását hallani, a búza illatát érezni ! Egy percre hazavitte a lelkemet ! » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 30. (Nous traduisons)

¹²⁶⁷ *Ibid.*, p. 53.

¹²⁶⁸ *Ibid.*, p. 71.

¹²⁶⁹ *Ibid.*, p. 15.

¹²⁷⁰ *Ibid.*, p. 14.

¹²⁷¹ *Ibid.*, p. 12.

1898¹²⁷². Les événements qu'il avait vécus ont profondément influencé sa vision d'Alger car il se réfère plusieurs fois à la peur qu'il éprouvait à cette époque, et aux conflits toujours persistants à l'intérieur des deux sociétés vivant l'une à côté de l'autre¹²⁷³. Il se réjouit des retrouvailles avec le grand désert qu'il salue comme un vieil ami : « Je pourrai finalement te revoir demain ! J'attends avec impatience que ces heures passent. [...] Mon cœur bat plus vite [...]. Je n'apprends que maintenant combien je t'aime, vieux Sahara¹²⁷⁴. »

Il mentionne son voyage au Soudan à propos de son thermomètre qu'il a fait préparer après être rentré de ce pays. Il raconte comment son ancien thermomètre s'était cassé en raison de la grande chaleur soudanaise¹²⁷⁵. Ce passage indique aussi les types d'objets que les voyageurs ont emmenés pour un voyage effectué dans un pays lointain, avec un climat différent de leur pays d'origine.

L'œuvre bienfaisant des colonisateurs est visible dans la description de l'archiduc. Comme certains touristes, l'archiduc s'intéresse à la question de la gestion de l'eau qui est l'un des gages de la prospérité économique. Il mentionne un barrage en pierre installé par les Français qui servait à réserver de l'eau, ainsi facilitant l'arrosage. Les forêts plantées servaient également à conserver l'eau précieuse¹²⁷⁶. Il décrit en détails un système d'arrosage dans l'oasis où les canaux et les écluses contrôlaient l'alimentation en eau¹²⁷⁷. Tous les efforts présents dans le récit montrent les efforts des Français pour rendre le territoire fertile et augmenter le profit commercial.

Les différences entre l'Algérie coloniale et le Maroc constituent une question centrale dont l'archiduc s'occupe volontiers. Comme dans le cas des récits de voyage des touristes hongrois, nous constatons que l'archiduc considère le Maroc comme un territoire plus authentique et plus intact que les colonies. Il y observe plus profondément les mœurs et les coutumes, et en donne un rapport plus détaillé que dans le cas des visites effectuées chez les Algériens. Les parties qui s'occupent du Maroc se concentrent sur la description des autochtones. Il y relate des sujets comme le déroulement des réceptions offertes par les tribus nomades, les mœurs à l'intérieur de la famille, la relation entre les membres de la famille¹²⁷⁸ ou

¹²⁷² *Ibid.*, p. 32.

¹²⁷³ *Ibid.*, p. 13.

¹²⁷⁴ « Holnap végre újra láthatlak ! Alig várom már e pár óra leteltét! [...] Gyorsabban ver szívem [...]. Most tudom csak, hogy mennyire szeretlek téged, öreg Szahara. » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., pp. 18-20. (Nous traduisons)

¹²⁷⁵ *Ibid.*, p. 18.

¹²⁷⁶ *Ibid.*, p. 18.

¹²⁷⁷ *Ibid.*, p. 41.

¹²⁷⁸ *Ibid.*, p. 63.

les institutions locales comme les restes de l'esclavage¹²⁷⁹ et les effets de la présence européenne¹²⁸⁰.

15.6. L'archiduc et la politique

Joseph-Auguste étant largement impliqué dans la vie politique, nous pourrions supposer que le récit de voyage de l'archiduc fait référence à la crise marocaine qui s'est formée au moment de son voyage. Surtout parce qu'il a effectué son parcours à la frontière marocaine. En réalité, la question est passée sous silence, seulement peu d'indices rappellent les conflits permanents. Il mentionne l'atmosphère agitée mais n'entre pas dans les détails. Il parle des soldats stationnés à la frontière et des risques d'approcher les territoires agités. Allant dans le désert marocain, il note qu'il n'était pas recommandé d'y passer la nuit « à cause de la situation incertaine de la région¹²⁸¹ ». Au lieu de s'occuper de la portée du conflit sur la politique européenne, il a approché le sujet du côté humain. Il a vu des soldats de la *Légion étrangère*, stationnés près du lieu où la compagnie a fait halte pour la nuit. Il rêvait d'y trouver les soldats hongrois et discuter avec eux. À son grand regret, il ne pouvait pas les approcher. Il s'est posé la question si ces soldats souffraient du mal du pays et des conditions de vie dans le désert, mais ses réflexions restaient sans réponse¹²⁸². À l'exception de cette interrogation, il paraît que les événements du monde colonial ne le préoccupaient pas.

En revanche, il exprime ses inquiétudes concernant les événements dans les Balkans. Dans les derniers jours de son voyage, l'archiduc reçoit de nouvelles inquiétantes sur l'impossibilité de trouver un compromis¹²⁸³. À partir de ce moment, le ton du récit de voyage change. La question des Balkans est mise au centre, et l'auteur voit partout des signes inquiétants. Le paysage devient triste, les conditions météorologiques correspondent à l'état d'âme de l'auteur. Il a de graves remords car tandis que ses soldats combattent, il voyage seulement pour le plaisir, loin de chez eux. Incapable de rester plus longtemps en Afrique du Nord, il se décide à rentrer chez lui le plus tôt que possible.

¹²⁷⁹ *Ibid.*, p. 64.

¹²⁸⁰ *Ibid.*, p. 64-66.

¹²⁸¹ « [...] a vidék bizonytalan volta miatt » József főherceg, *Útiemlékeim...*, *op.cit.*, p. 54. (Nous traduisons)

¹²⁸² *Ibid.*, p. 55.

¹²⁸³ *Ibid.*, p. 70.

La conclusion de l'archiduc est aussi inquiétante et met l'accent sur les conflits européens et balkaniques. Il note brièvement que le voyage l'a émerveillé mais, comme il visitait régulièrement le continent, il n'était pas véritablement surpris par les impressions que les pays provoquent. Il exprime en même temps sa tristesse car il doute de revoir l'Afrique. Il fait abstraction de la portée du voyage et se concentre sur l'image sombre de l'avenir de l'Europe. Le paysage et le temps qu'il fait suggèrent tous un avenir difficile et conflictuel. La conclusion de l'archiduc est avant tout l'expression de ses sentiments et de son état-d 'âme, plein d'inquiétude, de mauvaises intuitions et d'incertitudes. Le sort de l'Afrique y est complètement négligé, l'accent tombe visiblement sur l'Europe et finalement sur l'individu.

15.7. L'écriture du récit de Joseph-Auguste

Le style du texte rend le récit de voyage différent de ceux des autres touristes. Il rejette le style plat des voyageurs-touristes qui se soucient de décrire leur parcours rapidement et d'une façon objective. Il préfère « décorer » son texte¹²⁸⁴. L'archiduc, doté d'une veine d'écrivain, prend le soin de préparer une représentation semi-littéraire de l'Afrique du Nord. Les objets qu'il présente sont « colorés » des adjectifs les plus divers qui précisent leur sens. Le vocabulaire qu'il utilise est particulièrement riche. Les impressions, les sentiments, les pensées, les couleurs, les parfums, les odeurs et tous les autres phénomènes qui ont un effet sur nos organes sont soulignés dans le texte. Les descriptions faites sur le paysage et les conditions météorologiques sont fortement expressives et reflètent souvent ses émotions.

En réalité, l'archiduc démolit partiellement l'image construite sur l'Afrique. La conscience collective du XIX^e siècle a étroitement associé l'Afrique à la chaleur, à l'ensoleillement et aux espèces végétales et animales exotiques. Contrairement à cette image, dans la description de l'archiduc, la fraîcheur, l'obscurité et le danger constant règnent. S'il fait preuve d'un optimisme certain au début de son récit, son ton change rapidement pour devenir inquiet et pessimiste. L'Afrique aimée et admirée est remplacée par un endroit marqué par l'incertitude.

¹²⁸⁴ Odile GANNIER, *La littérature...*, op.cit. pp. 118-119.

Certains éléments, comme les intempéries menaçantes et les nuages qui « baignent dans le sang » et nagent vers l'Europe¹²⁸⁵, les « nuages de deuil¹²⁸⁶ », « le ciel froid d'une couleur frileuse¹²⁸⁷ » portent des informations secondaires importantes. Le paysage est souvent sombre et triste¹²⁸⁸. L'archiduc lui-même annonce à la fin de son voyage ses inquiétudes concernant la situation dans les Balkans et le destin de l'Europe après un éventuel conflit majeur¹²⁸⁹. Les nuages sinistres et le coucher du soleil sanglant¹²⁹⁰ caractérisent ainsi parallèlement l'état d'âme du voyageur et les conflits européens à venir.

Le texte est richement illustré par des photographies. Il n'y a presque pas de page sans image. La taille des clichés est variée, allant des toutes petites aux images qui occupent une page entière. Les photographies sont relativement nettes, et elles montrent des scènes de vie diverses. La représentation des paysages et des monuments est prépondérante, mais les clichés faits sur les autochtones sont aussi nombreux. Cela augmente considérablement la valeur du récit de voyage car les touristes n'avaient pas en général l'occasion de photographier les habitants. Prendre des photographies est non seulement une manière d'illustrer le texte mais aussi une activité que le voyageur pratique souvent pendant le voyage et dont il parle volontiers. Il mentionne avant tout ses échecs. Il mentionne ainsi une tentative d'éterniser l'image d'un vieux Noir, qui l'a refusé¹²⁹¹. Les jeunes Juives se sont enfuies en criant pour échapper à la caméra¹²⁹². Il a voulu photographier des chameaux, mais l'odeur de leur bouche l'ont empêché de les approcher¹²⁹³. Malgré les tentatives mal réussies et les difficultés de convaincre les habitants de se faire photographier, les images prises sont assez claires et illustrent bien l'ambiance locale. La quantité des images montre aussi que la photographie est devenue un élément obligatoire des récits de voyage et un moyen important pour expliquer l'inconnu¹²⁹⁴.

Nous remarquons que l'archiduc utilise dans le récit étonnamment peu de comparaisons. En revanche, les explications et les périphrases sont plus nombreuses. Les photographies jouent également un rôle important : elles dispensent le voyageur d'expliquer longuement les choses vues. Comme les touristes en général, il n'indique pas les sources de ces connaissances. Il fait

¹²⁸⁵ « Vérben úszú felhők » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 83. (Nous traduisons)

¹²⁸⁶ « Gyászos felhők » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 12. (Nous traduisons)

¹²⁸⁷ « Fázós színű hideg ég » József főherceg, *Útiemlékeim...*, op.cit., p. 21. (Nous traduisons)

¹²⁸⁸ *Ibid.*, p. 12.

¹²⁸⁹ *Ibid.*, p. 86.

¹²⁹⁰ *Ibid.*, pp. 83 et 86.

¹²⁹¹ *Ibid.*, p. 15.

¹²⁹² *Ibid.*, p. 43.

¹²⁹³ *Ibid.*, p. 32.

¹²⁹⁴ Si l'archiduc n'est pas le seul parmi nos voyageurs à insérer des clichés dans son texte, la proportion entre images et y est sans doute la plus favorable aux illustrations.

une seule référence au Guide Joanne qu'il lisait dans le train parti d'Alger pour étudier la région¹²⁹⁵. Dans la plupart des cas, ses informateurs étaient des habitants avec qui il discutait beaucoup. D'autre part, il s'appuyait aux souvenirs de ses voyages précédents. La construction du récit diffère ainsi des autres textes parus dans la presse hongroise. Le texte de l'archiduc s'adapte aux changements apportés par le développement de la technique et aux nouvelles exigences du public.

Conclusion

Le récit de voyage de l'archiduc Joseph-Auguste constitue une catégorie à part et neuve, celle d'un « touriste-écrivain illustre ». La description des grandes villes et des endroits touristiques ressemble à la représentation des touristes. La présentation des habitants est aussi schématique que dans les récits de voyage des touristes. Les sujets traités conviennent également à cette catégorie. Comme dans chacun des récits de voyage touristique, les paysages et les conditions météorologiques reçoivent le rôle le plus important, tandis que les autochtones et leurs coutumes sont moins présents. Pourtant, lorsque l'archiduc délaisse l'itinéraire touristique, son style change considérablement. Ses souvenirs dépassent la superficialité des touristes, deviennent émotionnels et colorés d'images pittoresques. Il présente de nombreux endroits inaccessibles pour les touristes.

Les questions politiques sont reléguées au second plan. Néanmoins, l'archiduc mentionne deux conflits importants : la situation dans les Balkans et les tensions sur la frontière marocaine. Avec l'avancement du voyage, l'Afrique du Nord devient de plus en plus froide et menaçante. Nous n'y trouvons aucune place de l'Afrique chaleureuse à laquelle les lecteurs se sont habitués. L'ensemble du récit de voyage détruit partiellement l'image romantique et exotique de l'Afrique.

Les dualités sont partout présentes dans le texte. Les endroits et les objets vus sont décrits avec des adjectifs souvent contradictoires. Parfois, il est difficile de décider si le lieu ou l'objet décrit plaît ou ne plaît pas à l'auteur. Il utilise des adjectifs portant un sens négatif mais pour exprimer sa fascination et son étonnement. Les adjectifs utilisés attirent également

¹²⁹⁵ József főherceg, *Útiemlékeim...*, *op.cit.*, p. 17.

l'attention sur la grandeur de la nature comparée à la petitesse de l'homme. Cette incertitude des valeurs imprègne tout le récit.

Dans l'ensemble, le texte est riche en informations et illustré par des photographies précieuses. Il transmet une image inhabituelle, peinte d'un point de vue original grâce à l'identité du voyageur, à son style littéraire et à l'itinéraire parcouru. Pourtant, paru dans *Századok Legendái*, le récit de voyage ne pouvait atteindre qu'un public restreint. Cela diminue certes sa valeur, au sens où il contribuait moins à la transmission des connaissances que les textes parus dans la presse quotidienne ou régionale.

16. Les récits des voyageurs hongrois publiés sous forme de livre

Introduction

Les textes viatiques publiés sous forme de livre traitent essentiellement deux types de voyage : les *parcours méditerranéens* et les *voyages dans le Sahara*. Les *parcours méditerranéens* sont similaires aux voyages touristiques décrits par les voyageurs français. Il s'agit des voyages touristiques organisés qui concernaient les grandes villes de l'Afrique du Nord. Les touristes hongrois ont ainsi touché Tunis, Alger et Oran. Cela est un itinéraire plus restreint que celui des voyageurs français ; pourtant, comme nous allons voir, les attitudes et le style des deux groupes se ressemblent. Les voyages dans le Sahara ont été effectués dans les villes touristiques du désert et sur la frontière algéro-marocaine. Les textes de cette catégorie peuvent être également caractérisés par le regard touristique.

En ce qui concerne leur forme, nous distinguons trois types de textes : 1) les récits de voyage qui relatent les souvenirs personnels d'un parcours fait en Afrique du Nord, 2) les textes descriptifs issus d'un ou de plusieurs voyages, et 3) les récits d'un voyage aventureux¹²⁹⁶.

¹²⁹⁶ Dans cette dernière catégorie, nous plaçons un seul ouvrage, celui d'Imre Mihályi qui décrit le parcours nord-africain de son frère au sein de la Légion étrangère. Béla Mihályi, né à Pápa-Kovácsi (comitat Veszprém en Hongrie) en 1866, il a fréquenté le lycée de l'Église réformée de Pápa où il a échoué au baccalauréat. Son père l'a destiné à un poste de commerçant, ce dont Béla Mihályi n'avait pas envie. Pour échapper à la volonté de son père, il s'est enfui de Hongrie. Il a quitté le pays à pied et sans argent. Il a pris son chemin vers Fiume, l'Italie, l'Espagne et la France. D'après József Szinnyi, pour gagner sa vie, il a accepté toute sorte de travail, comme commis de commerce, menuisier, voyant, serveur, ouvrier dans une usine de champagne, assistant en laboratoire de pharmacie, artiste, commis d'horloger, commerçant de vin, boucher, boulanger, cuisinier, détective, porteur, artiste au cirque, fonctionnaire de consulat, accoucheur, pèlerin à Jérusalem, agent voyageur, commerçant de fruits et vétérinaire. Arrivé à Nice, il a rejoint la Légion étrangère et est allé à Oran, puis à Sidi-bel-Abbès. Après la période d'instruction, il a été envoyé à l'île de Formose (Taïwan) pour observer la guerre sino-japonaise. Il a participé à l'expédition de Dahomey, aux luttes entre les tribus sahariennes et les Français. Il servait dans la Légion étrangère au Siam, au Tonkin et au Madagascar. Il fut décoré par la médaille militaire argent et il a reçu la citoyenneté française en guise de récompense pour sa participation aux combats. Le récit de son voyage (*Fraczia zászló alatt. Élmények és kalandok az Equatoron. Útleírása Mihályi Béla volt gyarmathódító legionáriusnak*) constitue pour plusieurs raisons une exception. Il a d'abord été rédigé par son frère Imre Mihályi qui s'appuyait sur les lettres et les notes de Béla. Il relate ensuite un voyage dont l'Afrique du Nord constitue uniquement une étape. L'itinéraire n'était pas choisi de façon consciente : d'abord le voyageur s'est laissé au hasard, plus tard, la direction de son parcours fut choisie par le commandant de la Légion étrangère. L'objectif de la description n'est pas de présenter le monde inconnu, mais de raconter une aventure contenant des éléments qui paraissent parfois peu crédibles ou exagérés. Béla Mihályi est le seul parmi les seize voyageurs qui ne possédait pas de fortune, qui est parti sans argent pour tenter sa chance et non pas pour s'amuser. Il voulait voir le monde certes, mais surtout pour survivre. L'histoire de Béla Mihályi, présentée par son frère est un récit de voyage particulier car il décrit un parcours

16.1. Les textes issus d'un voyage

Les textes issus d'un voyage se distinguent des récits de voyages par leur structure et leurs objectifs. Ils veulent présenter les principales caractéristiques du pays. Pour cette raison, les observations faites pendant le voyage sont rangées thématiquement et complétées par des informations collectées ailleurs. Pourtant, les auteurs font référence à leurs voyages soit dans l'introduction du livre, soit directement dans le développement. Comme le but est de vulgariser les connaissances, les informations partagées ne sont pas toujours liées aux choses vues pendant le voyage.

Nous rangeons deux livres dans cette catégorie. Le premier est celui de Sándor Alvinczy, paru en 1890, qui donne une description détaillée du Sahara, vu d'un œil hongrois. L'autre est plus généralisateur. Il s'agit de « L'Algérie et la Tunisie » de Béla Lakos, paru en 1912. Les deux exemples montrent une tendance de vouloir décrire la région du Maghreb et aussi un intérêt de la part du public lecteur pour l'Afrique du Nord. Tous les deux sont des pièces qui comblaient des lacunes au moment de leur parution.

Le livre de Lakos est une présentation générale de l'Algérie et de la Tunisie. Il touche les sujets les plus pertinents qui permettent de décrire méthodiquement un pays. Il se compose de deux grandes parties. La première traite l'Algérie sur 126 pages, tandis que la deuxième, plus courte certes, est consacrée à la Tunisie (35 pages). Il relate de sujets divers qui permettent de se faire une image générale sur le pays. Les premiers chapitres traitent la géographie, l'hydrographie et le climat. Lakos présente ensuite brièvement l'histoire des deux pays depuis l'Antiquité. Le troisième thème concerne la population. Dans le cas de l'Algérie, il présente notamment les Berbères, les Arabes, les Maures et les Européens en général. Puis, dans des courts sous-chapitres séparés, il parle des Français, des Espagnols, des Maltais et des Italiens. Dans le cas de la Tunisie, il présente aussi les Européens, les Français, les Italiens et les Maltais. Il ne consacre pas de chapitre entier aux autochtones, pourtant, dans un sous-chapitre, il nomme les Berbères, les Arabes, les Maures, les Juifs et les Nègres. Contrairement à cette ignorance, il

militaire complétés des éléments aventureux. Il s'occupe avant tout des conditions de vie des soldats étrangers en Afrique du Nord, mettant l'accent sur les déplacements. Même si Mihályi décrit des paysages et des lieux où la Légion étrangère a stationné, nous ne considérons pas son œuvre comme récit de voyage car l'objectif principal de l'auteur n'était pas de décrire un « voyage » proprement dit. C'est la raison pour laquelle il sera exclu de notre analyse. József SZINNYEI, *Magyar írók...*, *op.cit.*, vol. XVIII., pp. 1281-1282.

souligne dans le même passage que malgré la forte présence des colonisateurs, la Tunisie ne s'est pas européanisée. Les sujets suivants sont la colonisation, l'agriculture, l'élevage des animaux, l'industrie et la commerce. Lakos parle aussi du gouvernement des pays et de la culture en général. Dans la dernière partie de son livre, il décrit les principales villes du Maghreb : Alger, Tunis, Constantine, Philippeville et Bône.

Le livre contient une bibliographie composée de 21 ouvrages. Cette liste est importante de notre point de vue car il permet de connaître les œuvres dans lesquels les voyageurs de l'époque pouvaient se renseigner. Il s'agit d'œuvres vulgarisatrices, de guides et de récits de voyage français et allemands. *L'Algérie et la Tunisie* de Béla Lakos est une première tentative de présenter systématiquement les deux pays, mais il a été publié trop tardivement pour devenir un guide pour nos voyageurs. C'est pour cette raison que nous ne nous occupons pas de cet ouvrage dans les détails.

L'œuvre d'Alvinczy, publiée en 1890, est une description précoce du Sahara accessible aux touristes. L'auteur déclare ses objectifs dans l'avant-propos : il visait à présenter les mœurs et les coutumes arabes, l'esprit musulman et parler de l'esclavage. Il voulait décrire le monde musulman en tant que tel, sans répéter les stéréotypes¹²⁹⁷. Voyageur expérimenté, il profitait de ses voyages précédents dans les parties lointaines du monde pour comparer et expliquer les choses vues en Afrique du Nord. Il décrit le monde saharien grâce à ces propres observations faites à l'occasion d'un séjour dans le désert. Pendant son parcours, il a pu suffisamment discuter avec les autochtones qui sont ainsi devenus ainsi l'une de ses principales sources d'information. En même temps, il avoue aussi d'être renseigné dans des ouvrages critiques avant son voyage¹²⁹⁸. À notre grand regret, il ne nomme pas les œuvres consultées.

Pour comprendre la véritable portée de sa description, il faut aussi connaître sa perception du monde et son attitude vis-à-vis des autres cultures du monde. Il s'est déclaré « l'enfant de la *Pusztá* hongroise » et considérait que le Hongrois était « une race éminente ». En même temps, il a présenté les autochtones du Sahara d'un point de vue plein de sympathie, car selon lui, « l'Arabe est physiquement et spirituellement l'une des races les plus nobles de l'humanité¹²⁹⁹ ». Il a trouvé deux liens importants entre les deux peuples. Premièrement l'hégémonie ottomane qui a historiquement relié les deux cultures et a permis aux Hongrois d'avoir une impression sur la religion musulmane. Deuxièmement, il pointe une ressemblance

¹²⁹⁷ Sándor ALVINCZY, *A Szaharában...*, *op.cit.*, p. 223.

¹²⁹⁸ *Ibid.*, p. 53.

¹²⁹⁹ *Ibid.*, pp. 4-5.

moins sérieuse, notamment les stéréotypes qui circulaient sur les deux nations. D'après lui, ils étaient dans tous les deux cas faux¹³⁰⁰. C'est-à-dire que les deux pays étaient mal connus et cela les a rapprochés l'un de l'autre.

Le premier chapitre du livre porte sur la civilisation arabe. Alvinczy y peint l'image d'un peuple avec un passé glorieux, mais qui a perdu son renom après la reconquête espagnole. Il souligne la grandeur de l'esprit et l'importance des universités, des artistes et des voyageurs-scientifiques d'antan¹³⁰¹. Il regrette que cette civilisation ait disparue, que la culture arabe s'est affaiblie et que le peuple soit opprimé par les Européens¹³⁰². Ce premier chapitre permet aussi à l'auteur de développer sa position vis-à-vis de la population arabe. Il utilise un ton rempli de fascination, de sympathie, mais aussi de regret pour la perte des valeurs du passé. Cette attitude persiste tout au long de l'œuvre.

L'Algérie, présentée dans le deuxième chapitre, est un mélange de la civilisation féodale médiévale et d'une culture moderne et européenne. Elle est peuplée d'Arabes, de Kabyles, de « Nègres », de Juifs, de Turcs et d'Européens. Elle est aussi particulière car ses montagnes sont pleines de lions, de tigres, de panthères et de singes¹³⁰³. Les Arabes sont des bergers, des chasseurs, des scientifiques, des « prêtres »¹³⁰⁴ et des soldats, qui considèrent toutes les activités artisanales, industrielles et commerciales comme indignes. Ils mènent leur vie selon le Coran, ils sont propres et polis¹³⁰⁵. Même si l'œuvre se veut vulgarisatrice des connaissances, et promet de décrire un monde inconnu pour les lecteurs, l'auteur ne dépasse pas en réalité l'image transmise par les récits de voyage touristiques.

Nous y trouvons un seul chapitre qui montre un point de vue original. Alvinczy interprète l'idée que les Arabes se faisaient sur les Européens. D'après la description d'Alvinczy, les Arabes ne voyaient dans les Européens que des personnes riches, qui vivaient uniquement pour les plaisirs mondains. Ce passage permet de comprendre que non seulement les colonisateurs avaient une idée négative sur l'autochtones, mais les Arabes voyaient aussi d'un mauvais œil leurs conquérants¹³⁰⁶. La présentation des avis des autochtones est rare dans les récits de voyage. Ce passage est singulier car les auteurs tentent en général de développer

¹³⁰⁰ *Ibid.*, pp. 26-27.

¹³⁰¹ *Ibid.*, pp. 239-240.

¹³⁰² *Ibid.*, pp. 6-23.

¹³⁰³ *Ibid.*, p. 25.

¹³⁰⁴ Alvinczy utilise l'expression empruntée au vocabulaire catholique pour parler des « fonctionnaires » religieux musulmans, probablement des *imams*.

¹³⁰⁵ Sándor ALVINCZY, *A Szaharában...*, *op.cit.*, pp. 30-35.

¹³⁰⁶ *Ibid.*, pp. 36-39.

leur propre point de vue, et ils ne s'intéressent pas à ce que les autochtones pensent sur les Européens. Ils les interrogent parfois sur la portée de la colonisation, mais jamais sur l'image faite sur leurs oppresseurs.

Comme tous les auteurs, Alvinczy s'occupe de la population locale. Il présente la place de la femme dans la société arabe. Il tente de contredire les stéréotypes selon lesquelles elle soit la propriété de son mari voire une prisonnière dans sa propre maison. Il déclare que les lois strictes servaient seulement à la protéger¹³⁰⁷. Il parle aussi de l'éducation des jeunes qui est différente chez les peuples sahariens qu'en Europe car la vie dans le désert demande d'autres connaissances. Les « matières » principales étaient ainsi la météorologie, l'astronomie et l'arbre généalogique des tribus¹³⁰⁸. Il présente aussi l'enseignement supérieure, influencée par la religion musulmane¹³⁰⁹. Les Arabes présentés par Alvinczy apprécient l'éducation et, contrairement aux stéréotypes, fournissent des efforts considérables pour enseigner leurs enfants. Non seulement l'éducation mais aussi la culture en générale étaient des questions importantes dans la société autochtone. C'est pour cette raison que la poésie et les « troubadours » arabes reçoivent deux chapitres entiers.

Alvinczy présente les usages et les traditions qui déterminaient la vie quotidienne. Il parle de la composition sociale strictement hiérarchisée. Il présente les caravanes qui sont des composants importants de la société et aussi de l'économie. Il souligne l'importance des femmes chez les nomades¹³¹⁰. Les tribus apparaissent comme un peuple hospitalier, prêt à accueillir l'étranger même s'il n'a rien à partager¹³¹¹. Il mentionne aussi l'alimentation des tribus qui doit être organisée consciencieusement car elle est le gage de la survie¹³¹². Il parle des fêtes et de la chasse qui maintiennent l'unité de la société¹³¹³. L'esclavage est une question importante de l'ouvrage, mais il en parle à propos du Soudan¹³¹⁴, sans tirer de véritable conclusion.

La religion joue aussi un rôle fondamental car elle indique comment vivre au quotidien. Alvinczy part du constat que la différence entre catholiques et musulmans est si grande qu'il serait difficile de se comprendre. Il dit aussi que les Hongrois ont une idée négative sur l'Islam

¹³⁰⁷ *Ibid.*, pp. 41-60.

¹³⁰⁸ *Ibid.*, pp. 61-66.

¹³⁰⁹ *Ibid.*, pp. 67-73.

¹³¹⁰ *Ibid.*, pp. 175-183.

¹³¹¹ *Ibid.*, pp. 130-134.

¹³¹² *Ibid.*, pp. 104-129.

¹³¹³ *Ibid.*, pp. 135-154.

¹³¹⁴ *Ibid.*, pp. 167-174 et 184-222.

à cause de la longue présence ottomane¹³¹⁵. Il considère en même temps que l'expansion européenne était la véritable source de la dégradation morale des Musulmans. Pour présenter les principaux dogmes et mœurs de l'Islam et pour faciliter aux lecteurs de comprendre la nature de la religion, il cite deux lettres du Cheikh al-Islam¹³¹⁶ qui soulignent la nécessité de la croyance inconditionnelle en Dieu, et expliquent les devoirs d'un bon musulman. Il parle aussi du rôle du mariage selon la religion, qui sert à protéger la femme et la famille, ainsi qu'à empêcher les péchés.

Alvinczy présente une image extraordinaire du Sahara. Il peint un paysage et un climat variés, un monde plein de vie, peuplé par un grand nombre d'Arabes nomades qui font le commerce grâce aux récoltes et aux produits artisanaux¹³¹⁷. Parlant de la diversité des paysages, il mentionne les chottes¹³¹⁸ et les dunes¹³¹⁹ qui rendent la vie saharienne dangereuse, mais aussi les oasis qui hébergent et protègent les populations nomades¹³²⁰.

Pour conclure son œuvre, Alvinczy partage son espérance dans un avenir glorieux où les Arabes, qui aiment la liberté, seront de nouveau « les acteurs des événements mondiaux¹³²¹ ». Néanmoins, selon lui, cela ne serait possible que dans le cas où la chrétienté s'affaiblit autant que l'Islam puisse prendre sa place dominante. Dans l'ensemble, Alvinczy peint une image partielle des habitants du Sahara. Il présente une population qui s'est merveilleusement habituée aux conditions difficiles dans lesquelles elle doit vivre. Il met l'accent sur la splendeur de la culture arabe qui est devenue victime de la puissance européenne. Il montre une certaine compassion envers un peuple qui a tout perdu, mais qui s'attache fortement à ses valeurs et à ses traditions. Le Sahara d'Alvinczy n'est pas un lieu monotone et dangereux, mais varié et habité par des nomades généreux qui accueillent volontiers l'étranger qui les approche.

¹³¹⁵ *Ibid.*, p. 223.

¹³¹⁶ *Ibid.*, pp. 225-229.

¹³¹⁷ *Ibid.*, pp. 84-89.

¹³¹⁸ *Ibid.*, pp. 90-94.

¹³¹⁹ *Ibid.*, pp. 94-98.

¹³²⁰ *Ibid.*, pp. 99-103,

¹³²¹ *Ibid.*, pp. 242-243.

16.2. Les récits de voyage

Les récits de voyage publiés sous forme de livres sont moins nombreux que les articles. La cause en réside dans les prix élevés de l'impression et de la publication. Pourtant, leur nombre est suffisant pour tirer des conclusions. Trois livres appartiennent à cette catégorie : Les « Ports nord-africains : De Tunis à Tanger » de Rezső Tóth, « Sur les côtes africaines » de János Zsigmond, tous les deux parus en 1904, et « Au Sahara » d'Imre Sebők, paru en 1912. En contraste des récits de voyage français qui paraissaient en grand nombre dans les années 1880 et 1890, leur parution est relativement tardive. Ce fait illustre aussi que le développement du tourisme était en retard en Hongrie.

Ils ont une caractéristique importante qui les distingue des descriptions françaises : ils sont écrits par des professeurs qui partaient pour s'enrichir et aussi pour partager leurs expériences. Ils ne servent pas uniquement à documenter le parcours nord-africain des gens riches. Comme le voyage en Afrique du Nord n'était pas en usage, les voyageurs hongrois se sentaient obligés de dire aux lecteurs ce qu'ils ont vu. D'autre part, étant des professeurs, ils savaient comment transmettre les connaissances. Ils avaient voulu composer un livre qui aurait pu également servir de manuel pour les futurs élèves avides de connaissances et pour le grand public curieux.

Les récits de voyage que nous avons analysés constituent deux groupes. Tóth et Zsigmond décrivent un *parcours méditerranéen*, dont l'Algérie et la Tunisie ne sont que des étapes. Ces textes sont des récits de voyage des touristes par excellence : ils sont courts, superficiels et remplis d'images stéréotypées. Les parties qui traitent l'Afrique du Nord sont relativement courtes, une trentaine de pages en moyenne. Contrairement à ces deux récits, Sebők décrit dans le Sahara un monde plus secret que les grandes villes maghrébines. Son œuvre constitue également une catégorie à part à cause de sa structure mélangeant le style des récits de voyage, des impressions et des ouvrages critiques. Sa description est d'autant plus importante qu'elle décrivait un territoire qu'aucun voyageur hongrois n'avait traité. Si les lecteurs pouvaient se renseigner à partir des articles et des œuvres vulgarisatrices étrangères, aucun livre rédigé en hongrois n'était publié sur la vie des nomades du Sahara. Écrit dans un style simple, il pouvait devenir une lecture vulgarisatrice même pour les élèves. Le fait qu'il est fondé sur une observation faite sur place augmente sa valeur et sa crédibilité.

16.3. L'autoportrait des voyageurs

Dans les deux récits de voyage touristiques, les auteurs parlent très peu de leur propre identité. Rezső Tóth nous apprend deux informations sur lui-même. Tout d'abord, il a dédié son livre à Zsolt Beöthy, en tant que son « disciple ». Cela nous permet de conclure qu'il s'agit d'un homme expérimenté dans la littérature. D'autre part, il se considère comme touriste et il est fier de l'être. János Zsigmond parle encore moins de lui-même. Il se considère originaire de la « vieille Europe »¹³²², et c'est la seule indication qu'il donne aux lecteurs.

Imre Sebők est le seul à accorder une place à l'individualité dans son texte. Il se nomme « globetrotter », et se réfère plusieurs fois à ses précédents voyages. Comme Zsigmond, il se considère avant tout Européen¹³²³, et se sent offensé quand il est traité « d'Autrichien »¹³²⁴. Il se plaint que le blason hongrois n'est pas plaqué sur la façade du consulat austro-hongrois¹³²⁵. Il fait référence à plusieurs reprises à sa jeunesse passée dans la Grande Plaine. Il parle aussi de la motivation de son voyage. Dans l'introduction de son récit de voyage, il affirme qu'« un brave géographe devait absolument aller au Sahara¹³²⁶ ». Il partait donc sous l'effet de la curiosité professionnelle. Il voulait voir de ces propres yeux une partie du monde peu connue dans son époque. Il visait à contredire les images reçus et prouver que le Sahara était plus complexe qu'une mer de sable, comme ses contemporains l'avaient cru. Il souhaitait également échapper au rude climat européen, profiter du beau temps dans « le pays du Soleil¹³²⁷ », et expérimenter la vraie chaleur estivale. Il s'est considéré également comme écrivain, qui devait éterniser les beautés du territoire parcouru¹³²⁸. Il révèle aussi qu'il a visité le Maghreb à plusieurs reprises, qu'il était ainsi « un de ses anciens amis¹³²⁹ ».

16.4. Les conditions du voyage

¹³²² János ZSIGMOND, *Afrika...*, op.cit., p. 4,

¹³²³ Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 87.

¹³²⁴ *Ibid.*, p. 116.

¹³²⁵ *Ibid.*, p. 122.

¹³²⁶ « [...] egy jóra való geográfusnak voltaképpen illenék elmenni a Szaharába is. » Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 5. (Nous traduisons)

¹³²⁷ *Ibid.*, p. 6.

¹³²⁸ *Ibid.*

¹³²⁹ « régi ismerős » Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 7.

Les trois voyageurs parlent moins des conditions de leur voyage que les auteurs des articles. Les parcours des deux touristes se ressemblent. Tóth a passé un mois au Maghreb en compagnie de Zsolt Beöthy. Ils ont choisi l'été pour pouvoir expérimenter la vraie chaleur estivale¹³³⁰. Zsigmond est également parti en été, pour les mêmes raisons que Tóth. Ils ont pris le paquebot *Adria* de la compagnie portant le même nom à Fiume pour traverser la mer et se déplacer d'une ville à l'autre. Dans chacun des cas, le temps passé à bord entre Fiume et l'Afrique du Nord était important. Zsigmond mentionne une durée de six jours. Le voyage de Tóth était plus court, deux jours seulement. Tandis que Tóth relate une traversée calme, celle de Zsigmond paraît plus mouvementée à cause d'un orage qui a considérablement ralenti le trajet et a provoqué un chaos général à bord.

Sebők a voyagé avec son collègue Aurél Schultz¹³³¹. Ils ont entrepris le voyage en été, pour avoir l'expérience de la plus grande chaleur saharienne. La première date mentionnée dans le texte est la veille du 14 juillet¹³³². Sebők souhaitait découvrir une partie de l'Afrique du Nord peu connue de ses prédécesseurs hongrois et découvrir le monde saharien. Pour cette raison, il a voulu éviter les grandes villes et les endroits touristiques. Malgré ses efforts, il ne pouvait pas organiser son voyage sans s'appuyer sur les guides locaux, d'autant plus que le territoire parcouru était dangereux à l'époque du voyage. Sebők témoigne des rudes conditions d'un parcours saharien. Arrivé à Kairouan, il conseille aux voyageurs de ne pas chercher le confort car dans le désert, car « il n'y en a point »¹³³³. Pour prouver cette affirmation, il raconte que les lits des grands hôtels étaient pleins des puces et qu'il devait dormir par terre, sur un tapis qu'il avait acheté à l'occasion de sa première visite au souk¹³³⁴. Sebők mentionne aussi quelques objets qu'il a emmenés au voyage et qui provoquaient l'étonnement général des Arabes, comme le verre pliant, l'appareil photographique et le coussin gonflable¹³³⁵.

À l'exception de ces quelques indications, nos voyageurs s'occupaient peu des conditions de leur voyage. Ils révèlent la période approximative et la composition de leur compagnie. Conformément aux usages, seulement les déplacements sont détaillés.

¹³³⁰ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 5.

¹³³¹ Professeur de la géographie, collègue d'Imre Sebők dans le lycée archiépiscopal de Budapest.

¹³³² Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 11.

¹³³³ *Ibid.*, p. 14.

¹³³⁴ *Ibid.*, pp. 14 et 21-22.

¹³³⁵ *Ibid.*, p. 125.

16.4.1. Les itinéraires

Dans les cas de Tóth et de Zsigmond, l'itinéraire peut être facilement résumé. Tóth écrit d'avoir parcouru « l'ensemble du Maghreb », mais en réalité, il a effectué le même voyage touristique que Zsigmond. Ils ont parcouru l'itinéraire le moins original, qui comprenait uniquement les trois plus grandes villes du Maghreb colonial, Tunis, Alger et Oran. Ils y ont passé une durée courte, voire une journée en moyenne. De plus, ils ont pris le paquebot de la compagnie *Adria* pour leurs déplacements. Cela les a empêchés d'observer les villes du littoral¹³³⁶.

En ce qui concerne Sebők, nous ne connaissons pas l'itinéraire exact de son voyage. Il a sûrement parcouru une plus longue distance que les deux autres touristes. Son récit commence par la description de Kairouan. Puis, il décrit un voyage en train à travers la Tunisie du Nord pour arriver en Algérie. Il mentionne Souk-Ahras, Guelma, Hammam Meskhoutine, Constantine, El-Kantara, Biskra, Lambèse, Alger, Oran, et Perrégaux. Le voyage saharien de Sebők est ainsi une courte « initiation » au désert car les endroits visités accueillaient aussi les touristes. Néanmoins, ces territoires étaient inconnus pour les lecteurs hongrois.

16.4.2. Les déplacements

Les trois voyageurs s'occupaient de la description des déplacements d'une différente manière. Les deux touristes n'ont pas utilisé des moyens de transport locaux. Ils se sont déplacés à bord du paquebot tout au long du voyage. S'ils ont suivi le même itinéraire, les déplacements ne reçoivent pas la même attention dans leurs récits. Tandis que Tóth n'en faisait que quelques mentions, Zsigmond a consacré un chapitre entier au voyage à bord. Sebők était le seul à utiliser des moyens de transport locaux et qui en parlait dans son récit. Les déplacements dans le Maghreb ne suscitaient pas le moindre intérêt des deux touristes, tandis que Sebők a négligé de parler de la traversée.

¹³³⁶ Tivadar Kompolthy écrit dans un article sur les lignes nord-africaines de la compagnie *Adria* que les paquebots circulaient proche du littoral ce qui permettait aux voyageurs d'observer la nature à la même manière comme s'ils se seraient déplacés par voie terrestre. Pourtant, le paquebot a établi inévitablement une distance entre le voyageur et le paysage. L'article cité résume d'ailleurs brièvement le déroulement des voyages touristiques maghrébins, dans l'objectif de faire envie aux parcours similaires. Voir : Tivadar KOMPOLTHY, « Magyar hajójárat Afrikába », in *Vasárnapi Újság*, vol. XXIX, n°18, le 4 mai 1902.

Tóth a pris le paquebot *Árpád*¹³³⁷. Entre Tunis et Alger, il a passé une journée entière en mer, et une nuit entre Alger et Oran. Dans l'ensemble, Zsigmond a passé quatre semaines en mer. Il a observé volontairement la vie sur le paquebot sur lequel il a voyagé avec d'autres touristes. Il évoque des sujets habituels, intimement liés aux traversées. Il présente les côtes italiennes et il parle d'une courte période de l'histoire de l'ancien empire romain. Comme nous l'avons vu dans le cas de la presse, ces deux thèmes apparaissent dans la plupart des récits de voyage. Ils ont aussi une place fixe car ils sont développés au moment où le voyageur traverse la mer ou visite des ruines. Nous voyageurs y ont attribué une attention similaire et arrivaient aux mêmes conclusions au sujet de l'importance de cette période historique et l'effet de l'empire romain sur la civilisation européenne.

Zsigmond décrit les activités principales que les passagers pouvaient faire pendant le voyage. Il présente tout d'abord la vie des marins qui passaient la plupart de l'année à bord, éloignés de leur famille. Il parle des animaux que l'on pouvait observer, comme les dauphins, les mouettes et les requins. Il décrit les repas, qui se composaient de plats « internationaux ». À sa grande surprise, il a trouvé des plats hongrois sur le menu, comme le *ragout* et la *goulache*. Il présente deux vertus indispensables en mer : la discipline et la piété. D'après lui, les passagers en ont besoin car les voyages en mer sont dangereux, et ces deux éléments sont nécessaires pour survivre aux éventuels inconvénients. Il souligne l'importance de la vie sociale à bord : les passagers des premières classes faisaient connaissance et organisaient des fêtes d'adieu quand quelques-uns parmi eux descendaient du paquebot. Ils chantaient et buvaient du champagne ensemble.

Il affirme que le voyage est agréable, de plus, bénéfique à la santé, mais seulement si le temps est beau. Cependant, dès que le vent commence à souffler, le voyage devient périlleux. Il décrit les détails d'un orage qui peut convaincre les lecteurs sur les désagréments du mauvais temps. Il raconte que les vagues étaient grandes comme des maisons et que les passagers avaient l'impression comme si le bateau oscillait entre les *montagnes* et les *vallées*. Tous les voyageurs se sentaient mal et se sont retirés dans leurs cabines. Le matin, le paquebot ressemblait « à une scène de combat ». Zsigmond mentionne qu'il a trouvé dans sa cabine un corset et un chapeau féminins, un bagage et d'autres objets inconnus. En même temps, il n'a pas retrouvé ses propres affaires. Finalement, tout le monde s'est rendu dans la salle à manger afin d'échanger les choses

¹³³⁷ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 6.

qui ne leur appartenaient pas et pour récupérer les leurs. Le voyage à bord pouvait donc être aventureux.

Dans l'œuvre de Sebők, la traversée n'occupe pas une place importante. Il a pris l'un des steamers de taille moyenne de la *Navigazione Italiana*, et le voyage a duré trois jours. Contrairement à la traversée, il développe plus en détails ses déplacements en train ou en diligence. Le train, qu'il a pris à plusieurs reprises, symbolisait pour lui une « force promotrice¹³³⁸ » et le signe le plus évident de la présence européenne. Le chemin de fer représentait aussi l'esprit humain qui aspirait toujours à avancer¹³³⁹. En même temps, il présentait uniquement les inconvénients du voyage en train, qui était, dans chacun des cas, compliqué et long en raison des conditions locales.

Il mentionne la ligne vicinale de Kairouan qui apportait la culture et le progrès certes mais qui était en même temps inconfortable et lent¹³⁴⁰. Pourtant, comparé aux voyages en diligence (encore plus inconfortables à cause des secousses), la ligne vicinale lui paraît un moyen de transport plus fiable. Le train qui menait vers le désert était petit, comme « une cage qui sert à attraper les mouches ». Il se composait de deux voitures réservées aux passagers : une pour les Européens, l'autre pour les Arabes. Les autres wagons étaient maintenus pour le transport des marchandises. Sebők relate que la lenteur, les retards et les rétrécissements compliqués étaient bien connus pour les lecteurs hongrois, il ne fallait pas les présenter. Il critique ainsi, comme Tóth, le chemin de fer hongrois.

Allant à Kairouan, il décrit que les rails ont été inondés par l'eau salée d'un chott qui a empêché le véhicule de circuler¹³⁴¹. Le chemin de fer tunisien « n'était pas favorable pour attirer les étrangers¹³⁴² » car il n'y avait qu'un train par jour, le voyage était lent, et le vieux véhicule rencontrait beaucoup de difficultés pendant qu'il traversait le pays. En été, l'intérieur des « véhicules mixtes¹³⁴³ » était extrêmement chaud¹³⁴⁴. Les voyageurs se sont bronzés et souffraient de soif¹³⁴⁵. Pour effectuer 60 kilomètres, le train avait besoin de trois heures. Puis, il a effectué un trajet de 133 kilomètres en six heures et demie¹³⁴⁶. Sebők compare cette

¹³³⁸ Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 9.

¹³³⁹ *Ibid.*, pp. 36 et 166.

¹³⁴⁰ *Ibid.*, p. 9.

¹³⁴¹ *Ibid.*, p. 11.

¹³⁴² « A vasúti vonal [...] egyáltalában nem az idegenek odacsábítására való. » Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 32. (Nous traduisons)

¹³⁴³ « vegyes vonat » Imre Sebők, *A Szaharában...*, op.cit., p. 33.

¹³⁴⁴ *Ibid.*, pp. 33-34.

¹³⁴⁵ *Ibid.*, p. 48.

¹³⁴⁶ *Ibid.*, p. 38.

« vitesse » à celle des trains d'Amérique plus modernes, rapides et confortables¹³⁴⁷. Les trains dans la région oranaise se composaient seulement de deux classes : la première est celle des Européens, la deuxième est celle des Arabes. Pourtant, les deux groupes se mélangeaient parfois, et cela symbolise, selon Sebők, une certaine démocratie dans les pays nord-africains¹³⁴⁸.

Comme les exemples cités montrent, l'image du chemin de fer est contradictoire dans le récit de Sebők. D'une part, il est le promoteur du progrès, d'autre part un moyen de transport inconfortable qui rendait les déplacements fatigants. Il résout facilement cette contradiction en expliquant qu'il s'agissait de lignes stratégiques et commerciales. Ainsi, les véhicules n'étaient pas essentiellement aménagés pour servir les touristes, mais plutôt les intérêts des colonisateurs.

Outre le paquebot et le chemin de fer, le tramway attirait l'attention des voyageurs. Celui-ci apparaissait comme un objet du paysage citadin, indissociable de l'œuvre colonial. Pourtant, les voyageurs ne relataient pas leurs expériences faites à bord. Les désagréments du voyage sont encore plus visibles lorsque Sebők parle des moyens de transport traditionnels. La diligence reliant Biskra et Touggourt partait trois fois par semaine. La distance entre les deux villes est d'à peu près deux cents kilomètres et le voyage a duré deux jours. Il décrit aussi que trois chevaux ont tiré le véhicule qui pouvait transporter dix personnes. Cette fois, il ne présentait pas plus en détails les conditions du voyage.

En général, les déplacements ne jouaient pas un rôle important dans les récits de voyage hongrois. Les voyages étant relativement tardifs, les voyageurs ne se sentaient pas dans l'obligation de raconter tous les détails aux lecteurs qui étaient déjà bien informés grâce à la presse.

16.5. Les activités

Les activités des touristes hongrois ne sont pas différentes de celles des autres voyageurs présentés dans les chapitres précédents. Ils visitaient des endroits recommandés pour des touristes, et leur description n'a pas pu compléter celle des autres touristes. Ils étaient conscients de la durée limitée dont ils disposaient pour faire connaissance avec la culture locale. Pourtant,

¹³⁴⁷ *Ibid.*, p. 126.

¹³⁴⁸ *Ibid.*, p. 123.

le ton de leur description montre qu'ils essayaient de décrire les endroits les plus touristiques comme s'ils avaient découvert un nouveau monde plein d'éléments mystérieux.

Le souk était, dans ce cas aussi, le premier vrai lieu de rencontre avec l'Autre. Les touristes l'ont considéré comme un lieu d'immersion dans la culture locale. Tóth décrit longuement les souks. Comme tous les voyageurs, Il souligne l'extrême variété des produits, les vendeurs, les odeurs forts et piquants, ainsi que les mulets et les chameaux chargés de marchandises¹³⁴⁹. Zsigmond ajoute à cette description que le souk était aussi un endroit particulièrement important de la vie quotidienne des autochtones car les Arabes qui ne lisaient pas de journaux y discutaient et échangeaient des informations¹³⁵⁰. Le souk remplissait ainsi la même fonction que la lecture de la presse en Europe. Tous les deux étaient émerveillés par les rues étroites, les marchandises et la foule.

À Tunis, les deux touristes ont visité le palais du bey et racontaient la séance où il rendait justice¹³⁵¹. Ce fait est dégradé à une simple attraction touristique. Les touristes étaient conscients que le bey n'avait plus de véritable pouvoir politique et que cette procédure de juridiction ne servait qu'à donner l'illusion d'une certaine autonomie au sein de l'empire colonial. Ils trouvaient cependant important de décrire cette institution.

Après cette visite, Tóth s'est reposé, et il a pris son déjeuner dans le restaurant d'un hôtel. Ensuite, il est allé dans un café où il a fait une sieste, pour recueillir l'énergie nécessaire pour une excursion au palais de Bardo¹³⁵². Les deux activités étaient certes banales, mais Tóth est le seul parmi nous voyageurs qui mentionne aussi comment il s'est reposé.

À Alger, Tóth multipliait les visites habituelles. Il a parcouru la *Place de gouvernement*, la Grande Mosquée, le Mustapha supérieur, le Jardin d'essai, le kasbah, la cathédrale chrétienne, le palais de l'archevêque et le palais de gouvernement. L'ensemble de la vie algéroise ne l'a pas impressionné. À la Place de gouvernement, il n'a trouvé qu'une statue qu'il considérait comme « une œuvre française faible¹³⁵³ ». La Grande Mosquée lui paraissait assez simple, décorée avec un tapis viennois de basse qualité. Les immeubles du Mustapha Supérieur étaient ennuyeux. En revanche, les villas bâtis en style arabe et la vue depuis la terrasse d'un restaurant lui plaisaient. Les banlieues qu'il a traversées pour aller au Jardin d'essai étaient « schématiques », avec des immeubles de quatre étages et des enfants qui faisaient le bruit dans

¹³⁴⁹ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 11.

¹³⁵⁰ János ZSIGMOND, *Afrika...*, op.cit., p. 27.

¹³⁵¹ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 12., János ZSIGMOND, *Afrika...*, op.cit., p. 8.

¹³⁵² Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 14.

¹³⁵³ « gyenge francia munka » Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 18. (Nous traduisons)

les rues. Le Jardin d'essai ressemble à un « bois des fées¹³⁵⁴ ». Il présente le quartier arabe comme un lieu mi-authentique où les autochtones vivaient selon leurs traditions, mais qui était de plus en plus européenisé. Il décrit l'habituelle image des rues étroites, bondées, bruyantes et puantes. Elles étaient remplies d'Arabes au regard « fou »¹³⁵⁵, à cause de l'opium qu'ils fumaient dans des lieux publics. Il pensait que seulement le palais de l'archevêque gardait quelque chose du style arabe authentique. Sur ce point, Tóth ne développe par une opinion claire. Il évoque des valeurs contradictoires et le lecteur a des difficultés à décider si cet Orient touristique lui plaisait ou, le désenchantait.

Pour Tóth, Oran est le dernier arrêt en Algérie. Conformément aux usages des parcours touristiques, il n'a passé qu'une demi-journée dans la ville :

« Notre temps fut limité ; il n'y a même pas beaucoup de choses à voir. Une courte promenade dans le musée de la ville, où, comme à Tunis, les mosaïques romaines sont les plus valeureux ; un aperçu sur l'ancienne mosquée merveilleuse d'Oran, la Mosquée du Pacha [sic] ; promenade à voiture sur les boulevards tout droits et modernes qui miment Paris et sur les places vastes où poussent des palmiers ; la visite de quelques statues, [...], vagabondage dans ledit quartier arabe [...] et dans le petit parc citadin : il n'y a plus rien à dire sur Oran¹³⁵⁶. »

Il y a découvert une forte présence des Européens, plus importante qu'à Tunis et même à Alger. Si le centre-ville ne l'émerveille pas, il est impressionné par la vue depuis la montagne « Santa Cruz¹³⁵⁷ », qu'il décrit comme digne d'un pays fabuleux¹³⁵⁸.

Dans le récit de Zsigmond, les réflexions l'emportent sur les activités. Il ne mentionne que les moments les plus marquants de son voyage. Il lie la description des lieux à la présentation de ses idées sur l'histoire et le présent du territoire. À Tunis, il a parcouru tous les quartiers arabes et juifs et « les halls orientaux de grande dimension, que l'on appelle

¹³⁵⁴ « tündérliget », Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 21.

¹³⁵⁵ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 21.

¹³⁵⁶ « Rövidre volt szabva az időnk ; nincs is sok nézni való. Egy rövid séta a városi múzeumban, hol mint Tuniszban, a legtöbbet érnek a régi római mozaikok ; bepillantás Orán gyönyörű régi mecsetjébe, a *Mosque du Pacha*-ba ; kocsizás a modern, Párizst mimelő nyílegyenes boulevardokon, a tágas, pálmás tereken ; egy-két szobor megnézése, [...]kőbörgás az ú.n. arab negyedben [...], meg a kis városi parkban : Orán ezzel ki van merítve. » Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., pp. 23-24. (Nous traduisons)

¹³⁵⁷ La montagne Aïdour où se trouve le fort Santa Cruz.

¹³⁵⁸ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 24.

bazars¹³⁵⁹ ». Il a visité le palais du bey au moment celui-ci il rendait justice. À Alger, il a flâné dans le centre-ville, il a visité le jardin d'essai et le Mustapha supérieur. À Oran, il a suivi le même programme touristique que dans les deux autres villes.

Sebők ne négligeait pas les activités touristiques. Il a visité des mosquées, des souks, des quartiers européens et arabes, des ruines. Son récit de voyage est plus volumineux que ceux des autres touristes, pourtant, il ne prête pas une particulière attention aux programmes. Il a rempli les pages de descriptions des scènes de vie et des déplacements. Comme il a visité de nombreux endroits, il était en route dans la plupart du temps. Les escales n'étaient pas en général assez longues pour connaître profondément les lieux et organiser de longs programmes. Contrairement à Zsigmond et à Tóth, il a volontiers passé son temps parmi les habitants du pays, avant tout dans les cafés. Il a observé silencieusement ou a discuté.

16.6. Définir l'Afrique du Nord

Tóth considère que l'Afrique du Nord se trouve proche de l'Europe : « Un petit dodo, huit ou dix heures de voyage confortable en paquebot, et nous sommes à Tunis¹³⁶⁰. » Pour lui, le Maghreb signifie un monde plein des couleurs, de formes et de gestes différents de ceux qu'il avait connus auparavant. Le territoire est avant tout *autre*. La vie quotidienne n'y ressemble pas à celle de l'Europe. Ces différences l'émerveillent et le désenchangent. Sur le continent africain, les notions comme « beau » ou « laid » reçoivent une nouvelle signification. Il note dès le début de son voyage, que la vie est meilleure en Afrique du Nord, et il tient à cette affirmation tout au long du voyage¹³⁶¹. Le monde arabe de Tóth est avant tout calme, silencieux et joyeux. Il oppose cette tranquillité à la vie quotidienne agitée, fatigante, et misérable des Européens. Il évoque que les Arabes ont raison de choisir cette forme de vie qui leur garantit une sorte de bonheur inconnu pour les Européens¹³⁶². Si Tóth était parfois véritablement émerveillé par la culture arabe, cela paraît sans fondement car il n'a vu qu'une partie aménagée des grandes villes « vitrines ». En réalité, il n'a pas eu l'occasion de connaître le dessous des choses.

¹³⁵⁹ « bejártuk [...] a bazárnak nevezett nagy terjedelmű keleti árucsarnokokat. » János ZSIGMOND, *Afrika...*, *op.cit.*, p. 6. (Nous traduisons)

¹³⁶⁰ « Egy kis szunyókálás, nyolc-tíz órai kényelmes hajóút, s Túniszban vagyunk. », Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, *op.cit.*, p. 6. (Nous traduisons)

¹³⁶¹ *Ibid.*, p. 9.

¹³⁶² *Ibid.*, p. 11.

Même si Tóth trouvait le Maghreb fort différent de son pays d'origine, il ne pouvait pas nier la présence européenne. Il constatait que « l'élément européen » dominait sur l'Orient authentique, comme il le notait à propos de la visite d'Alger : « [Il y a] un petit Orient dans cette ville moderne de la France méridionale qui s'est installée en Afrique¹³⁶³. » Il trouve donc en Afrique du Nord un territoire qui a perdu son caractère et est devenu européen. Il ne porte que quelques traits de la civilisation originale. Il s'exaltait pour les éléments de la culture arabe mais ne les considérait pas comme appartenant au vrai Orient.

Zsigmond a aperçu l'Afrique en arrivant à Tunis où il a tout de suite remarqué les différences entre deux mondes : les hirondelles, les flamants roses et les ethnies qui ne ressemblaient pas à celles qu'il connaissait en Europe. Il a considéré la ville comme un endroit près duquel les grands événements de l'histoire s'étaient déroulés. L'Afrique du Nord était ainsi un lieu important et aussi « un monde particulier »¹³⁶⁴. Il a défini l'Afrique par opposition à une Europe où tous les pays étaient similaires car ils se sont développés faisant influence l'un sur l'autre et où seulement les langues parlées étaient différentes. Selon lui, l'Europe est avant tout caractérisée par ses chemins de fer, ses hôtels, son architecture, sa mode de vie et ses costumes renommés, tandis que l'Afrique est un monde inexplicable, bizarre et coloré¹³⁶⁵.

Pour Sebők, l'Afrique est « noire », par conséquent, le Maghreb appartient à l'Europe. Il considère que l'Atlas est une montagne de type européen et que la frontière entre les deux continents devrait se situer ailleurs. Au lieu de la Méditerranée, il devrait être plus au sud, quelque part au-dessous de l'Atlas¹³⁶⁶. Néanmoins, il trouve que la religion sépare visiblement les deux territoires. Tandis que l'Europe est incontestablement marquée par la chrétienté, en Afrique du Nord, la question de la religion est plus complexe, surtout depuis que la présence de l'occupant chrétien bouleversait les relations. Il note aussi que les Arabes ne connaissaient d'autres chrétiens que les Français. Par conséquent, la notion « chrétien » était pour eux l'équivalent de celle de « français »¹³⁶⁷.

Tóth et Zsigmond trouvaient que le Maroc symbolisait l'Orient authentique. Le pays apparaît dans les récits comme le contrepoids de l'Algérie et de la Tunisie colonisées, européanisées et transformées selon le goût français. Ils mentionnent la lutte des grandes puissances européennes pour le territoire et attirent l'attention des lecteurs sur les dangers qui

¹³⁶³ « Egy kis Kelet ebben az Afrikába szakadt délfrancia modern városban. », *Ibid.*, p. 22. (Nous traduisons)

¹³⁶⁴ *Ibid.*, p. 4.

¹³⁶⁵ János ZSIGMOND, *Afrika...*, *op.cit.*, pp. 4-5.

¹³⁶⁶ Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, *op.cit.*, p. 32.

¹³⁶⁷ *Ibid.*, p. 48.

menaçaient les touristes qui voulaient entrer dans le pays. Pourtant, la vie qu'ils découvraient leur permettait de faire connaissance avec une culture arabe qui a conservé ses valeurs originales. Tout ce qu'ils ont vu dans le pays leur permettait de supposer comment était la vie auparavant dans les deux colonies. La culture marocaine est ainsi présentée comme plus expressive, voire l'allégorie du vrai Orient.

Les trois récits de voyage étudiés nous montrent que les voyageurs n'avaient pas d'avis unanimes sur l'Afrique du Nord. Ils ont décrit un territoire que constituait un passage entre l'Europe et le monde oriental. Ils ne pouvaient pas décider laquelle des caractéristiques était plus forte. Les deux pays ressemblaient à l'Europe et en étaient tout à fait différents. Ils étaient intéressants mais en même temps trop connus et ennuyeux. Les voyageurs ont compris cette position d'entre-deux lorsqu'ils ont visité le Maroc qui, par contre, symbolisait pour eux clairement un monde exotique et authentique, intact de la présence européenne.

16.7. Les paysages

Concernant les paysages, le cas de nos trois récits de voyage est particulier. Contrairement à la presse et aux voyageurs français qui privilégient avant tout la description de la nature, dans les récits de voyage hongrois, les paysages sont minoritaires. Nous remarquons aussi que seulement deux types de paysage apparaissent dans les textes : le paysage citadin et le désert. Tóth et Zsigmond n'ont visité que de grandes villes, ce qui exclut d'emblée de décrire autre que le paysage citadin. Sebők a rédigé son livre sur le Sahara. Il n'est pas donc étonnant qu'il ne s'occupait pas d'autres parties des pays visités. Pourtant, comme nous allons voir, le paysage citadin est plus accentué dans son récit que le paysage désertique.

16.7.1. Les paysages citadins

En règle générale, ce que nos trois voyageurs décrivent, n'ont pas de véritable valeur de nouveauté. Tóth et Zsigmond présentent les mêmes éléments du paysage, mais d'une façon plus superficielle que les voyageurs scientifiques qui publiaient dans la presse professionnelle. Cela le résultat de leur regard borné et de leurs moyens de se déplacer. Sebők avait l'occasion de contempler le paysage, pourtant, il refusait les longues descriptions de la nature.

Dans l'œuvre de Tóth, nous trouvons une description typique des premières impressions. En arrivant à la Goulette, ils se sentaient comme s'il était à Malte à cause du ciel bleu, de la mer et des maisons blanches. Il a d'abord aperçu la cathédrale de Carthage¹³⁶⁸. La vue de la cathédrale augmentait la solennité de l'arrivée et établissait en même temps un lien entre deux grands empires et deux chrétientés : ceux du Carthage ancien et de l'Europe moderne. Contrairement aux premières images fascinantes, il a trouvé Tunis décevante. Ses maisons sont présentées comme des taudis déchirés, des échafaudages qui avaient été bâtis en une semaine mais que l'on pourrait démolir dans une demi-heure¹³⁶⁹. La présentation de la ville moderne qu'il résume en quelques mots correspond à l'image habituelle des touristes. Il énumère les principaux éléments qui la caractérisent, comme l'avenue de la Marine, les palmiers, les villas, les immeubles à plusieurs étages, le palais, le théâtre, le tramway, les fontaines, la cathédrale, les boutiques françaises, les barbiers, les cafés et la « mauvaise statue de Jules Ferry ». Les rues sont pleines d'Arabes. L'ensemble de la ville paraît ennuyeux, trop rapidement construite et trop européenne. En revanche, le quartier arabe incarne l'Orient fabuleux. À cette image appartiennent les Arabes fainéants, les mendiants qui prennent un bain de soleil et les mulets¹³⁷⁰. Les animaux sont d'ailleurs inséparables du paysage citadin, tout comme les bibelots colorés vendus dans les magasins, la soie et les tapis. En même temps, la ville est pleine d'odeurs désagréables¹³⁷¹.

La présentation du palais *Dar el Bey* donne l'occasion à Tóth de décrire un paysage maghrébin typique qui se compose de maisons blanches à toit plat qui brillent sous les rayons du soleil, de minarets, de coupoles blanches, de palmiers, d'oliviers et de la baie de la Goulette dans l'arrière-plan. La ville est dominée par trois couleurs : le blanc, le vert et l'ultramarin¹³⁷².

La description de Zsigmond ne peut pas compléter celle de Tóth. En ce qui concerne ses premières impressions, il décrit également l'image colorée du port de la Goulette. Il remarque les mêmes éléments du paysage que Tóth. Il retrouve un monde « intéressant et attractif¹³⁷³ ». Le palais *Dar el Bey* reçoit également une attention particulière chez Zsigmond. Pourtant, au lieu de sa description, il se concentre plutôt à la présentation des traditions liées à cet endroit¹³⁷⁴.

¹³⁶⁸ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 7.

¹³⁶⁹ *Ibid.*, p. 8.

¹³⁷⁰ *Ibid.*, 8.

¹³⁷¹ *Ibid.*, p. 9.

¹³⁷² *Ibid.*, p. 13.

¹³⁷³ János ZSIGMOND, *Afrika...*, op.cit., p. 6.

¹³⁷⁴ *Ibid.*, p. 8-11

Il partage l'image la plus typique d'Alger et d'Oran, sans mentionner autre élément que les bien connus.

Les paysages de Sebők sont différents de ceux des touristes, et, en même temps, sa description est souvent monotone, voire ennuyeuse. Il met l'accent sur l'environnement bâti, les habitants et les ambiances mais il ne pouvait pas nuancer l'image de la ville arabe, désormais connue même pour les lecteurs hongrois. Le premier paysage décrit est celui des alentours de Kairouan, coloré des tentes des nomades et des pâturages¹³⁷⁵. Pour Sebők, la ville était avant tout désagréable, trop marquée par la présence française. Ensuite, l'ancienne ville arabe est trop arriérée avec les bâtiments simples et les rues étroites¹³⁷⁶. Similairement à Tóth, il compare les bâtiments à des « taudis » car ils étaient trop simples et dégradés pour les nommer « maisons »¹³⁷⁷. Il a repris les mêmes phrases que d'autres voyageurs, sur la ville européenne animée, le tramway comme symbole de la puissance européenne, les habitants colorés, vêtus dans des costumes traditionnels¹³⁷⁸. Il décrit les mosquées qui symbolisaient la culture arabe. Les tentes des nomades deviennent dans ce cas aussi des éléments du paysage¹³⁷⁹.

Les bâtiments qui renvoient à la grandeur de l'empire romain sont nombreux dans le récit de Sebők. Il présente les aqueducs¹³⁸⁰ et d'autres souvenirs des anciennes civilisations¹³⁸¹. Pourtant, il note que les vestiges du passé sont partout les mêmes. Si l'on ne connaît pas l'histoire des lieux, ils n'émerveillent pas le voyageur. Ce sont seulement les anecdotes du passé qui rendaient ces endroits intéressants¹³⁸². Les bains et les sources d'eau évoquent les mêmes sentiments. Il consacre un chapitre entier à la présentation de trois tombeaux de Lambèse qu'il visite avec un jeune Arabe de douze ans¹³⁸³.

La présentation des grandes villes coloniales n'est pas abondante dans le récit. Il n'y fait que de courtes allusions. Il note d'abord qu'Alger est une ville française importée en Algérie. Ensuite, il mentionne qu'Oran s'européanise aussi, mais elle est plus originale que la capitale. En revanche, il décrit Constantine en détails. Il est ému par sa position sur la montagne, de son aspect « vertigineux », des aigles et des vautours. Lambèse est une ville arabe mais marquée par la civilisation européenne. Ce constat est corroboré par le fait le voyageur y

¹³⁷⁵ Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 12.

¹³⁷⁶ *Ibid.*, p. 19.

¹³⁷⁷ *Ibid.*, p. 20.

¹³⁷⁸ *Ibid.*, p. 71.

¹³⁷⁹ *Ibid.*, p. 39.

¹³⁸⁰ *Ibid.*, p. 34.

¹³⁸¹ *Ibid.*, p. 39.

¹³⁸² *Ibid.*, p. 47.

¹³⁸³ *Ibid.*, pp. 93-109.

trouvait les principales institutions, comme les magasins, les boucheries, la police et l'agence des *Postes et Télégraphes*. Les magasins étaient remplis de produits importés de France, ce qui démolit l'image exotique de l'Orient. Les maisons étaient des taudis sans porte ni fenêtre. Les rues puaien. Pour lui, les seuls monuments intéressants étaient les mosquées¹³⁸⁴. À propos de Touggourt, il constate qu'elle pourrait être une ville saharienne originale si l'armée française n'y résidait pas¹³⁸⁵. Figuig est la ville de la saleté, de la puanteur et des infections¹³⁸⁶. Perrégaux est encore plus ennuyeux :

« C'est un endroit assez joli [...], il a à peu près quatre mille habitants, dont la plupart est européenne. Il a des larges rues plantées d'arbres, avec un beau parc au milieu. Nous ne pourrions dire autre chose, même avec la plus grande bienveillance, qu'il y a énormément de poussière et encore plus de mouches¹³⁸⁷. »

Les trois récits de voyage nous montrent que, contrairement aux conclusions de l'étude de la presse, les paysages n'étaient pas toujours les éléments principaux des récits. Nous apprenons aussi que les phénomènes culturels pouvaient aussi intéresser les touristes. Si leur regard est, dans ce cas aussi, superficiel, leur intérêt s'est reporté de l'environnement à la société. Les paysages sont, dans la plupart des cas, présentés pour donner contexte à l'évocation des usages locaux, des traditions ou des problèmes sociaux. Ils ne servent pas à divertir mais à instruire, ce qui est une différence fondamentale par rapport aux récits de voyage précédents.

16.7.2. Le désert

Sebők consacre son œuvre à la description du monde du désert. Dans son récit de voyage, l'image du Sahara est avant tout contradictoire. Il apparaît d'abord sous un aspect négatif : un territoire simple, vide, avec quelques arbres maigres, mais qui ne vaut rien dans l'ensemble¹³⁸⁸.

¹³⁸⁴ *Ibid.*, pp. 102-107.

¹³⁸⁵ *Ibid.*, p. 111.

¹³⁸⁶ *Ibid.*, pp. 250-251.

¹³⁸⁷ « Csinos kis hely [...], van vagy négyezer lakosa, annak a legnagyobb része európai. Széles, nagy, befásított utcái Vannak, a közepén egy szép park. Többet a legobb akaratl sem lehet mondani róla, legfeljebb még azt, hogy temérdek por van benne és még temérdekebb légy. » *Ibid.*, p. 126. (Nous traduisons)

¹³⁸⁸ *Ibid.*, p. 13.

C'est un endroit qui suscite certes l'intérêt des géographes mais reste ennuyeux pour les gens. Puis, il déclare, comme l'archiduc Joseph-Auguste, que le Sahara est beau, mais aussi mortel. Pour illustrer les dangers du désert, il décrit le simoun comme une « grande dévastation noire¹³⁸⁹ » et comme une sensation proche de la fin de vie. D'ailleurs, il note avec amertume que la mer de sable est banalisée et aménagée aux faveurs des Européens. El-Kantara montrait « l'image habituelle du désert¹³⁹⁰ ». Biskra était une grande ville aménagée pour les touristes riches où le voyageur retrouvait l'ambiance des stations balnéaires de la Méditerranée européenne. Il note que la ville est devenue un lieu d'hivernage comme Nice. Pourtant, en été, elle ressemble plus à un four qu'à un lieu de repos¹³⁹¹.

Ce n'est pas le paysage qui intéresse Sebők, mais le mode de vie des tribus et leurs manières de s'adapter aux conditions difficiles. Il relate comment les habitants se protègent par le creusement des puits, l'aménagement des oasis et la préparation des remèdes contre les poisons des animaux sauvages.

Le désert devient fascinant et montre son véritable visage au moment où Sebők entre au Maroc dans un territoire interdit. Il y découvre le vrai Sahara dans toute sa beauté et ses dangers. Le territoire était intact de l'influence européenne. Il y a découvert le silence de la mort. Il associe le désert à l'infini où il découvre la présence symbolique de Dieu. En avançant dans la mer de sable, où sa vie était constamment en danger, il a compris comment Dieu était présent dans la vie humaine¹³⁹². À la fin de son parcours, il est arrivé à la conclusion que Dieu était la totalité de la vie et rien ne le représentait plus clairement que la grandeur du désert. Ce voyage apprend à Sebők d'apprécier sa vie. Il y rencontre la soif et la chaleur insupportables et voit des cadavres à côté de la piste de caravane¹³⁹³. Les voyageurs qui expérimentaient le vrai désert témoignaient d'ailleurs tous de cette rencontre spirituelle et de la revalorisation de leur vie.

Sebők conclut que le Sahara ne ressemble pas à l'image que ses contemporains transmettaient. Pour expliquer aux lecteurs la différence entre les stéréotypes et la réalité, il reprend le cas de la Hongrie. Il démontre que les Hongrois ne mangent pas tout le temps le « Paprikasch » et ne boivent pas du « Tokajer ». À cette fausse image, le désert n'est pas du

¹³⁸⁹ « nagy fekete pusztítás », *Ibid.*, p. 84. (Nous traduisons)

¹³⁹⁰ « megszokott sivatagi kép », *Ibid.*, p. 83. (Nous traduisons)

¹³⁹¹ *Ibid.*, p. 86.

¹³⁹² *Ibid.*, p. 280.

¹³⁹³ *Ibid.*, pp. 280-291.

sable sans végétation et sans le moindre signe de la vie humaine¹³⁹⁴. De plus, il y découvre des valeurs humaines très importantes.

16.8. Les habitants

Comme nous l'avons constaté dans le cas de la description des paysages, la présentation des habitants ressemble à l'image diffusée par les récits de voyage paru dans la presse. Les voyageurs profitaient d'occasions similaires pour observer, ils traitaient les autochtones avec la même superficialité et répétaient les mêmes stéréotypes.

16.8.1. Les avis des touristes sur les autochtones

Tóth décrit les habitants à propos de son arrivée au port de la Goulette, sans mettre le pied sur le sol tunisien. Il a remarqué d'abord la présence française dont le signe le plus évident résidait dans les habitudes vestimentaires : les ouvriers portaient des « culottes ». Quand le paquebot approche le port, il constate que « la première impression est très étonnante quand on voit tout à coup une centaine de Nègres énormes, ainsi que des Arabes en groupes, et tout cela : gratuitement !¹³⁹⁵ » Tóth fait ainsi allusion au statut des habitants du pays comme objets exposés au lieu d'être des humains. Tout le monde qui bougeait au port pour accueillir les nouveaux arrivés faisait partie d'un spectacle et était responsable de donner une première impression de l'Orient. Pourtant, comme Tóth remarque aussi, la plupart de ces personnes étaient des Français ou des Arabes désormais francisés : des interprètes, des porteurs et des passeurs qui parlaient tous le français¹³⁹⁶ et qui étaient habitués aux touristes.

Le kasbah offrait une autre occasion de présenter les habitants. Tóth y trouvait des « fainéants », des Européens qui se dépêchent, des Arabes fiers¹³⁹⁷, des Juives grosses, des femmes arabes voilées, et des Touaregs portant des costumes colorés. La représentation se limite dans ce cas aussi aux caractéristiques extérieures les plus typiques. Ce passage permet

¹³⁹⁴ *Ibid.*, p. 321.

¹³⁹⁵ « rengeteg furcsa az első benyomás, amikor hirtelen száz hatalmas szecsent meg arabust lát az ember egy csomóban és ingyen! » Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, *op.cit.*, p. 7. (Nous traduisons)

¹³⁹⁶ *Ibid.*

¹³⁹⁷ *Ibid.*, p. 10.

aussi de comprendre que, selon Tóth, la société maghrébine se composait d'Européens, d'Arabes, de Juifs et de Touaregs. Il est d'ailleurs le seul qui mentionne les Touaregs, mais sans en dire plus.

Les habitants sont paresseux certes, mais en même temps beaux :

« Ici, l'homme s'est créé véritablement à l'image de Dieu [...] De visages bruns. Des traits parfaitement délicats. Des yeux noirs et brillants. Des mains étroites et aristocratiques. Des mouvements calmes et élégants... [...] ils sont des magnats nés¹³⁹⁸. »

Leur vêtement simple étonne aussi l'auteur : « Ici, même le haillon et la robe raccommodée en chevreau sont plus pittoresques que l'évening-dress de la première entreprise londonienne¹³⁹⁹ ».

Les touristes rencontrent un grand nombre d'enfants. Ils jouent dans la rue ou ils entourent les touristes, proposent des services et espèrent un petit revenu. Tóth montre l'exemple des jeunes garçons d'une dizaine d'années qui surveillaient les magasins du souk à Tunis et invitaient les touristes à l'intérieur. Selon l'auteur, les adultes sont enfantins et se comportent frivolement. Ils sont habiles et rusés. Pour gagner les faveurs du client, ils sont prêts à tout : ils parlent une dizaine de langues, sourient, jurent, rient, dansent et sautent, « car tous les hommes sont enfants ici¹⁴⁰⁰ ». Cette caractéristique est d'ailleurs positive, et reflète l'innocence et l'optimisme au lieu de méprendre un peuple que les contemporains ont considéré comme sous-développé.

La même image se dessine aussi dans le récit de Zsigmond. Arrivé à Tunis, il parle des « habitants typiques de l'Afrique », qu'il observe depuis le paquebot. Les Arabes portent un « long costume » et un turban ou un fez. Ils sont intéressants et calmes, mais ils font aussi peur. Ils ne travaillent pas, car « Dieu le voulait ainsi »¹⁴⁰¹. Les Africains sont facilement reconnaissables à cause de la couleur de leur peau¹⁴⁰².

¹³⁹⁸ « Errefelé igazán Isten képére teremtetett az ember. [...] Barna arcok. Tökéletes, finom vonások. Villogó, fekete szem. Keskeny, arisztokratikus kéz. Nyugalmas, előkelő mozdulatok. [...] megannyi született mágánás. », *Ibid.*, p. 9. (Nous traduisons)

¹³⁹⁹ « Itt még a koldus rongya s toldott-foldott kecskebőr-köntöse is festőibb, mint az első londoni cég evening-dresse. », *Ibid.*, p. 10. (Nous traduisons)

¹⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴⁰¹ « Isten rendelte így. » János ZSIGMOND, *Afrika...*, *op.cit.*, p. 27. (Nous traduisons)

¹⁴⁰² *Ibid.*, p. 5.

Nous remarquons une différence essentielle entre les premières impressions des deux touristes. Tandis que Tóth a souligné la présence française en décrivant tout d'abord les ouvriers du port, Zsigmond ne les a même pas remarqués. En revanche, la présentation des Arabes n'est pas accentuée dans le récit de Tóth, tandis que Zsigmond n'a vu autre ethnie au port que les Arabes. Cette différence est importante car elle définit l'attitude des voyageurs vis-à-vis de l'ensemble de la région. Pour Tóth, le Maghreb fait partie de la France, pour Zsigmond, même malgré la forte présence européenne, c'est un territoire exotique.

Dans l'ensemble, les Arabes sont intelligents, curieux, et ils aiment apprendre¹⁴⁰³. Le long voyage au bord du paquebot a permis à Zsigmond d'étudier les autochtones de près. Pourtant, il n'en a pas profité, et se contentait de tirer deux conclusions. Premièrement, il a trouvé étonnant qu'ils ne partageaient pas les repas avec les chrétiens. Deuxièmement, il a constaté que quelques-uns parmi eux buvaient de l'alcool, malgré l'interdit¹⁴⁰⁴.

Zsigmond présente brièvement la vie des caravanes. Il s'agit d'une description rare car, en général, les touristes se concentrent sur la présentation des Arabes citadins. Malgré la singularité du sujet, Zsigmond ne le développe pas en détails. Il met l'accent sur l'aménagement des tentes et sur le fait que les tribus les installent et démontent sans cesse¹⁴⁰⁵. Il décrit aussi que les nomades apportent leurs enfants dans une sorte de sac, comme s'ils étaient des bagages. Leur tête rasée ressemblait, selon lui, à des pastèques¹⁴⁰⁶. Ces trois informations épuisent le sujet.

D'autres ethnies apparaissent aussi dans la description. Dans le récit de Zsigmond, celles-ci sont présentées en quelques courtes phrases. Les Noirs sont des « clown », leurs enfants sont aussi comiques, tandis que leurs femmes sont grosses¹⁴⁰⁷. Il mentionne aussi les paysans espagnols qui s'installaient à Oran en raison de la proximité du pays natal. Ils travaillaient sur les terres car « le jardinage était dans leur sang¹⁴⁰⁸ ». Sebők parle aussi des Espagnols. Il note que les Français les méprisaient et ils leurs confiaient les travaux les plus difficiles, ainsi que les plus humiliants, comme l'arrosage des terres¹⁴⁰⁹. Zsigmond présente les

¹⁴⁰³ *Ibid.*, p. 30.

¹⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 12.

¹⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 24.

¹⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 28.

¹⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 23.

¹⁴⁰⁸ « eredeti vérükben benne van a hajlam a kertészkedés iránt », *Ibid.*, p. 25. (Nous traduisons)

¹⁴⁰⁹ Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 123.

Juifs, dont les costumes ressemblaient à ceux des Arabes. Leurs femmes portaient des pantalons larges et une chéchia conique. Elles étaient en général très grosses¹⁴¹⁰.

Si Zsigmond est fasciné par les autochtones, il apprécie aussi les efforts des Français de rendre le territoire fertile et fructueux. Il glorifie non seulement Abd el-Kader¹⁴¹¹ pour sa lutte contre l'occupant mais aussi les colons qui travaillaient durement sur les terres jusque-là incultes. Il dit que ces gens sont audacieux et prêts à tout pour leur mère-patrie. Ils sont industriels et créent du rien une nouvelle vie. Il considérerait la présence française comme bénéfique, et pensait que les deux populations iraient se fondre en un seul peuple¹⁴¹².

16.8.2. Les habitants du désert dans l'œuvre de Sebők

Les autochtones présentés par Sebők apparaissent aussi dans les contextes habituels. Ils attendaient les touristes à la gare et proposaient de transporter leurs bagages ou de les guider¹⁴¹³. Ils demandent le bakchich même pour une simple explication des traditions¹⁴¹⁴. La religiosité est un caractère dominant chez Sebők aussi. Les hommes prient, lisent le Coran et vont à la mosquée comme dans chacun des récits de voyage. Il décrit la tranquillité spectaculaire grâce à laquelle les Arabes surmontent toutes les difficultés¹⁴¹⁵. Il mentionne également la croyance en Allah, qui les aide à supporter les mauvaises situations et à attendre qu'elles se résolvent d'elles-mêmes¹⁴¹⁶. Ils aiment discuter entre eux. Cela est une sorte de « besoin social¹⁴¹⁷ », qui leur permet d'être au courant des choses sans lire la presse. Les nomades et les commerçants sont les sources d'information par excellence car ils parcourent des régions lointaines¹⁴¹⁸.

Sebők a passé la plupart de son voyage parmi les nomades du désert. Pourtant, il parle étonnamment peu des habitants. Il se contente de quelques courtes mentions de leurs caractéristiques et de leurs usages. Il explique cette brièveté par les difficultés de trouver une langue commune, qui rendent impossible des conversations plus poussées¹⁴¹⁹. Sa représentation

¹⁴¹⁰ János ZSIGMOND, *Afrika...*, op.cit., p. 8.

¹⁴¹¹ Nous retrouvons la même image d'un héros national dans l'œuvre d'Alvinczy aussi. Voir : Sándor ALVINCZY, *A Szaharában...*, op.cit., p. 29.

¹⁴¹² János ZSIGMOND, *Afrika...*, op.cit., p. 29.

¹⁴¹³ Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 14.

¹⁴¹⁴ *Ibid.*

¹⁴¹⁵ *Ibid.*, pp. 20, 28, 88 et 126.

¹⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 12.

¹⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 20.

¹⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 20.

¹⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 239.

ressemble ainsi à celle des autres voyageurs, et s'appuie fortement sur les couleurs et les formes. Il distingue trois ethnies qui habitaient le désert. Les Arabes se font remarquer par leur burnous large, les Kabyles par leur chapeau pointu, leurs femmes par leurs vêtements de couleurs vives, les Soudanais par leurs dents blanches¹⁴²⁰. Les habitants du Sahara sont primitifs, rigides et habitués aux dangers. Ils sont parfois plus dangereux que les animaux sauvages de la région. Pour justifier ce constat, il mentionne l'exemple de Cheikh Bouamama.¹⁴²¹

Malgré le fait que Sebök soit parti dans le désert pour décrire ses habitants et ses traditions, sa description est pauvre en information. Il reprend les clichés de ses prédécesseurs. Son récit témoigne du regard touristique, et même si l'auteur en avait occasion, il ne tentait pas véritablement d'établir des contacts et d'interroger les autochtones. Sa description ne pouvait pas ainsi devenir originale.

16.8.3. Une absence surprenante de la femme

Tandis que les hommes sont présentés comme « beaux » et presque « divins », les femmes passent sous silence. Cela peut être expliqué par un mépris général à l'égard des femmes, mais plus vraisemblablement par le fait qu'elles étaient rarement visibles dans les rues en Afrique du Nord. Contrairement aux voyageurs français, les Hongrois n'étaient pas impressionnés par la beauté exotique des Arabes. Si la tête voilée de la femme poussait voyageurs à recourir à leur imagination pour « inventer » son visage, ils n'en faisaient pas d'images séduisantes. D'une façon étonnante, nos trois voyageurs supposaient que les femmes étaient laides. Tóth pensait que les jeunes femmes devaient être belles, mais elles vieillissaient rapidement et leurs traits se déformaient avec les années¹⁴²². Zsigmond a constaté que dans les endroits francisés « les femmes plus âgées montraient leur visage, qui n'était pas un beau spectacle, car elles se développaient rapidement et flétrissaient tôt¹⁴²³. » Les avis de nos trois voyageurs sur les femmes peuvent être résumés facilement : les Arabes sont voilées, âgées et moches, tandis que les Juives sont grosses et portent des costumes traditionnels colorés. Même les filles des Ouled-Naïls n'attiraient pas l'attention des voyageurs.

¹⁴²⁰ *Ibid.*, p. 71.

¹⁴²¹ *Ibid.*, p. 174.

¹⁴²² Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, *op.cit.*, p. 10.

¹⁴²³ « [...] korosabb nők már mutatják arcukat, ami nem valami szép látvány, mert itt a nők korán fejlődnek és korán is hervadnak. » János ZSIGMOND, *Afrika...*, *op.cit.*, p. 7. (Nous traduisons)

Dans les récits de voyage hongrois, la femme n'est pas ainsi un symbole de l'Orient. Les voyageurs ne montraient aucune volonté d'établir des contacts avec elle. Ils refusent même de la présenter. La société qu'il décrivaient était unanimement celle des hommes, les femmes n'y avaient aucune importance. Les quelques figures qui apparaissaient dans les rues n'ont pas attiré l'attention des voyageurs. D'une façon similaire aux grandes villes, les femmes désenchangent les voyageurs. Les hommes, partis avec l'espérance de trouver des créatures fabuleuses, ne rencontraient que des personnes âgées et corpulentes. Si une certaine légende entourait les femmes orientales, les images peintes par nos trois voyageurs l'ont démolie entièrement.

16.8.4. Les rencontres

Comme c'était le cas au sujet des femmes, dans les récits de voyage hongrois, les mentions des rencontres sont rares et exceptionnelles. Les voyageurs ne relatent pas les discussions, ils se contentent de mentionner que telle rencontre a eu lieu. Tóth se réfère à une rencontre avec un Hongrois dans le port de Tunis, dont il refusait la compagnie¹⁴²⁴ par des raisons inconnues. Zsigmond a eu l'occasion de faire véritablement connaissance avec les autochtones au bord du paquebot, mais, comme nous l'avons déjà mentionné, il n'en a pas profité. Les voyageurs ont certainement discuté avec les guides et les vendeurs. Pourtant, ils n'attribuent pas d'importance à ces événements. Les deux touristes n'avaient pas le temps pour faire des connaissances car ils devaient sans cesse se dépêcher à cause de leur programme serré. Le manque des contacts est plus incompréhensible dans le cas de Sebők qui devait sans doute parler avec des autochtones car il a visité un territoire où aucun touriste ne pouvait mettre le pied sans accompagnement officiel et sans guides locaux qui connaissaient bien le lieu. Pourtant, tout contact manque de son récit. Il ne mentionne ni les gardiens français, ni les autochtones ; or, nous savons qu'ils étaient régulièrement en contact.

Cette absence nous permet de révéler une caractéristique très importante des récits de voyage hongrois, notamment que les voyageurs ne s'intéressaient pas aux habitants. Ils ne faisaient même pas le moindre effort pour établir des relations, pour interroger et pour

¹⁴²⁴ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 7.

comprendre. Dans les trois récits de voyage, même les images stéréotypées sont plus banales que dans la presse ou dans les récits français.

16.9. Thèmes divers

Comme dans les récits de voyage traités dans les chapitres précédents, tous les sujets ne peuvent pas être rangés dans une catégorie précise. Chacun de nos trois voyageurs évoque des questions qui laissent les autres insensibles. Dans l'ensemble, les trois textes traitent des questions importantes, comme la religion, l'esclavage, la portée de la colonisation et la question du Maroc. Néanmoins, ces sujets ne sont pas détaillés, et les voyageurs ne tirent pas de véritables conclusions. Pourtant, l'étude des thèmes évoqués nous montre ce qui a intéressé les voyageurs et le public lecteur.

16.9.1. La question marocaine

Tandis qu'au début des années 1900, Tóth et Zsigmond considéraient le Maroc comme un territoire intact de l'influence française, la situation était tout à fait différente au moment de la visite de Sebők. Quelques mois après le voyage de l'archiduc Joseph-Auguste, la crise marocaine est devenue plus brûlante. Passant la plus grande partie de son voyage près des territoires touchés par la crise, Sebők a réfléchi sur le passé et sur la portée de la colonisation. Il était aussi inévitable qu'il parle de la question du Maroc.

Dans le récit de voyage de Sebők, le conflit apparaît clairement comme sujet de haute importance. Il y fait référence déjà dans la dédicace où il remercie ses protecteurs d'avoir soutenu son projet même malgré « la période belliqueuse à l'époque de la crise marocaine¹⁴²⁵ ». Il comprend vite que la question intéressait même la société locale. Au début du texte, il présente des Arabes qui parlaient des événements. En revanche, le contenu de la discussion passe sous silence. Il mentionne la conquête difficile des environs de Figuig, et énumère les causes qui ont

¹⁴²⁵ Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., n.p.

convaincu la France de lutter pour le pays. Il parle des intérêts commerciaux, de la construction du chemin de fer, de la mission civilisatrice et de la sécurité du désert¹⁴²⁶.

La crise inquiétait le voyageur pour deux raisons. D'abord parce qu'il voyageait à la frontière algéro-marocaine, dans un territoire touché par des émeutes. Le conflit franco-allemand a eu un effet sur la sécurité des touristes européens. Sebők et sa compagnie devaient sans cesse craindre qu'ils soient considérés comme des Allemands, ou, pire encore, des espions. Dans les deux cas, ils auraient été reconduits en Algérie et auraient dû mettre fin à leur parcours¹⁴²⁷. Deuxièmement, il s'inquiétait pour l'avenir de l'Europe.

Sebők voulait voir le Sahara marocain à tout prix. Même si son autorisation ne permettait pas de franchir la frontière marocaine, il osa pénétrer dans le pays. Il relate ses aventures dans un chapitre à part, intitulé « Au Maroc avec la caravane ». Dans cette partie, il touche des questions importantes de la politique coloniale. Même si le territoire concerné échappe au cadre de notre analyse, nous nous permettons d'aborder les réflexions de l'auteur car nous considérons qu'il s'agit d'un élément essentiel du récit de voyage.

Sebők s'est posé tout d'abord la question pourquoi la France mettait autant d'effort pour occuper ce territoire qui le pays des malfaiteurs. Il donne une réponse simple : « car elle n'avait pas d'autre choix ». Elle devait abolir ce « nid de voleurs » afin de pouvoir continuer l'expansion du pays. La route des caravanes était précieuse car selon l'idéologie coloniale, celui qui la dominait, disposait aussi du profit du commerce du désert. Sebők évoque à propos de ce territoire la rivalité franco-allemande et la construction du chemin de fer marocain dont la construction est devenue un motif important pour entreprendre l'occupation¹⁴²⁸.

L'aventure marocaine de Sebők se termine rapidement car les autorités militaires ont suivi ses traces et l'ont renvoyé en Algérie, dans un endroit sécurisé. Sebők a attribué une importance considérable à cet acte des Français. Il relate que le comportement des autorités lui rappelait combien la politique marocaine française était secrète et en même temps dangereuse. Sebők était conscient de ce que les dirigeants français se préoccupaient de cacher devant l'opinion publique étrangère ce qui se passait au sud, sur les territoires marocains¹⁴²⁹. Si la plupart de son récit reprend les images habituelles des voyageurs-touristes, ce passage sur le

¹⁴²⁶ *Ibid.*, pp. 214-220,

¹⁴²⁷ *Ibid.*, p. 176.

¹⁴²⁸ *Ibid.*, p. 257-262.

¹⁴²⁹ *Ibid.*, p. 300,

conflit marocain est particulièrement important. Il est ainsi devenu témoin d'événements politiques majeurs, et il en a informé les lecteurs hongrois grâce à ses expériences personnelles.

16.9.2. Une ode à la Légion étrangère

Sebők écrit une véritable ode à la *Légion étrangère*. Il est tellement passionné pour le sujet qu'il y consacre un chapitre entier. Il décrit le sort de ces hommes d'un ton plein de regret et de sympathie. Il considère la *Légion étrangère* avant tout comme un mélange de gloire et de honte, voire une masse d'hommes dont la mort « ne causait aucun souffrance¹⁴³⁰ » à la France. Elle est un acteur important des succès français dans la conquête coloniale. Il présente les soldats comme s'ils étaient des objets stockés et agencés selon la volonté des autorités militaires¹⁴³¹. Ses impressions sont fondées sur les discussions sérieuses avec les soldats qui ont passé déjà un temps considérable dans l'armée. Il posait des questions pour comprendre pourquoi ils sacrifient leurs vies au service d'une nation qui n'est pas la leur. La réponse qu'il a reçue était la désespérance et le manque d'alternative¹⁴³².

Partout où il a les légionnaires, il cherchait des Hongrois. À Saida, il en a rencontré, mais les soldats n'osaient pas parler dans une ambiance de suspicion¹⁴³³. Finalement, dans le train allant vers le sud du Sahara, il trouve une occasion appropriée pour interroger l'un d'eux, celui qui était le plus hautement placé dans la hiérarchie militaire. Les événements, qui l'ont entraîné dans la *Légion étrangère* étaient une suite d'événements malheureux¹⁴³⁴. Les soldats interrogés croyaient que la plus grande difficulté n'était pas de supporter les conditions pénibles dans le désert et le traitement sans pitié des commandants, mais de lutter pour une cause qui n'était pas la leur.

Pour faire comprendre le fonctionnement de l'armée, Sebők raconte également les détails de la sélection des soldats, leur formation et les tentatives de fuir¹⁴³⁵, puis il consacre un chapitre à la bataille d'El-Mngar, entre les légionnaires et les nomades du Maroc du Sud, qui

¹⁴³⁰ *Ibid.*, p. 217.

¹⁴³¹ *Ibid.*, pp. 118-119, 135-152 et 177-205.

¹⁴³² *Ibid.*, pp. 133-134.

¹⁴³³ *Ibid.*, p. 137.

¹⁴³⁴ Il a quitté la Hongrie après l'incendie tragique de la Párizsi Nagyáruház (grand magasin situé à Budapest, construit dans les années 1880), cherchait du travail à l'étranger mais sans le trouver, la famine lui a convaincu de rejoindre la *Légion*.

¹⁴³⁵ *Ibid.*, pp. 140-152.

s'est déroulée le 2 septembre 1903. D'après les discussions, Sebők considère que la *Légion étrangère* est la formation la plus efficace contre les peuples du désert car les combats nécessitent la brutalité, le courage et la détermination dont disposent uniquement les soldats étrangers¹⁴³⁶.

Le poids que Sebők donne à la *Légion étrangères* est considérable. Cependant, dans son introduction, il ne donne pas le moindre signe d'intérêt pour le sujet. Il a voulu décrire le mode de vie des habitants du Sahara et le récit des soldats étrangers n'y appartient pas strictement. Pourtant, pour Sebők, leur présence est indissociable du Sahara.

16.9.3. Les sujets secondaires

Nous trouvons des sujets inclassables dans les récits, qui ne sont pas développés dans les détails mais le fait que nos voyageurs les aient mentionnés nous convainc que nous ne devons pas les négliger non plus. Les auteurs mentionnent les faits qui les ont surpris ou qui ont suscité leur intérêt. Les sujets sont divers et apparaissent en général sans précédent logique dans les textes. Après l'analyse des trois récits de voyage, nous ne trouvons aucun lien entre les thèmes évoqués. Tous les voyageurs s'intéressaient à des sujets divers de la vie locale. Les sujets traités ont également apparu dans la presse vulgarisatrice, ils n'ont pas ainsi véritablement complété les connaissances des lecteurs. La plupart des sujets mentionnés correspondent aux missions coloniales, notamment à l'utilisation du désert à des fins économiques, à l'éducation et à la question des religions. Mais les voyageurs donnent aussi des conseils à leurs successeurs.

L'un des sujets les plus fréquents dans la description de Sebők est l'Islam et les usages religieux car la religion est indissociable des pays visités. Le monde imprégné par les traditions musulmanes est mis en contraste avec la culture occidentale progressiste¹⁴³⁷. Il décrit les coutumes de prière et parle du rôle d'Allah dans la vie quotidienne¹⁴³⁸. Il souligne l'importance de la religion surtout dans le désert où la croyance facilite aux nomades de survivre. À propos de la religion, Sebők évoque aussi le sort de la chrétienté. Il accuse l'État français qui a opté

¹⁴³⁶ *Ibid.*, p. 246.

¹⁴³⁷ *Ibid.*, p. 18.

¹⁴³⁸ *Ibid.*, p. 23.

pour la laïcité et a ainsi exclu la religion de l'enseignement scolaire, provoquant ainsi l'augmentation de la criminalité¹⁴³⁹.

Zsigmond parle du système scolaire en Tunisie, mais sans entrer dans les détails. Il présente un bâtiment qui ressemblait à un palais et où les enfants apprenaient la langue et la culture françaises, dans l'objectif de former des adultes qui supporteraient le système colonial¹⁴⁴⁰. Il présente les différents niveaux de l'éducation : celui des écoles élémentaires où les autochtones apprenaient le français, l'agriculture et l'industrie, ainsi que celui des « institutions scolaires principales » où les élèves apprenaient la littérature, le droit musulman et la théologie¹⁴⁴¹. La description reflète les efforts des Français pour propager leur civilisation ; pourtant, Zsigmond n'y attribue pas beaucoup d'importance.

Sebők a énuméré les idées de ses contemporains pour rendre le désert utile. Il s'intéressait avant tout à la question de l'eau. Il mentionne l'exemple de Figuig où les canaux assuraient l'alimentation en eau¹⁴⁴². Il mentionne l'établissement d'une liaison constante entre la mer et le Soudan par les caravanes, la construction des oasis artificiels, le projet de la mer intérieure et celui du *Transsaharien*¹⁴⁴³. Ce dernier reçoit une plus grande attention de l'auteur que les trois autres. Il salue l'idée de la construction d'une ligne ferroviaire mais relate en même temps que l'idée est irréalisable à cause du sable qui n'est pas un sol fixe et serait incapable de supporter les poids du chemin de fer. Il craint aussi les orages de sable qui pourraient enterrer les voies. Même malgré les difficultés, il constate que le Transsaharien pourrait être le dernier stade glorieux de l'épopée de la conquête du Sahara ; sa réalisation serait ainsi nécessaire¹⁴⁴⁴.

Sebők, voyageur expérimenté, évoque l'utilité des voyages. Il note cependant que la lecture des récits de voyage peut être dangereuse car chacun des voyageurs voit autrement, et ce qui plaît à l'un, ne plaît pas forcément aux autres. À propos de sa visite d'El-Kreider, il avertit ses lecteurs de ne pas entreprendre un voyage saharien pour la seule raison qu'il fut impressionné par ses paysages. Il craint que le désert sans confort européen ne plaise pas à tout le monde et il ne veut pas être responsable des éventuels malheurs qui arrivent. Il prie donc les lecteurs de ne pas aller à El-Kreider¹⁴⁴⁵. Il mentionne aussi qu'un bon voyageur se pose sans

¹⁴³⁹ *Ibid.*, p. 165.

¹⁴⁴⁰ János ZSIGMOND, *Afrika...op.cit.* p. 8.

¹⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 30.

¹⁴⁴² Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, *op.cit.*, p. 254.

¹⁴⁴³ *Ibid.*, p. 316.

¹⁴⁴⁴ *Ibid.*, pp. 317-332.

¹⁴⁴⁵ *Ibid.*, pp. 156-157.

cesse des questions et veut toujours connaître les causes des événements et des idées¹⁴⁴⁶. Zsigmond mentionne aussi que le voyage est particulièrement utile pour faire la connaissance d'autres « races », habitudes vestimentaires et professions.

Par une demi-phrase, Sebők mentionne l'amusement principal des soirées, qui se déroulait après le dîner, dans le caravansérail¹⁴⁴⁷. La danse orientale lui paraît laide et ennuyeuse car il avait déjà vu un spectacle pareil¹⁴⁴⁸. Il présente avec le même déception la danse des Ouled-Naïls. Zsigmond parle des harems, qui pouvaient même se composer de dix-huit femmes¹⁴⁴⁹. Pourtant, nous constatons que ce sujet n'intéresse pas les voyageurs.

Pour Sebők, son origine hongroise est mise en valeur tout au long du texte. Il cherche sans cesse à comparer les Hongrois aux Arabes. Il trouve que l'occupation ottomane est un point commun important dans l'histoire des deux peuples¹⁴⁵⁰. Il se réfère à plusieurs reprises aux stéréotypes et aux croyances concernant les Hongrois. Bon patriote, il se sent offensé chaque fois on le traite comme Autrichien. Il raconte aussi que les Arabes ne connaissaient pas la Hongrie et considéraient tous les touristes comme des *Anglais*.

Les conditions météorologiques apparaissent aussi dans les récits. Sebők note que cette chaleur n'était pas aussi insupportable qu'il avait supposé avant son voyage. Il attribue cela à une cause génétique, notamment que l'homme européen supporte mieux les différences que les habitants des autres parties du monde. Il donne un conseil simple aux voyageurs, notamment de porter un chapeau de paille qui les protège contre le soleil¹⁴⁵¹. Sebők raconte l'inondation à Perrigaux qui a provoqué un sacrifice humain considérable¹⁴⁵².

D'autres sujets sont encore plus inclassables. Sebők parle des usages d'enterrement¹⁴⁵³. Il mentionne quelques importants explorateurs du désert, comme Henrik Barth, Rohlf, Wimpffen, Richard et Kermabon, Roudaire¹⁴⁵⁴, la mission Flatters¹⁴⁵⁵ et finalement Foureau-Lamy¹⁴⁵⁶. Sur une affiche, Tóth a découvert la publicité de l'eau purgative « Hunyadi János », qui « fait battre les cœurs hongrois¹⁴⁵⁷ ».

¹⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 206.

¹⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 40.

¹⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 72.

¹⁴⁴⁹ János ZSIGMOND, *Afrika...*, *op.cit.*, p. 6.

¹⁴⁵⁰ Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, *op.cit.*, p. 28.

¹⁴⁵¹ János ZSIGMOND, *Afrika...*, *op.cit.*, p. 20-21.

¹⁴⁵² Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, *op.cit.*, p. 127.

¹⁴⁵³ *Ibid.*, p. 47.

¹⁴⁵⁴ *Ibid.*, pp. 311-316.

¹⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 316.

¹⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 329.

¹⁴⁵⁷ « a magyar szívet megdobogtatja », Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, *op.cit.*, p. 21. (Nous traduisons)

L'ensemble de ces exemples montre que les voyageurs s'intéressaient à des questions très diverses. En même temps, les sujets qu'ils traitaient n'étaient ni originaux, ni détaillés.

16.10. Le Maghreb colonial

La colonisation apparaît assez souvent dans les récits de voyage, soit directement soit à travers des références. Les voyageurs commentent, même si par des demi-phrases, les effets de la présence française et décrivent les changements les plus évidents depuis le début de la colonisation. Les longues réflexions théoriques sont absentes dans les récits de voyage de Tóth et de Zsigmond. Ils évitent de tirer des conclusions ou de développer leurs idées concernant l'avenir des colonies. Pourtant, Zsigmond révèle son antipathie pour l'idée de l'occupation. Contrairement aux deux touristes, Sebők s'occupe de l'avenir de la colonie, qu'il développe à plusieurs reprises dans son texte.

Zsigmond décrit « la situation politique particulière » de la Tunisie. Il explique que le pays est dirigé par « un autochtone que l'on nomme bey » qui pratique certains droits comme celui de la justice. D'après lui, le bey et « un homme payé par les Français », qui reçoit deux millions de francs par an, pour livrer aux colonisateurs les sources de revenus importantes comme les impôts et les droits de la douane. Il note aussi que les Français possèdent et contrôlent désormais le pays, même s'ils ne le déclarent pas ouvertement. Pourtant, leurs traces sont partout visibles, car les grandes villes se modernisent¹⁴⁵⁸.

À propos de la présentation de l'Algérie, Zsigmond se pose la question pourquoi les Français ont entrepris sa conquête. Il évoque l'avidité qui caractérisait toutes les grandes puissances européennes. Mais en même temps, il avoue que cette occupation n'était pas un acte bien réfléchi et préparé. Sebők relate l'occupation du Sahara d'un ton ironique. Arrivé au désert, il s'interroge pourquoi les Français avaient besoin du grand sable pour lequel ils luttaient si farouchement¹⁴⁵⁹. D'après ces exemples, l'entreprise coloniale est avant tout incompréhensible pour les voyageurs hongrois. Ils n'acceptent pas qu'un pays lointain puisse être véritablement utile pour la métropole, et ils rejettent l'idée de l'assimilation des peuples qui habitaient les territoires occupés.

¹⁴⁵⁸ János ZSIGMOND, *Afrika...*, op.cit., p. 7.

¹⁴⁵⁹ Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 206.

Zsigmond évoque la lutte d'Abd el-Kader, qu'il prend pour une figure extrêmement importante de l'histoire coloniale. Il décrit ce personnage comme un héros national, qui luttait pour l'indépendance de son pays. Sa lutte était, selon l'auteur, « une guerre sainte¹⁴⁶⁰ ». Il s'adonne, à travers la présentation des événements et de la résistance organisés par Abd el-Kader, à une réflexion théorique sur la liberté des peuples. Il souligne que toutes les nations qui ont déjà lutté pour la liberté et pour l'élargissement des droits doivent comprendre la signification du combat mené par ce « héros » qui devait finalement fuir son propre pays¹⁴⁶¹. Il est inévitable que les lecteurs assimilent la figure d'Abd el-Kader à celle de tous les Hongrois qui luttèrent pour l'indépendance de leurs pays et pour l'élargissement de leurs droits à l'intérieur de l'empire austro-hongrois. Zsigmond est le seul parmi nos auteurs à attribuer un si grand rôle au personnage d'Abd el-Kader et faire si ouvertement référence à l'une des questions les plus brûlantes de sa propre société.

Zsigmond admire donc l'œuvre d'Abd el-Kader et se déclare partisan des Arabes dont il regrette la perte de la liberté. Il considère que les résistants sont des véritables héros, tandis que les Français ne sont que des occupants qui voulaient à tout prix posséder, indépendamment de la valeur du territoire en question. Il décrit que l'Algérie a perdu toute son autonomie : elle a été intégrée à la France en tant que trois départements. Avec cette unification, les Arabes sont devenus « des sujets français ». Le développement apporté par les colonisateurs était une maigre récompense pour les autochtones, mais ils en profitaient tout de même¹⁴⁶². Il relate naïvement que la relation entre les Arabes et les Européens devait être assez bonne car les Musulmans ont permis de transformer leur plus belle mosquée en une église chrétienne¹⁴⁶³.

Sebők, qui a voyagé au moment de la crise marocaine, a expérimenté de près le côté conflictuel de la colonisation. Son opinion sur l'entreprise française est ambiguë. D'une part, il regrette les effets de la présence européenne sur la culture locale. Il décrit, comme tous les voyageurs et touristes, les principaux changements survenus dans la société et dans les villes occupées par les Français, et déclare la disparition de l'Algérie d'antan : « Je n'écris pas sur Alger. C'est l'un des plus beaux endroits de la Méditerranée [...] mais Alger n'est plus une véritable ville africaine¹⁴⁶⁴. » D'autre part, il ne considère pas que cette formation soit durable et prédit un avenir incertain pour la colonie. Il constate que la francisation de l'Algérie ne

¹⁴⁶⁰ János ZSIGMOND, *Afrika...op.cit.* p. 15.

¹⁴⁶¹ *Ibid.*, pp. 15-17

¹⁴⁶² *Ibid.*, pp. 17-19.

¹⁴⁶³ *Ibid.*, p. 19.

¹⁴⁶⁴ « Alger-ről e helyen nem írok. Egyike a Földközi-tenger legszebb helyeinek [...] de Alger már nem igazi afrikai város. » Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, *op.cit.*, p. 115. (Nous traduisons)

pourrait jamais être complète car la population européenne n'augmente pas suffisamment et, par conséquent, les Arabes seront toujours plus nombreux¹⁴⁶⁵. Il évoque également la résistance qui menace sans cesse l'occupant. À propos de la résistance, Sebők décrit qu'Abd el-Kader est un malfaiteur qui a causé beaucoup de difficultés aux Français¹⁴⁶⁶. A début de son texte, passant devant le lieu de résidence du commandant général de Kairouan, il partage ses inquiétudes avec les lecteurs. Il énumère les grandes puissances de l'histoire qui ont occupé le territoire et y ont finalement échoué. Il tire la conclusion que, similairement à l'empire romaine, la France ne pourrait pas conserver ces territoires¹⁴⁶⁷.

Dans un chapitre intitulé « trois tombeaux » Sebők partage une réflexion sur la portée de la colonisation. Les trois tombeaux sont ceux des grands combattants (Flavius Maximus, Sidi Okba et le cardinal Lavigerie). Sebők note que tous les trois luttèrent pour maintenir l'Afrique du Nord et pour la « civiliser ». Si les deux premiers ont échoué, il suppose que l'empire français pourrait uniquement persister grâce à sa chrétienté¹⁴⁶⁸. Il fait ainsi preuve d'un avis contradictoire sur le sort des colonies. D'une part, il énumère plusieurs raisons qui indiquent l'échec prochain de l'empire coloniale. D'autre part, il consent que la chrétienté aille donner assez de force à l'occupant pour maintenir les territoires acquis.

Sebők critique aussi la politique coloniale française. Il relate que l'expansion française était le résultat d'événement fortuits et suivait un plan irréflecti. Il dit que dans un premier temps, l'avancement s'est fait au hasard. D'après lui, le gouvernement français n'était jamais assez énergique pour lutter d'une façon efficace. C'est pour cette raison qu'il a préféré soumettre les territoires par des contrats et des accords. Plus tard, la résistance et les événements survenus (comme la perte de l'Alsace et de Lorraine) ont forcé l'État de continuer la conquête¹⁴⁶⁹. Arrivé à la frontière algérienne, Sebők réfléchit sur la question de la douane. Il constate que la barrière douanière n'était qu'une « fiction politique », car personne n'y déclarait rien. Les autorités permettaient aux voyageurs de passer la frontière sans véritable contrôle et ne cherchaient pas à punir les contraventions¹⁴⁷⁰.

Sebők évoque des graves problèmes sociaux survenus à cause de la colonisation et en conséquence de l'introduction des usages européens. Il critique le système économique de son

¹⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 116.

¹⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 129.

¹⁴⁶⁷ *Ibid.*, pp. 26-27.

¹⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 109.

¹⁴⁶⁹ *Ibid.*, pp. 208-209.

¹⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 48.

époque qui permettait à une minorité de tirer profit et de s'enrichir, tandis que les masses devaient vivre dans la pauvreté. Pour ne pas mettre tout au compte des colons, il constate que cette structure inégale est visible même à l'intérieur de la société nomade vivant dans les oasis. Dans leur société on trouve également de propriétaires qui chassent pendant la plupart de l'année mais qui rentrent pour la récolte des dattes pour enlever le profit. Les plus pauvres labourent toute l'année et ne bénéficient pas véritablement des revenus. Sebók pense que la cause de ces inégalités réside dans deux facteurs. D'abord, les lois ne sont pas clairement définies. Ensuite, les rapports dépendent souvent de la force et des armes, au lieu de l'existence d'un système égalitaire. Il note d'un ton amer que les Juifs disposent en général du capital important¹⁴⁷¹.

À propos de l'occupation des territoires inutiles, il évoque « la prétendue colonisation hongroise », l'occupation de l'archipel Francois-Joseph, que l'opinion publique trouvait aussi irréfléchie et « drôle » que celle du désert¹⁴⁷². Cette mention est d'ailleurs la seule où la colonisation hongroise apparaît directement.

Il se dessine donc deux opinions différentes sur la colonisation française dans les trois récits de voyage analysés. L'une supporte la cause arabe et la liberté des peuples opprimés, l'autre soutient la promotion de la civilisation européenne et accepte l'idée de la colonisation. Il est aussi visible que les opinions ne sont pas claires. Les voyageurs sympathisent avec les Arabes qui luttent contre leur oppresseur mais ils ne contestent pas le droit de la France d'être présente sur le territoire. Ils prévoient la chute de l'empire mais croient aussi en son maintien. Contrairement aux récits de voyage parus dans la presse, les auteurs des livres se permettent de développer leurs opinions sur la question coloniale. Nous voyons aussi qu'à l'exception de la courte mention de Sebók, aucun voyageur n'évoque l'idée de la colonisation hongroise. Ils visitent les territoires par curiosité professionnelle, sans vouloir étudier le fonctionnement de l'empire colonial.

¹⁴⁷¹ *Ibid.*, pp. 250-251.

¹⁴⁷² *Ibid.*, p. 207.

16.10.1. L'exotisme perdu

D'une manière identique aux récits de voyage parus dans la presse, les voyageurs ne trouvent pas l'exotisme désiré sur le territoire. Ils énumèrent quelques faibles signes des traits orientaux, mais ils partagent unanimement l'avis que la colonisation a partiellement supprimé la culture originale, surtout dans les endroits touristiques. Les tentatives des colonisateurs de moderniser le territoire ont provoqué l'apparition d'un faux exotisme, artificiel, qui ne plaisait pas aux touristes¹⁴⁷³.

Tóth regrette la perte des valeurs originales. Pour lui, tout est décevant qui n'est pas authentique. Les quartiers européens sont ennuyeux. Le palais est en mauvais état. Les salles imposantes décorées dans des styles européens dans le palais de Bardo lui rappellent « l'Europe vieillotte », tandis que le décor oriental lui paraît merveilleux. S'il déclare sa prédilection pour la culture arabe, les époques anciennes, imprégnées par la présence romaine, sont encore plus précieuses dans ses yeux¹⁴⁷⁴. Le palais en voie de dégradation peut être en même temps interprété comme le symbole de la disparition de l'Orient fabuleux ou l'échec d'un grand empire.

Malgré la forte présence européenne, Tóth a découvert un petit exotisme en Tunisie. Partant de la ville, au bord du paquebot *Árpád* qui l'a emmené à Alger, il a résumé ses impressions ainsi : « Vers midi, quand l'*Árpád* est parti pour Alger, de nombreuses nouvelles images et impressions se sont succédées dans ma tête. Cette journée m'a appris que l'Orient existe¹⁴⁷⁵. » Son jugement des valeurs est cependant contradictoire. D'une part, il est fasciné par l'Orient qu'il découvre, mais en même temps l'image qu'il peint est schématique et confirme l'idée de la banalisation des valeurs originales. La forte présence européenne est partout visible, les souvenirs de l'Orient d'antan se démolissent et les éléments culturels se mélangent. L'Orient qu'il décrit ne pouvait pas être véritablement authentique car la durée de ses séjours dans les différentes villes était courte (un jour maximum) et il n'a parcouru que les endroits les plus touristiques.

¹⁴⁷³ L'exotisme que les touristes décrivaient ne pouvait pas être le vrai, désiré par les principaux théoriciens du phénomène, comme Victor Segalen. Ce que les voyageurs rencontraient dans les pays transformés par la présence européenne n'était qu'un « exotisme-pacotille », une sorte de marchandise qu'ils consommaient volontiers mais avec des soupçons. Voir : Alain RUSCIO, *Le credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français XIX^{ème}-XX^{ème} siècles*, Paris, Éditions Complexe, 1995, pp. 137-139.

¹⁴⁷⁴ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, *op.cit.*, pp. 14-15.

¹⁴⁷⁵ « Mikor az *Árpád* éjféltájt elindult Algír felé, a fejemben egyre kergette egymást a sok új kép, új impresszió. Ez a nap tanított meg arra, hogy van Kelet. », *Ibid.*, p. 16. (Nous traduisons)

Ses premières impressions sur l'Algérie montrent aussi l'Orient disparu : « C'est l'image de l'Occident qui triomphait sur l'Orient¹⁴⁷⁶. » Le spectacle attriste le voyageur car il trouve qu'il s'agit d'un homologue de Marseille ou de Naples, trop français et moderne, qui ne convient pas au paysage oriental. Seulement les travailleurs noirs et les palmiers suggèrent que le voyageur est arrivé en Afrique. Les immeubles à la parisienne, les hôtels, les restaurants, le corso plein de magasins modernes ne sont plus exotiques¹⁴⁷⁷.

Zsigmond mentionne aussi la forte présence européenne, dont le signe le plus évident est le tramway¹⁴⁷⁸. Il parle de l'affaiblissement des mœurs et de l'eupéanisation des habitants. Il constate avec mécontentement que les femmes arabes enlevaient parfois leur voile quand elles étaient en compagnie des Européennes¹⁴⁷⁹. À Oran, il découvre un monde mi-européen, mi-arabe. Selon lui, le quartier arabe y est le plus « exotique » de toutes les villes visitées. Il trouve qu'« il n'y a presque rien qui pourrait offrir un plus beau spectacle pour les yeux européens que l'observation d'une rue ou d'une place arabe ou nègre¹⁴⁸⁰. » Il y trouve un monde plein de vie et de bruit dans lequel il se sent chez lui. En même temps, et quelque peu contradictoirement, il ne se sent pas en sécurité chez les autochtones. Il désire le confort de la ville européenne¹⁴⁸¹. Il déclare qu'Algérie n'est pas un pays exotique et qu'il suffit de visiter le Maroc pour comprendre les différences essentielles qui résident entre les deux territoires¹⁴⁸².

Sebők est conscient de la politique manipulatrice du tourisme colonial et la rend responsable pour la disparition de l'exotisme. Il condamne aussi le comportement des touristes qui contribuent à ces changements négatifs :

« Les Français, Anglais et Américains riches qui jouissent de la vie viennent ici au moment où le climat est le plus agréable. Ils jouissent des rayons du soleil estival au milieu de l'hiver, écoutent chouchouter les grandes feuilles de palmier [...], regardent la danse des Ouled-Naïls et organisent des excursions autour des huttes de terre battue dans le vieux Biskra. Et cela est la fin de leur aventure. Ils racontent ensuite des choses fortes jolies sur la vie dans l'oasis, ramènent à la maison beaucoup de belles photographies et écrivent pour les magazines locaux des articles pleins d'esprit, intitulés *On the edge of the Desert*, « Au bord du désert ». Ils sont

¹⁴⁷⁶ « A Keleten győzedelmeskedő Nyugat képe ez. », *Ibid.*, p. 18. (Nous traduisons)

¹⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 18.

¹⁴⁷⁸ János ZSIGMOND, *Afrika...*, *op.cit.*, p. 5.

¹⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 19.

¹⁴⁸⁰ « [...] európai szemnek alig nyújthat valami szebb látványosságot, mintha végigtekint egy néger vagy arab utcán vagy téren. », *Ibid.*, p. 22. (Nous traduisons)

¹⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 24.

¹⁴⁸² *Ibid.*, p. 29.

contents d'avoir vu et de pouvoir garder parmi leurs souvenirs ce qu'ils nomment le grand et mystérieux Sahara¹⁴⁸³. »

Sebők révèle que Biskra n'était pas le vrai désert en raison de ses hôtels de luxe et ses puits artésiens. Depuis l'apparition des Français, ce n'était qu'un lieu de détente pour l'élite européenne. Pour retrouver le vrai désert, il conseille de descendre plus dans le Sud.

Les voyageurs mettent donc au compte du tourisme colonial la perte des valeurs exotiques. Leur déception est grande lorsqu'ils comprennent que le monde fabuleux qu'il cherchaient n'existe pas. Ils espéraient retrouver l'Orient qu'ils connaissaient dans des fables, mais en réalité, ils ne trouvent qu'un territoire qui avait déjà perdu son caractère original, mais n'a pas encore non plus développé sa nouvelle forme. Ils témoignent d'un fort ennui lors de la visite des grandes villes et des lieux touristiques. S'ils ont découvert un monde intéressant, cela n'était pas à cause de son exotisme mais à cause du mélange des cultures et parce que les pays visités étaient différents de leur lieu d'origine.

16.11. L'écriture des textes

Comme nous l'avons déjà remarqué, les textes de Tóth et de Zsigmond sont des récits de voyage touristiques par excellence. Ils décrivent les endroits recommandés et reprennent les stéréotypes habituels de leur époque. Non seulement les conditions de leur voyage se ressemblent mais aussi le style et la structure de leurs livres. Premièrement, tous les deux se réfèrent dans leurs titres à un voyage en *Afrique*. Pourtant, la partie qui décrit le parcours nord-africain est plus courte que la description des pays européens. La principale destination du voyage est ainsi moins significative que les escales intermédiaires. Tous les deux voyageurs suivent l'ordre chronologique du voyage, consacrent des chapitres à des villes visitées et évitent les réflexions théoriques. Tous les deux visent à saisir les éléments les plus marquants de la vie locale, sans véritablement compléter les descriptions des voyageurs précédents.

¹⁴⁸³ « Eljönnek ide ők, az életet élvezők, gazdag franciák, angolok és amerikaiak Biskrába akkor, amikor kellemes ide jönni ; élvezik a tél közepén a nyári napsugarat, hallgatják a nagy pálmalevelek suhogását [...] megnézik a Ouled-Naïl-ok táncát és kirándulásokat rendeznek a Vieux Biskra sárkunyhói közé. Ezzel aztán vége is a tapasztalatuknak. Tudnak mesélni igen kedves dolgokat az oázis életéről, haza hoznak egy csomó szép fotográfiát, írnak az otthoni Magazine-jukba szellemes cikket : *On the edge of the Desert*, « a sivatag szélén » címmel és örülnek, hogy ezt is látták és ezt is eltehetik életük emlékei közé, a nagy titokzatos Szaharát. », Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., pp. 110-111. (Nous traduisons)

Pourtant, le poids des informations n'est pas le même dans tous les textes. Il arrive que les sujets importants (comme le système colonial, la résistance des autochtones, les traditions locales) ne soient concernés que marginalement, tandis que les sujets secondaires reçoivent une place disproportionnellement grande. À titre d'exemple, Tóth consacre un long paragraphe à l'aménagement d'un café arabe, mentionnant les banquettes, les tapis, les récipients en cuivre qui servent à chauffer quand la température baisse. Il présente aussi brièvement les clients qui se trouvent dans un état étourdi par l'opium¹⁴⁸⁴. En revanche, il résume le fonctionnement du protectorat et le rôle du bey en une seule phrase : le bey est le « souverain honoraire » de la Tunisie, le « commandant effrayant de six cents spahis », qui rend justice une fois par semaine¹⁴⁸⁵.

Le livre de Sebők ne ressemble pas à ceux de Tóth et de Zsigmond. Il l'a rédigé deux ans après son parcours maghrébin¹⁴⁸⁶, à l'occasion d'un voyage au bord d'*Hamburg-America Line* vers New York. Les longues journées en mer lui ont permis de revivre son séjour nord-africain et de le mettre à l'écrit¹⁴⁸⁷, car, comme il constate, le voyage en mer évoque par nécessité les souvenirs des voyages précédents¹⁴⁸⁸. Il voulait rédiger un récit de voyage qui serait à la fois un guide pour les futurs voyageurs et un manuel pour les scientifiques. Dans cette optique, il présente l'histoire et la géographie des villes visitées, énumère les particularités culturelles et donne des conseils. Il exprime à plusieurs reprises ses inquiétudes que son texte pourra paraître ennuyeux pour les lecteurs non-initiés à la géographie. Il explique cela par le fait que son récit de voyage ne suit pas exactement les règles du genre et qu'il est abondant en explications géographiques¹⁴⁸⁹.

Le récit se compose en substance de deux grandes parties. Dans la première, il suit l'ordre chronologique du voyage et présente ses principales observations. La deuxième est une collection de ses impressions accumulées pendant le voyage. Dans cette partie, le livre devient thématique. L'ensemble du livre est divisé en chapitres. Dans la première partie, il consacre les chapitres aux endroits où il a fait une plus longue escale, tandis que dans la deuxième, il s'occupe des sujets qui l'intéressent et qu'il considère comme précieux pour les lecteurs. Il parle

¹⁴⁸⁴ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 12.

¹⁴⁸⁵ *Ibid.*

¹⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 357.

¹⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 30.

¹⁴⁸⁸ *Ibid.*

¹⁴⁸⁹ *Ibid.*, pp. 114-115, 238 et 305.

ainsi des luttes pour le désert, d'Ain-Sefra, de la *Légion étrangère*, d'un voyage avec la caravane au Maroc et de l'« armée noire » composée de soldats soudanais.

16.11.1. Les sources d'information

Même si les indications sont rares, nous supposons que tous les trois voyageurs se sont renseignés d'une façon similaire avant et pendant le voyage. Ils mentionnent trois types de sources : les guides de voyage, les habitants qui les accompagnent et qu'ils croisent, et les ouvrages littéraires. Pourtant, en contraste avec les articles de presse, les informations que nous recevons sur les sources sont insignifiantes et floues. Elles ne permettent que supposer la nature des ouvrages consultés.

Tandis que dans la presse la figure du guide joue un rôle important, la description de leur identité est aussi absente dans les livres. Leur manque est autant plus frappant que le plus souvent les guides constituent le seul véritable contact avec les habitants du pays visité. D'une façon étonnante, le personnage du guide est presque absent des récits de voyage. Si Tóth et Zsigmond participaient à un parcours touristique et devaient, par principe, être guidés, ils n'y attribuaient pas d'attention. Quelques brèves mentions assurent les lecteurs qu'ils étaient omniprésents pendant tout au long du voyage, mais leur identité passe sous silence. Aucun des trois voyageurs ne décrit la personne qui les a accompagnés pendant leurs parcours. L'absence des descriptions est frappante car elle illustre que les touristes ne mettaient même pas le moindre effort pour établir des relations avec le monde qu'ils visitaient.

Tóth parle d'un guide qui l'a accompagné au palais du *Dar el bey*. Au lieu de l'image habituelle de l'Arabe (brun, intelligent et rusé), il conclut rapidement que c'était un monsieur corpulent mais gentil qui pouvait être un gardien des harems ou un ministre¹⁴⁹⁰. Zsigmond évoque le rôle des guides. Il explique qu'il est particulièrement important de choisir des guides « autorisés », car ceux-ci ne trompent pas le voyageur. Il conseille d'opter pour un Arabe, car, comme le français n'est pas sa langue maternelle, il le parle lentement et ainsi d'une façon plus compréhensible¹⁴⁹¹. Dans l'œuvre de Sebők, les guides apparaissent comme des personnes

¹⁴⁹⁰ Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 13.

¹⁴⁹¹ János ZSIGMOND, *Afrika...*, op.cit., pp. 5-6.

bienveillantes qui voulaient satisfaire les exigences des étrangers. Ils étaient prêts à emmener le voyageur là où qu'il voulait aller et avaient une explication pour toutes ses questions¹⁴⁹².

La lecture du guide n'est qu'une activité rare dans les récits. Sebők parle des guides à deux reprises, sans préciser leurs titres. Il relate d'abord qu'ils attiraient l'attention du voyageur sur l'état dégradé des routes dans les alentours de Kairouan¹⁴⁹³. Ensuite, visitant le Rhummel, il mentionne « le livre rouge » qu'il a consulté. Cela nous permet de supposer qu'il utilisait une édition du guide Michelin parue au début des années 1900. Cette absence des références ne signifie pas que les voyageurs n'ont pas consulté les guides. Elle nous conduit au constat que leur utilisation était tellement généralisée que les auteurs trouvaient inutile d'en parler. D'autre part, les citations auraient pu baisser la crédibilité de l'auteur, qui préférait ainsi souligner que les informations sont les résultats d'une observation faite sur place.

En ce qui concerne les ouvrages littéraires, Sebők mentionne le peintre Eugène Fromentin (qu'il appelle erronément J. Fromentin). Il le considère comme un grand homme qui s'aventurait dans le Sahara. Il utilise son livre comme point de repère qui prédit comment voir le désert¹⁴⁹⁴. Il parle aussi d'Émile-Félix Gautier qu'il traite comme le meilleur connaisseur du Sahara du point de vue géographique, politique et historique¹⁴⁹⁵. Ces deux hommes disposaient d'un renom certain en France à la fin du XIX^e siècle¹⁴⁹⁶. Leur mention est cependant plus inattendue dans une œuvre hongroise.

16.11.2. Les comparaisons

Tous les trois voyageurs utilisent des comparaisons, car elles sont des éléments essentiels du transfert des connaissances. Dans les livres, nous distinguons deux types de comparaisons. L'une est courte, presque invisible qui n'attire pas l'attention du lecteur. L'autre est plus frappante car les deux objets comparés ne se ressemblent pas en réalité. De nos voyageurs, Tóth utilise les images les plus originales pour décrire l'inconnu. Pour cette raison, nous nous appuyons uniquement sur son texte pour présenter les principaux types de comparaisons. Nous ignorons les deux autres textes car les images utilisées par Sebők et Zsigmond pour expliquer

¹⁴⁹² Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 47.

¹⁴⁹³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁴⁹⁴ *Ibid.*, pp. 82-83.

¹⁴⁹⁵ *Ibid.*, pp. 209 et 293..

¹⁴⁹⁶ De cela témoigne : Franck LAURENT, *Le voyage en Algérie. Anthropologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale – 1890-1930*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2008.

la réalité vue ressemblent à celles décrites dans le chapitre traitant la presse hongroise. Leur énumération ne pourrait pas ainsi donner des nouveautés.

Hormis quelques comparaisons « banales »¹⁴⁹⁷, Tóth utilise des images frappantes pour expliquer l'inconnu aux lecteurs. À Oran, il constate que la ville, qui est bâtie sur une colline, ressemble avec son port à « un gâteau Dobos entamé d'un enfant gigantesque¹⁴⁹⁸. » Il trouve de nombreuses ressemblances entre l'Afrique du Nord et la Hongrie. Dans la plupart des cas, il reprend les images de Budapest ou de la province. En règle générale, la comparaison ne porte pas de jugement de valeurs mais facilite la construction de l'image. Dans cet objectif, Tóth fait référence à la Grande Plaine hongroise lors qu'il quitte la Tunisie :

« Nous sommes rentrés en ville en voiture vers le soir. Il était temps du ramassage des foin : sur les deux côtés des énormes bottes de foin, des tas chargés : nous aurions pu nous croire dans la région de Kecskemét¹⁴⁹⁹ si la forte lumière du soleil, les palmiers à côté de la rue, les Arabes à dos d'âne ne nous avaient rappelés à quelle distance nous nous sommes détachés de là¹⁵⁰⁰. »

À Alger, il prend le tramway pour aller voir le Mustapha supérieur, qui se trouve sur une colline :

« Le tramway nous a emmenés de la place [du gouvernement] au Svábhegy¹⁵⁰¹ algérois, la Mustapha supérieure. Les rues dans lesquelles il a circulé en sonnant, avaient l'air comme les rues modernes de Terézváros¹⁵⁰² qui viennent d'être construites chez nous : bâtiments énormes et ennuyeux – tribunaux, écoles et casernes¹⁵⁰³. »

¹⁴⁹⁷ Par exemple il nomme le souk « quartier des bazars », voir : Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 12

¹⁴⁹⁸ « [...] mint valami óriási gyermek megkezdett Dobostortája. » voir : Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 23. (Nous traduisons)

¹⁴⁹⁹ Une ville rurale de la Grande Plaine hongroise.

¹⁵⁰⁰ « Este felé kocsiztunk vissza a városba. Szénagyűjtés ideje volt : két oldalt hatalmas szénakazlak, megrakott nagy boglyák ; egy-egy pillanatra akár Kecskemét vidékére képzelhettük volna magunkat, ha a hanyatló nap erős fénye, az útszéli pálmák, az apró csacsikon baktató arabusok nem mondanák, micsoda messze szakadtunk el onnan. », Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 16. (Nous traduisons)

¹⁵⁰¹ En traduction littérale : *Mont des Souabes*. Il s'agit d'un quartier de Budapest qui se situe au cœur des collines de Buda.

¹⁵⁰² En traduction littérale *Ville de Thérèse*. C'est un arrondissement chic du centre-ville de Budapest où se trouvent plusieurs rues célèbres et l'Opéra National.

¹⁵⁰³ « A térről vitt ki a villamos az algéri Svábhegyre, a Mustapha supérieure-re. Az utcák, amiben végig csilingelt, akár a mi most épült terézvárosi modern utcáink, hatalmas és unalmas épületek : bíróságok, iskolák, kaszányák. » Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., p. 19. (Nous traduisons)

Il compare les cafés de Tunis à ceux de Pest. L'entourage du port d'Oran ressemble à la rue Váci de Pest avec ses magasins modernes, ses hôtels et ses immeubles à trois étages¹⁵⁰⁴. D'autres éléments de la vie campagnarde apparaissent également dans la description de Tóth. Entrant dans un dans un café arabe, il y trouve une banquette blanche contre le mur sur les deux côtés d'une sorte de couloir. Cette banquette ressemble pour lui à celle du four traditionnel hongrois¹⁵⁰⁵.

Les comparaisons ne sont pas toujours nostalgiques. Dans le récit de Tóth, le pays d'origine n'échappe pas aux critiques. Présentant le tramway de Tunis, il formule un reproche :

« Le chemin de fer électrique circule devant le palais. Celui-là est exactement comme chez nous : il ne vient pas justement quand on l'attend. Dans un bon dix minutes, une voiture circulaire dotée de feux quelconques apparaît enfin¹⁵⁰⁶. »

Pour décrire l'état misérable du palais du bey, il évoque la pauvreté de la campagne hongroise :

« En sortant du musée, nous avons fait un tour autour du palais. Nous avons constaté comment il se détruit par une inexorable sûreté. Comme une auberge villageoise brûlée, sans toit, avec des murs ici et là moitié lézardés, moitié détruits [...] : comme une grange délaissée, poussière, saleté et destruction partout¹⁵⁰⁷. »

L'exemple de Tóth montre aussi combien l'utilisation des analogies est une entreprise dangereuse car un point de repère mal choisi détourne l'attention des lecteurs. Visitant le souk, il décrit les endroits où l'on servait de la nourriture. Il les compare à plusieurs reprises aux stands en plein air où l'on vend de la viande fraîchement rôtie qu'on appelle « lacikonyha »

¹⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 18.

¹⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 12.

¹⁵⁰⁶ « A palota előtt fut a városi villamos vasút ; ez, szakasztott mint nálunk, épen akkor nem jó, amikor várjuk ; jó tíz perc múlva végre feltűnik egy Isten tudja milyen lámpásu „körforgalmu” kocsí ; [...]. », *Ibid.*, pp. 13-14. (Nous traduisons)

¹⁵⁰⁷ « Mikor kiértünk a múzeumból, körüljártuk az egész palotát, s elnéztük, mint pusztul, micsoda feltartóztathatatlan bizonyossággal. Mint valami leégett falusi csárda, teteje-vesztett ; fala itt-ott félig megrepedezve, félig romban [...] : akár egy elhagyott pajta ; por, piszok, rombolás minden felé. », *Ibid.*, p. 15. (Nous traduisons)

(« cuisine de Laci » en traduction littérale). L'expression fait référence au nom de Saint Ladislav et à la fête liée à ce nom qui a lieu au mois de juin. « Laci » est un diminutif de « László », la version hongroise de Ladislav¹⁵⁰⁸. « Lacikonyha » évoque pour les lecteurs la nourriture copieuse, la bière fraîche, la foule, le bruit, les bonnes discussions, et aussi les journées d'été caniculaires¹⁵⁰⁹. Dans les rues de Tunis, il en voit plusieurs : « Ensuite, toute une rue de « cuisine de Laci », pleine de mendiants qui bouffent, ou se reposent. Beaucoup parmi eux sont aveugles, manchots ou amputés quelque part¹⁵¹⁰. » Cet exemple attire notre attention sur la responsabilité de l'auteur lors du choix des comparaisons. Il illustre combien la comparaison modifie la réalité vue et masque l'essentiel. Dans ce cas-là, le lecteur reste coincé au fait qu'il y a des « cuisines de Laci » en Tunisie, et il échappe à la description du peuple tunisien vivant dans de mauvaises conditions¹⁵¹¹.

L'exemple de Tóth montre comment la comparaison facilite et rend en même temps plus difficile la construction de l'image d'un pays. Les points de repère choisis peuvent sérieusement éloigner la description de la réalité. Pourtant, l'utilisation des fausses références est inévitable. Nous apprenons aussi que le point de repère primaire des auteurs est toujours leur pays d'origine. L'utilisation des comparaisons peut ainsi rapprocher deux cultures qui sont en réalité très différentes. La comparaison sert aussi à formuler indirectement des critiques et des reproches. Le rôle de ces images est ainsi plus complexe que la simple explication des éléments inconnus.

16.12. Les conclusions des voyageurs

Dans les récits de voyage, nous trouvons trois types de conclusions. Dans le texte de Tóth, elle est absente. Le voyage se termine soudainement, l'auteur n'ajoute aucune valeur à son parcours. Sebők termine son récit au moment où il quitte Alger, sans formuler son avis sur le voyage. Pourtant, peu avant la fin du voyage, il tire des conclusions timides résumant ses expériences

¹⁵⁰⁸ Selon le Dictionnaire étymologique de la langue hongroise, l'origine de ce nom renvoie aux fêtes qui commencent à partir du jour de (Saint) László (le 27 juin). En ce moment de l'année, les cuisines des foires se sont installées à l'extérieur ou l'on préparait des repas traditionnels « sous le ciel ».

¹⁵⁰⁹ István BART, *La Hongrie et les Hongrois. Les mots-clés de l'histoire et de la vie quotidienne*, Budapest, Corvina, 2001.

¹⁵¹⁰ « Azután egy egész utca : Lacikonyha ; tele zabáló vagy pihenő koldushaddal ; sok közöttük a vak, sok a félkezű s egyéb nyomorult csonka-bonka. » Rezső TÓTH, *Északafrikai...*, op.cit., pp. 11-12. (Nous traduisons)

¹⁵¹¹ Sur les comparaisons dans l'œuvre de Rezső Tóth voir : Dorottya MIHÁLYI, « Approcher ou éloigner par la comparaison ? Le cas de deux voyageurs au Maghreb colonial », in Ramona MALITA, Ioana-Maria MARCU, Eugenia-Mira TANĂSE (dir.), *Agapes francophones 2019*, Szeged, JATEPress, 2019., pp. 181-193.

et ses pensées. Zsigmond est le plus sincère, et réfléchit sur la portée de son voyage et sur l'avenir colonial.

Sebők développe tout d'abord une conclusion sans lien avec la colonisation française. Il décrit ce qu'il avait expérimenté dans le désert. D'après lui, les plus grands dangers du désert sont le simoun et la soif¹⁵¹². Les voyageurs doivent donc se protéger pour ne pas devenir victime de l'un des deux. Deuxièmement, il relate la politique coloniale. Il considère que les premières expansions dans le Sahara ont donné une nouvelle ampleur à la colonisation au moment où les politiciens ont compris que le désert est pénétrable¹⁵¹³. Si l'énonciation paraît sérieuse, Sebők ne continue pas la réflexion sur ce sujet. Il ne partage pas son avis sur la colonisation et ne donne aucun conseil. Pour terminer son texte, au lieu de tirer une véritable conclusion, il décrit une scène d'adieu typique. Il raconte les cris qui s'entendaient du port d'Alger et la ligne blanche que constituaient les maisons de la ville. Finalement, il dit que le Sahara attendrait toujours les voyageurs qui arriveront pour comprendre ses mystères¹⁵¹⁴. En tant que souvenir, il emmène un jeune Arabe qu'il demande de lui apprendre sa langue.

À la fin de son voyage au Maroc, Zsigmond cherche les causes de la décadence des Musulmans. Il considère que les dogmes religieux sont responsables de tout le mal car ils empêchent le progrès. Il déclare qu'un peuple est voué à l'échec, s'il « ne comprend pas l'appel des temps progressistes¹⁵¹⁵ », s'il ne peut pas abandonner ses anciennes institutions, et s'il ne s'habitue pas au changement continu du contexte. D'autre part, l'homme est lui seul responsable de son bien-être. Il ne peut pas tout attendre de Dieu, car la foi est un soutien moral certes mais n'est pas suffisante pour effectuer de grands changements¹⁵¹⁶. Cette conclusion est frappante car Zsigmond s'abstient des réflexions sérieuses tout au long de son récit.

Conclusion

Les livres analysés dans ce chapitre constituent deux catégories à part. Les textes issus d'un voyage sont la description thématique du pays suite à un parcours effectué sur le territoire. Ils tentent de transmettre une image générale qui désire d'être exhaustive. Ils se veulent d'un

¹⁵¹² Imre SEBŐK, *A Szaharában...*, op.cit., p. 307.

¹⁵¹³ *Ibid.*, p. 311.

¹⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 357.

¹⁵¹⁵ « [...] hogy a haladó kor szavát mennyire érti meg. » János ZSIGMOND, *Afrika...*, op.cit., p. 63.

¹⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 63.

inventaire des choses à voir mais ils se concentrent aussi sur les mœurs et les coutumes. Alvinczy propose une description passionnée du « Sahara » visitant les principaux lieux touristiques aménagés déjà à la fin des années 1880. Lakos parcourt l'ensemble de l'Algérie « touristique » mais sa publication tardive empêche de devenir un guide pour nos voyageurs. Ces livres thématiques se différencient par leur ton : tandis que l'œuvre de Lakos est neutre, celui d'Alvinczy reflète un jugement de valeurs, décrivant les lieux parcourus à la fois dangereux, monotones mais habités par un peuple généreux.

Les récits de voyage publiés sous forme de livre décrivent les souvenirs d'un court parcours suivant l'ordre des événements. Les auteurs se divisent en deux groupes : ceux qui ont effectué un « parcours méditerranéen » et ceux qui ont visité le Sahara. Tous les trois voyageurs, Tóth, Zsigmond et Sebők, étaient des professeurs qui voulaient plus instruire que plaire. Par conséquent, l'individualité est reléguée en arrière-plan, d'une façon similaire aux conditions du voyage. Les déplacements remplissent dans ce cas-là aussi une partie importante des ouvrages. La description des habitants est pauvre en information, même dans le récit de Sebők qui visait de présenter le monde du Sahara et entrait, au moins superficiellement, en contact avec les autochtones. La seule originalité des livres est qu'ils donnent, similairement au récit de voyage de l'archiduc Joseph-Auguste, place à une réflexion timide sur la question coloniale, surtout concernant le Maroc. Ils reflètent deux points de vue différents. L'un supporte l'œuvre « civilisatrice » des colonisateurs, l'autre témoigne d'une sympathie avec les autochtones soumis. Malgré les différences des valeurs, tous les voyageurs regrettent la disparition de l'Orient fabuleux et sont conscients du fonctionnement de la politique du tourisme colonial.

16.12.1. Livres et articles

Indépendamment de leur forme, les récits de voyage hongrois fournissent aux lecteurs des informations dans une quantité étonnamment grande. Le contenu des textes permet de se faire une image pareille à celle des récits de voyage français. Cela est un caractère essentiel des textes hongrois. Les articles et les livres hongrois abordent les mêmes sujets et transmettent également une image stéréotypée. La différence essentielle réside uniquement dans la longueur des textes et dans l'attitude des voyageurs. Les professeurs voulaient instruire, les artistes exprimer le monde inconnu. Les articles sont plus laconiques et se concentrent plus directement sur des endroits précis. Les livres sont certainement plus longs, mais leur contenu n'est pas forcément

plus varié. Dans le cas des deux touristes, Tóth et Zsigmond, les parties qui traitent l'Afrique du Nord sont d'une trentaine de pages et ne relatent que les événements d'un ou deux jours dans chacune des villes visitées. Le livre de Sebők paraît plus détaillé certes, mais il fait preuve de la même vision stéréotypée que les autres auteurs.

Nous supposons que le public lecteur des articles était plus large car les textes ont paru dans des feuilles facilement accessibles. Les livres étaient destinés, selon les propos des auteurs, à un public plus professionnel. À cause de leur prix élevé, ils devaient être moins souvent feuilletés. Pourtant, malgré les différences de leur forme, tous les textes voulaient instruire et donner envie aux voyages. Les auteurs se préoccupaient tous de décrire les phénomènes inconnus pour le public hongrois et, pour rendre leur récit plus authentique, ils y ont inséré des expressions arabes. En même temps, ils voulaient aussi garantir une lecture agréable, pleine d'images colorées, de paysages magnifiques, d'événements intéressants qui amusaient les lecteurs. Tous les deux types de texte s'occupaient des habitants du pays mais sans entrer dans les détails. L'analyse des textes nous montre aussi l'absence des sujets importants qui concernent l'identité du voyageur et les questions politiques, pour n'évoquer que les cas les plus frappants.

Malgré les ressemblances fondamentales, nous constatons quelques différences concernant les deux types de texte. Premièrement, nous observons que les récits de voyage parus dans la presse se concentrent plus fortement sur la description des paysages désertiques. La nature considérée comme exotique recevait la plus grande attention des auteurs, tandis que l'environnement bâti était moins important. Les réflexions théoriques et politiques sont absentes des textes car les voyageurs avaient peu d'espace pour s'exprimer. Ils considéraient que la description systématique des choses vues était plus importante que partager leurs idées sur les pays et le système colonial. Bien évidemment, cette négligence est également le résultat du regard touristique et du programme dense qui empêchaient de faire des connaissances, de discuter et de délaissé le chemin indiqué par les guides. Nous constatons que les articles sont thématiquement plus riches que les livres. Comme les auteurs des articles sont plus nombreux, leur manière de voir et leur style rendent nécessairement les textes plus variés.

Contrairement à la presse, les livres privilégient les paysages citadins et décrivent plus profondément les coutumes locales. Les auteurs évoquent plus souvent leur propre culture en tant que point de référence et ils formulent plus souvent leur opinion sur les choses vues. Ils critiquent rarement, mais ils expliquent parfois le fonctionnement du système colonial ou se livrent à d'autres types de réflexions. Nous constatons que la rédaction des livres était le résultat

d'un travail sérieux. Les voyageurs se sont renseignés de plusieurs types de sources (comme les guides, les ouvrages vulgarisateurs et les manuels de géographie) afin de compléter leurs observations et pour donner au lecteur une image globale. Dans les articles, les auteurs privilégient le partage de leurs propres souvenirs et impressions. S'il se sont certainement informés avant le voyage, ils ne partagent que quelques rares informations sur leurs sources. Les différences de la préparation au voyage sont aussi visibles dans l'orthographe des voyageurs. Les fautes concernant avant tout les noms communs et sont plus fréquentes dans la presse que dans les livres.

Dans l'ensemble, nous constatons que le nombre des textes parus sur l'Afrique du Nord dépasse largement nos attentes¹⁵¹⁷. En ce qui concerne leur contenu et leur style, ils sont plus variés que nous avons supposé au début de nos recherches. Par conséquent, nous ne pouvons pas dire que le public lecteur hongrois n'était pas bien informé sur le Maghreb colonial. Les récits de voyage et les textes vulgarisateurs parus dans la presse et sous forme de livre permettaient de construire une image détaillée. Les lecteurs pouvaient suivre les plus grands événements du monde colonial dans la presse mais aussi se renseigner sur la géographie, les coutumes, les habitants et les systèmes politiques. Les textes concernaient les sujets les plus importants pour connaître et comprendre un pays. Les textes sont descriptifs certes, mais les auteurs ne réfléchissaient sérieusement ni sur les choses vues, ni sur la portée du voyage. Ils restent ouverts, sans conclusion. L'absence du caractère personnel est aussi frappante. Comme si les auteurs voulaient complètement supprimer leur individu et donner place à la présentation factuelle des territoires visités et de leurs habitants. D'une façon paradoxale, ils veulent instruire et donner une image globale mais sans se renseigner, étudier et discuter sur place. La construction et le contenu des textes ressemblent étonnamment aux récits de voyage français. Nous voyons aussi que, les voyageurs ne pouvaient pas se débarrasser de leur vision stéréotypée, même s'ils voulaient compléter les descriptions de leurs prédécesseurs. Cela nous permet de tirer des conclusions importantes sur le flux des informations, sur le transfert des connaissances et des manières de voir le monde à la fin du XIX^e siècle.

¹⁵¹⁷ Non seulement les récits de voyage hongrois témoignent d'un certain intérêt pour l'Afrique du Nord, mais aussi les traductions des textes des voyageurs étrangers. Voir par exemple : Károly ERLANGER, Báró, *Utazás Tunison át. Fordította bevezetéssel és jegyzetekkel ellátta Kormos Tivadar* (Voyage à travers la Tunisie. Traduit et commenté par Tivadar Kormos), Budapest, Bartha Lajos, 1901.

17. Les différentes « voix » dans les récits de voyage

La thématique d'un colloque, organisé à Budapest au printemps 2023, porté sur « les voix et les échos du passé¹⁵¹⁸ », nous a conduit au constat que nous devons regrouper nos voyageurs selon les « voix » qu'ils utilisent dans leur récit de voyage au lieu de la nation à laquelle ils appartiennent. L'étude des textes montre que le contenu et la structure des récits de voyage français et hongrois sont assez similaires. L'analyse comparée des textes selon les critères géographiques (notamment le lieu d'origine des voyageurs) n'a pas abouti aux résultats initialement supposés. Au lieu de souligner les différences de perception du monde des deux groupes de voyageurs, les textes semblent disposer des mêmes traits de caractère. Comme les exemples présentés dans les chapitres précédents montrent, la vision du voyageur est déterminée par le contexte maghrébin et par la mise en place du tourisme colonial, au lieu des particularités du pays d'origine. Les récits de voyage montrent que, les itinéraires étant prédéterminés, les voyageurs n'étaient pas vraiment libres de choisir la direction de leur parcours. Une partie importante du pays restait ainsi inaccessible. Au bout d'un certain temps, les voyageurs ne pouvaient que répéter les propos de leurs prédécesseurs. Pourtant, tous les voyageurs avaient un point de vue différent, déterminé avant tout par leurs professions respectives. De ce fait, ils mettaient l'accent ailleurs, attribuaient une importance à des sujets que d'autres négligeaient et choisissaient un style descriptif qui correspondait à leur public lecteur. Certains textes sont plus scientifiques, d'autres plus émotionnels. Dans l'ensemble, la perception du monde des voyageurs ne pouvait que nuancer l'image du Maghreb qui existait en partie déjà avant la période étudiée. Nous distinguons dans l'ensemble dix « voix » qui apparaissent dans les textes. Nous notons que dans la plupart des récits de voyage, plusieurs voix sont perceptibles, pourtant une est toujours dominante.

La voix du touriste

Comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, la voix la plus présente dans les récits de voyage est celle du touriste. Elle apparaît en position dominante dans chacun des textes, indépendamment de l'autodéfinition des voyageurs. Une partie des auteurs voulaient

¹⁵¹⁸ « Dimenziók VIII : A múlt (vissz)hangjai » Colloque interdisciplinaire organisé à la faculté des Lettres modernes d'Université Eötvös Lóránt de Budapest le 18 et 19 mai 2023.

véritablement visiter le Maghreb en tant que touristes et était fiers de l'être. Pourtant, nous constatons que, même si l'auteur s'était considéré comme « voyageur expérimenté », « professeur », « écrivain » ou « scientifique » et soulignait de vouloir parcourir les endroits délaissés par les touristes, la voix la plus forte dans leur texte restait celle du touriste. Les déplacements étant liés aux autorisations officielles, les voyageurs n'avaient pas le droit de dévier la voie indiquée. L'analyse des textes choisis et les ouvrages critiques traitant le sujet soutient que, malgré les tentatives des auteurs de créer une nouvelle image de l'Afrique du Nord, les principales caractéristiques des textes et les thèmes abordés sont similaires¹⁵¹⁹.

Reflétant la caractéristique spéciale selon laquelle le touriste du XIX^e siècle voulait se divertir et s'enrichir en même temps, les récits de voyage mettent en exergue d'une part la fierté de pouvoir entreprendre un voyage pareil, d'autre part une tentative de transférer à un public large les connaissances obtenues pendant le voyage. La voix des touristes était pleine de contradictions. Ils s'enthousiasmaient pour un faux-exotisme qui caractérisait dans leurs yeux le Maghreb, et le critiquaient en même temps. Ils cherchaient l'Orient fabuleux et authentique, pourtant, ils se sont rendu compte que les parties accessibles des colonies nord-africaines étaient trop européanisées pour satisfaire cette exigence. Ils étaient fascinés par la culture locale mais considéraient qu'elle était trop transformée pour plaire véritablement. Ils voulaient présenter le territoire d'un nouveau point de vue, jamais pris auparavant, mais observaient de loin et se contentaient d'une description superficielle des choses vues. Les textes contiennent un grand nombre de répétitions : les paysages pareils, les mêmes scènes de vie et la description des autochtones-types¹⁵²⁰.

Grâce à leurs récits de voyage, les touristes pouvaient devenir un instrument par excellence de la propagande coloniale car ils ont reproduit en grande nombre la même image, favorable au système. Leurs clichés immuables assuraient la stabilité et fascinaient en même temps, convaincant ainsi l'opinion publique sur les avantages de la colonisation. À la fin du XIX^e siècle, ces textes ne pouvaient pas cependant considérablement modifier l'image créée sur l'Afrique du Nord.

¹⁵¹⁹ À cela attire l'attention Colette Zytnicki qui énumère le passé antique, l'Orient, le paysage et le spectacle de la rue. Voir : Colette ZYTNIICKI, *Faire son « métier »...*, *op.cit.*

¹⁵²⁰ Or, les tentatives de décrire et de présenter les autochtones d'un point de vue scientifique précèdent les premiers actes de la colonisation moderne et persistent tout au long de l'existence des empires coloniaux. Voir : Pascal BLANCHARD, *La France...op.cit.* pp. 57-64, Nicolas BANCEL et Pascal BLANCHARD, « Civiliser : L'invention de l'indigène », in Pascal BLANCHARD, *La France...*, *op.cit.* En guise d'exemple sur les œuvres présentant les autochtones voir « La société berbère » in Ernest RENAN, *Mélange d'histoire et de voyages*, Paris, Calmann-Lévy, 1878.

La voix du partisan de la colonisation

Le principal objectif des récits de voyage français est de soutenir le projet colonial et de corroborer la nécessité du maintien du système mis en place. L'occurrence du sujet dans les récits de voyage analysés est inégale. Pourtant, personne ne passe sous silence la nature du lien entre la France métropolitaine et les pays parcourus. Directement ou indirectement, les principaux éléments de la propagande coloniale apparaissent dans tous les textes analysés. Même les voyageurs hongrois s'occupaient de la question coloniale, mais plus rarement. Ils acceptaient l'idée de la hiérarchie des civilisations et considéraient l'œuvre coloniale française comme bénéfique pour les autochtones. Les Français et les Hongrois approuvaient la nécessité économique de l'occupation et acceptaient la « mission civilisatrice ». Les Hongrois, qui se considéraient comme des *Européens*, ont même déclaré leur appartenance à une culture supérieure et ont souligné que la France avait le droit de transformer la culture autochtone aux colonies. Un fort sentiment de supériorité caractérisait donc toutes les deux nations, ce qui a résulté une partialité pour le projet colonial. Les voyageurs ont découvert les faiblesses du système établi et ont attiré l'attention sur les éventuels dangers de la politique coloniale ; pourtant, en principe, personne n'a remis en question la nécessité de l'occupation. L'attitude des Français n'est pas surprenante car ils venaient d'un milieu imprégné par la propagande coloniale. Il est encore plus frappant que les Hongrois soulignaient les mêmes propos, malgré le désintérêt apparent dont l'Autriche-Hongrie faisait preuve à ce sujet. Pour justifier leur point de vue, ils ont fait recours aux statistiques commerciales afin de prouver l'existence du profit économique qu'une relation coloniale pouvait garantir. De l'autre côté, ils voulaient aussi démontrer le coût élevé du maintien du système. La « mission civilisatrice » figurait également parmi les causes évoquées par les Hongrois, mais elle paraît moins importante que l'élément économique.

Une différence essentielle entre les récits de voyage français et hongrois réside dans l'utilisation des pronoms. Les Français préféraient les déterminants possessifs aux articles définis. Ils parlent de « nos » colonies, de « nos » soldats, des « nos » villes. Dans le cas des récits de voyage français, cette appartenance est donc fortement soulignée. Les Hongrois ont simplement considéré ces endroits comme *l'étranger*. Contrairement aux voyageurs français, ils ont pris une réelle distance par rapport à leur objet d'observation.

La voix du voyageur indépendant

Les voyageurs hongrois sont indépendants (ou désintéressés) du point de vue de la colonisation. Pourtant, l'image qu'ils donnent du territoire n'est que légèrement différente de celle des colonisateurs. Ils empruntaient les clichés bien répandus des récits de voyage français. Stylistiquement, les deux groupes de textes se ressemblent beaucoup. Ils sont produits en grand nombre, écrits majoritairement par des touristes qui ne disposaient pas d'expérience d'écriture avant le voyage. Les sujets abordés et la présentation du territoire d'un point de vue stéréotypé rapproche également les deux types de textes. Le grand nombre des récits de voyage hongrois nous convainc sur un engouement pour l'Afrique du Nord à la fin du XIX^e siècle qui est indépendant du contexte colonial.

Le contenu des textes montre que les voyageurs hongrois se sont préparés au voyage à l'aide des récits de voyage et des guides français. Ils mettaient un plus grand accent sur la description des paysages que sur le fait que le territoire soit occupé. Le paysage (dont les habitants font aussi partie) est considéré comme exotique, et il caractérise plus clairement l'*Afrique* que la présence coloniale. Les Hongrois tentaient de décrire les ambiances, les impressions, les couleurs, les sensations qui donnaient à l'Afrique sa singularité. Ils parlent des autochtones comme d'éléments du décor. La colonisation en tant que sujet apparaît avant tout au moment où les voyageurs décrivent le quartier européen ou parlent de l'eupéanisation de la culture locale. La présence française est considérée comme un fait neutre qui n'a aucune signification secondaire. Les voyageurs n'attribuaient même pas d'importance au fait que les *occupants* étaient des *Français*. Ils parlent d'*Européens* qui *vivent* nombreux sur le territoire. Dans les récits de voyage hongrois, nous retrouvons les signes d'un fort patriotisme. La culture hongroise est décrite comme majestueuse et incomparable. L'Afrique du Nord attirait certes, mais les voyageurs ressentaient sans cesse un mal du pays inconsolable.

Les Hongrois expriment plus ouvertement leur déception et leurs critiques visant le territoire. Ils représentent une *Afrique* qui est sous-développée et où les rues sont sales et puantes. Les pays sont désagréablement chauds. Les établissements hôteliers sont simples et inconfortables, la circulation est lente et compliquée. Dans l'ensemble, ils décrivent que la colonisation nuit au territoire car l'eupéanisation n'a pas encore réussi, mais les valeurs originales ont disparu. Le Maghreb se trouve donc entre deux stades de développement : il a

perdu son charme exotique, mais il ne s'est pas encore suffisamment modernisé. Le territoire fascinait les Hongrois car ils ont y trouvé un monde différent du leur. Pourtant, leurs préconceptions ne correspondaient pas à la réalité, ce qui les a déçus.

La voix du conseiller

Si les voyageurs ne contestent pas la nécessité de la colonisation, tout le monde n'est pas entièrement satisfait des méthodes utilisées. Ces voyageurs donnent des conseils afin d'éviter l'aggravation des conflits et la chute de l'empire. Les voyageurs critiquent prudemment la politique coloniale et font preuve d'une clairvoyance concernant ses défauts. Même les Hongrois prennent le rôle du conseiller, mais ils formulent leurs critiques vis-à-vis du système plus timidement et y consacrent moins de place. Les reproches visent avant tout le comportement des colonisateurs face aux autochtones. Les voyageurs attirent ainsi l'attention sur les dangers du non-respect de leurs coutumes, du bouleversement de leur ancienne structure sociale, de la restriction de leurs droits, de l'agression et de la privation des terres autochtones. Ils démontrent, à l'exemple de l'empire romain, que l'empire colonial allait s'effondrer si la direction de la politique coloniale ne changeait pas et le gouvernement ne donnait pas de place aux exigences des autochtones. Les voyageurs voyaient également que l'infériorité numérique de la population européenne constituait un problème, et ont souligné que le nombre des autochtones s'accroissait plus rapidement que celui des Européens, et que dans ces conditions, le système établi ne serait pas tenable pendant longtemps. D'autres (comme Nendtvich) abordent la question du point de vue du financement et soulignent que le maintien des colonies coûte plus que le profit qu'elles apportent.

Dans l'ensemble, les Hongrois critiquaient avant tout la disparition de la culture traditionnelle et ne se mêlaient de questions politiques. Les Français donnaient plus de conseils dans l'objectif d'améliorer le système.

La voix du professeur

Parmi les voyageurs hongrois, le nombre des professeurs est particulièrement élevé. Des professeurs français ont également parcouru le territoire grâce aux bourses accordées par le

gouvernement afin d'expérimenter le monde colonial. Pourtant, nous n'avons pas trouvé des récits de voyage des Français qui relateraient ce type de parcours. Les professeurs avaient l'intention de documenter les choses dans l'objectif de pouvoir utiliser leurs récits de voyage à des fins pédagogiques. Ils expliquaient les phénomènes qu'ils considéraient inconnus et, en même temps, ils voulaient créer un texte scientifique. D'autres (comme Erney et Tóth) étaient convaincus que le voyage était lui-même instructif, par conséquent, il ne fallait pas compléter le récit d'explications collectées ailleurs. Pour atteindre leur objectif, ils préféraient garder un style simple, compréhensible pour tout le monde. Pourtant, même les professeurs ne pouvaient pas dépasser le regard touristique, ce qui baissait considérablement la qualité de l'image transmise.

À partir des textes étudiés, nous distinguons deux types de professeurs : les scientifiques (Nendtvich, Szabó, Alvinczy, Lakos, Sebők, et Sabatier) et les littéraires (Tóth, Zsigmond). Les scientifiques mettent l'accent sur la description géographique du territoire et privilégient la végétation et les paysages en tant que sujets. Leur récit contient de longues explications sur la formation des entités géographiques et la description des différentes espaces végétales qu'ils comparent à celles qui existent en Hongrie aussi. Les littéraires observent plus profondément les habitants et leurs coutumes. Ils mettent l'accent sur l'histoire du territoire et tentent à saisir les ambiances. Ils disposaient également d'une expérience d'écriture et, pour cette raison, leur texte était plus accessible.

La voix du scientifique

La voix du scientifique ressemble à celle des professeurs ; pourtant, les accents se trouvent ailleurs. Tandis que les professeurs visaient avant tout à instruire, les scientifiques voulaient présenter et expliquer. Les récits des scientifiques sont en même temps des rapports, rédigés à la fin d'un voyage d'études. Ils décrivent les origines des phénomènes, présentent en détail les différents sites, la végétation et les minéraux dans un style sérieux et professionnel. Ils s'intéressent à la nature, et mettent moins d'accent sur la présentation des habitants et de la culture locale. Ils décrivent minutieusement les plantes et les sites naturels, en utilisant un vocabulaire mi-scientifique car ils veulent toujours rester compréhensibles. Dans leurs descriptions, la végétation donne l'essentiel du caractère de l'Afrique du Nord. Ils soulignent d'avoir recueilli des échantillons pour une association scientifique ou pour eux-mêmes. Ils

mentionnent comment leur voyage pourrait être utile du point de vue de leur carrière professionnelle. Ils font également plus souvent référence à des ouvrages critiques ou d'autres ouvrages descriptifs publiés sur le territoire. Ceux qui participaient à un événement scientifique (Szabó et Sabatier) soulignaient encore plus l'importance des voyages scientifiques. Pourtant, à l'exception du congrès auquel ils assistaient, leur voyage se composait d'éléments touristiques et ils en étaient conscients. En règle générale, nous pouvons constater que les scientifiques ne pouvaient pas oublier leur regard professionnel même lors d'un voyage touristique.

La voix du spécialiste

Dans la vie des *spécialistes*, le voyage dans le Maghreb n'est pas simplement un court intervalle. Ils consacraient une partie de leur vie à l'étude du territoire, y revenaient à plusieurs reprises, et publiaient les résultats de leurs recherches dans des organes de presse différents. Parmi nos voyageurs, Jankó est le représentant par excellence de cette catégorie. Nous considérons également l'œuvre de Bernard comme ouvrage de spécialiste à cause de ses objectifs, de son étendue, de sa précision et des ouvrages cités.

Voyageur à la demande, Jankó a effectué plusieurs parcours en Afrique du Nord. Il a publié ses résultats régulièrement dans des feuilles spécialisées. Son récit de voyage a été également rédigé dans le cadre d'un voyage d'étude. Bernard a effectué le parcours à sa propre guise, mais dans l'objectif de prouver la nécessité de la colonisation. Les deux voyageurs ont avant tout souligné l'importance de l'établissement des relations commerciales. Ils ont visité des territoires situés en dehors des itinéraires habituels et voulaient transmettre une image *utile* du Maghreb. Leurs sujets abordés sont les mêmes que chez les autres, mais ils sont présentés sous un angle original. Ils cherchaient à présenter dans les détails et prouver l'intérêt de la présence européenne sur le territoire. Jankó, focalisant sur le commerce, soulignait ses propos par des données statistiques. Bernard faisait recours à la cause économique mais soutenait aussi le besoin de « civiliser ». Dans l'ensemble, tous les deux voulaient justifier une idée et ont investi du temps pour effectuer des études approfondies.

Nous ajoutons à cette catégorie les voyageurs expérimentés (Nendtvich, Alvinczy, Hopp, Justh, Sebők, Fallot et Bernard) qui ne se sont pas spécialisés à l'étude de l'Afrique du Nord certes mais disposaient une expérience de voyage qui leur a permis de voir autrement que les simples touristes. Ils pouvaient comparer les choses vues et leurs souvenirs relatifs à d'autres

pays. Ils disposaient également d'une expérience d'écriture. Dans leurs récits, ils insistent sur l'importance des voyages qu'ils considèrent comme l'un des principaux outils de l'instruction. Pourtant, malgré leur expérience, ils ne pouvaient pas dépasser le regard touristique à cause des limites établies par les autorités.

La voix de l'artiste

Le récit de voyage de Justh est avant tout celui d'un artiste. Il cherchait à décrire les ambiances et les sensations à travers d'images pittoresques qui agissent sur les sens. Il ne tentait pas de décrire l'ensemble de son voyage : il a choisi des moments qui l'ont impressionné. La personnalité est plus forte dans le récit de Justh que dans les autres. Le même style caractérise le récit de l'archiduc Joseph-Auguste qui, passionné pour la littérature, utilisait un vocabulaire riche. Il précise les détails à l'aide de compléments variés. Il essaie aussi de saisir les ambiances et décrire ses états d'âme. L'Afrique du Nord des artistes est avant tout pittoresque, riche en couleurs et en émotions. Ils ne visent pas la présentation des faits, des objets et des hommes mais celle des sensations.

Contrairement aux autres voyageurs, ils attribuent une attention particulière aux rencontres personnelles et aux discussions. Tous les deux voyageurs voulaient faire connaissance avec l'autochtone, même si le choix des partenaires de discussion n'était pas le plus approprié. Ils ne pouvaient pas établir des contacts avec des « vrais » autochtones, ceux-ci vivant loin de toute influence européenne. Pourtant, leur tentative d'interroger, de comprendre et de connaître est exemplaire.

Les descriptions veulent plaire au sens esthétique et, parallèlement, présenter des valeurs jusqu'alors inconnues de la vie maghrébine. La description du désert illustre le mieux les caractéristiques d'un récit de voyage artistique. Les deux voyageurs décrivent le Sahara en tant que lieu mortel, dangereux mais qui apprend à la fois à apprécier la vie. Le voyage dans le désert a ainsi un poids considérable dans la vie de l'individu, et les écrivains peuvent le saisir. Le récit de l'archiduc Joseph-Auguste illustre que la description du paysage peut porter un message secondaire important, car les conditions météorologiques font souvent référence à la formation d'un conflit politique européen. Dans les récits de voyage des touristes, ce jeu des sens et des figures n'est pas présent. Les textes des écrivains sont ainsi plus mystérieux ; les significations secondaires doivent être étudiés.

La voix de la femme

La voix de la femme est présente certes mais n'est pas dominante. Parmi nos voyageurs, nous trouvons une seule femme : Tornainé. Son style et ses sujets abordés ne sont pas différents de ceux des autres touristes. Elle reste coincée sur les mêmes faits que les autres, et prend un point de vue typiquement touristique. Voyageuse expérimentée, elle s'occupe plus volontiers des conditions du voyage que les autres. Elle hausse le ton pour exprimer son mécontentement, pourtant, elle n'est pas sensible aux péripéties du voyage. Elle ne cherchait pas les solutions les plus commodes. Elle a remarqué avec déception la disparition du vrai Orient et ne trouvait pas sa place dans cette Afrique trop moderne. Si elle cherchait l'exotisme, elle se tournait vers les autochtones avec un certain mépris. Sa voix est ainsi franche mais n'est pas originale. Elle prouve que la voix féminine existait, mais faute d'autres voyageuses, nous ne pouvons pas tirer des conclusions sur la perception féminine du Maghreb.

Le silence

D'une façon contradictoire, le silence est l'une des « voix », la plus dominante des récits de voyage, en parallèle avec celle de touriste¹⁵²¹. Il apparaît dans chacun des textes et joue un rôle fondamental. L'un des principes d'organisation des récits de voyage propagandistes et que les voyageurs doivent remplir leur texte sans dévoiler la véritable nature du système présenté. Le contenu similaire d'un grand nombre de textes nous convainc que le regard des voyageurs était dirigé voire manipulé. Les éléments maintes fois reprises nous montrent que l'attention des voyageurs a été détournée et que les descriptions sont, en réalité, vides. L'industrie touristique a créé un contexte idéal pour dissimuler les inconvénients de la colonisation. De l'autre côté, le contenu des textes est toujours influencé par les exigences du public lecteur. La soif d'éléments qui justifient, selon eux, la réalisation du voyage, élimine nécessairement d'autres types d'information plus originales et ainsi plus instructives. Troisièmement, le voyageur, dans

¹⁵²¹ Nous avons consacré une étude à la question du silence : Dorottya MIHÁLYI, « Le non-dit dans les récits de voyage sur l'Afrique du Nord », in Tímea GYIMESI (dir.), « *Paradigmes en littérature. La littérature comme paradigme* », *Acta romanica*, t. XXXIII., 2022. pp. 193-206.

l'incapacité de décrire tous les menus détails de son voyage, doit par principe trier les informations.

Après la lecture des récits de voyage, nous remarquons que certaines questions essentielles restent sans réponse. Les informations manquantes peuvent être rangées dans plusieurs catégories. Dans la première figurent les détails délaissés volontairement. Le voyageur ne les décrit pas, car il les trouve évidents ou inutiles. Il peut également considérer que certains faits ne susciteront pas l'intérêt du public. Nous mettons dans cette catégorie avant tout les conditions du voyage : les prix, les hébergements et les repas. Deuxièmement, nous distinguons les silences involontaires. Dans ce cas, le voyageur ne peut pas accéder aux informations souhaitées car son itinéraire et ses moyens de communication sont limités.

Parmi les lacunes, la plus frappante est celle de la personnalité du voyageur. Malgré le fait que le récit de voyage est un genre autobiographique, nos voyageurs ne parlent presque pas d'eux-mêmes. Ils donnent leur nom (qui peut facilement être un nom de plume), éventuellement leur profession, mais il est rare que les lecteurs puissent apprendre des détails sur leur vie privée. Or, ces informations pourraient nous permettre de compléter nos connaissances sur les usages de voyager à la fin du XIX^e siècle. Nous pourrions reconstruire la composition sociale et professionnelle des voyageurs. Nous pourrions également définir les groupes sociaux qui ne se déplaçaient pas, même s'ils disposaient d'assez de fortune pour se le permettre. Le statut familial des voyageurs est aussi passé sous silence. Les voyageurs ne mentionnent que rarement leur compagnie de voyage. Ces informations sont difficiles d'accès, étant donné que les touristes étaient en général des personnages peu connus et laissaient peu de traces. (Ce que nous voyons clairement dans le cas français où nous n'avons pas pu identifier trois voyageurs sur quatre.)

Les voyageurs ne mentionnent pas les prix non plus. Sabatier et Nendtvich sont les seuls à remarquer le coût élevé du voyage organisé. Si les prix apparaissent, c'est parce que les voyageurs se plaignent du coût élevé des différents services ou des tricheurs qui leur demandent de l'argent pour une raison fabriquée de toutes pièces. Parfois, les voyageurs avouent de ne pas sentir la valeur de l'argent. Pourtant, dans la plupart des cas, nous constatons qu'ils n'éprouvent pas la nécessité de parler de leurs soucis financiers.

L'hébergement est également un sujet qui apparaît rarement dans les textes. Les voyageurs parlent des endroits simples, inconfortables et sales ou mentionnent les noms des grands hôtels mais n'entrent pas plus dans les détails.

Les repas et les habitudes alimentaires reçoivent également une place négligeable. Les routines sont entièrement absentes des textes. Les voyageurs parlaient seulement de la nourriture à l'occasion des réceptions où la quantité et la variété des plats les impressionnaient, et dans le cas où ils goûtaient des spécialités locales. Pourtant le couscous ne pouvait pas manquer des récits ; de plus, élément obligatoire dans la plupart des textes, il devient un symbole de la vie nord-africaine.

La présentation du programme quotidien et des habitudes locaux est également lacunaire. La description du paysage l'emporte sur les activités. Il arrive souvent que les voyageurs résument une journée entière en quelques phrases et consacrent plusieurs pages à la description d'une espèce végétale considérée comme exotique. Ce laconisme est encore plus surprenant dans le cas des voyageurs hongrois. Nous supposons que les lecteurs disposaient moins d'information sur l'Afrique du Nord ; pourtant, nous constatons que les Hongrois font plus volontiers l'économie de la description du programme et aussi des visites.

Les contacts personnels sont également peu présents dans les récits, et cela pose plusieurs problèmes. Les voyageurs, sans véritablement rencontrer avec les autochtones, ne peuvent recueillir que des informations de seconde main. Ils répètent les propos des autres ou résument le contenu des ouvrages descriptifs. Sans contacts directs, l'observation reste superficielle. L'absence des contacts fausse également l'image créée sur les autochtones et ne permet pas de dépasser voire réfuter les stéréotypes. Nous voyons aussi souvent que les voyageurs reprennent les images reçues depuis leurs pays d'origine. Nous constatons également que les voyageurs n'entrent en contact qu'avec leurs guides ; l'élite locale et les autochtones vivants dans des endroits isolés manquent des récits. À cause de l'observation superficielle, les autochtones passent pour des éléments du paysage et ne sont pas présents comme des individus susceptibles d'informer le voyageur sur la culture locale. Contrairement à cette image banalisée, nous devons noter que les pauvres, les mendiants et les misérables apparaissent dans les récits, malgré tous les efforts des colonisateurs.

L'autochtone prend rarement la parole. Les touristes ne le laissent pas parler. D'une part à cause des obstacles linguistiques, d'autre part car ils ne s'intéressent pas aux avis des locaux. L'autochtone est le plus souvent considéré comme opprimé et inférieur aux voyageurs qui n'ont pas le droit de s'exprimer. Il est aussi à noter que les voyageurs ne discutent pas avec des locaux moyens, mais seulement avec quelques représentants qui font des services touristiques. Les voyageurs ne mentionnent que rarement les sujets de discussion. Nous apprenons de ces exemples qu'ils sont avant tout banals, voire vides de sens. Il ne s'agit pas de l'expression des

idées ou des sentiments – comme si l’autochtone n’avait pas de droit de s’exprimer ou son opinion n’intéressait personne.

Les réflexions sur le système colonial reçoivent une place disproportionnellement petite dans les textes. Même s’il s’agissait d’une question incontournable, nos voyageurs mettaient l’accent sur les impressions provoquées par l’environnement. Nous constatons aussi que la présence des colonisateurs apparaît comme un fait évident. Les voyageurs ne sentaient pas la nécessité d’y ajouter des explications. Le sujet ne manque pas véritablement des récits de voyage, mais il est relégué au second plan. Les voyageurs expriment leur opinion, mais souvent à travers des allusions et ne la développent pas en détails.

Il faut également souligner que ce silence fréquent ne s’écrit pas au compte des voyageurs, mais à celui des voyages organisés. Le touriste qui participait à un programme préparé fausse involontairement l’image du pays car il n’avait pas véritablement la possibilité d’agir autrement¹⁵²². Nous notons également que les sujets mentionnés ci-haut ne sont pas absents de tous les récits de voyage mais ils manquent dans la majorité des textes.

¹⁵²² Jean-Didier URBAIN, *L’idiot du voyage...*, op.cit., pp. 260-261 ; Michèle Salinas, *Voyages...*, op.cit., p. 394.

Conclusion générale

L'analyse comparée des récits de voyage nous montre que la différence essentielle entre les deux groupes de textes ne réside pas dans l'origine géographique des voyageurs mais uniquement dans leur manière d'observer. C'est-à-dire que le fait qu'un texte soit rédigé par un Hongrois ou par un Français n'influait pas le contenu. Nous retrouvons les mêmes sujets dans les récits de voyage, ce qui nous convainc sur l'homogénéité des exigences du public lecteur. La forme des textes n'influait non plus le contenu : les articles de presse et les livres reflètent d'une manière similaire l'image stéréotypée de l'Afrique du Nord présentée d'un point de vue subjectif, à la base des expériences personnelles. Nous retrouvons dans tous les deux groupes les mêmes éléments obligatoires, la même vision touristique, les mêmes itinéraires et les mêmes silences. Par conséquent, nous pouvons constater que les manières de voir et de décrire l'Afrique du Nord ont franchi les frontières et se sont généralisés partout en Europe, même aux (semi-)périphéries.

Notre méthode d'analyse ne pouvait pas être entièrement la même dans le cas des deux groupes de textes. La cause n'en réside pas dans les différences entre les contenus des deux types de récits de voyage, car elles sont minimales, mais dans le contexte historique. Comme les récits de voyage sont nés dans un environnement différent, nous devions prendre en compte ses particularités et concentrer sur la présence ou l'absence d'éléments divers. Dans le cas des récits de voyage français, nous sommes partis du constat que la propagande coloniale avait imprégné la vie quotidienne et qu'il ne fallait pas véritablement présenter les pays de l'Afrique du Nord aux lecteurs. Dans ce cas-là, les récits servaient à soutenir l'idée coloniale déjà existante. Dans le cas hongrois, nous avons considéré que le territoire était inconnu pour le public lecteur et sa description demandait ainsi plus de précisions. Contrairement à nos attentes, nous trouvons que le contenu des textes ne dépendait pas du contexte politique et social. Cela nous permet de conclure que les stéréotypes et les images reçues sur les colonies nord-africaines se sont si fortement enracinés dans les consciences qu'ils se sont répandus partout en Europe. La propagande coloniale, servie par le tourisme, était si efficace que même les pays indépendants de la colonisation ont emprunté ses éléments. Les voyageurs indépendants (dans notre cas, les Hongrois) voyaient le Maghreb de la même façon que les touristes venus d'ailleurs. Ils n'étaient pas plus attentifs, ni plus critiques que les Français.

Après avoir étudié les textes choisis, nous constatons que chacun de nos auteurs, même les voyageurs le plus expérimentés et les « spécialistes », voyageaient, au moins partiellement, en tant que touristes, car ils ne pouvaient pas faire autrement. Les itinéraires parcourables

étaient limités. Les sites recommandés pour la visite étaient soigneusement choisis et préparés à l'accueil des touristes. Les voyageurs devaient disposer d'une autorisation pour délaissier la voie désignée¹⁵²³. Cela les a empêchés de décrire ce que personne n'a vu auparavant. Les voyages touristiques ne permettaient pas d'initier les lecteurs dans une culture inconnue, ils rendaient seulement possible de voir et de décrire d'une manière légèrement nuancée.

En principe, tous les voyageurs voulaient décrire autrement le territoire parcouru, mais ils n'ont pas réussi. La restriction des itinéraires résultait l'émergence des sujets et des images similaires. Le regard touristique, conduit également par les exigences des lecteurs, se concentrait sur les mêmes éléments du pays visité. Par conséquent, nous remarquons l'apparition des *sujets obligatoires* dans les textes. Ces thèmes répétitifs et peu originaux authentifiaient le déroulement du voyage et remplissaient le texte d'éléments qui n'étaient pas dangereux du point de vue du colonisateur. Les récits de voyage sont ainsi remplis de propos faux-originaux qui n'ont pas de véritable valeur d'information, surtout au vu du nombre élevé des textes.

La personnalité du voyageur est absente dans les récits de voyage. Malgré le fait que tous les textes sont écrits à la première personne du singulier et retracent le parcours personnel des auteurs, les contenus ne nous permettent pas de dresser leurs portraits. Les manières de décrire et les sujets évoqués montrent qu'il s'agit des hommes riches et cultivés qui voulaient tous découvrir l'*Afrique*. La plupart des voyageurs hongrois étaient des scientifiques (Nendtvich, Szabó, Jankó, Lakos) et des professeurs (Nendtvich, Szabó, Alvinczy, Zsigmond, Lakos, Tóth, Sebők). S'ils mentionnent leur profession, leur âge, leur situation familiale, leur lieu d'habitat, leur place dans la société passent sous silence. Au contraire, leur appartenance à une nation est forte présente. Les Français sont encore plus laconiques au sujet de leurs identités et font entièrement disparaître la personnalité de leurs récits.

Parmi les « sujets obligatoires », nous distinguons 1) les déplacements et les itinéraires ; 2) le paysage ; 3) les habitants ; 4) les usages et les traditions ; 5) la présence européenne ; 6) l'idée coloniale ; et 7) le patriotisme. La plupart des catégories sont perméables. Les déplacements permettent aux voyageurs de présenter le paysage. La description des habitants coïncide à la présentation de leurs usages. La présence européenne mène les voyageurs à réfléchir sur la portée de la colonisation. Le quartier arabe donne le plus souvent lieu à la description des autochtones. En même temps, les habitants observés de loin deviennent des

¹⁵²³ Ce dont fait preuve le récit de voyage de Sebők.

éléments du paysage au même titre que les plantes et les bâtiments. Dans le cas des Français, l'idée coloniale et le patriotisme vont ensemble. Évidemment, d'autres sujets apparaissent aussi dans les textes, mais leur occurrence est moins élevée. Pour cette raison, nous les appelons *sujets secondaires*, et nous ne tentons pas de les ranger en catégories.

Le paysage occupe incontestablement la plus grande place dans les récits. Qu'il soit urbain ou désertique, les voyageurs font recours à la même manière pour le décrire. Ils adoptent un point de vue éloigné qui ne permet qu'une observation superficielle. En ce qui concerne le paysage urbain, les voyageurs privilégient d'une part les édifices qui symbolisent la présence européenne. Ce sont avant tout les arcades, qui renvoient le plus directement à Paris, mais aussi les palais où résident les autorités locales européennes. D'autre part, ils donnent de l'importance aux lieux qui représentent la couleur locale, comme le quartier arabe, les souks, les cafés maures et les mosquées. Les voyageurs ont remarqué qu'ils cherchaient à tort l'Orient, l'Autre et l'exotisme dans les pays du Maghreb. La description des paysages urbains illustre que les grandes villes se sont trop européanisées et ne plaisaient pas aux touristes qui cherchaient un dépaysement complet.

En ce qui concerne le paysage désertique, nous trouvons une légère différence entre les descriptions hongroises et françaises. Les Hongrois, étant majoritairement des scientifiques, s'enthousiasmaient plus fortement pour la végétation locale et pour la description détaillée des différentes plantes considérées comme exotiques, tandis que les Français préféraient parler des formations géographiques (vastes montagnes, désert infini) dignes d'être des symboles de la grandeur nationale. Dans les récits de voyage français, les paysages ont un rôle avant tout esthétique, tandis que dans les textes hongrois, ils sont décrits plus scientifiquement. Dans les récits de voyage hongrois, le paysage désertique est prépondérant, tandis que les textes français donnent l'importance au paysage urbain où la présence européenne était plus forte. Les paysages sont les seuls éléments qui tentent de rendre le récit exotique. Les ruines, que le voyageur voit le plus souvent à travers les vitres du train, apparaissent comme des éléments d'arrière-plan, mais relient aussi symboliquement l'empire romain à l'empire français.

En ce qui concerne les habitants, nos voyageurs s'occupaient des autochtones et négligeaient de parler des Européens. Dans chacun des récits de voyage, l'image des autochtones est superficielle. Les voyageurs n'établissaient pas de contacts réels, ainsi, leur description se limite à une observation lointaine. Les habitants sont décrits comme des objets de décor, qui composent des groupes différents certes, mais se ressemblent en même temps. Les descriptions des Hongrois ne sont pas plus détaillées que ceux des Français, et cela malgré le

fait que le nombre des images circulant sur les autochtones nord-africains était considérablement moins élevé en Hongrie.

Les voyageurs se contentaient également de fournir une description extérieure basée sur les costumes portés par les différentes ethnies. Les couleurs et les accessoires caractérisent ainsi plus fortement les habitants du pays que leurs activités. Les autochtones sont plus souvent paresseux que laborieux. Les voyageurs ne discutaient que rarement avec les autochtones, et ils ne pouvaient pas ainsi tirer de vraies conclusions sur leur personnalité. Les occasions de se trouver en compagnie des locaux étaient rares. Dans la plupart des cas, les voyageurs ne rencontraient que les guides. Les discussions, si elles se réalisaient, restaient superficielles. Certains voyageurs mentionnent d'avoir été invités chez les autochtones et d'avoir discuté avec eux. Pourtant, les sujets de discussion passent sous silence. Dans l'ensemble, les voyageurs n'attribuent pas d'attention aux informations entendues. Le *vu* est plus important dans chacun des récits.

Nos voyageurs rencontrent la difficulté de faire la différence entre les ethnies. En principe, ils distinguent le plus nettement les Arabes et les Juifs. La description des autres pose un plus grand problème. Ils parlent des Berbères, des Kabyles et des Touaregs sans pouvoir expliquer les différences.

Nous remarquons également une certaine hiérarchisation des nationalités européennes : les Français font un travail intellectuel, ils participent à l'administration et remplissent les fonctions plus élevées ou sont des militaires. Ces derniers apparaissent comme des symboles de la présence européenne et garants de la sécurité des touristes. Les Italiens et les Espagnols sont au contraire mépris et font des travaux physiques qui assurent un revenu faible et des conditions médiocres (constructions, conducteurs des moyens de transport).

L'absence d'un groupe de personnes est particulièrement frappante dans les récits. C'est avant tout le cas des femmes. Elles sont voilées et secrètes mais elles ne sont pas en réalité présentes. Leur image est plus décevante dans les récits de voyage hongrois où, sans les voir, les voyageurs les imaginent laides, âgées et désagréables. L'image érotique de la femme fantasmée n'apparaît pas dans les textes étudiés.

Les usages et les traditions permettent aux voyageurs de saisir l'ambiance locale. Pourtant, ils avaient peu d'occasion de participer aux vrais événements de la vie des autochtones. Ils assistaient aux fantasias organisées à leurs faveurs, certains étaient invités dans la maison des autochtones et participaient à leurs repas. Parfois, ils avaient l'occasion

d'observer un mariage, un enterrement ou d'autres fêtes ou cérémonies religieuses musulmanes. Les principaux éléments de la vie musulmane, comme la prière, le Coran, les mosquées, l'instruction religieuse ne sont que mentionnés, et cela dans le but de rendre le récit plus authentique et le territoire parcouru plus exotique. Pourtant, les voyageurs n'introduisent pas les lecteurs dans les détails.

L'idée coloniale est le seul élément qui marque une différence entre les récits de voyage français et hongrois. Les Hongrois négligent que le territoire parcouru soit une *colonie*. Ils remarquaient la présence européenne mais n'attribuaient pas d'attention aux structures politiques mises en place. Ils ne visitaient pas le Maghreb en raison de son appartenance à un pays, mais car ils cherchaient une destination originale et le dépaysement. Ils considéraient les pays comme parties de l'*Afrique* et ne trouvaient pas important que les territoires soient gouvernés par la France. Ils soulignent la présence *européenne*, au lieu de dire *française*. Ils évitent de tirer des conclusions sur l'œuvre colonial et donnent encore moins des conseils. Les voyageurs français ne sont pas unanimes au même sujet. Leur devoir était d'exalter le système colonial. Pourtant, la question n'occupe pas une place centrale dans les récits. Deux de nos voyageurs (Drouet et Sabatier) se contentent de mentionner les signes les plus visibles de la présence française. Bernard et Drouet développent plus en détails leur opinion selon laquelle la colonisation serait avant tout une affaire économique. Les longues réflexions théoriques manquent, l'histoire et les résultats visibles (comme les nouvelles constructions et la population mixte) de la colonisation reçoivent cependant une place considérable. Les voyageurs relatent également les projets coloniaux (comme le Transsaharien ou la mer intérieure) et attirent prudemment l'attention sur les risques (comme l'oppression des autochtones, l'eupéanisation forcée, le non-respect de la culture locale traditionnelle, les coûts exagérés du maintien du système). Dans l'ensemble, les textes reflètent une opinion partielle pour la colonisation.

Les textes nous apprennent également que les voyageurs avaient tous remarqué les inconvénients du système établi, de plus, ils osaient en parler. Les mendiants et la pauvreté appartiennent aussi bien à l'image de l'Afrique du Nord que les éléments de la ville moderne et la présence européenne. Pourtant ils n'accusent pas les colonisateurs pour les injustices. Les responsables seraient les autochtones qui ne voulaient pas, selon eux, se développer et faire partie d'une société meilleure que la leur¹⁵²⁴.

¹⁵²⁴ Colette ZYTNIKI, *Faire son « métier »...*, *op.cit.*

L'amour de la patrie imprègne les textes. Dans le cas des récits de voyage français, l'idée coloniale est inséparable du patriotisme. Pour les Français, le parcours de l'Afrique du Nord est l'équivalent de l'expression de la fidélité envers leur nation. Le nationalisme et le patriotisme se manifestent aussi clairement dans les textes hongrois. Cependant, contrairement au cas français, ceux-ci n'exaltent pas le progrès européen. Ils mettent l'accent sur les valeurs hongroises qu'ils considèrent supérieures à toute autre. Ils soulignent à plusieurs reprises que l'Afrique est belle certes, mais rien ne peut faire oublier la Hongrie pendant le voyage. Ils se considèrent fièrement hongrois. Ils n'évoquent pas une éventuelle entreprise coloniale austro-hongroise et ne parlent pas des problèmes intérieurs de l'empire dans lequel ils vivaient. Ils ne déclarent pas directement une préférence pour une Hongrie indépendante. Pourtant, dans leur ton, on perçoit une fierté d'être Hongrois et non pas Autrichiens.

La similarité du contenu des récits de voyage nous a d'autant plus surpris que les voyageurs étaient originaires de culture et de cadre politiques différents. La durée de leur voyage, leur itinéraire, leur motivation et leur manière d'observer n'était pas similaire et pourtant, ils ont peint une image analogue sur le territoire. Cela illustre à merveille le fonctionnement et l'efficacité du tourisme colonial. Les touristes ne parcouraient pas les pays comme des individus autonomes suivant leur propre chemin, mais comme membres d'une société composée de l'élite qui avaient des devoirs bien précis. Être touriste déterminait ainsi plus fortement le contenu des textes qu'être hongrois ou français.

Non seulement les textes français, mais aussi les récits hongrois satisfont les exigences de la littérature coloniale puisqu'ils transmettent l'image souhaitée du Maghreb qui s'est créée à travers la figure de l'autochtone enfantin, les paysages exotiques et l'éloge des bienfaits de l'occupant. Cette littérature est en même temps timidement critique car elle ose attirer l'attention sur les faiblesses du système établi¹⁵²⁵.

¹⁵²⁵ Alain RUSCIO, « Littérature, chansons et colonies », in Pascal BLANCHARD, Sandrine LEMAIRE, *La France...*, *op.cit.*, pp. 67-80.

Directions de recherche

L'analyse des récits de voyage nous indique plusieurs directions de recherche éventuelles. Tout d'abord, le corpus hongrois et français pourrait être élargi par le dépouillement plus approfondi des journaux et des réserves des bibliothèques. Il serait utile de mettre un plus grand accent sur les sources conservées aux archives, notamment les récits de voyage manuscrits et les lettres des voyageurs envoyées pendant leur voyage. Ces documents n'étaient pas certes accessibles pour le grand public, mais ils pourront nuancer l'image dont nous disposons sur les voyages coloniaux. Ils nous permettraient notamment de connaître encore mieux la perception des gens moyens sur l'Afrique du Nord. Une recherche pareille aiderait aussi à vérifier si la perception du territoire était aussi similaire que nous l'avons vu dans le cas des œuvres étudiées.

L'analyse comparée des textes pourrait être élargie par l'insertion des nouveaux groupes de voyageurs. Nous avons déjà commencé l'étude des récits de voyage parus en Autriche dans la même période. La recherche nous a convaincus que les Autrichiens se sont intéressés pour l'Afrique du Nord et ont volontiers publié leurs souvenirs de voyage. Une recherche pareille pourrait être utile car les lecteurs hongrois, dont une grande partie lisait en allemand aussi, consommaient sans doute des ouvrages parus en Autriche. L'étude des sources affinerait ainsi notre image sur les habitudes de lecture des récits de voyage et permettrait de nuancer l'image créée sur l'Afrique du Nord à l'intérieur de la double monarchie.

Il serait également instructif de comparer les voyages et les textes viatiques rédigés sur d'autres colonies françaises. Une étude comparative de la représentation viatique de l'Afrique du Nord et de l'Indochine française pourrait nuancer nos connaissances sur l'histoire des voyages coloniaux et sur la considération des deux territoires. D'autant plus que les voyages en Indochine (moins nombreux et plus occasionnels certes) sont peu étudiés jusqu'à ce moment. Une étude comparative des voyages français et anglais pourrait nous instruire sur les différentes conceptions des colonies. Les recherches effectuées aux *Archives nationales d'Outre-mer* nous ont montré que les membres ressortissants deux pays ont réciproquement visité les colonies de l'autre. Il serait ainsi possible d'étudier les récits de voyage anglais sur les colonies françaises et, inversement, les récits de voyage français sur les colonies anglaises. Cette interrogation pourrait nous aider à compléter nos connaissances non seulement sur la considération de la colonisation mais aussi sur les relations entre les deux grandes puissances de l'époque.

Nous considérons qu'il serait important de se concentrer plus fortement sur la nature des informations transmises par les récits de voyage et d'étudier le flux des informations du point de vue de l'histoire de l'information¹⁵²⁶. Nous devrions étudier plus en détails la composition du public lecteur en insérant des sources statistiques comme les registres des maisons d'éditions contenant le nombre des exemplaires imprimés, les catalogues des bibliothèques (publiques et privées) ainsi que les inventaires et les catalogues de vente après décès. Ces documents pourront nous renseigner sur la véritable influence des récits de voyage. Cette approche pourrait nous permettre de « démonter » les informations et mettre encore plus d'accent sur la signification secondaire des mots, des lignes et des images transmis par les récits de voyage.

¹⁵²⁶ À la base d'une réflexion proposée par László Z. KARVALICS : *Bevezetés Az Információtörténelembé*, Budapest : Gondolat - Infonia, 2004.

Sources et bibliographie

I. SOURCES MANUSCRITES ET DACTYLOGRAPHIÉES

A. Classements par fonds d'Archives

ARCHIVES NATIONALES D'OUTRE-MER

Sous-série GGA 4H 33 : *Gouvernement général de l'Algérie Explorations et voyages : Explorations ; Voyages d'études ; Mission ; Tourisme (1899-1910)*

Sous-série GGA 4H 34 : *Gouvernement général de l'Algérie Explorations et voyages : Explorations ; Voyages d'études ; Mission ; Tourisme (1911-1923), Voyage de l'archiduc Josephe-Auguste*

Sous-série GGA 32L 15 : *Gouvernement général de l'Algérie Colonisation, hydraulique, personnel (1830-1928) : Encouragements, indemnités, subventions à des œuvres intéressant la colonisation*

Sous-série GGA L 1 (dossier 2) : *Gouvernement général de l'Algérie Colonisation : Immigration, émigration, immigrants : Immigration : Immigration hongroise*

Sous-série GGA 4H 14 : *Gouvernement général de l'Algérie Explorations et voyages : Camille Douls*

Sous-série GGA 24H 3 : *Gouvernement général de l'Algérie, Questions administratives et économiques – Réseau routier du Sud*

Sous-série 26 APOM 1 : *Archives privées d'outre-mer, Fonds Trouillet, Papiers Trouillet, Correspondances*

Sous-série GGA 4H 14, 33, 34 : *Gouvernement général de l'Algérie, Affaires indigènes, Explorations et voyages (1844-1942)*

Sous-série GGA 10 N1, 2 : *Gouvernement général de l'Algérie, Travaux publics*

Sous-série GGA 1L : *Gouvernement général de l'Algérie, Colonisation, Centres, villes et villages*

Sous-série GGA 9X 43, 46 : *Gouvernement général de l'Algérie, Coupures de presse et brochures*

Sous-série GGA 32L 15, dossier 12, 15, 16 : *Gouvernement général de l'Algérie - Colonisation, hydraulique, personnel (1888-1910), Comité d'hivernage*

Sous-série GGA 32 L 16, dossier 27 : *Gouvernement général de l'Algérie - Colonisation, hydraulique, personnel (1902-1914), Comité d'hivernage*

Sous-série MIS 5 : *Missions de Paul Crampel, de Jean Dybowski et de Casimir Maistre*

Sous-série MIS 108BIS : *Ministère des Colonies, Série Missions, Missions – Colonies françaises, Afrique subsaharienne, Missions vers le Haut-Nil*

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DES ALPES-MARITIMES

Sous-série 04O 84 : *Fonds de la préfecture : Dons et legs.*

Sous série 185J 19 : *Fonds des commissaires-priseurs rue Gioffredo à Nice.*

Sous-série 01M0629 : *Fonds de la préfecture (1878-1885)*

ARCHIVES MUNICIPALES D'AIX EN PROVINCE

—, *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Alcide Furby*, Marseille, François Domenc, 1896.

—, *Catalogue de livres anciens et modernes, tableaux, aquarelles, bronzes, objets d'art, etc., composant la Bibliothèque et la Collection de feu M. Martorel*, Marseille, Laveirarié/Moyse, 1874.

—, *Catalogue de livres composant la Bibliothèque d'un Amateur, M.V.*, Marseille, Laveirarié, 1890.

—, *Catalogue des livres composant la Bibliothèque de M. Poilevé, médecin à Aix*, Aix, Achille Makaire, 1894.

—, *Collection de feu M. CAMOIN Jeune*, Marseille, Typographie et Lithographie Cayer et C^{ie}, 1883.

BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE PATRIMONIALE DES UNIVERSITÉS TOULOUSAINES

SABATIER, Paul, *Deux semaines en Tunisie et en Algérie* [en ligne], Toulouse, 1896. Disponible sur : <https://tolosana.univ-toulouse.fr/fr/notice/168398281> (Consulté le 20 février 2024).

II. INSTRUMENTS DE TRAVAIL ET SOURCES IMPRIMÉES

A. TITRES DE PRESSE DÉPOUILLÉS

Le Petit Niçois, numéros parus entre :

le 15 mai et le 15 juin 1881

le 1^{er} et le 15 mars 1884

le 1^{er} et le 15 juin 1884

le 1 et le 15 novembre 1884

le 25 mai et le 15 juin 1912

les numéros parus en 1894

les numéros parus en 1896

L'Éclaireur du Littoral, numéros parus entre :

le 15 mai et le 15 juin 1881

le 1^{er} et le 15 janvier 1884

le 1^{er} et le 15 mars 1884

le 1 et le 15 juin 1884

le 1^{er} et le 15 novembre 1884

L'Éclaireur de Nice, numéros parus entre :

le 25 mai et le 15 juin 1912

les numéros parus en 1894

les numéros parus en 1896

Le Phare du littoral, numéros parus entre :

le 10 et 15 avril 1884

le 1^{er} et le 15 janvier 1884

le 1^{er} et le 15 mars 1884

le 1 et le 15 novembre 1884

le 6 et le 14 février 1889

le 10 et le 25 mars 1900

le 1^{er} et 07 avril 1912

Le Journal de Grasse, numéros parus entre :

le 19 mai et le 16 juin 1881

le 11 avril et le 31 août 1884

le 1 janvier et le 31 décembre 1894

le 1 octobre 1895 et le 31 décembre 1896

le 25 mai et le 15 juin 1912

les numéros parus en 1894

les numéros parus en 1896

Le Pneu, numéros parus entre :

10 et 15 avril 1894

10 et 15 avril 1899

Le sémaphore de Marseille, numéros parus entre :

le 1^{er} et le 15 mars 1884
le 13 et le 20 mai 1881
le 1^{er} et le 15 juin 1884
le 1 et le 15 novembre 1884
le 10 et le 25 mars 1900
le 15 mars et le 15 avril 1905
le 15 juin et le 15 juillet 1911
les numéros parus en 1889

Le Petit Marseillais, numéros parus entre :

le 15 mars et le 15 avril 1905
le 15 juin et le 15 juillet 1911
les numéros parus en 1889

Le Petit Provençal, numéros parus entre :

le 15 mars et le 15 avril 1905
le 15 juin et le 15 juillet 1911
les numéros parus en 1889

La Provence Nouvelle, numéros parus entre :

le 15 mars et le 15 avril 1905
le 15 juin et le 15 juillet 1911
les numéros parus en 1889

Annales de la Société des lettres, sciences et arts de Alpes-Maritimes

années 1884-1885, 1887, 1890-1891, 1894, 1896, 1899, 1901, 1903, 1905, 1907, 1909-1910

B. RÉCITS DE VOYAGE IMPRIMÉS

Livres

- , *Caravanes d'instituteurs et d'institutrices. En Tunisie, voyage d'études 1904. Compte-rendu de l'excursion organisée par M. Cambier*, Coulommiers, Imprimerie de P. Brodard, 1904.
- ADHÉMAR, Victor, *Mirages algériens. Le voyage pratique*, Toulouse : Édouard Privat, Libraire-Éditeur, 1900.
- ALVINCY, Sándor, *Szaharában. Útirajzok és tanulmányok* (Dans le Sahara. Récits de voyage et études), Budapest : Franklin Társulat Nyomdája, 1890.
- ALVINCZY, Sándor, *Méthode Alvinczy. Enseignement directe et rationnel des langues Français-allemand*, Leipzig, 1906.
- BAODOUIN, A., *En Tunisie. Notes de voyage* [en ligne], Baugé, Imprimerie Daloux, 1900. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58039852.texteImage> (Consulté le 18 septembre 2023).
- BERNARD, Marius, *Autour de la Méditerranée : Les Côtes Barbaresques : De Tripoli à Tunis*, Paris, Henri Laurens, 1894-1902.
- BERNARD, Marius, *Autour de la Méditerranée : Les Côtes Barbaresques : De Tunis à Alger*, Paris, Henri Laurens, 1894-1902.
- BERNARD, Marius, *Autour de la Méditerranée : Les Côtes Barbaresques : D'Alger à Tanger*, Paris, Henri Laurens, 1894-1902.
- BLIN, Mme P., *Voyage en Tunisie, Algérie, Espagne : 7 février – 12 avril 1904*, Lyon, Imprimerie Waltener, 1904.
- BRUCHON, Eugène: *Les Lyonnais en Algérie*, Lyon, Imprimerie d'A. Geneste, 1912.
- CHLOUSSE, Casimir, *Mon Voyage chez les Cheminots d'Algérie*, Grenoble, Bureau-Directeur de la fédération, 1907.
- DROUET, Francis, *Au Nord de l'Afrique : Tunisie – Algérie – Mèlilla – Gibraltar – Tanger : Notes de voyage*, Nice, Place Sasserno, 1896.
- Erlanger Károly, báró, *Utazás Tuniszon át, Fordította bevezetéssel és jegyzetekkel ellátta Kormos Tivadar* (Voyage à travers la Tunisie. Traduit et commenté par Tivadar Kormos), Budapest, Bartha Lajos, 1901.
- FALLOT, Ernest, *Par delà la Méditerranée. Kabylie – Aurès – Kroumirie.*, Paris, Plon, 1887.
- FALLOT, Ernest, *Une excursion à travers la Tunisie centrale*, Marseille, Typographie et Lithographie Barlatier et Barthelet, 1890.
- FISCHER, Anton, *Ein Ausflug nach Constantine, Lambäsu und Tringad*, Oberhollabrunn, 1913.
- GIDE, André, *Le retour de l'URSS*, Paris, Gallimard, 1936 et 1937.
- HOPP Ferencz, « Hopp Ferencz utazása a Föld körül, Szibérián át » (Le voyage de Ferenc Hopp autour de la terre et à travers la Sibérie) [en ligne], in *Uránia – Népszerű tudományos folyóirat* 6., n°2, 1905, pp. 74-87. Disponible sur : https://adt.arcanum.com/hu/view/MTA_Urania_1905/?pg=96&layout=s (Consulté le 08 février 2023)
- JÓZSEF ÁGOST, *Útiemlékeim Afrikából* (Mes souvenirs de voyage en Afrique). Nagykanizsa : Zalaerdő Rt, 2002.
- JUSTH, Zsigmond, Lettre n°84, « Feszty Árpádnak » (À Árpád Feszty) [en ligne], Tunis, 2 janvier 1891. Disponible sur : <https://mek.oszk.hu/05600/05631/html/02.htm> (Consulté le 07 novembre 2023).

- JUSTH, Zsigmond, Lettre n°86, « Czóbel Minkának » (À Minka Czóbel), Biskra, 7 janvier 1891.
Disponible sur : <https://mek.oszk.hu/05600/05631/html/02.htm> (Consulté le 07 novembre 2023).
- JUSTH, Zsigmond, Lettre n°88, « Feszty Árpádnak » (À Árpád Feszty), Alger, 28 janvier 1891.
Disponible sur : <https://mek.oszk.hu/05600/05631/html/02.htm> (Consulté le 07 novembre 2023).
- LAKOS, Béla, Dr, *Algeria és Tunis* (L'Algérie et la Tunisie), Budapest : Lampel R. Könyvkereskedése, 1912.
- LANESSAN, J-F de, *La Tunisie*, Paris, Félix Alcan éditeur, 1887.
- MAYET, Valéry, *Voyage dans le sud de la Tunisie*, Montpellier, Imprimerie de Boehm et fils, 1886.
- MAYR, Rudolph, *Eine Afrika-Reise von 18 Tagen*, Wien, Helios, 1892.
- MICHEU, Franz / VON SALZBURG, Franz (pseud.), *Eine Sommerreise nach Nordafrika mit dem Doppelschraubendampfer « Alice » der « Austro-Americana »*, Wien, Kergan & co., 1911.
- MIHÁLYI, Imre, *Francia zászló alatt. Élmények és kalandok az Éqatoron. Útleírása Mihályi Béla volt gyarmathódító legionáriusnak* (Sous le drapeau français : expériences et aventures sur l'Équateur : récit de voyage de Béla Mihályi, ancien légionnaire aux colonies), Pápa, Főiskolai nyomda, 1898.
- NÆTINGER, Fernand, *Le Français est-il colonisateur ? Étude sur la colonisation française*, Nice, Typographie et lithographie Malvano-Mignon, 1882.
- PERRODIL, Édouard de, *À travers les cactus : Traversée de l'Algérie à bicyclette*, Paris, Flammarion, 1896.
- REY, Raymond, *Voyage d'Études en Tunisie (10-28 avril 1900)* [en ligne], Paris, Ch. Delagrave, 1901. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65875453.texteImage> (Consulté le 18 septembre 2023).
- SEBŐK, Imre, DR, *A Szaharában* (Dans le Sahara), Budapest : Szent-István-Társulat, 1912.
- SEBŐK, Imre, DR, *Öt világrészen keresztül* (À travers les cinq continents), Budapest : Szent-István-Társulat, 1934 [1911].
- SEDLÁČEK, Jaroslav Vaclav, *Eine Reise nach Karthago*, Wien, St. Norbertus, 1897.
- SZABÓ, József, dr., « Amerikai utamból (1882 július-szeptember) » (Sur mon voyage américain [de juillet au septembre 1882], in *Földrajzi Közlemények*, n°9, 1882.
- TORNAI DE KÖVÉR, Helén, *Peeps at many lands. Hungary.*, Londres, Adam and Charles Black, 1911.
- TÓTH, Rezső, « Húsvét Assisiban » (Pâques à Assise), in *Budapesti Szemle*, vol. 119, n°332, 1904, pp. 253-267.
- TÓTH, Rezső, « Malta » (La Malte), in *Uránia – Népszerű tudományos folyóirat* 7., n°6-8, 1906, pp. 302-305.
- TÓTH, Rezső, *Északafrikai kikötők (Tunisztól Tangerig)* (Ports nord-africains : de Tunis à Tanger), Budapest : Lampel Róbert (Wodianer F. és Fiai), 1904.
- TÓTH, Rezső, *Olasz faluk és városok* (Villages et villes italiens), Budapest, Lampel, 1905.
- VADONA János, *Az öt világrészből* (Du cinq continents), Budapest, Hornyánszky Viktor Könyvnyomdája, 1893.

WERTHEIMER, Julius, *Im Süden : von Algier nach Tunis*, Wien, Frick, 1891.

ZSIGMOND, János, *Afrika partjairól* (Sur les côtes de l'Afrique), Veszprém : Egyházmegyei Könyvnyomda, 1904.

Récits de voyage parus dans la presse

BALOGH, Margit, dr, « Tanulmányutam Afrika északi partvidékén » (Mon voyage d'étude au bord de l'Afrique du Nord), in *Földtani Közlöny*, vol. XLII, n°1, 1912, pp. 12-25.

BRUN, F. A., « Promenades d'un curieux dans Nice », in *Annales de la Société des lettres, sciences et arts de Alpes-Maritimes*, tome X, Nice, Imprimerie et lithographie Malvano-Mignon, Paris, H. Champion libraire-éditeur, 1885, pp. 311-439.

ERNEY, Jenő, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 1 » (En Afrique au bord'un paquebot hongrois. Notes de voyage 1), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°44, 1902, pp. 891-892.

ERNEY, Jenő, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 2 » (En Afrique au bord'un paquebot hongrois. Notes de voyage 2), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°45, 1902, pp. 903-905.

ERNEY, Jenő, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 3 » (En Afrique au bord'un paquebot hongrois. Notes de voyage 3), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°46, 1902, pp. 921-922.

ERNEY, Jenő, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 4 » (En Afrique au bord'un paquebot hongrois. Notes de voyage 3), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°48, 1902, p. 972.

ERNEY, Jenő, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 5 » (En Afrique au bord'un paquebot hongrois. Notes de voyage 5), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°49, 1902, pp. 993-994.

ERNEY, Jenő, « Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok 6 » (En Afrique au bord'un paquebot hongrois. Notes de voyage 6), in *Ország-Világ*, vol. XXIII, n°51, 1902, pp. 1043-1044.

HEGEDÜS, Sándorné, « Utazás Afrikában. Hegedüs Sándorné úti jegyzeteiből » (Voyage en Afrique. Des notes de voyage de Sándorné Hegedüs), in *Vasárnapi Újság*, vol. 52, n°21, 1905.

HOPP, Ferencz, « Téli utazás a földközi-tenger körül fekvő országokban. (Felolvasatott az 1897. évi. decz. 9-diki ülésen) » (Voyage hivernal dans les pays autour de la Méditerranée (Lu à la réunion du 9 décembre 1897), in *Földrajzi Közlemények*, XXVI. kötet, 1898, pp. 11-25.

HOPP, Ferencz, « Utazás a Földközi-tenger körül » (Voyage autour de la Méditerranée), in *Magyar Génius*, vol. VII, n°30, 24 juillet 1898, pp. 492-496.

JANKÓ, János, « A Száhel partján. (Előadatott a f. évi október 24-iki ülésen) » (Au bord du Sahel. [Lu à la réunion du 24 octobre de l'année courante]), in *Földrajzi Közlemények*, vol. XVII, 1889, pp. 454-496.

JUSTH, Zsigmond, « Saharai hangulatok. I. » (Ambiances sahariennes. I.) in *A Hét*, évszám n°8., pp. 123-125.

JUSTH, Zsigmond, « Saharai hangulatok. II. » (Ambiances sahariennes. II.) in *A Hét*, évszám n°10., pp. 150-152.

JUSTH, Zsigmond, « Saharai hangulatok. III. » (Ambiances sahariennes. III.) in *A Hét*, évszám n°11., pp. 170-172.

MORIS, Henri, « Journal de Bord du Bailli de Suffren dans son expédition des Indes, publié par M. Henri Moris », in *Annales de la Société des lettres, sciences et arts de Alpes-Maritimes*,

- tome XI, Nice, Imprimerie et lithographie Malvano-Mignon, Paris, H. Champion libraire-éditeur, 1887, pp. 261-609.
- NENDTVICH, Károly, « Három hónap Afrikában. (1889.) Első közlemény » (Trois mois en Afrique. (1889.) Premier communiqué), in *Budapesti szemle*, vol. LXIX, n°181, 1892, pp. 42-65.
- NENDTVICH, Károly, « Három hónap Afrikában. (1889.) Harmadik közlemény » (Trois mois en Afrique. (1889.) Troisième communiqué), in *Budapesti szemle*, vol. LXIX, n°183., 1892, pp. 344-364.
- NENDTVICH, Károly, « Három hónap Afrikában. (1889.) Második közlemény » (Trois mois en Afrique. (1889.) Deuxième communiqué), in *Budapesti szemle*, vol. LXIX, n°182., 1892, pp. 182-206.
- SÉNEQUIER, P., « Excursion archéologique aux environs de Grasse », in *Annales de la Société des lettres, sciences et arts de Alpes-Maritimes*, tome X, Nice, Imprimerie et lithographie Malvano-Mignon, Paris, H. Champion libraire-éditeur, 1885, pp. 397-408.
- SZABÓ, József, « Algériáról, különös tekintettel annak alfa-iparára » (De l'Algérie, avec une considération particulière sur son industrie d'alpha), in *Földrajzi Közlemények*, vol. XV, 1887, pp. 222-236.
- TORNAINÉ KÖVÉR Helén, « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°137, 19 mai 1899, pp. 15-16.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°134, 16 mai 1899, pp. 14-16.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°135, 17 mai 1899, pp. 15-16.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°136, 18 mai 1899, pp. 16-17.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°138, 20 mai 1899, pp. 15-16.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°139, 21 mai 1899, pp. 20-21.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°140, 24 mai 1899, pp. 13-14.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Afrikai utirajzok » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°142, 26 mai 1899, p. 13.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Az arab háremek » (Les harems arabes), in *Magyarország*, vol. 6, n°150, 30 mai 1899, pp. 13-14.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Az arab háremek » (Les harems arabes), in *Magyarország*, vol. 6, n°151, 31 mai 1899, pp. 13-14.
- TORNAINÉ KÖVÉR, Helén, « Az arab háremek » (Récits de voyage d'Afrique), in *Magyarország*, vol. 6, n°144, 28 mai 1899, pp. 19-20.

C. GUIDES

–, *Guide Michelin pour l'Algérie et la Tunisie*. Paris, Michelin-Guide, 1907.

BARBIER, Jean, *Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie avec un vocabulaire français-arabe des mots les plus utilisés et un résumé historique des guerres d'Afrique*, Paris, Hachette, 1855.

FILLIAS, Achille, *Nouveau guide général du voyageur en Algérie*, Paris, Garnier Frères, 1865.

JACQUETON Gilbert, et GSELL, Stéphane (dir.), *Algérie et Tunisie*, Coll. des Guides-Joanne, Paris, Hachette, 1911.

PIESSE, Louis, *Algérie et Tunisie*, coll. des Guides-Joanne, Paris, Hachette, 1898.

PIESSE, Louis, *Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, comprenant le Tell et le Sahara*, Paris, Hachette, 1862.

PIGNEL, Armand, *Conducteur ou guide du voyageur et du colon de Paris à Alger et dans l'Algérie*, Paris, Debécourt, 1836.

QUÉTIN, E., *Guide du voyageur en Algérie. Itinéraire du savant, de l'artiste, de l'homme du monde et du colon*, Paris, L. Maisson – Alger, Dubos Frères et Marest, 1848.

D. LOIS ET STATISTIQUES

Bulletin des lois de la République française, n°1871 [en ligne] : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2148909/f1650.image.r=Bulletin%20des%20lois.lan-gFR> (Consulté le 28 juillet 2022).

La Commission régionale, « Preisach (Edmond) » [en ligne], in Société des anciens élèves des écoles nationales d'arts et métiers, *Bulletin administratif*, 1111, n° 11, novembre 1907, pp. 895-897, Disponible sur : <http://clio.ish-lyon.cnrs.fr/patrons/AC000009378/AC000009378Doc2281.pdf> (Consulté le 08 février 2023).

La loi sur l'école publique de 1868 [en ligne] : <https://net.jogtar.hu/getpdf?docid=86800038.TV&targetdate=&printTitle=1868.+%C3%A9vi+XXXVIII.+t%C3%B6rv%C3%A9nycikk&referer=1000ev> (Consulté le 28 juillet 2022).

Magyar statisztikai közlemények : A magyar Szent Korona országainak 1910. évi népszámlálása. Első rész : a népesség főbb adatai községek és népesebb puszták, telepek szerint (*Recensement général de la population des pays de la Sainte Couronne hongroise en 1910. Première Partie : Principales données de la population selon les communes, les pusztas et les agglomérations plus peuplées*), Budapest, Atheneum Irodalmi és Nyomdai Rtársulat, 1912., pp. 1-9.

Publications Statistiques Hongrois, *Recensement général de la population des pays de la Sainte Couronne hongroise en 1910. Sixième Partie : Résumé des résultats*, Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Atheneum, 1924, pp. 195-198.

BIBLIOGRAPHIE

VIE ET ACTIVITÉS DES VOYAGEURS

- , « Alvinczy Sándor író meghalt » (L'écrivain Sándor Alvinczy est mort), in : *Pesti Napló*, vol. 76, n°285, 17 décembre 1925.
- BALASSA, Iván, « Jankó János, az etnográfus » (János Jankó, l'ethnographe), in *Etnográfia – A Magyar Néprajzi Társaság folyóirata*, vol. LXXIX, n°3, 1968, pp. 317-328.
- DEDE, Franciska, *Justh Zsigmond, az irodalmi dendi : Egy XIX. Századi irodalmár társasági kapcsolatai és irodalomszervező, művészetpártoló tevékenysége* (Zsigmond Justh, le dandy littéraire. Les relations sociales d'un littéraire du XIX^e siècle et ses activités en tant qu'organisateur de la littérature et protecteur des arts) [en ligne], thèse de doctorat : Histoire, Budapest, Eötvös Lóránd Tudományegyetem, 2005. Disponible sur : <https://doktori.btk.elte.hu/hist/dede/disszert.pdf> (Consulté le 31 janvier 2023).
- FILLION, Amélie, *Alfred Mortier*, Paris, Éditions de la Caravelle, 1938.
- FINÁLY, Gábor, « Dr. Tóth Rezső : Róma. Iskolánk húsvéti tanulmányútja » (Rezső Tóth, Dr. : Rome. Le voyage d'étude de notre lycée aux Pâques), in *Egyetemes Philológiai Közlöny*, vol. 25, 1901, pp. 330-331.
- GÁSPÁR, Ferenc, dr, « Hopp Ferenc. (Születésének nyolcvanadik évfordulóján) » (Ferenc Hopp. Pour son quatre-vingtième anniversaire), in *Új Idők*, vol. 19, n°21, 18 mai 1918.
- GOMBOS, Károly, dr., « Hopp Ferenc, a Kelet-Ázsiai Művészeti Múzeum alapítója » (Ferenc Hopp, fondateur du Musée des arts asiatiques), in *Hajdú-Bihari Napló*, vol. 40, n°95, 23 avril 1983.
- GRÁBERNÉ BŐSZE, Klára, « Tóth Rezső Dr. (1875-1916). Az ifjúsági irodalomhoz és az ifjúsági könyvtárakhoz kapcsolódó munkássága » (Rezső Tóth, Dr. (1875-1916) : Son œuvre liée à la littérature de jeunesse et aux bibliothèques de jeunesse) [en ligne], in *Könyv és Nevelés*, vol. XVII, n°1, 2015, pp. 33-43. Disponible sur : https://epa.oszk.hu/03300/03300/00023/pdf/EPA03300_konyv_es_neveles_2015_1_033-043.pdf (Consulté le 30 janvier 2023).
- INZELT, György, « A hazai kémia két korszaka a 19. században. Nendtvich Károly és Ilosvay Lajos » (Deux périodes de la chimie hongroise au XIX^e siècle. Károly Nendtvich et Lajos Ilosvay) [en ligne], sur le site de l'Académie hongroise des sciences : *Magyar Tudományos Akadémia honlapja*, 2021. Disponible sur : <https://mta.hu/vii-osztaly-megemlekezesek-evfordulok/a-hazai-kemia-ket-korszaka-a-19-szazadban-nendtvich-karoly-es-ilosvay-lajos-111309> (Consulté le 19 janvier 2023).
- IZSÓF, Alajos, « A mi nagy barátunkról » (Sur notre bon ami), in *Zászlónk*, vol. 16, n°4, 15 décembre 1917.
- JÁKÓI, Bernadett, « A Méhes Társbirtokosság története (1888-1945) » (Histoire de Méhes Társbirtokosság) [en ligne], in *Veszprémi szemle*, n°3-4, 2005, pp. 73-76. Disponible sur : http://real-j.mtak.hu/23434/3/Veszpremi_Szemle_2005_8_11-3-4.pdf (Consulté le 30 janvier 2023).

- J-L : « Voyage en Tunisie, la colonisation, Conférence de M. Ch. Causeret », in : *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, tome XXIV, n°4, 4^{me} trimestre 1900., p. 373-383
- KANDA H., Tivadar, « Hopp Ferenc (1833-1919) » (Ferenc Hopp [1833-1919]), in *Népszabadság*, vol.16, n°101, 29 avril 1958.
- KERECSENYI, Zoltán, *Ki volt Lakos Béla ?* (Qui était Béla Lakos ?), Pápa, Elsősorban pápai Városbarát Egylet, s.d.
- KOCH, Antal, « Szabó József » (József Szabó), in *Földtani Közlöny*, vol. XXV, n°9-10, 1895 (septembre-octobre), pp. 273-302.
- LATTES, Armand, « Paul Sabatier, prix Nobel de chimie 1912 : un universitaire régionaliste et chercheur de talent », in *L'Actualité chimique*, n° 367-368, 2012, pp. 8-18.
- LIPTÁK, Pál, « Jankó János mint antropológus » (János Jankó comme anthropologue), in *Etnográfia – A Magyar Néprajzi Társaság folyóirata*, vol. LXXIX, n°3, 1968, pp. 331-334.
- LŐCSEI, Gabrielle, « Átjárható világ. 185 éve született Hopp Ferenc » (Le monde pénétrable. Hopp Ferenc est né il y a 185 ans), in *Élet és Tudomány*, vol. 73, n°18, 4 mai 2018.
- M. POGÁNY, Béla, « Alfred Mortier : La queue du diable », in *Nyugat*, n°19, 01 octobre 1927.
- mgy., « Tóth Rezső : Északafrikai kikötők (Tunisztól Tangerig.) » (Ports nord-africains : de Tunis à Tanger), in Országos Középiskolai Tanáregyesületi Közlöny, vol.XXXVII, n°31, 1904. pp. 625-626.
- MONTETY, H. de, « Les Italiens en Tunisie », in *Politique étrangère*, n°2-5, 1937, pp. 409-425.
- NÁNAY, Mihály, « József Ágost főherceg, mint magyar katona és hadvezér, adalékok a főherceget övező kultusz jelenségéhez » (L'archiduc Joseph-Auguste comme soldat et général : suppléments au culte qui entoure l'archiduc), in Klára CSEPREGI, Oszkár CSEPREGI et al., *A történelem peremén. Adalékok Magyarország történetéhez (tanulmánykötet)*, Budapest, L'Harmattan, 2012, pp. 93-104.
- POKORNY, Emánuel, « Dr. Sebők Imre » (Imre Sebők, Dr.), in *Iskolai értesítők, Budapest - II. kerületi érseki katolikus főgimnázium és Rákóczi-kollégium fiúnevelő-intézet*, Budapest, 1917, pp. 3-12.
- SANDRE, Thierry, « Variétés – Alfred Mortier », in *Journal de Monaco*, vol. 81, n°4223, 29 septembre 1938.
- SOMOGYI, Sándor, Dr, « Hopp Ferenc emlékezete » (Le souvenir de Ferenc Hopp), in *Földrajzi Közlemények*, vol. CXIX, n°1, 1995, p. 74.
- SZABÓ, János, dr., « Emlékbeszéd dr. Sebők Imre új síremlékének felszentelésén » (Discours pour souvenir, prononcés lors de la consécration du nouveau monument funéraire d'Imre Sebők) [en ligne], in *Iskolai értesítők, Budapest - II. kerületi érseki katolikus főgimnázium és Rákóczi-kollégium fiúnevelő-intézet*, Budapest, 1935, pp. 24-26. Disponible sur : https://adt.arcanum.com/hu/view/Budapest_B1480_2kerErsekiKatolikusFogimn_B1507_1935/?pg=25&layout=s&query=eml%C3%A9kbesz%C3%A9d (Consulté le 08.11.2023).
- SZÁNTÓ, « Warga Ferencz. Népiskolai igazgató Pécsen. 1823-1886 » (Ferencz Warga. Directeur de l'école primaire à Pécs. 1823-1886), in *Izraelita Tanügyi Értesítő*, vol. 11, n°15, novembre 1886, pp. 264-265.
- SZÉKELY, András, dr, « A geográfus Jankó János » (János Jankó, le géographe), in *Földrajzi Közlemények*, vol. XVIII, n°4, 1970, pp. 276-280.

SZONTAGH, Tamás, « Dr. Szabó József » (József Szabó, Dr.), in *Vasárnapi Újság*, vol. 30, n°30, 29 juillet 1883.

RELATIONS AVEC L'AFRIQUE DU NORD

- : « A modern Afrikáról » (Sur l'Afrique moderne), in *Vasárnapi Újság*, vol. 58, n°21, 1911.
- : « Barlanglakók vidéke Tuniszban » (La région ou l'on habitait dans des grottes en Tunisie), in *Vasárnapi Újság*, vol. XXX, n°10, 1883.
- : « Észak-Afrikából. A mór lovas katonák. Karavánok és postakocsik a sivatagban. Közbiztonság. Mór betyárok. » (De l'Afrique du Nord. Les soldats cavaliers maures. Caravans et malles-poste dans le désert. Sécurité publique. Brigands maures), in *Vasárnapi Újság*, vol. XVIII, n°49, 1881
- : « Európai birtokok Afrikában » (Propriétés européens en Afrique), in *Vasárnapi Újság*, vol. XXXV, n°37, 1888.
- : « Törvényszéki tárgyalás a móroknál » (Négociation à la cour de justice maure), in *Vasárnapi Újság*, vol. XXXI, n°24, 1884.
- : « Törvényszéki tárgyalás a móroknál » (Négociation à la cour de justice maure), in *Vasárnapi Újság*, vol. XXXI, n°24, 1884.
- : « Tuniszból » (De Tunis), in *Vasárnapi Újság*, vol. XVIII, n°21, 1881.
- : « Tuniszi főúri lakodalom » (Noce aristocratique à Tunis), in *Vasárnapi Újság*, vol. 48, n°13, 1901.
- , « "Osztrák-magyar" díszhangverseny Londonban » (Concert « austro-hongrois » à Londres), in *Független Magyarország*, vol. 4, n°1173, 24 juin 1905.
- , « A francziák expedíciója Tuniszban » (L'expédition des Français à Tunis), in *Vasárnapi Újság*, 24 avril 1881,
- , « A francziák harcza a tuniszi határon » (La lutte des Français à la frontière tunisienne), *Politikai Ujdonságok*, 06 avril 1881.
- , « A lemészárolt expedícióról » (Sur l'expédition massacrée), in *Magyar Polgár*, vol. 15, n°87, 17 avril 1881.
- , « A Nemzeti Szalon téli tárlata » (L'exposition hivernale du Salon National), in *Pesti Hírlap*, vol. 29, n°291, 08 décembre 1907.
- , « A saharai tervezett vasútvonal... » (Un projet de ligne de chemin de fer dans le Sahara), in *Hölgyek lapja*, 24 avril 1881.
- , « A saharai... », in *Hölgyek lapja*, 24 avril 1881.
- , « A Szahara bensejében » (À l'intérieur du Sahara), *Földrajzi közlemények*, 1890.
- , « A tervbe vette Szaharán-túli vasut » (Le Transsaharien prévu), in *Földrajzi közlemények*, 1880.
- , « A tuniszi bonyodalmak » (Complicités tunisiennes), in *Politikai Ujdonságok*, 13 avril 1881.
- , « A tuniszi bonyodalmak » (Complicités tunisiennes), *Politikai Ujdonságok*, 20 avril 1881.

- , « A tuniszi szeráj udvarában » (Dans la cour du sérail tunisien), in *Képes Családi Lapok*, 13 août 1882.
- , « Algir » (Alger), in *A Hon*, vol. 19, n°113, 25 avril 1881.
- , « Algir » (Alger), in *A Hon*, vol. 19, n°119, 01 mai 1881.
- , « Algir » (Alger), in *A Hon*, vol. 19, n°92, 03 avril 1881.
- , « Assassinat en Algérie », in *Le Petit Niçois*, le 08 février 1889.
- , « Az afrikai vérfürdő » (Le bain de sang africain), in *Magyar Polgár*, vol. 15, n°91, 23 avril 1881.
- , « BU-AMEMA » (Bouamama), in *Vasárnapi Újság*, 21 août 1881,
- , « Budapest, április 4. » (Budapest, le 4 avril), in *Ellenőr*, vol. 13, n°170, 05 avril 1881.
- , « Budapest, július 26. » (Budapest, le 26 juillet), in *A Hon*, vol. 19, n°204, 26 juillet 1881.
- , « Budapestről Afrikába és vissza Kerékpáron » (De Budapest en Afrique et de retour à vélo), in *Pesti Napló*, vol. 43, n°370, le 31 décembre 1892.
- , « Camille Douls utazása a nyugati Zaharában » (Le voyage de Camille Douls dans le Sahara occidental), in *Földrajzi Közlemények*, 1888, p. 223.
- , « Dr. Balogh Margit. Beszélgetés a magyar nőtudóssal » (Margit Balogh, Dr. Discussions avec une femme de sciences hongroise), in *Pesti Napló*, vol. 63, n°300, 20 décembre 1912.
- , « Dr. Nendtvich Károly (1811-1892) » (Károly Nendtvich, Dr., [1811-1892]), in *Vasárnapi Újság*, vol. 39 n°29, 17 juillet 1892.
- , « Egy expedíció elpusztulása » (Le dépérissement d'une expédition), in *Magyar Polgár*, vol. 15, n°77, 05 avril 1881.
- , « Flatters ezredes expedíciójának lemészároltatásáról » (Sur le massacre de la mission du colonel Flatters), *Földrajzi közlemények*, 1881. p. 230
- , « Flatters ezredes meggyilkolása » (Le massacre du colonel Flatters), in *Politikai Ujdonságok*, 27 avril 1881.
- , « Flatters ezredes meggyilkoltatása » (Le massacre du colonel Flatters), in *A Hon*, vol. 19, n°109, 20 avril 1881.
- , « Flatters ezredes missziójának lemészároltatása » (Le massacre de la mission du colonel Flatters), in *Ellenőr*, vol. 13, n°199, 21 avril 1881.
- , « Flatters őrnagy megkezdte... », in *Hölgyek lapja*, 12 décembre 1880.
- , « Gerdenits Sándor » (Sándor Gerdenits), *Herkules*, vol. X, n°22, 15 novembre 1893.
- , « Halálozások » (Décès), in *Pécsi Napló*, vol. 236., n°236, 15 octobre 1907.
- , « Halálozások » (Décès), in *Világ*, vol.16, n°286, 18 décembre 1925.
- , « Jung Géza dr. egészségügyi főtanácsos » [En ligne] (Le dicteur Géza Jung conseiller général de la santé publique), in *Békés*, vol. LXVI, n°71, le 8 septembre 1934. Disponible sur : https://adt.arcanum.com/hu/view/Bekes_1934/?query=Jung+G%C3%A9za&pg=285&layout=s (Consulté le 05 décembre 2023).
- , « Kerékpár Sport » (Le cyclisme), in *Pesti Hírlap*, XV, n°305, 4 novembre 1893.

- , « Kerékpáron Budapestről Tunisba » (De Budapest à Tunis à vélo), in *Ország-Világ*, vol.13, n°39, 24 septembre 1892.
- , « Kerékpáron Budapestről Tunisba » (De Budapest à Tunis à vélo), in *Pesti Napló*, vol. 43, n°256, 16 septembre 1892
- , « Kerékpáros Budapestről Tunisba » (Un cycliste de Budapest à Tunis), in *Pesti Hírlap*, XIV, n°256, 16 septembre 1892.
- , « Külföld » (L'étranger), *Magyar Polgár*, vol. 15, n°170, 28 juillet 1881.
- , « Kuruc dalok egy londoni hangversenyen » (Chansons kuruc à un concert londonien), in *Pesti Napló*, vol. 56, n°156, 07 juin 1905.
- , « Kuruc dalok Londonban » (Chansons kuruc à Londres), in *Független Magyarország*, vol. 4, n°1158, 08 juin 1905.
- , « L'Explorateur C. Douls », in *Sémaphore de Marseille*, tome 62, n°18846, le 2 août 1889.
- , « La Mission Flatters », *La Provence*, 10 avril 1881.
- , « La reine Victoria à Nice », in *Éclaireur*, le 17 avril 1895.
- , « Lettre de Tunis », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 21 juin 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 11 juillet 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 11 juillet 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 11 octobre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 12 septembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 13 juin 1889
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 14 mars 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 14 mars 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 14 mars 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 14 mars 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 14 novembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 16 mai 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 17 août 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 17 octobre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 18 avril 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 18 avril 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 août 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 octobre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 21 décembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 21 décembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 21 mars 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 23 mai 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 25 avril 1889.

- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 25 décembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 25 mars 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 25 mars 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 27 juin 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 27 juillet 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 28 novembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 28 novembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 30 mai 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 30 mai 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 30 mars 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 31 octobre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 4 juillet 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 5 avril 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 juin 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 septembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 septembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 septembre 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 9 mai 1889.
- , « Lettre de Tunisie », in *Le Sémaphore de Marseille*, le 23 novembre 1889.
- , « Magyar kutatónő a Szaharában » (Une scientifique au Sahara), in *Tolnai Világlapja*, vol. 13, n°19, 11 mai 1913.
- , « Magyar veloczipédézők » (Cyclistes hongrois), in *Herkules*, vol. IX, n°18, 15 septembre 1892.
- , « Meggyilkolt Afrika-utazó » (Un voyageur d'Afrique assassiné), in *Pesti Napló*, 18 août 1889.
- , « Páris » (Paris), in *A Hon*, vol. 19, n°102, 13 avril 1881.
- , « Páris » (Paris), in *A Hon*, vol. 19, n°107, 18 avril 1881.
- , « Páris » (Paris), in *A Hon*, vol. 19, n°120, 02 mai 1881.
- , « Páris » (Paris), in *A Hon*, vol. 19, n°217, 08 août 1881.
- , « Séance annuelle », in *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, tome X, Nice, Imprimerie et lithographie Malvano-Mignon, Paris, H. Champion libraire-éditeur, 1885, p. 473.
- , « Táviratok – Algeria » (Télégrammes – Algérie), in *Ellenőr*, vol. 13, n°217, 01 mai 1881.
- , « Táviratok – Algeria » (Télégrammes – Algérie), in *Ellenőr*, vol. 13, n°167, 03 avril 1881.
- , « Táviratok – Algeria » (Télégrammes – Algérie), in *Ellenőr*, vol. 13, n°205, 25 avril 1881.
- , « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), in *Ellenőr*, vol. 13, n°218, 02 mai 1881.
- , « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), in *Ellenőr*, vol. 13, n°233, 10 mai 1881.

- , « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), in *Ellenőr*, vol. 13, n°395, 08 août 1881.
- , « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), in *Ellenőr*, vol. 13, n°168, 04 avril 1881.
- , « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), in *Ellenőr*, vol. 13, n°185, 13 avril 1881.
- , « Táviratok – Páris » (Télégrammes – Paris), in *Ellenőr*, vol. 13, n°194, 19 avril 1881.
- , « Táviratok – Tunis » (Télégrammes – Tunis), in *Ellenőr*, vol. 13, n°393, 06 août 1881.
- , « Tornay Gyula kiállítása » (L'exposition de Gyula Tornay), in in : *Pesti Hírlap*, vol. 31, no 238, 08 octobre 1909.
- , « Tunisban szerencsétlenül járt. » (Malheur à Tunis), in *Pécsi Napló*, vol. 238, n°238, 17 octobre 1907.
- , « Tunisz » (Tunis), in *A Hon*, vol. 19, n°215, 06 août 1881.
- , « Tuniszi nők sétája » (Promenade des femmes tunisiennes), in *Képes Családi Lapok*, 3 juillet 1881.
- , « Tuniszi zsidónők » (Femmes juives de Tunis), *Vasárnapi Újság*, 9 avril 1882.
- , « Vasparipán Budapestről Tunisba » (De Budapest à Tunis à Vélo), in *Vadász és Versenylap*, XXXVI, n°53, 18 septembre 1892.
- , « Vasut a Saharán keresztül » (Chemin de fer à travers le Sahara), in *Pesti Napló*, 02 septembre 1890.
- , « Voyage de Nicolas II », in *Éclaireur*, le 2 juin 1896.
- , « Tornay Gyuláné » (Gyuláné Tornay), in *A Hét*, vol. X, no 27/496, 1899.
- , « Tuniszból » (De Tunis), in *Képes Családi Lapok*, 24 juillet 1881.
- , « Tuniszi arab nő » (Femme arabe de Tunis), in *Vasárnapi Újság*, 2 avril 1882.
- b.f., « Dr. Szabó József » (József Szabó, Dr.), in *Vasárnapi Újság*, vol. 41, n°15, 15 avril 1894.
- E., « Terrible catastrophe en mer », in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7847, le 11 novembre 1889.
- F.K., « L'Instruction publique en Algérie » in *Le Petit marseillais*, tome 22, n° 7695, le 12 juin 1889.
- F.K., « La justice en Tunisie avant et après l'occupation », in *Le Petit marseillais*, tome 22, n° 7735, le 22 juillet 1889.
- F.K., « Le misère chez les Arabes », in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7651, le 28 avril 1889.
- F.K., « Les Grottes de Boghar » in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7761, le 17 août 1889.
- F.K., « Les Touaregs », in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7721, le 8 juillet 1889.
- F.K., « Les Transformations en Algérie » in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7842, le 6 novembre 1889.
- GARIBALDI, Léon, « Civilisons », in *Éclaireur*, le 21 juin 1896.
- GARIBALDI, Léon, « En Afrique », in *Éclaireur*, le 14 juin 1894.
- GARIBALDI, Léon, « La politique coloniale I », in *Éclaireur*, le 28 septembre 1894.
- GARIBALDI, Léon, « La politique coloniale II », in *Éclaireur*, le 29 septembre 1894.
- GARIBALDI, Léon, « La politique coloniale III », in *Éclaireur*, le 30 septembre 1894.

- HOLEK, Sámuel, « Magyarország és Északafrika » (La Hongrie et l'Afrique du Nord), in *Közgazdasági Szemle*, vol. XXV, n°26, 1901, pp. 833-842.
- JANKÓ, János, « Afrika és a magyarok » (L'Afrique et les Hongrois), in *Budapesti Szemle*, vol. 53, n°135, 1888, pp. 423-438.
- JANKÓ, János, « Érdekeink Észak-Afrikában » (Nos intérêts en Afrique du Nord), in *Nemzetgazdasági Szemle*, vol. XII, 1888, pp. 107-126.
- JANKÓ, János, « Kereskedelmünk Észak-Afrikában » (Notre commerce en Afrique du Nord), in *Nemzetgazdasági Szemle*, vol. XII, 1888, pp. 520-541.
- J-L, « Voyage en Tunisie, la colonisation, Conférence de M. Ch. Causeret », in *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, tome XXIV, n°4, 4^{me} trimestre 1900., pp. 373-383.
- KOHÁNYI, Zoltán, « Nemzeti tengerhajózási politikánk feladatai », in *Közgazdasági Szemle*, n°44, 1910, pp. 741-774.
- KOMPOLTHY, Tivadar, « Magyar hajójárat Afrikába » (Ligne de paquebot hongrois en Afrique du Nord) in *Vasárnapi Újság*, vol. XXIX, n°18, le 4 mai 1902.
- LANESSAN, J-L de, « En Tunisie », in *Le Petit Provençal*, le 5 décembre 1889.
- M., « La Crise monétaire à Oran » in *Le Petit marseillais*, tome 22, n°7864, le 28 novembre 1889.
- MENVIELLE, L., « En Tunisie II. », in *Le Petit Provençal*, le 29 novembre 1889.
- MENVIELLE, L., « En Tunisie III. », in *Le Petit Provençal*, le 30 novembre 1889.
- MENVIELLE, L., « En Tunisie IV. », in *Le Petit Provençal*, le 4 décembre 1889.
- MENVIELLE, L., « En Tunisie », in *Le Petit Provençal*, le 20 novembre 1889.
- V, « Annexion ou Protectorat ? », in *Phare du littoral*, le 11 octobre 1895.

CONTEXTE HISTORIQUE, SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

- ARIÈS, Philippe, et DUBY, George, (dir.), *Histoire de la vie privée, Tome 4 : De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2000.
- ARTAUD, Antonin, *Messages révolutionnaires (1936)*, Paris, Gallimard, 1971.
- BART, István, *La Hongrie et les Hongrois. Les mots-clés de l'histoire et de la vie quotidienne*, Budapest, Corvina, 2001.
- BAUQUET, Nicolas, « Les réseaux franco-hongrois et la France, de 1896 à 1914 » [en ligne], in *Studia Politica : Romanian Political Science Review*, Vol. V., n°3, 2005, pp. 605-644. Disponible sur : <https://www.ssoar.info/ssoar/handle/document/56296> (Consulté le 09 novembre 2023),
- BECHINI, Thibault, « Marseille, carrefour du XIX^e siècle » [en ligne], *Urbanités*, mise en ligne le 13 novembre 2014. Disponible sur : <https://www.revue-urbanites.fr/4-marseille-carrefour-du-xixe-siecle/> (Consulté le 09 novembre 2023).
- CHARLES, Christophe, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.
- CORBIN, Alain, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion, 1998.
- DAVIET, Jean-Pierre, *La société industrielle en France : 1814-1914*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.
- DELUERMOZ, Quentin, *Histoire de la France contemporaine. Le crépuscule des révolutions 1848-1871*, Paris, Seuil, Univers historique, 2012.
- DIÓSZEGI, István, *Az Osztrák-Magyar Monarchia Külpolitikája : 1867-1918* (La politique extérieure de la Monarchie Austro-hongroise : 1867-1918), Budapest, Vince Kiadó, 2001.
- DUBY, Georges, (dir.), *Histoire de la France urbaine, Tome 4 : La ville de l'âge industriel. Le cycle haussmannien*, Paris, Seuil, 1983.
- FÓNAGY, Zoltán, *Modernizáció és polgárosodás : Magyarország története 1849-1914-ig* (Modernisation et montée en puissance de la bourgeoisie : Histoire de la Hongrie de 1849 à 1914), Debrecen, Csokonai Kiadó, 2001.
- GALLIANO-VALDISERRA, Richard, *La France et les Français sous la III^e République 1870-1940*, Paris, Hachette Éducation, 2017.
- GAZDA, István, *Tudás és tudomány a millenniumi Magyarországon* (Savoirs et sciences de la Hongrie du Millénaire), Budapest, Mundus Magyar Egyetemi Kiadó, 2002.
- GERGELY, András (dir.), *Magyarország Története a 19. Században* (Histoire de la Hongrie au XIX^e siècle), Osiris Tankönyvek, Budapest, Osiris, 2019.
- GERŐ, András, *Szétszakított múlt* (Le passé déchiré), Budapest, Habsburg Történeti Intézet Közép- és Kelet-európai Történelem és Társadalom Kutatásáért Közalapítvány, 2012.
- GHERARDI, Eugène (dir.), *Des images qui collent à la peau. Ethnotypes de Corse, de Bretagne et d'ailleurs*, Ajaccio, Alain Piazzola/Université de Corse, 2020.

- GRÓZ, Andrea, « A dualizmus kora társadalmának olvasási szokásai » (Les habitudes de la lecture de la société de l'époque du dualisme) [en ligne], in *Neveléstörténet*, n°1-2, 2005. pp.170-176. Disponible sur : http://www.kodolanyi.hu/nevelestortenet/index.php?act=menu_tart&rovat_mod=archiv&eid=31&rid=2&id=133 (Consulté le 17 mars 2022).
- HANÁK, Péter et MUCSI, Ferenc, (dir.), *Magyarország története (1890-1918)* (L'histoire de la Hongrie [1890-1918]), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1978.
- HANÁK, Péter, *A kert és a műhely* (Le jardin et l'atelier), Budapest, Gondolat, 1988.
- J. NAGY, László, *A Magreb-országok története a 20. században* (Histoire des pays du Maghreb au XX^e siècle), Szeged, JATEPress, 2014.
- KATUS, László « A polgári kultúra intézményrendszerének kiépülése Magyarországon a 19. században » (Le développement des institutions de la culture bourgeoise en Hongrie au XIX^e siècle), in József VONYÓ (dir.), *Társadalom és kultúra Magyarországon a 19-20. Században* (La société et la culture en Hongrie au XIX^e et au XX^e siècles), Budapest/Pécs, Magyar Történeti Társulat/Pro Pannónia, 2003, pp. 11-34.
- KATUS, László, « Magyarország a Habsburg Monarchiában (1711-1918) » (La Hongrie dans la monarchie des Habsbourg), in Ignác ROMSICS (dir.), *Magyarország története*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 2010 [2007]. Oldal ??
- KECSKEMÉTI, Charles, *La Hongrie des Habsbourg*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.
- MOLNAR, Miklós, *Histoire de la Hongrie*, Paris, Perrin, 2004.
- NADIRAS, François, « Toulon, épicerie et bastion de l'idée coloniale » [en ligne], Disponible sur : <https://histoirecoloniale.net/Toulon-epicerie-et-bastion-de-l-idee-coloniale-par-Francois-Nadiras.html#nb1>
- OSTERHAMMEL, Jürgen, *La transformation du monde : une histoire globale du XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2018.
- S. WANDY CZ, Piotr, *A szabadság ára: Kelet-Közép-Európa története a középkortól máig* (Le prix de la liberté : L'histoire de l'Europe centrale et orientale du Moyen-Âge jusqu'à nos jours), Osiris tankönyvek, Budapest, Osiris, 2004.
- SAUER, Walter, « Ausztria-Magyarország : Közép-Európa születése » (Autriche-Hongrie : la naissance de l'Europe centrale), in Robert ALDRICH (dir.), *Birodalmak tűndülése és bukása*, Budapest, Móra, 2012, pp. 196-219.
- SINGARAVÉLOU, Pierre, et VENAYRE, Sylvain, (dir.), *Histoire du monde au XIX^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2019.
- THOBIE, Jacques, et MEYNIER, Gilbert, *Histoire de la France coloniale. II - L'Apogée*, Paris, Armand Colin, 1991.
- VENAYRE, Sylvain et SINGARAVÉLOU, Pierre, *Histoire du Monde au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2017.
- WEBER, Eugen, *Fin de siècle : la France à la fin du XIX^e siècle*, trad. Philippe Delamare, Paris, Librairie A. Fayard, 1986.
- WEBER, Eugen, *La fin des terroirs : la modernisation de la France rurale*, trad. Antoine Berman et Bernard Génies, Paris, A. Fayard/Pluriel, 2011.

L'HISTOIRE DU MAGHREB, LA COLONISATION ET L'IDÉE COLONIALE

- BORUTTA, Manuel, « De la Méridionalité à la Méditerranée : Le Midi de la France au temps de l'Algérie coloniale » [en ligne], in *Cahiers de la Méditerranée*, n°87, 2013, pp. 385–401. Disponible sur : <https://doi.org/10.4000/cdlm.7320> (Consulté le 09 novembre 2023).
- COQUERY-VIDRIVITCH, Cathrine, « Le mythe économique colonial », in Pascal Blanchard : *La France...op.cit.*, p. 163-175.
- CSAPLÁR-DEGOVICS, Krisztián, « *Nekünk nincsenek gyarmataink és hódítási szándékaink* » : magyar részvétel a Monarchia gyarmatosítási törekvéseiben a Balkánon : 1867-1914 (« Nous n'avons pas de colonies, ni l'intention à conquérir » : participation hongroise aux ambitions colonisatrices de la Monarchie austro-hongroise aux Balkans 1867-1914), Budapest : Eötvös Loránd Kutatási Hálózat Bölcsészettudományi Kutatóközpont Történettudományi Intézet, 2022.
- DARMON, Pierre, *Un Siècle de Passions Algériennes : Une Histoire de l'Algérie Coloniale, 1830-1940*, Paris, Fayard, 2009.
- DORIGNY, Marcel, Jean-François KLEIN, Jean-Pierre PEYROULOU, [et al.], *Grand atlas des empires coloniaux : premières colonisations, empires coloniaux, décolonisations, XV^e-XXI^e siècles*, Paris, Éditions Autrement, 2019.
- ETEMAD, Bouda, « Un bilan économique de la colonisation. Approches débats, résultats », in Pierre SINGARAVÉLOU (dir.), *Les empires coloniaux, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions Points, 2013, pp. 301-333.
- FERRO, Marc, *Histoire des colonisations : des conquêtes aux indépendances*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.
- FREDJ, Claire et SUREMAIN, Marie-Albane de, « Un prométhée colonial ? Encadrement et transformation des sociétés », in Pierre SINGARAVÉLOU, *Les empires coloniaux, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions Points, 2013, pp. 257-299.
- GIRARDET, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La table ronde, 1972.
- GOERG, Odile, Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ville coloniale (XV^e-XX^e siècle)*, Histoire de l'Europe urbaine 5, sous la direction de Jean-Luc Pinol, Paris, Seuil, 2003.
- LE COUR GRANDMAISON, Olivier, « L'Empire des hygiénistes. Vivre aux colonies. Entretien avec Olivier Le Cour Grandmaison, Propos recueillis par Roland Pfefferkorn » [en ligne], *Raison présente*, n°193, 2015, pp. 105-114. Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/rpre.193.0105> (Consulté le 09 novembre 2023).
- LOIDT, Simon, *Kolonialpropaganda und -aktivitäten in Österreich-Ungarn 1885-1914*, Thèse de doctorat : Histoire, Université de Vienne, 2012.
- LUGAN, Bernard, *Histoire de l'Afrique du Nord : Égypte, Libye, Tunisie, Algérie, Maroc*, Monaco, Éditions du Rocher, 2016.
- PERVILLÉ, Guy, « Qu'est-ce que la colonisation ? » [en ligne], *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, vol. 22, n°3, 1975, pp. 321-368. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1975_num_22_3_2323 (Consulté le 16 janvier 2023).
- RIVET, Daniel, *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Paris, Hachette littératures, 2003.

- SINGARAVÉLOU, Pierre, (dir.), *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, 2008.
- SINGARAVÉLOU, Pierre, (dir.), *Les empires coloniaux, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions Points, 2013.
- SINGARAVÉLOU, Pierre, « Des empires en mouvement ? Impacts et limites des migrations coloniales », in : Pierre SINGARAVÉLOU (dir.), *Les empires coloniaux, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions Points, 2013, pp. 125-167.
- SURUN, Isabelle, (dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires, 1850-1960*, Neuilly, Atlande, 2012.
- SURUN, Isabelle, (dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires, 1850-1960*, Neuilly, Atlande, 2012.
- Yvette KATAN BENSAMOUN et Rama CHALAK, *Le Maghreb : de l'Empire ottoman à la fin de la colonisation française*, Paris, Belin, 2007.

IDÉES, IDÉOLOGIES, PRÉJUGÉS, STÉRÉOTYPES

- BANCEL, Nicolas et BLANCHARD, Pascal, « De l'Indigène à l'immigré : Images, Messages et Réalités », in : *Hommes & Migrations*, n°1207, mai-juin, 1997, pp. 6-29.
- BLANCHARD, Pascal, et LEMAIRE, Sandrine, *Culture coloniale : la France conquise par son empire, 1871-1931*, Paris, Autrement, 2003,
- CSEPELI, Réka, « A XIX. századi magyar liberalizmus karaktere és francia forrásai » (Le caractère et les sources françaises du libéralisme hongrois du XIX^e siècle) [en ligne], in *Palimpszeszt* n°1, 1996, pp. 25-40. Disponible sur : http://magyar-irodalom.elte.hu/palimpszeszt/01_szam/04.htm (Consulté le 09 novembre 2023).
- FABRE, Thierry et IZZO, Jean-Claude, *Les représentations de la Méditerranée. La méditerranée française*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2000.
- GYURGYÁK, János, *Ezzé lett magyar hazátok : a magyar nemzeteszmé és nacionalizmus története* (Ce qui est devenu votre patrie hongroise : l'histoire de l'idée nationale et du nationalisme hongrois), Budapest, Osiris, 2007.
- J. NAGY, László, « Thomas Ismayl Urbain: un prophète arabophile du XIX^e siècle », in *Chronica*, n°14, 2017, pp. 32–37.
- M. JUDSON, Pieter, « L'Autriche-Hongrie était-elle un empire ? », in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 63^e année, Paris, Éditions de l'EHESS, 2008, pp. 563-596.
- MAZUREL, Hervé, « Héroïsme et exotisme. Le militaire à l'épreuve des lointains (1820-1914) » [en ligne], in *Romantisme*, n°161, 2013, pp. 35-44. Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/rom.161.0035> (Consulté le 09 novembre 2023).
- MÉAUX, Danièle, « Représentations de l'Orient : projets photographiques et médiations culturelles » [en ligne], in *Romantisme*, vol. 29, n°105, 1999. pp. 107–118. Disponible sur : <https://doi.org/10.3406/roman.1999.4354> (Consulté le 01 octobre 2023).
- NAGY, László, « Le nationalisme hongrois et les célébrations du millénaire de 1896 », in Francis DÉMIER, Elena MUSIANI (dir.), *Les nations européennes entre histoire et mémoire, XIX^e-XX^e siècles*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2021, pp. 101-108.

- PEIRETTI-COURTIS, Delphine, *Corps noirs et médecins blancs. La fabrique du préjugé racial, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, La Découverte, 2021. p. 352.
- PIOT, Céline, « La fabrique de l'Autre : le Midi au XIX^e siècle ou l'invention d'une haine française » [en ligne], *Didactica Historica*, 6/2020, pp. 33-39. Disponible sur : https://www.codhis-sdgd.ch/wp-content/uploads/2020/11/Didactica-6_2020_Piot.pdf (Consulté le 29 novembre 2021).
- RUSCIO, Alain, *Le credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français XIX^{ème}-XX^{ème} siècles*, Paris, Éditions Complexe, 1995.
- SAID, Edward W., *Orientalism*, London, Penguin Books, 2003 [1978], Introduction, pp. 1-28. En version française : Edward W. Said, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2005 [1980].
- SZABOLCS, Enikő, *A romok poétikájától a romok esztétikájáig. A romszemlélet változásai a 18. Század második felétől az 1820-as évekig a francia irodalomban.* (De la poétique des ruines à l'esthétique des ruines. Les changements de la perception des ruines de la deuxième moitié du XVIII^e siècle aux années 1820 dans la littérature française) [en ligne], thèse de doctorat : Littérature, Université de Szeged, 2020. Disponible sur : <https://doktori.bibl.u-szeged.hu/id/eprint/10745/1/SzabolcsEnikoDoktoriErtekezes.pdf> (Consulté le 04 décembre 2023).
- TAMÁS, Ágnes, « Élclapok "ellenségképei" és versengő nemzetépítési törekvések a dualizmus kori Magyarországon és a monarchia utódállamaiban » (Les ennemis désignés des journaux satiriques et le combat des ambitions nationalistes dans la Hongrie dualiste et dans les États successeurs de la monarchie Austro-hongroise), in Norbert CSIBI et Ádám SCHWARCZWÖLDER, *Modernizáció és nemzetállam-építés. Haza és/vagy haladás dilemmája a dualizmus kori Magyarországon* (Modernisation et construction de l'État-nation : Le dilemme de la patrie et/ou le développement dans la Hongrie de l'époque du dualisme), Pécs, Kronosz Kiadó, 2018, pp. 365-384.
- TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.
- VENAYRE, Sylvain, « Identité nationales, altérités culturelles » in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 1381-1407.

PRATIQUES DE LECTURE ET TRANSFERT DES CONNAISSANCES

- « Könyvtártörténet » (Histoire de la bibliothèque) [en ligne]. Disponible sur : <https://www.sk-szeged.hu/konyvtartortenet/> (Consulté le 08 décembre 2023).
- ANDRIES, Lise, « Vulgarisation scientifique et naissance de la culture générale », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 1467-1475.
- BELLANGER, Claude, GODECHOT, Jacques et RENOUVIN, Pierre, (dir.), *Histoire générale de la presse française, Tome 3: De 1871 à 1940*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972.
- BRUNETIÈRE, Ferdinand, *Histoire de La Littérature Française. Tome Quatrième. Le Dix-Neuvième Siècle*, troisième édition, Paris, Librairie Delagrave, 1921.

- BUSTARRET, Claire, « Vulgariser la Civilisation : science et fiction » d'après photographie », in Stéphane MICHAUD, Jean-Yves MOLLIER, et Nicole SAVY, *Usages de l'image au XIX^e siècle*, Paris, Creaphis Editions, 1992, pp. 129-142.
- BUZINKAY, Géza, *A magyar sajtó és újságírás története a kezdetektől a rendszerváltásig* (Histoire de la presse et du journalisme depuis le début jusqu'au changement du régime en 1989), Budapest, Wolters Kluwer, 2016.
- BUZINKAY, Géza, *Kis magyar sajtótörténet* (Petite histoire de la presse hongroise), Budapest, Haza és Haladás Alapítvány, 1993.
- CSAPODI, Csaba, TÓTH, András, et VÉRTESY, Miklós (dir.), *Magyar könyvtártörténet* (Histoire des bibliothèques hongroises), Budapest, Gondolat, 1987.
- DÉMIER, Francis, *La France du XIX^e siècle : 1814-1914*, Paris, Éditions Points, 2000.
- FEYEL, Gilles, « Les transformations technologiques de la presse au XIX^e siècle », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 97-139.
- FLEIG, Alain, *Rêves de papier : la photographie orientaliste, 1860-1914*, Neuchâtel, Ides et Calendes, 1997.
- FURET, François et OZOUF, Jacques, (dir.), *Lire et écrire : l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, 2 vol. Paris, Minuit, 1977.
- FURET, François et SACHS, Wladimir, « La croissance de l'alphabétisation en France. XVIII^e-XIX^e siècle », *Annales*, n°29, 1974, pp. 714-734.
- GRANASZTÓI, Olga, « Olvasótól - olvasóig. Észrevételek a magyar olvasástörténeti kutatások aktuális kérdéseire » (Du lecteur au lecteur. Remarques sur les questions actuelles des recherches de l'histoire de la lecture hongroise), *KORALL*, n°43, 2011, pp. 5-24.
- GYÁNI, Gábor, « Az olvasás kultúrája » (La culture de la lecture), in Mihály SZEGEDY-Maszák et András VERES, *A magyar irodalom története : 1800-tól 1919-ig* (Histoire de la littérature hongroise : de 1800 à 1919), 2. vol., Budapest, Gondolat, 2007, pp. 560-571.
- GYÁNI, Gábor, « Az olvasó táblabíró. Középosztályi műveltség a 19. század végén » (Le magistrat qui lit : la culture de la classe moyenne à la fin du XIX^e siècle), in *Történelmi szemle*, vol. XLI, n°3-4, 1999, pp. 387-402.
- GYÁNI, Gábor, « Az olvasó táblabíró. Középosztályi műveltség a 19. század végén » (Le magistrat qui lit : la culture de la classe moyenne à la fin du XIX^e siècle), in *Történelmi szemle*, vol. XLI, n°3-4, 1999, pp. 387-402.
- GYÁNI, Gábor, « Közkönyvtárak, mint a polgárosodás emelvényei » (Les bibliothèques publiques comme estrades de la civilisation) in Balázs ABLONCZY, Iván BERTÉNYI (ifj.) et Pál HATOS, Réka KISS, *Hagyomány, közösség, művelődés. Tanulmányok a hatvanéves Kósa László születésnapjára* (Tradition, communauté, civilisation. Études pour le soixantième anniversaire de László Kósa), BIP, Budapest, 2002.
- GYÁNI, Gábor, « Sajtótörténet a társadalomtörténész szempontjából » (L'histoire de la presse du point de vue du sociologue) [en ligne], *Médiakutató*, vol. 7, n°1, 2006, pp. 57-64. Disponible sur : https://mediakutato.hu/cikk/2006_01_tavas/04_sajtotortenet/ (Consulté le 05 avril 2022).
- GYÖRGY, Aladár (dir.), *Magyarország köz-és magánkönyvtárai 1885-ben* (Les bibliothèques publiques et privées de la Hongrie en 1885) [en ligne], Budapest, Athenaeum, 1885, pp. 328-

388. Disponible sur : https://mek.oszk.hu/13200/13294/pdf/13294_1.pdf (Consulté le 13 avril 2022).

HOHNSBEIN, Axel, *La science en mouvement. La presse de vulgarisation scientifique au prisme des dispositifs optiques (1851-1903)* [en ligne], Épistémocritique, 2001. Disponible sur : https://epistemocritique.org/wp-content/uploads/2021/10/Hohnsbein_La-Science-en-mouvement_Epistemocritique_2021.pdf (Consulté le 01 octobre 2023).

KALIFA, Dominique, RÉGNIER, Philippe, THÉRENTY, Marie-Ève et VAILLANT, Alain, « Les scansions internes à l'histoire de la presse », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 249-268.

KARILA-COHEN, Pierre, « L'opinion (la généalogie de la notion d'opinion, de l'individu libéral à ses avatars fin de siècle) », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 1356-1366.

KÓKAY, György, *A Könyvkereskedelem Magyarországon* (La commerce des livres en Hongrie) [en ligne], Budapest, Balassi Kiadó, 1997. Disponible sur : <https://www.szaktars.hu/balassi/view/kokay-gyorgy-a-konyvkereskedelem-magyarorszag-1997/?pg=5&layout=s> (Consulté le 25 mars 2022).

KOSÁRY, Domonkos, et NÉMETH G., Béla, *A magyar sajtó története II/2 (1867-1892)* (Histoire de la presse hongroise II/2 [1867-1892]), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1985.

KOVÁCS, Máté, *A könyv és könyvtár a magyar társadalom életében (1849-1945)* (Le livre et la bibliothèque dans la société hongroise [1849-1945]), Budapest, Gondolat, 1970.

LAKATOS, Éva, *Sikersajtó a századfordulón: sajtótörténeti megközelítések* (Une presse de succès au tournant du XIX^e siècle : une approche vers l'histoire de la presse), Budapest, Balassi Kiadó, Országos Széchényi Könyvtár, 2004.

LEMAIRE, Sandrine, « La presse coloniale métropolitaine », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 515-521.

LIPTÁK, Dorottya *Újságok és újságolvasók Ferenc József korában* (Journaux et lecteurs de la presse à l'époque de François-Joseph), L'Harmattan Kiadó, 2002.

LOUÉ, Thomas, « La revue », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 333-358.

LYON-CAEN, Judith, « Lecteurs et lectures : les usages de la presse au XIX^e siècle », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 23-60.

LYONS, Martyn, *Le triomphe du livre : une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Promodis, Éditions du Cercle de la librairie, 1987.

MARTIN, Marc, « La presse départementale », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 497-513.

PARINET, Elisabeth, « Les bibliothèques de gare, un nouveau réseau pour le livre », in *Romantisme : Revue du XIX^e siècle*, n°80, 1993, pp. 95-106.

- POGÁNY, György, *A magyar könyvkereskedelem rövid története a XV. század végétől 1990-ig* (Précis de l'histoire du commerce hongrois des livres de la fin du XV^e siècle à 1990), Budapest, Hatágú Síp Alapítvány, 2004.
- ROBERT, Vincent, « Paysage politiques, cohérences médiatiques », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 213-248.
- ROUILLÉ, André, *La photographie : entre document et art contemporain*, Paris, Gallimard, 2005.
- SMITH ALLEN, James, *In the Public Eye : A History of Reading in Modern France, 1800-1940*, Princeton, Princeton University Press, 1991.
- SZABÓKI, Gyöngyi, « Mit olvastak a népiskolai tanulók a dualizmus korában : adalékok a könyv és nevelés kapcsolatának történeti vizsgálatához » (Que lisaient les professeurs de l'école primaire à l'époque du dualisme ? Contribution à l'étude historique de la relation du livre et de l'éducation), *Magyar pedagógia : a Magyar Tudományos Akadémia Pedagógiai Bizottságának folyóirata*, vol. 68, n°2-3, 1968. pp. 254-269.
- THÉRENTY, Marie-Ève, « Vivre au rythme du journal », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 1309-1317.
- THIESSE, Anne-Marie, *Le roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Seuil, 2000.
- VAILLANT, Alain, « Le règne de l'imprimé », in SINGARAVELOU, Pierre et VENAYRE, Sylvain, *Histoire du Monde au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2019, pp. 274-293.
- VAILLANT, Alain, « Métamorphoses littéraires 2. La modernité littéraire », in Dominique KALIFA et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 1523-1531.
- VAILLANT, Alain, BERTRAND, Jean-Pierre, et RÉGNIER, Philippe, (dir.), *Histoire de la Littérature Française du XIX^e Siècle*, deuxième édition actualisée, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.
- Z. KARVALICS, László, *Bevezetés Az Információtörténelembe* (Introduction à l'histoire de l'information), Budapest, Gondolat - Infonia, 2004.

MOYENS DE TRANSPORT ET CIRCULATION

- CZÉRE, Béla, *Magyarország közlekedése a 19. században. (1780-1914)* (La circulation en Hongrie au XIX^e siècle [1780-1914]), Budapest, MÁV Vezérigazgatósága, 1997.
- DEBERNARDI, Laurent, « Le premier chemin de fer tunisien, le T. G. M. (1870-1898) » [en ligne], *Outre-Mers. Revue d'histoire*, vol. 50 / 179, 1963, pp. 197-226. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1963_num_50_179_1374 (Consulté le 26 juillet 2022).
- DOROSZLAI DENK, Árpád, KEMÉNY, Ödön, SOLYMÁSY, Endre, BATTHIÁNY, Tivadar et OSSOINACK, Lajos, « A magyar tengerészet » (La marine hongroise) [en ligne], in BOROVSZKY, Samu, *Magyarország vármegyéi és városai, Fiume és a magyar-horvát tengerpart* (Les comitats et les villes de la Hongrie : Fiume et le littoral hongrois-croate),

Budapest, Országos Monográfiai Társaság 1897. Disponible sur : <https://www.arcanum.com/hu/online-kiadvanyok/Borovszky-borovszky-samu-magyarorszag-varmegyei-es-varosai-1/fiume-es-a-magyar-horvat-tengerpart-7515/a-magyar-tengereszeti-irto-dorosz-lai-denk-arpad-adatokat-szolgaltatott-kemeny-odon-felulvizsgalta-es-kiegesztette-solymasy-endre-gr-batthyany-tiv-7D4E/adria-es-hajoi-7DBD/> (Consulté le 14 novembre 2023).

DUPUY, Georges, « Il était une fois le PLM » [en ligne], *L'Express online*, publié le 31 mai 2001. Disponible sur : https://www.lexpress.fr/informations/il-etait-une-fois-le-plm_642601.html. Consulté le 3 février 2021.

FRISNYÁK, Zsuzsa, « Utazás vonattal. A személyforgalom jellemzői a 19. század végén » (Voyager en train : les caractéristiques de la circulation des personnes à la fin du XIX^e siècle), in : *Történeti Földrajzi Közlemények*, n°1, 2016, p. 170-178.

SURET-CANALE, Jean, « Les chemins de fer de la région toulousaine » [en ligne], *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen*, tome 13 n°4, 1942, pp. 313–357. Disponible sur : <https://doi.org/10.3406/rgpso.1942.1179> (Consulté le 09 novembre 2023).

VOYAGES, TOURISME ET TEXTES VIATIQUES

ABBASSI, Driss, « De la colonie à l'État indépendant : le tourisme en Tunisie entre propagande et pédagogie », in ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009, pp. 387-398.

ADLER, Judith, « Travel as Performed Art », in *American Journal of Sociology* vol.94, n°6, 1989, pp. 1366-1391.

ANTOINE, Philippe, « Une littérature légèrement fictive » [en ligne], in *Viatica*, « Voyag et littérature », n°7, 2020. Disponible sur : <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=1287> (Consulté le 09 novembre 2023).

BACHA, Myriam, « Patrimoine et tourisme en Tunisie au début du protectorat : interaction et dépendances », in ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009, pp. 155-163.

BALAJTHY, Ágnes, *Az utazás művészete a közelmúlt magyar irodalmában* (L'art de voyager dans la littérature hongroise récente) [en ligne], Thèse de doctorat : Littérature et Sciences culturelles, Université de Debrecen, 2018. Disponible sur : <https://dea.lib.unideb.hu/server/api/core/bitstreams/1b6cf89b-ee5d-4372-b244-18e8228cc42b/content> (Consulté le 01 novembre 2023).

BANHAKEIA, Hassan, *La littérature de voyage en Afrique du Nord*, Paris, L'Harmattan, 2018.

BARRÉ, Henri, *Voyageurs et explorateurs provençaux*, Marseille, Barlatier, 1905.

BARTHÉLÉMY, Guy, « Photographie et représentation des sociétés exotiques au XIX^e siècle » [en ligne], in *Romantisme*, vol. 29, n°105, 1999, pp. 119–131. Disponible sur : <https://doi.org/10.3406/roman.1999.4355> (Consulté le 01 octobre 2023).

BAYARD, Pierre, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, Paris, Les Éditions de Minuit,

- BERTHO-LAVENIR, Catherine, *La Roue et le Stylo : Comment nous sommes devenus touristes ?*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- BERTHONNET, Arnaud, « Le rôle des militaires français dans la mise en valeur d'un tourisme au Sahara de la fin du XIX^e siècle aux années 1930 », in ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009, pp. 79-96.
- BERTRAND, Gilles (éd.), *La culture du voyage : pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- BERTRAND, Gilles et GUYOT, Alain, « Des arts de voyager au XIX^e siècle ? Prolégomènes à une recherche future » [en ligne], *Viatica*, « Retour de l'U.R.S.S. », n°9, 2022. Disponible sur : <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=2327> (Consulté le 4 octobre 2022).
- BOIA, Lucian, *Jules Verne : Les paradoxes d'un mythe*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.
- BURKE, Peter, « Directions of the History of Travel. » in ANDERSSON, Lars, M., JANSDOTTER, Anna, PERSSON, Bodil, TORNBJER, Charlotte (dir.), *Rätten. En Festskrift till Bengt Ankarloo*. Lund, Nordic Academic Press, 2000, pp. 176–198.
- CHESNEAUX, Jean, *Jules Verne, une lecture politique*, Paris, François Maspero, 1982.
- CLARK, Steven, H., *Travel writing and empire : postcolonial theory in transit*, London, Zed Books, 1999.
- COMPÈRE, Daniel, *Jules Verne, écrivain*, Genève, Librairie Droz, 1991.
- CORBIN, Alain, « Du loisir cultivé à la classe de loisir », in Alain CORBIN (dir.), *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier / Rome, Laterza, 1995.
- CORBIN, Alain, « La fatigue, le repos, la conquête du temps », in Alain CORBIN, *L'Avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Flammarion, 2009, pp. 364-392.
- CORBIN, Alain, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier / Laterza, Rome, 1995.
- DENDANI, Lassaad, « L'apparition de la vocation touristique de Tunis et de ses alentours fin du XIX^e siècle-début du XX^e siècle », in ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009, p. 51-60.
- DÉRY, József et THIRRING, Gusztáv, dr., *A Magyar Turista-Egyesület 25 éves multja 1888-1913* (Les 25 années de l'Association hongroise des touristes 1888-1913), Budapest, Hornyánszky Viktor császári és királyi udvari könyvnyomdája, 1914.
- DUFIEF, Pierre-Jean, « Présentation » [en ligne], in *La lettre de voyage : Actes du colloque de Brest novembre 2004*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, pp. 5-10. Disponible sur : <https://books.openedition.org/pur/39293> (Consulté le 24 novembre 2022).
- FALGAS, Geneviève, « Les pratiques touristiques des Français et des Européens de Tunisie à l'époque du protectorat. Touristes, sites et infrastructures », in ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009, pp. 293-309.
- FÓNAGY, Zoltán, « Házától ritkán, s csak kiváló esetben ment ki – Utazás a régi Magyarországon » (Il n'est sorti que rarement et que dans des cas exceptionnels – Voyage dans la Hongrie de jadis), *Litera*, 2020, [en ligne]

- <https://litera.hu/irodalom/publicisztika/fonagy-zoltan-hazatol-ritkan-s-csak-kivalo-esetben-ment-ki-utazas-a-regi-magyarorszagon.html>. (Consulté le 20 juillet 2022.)
- GANNIER, Odile, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001.
- GÁRDONYI, Géza, *Amiket az útleíró elhallgat : elbeszélések* (Ce que le voyageur ne prononce pas : récits), Budapest, Dante, 1927.
- GLANT, Tibor, *Amerika a csodák és csalódások földje. Az Amerikai Egyesült Államok képe a hosszú XIX. század magyar utazási irodalmában* [L'Amérique, terre des miracles et des déceptions. L'image des États-Unis dans la littérature de voyage hongrois du long XIX^e siècle], Debrecen, Debreceni Egyetemi Kiadó, 2013.
- GLÓZIK, Klára, *A turizmus és szabadidő eltöltésének lehetőségei Magyarországon a dualizmus korában különös tekintettel Békés megyére (1867-1914)* (Les possibilités du passe-temps en Hongrie à l'époque du dualisme, avec une attention particulière au comitat Békés [1867-1914]), thèse de doctorat : Histoire, Université de Szeged, 2011.
- HÉLARD, André, « John Ruskin et la Gloire de la montagne », in Patrick CLASTRES, Delphine DEBONS, Jean-François PITTELOU, [et al.], *Gravir les Alpes du XIX^e siècle à nos jours : pratiques, émotions, imaginaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021.
- HOLTZ, Grégoire et MASSE, Vincent, « Étudier les récits de voyage : bilan, questionnements, enjeux » [en ligne], *Arborescences : revue d'études françaises*, n°2, 2012. Disponible sur : <https://doi.org/10.7202/1009267ar> (Consulté le 01 novembre 2023).
- HUET, Marie-Hélène, *L'histoire des Voyages extraordinaires. Essai sur l'œuvre de Jules Verne*, Paris, Minard, 1973.
- JORDI, Jean-Jacques, « Le temps des hiverneurs : Les « Anglais » en Algérie (1880-1914) », ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009, pp. 29-35.
- JUSTH, Zsigmond, « Modern utazók » (Voyageurs modernes), in *A Hét*, n°11, 1890, pp. 169-170.
- KÓSA, László, « Az Észak-Adria, mint üdülöhely az Osztrák-Magyar Monarchiában » (Le Nord de l'Adriatique comme station balnéaire de la Monarchie Austro-Hongrois), in : GY. KISS, Csaba (dir.), *Fiume és a magyar kultúra. Művelődéstörténeti tanulmányok* (Fiume et la culture hongroise. Études de l'histoire culturelle), Budapest, Kortárs Kiadó, 2004. p. 43-50.
- KÓSA, László, *Fürdőélet a Monarchiában* (Vie balnéaire dans la monarchie Austro-Hongrois), Budapest, Holnap Kiadó, 1999.
- La BARBERA, Serge, « La route dans la Tunisie coloniale : outil de colonisation et vecteur de tourisme », in ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009, pp. 195-203.
- LAURENT, Franck, *Le voyage en Algérie. Anthropologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale – 1890-1930*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2008.
- MARLIER, Hélène, *Les Guides Joanne : invention d'une collection* [en ligne], 2011. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/insitu/524> (Consulté le 17 novembre 2022).
- MARTIN, Laurent, « Point de vue sur les images du monde. Voyage, photographie, médias de 1839 à nos jours » [en ligne], in *Le Temps des médias*, vol.8., n°1, 2007, pp. 142–158. Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/tm.008.0142> (Consulté le 01.10.2023).

- MARZOUKI, Issam et PICOT, Jean-Pierre (dir.), *Jules Verne, l'Afrique et la Méditerranée*, Paris, Maisonneuve&Larose, 2005.
- MIHÁLYI, Dorottya, « Approcher ou éloigner par la comparaison ? Le cas de deux voyageurs au Maghreb colonial », in MALITA, Ramona, MARCU, Ioana-Maria, TANĂSE, Eugenia-Mira (dir.), *Agapes francophones 2019*, Szeged, JATEPress, 2019, pp. 181-193.
- MIHÁLYI, Dorottya, « Két hét Tunéziában és Algériában : Paul Sabatier utazása az észak-afrikai francia gyarmatokon », [Deux semaine en Tunisie et en Algérie: Le voyage de Paul Sabatier dans les colonies nord-africaines], in *Belvedere meridionale*, vol. XXXIV, n°1, 2022, pp. 25-36.
- MIHÁLYI, Dorottya, « La contrainte de vitesse comme instrument de non-perception », in GYIMESI, Timea (dir.), « Vitesse-Attention-Perception », *Acta romanica*, t. XXX., 2018, pp. 181-189.
- MIHÁLYI, Dorottya, « Le non-dit dans les récits de voyage sur l'Afrique du Nord », in GYIMESI, Timea (dir.), « Paradigmes en littérature. La littérature comme paradigme », *Acta romanica*, t. XXXIII., 2022. pp. 193-206.
- MIHÁLYI, Dorottya, « Renseignements généraux pour touristes vers l'Algérie et la Tunisie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle », in GYIMESI, Timea et SZABOLCS, Eniko (dir.), *Dispositifs & Transferts. Littératures et cultures en large et en travers*, *Acta Romanica*, t. XXXI., 2019, pp. 83-94.
- MIHÁLYI, Dorottya, « Une représentation du tourisme en Algérie coloniale : Clovis Dardentor de Jules Verne », in *Verbum – Analecta Neolatina*, vol. XXIII, 2022, pp. 121-137.
- MIHÁLYI, Dorottya, « Utazás vagy utaztatás ? Francia utazók a Szovjetunióban és a Kínai Népköztársaságban », (Voyager ou faire voyager ? Voyageurs français dans l'Union soviétique et dans la République populaire de Chine) in *Valóság*, n°6, 2008, pp. 24-31.
- MORLIER, Hélène, « Les Guides Joanne : invention d'une collection » [en ligne], in *In Situ*, n°15, 2011. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/insitu/524> (Consulté le 04 décembre 2022).
- NORDMAN, Daniel, « Clovis Dardentor et ses amis : excursionnistes en Algérie (1885) » in ZYTNIICKI, Colette et KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'empire français : politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009.
- PAS, Niek, « Vélocemen, hiverneurs et Algériens. Cyclisme et socialibilité sportive en Algérie (1885-1914) », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°136, 2017, pp. 3-19.
- PASQUALI, Adrien, *Le tour des horizons : critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994.
- PELLES, Márton, « Fiume turizmusának fejlődése (1868-1914) » (Le développement du tourisme de Fiume [1868-1914]), in CSAPÓ, János et CSÓKA, László (dir.), *Kreativitás, változás, reziliencia. III. Nemzetközi Turizmus-marketing Konferencia Tanulmánykötet* (Créativité, changement et résilience. Études du III. Colloque de tourisme et de marketing international), Pécs, Pécsi Tudományegyetem Közgazdaságtudományi Kar, 2020, pp. 134-142.
- PEZEU-MASSABUAU, Jacques, *Jules Verne et ses héros. Une leçon d'abîmes*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- PORTER, Roy, « Les Anglais et les loisirs », in CORBIN, Alain, *L'Avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Flammarion, 2009, pp. 25-69.

- PRATT, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel writing and transculturation*, New York, Routledge, 2008 [1992].
- RAUCH, André, « Les vacances et la nature revisitée (1830-1939) », in Alain CORBIN, *L'Avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier / Laterza, Rome, 1995, pp. 126-127.
- RENAN, Ernest, *Mélange d'histoire et de voyages*, Paris, Calmann-Lévy, 1878.
- RUSCIO, Alain, « Littérature, chansons et colonies », in Pascal BLANCHARD, Sandrine LEMAIRE, *La France...op.cit.*, p. 67-80.
- SALINAS, Michèle, *Voyages et voyageurs en Algérie 1830-1930*, Toulouse, Éditions Privat, 1989.
- SAVIN, Tristan, « Jules Verne, voyageur extraordinaire » [en ligne], in *L'Express online*, 09 juillet 2012. Disponible sur : https://www.lexpress.fr/culture/livre/jules-verne-voyageur-extraordinaire_1135274.html (Consulté le 30 septembre 2023).
- Site officiel l'Association hongrois de tourisme [en ligne] : <https://magyarturistaegyisulet.hu/az-mte-tortenete/> (Consulté le 25 mai 2022).
- SZÁSZ, Géza, « Comment lire le récit de voyage ? Réflexions sur la possibilité d'une méthode » in GYIMESI, Timea (dir.), « *Paradigmes en littérature. La littérature comme paradigme* », *Acta romanica*, t. XXXIII., 2022, pp. 183-192.
- SZÁSZ, Géza, « Instrument du voyage ou source ? La contribution des guides de voyage à la connaissance de la Hongrie au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles », in BENE, Krisztián et DÁVID, Ferenc (dir.), *Au tournant de l'histoire. Ruptures et reconfigurations des relations entre la France et l'Europe médiane à l'époque contemporaine*, Talmont St. Hilaire, Université de Pécs, Éditions Codex, 2018, pp. 25-43.
- SZÁSZ, Géza, « Ki fog itt segíteni? » : *A reformkori Magyarország képe a francia útleírásokban* (« Qui va nous aider? » *L'image de la Hongrie à l'ère des réformes dans les récits de voyage français*), Szeged, JATEPress, 2016.
- SZÁSZ, Géza, « L'image de la Hongrie dans les récits de voyage et dans la presse en France, 1837-1847 » [en ligne], thèse de doctorat : Histoire, Szeged, Université de Szeged, 2002. Disponible sur : https://doktori.bibl.u-szeged.hu/id/eprint/108/1/2002_szasz_geza.pdf. (Consulté le 29 novembre 2022).
- SZÁSZ, Géza, « Le voyage moderne, entre désir de vitesse et nostalgie de la lenteur : l'exemple des voyages en Hongrie », in *Acta Romanica*, XXX, Szeged, JatePress, 2018, pp. 127-134.
- SZÁSZ, Géza, *Le récit de voyage en France et les voyages en Hongrie : XVIII^e-XIX^e siècles*, Szeged, JATEPress, 2005.
- THOMPSON, Carl, *Travel Writing*, London, Routledge, 2011.
- TZVETAN, Todorov, « Les récits de voyages et le colonialisme », in *Le Débat*, vol. 18, n°1, 1982, pp. 94-101.
- VALENSI, Lucette, « Premiers touristes en Tunisie : l'extension du Grand Tour au XIX^e siècle », in ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009, pp. 17-28.
- VENAYRE, Sylvain, « La presse du voyage », in KALIFA, Dominique et al., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, pp. 465-480.

- VENAYRE, Sylvain, « Le voyage, le journal et les journalistes au XIX^e siècle », in *Le Temps des Médias : Le Tour du monde. Médias et voyage*, n°8, 2007, pp. 46-56.
- VENAYRE, Sylvain, *La Gloire de l'aventure : Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris : Aubier Montaigne, 2002.
- VENAYRE, Sylvain, *Panorama du voyage, 1780-1920 : mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.
- WOLFZETTEL, Friedrich, *Le discours du voyageur*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.
- ZYTNICKI, Colette et KAZDAGHLI, Habib, « Introduction », in ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009, pp. 5-14.
- ZYTNICKI, Colette et KAZDAGHLI, Habib, *Le tourisme dans l'empire français : politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009.
- ZYTNICKI, Colette, « "Faire l'Algérie agréable". Tourisme et colonisation en Algérie des années 1870-1962 », *Le mouvement social*, 2013/1, no. 242, 2013, pp. 97-114.
- ZYTNICKI, Colette, « Faire son "métier" de touriste dans l'Algérie coloniale de la Belle Époque » [en ligne], in *Périple au Maghreb. Voyages pluriels de l'Empire à la postcolonie XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2012, pp 25-44. Disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00958555> (Consulté le 09 novembre 2023).
- ZYTNICKI, Colette, « Le réseau hôtelier de la Société des Voyages et des Hôtels Nord-Africains : un chantier pour l'histoire coloniale du Maghreb » [en ligne], in *Outre-Mers*, n°386-387, 2015, p. 277-283, Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/om.151.0277> (Consulté le 01 octobre 2023).
- ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib, « Introduction », in ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib (dir.), , *Le tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2009. pp. 5-14.
- ZYTNICKI, Colette, KAZDAGHLI, Habib, « Le tourisme au Maghreb à la période coloniale : un objet d'histoire futile ? » [en ligne], in *Mondes Sociaux. Magazine de Sciences Humaines et Sociales*, Disponible sur : <https://sms.hypotheses.org/5023> (Consulté le 30 septembre 2023).
- ZYTNICKI, Colette, *L'Algérie, terre de tourisme : histoire d'un loisir colonial*, Paris, Vendémiaire, 2016.

DICTIONNAIRES, ENCYCLOPÉDIES

- « Alvinczy Sándor » (Sándor Alvinczy) in Ágnes KENYERES (éd.), *Magyar Életrajzi Lexikon*, vol. 1, A-K, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967.
- « Corneille Trumelet » [en ligne], Disponible sur le site de la *Bibliothèque nationale de France* : <http://data.bnf.fr/documents-by-rdt/12125455/te/page1?type=work> (Consulté le 25 septembre 2023).

« Jankó János » (János Jankó) [en ligne], in *Arcanum Digitális Tudománytár*. Disponible sur : <https://www.arcanum.com/hu/online-kiadvanyok/MuMaTu-a-mult-magyar-tudosai-1/janko-janos-2CC4/> (Consulté le 30 janvier 2023).

« Lettre » [en ligne], *Dictionnaire Larousse*. Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/lettre/46798#:~:text=1.,un%20son%20de%20la%20langue.&text=2.,la%20lettre%20de%20la%20loi> (Consulté le 01 décembre 2022).

Dictionnaire des imprimeurs-lithographes [en ligne], Édition en ligne de l'École des chartes. Disponible sur : <http://elec.enc.sorbonne.fr/imprimeurs/> (Consulté le 01 juillet 2021).

Jean ROUDAUT, « Récit de voyage », in *Dictionnaire des Genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopædia Universalis, Albin Michel, 1997.

József SZINNYEI, *Magyar írók élete és művei I-XIV* (La vie et les œuvres des écrivains hongrois I-XIV), Budapest, Hornyánszki Viktor könyvkiadóhivatala, 1891-1914., Version consultable en ligne : *Arcanum Digitális Tudománytár* : <https://adt.arcanum.com/hu/collection/SzinnyeiMagyarIrok/>.

Veszprém Megyei Életrajzi Lexikon [en ligne]. Disponible sur : <https://www.ekmk.hu/lexikon/talalatok3.php?beture=ZSIGMOND%20J%C3%A1nos> (Consulté le 30 janvier 2023).

Összefoglalás

Kutatási célok

Doktori értekezésünk fő céljaként az 1881 és 1914 között íródott, a gyarmati Algériát és Tunéziát bemutató, magyar és dél-francia utazók tollából származó útleírások összehasonlító elemzését tűztük ki, egyaránt felhasználva a sajtóban-, valamint könyv formátumban megjelent szövegeket. A kutatás egy olyan tudományos reflexió részét képezi, mely elsősorban az útleírás és az ország-, illetve gyarmatrepresentáció kapcsolatát vizsgálja. Az időszak választását alapvetően három tényező befolyásolta. Egyrészt, a korszakban végbemenő politikai, gazdasági, technikai, infrastrukturális, és eszméletörténeti változások, melyek hozzájárultak az utazási kedv élénküléséhez, az utazások számának megsokszorozódásához, valamint jelentősen átalakították az utazási szokásokat. A turizmus születésével, majd általános szokássá válásával egy új típusú utazó jelent meg, a turista, sajátos nézőponttal és világképpel. Másrészt, a 19. század végén megfigyelhető változások egyaránt hatással voltak az olvasási szokásokra, valamint a tudásszerzés és átadás folyamatára is. Végezetül, a választott időszak gyarmattörténeti szempontból is kiemelkedő jelentőségű, mivel egyaránt jellemzi a kialakult rendszerek stabilizálódása és a befolyási övezetek növelésének vágya. A gyarmatosító országokban az élet számos területén jelen lévő gyarmatpropaganda lehetővé tette, hogy a gyarmatokról sok esetben mesterségesen kreált, a valóságnál kedvezőbb kép az állampolgárok nagy részéhez eljusson. Nem csupán a gyarmatokról szerzett ismeretek közérthető formában való átadását tartották fontosnak, hanem azt is, hogy a közvéleményt megnyerve egyre nagyobb támogatást szerezzenek az újabb célkitűzések megvalósításához. Az utazások egyaránt hozzájárultak az új területek feltérképezéséhez, megismeréséhez és bemutatásához, valamint a már elfoglalt területek népszerűsítéséhez. Algéria, majd az 1880-as évektől Tunézia, földrajzi adottságainak köszönhetően az egyre nagyobb számban érkező turisták kedvelt úticéljává vált. Egyre könnyebben és gyorsabban megközelíthető, gyorsan fejlődő infrastruktúrájának köszönhetően a turisták igényeit megfelelően kiszolgáló területként nem csupán a Földközi-tenger túlsópartjáról érkező franciákat, hanem a távolabbi országok lakóit is vonzotta, legyen szó Kelet-Európáról, Nagy-Britanniáról vagy akár Amerikáról. Ez, az utazások gyakoriságának és jelentőségének növekedésével jellemezhető kontextus adja doktori kutatásunk keretét.

Jelen munkánkban magyar és francia nyelven megjelent útleírás elemzésére vállalkozunk, mindvégig különleges hangsúlyt fektetve arra a történelmi, társadalmi, és

kulturális háttérre, melyben az utazások megvalósultak, valamint az útleírások íródtak. Következtetésképpen fontosnak tartjuk, hogy meghaladjuk a választott útleírások tartalmának összefoglalását és elkerüljük az utazás eseményeinek időrend szerinti bemutatását. Tartalmi összefoglaló helyett a szövegben található, kiemelkedően fontos témákra koncentrálunk, azokat egy útleírás-elemzési módszer segítségével vizsgáljuk. Hangsúlyt helyezünk az utazó személyére, a bejárt útvonalra, az utazás körülményeire, a szövegben bemutatott tájakra és lakókra, valamint az utazók gyarmatokról és gyarmatosításról alkotott képére. Az elemek szisztematikus vizsgálatának célja kettős. Egyrészt segít megismerni az azonos korban keletkezett, azonos területről szóló útleírások felépítését, legfőbb jellemzőit és információtartalmát, másrészt rávilágít a magyar és francia szövegcsoporthoz közti feltételezett különbségekre. Az elemzés lehetővé teszi egyúttal azt is, hogy megvizsgáljuk, miképp járult hozzá az átlagember (esetünkben a turista) a területről alkotott kép kialakulásához, formálódásához; megmutatja továbbá, hogy miként változott az útleírás műfaja a kor elvárásainak hatására. Az összehasonlító elemzés segítségével összegyűjthetjük a mindkét csoportra egyaránt jellemző tulajdonságokat, valamint feltérképezhetjük az esetleges hiányzó elemeket, azokat a témákat, melyek az egyik csoport szövegeiben jelen vannak, de hiányoznak a másiktól, esetleg egyik szövegcsoporthoz sem kerülnek említésre, az olvasóban azonban hiányérzetet kelthetnek.

Az elemzési módszert követve kitüntetett figyelmet szentelünk az utazók származási helyének. Az egyik csoport a gyarmatosító Franciaország déli részéről származik, míg a másik a gyarmatosításból kiszoruló Osztrák-Magyar Monarchia területéről. Az utazók így valamennyien egy periféria lakói: Dél-Franciaországot Párizshoz, a gyarmatosító birodalom fővárosához képest tekintjük perifériának, Magyarországot pedig a fejlettebbnek számító Nyugat-Európához és Ausztriához képest. Feltételezzük, hogy a peremre szorult helyzet mindkét utazócsoportra hatással van, meghatározza világlátásukat és megfigyelési módszereiket is. A származási hely azonban nem az egyetlen összehasonlítási kritérium. Fontosnak tartjuk megvizsgálni, miképp reflektálnak az utazók a két célország eltérő politikai rendszerére. Feltételezzük, hogy a Franciaországhoz csatolt Algériáról és a Tunéziában kialakított protektorátusról némiképp eltérően vélekednek. Érdeklődésünk középpontjában a gyarmatosítás okozta változások megítélése áll: Miképp vélekedtek utazóink az egyre nagyobb mértékű európai jelenlét hatásáról a helyi kultúrákra? Milyen véleményt alkottak a területek „modernizációjáról”, „európanizációjáról”?

A gyarmatokról alkotott kép vizsgálatán kívül jelen munka célja a gyarmati utazások és útleírások működésének tanulmányozása, valamint az átlagember szerepe a propaganda

terjesztésében. Az elemzett szövegek keletkezésének ideje egybeesik a turizmus első virágkorával, a bejárt területeken kialakított turista útvonalak pedig egyre inkább alkalmassá váltak a világ minden részéről érkező turisták igényeinek kielégítésére. A jelentős átalakuláson átesett területek egyszerre számítottak távolinak, egzotikusnak, valamint túlságosan európainak. A helyi kultúrákat az utazók egyre kevésbé eredetinek, sokkal inkább leegyszerűsítettnek, eladhatóvá alakítottak látták. Ennek ellenére – ahogy azt a témával foglalkozó szakirodalom, és saját kutatási eredményeink is bizonyítják –, az utazók rendre megpróbálkoztak, többnyire kevés sikerrel, az uniformizált kép egyedi bemutatásával, a valódi „Kelet” hangulatának visszaadásával.

Kutatásunk újszerűsége mindenekelőtt a források kiválasztásában rejlik. Figyelmünket kifejezetten a perifériák utazóira irányítottuk, valamint célul tűztük ki egy – tudomásunk szerint – eddig feltáratlan szövegcsoporthoz, a magyar nyelven, Magyarországon megjelent útleírások összehasonlító- és módszeres elemzését. Noha gyarmati-, valamint kifejezetten észak-afrikai útleírások tanulmányozásával többen próbálkoztak, a korpusz összeállításánál eddig kevés figyelmet kapott az utazók származási helye. A magyarországi szövegek feltárása és elemzése kétségtelenül árnyalja a korábbi kutatási eredményeket, valamint nemzetközivé teszi a gyarmatkép-alkotással kapcsolatos vizsgálódásokat. A korpusz bevonása ugyanis nem csupán Nyugat-Európa határait lépi át, hanem a 19. századi gyarmatosító hatalmakét is. A magyar útleírások bevonása így lehetővé teszi, hogy megismerjük egy másik nemzet gyarmati kérdéssel kapcsolatos nézőpontját, árnyalhatjuk a gyarmatokról alkotott korabeli képet, valamint megfigyelhetjük, mennyire törődött egy független nemzet a gyarmatbirodalmak fejlődésével, változásával. A korábban összegyűjtött és tanulmányozott útleírások leginkább a gyarmatosító államok központjaiból, esetünkben párizsi szerzők tollából valók. A kizárólag Dél-Franciaországból származó szerzők leírásai lehetővé teszik a vidéki közvélemény megismerését a gyarmati kérdéssel kapcsolatban. A perifériára szorult utazók leírásainak összehasonlító elemzése pedig hozzájárul ahhoz, hogy megkülönböztethessünk két különböző gondolkodásmódot a 19. század végének egyik legégetőbb kérdéséről.

Elméleti háttér és módszer

Jelenlegi munkánk egy olyan tudományos reflexió részét képezi, melyben az útleírások tanulmányozása nemcsak elfogadott, de erősen támogatott különböző történelmi-, társadalmi- és kulturális kérdések pontosabb megértésének céljából. Az átlagemberek által alkotott szövegek tanulmányozása lehetővé teszi egy személyes, sokáig nélkülözött nézőpont bevonását

a kutatásba. Az útleírások mára szinte elválaszthatatlan részét képezik a gyarmati kérdéssel kapcsolatos gondolkodásnak. A gyarmati világról készült útleírásokat egyértelműen az ismeretátadás egyik legfontosabb eszközének tekintjük, amelyek eleinte egy feltáratlan-, később jelentős átalakuláson áteső területről tudósítottak. A gyarmatosító államok, minthogy maguk is tisztában voltak a turizmus gazdasági- és politikai jelentőségével, minden olyan törekvést támogattak, amely segített minél több utazót a területre csábítani és elérni, hogy útleírásaikban az állam számára kedvező képet alkossanak. Noha a 19. század végi közvélemény tisztában volt a turizmus működésével és valódi tétjével, az utazók nem kerülhették el, hogy sematikus, ismétlődő elemekre épülő szövegeikkel hozzájáruljanak a többnyire mesterségesen kialakított kép fenntartásához. Napjainkban az útleírás-kutatás egy egyre nyíltabbá, és őszintébbé váló gyarmattörténeti diskurzus keretein belül végezhető. A gyarmati rendszerekről készült tényfeltáró művek számának növekedése mutatja a törekvést a múlt ezen szakaszának megértésére. Ebbe a megértési/feldolgozási folyamatba illeszkedik kutatásunk, mely az utazásokra, az utazókra és útleírásaikra koncentrál.

Doktori értekezésünk elsősorban a gyarmatosítás-, és az utazástörténetet feltáró szakirodalomra támaszkodik. A korszakot, valamint a gyarmatosítás történetét kutató történészek közül Pierre Singaravélou megközelítését alkalmazzuk leginkább, miszerint az egyes gyarmatokat területeket egy nagy egészként, egymással folyamatosan összehasonlítva érdemes vizsgálni, ahelyett, hogy egyenként, egymástól elkülönítve tanulmányoznánk őket. Az összehasonlító módszer rávilágít ugyanis az eltérő gyarmati rendszerek működési sajátosságaira, kiemeli azokat. Ez a meglátás jelentős hatással volt az általunk alkalmazott módszer megválasztására, noha célunk nem elsősorban két gyarmati rendszer, hanem azok reprezentációjának összehasonlító vizsgálata volt. Az a gondolatmenet egyúttal meggyőz minket arról, hogy az összehasonlítás módszere hasznos, újszerű válaszokat adhat az általunk feltett kérdésekre.

Munkánk során kiemelt jelentőséget tulajdonítottunk a társadalmi-, politikai- és kulturális háttérnek. Ahhoz, hogy az utazásokat és útleírásokat a megfelelő kontextusban tanulmányozhassuk, elsősorban a négy érintett ország (Algéria, Tunézia, Franciaország és Magyarország) 19. század végi történetével foglalkozó szakirodalom volt segítségünkre. Mindamellettt kutatásunk legfontosabb elméleti alapját, az utazás és az útleírás történetét vizsgáló munkák alkotják. A Sylvain Venayre által írt *Panorama du voyage* című, átfogó utazástörténeti mű lehetővé tette számunkra, hogy műfaj történeti szempontból megfelelő helyet találjunk a gyarmati útleírások számára. Az észak-afrikai utazások és útleírások történeti áttekintéséhez, valamint az algériai és tunéziai gyarmati turizmus kialakulásának, működésének

és funkciójának megértéséhez elsősorban Catherine Bertho-Lavenir, Sylvain Venayre, Colette Zytnicki, Habib Kazdaghli, Michèle Salinas, Franck Laurent és Hassan Banhakeia műveire támaszkodtunk. Kutatásaik lehetővé tették, hogy a turizmus és a gyarmati utazások történetéről átfogó ismeretekkel rendelkezünk, és segítséget nyújtottak abban, hogy milyen módon közelítsük meg a turisták gyarmatokról készült útleírásait. A szövegek elemzéséhez a Szász Géza által az elmúlt húsz évben fokozatosan kialakított módszert használtuk, kisebb módosításokkal.

Az útleírások elemzésénél figyelembe vettük, hogy az gyarmati útleírások kutatása nem számít új területnek. Azonban, a műfaj sokszínűsége, valamint a megjelent úti szövegek nagy száma lehetővé teszi a kutatás kiterjesztését, új irányok kijelölésére, újfajta kérdések feltételére ösztönöz. A gyarmatosítás történetének vizsgálata során kapott új eredmények szintén árnyalhatják az útleírások tartalmát és szükségessé tehetik azok újra értelmezését.

Értekezésünk első része az utazások kontextusának vizsgálatára koncentrál. Röviden áttekintjük azokat az eseményeket, változásokat, melyek hatással lehettek az utazás körülményeire, valamint befolyásolhatták az utazók látásmódját. Ezután az utazástörténetre helyezzük a hangsúlyt, azt vizsgálva, hogy milyen utazási szokások és körülmények befolyásolták a gyarmatokra látogatók lehetőségeit. Az útleírások korabeli jelentőségének tanulmányozásához szükségesnek tartottuk az olvasók körének, szokásainak, preferenciáinak vizsgálatát. Az értekezés fő részét a választott források bemutatása és elemzése képezi. Dolgozatunk második részében a dél-franciaországi útleírások elemzésére-, míg a harmadik részben a magyar nyelven megjelent szövegekre koncentrálunk. A francia és a magyar nyelven megjelent útleírásokat eltérő módon kezeltük, amit a szövegek száma és felépítése tett indokolttá. A francia sajtóban egyetlen útleírást sem találtunk, s így az útleírások elemzése helyett a két célország, Algéria és Tunézia sajtóban elfoglalt helyét vizsgáltuk. A célunk az volt, hogy feltérképezzük, milyen gyakorisággal és részletességgel tudósított a dél-franciaországi sajtó az észak-afrikai gyarmati világot érintő eseményekről. A sajtóban megjelenő útleírások hiánya azonban lehetetlenné tette a két szövegcsoporthoz teljes körű összehasonlítását. A Nizzában és Marseille-ben fellelt négy francia nyelvű útleírás a vártnál jóval kevesebbnek bizonyult, míg a magyar nyelven megjelent útleírások száma jelentősen meghaladta az általunk feltételezettet. Mivel mind a négy szöveg terjedelme, tartalma és szerkezete jelentősen eltérő, összehasonlítás helyett minden esetben kiragadtuk azt az elemet, amely a szöveget leginkább meghatározza. Az így bemutatott francia szövegek viszonyítási pontként szolgálnak a magyar útleírások elemzéséhez. A magyar sajtóban fellelt szövegek száma jóval előnyösebbnek bizonyult, így lehetővé vált az útleírások módszeres elemzése. Ezt a könyv formátumban megjelent útleírások

tanulmányozása követte, ez esetben is az általunk használt elemzési módszer segítségével. Doktori értekezésünk utolsó nagy egységét a kutatás eredményeinek megfogalmazása képezi.

A források elemzés során a szövegekben előforduló, előre meghatározott témákra koncentráltunk. A hangsúly az utazás körülményeire, a bejárt útvonalra, a városi- és lakatlan tájak leírásban betöltött helyére és szerepére, a helyi lakók bemutatására került. Figyelmet szenteltünk ezen kívül bizonyos kategóriákba nem sorolható témáknak, melyek gyakran kerültek említésre, vagy – épp ellenkezőleg –, megjelenésük kivételesnek számít. Az elemzés egyik legfontosabb sajátossága abban rejlik, hogy nem csupán a szövegben felmerülő témáknak tulajdonítunk jelentőséget, hanem a hiányzó információknak is. A hiány ugyanis rávilágít arra, hogy az utazók mit nem tartottak fontosnak vagy megosztásra méltónak. Megfigyelhetjük egyúttal, hogy miként járultak hozzá az utazók ahhoz, hogy a valóságnál pozitívabb gyarmat-kép alakulhasson ki.

Noha az útleírás irodalmi műfajként is értelmezhető, nem foglalkozunk a szövegek stílárius jellemzőivel, és nem vizsgáljuk azok helyét a kánonban. Az útleírásra kizárólag történelmi forrásra tekintünk, mely esetünkben hozzájárul a gyarmatosítás történetének, különösképpen a gyarmatpercepció alakulásának pontosabb megértéséhez. Mindazonáltal fontosnak tartjuk megjegyezni, hogy irodalmi műfaj lévén, az utazónak mindenképpen figyelembe kell venni az adott kor olvasói elvárásait. Ez pedig szükségszerűen módosítja a szövegek stílusát és tartalmát. Az általunk elemzett leírások döntő többsége nem irodalmi stílusban íródott, hiszen alkotói nem rendelkeztek előzetes irodalmi tapasztalattal. Valamennyien dokumentációs céllal írták le tapasztalataikat, ami eleve kizárja az irodalmiságot, segyúttal felmenti a kutatókat a szövegek stílárius vizsgálata alól.

Források

A magyar és a francia nyelvű útleírások jelentik a kutatásunk elsődleges forrását. A választási kritériumok a két kiindulási ország esetében eltérőek voltak. A gyarmatosítás perifériáira koncentrálvá, francia szövegek esetében kizárólag a Dél-Franciaországból származó utazók leírásait elemeztük, három főbb várost (Nizza, Marseille és Toulouse) és környékét megjelölve. A városok választásánál nem csupán a földrajzi tényezőt vettük figyelembe, hanem azt is, hogy mindhárom terület eltérő sajátosságokkal rendelkezett. Nizza a választott időszak elején mindössze húsz éve tartozott Franciaországhoz, így a területről induló utazók identitásában feltehetőleg másképp jelentkezik az „anyaországhoz” való tartozás. Marseille fontos kikötőváros, mely jelentős hasznót húzott a gyarmati kereskedelemből, így a kezdetektől fogva

a gyarmati próbálkozások az egyik legnagyobb támogatója volt. Toulouse földrajzi elhelyezkedését tekintve teljesen kiszorult a nagyhatalmi próbálkozások ösztönzői közül, egyetemi városként azonban számos értelmiségi utazónak és kulturális eseménynek adott otthont. A francia utazók esetében bevezetett területi korlátozással ellentétben a magyar utazók kapcsán nem állítottunk fel hasonló jellegű kritériumokat. Az ország egészét perifériaként értelmeztük, így valamennyi magyar nyelven megjelent útleírást megfelelőnek tekintettünk.

Azért, hogy a szövegek tartalmát pontosabban értelmezhesük, az útleírásokon kívül többféle „kiegészítő” forrást is bevontunk az elemzésbe. e forráscsoport legfontosabb elemét a korban íródott útikönyvek képzik, melyek digitalizált formában megtalálhatóak a francia nemzeti könyvtár (*Bibliothèque nationale de France*) elektronikus felületén. Felhasználtunk továbbá korabeli könyvtári katalógusokat, hagyatéki leltárokat és elhunyt személyek áruba bocsátott értékeit felsoroló katalógusokat. Az említett listákön szereplő könyvek ugyanis lehetővé tették, hogy – statisztika hiányában – a vidéki lakosság olvasási szokásaira következtessünk.

A koronavírus-járvány hosszú időn keresztül szinte lehetetlenné tette a levéltárakban és könyvtárakban való kutatást. Ennek következtében a szükségesnél nagyobb mértékben kellett az interneten elérhető forrásokra hagyatkoznunk. Sajnálatos módon ez az eljárás jelentősen csökkentette az elérhető anyagok számát. A nehéz körülmények ellenére kutatásunk levéltári anyagokra is támaszkodik, melyeket az *Archives nationales d'outre-mer*-ben, az aix-en-provence-i könyvtár- és levéltárban (*Bibliothèque et Archives municipales*), a Bouches-du-Rhône département levéltárában (*Archives départementales des Bouches-du-Rhône*), valamint az Alpes-maritimes département levéltárában (*Archives départementales des Alpes-maritimes*) leltünk fel. Franciaországi könyvtári kutatásaink fő színhelyéül a marseille-i városi könyvtár és levéltár (*Bibliothèque et Archives municipales*), a nizzai városi könyvtár (*Bibliothèque municipale*), valamint a szintén Nizzában található, Victor de Cessole nevét viselő XIX. század végi gyűjtemény (*Bibliothèque du Chevalier Victor de Cessole*) szolgált. Ez utóbbi különösképp tanulságosnak bizonyult, mivel az említett időszakban Nizzában kiadott könyvek jelentős részét őrzi, így nem csupán az esetleges források fellelésére, hanem az olvasási szokások rekonstruálására is lehetőséget nyújtott. A magyarországi- és franciaországi kutatásokat kiegészítettük az Osztrák Nemzeti Könyvtárban (Österreichische Nationalbibliothek) található Észak-Afrikát ábrázoló útleírások áttekintésével.

Értekezésünk tizenhét útleírásra támaszkodik. A négy fellelt dél-franciaországi útleírás közül három nyomtatott (Ernest Fallot : *Par delà la Méditerranée. Kabylie – Aurès – Kroumirie* ; Francis Drouet : *Au Nord de l'Afrique : Tunisie – Algérie – Mèlilla – Gibraltar* –

Tanger : Notes de voyage ; Marius Bernard : *Autour de la Méditerranée*), míg egy kézirat formában maradt fenn (Paul Sabatier : *Deux semaines en Tunisie et en Algérie*). A magyar nyelvű szövegek közül hét a sajtóban (Hopp Ferencz : *Téli utazás a földközi-tenger körül fekvő országokban. (Felolvastatott az 1897. évi. decz. 9-diki ülésen)* ; Tornainé Kövér Helén : *Afrikai utirajzok* ; Jankó János : *A Száhel partján. (Előadatott a f. évi október 24-iki ülésen)* ; Erney Jenő : *Magyar hajón Afrikába. Úti vázlatok* ; Szabó József : *Algériáról, különös tekintettel annak alfa-iparára* ; Nendtvich Károly : *Három hónap Afrikában. (1889.)* ; Justh Zsigmond: *Saharai hangulatok* ; József Ágost : *Útiemlékeim Afrikából*), öt pedig könyv formátumban jelent meg (Dr. Lakos Béla : *Algeria és Tunis* ; Dr. Sebők Imre : *A Szaharában* ; Zsigmond János : *Afrika partjairól* ; Tóth Rezső : *Északafrikai kikötők (Tunisztól Tangerig)*, Alvinczy Sándor : *Szaharában. Útirajzok és tanulmányok. Az útleírások hossza eltérő, egyes szövegek kevesebb, mint tíz oldal terjedelműek, míg a leghosszabb meghaladja az ezer oldalt.*

Kutatási eredmények és jövőbeni kutatási irányok

Eredményeink nagy része ellentmond a kutatás kezdetekor megfogalmazott feltételezéseinknek. A magyar nyelvű szövegek száma jelentősen meghaladja az általunk várt mennyiséget, míg a francia nyelvű útleírásoké a vártnál jóval alacsonyabb. A két kiindulási ország helyzetét jellemző egyértelmű különbségek ellenére – néhány apróbb kivételtől eltekintve – megállapíthatjuk, hogy a szövegek tartalma meglepő módon egyezik. Az utazók ugyanazokat az útvonalakat járták be, és hasonló sztereotípiákkal teli képeket festettek. Az egyetlen valódi különbség az útleírások bevezetésében és a területfelfogásban jelenik meg. A francia utazók, egyfajta társadalmi elvárást teljesítve, a gyarmatosítás dicséretével kezdik leírásukat. A magyar utazók ezzel szemben az utazás okának indoklását tartják leginkább fontosnak, mintha tetteikről magyarázattal tartoznának az olvasóközönségnek. A franciák a területek megnevezésekor gyakran használják a „miénk” jelzőt. A magyar utazók területfelfogása egészen más. A bejárt területeket (akármennyire limitált útvonalról legyen is szó) rendszerint „Afrikának” tekintik. Ebben az értelemben egy-egy észak-afrikai tengerparti várost az afrikai kontinens egészével azonosítanak. Szintén gyakran használják a „fekete kontinens” jelzőt, a terület egészét jellemző földrajzi-, politikai- és kulturális különbségeket figyelmen kívül hagyva. A francia utazók úti emlékeik végén igyekeznek következtetéseket megfogalmazni, valamint óvatos tanácsokat adni a helyzet javítására, a gyarmatok hosszútávú fenntartására vonatkozólag. Ezzel szemben a magyar útleírásokban gyakran tapasztaljuk, hogy

a konklúzió teljes egészében hiányzik. A leírás az utazás egy adott pontján fejeződik be, anélkül, hogy az utazó kísérletet tenne a levont tanulságok összefoglalására. Ezeket a különbségeket kivéve, az utazó nemzeti hovatartozásától függetlenül valamennyi útleírás tartalma rendkívül hasonló, felületesnek és sematikusnak mondható.

Az általunk elemzett utazók azonos jelenségeknek tulajdonítanak jelentőséget, és tartózkodnak az olyan komolyabb témák megvitatásától, mint a gyarmati rendszer vagy az őslakosokkal való gyakran konfliktusos kapcsolat. Jóllehet néhány kényesebb kérdés említésre kerül a leírásokban (így az őslakosokat gyakran jellemző szegénység, nyomor, vagy a földek kisajátítása), ezek mindössze felületesen kerülnek bemutatásra. A gyarmatosítás árnyoldalairól egy utazó sem mer hosszabb értekezésbe bocsátkozni. Néhány kötelező elem is megtalálható a leírásokban, amik egy „keleties”, „fél-egzotikus”, azonban állandó fejlődésben lévő terület képét festik le.

Az összehasonlító elemzés egyértelműen a hasonlóságokra hívja fel a figyelmünket és a szövegen kívüli tényezők alaposabb átgondolására késztet. A kutatás eredményei bizonyítják, hogy a gyarmatokról alkotott kép a vártnál nagyobb mértékben és területen terjedt el Európában (ha nem világszerte). Az eredmények egyúttal rávilágítanak arra is, hogy a gyarmatosításban való érdekeltség nem feltétlenül befolyásolja az útleírás tartalmát. Ezen kívül megbizonyosodhatunk arról is, hogy a turista leírások kép-alakító szerepe a korban rendkívüli jelentőségű, még az olyan országokban is, ahol a turizmus hagyománya sokkal kevésbé számított elterjedtnek (így például Magyarországon).

A nagy számú turista-útleírást olvasva egyfajta erős hiányérzet fog el bennünket: mintha a szövegek bizonyos értelemben üresek lennének. Az útleírások ugyanis mindössze csekély mértékben egészítik ki egymást. Nagy általánosságban elmondhatjuk, hogy az általuk közvetített kép ugyanazokra a sztereotípiákra épül, a bejárt területet pedig rendkívül leegyszerűsíti. Ennek ellenére a szövegek meggyőző ereje éppen hasonlóságukban rejlik. A nagy számban megjelenő, hasonló képet közvetítő útleírások meggyőző ereje mennyiségüknek köszönhetően igen nagy. A tények folyamatos ismétlése hozzájárult a szerzők hitelességének megőrzéséhez, a sematikus ábrázolás pedig lehetetlenné tette a kedvezőtlen képábrázolást. Így a szövegek könnyedén válhattak a gyarmatpropaganda valóságos, hasznos eszközeivé.

A szövegek elemzése rávilágít egyúttal bizonyos információk teljes hiányára. Olyan fontosnak tartott témák, amelyek a klasszikus útleírások jelentős elemeit képzik, így a politikai berendezkedés, az őslakosok mindennapi élete, a gazdasági- és társadalmi kérdések valójában egyik leírásban sem kerülnek alapos ismertetésre. Ezzel szemben a gyarmatpropaganda által is „veszélytelennek” tartott elemek, mint a táj vagy a közlekedés alapos leírása túlzottan

hangsúlyos a művekben. A találkozások úgyszintén hiányoznak az útleírásokból. Az utazók kevés helyivel lépnek kapcsolatba és azok a beszélgetések is korlátozottak (az utazó nyelvtudása, vagy a beszélgetőpartner társadalmi státusza miatt). Az utazók egyetlen valódi információforrását kizárólag az útikönyvek és a kísérők jelentik. A korabeli útikönyvek célja köztudottan az utazók tetszésének megnyerése volt, így nem tekinthetjük őket semleges információforrásnak. A kísérők pedig – többek között az autentikusság hangsúlyozásának céljából – gyakran nem, vagy csak törve beszéltek az utazók által ismert nyelveket. Az utazók valójában nem, vagy csak igen ritkán tehettek fel kérdéseket és nehezen szerezhettek új információkat, így nem meglepő, hogy a korábbi útleírások tartalmát aligha tudták kiegészíteni. Az útleírások által közvetített kép pedig végeredményben ellenőrzött, átalakított információk halmazává vált, mely, jóllehet tetszést váltott ki az olvasók körében, a valóságot mégsem adhatta át.

Az útleírások megerősítik a kortársak „Keletről” alkotott képét, azonban nem egészítik ki azt. Ez a megállapítás francia és magyar viszonylatban egyaránt érvényes. A művek legnagyobb részét mindkét esetben a lakott és lakatlan tájak leírása tölti ki. Az épületek, romok és „egzotikusnak” ítélt helyek ábrázolásának a tájleírással megegyező szerepet tulajdoníthatunk. Az ország lakói, akiket az utazó leggyakrabban távolról, mozgásban lévő járművekből szemlélt, a táj részeivé váltak. A leírásokból egyértelműen kiderül, hogy utazóink valójában meg sem próbáltak kapcsolatba lépni az őslakosokkal, megelégedtek azzal, hogy távolról szemléljék őket, és csupán kinézetüket írják le. Noha valamennyi utazó hangsúlyozza, hogy személyes hangot szeretne adni útleírásának és kizárólag saját benyomásait tervezi papírra vetni, a valóságban ez egyikőjüknek sem sikerülhetett. Az utazások időtartama minden esetben rövid, melynek jelentős részét a helyváltoztatás tölti ki. A megfigyelés az idő rövidsége vagy a jármű mozgása miatt csupán felületes lehetett. Következésképpen a szövegekben sorra megegyező elemek ismétlődnek. Összességében megállapíthatjuk, hogy az utazó, jóllehet áthalad az országon, valójában nem, vagy csak alig lép kapcsolatba vele.

Kutatási eredményeink arról győznek meg bennünket, hogy jelen doktori értekezésünk mindössze egy összetett kutatás kiindulópontja lehet. A jelenlegi korpusz számos további kutatási lehetőséget rejt. A szövegek keletkezésük szerinti időrendi tanulmányozásával megvizsgálhatjuk, hogy fejlődik-e, átalakul-e a műfaj az idő előrehaladtával. Néhány feltárt, de alaposan nem vizsgált szöveg tovább árnyalhatja az útleírásokról eddig alkotott képet. Az utazónők leírásai fontos következtetésekre vezethetnek a két nem esetlegesen eltérő nézőpontjával kapcsolatban. Szükségesnek tartjuk továbbá a szöveg és kép kapcsolatának mélyebb elemzését is. A jelenlegi korpuszt átlépve legfontosabb feladatnak az útleírások

információtörténeti tanulmányozását tartjuk. Az elemzett szövegek hasonlósága egyértelművé tette, hogy a határokon átívelő információáramlás kutatása mindenképpen indokolt. A szövegkorpusz több irányba is bővíthető. A korabeli sajtó és a levéltári források mélyebb kutatása további útleírások feltárásához vezethet. Az összehasonlító elemzés eredményeinek árnyalásához érdemesnek tartjuk az osztrák birodalomfél utazói által írt szövegeket bevonni az elemzésbe. A gyarmatokról kialakult kép sematikusságát árnyalhatja az angol turisták által festett kép. Az *Archives nationales d'outre-mer* anyaga alapján számos amerikai utazó is járt a vizsgált országokban. Esetleges útleírásaik egy teljesen újszerű nézőponttal bővíthetnék az eddigi kutatásokat. A földrajzi kereteken változtatva, de az összehasonlító elemzés módszerét felhasználva, érdemesnek látjuk különböző francia befolyási övezetéről készült útleírások vizsgálatát is, mely tovább mélyíthetné a korabeli útleírási szokásokkal, valamint a gyarmat-propagandával kapcsolatos ismereteinket.